



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

**THE UNIVERSITY
OF ILLINOIS**

LIBRARY

922
C69g
v.4

GRANDE
VIE DES SAINTS

PARIS. — IMPRIMERIE PIERRE LAROUSSE
RUE NOTRE-DAME-DES-CHAMPS, 49

GRANDE VIE DES SAINTS

COMPRENANT

LA VIE ET LES FÊTES DE NOTRE-SEIGNEUR
ET DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE
DES SAINTS DE L'ANCIEN ET DU NOUVEAU TESTAMENT
DES BIENHEUREUX ET DES VÉNÉRABLES SERVITEURS DE DIEU
LES PLUS RÉCENTS
ET DES PLUS ILLUSTRÉS CONFESSEURS DE LA FOI

PAR

M. J. COLLIN DE PLANCY

AVEC LE CONCOURS

De M. l'abbé E. DARAS

TOME QUATRIÈME



PARIS

LIBRAIRIE DE LOUIS VIVÈS, ÉDITEUR

43, RUE DELAMBRE, 43

1872

922
C699
V. 4

GRANDE VIE DES SAINTS

VIE DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

TIRÉE DES QUATRE ÉVANGÉLISTES ¹

Jésus-Christ, le Verbe fait chair, comme parle saint Jean (*Jean*, 1), Fils unique de Dieu, vrai Dieu, et comme tel égal en tout à son Père, l'image de sa substance, la splendeur de sa gloire, le principe et la fin par qui toutes choses ont été faites, et sans lequel de tout ce qui a été fait, rien n'a été fait ; Jésus-Christ, l'Auteur et le consommateur de la foi, source unique du salut, principe de toute sainteté, n'est pas seulement le Sauveur et le Rémunérateur des Saints, il en est encore le Modèle, puisque ceux que Dieu a vus, par sa prescience éternelle, devoir correspondre fidèlement à ses grâces, il les a prédestinés, par sa pure miséricorde, pour être conformes à l'image de son Fils, afin qu'il soit lui-même le premier-né entre plusieurs frères qui, par cette conformité, deviennent ses cohéritiers. C'est aux mérites de Jésus-Christ que les Saints sont redevables de leur sainteté, puisque nul ne parvient à l'honneur d'être enfant de Dieu que par l'adoption que ce divin Sauveur nous a méritée, et nul n'obtient l'hé-

¹ Cette Vie de Notre-Seigneur est tirée de l'*Année chrétienne* ou *Vies des Saints*, par le P. Croiset, nouvelle édition publiée en 1851. — Lyon, Pélagaud.

ritage céleste qu'en imitant ce Modèle parfait de tous les Saints. La vie de tous les Saints nous retrace la vie de Jésus-Christ, c'est ce qui nous a obligé, après avoir décrit les hauts faits de ces héros du christianisme, de donner en particulier l'histoire de la vie et de la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

I.

Le mystère de l'incarnation du Verbe divin.

Le premier homme créé dans l'innocence, ayant abusé de sa liberté et encouru pour lui et pour toute sa postérité la disgrâce de Dieu par sa désobéissance, avait perdu pour lui et pour ses descendants tous les droits à la félicité ; devenu l'esclave du démon, il était plongé dans ce fond inépuisable de misères qui sont les tristes effets du péché originel, et s'était attiré ce déluge de maux qui a inondé toute la terre.

Dieu, qui de toute éternité avait prévu cette malheureuse chute, avait aussi de toute éternité résolu de la réparer ; mais comme nulle créature, quelque parfaite qu'elle pût être, ne pouvait pleinement satisfaire à la justice divine à cause de la disproportion infinie qu'il y a entre la satisfaction toujours bornée d'une créature coupable et la majesté infinie d'un Dieu offensé, ce Père des miséricordes avait résolu l'incarnation de la seconde personne de la Trinité, c'est-à-dire du Verbe éternel, qui se faisant chair, Dieu et homme tout ensemble, était seul en état de satisfaire pleinement et dignement à la justice de Dieu.

Ce mystère étant au-dessus de l'esprit humain, il était nécessaire de le rendre accessible et croyable par des marques sensibles et proportionnées à l'intelligence des hommes ; Dieu l'a fait. Comme la prophétie est de toutes les preuves sensibles celle qui porte le plus visiblement un caractère de véracité, et qui frappe le plus, Dieu s'en est servi pour convaincre l'esprit humain et lui rendre croyable ce qui lui était incompréhensible. Par une surabondance de conviction, il a bien voulu ajouter à la preuve tirée de la prophétie, celle des miracles, autre moyen sûr et frappant de rendre un mystère croyable, un fait incontestable, quelque incompréhensibles qu'ils soient aux lumières de la raison.

A peine le premier homme est-il tombé, qu'on lui promet un libérateur, un sauveur ; on lui montre de loin cet Homme-Dieu, ce Messie par la puissance duquel la tête du serpent qui l'a séduit doit être écrasée, et lui, malheureux esclave, recouvrer sa liberté. Quelques siècles se sont-ils écoulés, l'inondation générale a-t-elle renouvelé la face de la terre, Dieu se souvient de sa parole ; il pense à se former un peuple agréable à ses yeux : il en choisit un parmi les nations qui commencent à s'organiser ; son amour se plaît à faire éclater en lui ses plus grandes miséricordes ; il daigne même s'entretenir avec lui, et dit à Abraham : En votre postérité seront bénis tous les peuples. Depuis cette alliance si saintement jurée, les desseins de Dieu se développent, et partout ils semblent préluder à la naissance du Messie. Le Seigneur en prédit jusqu'aux moindres circonstances. Tous les grands hommes du peuple juif sont les figures de ce divin Sauveur, ils le retracent chacun en sa manière, et tous ensemble le représentent tel qu'il doit paraître sur la terre. Tous les événements conduisent à lui ; et les hommes, malgré la diversité de leurs vues, malgré l'inconstance de leurs projets, ne font que disposer, sans le savoir, les circonstances préliminaires de sa naissance.

Dieu ne s'est pas contenté de cette prédiction générale, il a envoyé de temps à autre des Prophètes pour annoncer à Israël son Rédempteur ; ces hommes inspirés désignent le temps précis de son avènement, sa conception miraculeuse dans le sein d'une Vierge, le lieu de sa naissance, et toutes les circonstances de sa vie et de sa mort ; et tous en font un portrait si vrai, si juste et si ressemblant, qu'il n'est pas possible de s'y méprendre.

Le sceptre ne sortira point de Juda (*Gen.*, XLIX), dit Jacob près de dix-sept cents ans avant Jésus-Christ ; et l'on verra toujours dans la Judée des capitaines, des magistrats et des juges nés de sa race, jusqu'à ce que vienne Celui qui doit être envoyé, et qui sera l'attente des nations. Il est venu, en effet, ce Messie prédit, et ce n'a été qu'après que le sceptre fut sorti de Juda, et qu'il n'y eut plus que des étrangers qui gouvernassent le peuple. L'accomplissement a vérifié la prophétie dans la personne de Jésus-Christ, reconnu comme le véritable Messie.

La prophétie de Daniel fixe encore avec plus de précision l'époque de son avènement, et donne encore plus de détails sur les circonstances de sa vie.

« Dieu a fixé le temps à soixante-dix semaines » (*Dan.*, ix) d'années, qui font quatre cent quatre-vingt-dix ans, « en faveur de votre peuple et de votre ville, dit l'Ange Gabriel au prophète Daniel, afin que les prévarications soient abolies, que le péché trouve sa fin, que l'iniquité soit effacée, que la justice éternelle vienne sur la terre, que les prophéties soient accomplies, et que le Saint des Saints reçoive l'Onction sacrée, » c'est-à-dire, que le Verbe se fasse chair, et soit appelé l'Oint du Seigneur. « Après soixante-deux semaines, le Christ sera mis à mort, et le peuple qui le doit renoncer ne sera plus son peuple. Un peuple avec son chef (ce sont les Romains commandés par Titus) détruira la ville et son sanctuaire ; Jérusalem finira par une ruine entière, et la désolation qui a été prédite arrivera après la fin de la guerre. Le Christ confirmera son alliance avec plusieurs dans une semaine, et à la moitié de la semaine les hosties et les sacrifices anciens seront abolis. L'abomination de la désolation sera dans le temple, et la désolation durera jusqu'à la consommation et jusqu'à la fin. »

Cette prophétie était si précise et si claire, que quand Jésus-Christ vint sur la terre, tous les Juifs étaient persuadés que le terme de leur délivrance et de leurs désirs, marqué par Daniel, était arrivé. Les Docteurs comme le peuple étaient dans l'attente ; pour ainsi parler, on comptait les heures, et on eût dit qu'on cherchait des yeux chaque jour Celui que le Ciel avait promis dès la naissance du monde, et qui, selon le calcul du Prophète, devait paraître en ce temps-là. C'est ce qui faisait penser aux Docteurs et au peuple, dès que saint Jean commença sa mission, que ce nouveau prédicateur pourrait bien être le Messie : *Ne forte ipse esset Christus.*

II.

Accomplissement des prophéties en la personne de Jésus-Christ.

Tous les Prophètes ont annoncé le Messie ; il n'en est aucun qui n'ait montré quelques traits tellement frappants de sa naissance, de sa vie, de sa mort, de sa résurrection, qu'on peut dire

que son portrait était fini plusieurs siècles avant son avènement.

David, ce Roi-Propète, cet homme selon le cœur de Dieu, donne dans ses Psaumes l'histoire du Messie ; et il n'est personne qui ne reconnaisse dans toutes ses paroles la personne adorable de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Là, sont clairement annoncés la venue du Rédempteur, la vocation des gentils à la foi et l'établissement de l'Église. Le psaume deuxième regarde uniquement le Messie ; le Propète y exprime la divinité de Jésus-Christ, l'étendue de son empire, sa puissance, la conspiration de ses ennemis, et le châtiment que doivent craindre ceux qui refusent de se soumettre à ses lois. Le troisième contient un type des souffrances de Jésus-Christ dans sa Passion. Le vingt-unième, sa prière sur la Croix. Le vingt-septième, la persécution de l'Église. Le trente-neuvième est la figure de Jésus-Christ souffrant et glorifié, et le quarantième, celle de la trahison du traître Judas. Le soixante-septième est une prophétie de l'avènement de Jésus-Christ, de ses victoires, des mystères accomplis en sa personne, et de l'établissement de l'Église par ses Apôtres. Le soixante-onzième prédit l'adoration des Mages. Le quatre-vingt-septième est une figure frappante de Jésus-Christ, qui prie son Père au temps de sa Passion. Dans le quatre-vingt-seizième, David décrit le second avènement de Jésus-Christ au jugement universel, et dans le cent-sixième, la vocation des gentils et l'établissement de l'Église. Le cent vingt-huitième nous représente l'Église victorieuse de ses ennemis ; enfin l'on peut dire que tout ce que le Roi-Propète raconte des mauvais traitements et des persécutions sanglantes qu'il a souffertes de la part de Saül et de son propre fils Absalon, est une allégorie continuelle de ce que Jésus-Christ a souffert de son propre peuple ; et quoique David semble parler de lui-même, il est évident que toutes ses paroles ne peuvent s'appliquer qu'à ce divin Sauveur, dont il était lui-même la figure. *Foderunt manus meas et pedes meos*, dit-il dans le psaume vingt-unième : Ils m'ont percé les pieds et les mains, et ils ont si violemment tendu mon corps et tiré tous mes membres, qu'il serait aisé d'en compter les os. En ce pitoyable état, ajoute-t-il, je leur suis un doux spectacle, ils repaissent leurs yeux de mes douleurs ; enfin, pour

ne m'épargner aucun genre de supplice, ils ont partagé à mes yeux mes vêtements, et ils ont jeté ma robe au sort : *Et super vestem meam miserunt sortem*. Il est clair que rien de tout cela ne convient au Prophète, et que tout ce psaume doit s'entendre à la lettre de Jésus-Christ que David fait parler sur la Croix.

Il n'est pas jusqu'à la ville où devait naître le Sauveur, qui n'ait été prédite.

Le prophète Michée, après avoir annoncé à Juda les malheurs qui devaient lui arriver, console son peuple, et lui promet un nouveau libérateur, le Messie qui doit naître à Bethléem dans la tribu de Juda : « *Et tu Bethlehem Ephrata, parvulus es in millibus Juda : ex te mihi egredietur qui sit dominator in Israel : et egressus ejus ab initio, a diebus æternitatis* : Et vous, Bethléem d'Ephrat, vous êtes petite entre les villes de Juda, et c'est de vous cependant que sortira Celui qui doit régner dans Israël, dont la génération est dès le commencement et de toute éternité, quoiqu'il ne paraisse sur la terre que dans le temps. » (*Mich.*, v.) Le Prophète distingue Bethléem d'Ephrat, d'où était la famille de David, d'un autre Bethléem qui était d'une tribu différente ; aussi était-on si persuadé que c'était à ce Bethléem que devait naître le Messie, que lorsque le roi Hérode, alarmé à l'arrivée des Mages, demanda aux prêtres et aux docteurs de la nation où devait naître le Messie, on n'hésita pas à citer cette prophétie, et à répondre que ce devait être à Bethléem de Juda.

La prophétie d'Isaïe roule tout entière sur la vie, la passion et la mort de Jésus-Christ ; et ce qu'il en dit est si frappant, que saint Jérôme assure qu'on prendrait Isaïe plutôt pour un évangéliste qui raconte ce qui est arrivé, que pour un prophète qui prédit simplement ce qui devait survenir dans la suite. Il annonce la manière miraculeuse dont le Messie devait être conçu : « *Ecce virgo concipiet et pariet filium*, dit-il, *et vocabitur nomen ejus Emmanuel* : Voilà qu'une Vierge concevra, et elle enfantera un Fils qui sera appelé Emmanuel, ce qui signifie Dieu avec nous. » (*Is.*, vii.)

La peinture qu'il fait de la passion de Jésus-Christ dans le chapitre LIII, semble être d'après les Évangélistes. *Vidimus eum*, dit-il, *et non erat aspectus* : Nous l'avons vu, et il était si défiguré,

qu'il n'était plus connaissable. Les Prophètes voient l'avenir d'une manière si claire et si positive, qu'ils en parlent souvent comme d'un fait déjà passé. *A planta pedis usque ad verticem, non est in eo sanitas* : Tout son corps, depuis la plante des pieds jusqu'au haut de sa tête, n'est qu'une plaie. Il a été si maltraité, ajoute-t-il, qu'il nous a paru le dernier des hommes, un homme de douleurs : *Novissimum virorum, virum dolorum*. Puis faisant parler le Sauveur : J'ai livré mon corps à ceux qui me frappaient, je n'ai point détourné mon visage de ceux qui m'outrageaient et qui me couvraient de crachats. Reprenant ensuite la parole lui-même : Il a pris sur lui, dit-il, nos propres misères ; il s'est chargé volontairement de nos iniquités. *Ipse vulneratus est propter iniquitates nostras* : Il a été couvert de plaies pour nos péchés ; il en a voulu subir toute la peine ; mais aussi ce n'est que par son sang répandu que nous avons été guéris : *Et livore ejus sanati sumus*. Au reste, s'il a été immolé pour nous, c'est bien parce qu'il l'a voulu : *Oblatus est quia ipse voluit*. Rien n'a été plus libre que son sacrifice ; aussi n'a-t-il pas même ouvert la bouche pour se plaindre. Il sera mené à la mort comme une brebis qu'on va égorger, gardant un profond silence, semblable à un agneau muet devant celui qui le tond : *Et quasi agnus coram tondente se obtumescet*. Mais comme malgré nos iniquités dont il a bien voulu se charger, et dont il est innocent, il est saint, il est juste par excellence, il justifiera par sa mort ce grand nombre de criminels : *Justificabit ipse justus multos* ; et parce qu'il s'est livré à la mort pour l'expiation des péchés, et qu'il a prié pour ceux mêmes qui lui ôtaient la vie, il verra une nombreuse postérité, il régnera dans tout l'univers, et au delà de tous les siècles : *Si posuerit pro peccato animam suam, videbit semen longævum*. Qui ne reconnaît Jésus-Christ mourant, dans ce tableau prophétique ?

Tous les autres n'ont en vue que Jésus-Christ. Il est le principal objet de cette multitude de prédictions dont les Livres saints sont remplis, et il n'est aucun de ces hommes inspirés qui ne soit comme le héraut de ce Verbe fait chair dont ils publient la sainteté et la divinité, en même temps qu'ils prédisent le temps de sa venue. « C'est lui qui est notre Dieu, dit le prophète Baruch, et

nul autre ne subsistera devant lui : *Hic est Deus noster, et non æstimabitur alius adversus eum*. C'est lui qui a trouvé les voies de la vraie science, qui l'a donnée à Jacob son serviteur et à Israël son bien-aimé. Après cela, il a été vu sur la terre, et il a conversé avec les hommes : *Post hæc in terris visus est, et cum hominibus conversatus est* (Baruch, III) ; c'est-à-dire, ce Dieu dont la bonté est incompréhensible et la miséricorde infinie, après avoir instruit et préparé son peuple à l'école des Prophètes, et l'avoir rendu, par ces tableaux allégoriques et ces prédictions multipliées, capable d'un mystère si au-dessus de la portée de l'esprit humain, s'est rendu visible sur la terre par son incarnation, et s'étant fait homme, il a daigné converser familièrement avec les hommes et se rendre semblable à eux.

Tout l'Ancien Testament est une perpétuelle allégorie des mystères contenus dans le Nouveau, et surtout de celui de l'incarnation du Verbe sous les noms symboliques de Christ ou Oint du Seigneur, de Libérateur, de Chef, de Roi, d'Envoyé, de Conducteur, de Messie, de Sauveur. C'est ainsi que l'Esprit-Saint a voulu familiariser, pour ainsi dire, l'esprit humain avec une vérité contre laquelle la raison se révolte, si elle n'est pas éclairée et guidée par la foi.

III.

Autres prédictions touchant la venue du Sauveur.

Comme ce n'était pas seulement pour les Juifs que le Verbe divin devait se faire homme, mais encore pour les gentils, Dieu a voulu, ce semble, faire trouver aussi au milieu même des infidèles, des oracles qui annonçaient l'incarnation du Fils de Dieu et les principales actions de sa vie. Telles sont les prédictions des sibylles citées par les anciens Pères de l'Eglise, sur la naissance de Jésus-Christ d'une Mère vierge, sa passion, sa mort, sa résurrection miraculeuse, et le jugement universel, mystères les plus frappants et les plus au-dessus de la portée de l'esprit de l'homme. Le don de prophétie étant une pure faveur de Dieu, indépendant du mérite ou de l'indignité du sujet, comme il paraît dans Balaam et dans Saül, il n'est pas impossible que Dieu ait commu-

niqué ce don à quelques-uns des gentils, selon les desseins adorables de sa Providence.

Saint Augustin, ce génie supérieur, rapporte lui-même dans son dix-huitième livre de la *Cité de Dieu* (Aug., de *Civit. Dei*, lib. XVIII, cap. III), la prédiction qu'avait faite de Jésus-Christ la sibylle Erythrée, environ douze cents ans avant la naissance du Sauveur. Ce saint Docteur rappelle la description vive et énergique que cette prophétesse fait du jugement dernier en vers acrostiches, sur ces mots : *Jesus Christus, Dei Filius, Salvator*. La peinture qu'elle fait ensuite des souffrances du Sauveur, n'est pas moins frappante ; voici ses paroles, comme les rapporte saint Augustin, après Lactance et Eusèbe de Césarée :

« Il sera livré, dit-elle, entre les mains impies de ceux qui n'ont pas voulu le reconnaître (c'est de Jésus-Christ qu'elle parle). Ce Dieu sera souffleté par des mains sacrilèges et couvert de crachats empoisonnés que ces bouches impures vomiront sur lui. Son dos innocent sera déchiré par une grêle de coups de fouets, et tout son corps sera meurtri sans qu'il sorte un seul mot de sa bouche. Sa tête sera couronnée d'épines, et au milieu des plus cruels tourments, on ne lui présentera que du fiel et du vinaigre pour étancher sa soif. Nation insensée, tu n'as pas voulu reconnaître ton Dieu caché sous les voiles de l'humanité, et non-seulement par dérision, mais encore par une cruauté inouïe, tu l'as couronné d'épines et abreuvé de fiel. Le voile du temple se déchirera, et en plein midi, durant trois heures, une sombre nuit se répandra sur la face de la terre. Il mourra enfin ; mais sa mort pourra être appelée un sommeil, puisqu'il ressuscitera après trois jours, et sa résurrection sera accompagnée de celle de ceux qu'il rappellera à la vie. » Saint Augustin, qui rapporte cette prédiction, ajoute que la sibylle Erythrée vivait au temps de la fameuse guerre de Troie, c'est-à-dire douze cents ans avant la naissance du Sauveur du monde.

Dieu ayant donc montré aux hommes l'image de son Fils si longtemps avant qu'il se fit homme, il était aisé de le reconnaître quand il paraîtrait sur la terre. Le rapport si visible, et la conformité si parfaite entre la manière dont le Messie devait naître,

vivre et mourir, selon les Prophètes, et la manière dont Jésus-Christ est né, dont il a vécu et dont il est mort; cette conformité, dis-je, aurait pu suffire pour bannir toute perplexité et tout doute; cependant, afin de ne laisser aucune incertitude et par excès d'amour, Jésus-Christ a voulu démontrer sa mission, sa toute-puissance et sa divinité par les miracles les plus frappants et les plus incontestables.

Après une attente de quatre mille ans, le temps prescrit par l'ordre de Dieu et marqué par les Prophètes étant arrivé; tous les Juifs espérant chaque jour, selon leur calcul, voir paraître le Rédempteur depuis si longtemps l'objet des vœux et des promesses, on vit naître son précurseur, Jean-Baptiste, cet homme merveilleux dont la voix, selon Isaïe, devait se faire entendre dans le désert et crier : « Préparez la voie du Seigneur; rendez droits les sentiers de notre Dieu, car sa gloire va se manifester, et toute chair verra l'accomplissement de ce qui a été promis (*Isa.*, xl); » cet ange mortel, duquel Dieu avait dit par la bouche du prophète Malachie : « Voici, j'envoie mon Ange qui préparera la voie devant moi (*Malach.*, iii); » enfin, ce nouveau prophète, et plus que prophète, qui ne devait point annoncer le Messie comme à venir, ainsi qu'avaient fait tous les autres, mais le montrer, ainsi qu'il le fit, lorsque le désignant, il s'écria : « Voilà l'Agneau de Dieu, voilà celui qui efface le péché du monde; » et lorsque dans une autre occasion il dit : « Il y a une personne au milieu de vous que vous ne connaissez point; c'est lui qui doit venir après moi, quoiqu'il soit avant moi, et dont je ne suis pas digne de délier les souliers (*Jean*, i). »

On sait tout ce qui se passa de merveilleux, lorsque l'Ange Gabriel annonça à Zacharie que, malgré son grand âge et la longue stérilité d'Élisabeth son épouse, il aurait un fils qu'il appellerait Jean et qui serait le précurseur du Messie.

IV.

La Conception de Jésus-Christ.

Élisabeth était dans le sixième mois de sa grossesse, lorsque l'Ange Gabriel fut envoyé de Dieu à Nazareth pour annoncer à

Marie qu'elle avait été choisie de toute éternité pour être la Mère du Messie promis. Cette auguste Vierge, dit saint Bernard, s'immolait à son Dieu dans la ferveur de la plus sublime contemplation, lorsque l'Ange lui apparut tout éclatant de lumière ; cet envoyé du Tout-Puissant, plein de respect et de vénération pour Celle qu'il regardait déjà comme Reine du ciel et de la terre, lui dit : « Je vous salue, vous qui êtes pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes. » La vue d'un Ange sous la forme d'un homme, jointe à l'éloge magnifique qu'il venait de faire de sa vertu, causa à la plus pure et à la plus humble des vierges une surprise mêlée de frayeur qu'elle ne put dissimuler ; et elle ne savait ce que voulait dire cette sorte de salut si extraordinaire. L'Ange, s'en aperçut : Ne craignez point, Marie, lui dit-il, car vous êtes chérie de Dieu, je viens vous annoncer de sa part que vous allez devenir la Mère d'un Fils qui sera grand en toutes manières, puisqu'il sera en même temps le Fils unique du Très-Haut. Comme votre enfant, il descendra de David, puisque vous êtes vous-même de cette royale maison : mais ce n'est point par le droit de succession qu'il doit monter sur le trône ; la couronne qui lui est destinée ne sera pas de la même nature que celle des rois de la terre, laquelle finit avec eux ; sa royauté, qu'il tiendra de Dieu son Père, n'aura point de fin ; il régnera sur tous les peuples de l'univers ; ses sujets seront les véritables descendants de Jacob, et les seuls héritiers des promesses faites à tous les saints Patriarches ; tout ce que les Prophètes ont prédit du Messie, s'accomplira en lui, et par la justesse des rapports entre la prédiction et les événements, personne ne pourra le méconnaître.

Marie qui préférait la virginité qu'elle avait vouée, à tout ce qu'il y avait de plus flatteur et de plus brillant, répondit à l'Ange, qu'elle ne comprenait pas comment ce grand mystère pourrait s'accomplir en elle, qui consacrée à Dieu dès ses premières années, ne pouvait devenir mère. L'Ange qui s'attendait à cette difficulté lui découvrit alors tout le mystère : « Ce Fils adorable, lui dit-il, dont vous serez la Mère dans le temps, n'aura point d'autre Père que celui qui l'a engendré avant tous les siècles. Vous n'au-

rez point d'autre Époux que le Saint-Esprit, qui étant la Vertu toute-puissante du Très-Haut, formera dans vous le fruit que vous devez porter ; vous donnerez à cet enfant le nom de Jésus, c'est-à-dire, Sauveur, parce qu'il sauvera le monde. Ne craignez donc rien, Vierge très-sainte, loin que votre virginité soit obscurcie en devenant Mère du Fils de Dieu, elle en sera plus brillante et plus pure ; et pour vous prouver que rien n'est impossible ni même difficile à Dieu, voilà que votre cousine Elisabeth, qui à l'âge où elle est ne devrait point être mère, est cependant enceinte d'un fils, après avoir été stérile jusqu'à sa vieillesse ; et celle qu'on croyait devoir mourir dans sa triste stérilité, est à présent au sixième mois de sa grossesse. » Après ces paroles, Marie comprenant qu'elle pouvait être mère sans cesser d'être vierge, pénétrée des plus vifs sentiments de reconnaissance, de soumission et d'humilité, dit à l'Ange : « Voici la servante du Seigneur ; que votre parole s'accomplisse en moi, quelque indigne que je sois d'une si grande faveur. »

L'Ange ayant reçu cette réponse qui remplissait le ciel et la terre de la plus douce joie, prit congé d'elle et disparut. Au même moment, le Saint-Esprit venant d'en haut dans son sein, et la vertu du Tout-Puissant se répandant sur elle comme une ombre opéra le grand Mystère auquel il l'avait préparée dès le premier instant de son Immaculée conception, forma de son plus pur sang le corps du plus beau des hommes, et créa l'âme la plus parfaite qui fut jamais. En même temps la seconde Personne de l'adorable Trinité, le Verbe divin, s'unit substantiellement à l'un et à l'autre et par cette union hypostatique de la nature humaine avec la nature divine dans la personne du Verbe, se fit l'Homme-Dieu, Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme tout ensemble, Fils de Dieu, consubstantiel à son Père, vrai Fils de Marie, laquelle devint dès lors véritablement Mère de Dieu. A ce moment tous les Anges adorèrent Celui aux mérites duquel ils devaient leur persévérance dans la grâce : les hommes eurent un Rédempteur, et le monde un Médiateur tout-puissant entre Dieu et les hommes. Quoiqu'il ne soit parlé ici que de l'opération du Saint-Esprit dans cet ineffable mystère, les trois Personnes divines y ont égale-

ment coopéré ; mais on attribue particulièrement au Saint-Esprit les ouvrages où la charité et la miséricorde se montrent avec plus d'éclat.

V.

La très-sainte Vierge fait une visite à Elisabeth.

Cependant la très-sainte Vierge ayant appris de l'Ange même la grâce singulière que le Seigneur avait faite à sa cousine Elisabeth, résolut de l'aller voir pour se réjouir avec elle ; et pour obéir à l'inspiration divine qui la portait à faire cette visite moins par bienséance que par un motif de charité, visite qui devait être si avantageuse au Précurseur, selon les desseins de la Providence, elle partit aussitôt, et se rendit par les montagnes de Judée à la ville d'Hébron, où demeurait Elisabeth. Sa présence opéra des merveilles en faveur de la mère et du fils : l'enfant fut éclairé d'une lumière surnaturelle, qui lui fit connaître Celui et Celle qui le visitaient, et il fut sanctifié à l'instant ; le tressaillement surnaturel qu'il eut, fut la marque de sa joie et de son respect. La mère s'en aperçut, et en même temps remplie elle-même de l'Esprit-Saint, elle connut le mystère ineffable de l'Incarnation et toutes les merveilles que Dieu avait opérées dans Celle qui lui faisait l'honneur de lui rendre visite ; aussi, transportée d'admiration et de joie, à peine eut-elle ouï la voix de Marie, qu'elle s'écria par un saint transport : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni. Et d'où me vient ce bonheur, que la Mère de mon Seigneur me visite ? car au moment que j'ai entendu votre voix, lorsque vous m'avez saluée, l'enfant que je porte a tressailli dans mes flancs. O que vous êtes heureuse d'avoir cru au Seigneur ! car tout ce qui vous a été dit de sa part ne manquera pas de s'accomplir en vous. » (*Luc.*, II.)

Ces louanges si bien fondées n'enflèrent point le cœur de la plus humble des vierges, elle ne put pas dissimuler les grâces extraordinaires que Dieu lui avait faites, mais elle sut lui en rapporter toute la gloire en reconnaissant son indignité : « Mon âme, s'écria-t-elle dans un saint enthousiasme, mon âme, célèbre

les grandeurs du Seigneur, qui a opéré en moi de si grandes choses ; qu'à lui seul en soit toute la gloire ; je ne puis y penser sans que mon cœur ne tressaille de joie au souvenir d'un si grand bienfait. Dieu a daigné arrêter ses yeux sur la bassesse de sa servante, et c'est ce qui va donner sujet à tous les peuples, dans tous les siècles à venir, d'admirer et d'exalter mon bonheur. C'est ainsi que Dieu prend plaisir d'humilier les grands du monde, et de les réduire à la dernière misère, tandis qu'il comble de biens et de gloire ce qu'il y a de plus pauvre et de plus abject : je serai un exemple illustre de cette vérité dans tous les siècles, aussi bien que de la vérité des promesses qu'il avait faites à Abraham notre père, et à toute sa postérité. » (*Luc.*, 1.) La très-sainte Vierge demeura trois mois avec sa cousine, et sanctifia toute la maison de Zacharie par sa présence et ses saints entretiens.

Personne n'ignore les merveilles qui arrivèrent à la naissance du saint Précurseur ; la joie et l'admiration furent générales, et chacun se disait l'un à l'autre : « Que pensez-vous que sera cet enfant ? » Mais ce qu'ils ne savaient pas fut révélé à Zacharie, qui étant rempli du Saint-Esprit, connut le mystère de l'Incarnation, et la part que son fils devait y avoir. Ayant retrouvé la parole le jour même que le saint Précurseur fut circoncis, le premier usage qu'il en fit, fut de publier tout haut un cantique d'admiration, de louange et d'actions de grâces, dans lequel, en exaltant la mission de son fils, il annonçait la naissance prochaine du Messie. Ainsi s'accomplit à la lettre ce que les Prophètes Isaïe et Malachie avaient prédit touchant le Précurseur de Celui qui devait venir sauver le monde.

Pendant que le bruit des merveilles qui étaient arrivées à la naissance de saint Jean, se répandaient dans tout le pays des montagnes de Judée, la très-sainte Vierge retournait à Nazareth, méditant en silence jour et nuit le mystère sacré que Dieu avait opéré en elle. Son humilité ne lui avait pas permis de déclarer à saint Joseph ce que le Saint-Esprit lui tenait encore caché, lorsqu'il s'aperçut lui-même de la grossesse de sa chaste épouse. Dieu voulut, ce semble, que Joseph ignorât jusqu'alors

ce qui se passait dans la très-sainte Vierge, afin que l'apprenant la surprise fût une preuve visible de la miraculeuse conception du Fils, et de l'incomparable pureté de la Mère. L'étonnement de saint Joseph fut d'autant plus grand, que connaissant mieux que personne la haute sainteté de son épouse, et n'ignorant pas le vœu qu'elle avait fait de perpétuelle virginité, il n'avait garde de la soupçonner : « Il était bien plutôt porté, dit saint Bernard, à croire qu'elle dût être cette Vierge fortunée dont parlait Isaïe, qui devait enfanter le Messie. Il le crut, dit le saint Docteur ; et ce fut par un sentiment d'humilité et de respect, semblable à celui qui fit dire depuis à saint Pierre : Eloignez-vous de moi, Seigneur, parce que je suis un pécheur, que saint Joseph pensa aussi à s'éloigner de la très-sainte Vierge. « Je n'avance pas ceci comme venant de moi, ajoute le saint Abbé, c'est le sentiment des Pères. » (*Hom. II, sup. Missus est.*)

Le chaste Époux cependant ne savait à quoi se déterminer : la renvoyer, c'était la diffamer, et il ne se croyait pas assez saint pour rester avec elle. Dans cette perplexité, un Ange lui apparut et lui dit : « Joseph, souvenez-vous que vous êtes de la maison de David, de laquelle doit naître le Messie promis ; et ne croyez point que ce soit sans dessein que le Seigneur vous ait donné Marie pour épouse ; sachez donc que l'enfant qu'elle a conçu miraculeusement par la vertu du Saint-Esprit, est le Sauveur du monde, le Fils unique du Père éternel, le Messie promis ; et Dieu vous a choisi pour en être, durant son enfance, le tuteur, le nourricier, et en ce sens le père ; ne craignez donc point de rester avec Marie votre épouse ; vous êtes le gardien de son honneur et de sa virginité ; si elle n'eût point eu d'époux, elle n'eût pas pu, sans se décrier, être mère. Vous donnerez à l'enfant le nom de Jésus, afin de faire connaître aux hommes que c'est lui qui doit les sauver, et qu'il vient s'offrir en sacrifice pour l'expiation de tous les péchés. »

Joseph, instruit de ce grand mystère et de la dignité de l'emploi que le Ciel lui destinait, ne regarda plus la très-sainte Vierge que comme la Mère du Rédempteur ; sa tendresse pour elle augmenta avec sa vénération, et le choix que Dieu avait fait de lui

pour être l'Époux de la Mère de Dieu, ne servit qu'à le rendre encore plus saint et plus humble.

VI.

La naissance de Jésus-Christ.

Cependant la très-sainte Vierge était au neuvième mois de sa grossesse, lorsqu'on publia un édit d'Auguste César, qui ordonnait un dénombrement exact de tous les sujets de l'empire, et qu'on en dressât un état. Cyrinus, qui commandait dans la Syrie, eut ordre de faire celui des Juifs ; car quoique la Judée ne fût pas encore tributaire, ni mise au nombre des provinces de l'empire, Auguste regardait déjà les Juifs comme ses sujets et le roi Hérode comme son ministre. Pour éviter la confusion dans ce dénombrement, tous les chefs de famille devaient se rendre à la ville d'où ils étaient originaires, afin de se faire inscrire sur les registres publics, et de payer la capitation générale qu'on avait imposée. Auguste n'avait en tout cela que des vues d'avarice et d'ambition ; mais la Providence divine disposait ainsi les choses, afin que Joseph et Marie étant obligés de se rendre à Bethléem, le Messie vint au monde dans cette ville, où il était prédit qu'il devait naître.

Ce ne fut pas sans beaucoup de peines et de fatigues que la très-sainte Vierge, prête d'accoucher, et saint Joseph, firent ce voyage. Comme tous ceux de la famille de David s'y étaient rendus, selon la teneur de l'édit, toutes les hôtelleries étaient remplies ; l'état pauvre de Marie et de Joseph les fit rebuter de bien des gens, et ne trouvant point à se loger dans la ville, ils furent contraints de se retirer dans une grotte ou caverne creusée dans le roc, attenante à une hôtellerie qui était auprès d'une des portes de la ville, et qui servait d'étable. Ce fut là le lieu où voulut naître le Maître souverain du ciel et de la terre. Tout devait être extraordinaire à la naissance d'un Homme-Dieu : les princes de la terre, hommes comme les plus vils de leurs sujets, ont besoin de naître dans de superbes palais, afin que l'éclat et la magnificence du lieu relèvent la faiblesse naturelle de leur naissance qui sans cette pompe extérieure, n'aurait rien qui la distinguât de

celle des plus pauvres mortels. Mais un Dieu homme n'a pas besoin d'un éclat étranger ; il est lui-même toute sa majesté, toute sa gloire ; le trône le plus superbe et l'étable la plus abjecte, le plus magnifique palais et la plus pauvre crèche, sont d'un même prix à ses yeux. Il paraît même plus convenable qu'un Homme-Dieu devant naître sur la terre, vint au monde dans un lieu qui ne prêtât rien à l'idée que nous devons avoir de son infinie grandeur et de sa majesté divine.

Ce fut dans cette grotte, qui servait de retraite à des animaux, que la très-sainte Vierge sentant sur le minuit que le terme de ses couches était arrivé, enfanta Jésus-Christ sans souffrir la moindre douleur, et sans cesser d'être la plus pure des vierges. Ce fut l'an depuis la création du monde 4000¹, depuis le déluge 2957, depuis la naissance d'Abraham 2015, depuis Moïse et le temps que le peuple d'Israël sortit de l'Égypte 1510, depuis que David fut oint et sacré roi 1032, la soixante-cinquième année (selon la prophétie de Daniel), dans la cent quatre-vingt-quatorzième olympiade, l'an depuis la fondation de Rome 752, la quarante-deuxième année de l'empire d'Octave-Auguste, tout l'univers jouissant d'une paix profonde, ce fut, dis-je, en ce jour fortuné, qui répond à notre 25 du mois de décembre, et qui est le point fixe de l'ère ou époque chrétienne, que naquit à Bethléem Jésus-Christ, le Messie promis, le Roi, le souverain Maître du ciel et de la terre, le Sauveur du monde, notre Père, notre Juge, notre Rédempteur, notre salut.

Quelque obscure, selon le monde, que fût cette naissance, on la connut aussitôt dans le pays voisin, et chez les peuples éloignés. Dieu envoya ses Anges l'annoncer à quelques bergers qui veillaient aux environs de Bethléem à la garde de leurs troupeaux, tandis qu'il faisait paraître aux Mages d'Orient un nouvel astre qui la leur révélait. Un Ange tout éclatant de lumière parut tout-à-coup aux bergers : ils en furent d'abord effrayés ; mais cet Esprit céleste qui les avait épouvantés, les rassura bientôt par

¹ La tradition de la sainte Église romaine, mentionnée dans son Martyrologe au jour de Noël, est que Notre-Seigneur naquit l'an de la création du monde 5199.

ces paroles : « Ne craignez rien, leur dit-il, je suis envoyé de Dieu pour vous apprendre une nouvelle qui doit être pour vous et pour tout le peuple le sujet de la plus douce joie ; le Messie, le Sauveur si longtemps attendu, vient de naître dans la ville de David, c'est le Christ, votre Seigneur, qui vient pour vous rendre éternellement heureux ; vous le trouverez dans une étable, emmaillotté et couché fort pauvrement dans une crèche : voilà les marques que je vous donne pour le reconnaître, et vous ne sauriez vous y méprendre. Les sentiments intérieurs que vous inspirera sa présence, vous feront bien sentir que l'Enfant à qui vous allez rendre vos hommages est votre Sauveur et votre Dieu.

A peine l'Ange avait cessé de parler, qu'aussitôt une troupe nombreuse de la Milice céleste se mit à chanter les louanges de Dieu, et à dire tout haut : Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes qui ont le cœur droit et une sincère volonté de lui plaire ; en même temps, et ce concert de voix, et la lumière céleste, tout disparut. Alors ces fortunés bergers, transportés de la plus douce joie, s'écrièrent : Allons jusqu'à Bethléem ; et voyons cette merveille que Dieu vient de faire, et qu'il a daigné nous manifester. Ils y courent, et étant entrés dans l'étable, ils y trouvent Marie et Joseph avec le divin Enfant qui était couché dans une crèche. Voyant alors de leurs propres yeux tout ce que l'Ange leur en avait dit, ils se répandent en bénédictions, en louanges. Le divin Enfant attire d'abord leurs regards ; ils se prosternent à ses pieds, ils l'adorent comme leur Dieu et leur Sauveur. Les sentiments de leur cœur se manifestent par leurs larmes. Revenus ensuite de leur admiration, ils racontent d'une manière simple et naïve tout ce qui leur est arrivé, et deviennent les premiers prédicateurs du Messie. Marie voulut savoir jusqu'aux moindres circonstances de cette apparition ; elle s'informa de tout, et après que les bergers se furent retirés, elle n'occupa son esprit et son cœur que de ces merveilles.

Par la loi de Moïse, les enfants mâles devaient être circoncis huit jours après leur naissance, selon le commandement que Dieu en avait fait à Abraham ; et c'était dans cette cérémonie légale qu'on leur donnait un nom. Ce huitième jour étant venu, quoique

le Fils de Dieu fût véritablement dispensé de cette loi, il voulut cependant s'y soumettre ; étant chargé de nos péchés il prit les marques du pécheur, quoique l'innocence même. Il fut donc circoncis selon la coutume, et reçut le nom de Jésus, qui signifie Salut de Dieu et Sauveur : nom adorable que son Père lui avait donné par le ministère de l'Ange avant même qu'il eût été conçu dans le sein de sa Mère ; nom auguste qui renferme en abrégé tous les mystères de notre Rédemption ; nom divin qui ne remplit toute sa véritable signification que dans la personne adorable du Sauveur du monde ; nom au-dessus de tout nom, auquel tout ce qu'il y a dans le ciel, sur la terre et dans les enfers, doit fléchir le genou ; nom tout-puissant, en vertu duquel se sont faits et se font les miracles les plus éclatants ; nom incomparable, puisqu'il n'y en a point d'autre sous le ciel en vertu duquel nous devons être sauvés. C'est au jour qui répond au premier janvier que Jésus-Christ se soumit à la loi de la Circoncision, qu'on peut appeler le grand mystère de ses humiliations, le gage primitif de notre salut, la consommation de l'ancienne loi, et comme les arrhes et le sceau de la nouvelle alliance.

Cependant le bruit de la naissance du Messie, publié par les bergers, ne s'étant répandu qu'autour de Bethléem, il n'avait pas encore fait une grande impression sur l'esprit du simple peuple, lorsqu'on vit arriver à Jérusalem les Mages : c'étaient, selon l'opinion la plus commune et la plus universellement reçue dans l'Eglise, de petits souverains dont les États étaient situés vers l'Orient, à l'égard de la Judée ; le peuple de leurs pays les respectait infiniment, et les considérait comme les dépositaires de la religion et des sciences ; ils s'appliquaient surtout à l'astronomie. Il est vraisemblable qu'ils vinrent de l'Arabie heureuse, habitée par les enfants qu'Abraham avait eus de Cetura sa seconde femme, et qu'ils descendaient de Jecthan, père de Saba et de Madian, père d'Epha, en quoi s'accomplit ce qu'avait prédit le Roi-*Prophète*, lorsque parlant du Messie (*Psal. LXXI*), il dit que les rois d'Arabie et de Saba viendraient lui offrir des présents pour gage de leur fidélité. Le *Prophète* Isaïe avait annoncé la même chose, en assurant qu'on viendrait de Madian, d'Epha et

de Saba sur des chameaux, pour rendre hommage au Messie, et lui offrir de l'or, de la myrrhe et de l'encens.

VII.

Les Mages viennent adorer Jésus-Christ.

Au moment donc que le Sauveur vint au monde, au moment que les Anges faisaient connaître sa naissance aux bergers, une nouvelle étoile paraissant miraculeusement dans les cieux, l'annonçait aux Rois Mages : ces princes, habiles dans l'astronomie, et instruits des prédictions de Balaam, de qui l'on croit qu'ils descendaient, plus éclairés d'ailleurs par une lumière intérieure que par celle qui brillait à leurs yeux, ne doutèrent point que cette étoile miraculeuse ne fût celle que le Prophète assurait devoir paraître à la naissance du Roi des Juifs, qui devait naître pour le salut des hommes. Comme ils étaient voisins, ils se communiquèrent mutuellement leurs pensées au sujet de ce phénomène et ils convinrent de partir sans délai, et d'aller rendre leurs hommages au nouveau Roi des Juifs. Ils ne se furent pas plutôt mis en chemin, qu'ils s'aperçurent que l'étoile leur servait de guide. En effet, elle les conduisit à Jérusalem ; mais ils furent bien surpris de la voir disparaître à leurs yeux dès qu'ils y furent arrivés. Ils se rendirent au palais, demandant où était le nouveau Roi des Juifs qu'ils venaient adorer, et dont ils avaient vu l'étoile. Hérode ayant appris de leur bouche le sujet de leur voyage, en fut alarmé ; mais dissimulant sa frayeur, il convoqua chez lui les prêtres et les plus qualifiés des docteurs de la loi, et ne doutant point qu'un roi dont le ciel annonçait la naissance, ne dût être le Messie promis, d'autant mieux que le temps de sa venue, selon la supputation des prophéties, était arrivé, il leur demanda où devait naître le Christ ? Tous répondirent que ce devait être à Bethléem, selon la prédiction du prophète Michée. Cependant ce prince se défiant de ces étrangers, et craignant que s'il se joignait à eux pour aller rendre ses devoirs à un enfant, il ne s'exposât à la risée du public, il se contenta de leur dire que, d'après les Écritures, le Messie devait naître dans la petite ville de Bethléem, qui n'était qu'à deux lieues de Jérusalem. Mais avant de les lais-

ser partir, ce prince fourbe et aussi cruel qu'ambitieux, qui avait déjà formé le dessein impie de se défaire de ce divin Enfant, tira les Mages à part, leur fit plusieurs questions, les pria surtout de lui dire en quel temps précisément l'étoile avait commencé de paraître, et feignant un grand empressement lui-même : « Allez, leur dit-il, à Bethléem ; informez-vous selon votre sagesse, de tout ce qui regarde cet enfant, et revenez au plus tôt, pour m'en donner des nouvelles, afin que j'aille moi-même lui rendre mes hommages avec toute ma cour. »

Dès que les Mages eurent pris congé de ce prince dissimulé et qu'ils se furent remis en chemin, Dieu leur rendit leur premier guide : l'étoile qui avait disparu à leurs yeux dès leur entrée à Jérusalem, leur apparut de nouveau au moment où ils en sortirent et les conduisit droit à Bethléem. Il est aisé de comprendre quelle fut leur joie quand ils revirent cet astre qui ne s'arrêta plus que sur la pauvre maison où était celui qu'ils cherchaient. Ils y entrent et ils y trouvent celui que le ciel leur avait annoncé. L'Enfant Jésus était entre les bras de sa mère : il n'avait rien au dehors qui le distinguât des autres enfants, mais la même lumière intérieure qui leur avait fait connaître ce que l'étoile signifiait, leur fit aisément découvrir à travers ce faible extérieur, l'auguste majesté et la suprême dignité de ce Dieu fait homme. Pleins d'une vive foi, ils se prosternent devant lui et l'adorent comme le Maître souverain de l'univers et le Sauveur des hommes, et comme c'était l'usage dans l'Orient de ne se présenter jamais devant les grands les mains vides, ils lui offrent ce qu'ils avaient de plus précieux dans leur pays : de l'or, de l'encens et de la myrrhe, présents mystérieux qui non-seulement vérifiaient à la lettre ce que les Prophètes avaient prédit du Sauveur, mais par lesquels la royauté suprême, la divinité et l'humanité de Jésus-Christ étaient mystérieusement reconnues. C'est ainsi que cet adorable Sauveur, qui n'était pas seulement venu pour le salut des Juifs, mais encore pour celui des Gentils, après avoir manifesté par l'apparition faite aux bergers, la prédilection qu'il avait pour la synagogue, voulut par la vocation des Rois Mages, sanctifier les prémices des nations.

Cependant lorsque ces Rois pensaient s'en retourner par Jérusalem, un Ange envoyé de Dieu les avertit pendant leur sommeil, de prendre une autre route, et de se donner bien garde d'aller vers Hérode dont il leur découvrit les mauvais desseins. Le sentiment le plus commun parmi les Saints Pères, est que les Mages arrivèrent à Bethléem le treizième jour après la naissance du Sauveur du monde. Il ne faut pas plus de temps pour venir de l'Arabie, et d'ailleurs il est certain qu'ils ne l'y eussent pas trouvé s'ils fussent arrivés beaucoup plus tard.

Cependant le roi Hérode ne voyant point revenir ces princes étrangers, crut que n'ayant point trouvé le prétendu roi qu'ils étaient venus adorer, ils avaient eu honte de paraître à la cour, et il se sut bon gré de ne les avoir pas accompagnés : il eût sans doute persévéré dans sa croyance si les merveilles qui arrivèrent peu de jours après ne l'eussent détrompé.

La très-sainte Vierge et saint Joseph qui avaient si ponctuellement observé le précepte de la Circoncision, ne furent pas moins empressés à se soumettre à deux autres commandements de la loi dont l'un regardait les mères un certain nombre de jours après leurs couches, et l'autre les enfants premiers-nés : le premier ordonnait que les femmes demeuraient quarante jours après leurs couches sans entrer dans le temple si elles avaient accouché d'un garçon, et quatre-vingts si c'était d'une fille. Ces jours étant écoulés, elles devaient offrir dans le temple un agneau et une tourterelle ou un pigeonneau, pour remercier Dieu d'un heureux accouchement, et par cette oblation la mère était délivrée de toute impureté légale ; si elle était pauvre, elle offrait une tourterelle ou un pigeonneau seulement, et le prêtre l'ayant présentée devant le Seigneur, elle était purifiée.

Le second précepte regardait le fils premier-né, ses parents étaient obligés de l'offrir et de le consacrer au Seigneur, ou de le racheter à prix d'argent s'il n'était point de la tribu de Lévi, seule destinée au service de l'autel et du temple. Tout mâle qui naîtra le premier, sera tenu pour chose consacrée au Seigneur, dit la loi. Dieu avait fait ce commandement aux Israélites après que, pour forcer Pharaon de mettre le peuple juif en liberté, il

eût fait mourir les premiers-nés de l'Égypte. C'était pour qu'ils n'oubliassent jamais cette insigne faveur. Tout ce qui était consacré au Seigneur devait lui être immolé, mais Dieu recevait en sacrifice les premiers-nés des animaux, et consentait qu'on rachetât à prix d'argent les enfants qui n'étaient point destinés au service du temple.

Il est certain que la loi de la Purification ne regardait point la très-sainte Vierge, puisqu'elle était devenue mère et avait enfanté sans cesser d'être vierge ; cependant quelque humiliante que fût cette loi, elle voulut s'y soumettre, comme son Fils, l'innocence même, s'était librement soumis à la loi de la Circoncision.

VIII.

La Purification de la très-sainte Vierge, et la Présentation de Jésus au temple de Jérusalem.

Les quarante jours étant donc accomplis, Marie se rendit à Jérusalem, et portant son fils entre ses bras, elle entra dans le temple et offrit au Seigneur deux pigeonceaux, comme la loi l'ordonnait aux pauvres au rang desquels elle se mit. Il est vrai, disent les Pères, qu'ayant l'avantage de présenter à Dieu dans la personne de son Fils, l'Agneau sans tache, il n'eût pas été convenable d'offrir en même temps, et l'agneau qui en était une simple figure et la réalité. Cependant il fallut racheter à prix d'argent, selon la loi, Celui qui était venu pour racheter le monde, et Marie donna cinq sicles, qui font environ cinq ou six livres de notre monnaie. Toute cette cérémonie légale ne fut, pour ainsi dire, que l'écorce du mystère, le sacrifice du Fils et de la Mère était tout intérieur ; le Sauveur s'offrait au sacrifice de la Croix, et il s'offrait par les mains de sa Mère, comme si, n'ayant point voulu se faire homme sans son consentement, il n'eût point voulu mourir sur la Croix pour le salut des hommes, sans qu'elle ratifiât son sacrifice. Aussi reconnaît-on qu'elle fit en ce jour deux sacrifices dans une seule et même cérémonie : le premier comme vierge par sa purification légale, le second comme mère par la présentation de son fils, qui s'engageait dès lors à mourir sur la Croix pour notre salut.

A peine la très-sainte Vierge portant l'Enfant Jésus entre ses bras était-elle entrée dans le temple, qu'un vénérable vieillard, nommé Siméon, y arriva : c'était un saint homme qui soupirait depuis longtemps après la Rédemption d'Israël ; l'Esprit-Saint, dont il était rempli, lui avait donné une secrète assurance qu'avant sa mort il verrait le Messie. Ce fut aussi ce même Esprit-Saint qui, l'ayant conduit dans le temple, lui révéla que l'enfant de cette jeune femme était le Sauveur ; alors le saint vieillard saisi d'un transport de joie, d'amour et de reconnaissance, prit l'Enfant entre ses mains et levant les yeux au ciel, il s'écria : « C'est à présent, Seigneur, que vous pouvez disposer de votre serviteur ; je mourrai en paix, selon la promesse que vous m'en avez faite. Je n'ai plus rien à désirer, et mes yeux n'ont plus rien à voir sur la terre après avoir contemplé le Sauveur de l'univers. Vous l'avez destiné pour être exposé à la vue de tous les peuples comme l'objet de leur respect et de leur amour ; il doit être la lumière des nations et la gloire d'Israël. Joseph et Marie étaient dans l'admiration de ce qui se passait, lorsque le saint vieillard s'adressant à eux, les félicita sur le bonheur qu'ils avaient d'avoir pour fils le Sauveur du monde, les bénit, et dit à Marie sa mère que quoique ce divin Enfant fût venu sur la terre pour le salut de tous les hommes, plusieurs par leur faute ne profiteraient pas du bienfait de la Rédemption, et qu'au lieu d'un Sauveur bienfaisant, ils ne trouveraient en lui qu'un Juge sévère, que loin d'être reçu avec honneur de ceux qui l'ont souhaité avec tant d'empressement, il deviendrait l'objet de leur haine mortelle, il serait contredit, maltraité, persécuté, et vous-même, ajouta-t-il, quoique vous soyez la plus heureuse des mères, vous serez aussi la plus affligée, vous aurez part à ses douleurs, les outrages qu'on fera à votre cher Fils seront pour vous comme un glaive qu'on vous enfoncera dans le sein. Vous l'offrez aujourd'hui à Dieu comme une victime qui doit s'immoler un jour pour le salut du monde, vous aurez une bonne part à ce dur sacrifice, et tout ce qu'il souffrira dans son corps, vous le souffrirez dans votre cœur.

Dans le même temps, survint une sainte veuve nommée Anne,

agée de quatre-vingt-quatre ans, qui avait le don de prophétie, et qui, la plus grande partie du temps dans le temple, passait ses jours dans le jeûne et dans la prière, répandant son cœur devant Dieu. Voyant l'Enfant Jésus, elle connut qui il était, par la même lumière intérieure qui l'avait fait connaître à Siméon, elle se répandit à l'instant en louanges sur ce divin Enfant, et en actions de grâces au Seigneur qui donnait enfin un Sauveur au monde, et elle ne cessa de parler de ce prodige à tous ceux qui attendaient comme elle la Rédemption d'Israël.

La très-sainte Vierge et saint Joseph s'étant acquittés de tout ce qui était ordonné par la loi, s'en retournèrent à Nazareth, lieu de leur demeure ; ils n'y restèrent pas longtemps. Les persécutions contre ce divin Sauveur, prédites par le saint vieillard, ne se firent pas longtemps attendre. Ce qui venait d'arriver dans le temple fut bientôt connu dans Jérusalem ; on ne parlait partout que de ces prédictions qui semblaient ne convenir qu'au Messie. Ce bruit parvint jusqu'à la cour ; Hérode en fut frappé, et se rappelant ce qu'il avait appris des Mages, il ne douta point que ces étrangers ne l'eussent joué. Toute sa cruauté se ralluma alors, et son ambition alarmée lui fit prendre à l'instant la barbare résolution d'égorger tous les enfants au-dessous de deux ans ; il était sûr de ne pas manquer dans ce massacre général celui qui seul faisait le sujet de sa crainte. Mais que peut toute la malice de l'homme contre les desseins de la providence de Dieu ?

L'Ange du Seigneur avertit en songe Joseph, du cruel projet de ce roi impie, et lui ordonna de prendre la Mère et l'Enfant et de se retirer précipitamment en Égypte, où il demeurerait jusqu'à ce qu'il reçût ordre de revenir. Joseph ne délibéra pas un moment ; il partit la nuit même et demeura avec l'Enfant Jésus et la Mère dans cette terre étrangère jusqu'après la mort du tyran. La très-sainte Vierge et saint Joseph, parfaitement instruits du mystère, ne furent point surpris de cette fuite ; ils étaient trop bien préparés à toutes sortes d'événements.

L'ancienne tradition des Grecs, applaudie par saint Athanase et par Sozomène, dit qu'au moment où le Sauveur entra en Égypte, toutes les idoles du pays furent renversées sans qu'on

sût alors la cause de cet accident. On croit que c'est dans la ville d'Hermopolis que s'arrêta la Sainte Famille, et on montre encore aujourd'hui entre le Caire et Héliopolis, un lieu nommé Matara, où se trouve une fontaine dans laquelle on croit que la très-sainte Vierge a lavé les langes qui servaient à l'Enfant Jésus; ce lieu est encore aujourd'hui en singulière vénération aux chrétiens, et même aux infidèles.

La retraite du Sauveur et son séjour en Égypte, sanctifièrent cette fortunée région, qui devint dans la suite le séjour des Saints et la retraite de tant de milliers d'illustres anachorètes.

IX.

La fuite du Sauveur en Égypte, et le massacre des Saints Innocents.

Cependant à peine l'Enfant Jésus était-il arrivé en Égypte, qu'Hérode, par la plus horrible barbarie, fit égorger sans pitié dans Bethléem et dans le pays d'alentour, tous les enfants mâles au-dessous de l'âge de deux ans. Il pensait que l'étoile n'avait pu paraître que quelque temps après la naissance de l'Enfant, et qu'en frappant tout ce qui était né depuis deux ans il ne pouvait manquer de faire périr celui que les Mages étaient venus adorer. Le savant Salmeron dit que le nombre de ces innocentes victimes immolées à l'occasion du Sauveur naissant fut d'environ quatorze mille. Le tyran ne survécut pas longtemps à cette cruelle boucherie; le sang de tous ces saints Innocents fumait encore lorsqu'il se sentit saisi d'une maladie inouïe jusqu'alors; il sortit de son corps une fourmilière de vers, qui se nourrissant de sa chair réduite en pourriture, le dévoraient; il exhalait une odeur si infecte, que ne pouvant plus se supporter lui-même, il voulut plusieurs fois se donner la mort pour se délivrer de ses douleurs. Une chaleur lente qui ne paraissait point au dehors, dit Joseph, le brûlait et le dévorait; il avait une faim si violente que rien ne pouvait le rassasier; ses intestins étaient pleins d'ulcères qui lui causaient de si violentes coliques, et ces coliques de si horribles douleurs, que jamais criminel ne souffrit un plus cruel supplice; tout son corps, jusqu'à son visage, fourmillait de vers, et cette corruption générale exhalait une odeur si insup-

portable, qu'on ne pouvait en approcher. Ce fut au milieu de ces épouvantables souffrances, juste châtement du ciel, que ce prince aussi cruel qu'impie, mourut en désespéré, un ou deux mois après le massacre des Saints Innocents.

Le tyran étant mort, Dieu en fit porter la nouvelle à saint Joseph par un Ange qui, lui apparaissant en songe, lui dit de se lever, de prendre l'Enfant et la Mère et de retourner avec eux dans la terre d'Israël, parce que ceux qui en voulaient à Jésus n'étaient plus en vie. Joseph obéit ; mais ayant appris en chemin qu'Archélaüs, fils d'Hérode, avait succédé à son père, craignant que ce prince n'eût hérité de sa cruauté, il n'osa point s'arrêter dans le voisinage de Jérusalem, et par un nouvel ordre du ciel, il se retira à Nazareth, afin que ce qui avait été prédit du Sauveur par les Prophètes, dit l'historien sacré, s'accomplît, c'est-à-dire, qu'il serait appelé Nazaréen, quoiqu'il ne fût pas né dans cette ville.

Les Évangélistes ne nous disent rien de l'enfance du Sauveur, mais il est aisé de comprendre qu'elle ne fut ni moins admirable ni moins merveilleuse que le reste de sa vie mortelle. La raison n'avait pas eu besoin du secours des années pour se développer dans Celui qui était essentiellement la sagesse incréée. Enfant sous le rapport de l'âge, Jésus-Christ ne le fut jamais sous celui de la raison : dès le premier instant de sa conception, il était ce germe divin, cette fleur céleste, ce rejeton de la tige de Jessé sur lequel, comme dit le Prophète, reposait l'Esprit du Seigneur, l'esprit de sagesse et d'intelligence, l'esprit de conseil et de force, l'esprit de science et de piété ; sa sagesse, non plus que sa raison, ne dépendaient ni de l'éducation, ni des années. Le Verbe divin, en s'unissant à la nature humaine, avait bien voulu s'assujettir à ses lois, mais non pas à ses défauts ; il a bien voulu être enfant quant au corps, mais son âme ne se sentit jamais des faiblesses de l'enfance ; dans ce premier âge, il possédait tous les trésors de la sagesse divine, et ces trésors infinis ne pouvaient avoir d'accroissement. Jésus-Christ, non-seulement en tant que Dieu, ne pouvait rien acquérir de nouveau, mais en tant qu'homme il ne pouvait croître ni en lumières, ni en perfections, ni en grâce,

parce que cet homme était Dieu ; il pouvait seulement donner des marques de sagesse et de science plus ou moins sensibles, en proportionnant à l'âge l'usage de ses trésors : ainsi quand l'Évangile dit que l'Enfant Jésus croissait en âge, en sagesse et en grâce, il ne dit autre chose, si ce n'est que le Sauveur, plein de sagesse et de grâce, en faisait paraître davantage à mesure qu'avancant en âge, son corps devenait plus grand et plus fort. Cependant quoique jeune, il ne fit jamais rien paraître, dans ses paroles et dans ses actions, qui tint de l'enfance : tout, dans ce divin Enfant, exprimait la dernière perfection ; ses pensées, les mouvements de son cœur étaient autant de sacrifices de louanges qu'il offrait jour et nuit à Dieu son Père ; et Dieu était plus honoré par la moindre de ses actions dans ce premier âge, qu'il n'aurait pu l'être, sans comparaison, par le sacrifice de toutes les créatures ensemble. C'était en lui que Dieu trouvait toutes ses complaisances ; il en était l'unique objet, et comme un des principaux motifs du mystère ineffable de l'incarnation, était de rendre à Dieu un culte digne de lui, et de suppléer par là à l'impuissance où est l'homme de l'honorer comme il le mérite, Jésus-Christ a voulu se faire enfant pour suppléer à l'imbécillité d'un âge naturellement incapable d'aimer Dieu. C'est ce qui a inspiré à tant de Saints la pensée d'honorer l'enfance de Jésus avec une plus tendre piété ; et c'est sans doute pour témoigner combien cette dévotion lui était agréable, que ce divin Sauveur a apparu à tant d'âmes choisies sous la figure d'un enfant.

X.

L'Enfant Jésus au milieu des docteurs dans le temple de Jérusalem.

Cependant quelque éloignée de Jérusalem que fût la ville de Nazareth, la très-sainte Vierge et saint Joseph étaient trop religieux observateurs de la loi, pour ne pas s'y trouver tous les ans à la fête de Pâques. Dès que Jésus-Christ eut atteint l'âge de douze ans, il voulut les y accompagner. Le voyage était au moins de trente lieues ; mais comme la très-sainte Vierge et saint Joseph savaient de quel esprit il était animé, ils y consentirent aisément. Après que les jours de la fête furent passés, Joseph et Marie

reprirent le chemin de Nazareth. Quoiqu'ils ne perdissent jamais de vue ce cher Fils, Dieu permit qu'il s'arrêtât dans Jérusalem sans qu'ils s'en aperçussent : ils marchèrent tout un jour, pensant toujours qu'il serait avec ceux de leur compagnie ; mais le soir étant arrivés à Bérée, à trois lieues et demie de Jérusalem, ils furent fort surpris de ne pas le trouver. Tout est mystérieux dans la vie de Jésus-Christ. Bède, saint Épiphané, saint Bernard, croient que dans ces voyages les hommes allaient par troupes, séparés des femmes, et que saint Joseph et la très-sainte Vierge étant l'un dans une bande, et l'autre dans une autre, ils crurent aisément que l'Enfant Jésus, qui par la prérogative de son âge pouvait aller indifféremment avec l'une des deux, était sans doute dans l'une ou l'autre société, saint Joseph le croyant avec Marie sa mère, et Marie le croyant avec son cher époux. Le soir, comme toutes les bandes se rassemblaient, on s'aperçut de son absence ; il est aisé de s'imaginer quelles furent alors leur inquiétude et leur douleur. Dès la pointe du jour, la très-sainte Vierge et saint Joseph retournèrent sur leurs pas. Le lendemain, qui était le troisième jour depuis leur départ de Jérusalem, ils le trouvèrent au milieu d'un grand nombre de docteurs, assis dans une de ces galeries ou de ces salles qui étaient autour du temple, dans lesquelles les docteurs de la loi avaient coutume de s'assembler et de tenir leurs conférences : là, ce divin Enfant enseignait les maîtres autant par sa modestie et sa douceur, que par la sagesse et la subtilité de ses demandes, ainsi que par la solidité et la justesse de ses réponses ; toute l'assemblée était dans l'admiration, et l'on se demandait si c'était un enfant qui parlait, ou un ange.

La très-sainte Vierge, moins surprise que les autres de cette sagesse prématurée, parce qu'elle le connaissait mieux qu'eux, ne put s'empêcher de lui témoigner la peine où les avait mis son absence. Mon fils, lui dit-elle, pourquoi en avez-vous agi ainsi avec nous ? voilà que nous vous cherchions tout affligés, votre père et moi. — « Vous ne deviez point être en peine de moi, » répond le Sauveur ; vous pouviez juger que n'étant point avec vous, je serais dans le temple ; car vous n'ignorez pas que je dois m'em-

ployer au service de mon Père en toute rencontre, et chercher sa gloire préférablement à tout autre devoir. » Jésus-Christ faisait assez entendre par là qu'il n'était pas simplement fils de Marie, qu'il était encore Fils unique de Dieu le Père ; mais ceux qui étaient présents ne le comprirent pas. La très-sainte Vierge le comprit bien ; aussi l'Évangéliste ajoute qu'elle conservait tout cela en sa mémoire, pour le méditer à loisir.

Jésus étant sorti du temple, après avoir laissé tous les docteurs dans l'admiration, revint avec Marie et Joseph dans la petite ville de Nazareth, où il voulut vivre dans l'obscurité, sans qu'on ait rien connu en particulier des grandes actions de sa vie cachée ; on sait seulement qu'il rendait une obéissance exacte à Marie et à Joseph, et qu'à mesure qu'il croissait en âge, il faisait paraître plus de maturité et de sagesse, comme si son âme infiniment sainte et toujours unie à la personne du Verbe eût pu faire de nouveaux progrès, et croître en grâce et en mérites devant Dieu, comme il le faisait aux yeux des hommes, au génie et à la portée desquels il s'accommodait.

Il est surprenant que le Fils de Dieu, n'étant venu sur la terre que pour glorifier son Père en travaillant au salut des hommes, ait passé la plus grande partie de sa vie dans l'obscurité : pendant tout ce temps-là, n'eût-il pas pu parcourir l'univers, instruire les peuples par sa doctrine, les édifier par ses exemples, les convaincre par ses miracles, et les attirer à la connaissance du vrai Dieu par toutes ces voies ? La boutique d'un artisan était-elle une demeure digne du Sauveur ? Une vie cachée et inconnue devait-elle être la vie du Messie ? et une si longue retraite convenait-elle à un Homme-Dieu ? Il le faut bien, puisque Celui qui est la sagesse même, et qui ne fait rien qu'avec une prudence consommée, l'a jugé ainsi.

Qui plus que Lui avait à cœur la gloire de son Père ? et qui connaissait mieux les moyens les plus propres de la procurer ? Le salut des hommes n'était-il pas la fin de son incarnation ? Ignorait-il que la conversion de l'univers devait être son ouvrage ? Il fallait donc qu'une vie pauvre, humble et obscure, jusqu'à l'âge de trente ans, fût plus glorieuse à Dieu que les plus

de telles merveilles ; il fallait que l'ouvrage de notre salut demandât ce silence, cette retraite et cette vie obscure. Que cette vérité confond visiblement notre fausse prudence ! Qui de nous n'eût pensé le contraire ? Dieu cependant pense et agit autrement : mais que de mystères et que de leçons dans cette conduite si opposée aux idées des hommes ! Elle nous apprend clairement que la perfection et le mérite ne consistent pas à souffrir de grandes choses pour Dieu, mais à ne vouloir et à ne faire que ce qui lui plaît.

A la vérité, Jésus-Christ glorifiait autant son Père dans la boutique de Nazareth par les plus vils emplois auxquels il s'appliquait, qu'il le fit depuis dans la Judée par ses prédications et par l'éclat de ses miracles ; il n'avait pas besoin d'un grand théâtre pour faire de grandes choses ; ses actions les plus ordinaires et les moins apparentes étaient toutes d'un mérite infini. L'Évangéliste dit seulement que pendant tout ce temps-là Jésus était soumis à Joseph et à Marie : *et erat subditus illis*, renfermant la généralité de ses éminentes qualités sous le seul nom de soumission et d'obéissance. Il est constant que Jésus-Christ possédait toutes les vertus dans un souverain degré de perfection, et qu'il en faisait les actes chaque jour de cette vie cachée. L'historien sacré prétend tout dire, disant qu'il était parfaitement soumis : *et erat subditus illis*.

Mais pourquoi un Homme-Dieu choisit-il une vie pauvre, vile et obscure, tandis qu'il ne tenait qu'à lui de vivre dans l'abondance et dans l'éclat ? C'est parce que nulle condition ne convenait mieux au Messie. Un Homme-Dieu n'avait pas besoin d'un mérite emprunté ni d'une vertu étrangère ; venu dans le monde pour le spiritualiser, le secours des sens, des biens terrestres, et d'un éclat tout matériel, eût nui à son dessein ; sa majesté divine ne pouvait se faire mieux sentir que dans une humble condition. Tout ce qui flatte l'ambition d'un cœur charnel ne devait point avoir de part à l'établissement d'une religion toute surnaturelle ; c'est dans les humiliations que sa vertu paraît sublime, et l'on peut dire que l'obscurité de la condition qu'il a choisie, rend plus visible aux hommes sa divinité.

XI.

La prédication de Jean-Baptiste, précurseur de Jésus-Christ.

Enfin le temps étant venu où Celui qui était la lumière qui éclaire quiconque vient au monde, devait sortir de cette vie cachée, on vit paraître son Précurseur ; ce fut l'an quinzième de l'empire de Tibère, l'an trente de Jésus-Christ, que cet homme extraordinaire, ce Prophète que l'Écriture avait appelé l'Ange du Seigneur, ce Précurseur destiné à préparer les voies du Messie, et à annoncer sa venue, Jean-Baptiste, enfin, qui jusque-là avait vécu dans le désert, sortit de la solitude et vint sur les bords du Jourdain, prêchant un baptême de pénitence qui ne donnait point la rémission des péchés, mais qui disposait les hommes à la recevoir. Ce baptême en effet n'était que la figure de celui que Jésus-Christ devait instituer dans la suite. « Faites pénitence, criait-il, car le royaume du ciel est proche. » Il en donnait lui-même l'exemple par sa vie austère ; il était vêtu d'un cilice fait de poil de chameau, qu'avec une ceinture de cuir il tenait serré autour de ses reins, et ne se nourrissait que de sauterelles et de miel sauvage.

Sa voix fut bientôt entendue : tout le pays vint à lui, et les peuples touchés du repentir de leurs péchés, les confessaient, et recevaient en foule son baptême. Sa réputation s'étant répandue dans toute la Judée, la plupart de ceux qui venaient à lui crurent qu'il pourrait bien être lui-même le Messie. On lui demanda s'il était celui qu'ils attendaient ; il répondit qu'il ne l'était point, qu'il baptisait simplement dans l'eau pour disposer le peuple à la pénitence, et préparer les voies à Celui dont il n'était pas digne de délier seulement les souliers ; qu'au reste, ce Messie si désiré allait venir, que c'était lui qui leur donnerait le baptême de l'Esprit-Saint et de la charité la plus ardente, par lequel leur âme serait purifiée de tout péché ; qu'au reste, il tenait déjà le van à la main pour nettoyer son aire et pour jeter la paille inutile dans le feu qui ne s'éteint point. C'était faire en peu de mots le portrait fidèle du Sauveur des hommes.

Tout le monde venait à Jean pour être baptisé, Jésus y vint aussi lui-même. Le saint Précurseur, éclairé d'une lumière sur-

naturelle, quoiqu'il ne l'eût jamais vu, sut bien le distinguer dans la foule. Pénétré alors du plus profond respect et d'une secrète confusion à la vue d'une humilité si grande, il refusa d'abord de baptiser Celui qui était l'Agneau sans tache. Eh quoi ! lui dit-il, vous venez à moi pour être baptisé ? N'est-ce pas de vous que je dois moi-même recevoir le Baptême ? Cette espèce de contestation ne fut pas longue. Laissez-moi faire maintenant cet acte d'humilité, lui répond le Sauveur ; il est à propos que je paraisse publiquement parmi les pécheurs, puisque j'en ai pris la ressemblance. Je dois au public cet exemple avant que de lui donner des leçons. nous devons, vous et moi, remplir tous les devoirs de la justice, et pratiquer ce qu'il y a de plus parfait. Toute réplique eût été superflue ; Jean obéit, et baptisa Celui qui l'avait sanctifié lui-même dans le sein de sa mère.

L'humilité surprenante de ce divin Sauveur fut bientôt gloriifiée ; à peine était-il sorti de l'eau, que s'étant mis en prières sur le bord du Jourdain, le ciel s'entr'ouvrit, le Saint-Esprit descendit visiblement sur lui en forme de colombe, et on entendait une voix qui venait d'en-haut et qui disait : Vous êtes mon Fils bien-aimé, c'est en vous que je trouve mes délices. Ce ne fut pas une véritable colombe qui parut ; le Saint-Esprit voulut seulement se rendre sensible sous cette figure, symbole de l'innocence de Celui qui avait bien voulu se confondre avec les pécheurs.

Ce fut là comme une déclaration publique et un témoignage authentique de sa mission ; aussi au lieu de retourner à Nazareth, l'Esprit-Saint dont il était animé le mena dans la solitude. Jésus se retira dans le désert pour y être tenté par le démon, et pour remporter sur lui une illustre victoire, comme si le Fils de Dieu n'eût voulu commencer les exercices de sa vie publique qu'après avoir vaincu l'ennemi qui tenait les hommes esclaves depuis le péché d'Adam.

XII.

Jésus-Christ dans le désert.

Jésus dans le désert, passa quarante jours et quarante nuits sans manger et sans boire. Ce jeûne, avant la prédication de l'Evangile, avait été figuré par le jeûne de Moïse pendant les

quarante jours qui précédèrent la promulgation de l'ancienne loi. Une pénitence si extraordinaire et si au-dessus des forces de la nature, alarma tout l'enfer : l'esprit des ténèbres se doutait bien par des conjectures fondées, qu'un homme d'une vie si pure, si exemplaire, si sainte, capable de passer quarante jours et quarante nuits sans boire ni manger, pourrait bien être le Fils de Dieu et le Messie promis ; il n'eût pas même osé le tenter, si Jésus n'eût voulu sentir la faim et tomber dans une faiblesse extrême, lui laissant accroire qu'il n'était, quelque extraordinaire qu'il parût, qu'un homme sujet aux mêmes infirmités que les autres hommes, et peut-être aussi aux mêmes passions. Enhardi par cette pensée, le démon se présentant à lui sous une forme humaine : Il me paraît que vous êtes le Fils de Dieu, lui dit-il ; si cela est, que ne changez-vous ces pierres en pain pour remédier à la faiblesse extrême où vous a réduit votre jeûne ? Jésus voulant le laisser toujours dans le doute où il était de sa divinité, se contenta de lui répondre par ces paroles de l'Écriture : « Ce n'est pas le pain seul qui fait vivre l'homme, mais toute parole qui sort de la bouche de Dieu ; c'est-à-dire, une obéissance parfaite à tout ce qu'il commande. » (*Matth.*, iv.) Le Sauveur a dit depuis que sa nourriture est l'accomplissement de la volonté de son Père qui l'a envoyé.

Ce piège grossier ayant mal réussi, le démon crut qu'il serait plus heureux en le tentant du côté de la présomption et de la vaine gloire, qui est de toutes les tentations la plus délicate, et souvent la plus à craindre pour ceux qui semblent être au-dessus des plaisirs sensuels. Le Sauveur lui permit donc de le transporter au haut du temple de Jérusalem. Les interprètes ne doutent point qu'une des vues du démon ne fût de faire passer le Fils de Dieu pour sorcier en le transportant par les airs aux yeux de tout le monde ; mais il est certain que Jésus se rendait invisible sans que le démon s'en aperçût. Là, il eut l'insolence de lui dire que s'il était le Fils bien-aimé de Dieu, comme une voix venue du ciel l'avait publié sur le bord du Jourdain, il devait en donner une preuve éclatante qui confirmât ce qu'on avait ouï : Jetez-vous en bas, lui dit-il, vous n'avez rien à craindre ; car cette même Écri-

ture que vous citez, assure que Dieu a chargé ses Anges du soin de la personne de son Fils, et qu'ils le portent entre leurs mains, de peur que son pied ne heurte contre quelque pierre ; mais Jésus repartit que cette même Écriture disait en termes formels : « Vous ne tenterez point le Seigneur votre Dieu. »

Une réponse si précise et si sage couvrit de confusion le tentateur, mais il ne se rebuta pas. Cet esprit superbe, fier du pouvoir que Dieu lui donnait sur cet homme si saint et si merveilleux, osa encore le transporter sur le sommet d'une des plus hautes montagnes, et là, lui montrant une immense étendue du pays : Tous ces royaumes, toutes ces terres sont à moi, lui dit cet imposteur, je règne, et je suis adoré de tous ces peuples ; on m'offre de l'encens et des victimes chez toutes les nations ; ces états sont en ma disposition, et j'en fais part à ceux qui me servent ; je vous donnerai tout cela si vous vous prosternez pour m'adorer. A une proposition si outrageante et si impie, Jésus prenant un ton de maître, lui dit avec indignation : Retire-toi, Satan, ennemi de Dieu et des hommes, et sache qu'il est écrit : Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous ne servirez que lui seul. Ces paroles furent un coup de foudre pour le tentateur ; convert de confusion, il disparut ; et les Anges s'étant rendus auprès du Sauveur, lui servirent à manger après un si long jeûne ; par là, Jésus-Christ voulait nous apprendre que la victoire des tentations est toujours suivie des faveurs célestes. Dans le combat Dieu ne nous refuse jamais son secours, et la fidélité avec laquelle nous répondons à ces grâces est toujours récompensée par de nouveaux bienfaits. On est surpris que le Sauveur ait permis au démon de le transporter dans l'air ; mais le pouvoir qu'il donna depuis aux bourreaux sur sa personne n'est-il pas aussi étonnant ?

Pendant que le Sauveur était dans le désert, Jean-Baptiste au delà du Jourdain, prêchait avec éclat la pénitence ; sa manière de vie austère, et sa sainteté, confirmèrent l'opinion qu'on avait qu'il pourrait bien être le Messie. Les principaux des Juifs lui envoyèrent une députation de prêtres et de lévites, pour lui demander s'il était Élie, ou du moins un prophète ; il répondit : Je ne

suis ni l'un ni l'autre. Qui êtes-vous donc ? repartirent les députés et si vous n'êtes ni le Christ, ni Elie, ni prophète, pourquoi baptisez-vous ? Je suis, leur répondit Jean, celui dont Isaïe a parlé, lorsque voyant en esprit le Messie et celui qui était envoyé pour le faire connaître, il dit : Je suis la voix de celui qui crie dans le désert : Préparez le chemin au Seigneur, faites-lui des sentiers droits, comblez les vallées, aplanissez les montagnes pour voir le salut qui vient de Dieu. Je suis donc cette voix qui ne cesse de crier dans ce désert : Purifiez vos cœurs par le baptême de la pénitence ; humiliez-vous, redressez vos voies par la réformation de vos mœurs, et par là, préparez-vous à recevoir Celui qui est le salut : pour moi, si je baptise, ce n'est qu'avec l'eau ; mais vous avez déjà au milieu de vous, quoique vous ne le connaissiez pas, Celui que vous attendez, et dont je suis le précurseur ; c'est lui qui seul purifie l'âme en remettant les péchés.

XIII.

Jésus-Christ commence à avoir des disciples.

Cependant le Fils de Dieu étant sorti de sa solitude, vint auprès de l'endroit où Jean baptisait. Jean le voyant venir, dit tout haut au peuple qui était assemblé autour de lui : « Voyez-vous celui qui vient ? en leur montrant Jésus : Voilà l'Agneau de Dieu ; voilà Celui qui efface les péchés du monde ; voilà Celui dont je vous ai dit : Il vient après moi un Sauveur qui est avant moi. Je ne le connaissais point ; mais Celui qui m'a envoyé baptiser, m'a dit : Celui sur qui vous verrez descendre le Saint-Esprit, est le Fils de Dieu ; et ayant vu descendre le Saint-Esprit sur lui sous la forme d'une colombe, je l'ai reconnu, et je rends témoignage que c'est là le Fils de Dieu. *Ego vidi, et testimonium perhibui quia hic est Filius Dei.* » (Joan., I.) C'est ainsi que le saint Précurseur remplissait les devoirs de son ministère.

Le lendemain, Jésus passant sur le soir par le même endroit, Jean qui avait congédié ceux qui étaient venus l'entendre, ne l'eut pas plutôt aperçu, qu'il dit en présence de deux de ses disciples : Voilà l'Agneau de Dieu. Les deux disciples, à ces paroles, comprirent bien que Jésus était le Messie ; ils le suivirent.

et lui ayant demandé où il logeait, l'accompagnèrent jusqu'à sa demeure. Dès le premier entretien, ils reconnurent qu'il était vraiment le Sauveur. L'un des deux, nommé André, tressaillant de joie, quitte pour un moment Jésus-Christ, et court avertir son frère Simon qu'il a trouvé le Messie : « *Invenimus Messiam.* » (Joan., 1.) Tous deux à l'instant vinrent rejoindre le Sauveur qui, regardant Simon sur qui il avait déjà ses desseins : Vous avez porté jusqu'ici le nom de Simon, fils de Jonas, lui dit-il, mais désormais vous vous nommerez Céphas, qui signifie Pierre. Par cette distinction, Pierre eut l'avantage d'être mis le premier au nombre des disciples de Jésus-Christ, puisque ce fut à lui que ce divin Maître adressa d'abord la parole, et qu'il le destina dès lors, par une prédilection marquée, à être le Chef de son Église, son Vicaire sur la terre, et la Pierre sur laquelle tout l'édifice devait porter. Les deux frères passèrent le reste du jour, et peut-être une partie de la nuit avec le Sauveur, et ils reconnurent bientôt qu'il avait les paroles de la vie éternelle.

Le jour suivant, comme Jésus s'en retournait à Nazareth accompagné de ses trois premiers disciples (on ignore le nom du compagnon de saint André), il rencontra Philippe qui était de Bethsaïde, ainsi que Pierre et André ; le Sauveur lui dit de le suivre, et Philippe ne délibéra pas un moment. Celui-ci ayant rencontré peu après Nathanaël qu'on croit être saint Barthélemi : Nous avons trouvé, lui dit-il, Celui qui nous est promis par les Prophètes et par Moïse, c'est Jésus de Nazareth. — De Nazareth, repart Nathanaël, peut-il sortir quelque chose de bon ? C'est comme s'il disait, selon le sentiment de quelques saints Pères : Vous me dites que Jésus de Nazareth est le Messie, et n'est-ce pas de Bethléem que le Messie doit venir ? le Sauveur peut-il venir de cette ville de Galilée ? — Viens seulement, repart Philippe, et tu verras toi-même ce qu'il en est. Nathanaël le suit ; Jésus le voyant approcher : Voilà, dit-il, un vrai Israélite. Nathanaël surpris de cet accueil : Maître, d'où me connaissez-vous ? lui dit-il. — Je vous connaissais, répond le Sauveur, avant même que Philippe vous appelât, et je sais avec quelle ferveur vous demandiez à Dieu, sous le figuier, qu'il vous fit connaître le Messie. La grâce

éclairant alors ce nouveau disciple : Ah ! je vois bien, Seigneur, s'écria-t-il, que vous êtes le Fils de Dieu, vous êtes le Roi d'Israël prédit par les Prophètes : « *Tu es Filius Dei : tu es Rex Israel.* » (Joan, 1.) Cette confession cependant ne valut pas à Nathanaël ce qu'une semblable valut depuis à Pierre ; peut-être que le principe n'en était pas aussi surnaturel.

XIV.

Le premier miracle que fait Jésus-Christ en public.

Jusqu'ici le Fils de Dieu n'avait rien fait d'éclatant aux yeux des hommes, et les cinq disciples qui s'étaient attachés à lui n'avaient été attirés que par les liens secrets de la grâce et par la vertu toute-puissante de sa parole et l'onction de ses entretiens. Arrivé à Nazareth, il fut invité, avec sa Mère et ses disciples, à une noce qui se faisait à Cana, petite ville de Galilée, peu éloignée de Capharnaüm. Jésus-Christ ne faisait jamais rien que dans des vues et par des motifs surnaturels ; tout était parfait dans ses actions les plus ordinaires. Il voulut bien s'y trouver. Au milieu du repas, le vin ayant manqué, la très-sainte Vierge qui était placée à table auprès de lui, s'apercevant de l'embarras où se trouvaient ceux qui avaient soin du festin, et voulant épargner à ceux qui les avaient invités la confusion qu'allait leur procurer ce manque de prévoyance, fit connaître simplement à son Fils l'envie qu'elle avait qu'il pourvût par sa toute-puissance à ce pressant besoin : Femme, cela nous intéresse peu, vous et moi, lui répond Jésus (le mot de *femme* dont Jésus se servit en cette occasion n'est pas un terme de hauteur, et encore moins de mépris ; *mulier* était une expression de politesse et de respect chez les Hébreux, comme chez les Français celui de *madame*), mon temps n'est point encore venu ; c'est-à-dire, sans votre prière, je n'aurais pas commencé si tôt à me manifester au monde par des miracles publics. La très-sainte Vierge n'avait pas besoin d'une réponse plus positive ; elle savait trop bien que son Fils ne pouvait rien lui refuser, et qu'il suffisait qu'elle exprimât son désir, pour être exaucée à l'instant ; aussi appela-t-elle les domestiques, et leur dit de faire ponctuellement tout ce que Jésus leur

dirait. Or, il y avait là six cuvettes de pierre, c'est-à-dire, de cette espèce d'albâtre qui se creuse et se manie au tour fort aisément : ces cuvettes étaient en usage chez les Juifs ; on s'en servait pour laver les vases à boire, les couteaux et autres objets employés au service de la table ; ils étaient aussi fort commodes pour la purification des Juifs qui, avant le repas, se lavaient ordinairement le visage et les mains ; ces cuvettes tenaient chacune deux ou trois mètrètes, c'est-à-dire, soixante ou quatre-vingts pintes d'eau, Jésus dit à ceux qui servaient de les remplir d'eau et cette eau fut à l'instant changée en un vin excellent. Ce fut là le premier des miracles éclatants dont toute la vie du Sauveur fut depuis un tissu continu.

Dans la vie de Jésus-Christ tout est leçon, tout est mystère : c'est à la prière de la très-sainte Vierge qu'il fait le premier de ses miracles, et la transsubstantiation de l'eau en vin est la figure de celui qu'il devait opérer à la fin de sa vie, dans la dernière cène, en changeant le pain et le vin en son corps et en son sang. Le bruit de ce prodige se répandit bientôt dans tout le pays voisin.

Capharnaüm qui n'était éloigné de Cana que de deux ou trois lieues, retentit d'abord des louanges qu'on donnait au nouveau prophète. Capharnaüm était une ville fort marchande, sur la mer de Tibériade, à l'endroit où elle reçoit le Jourdain. Jésus-Christ y fit son principal séjour, et cette ville devint bientôt le théâtre de ses prédications et de ses miracles. Cependant comme la fête de Pâques approchait, il se rendit à Jérusalem, et de là au temple ; il trouva dans le parvis ou portique de Salomon, une espèce de foire où l'on vendait des animaux pour les sacrifices ; on y voyait des changeurs assis à leurs bureaux, qui prêtaient de l'argent à gros intérêt, ou sous caution, à ceux qui en manquaient pour acheter les choses nécessaires pendant la fête. Indigné de cette profanation que les prêtres avaient laissé introduire, et dont ils tiraient un gros profit, animé d'un zèle ardent pour la gloire de son Père, il fit comme un fouet de petites cordes, et chassa du temple tous les animaux, jeta par terre l'argent des changeurs, et renversa leurs tables ; pour ceux qui vendaient des pigeons, il

leur dit : Otez cela d'ici, et ne faites point de la maison de mon Père une maison de trafic. Qu'aurait fait le Seigneur, dit ici le vénérable Bède, s'il avait vu qu'on se querellât dans le temple, et qu'on s'y abandonnât à des ris dissolus, qu'on y tint des discours frivoles, lui qui en chassa ceux qui y achetaient des objets nécessaires aux sacrifices ? Mais qu'aurait-il fait s'il avait été témoin des irrévérences et des profanations que nous y voyons aujourd'hui ?

La soumission avec laquelle on reçut cette correction de la part d'une personne qui semblait n'avoir aucun droit de faire un acte si éclatant d'autorité, et qui ne s'était point encore manifestée par des prodiges, a paru aux saints Pères un véritable miracle : il est vrai que cet homme, si peu connu jusqu'alors, devint dès ce moment l'admiration de toute la Judée.

Tout le temps que Jésus-Christ demeura à Jérusalem, ne fut qu'un enchaînement de merveilles : les maladies les plus incurables disparaissaient devant lui ; les démons ne pouvaient tenir en sa présence, nul possédé qui ne fût délivré au moindre signe de sa volonté ; les flots s'endurcissaient sous ses pieds, la mer, les vents, les tempêtes, tout obéissait à sa voix. Les cieux, la terre, les enfers, tout pliait, tout était soumis à ses ordres ; au moindre de ses commandements, la nature entière oubliait son harmonie, ses règles et ses lois. Ce n'était point en officier subalterne qu'il commandait à toutes les créatures, ni même en ministre du Très-Haut, c'était en Maître souverain, et avec puissance absolue ; c'était en Dieu-Homme qu'il agissait, qu'il ressuscitait les morts et qu'il guérissait les malades. Il ne priait pas en faisant ces prodiges, il commandait ; tous les miracles qu'il opérait avaient un caractère d'une suprême autorité qui lui était personnelle. Ce pouvoir souverain ne lui était point étranger ; il parlait la langue des hommes, mais il agissait en Dieu. Un Élie, un Elisée, et plusieurs autres grands Prophètes, avaient fait des miracles ; mais ils avaient prouvé, en les opérant, qu'ils n'étaient que des ministres de l'autorité divine. Jésus-Christ seul agit de sa propre autorité dans tout ce qu'il fait de merveilleux. « Levez-vous, dit-il aux morts, c'est moi qui vous le commande. Soyez guéris, dit-

il à ceux qui allaient expirer, c'est moi qui vous le dis ; » et tandis que les Anges se contentent de dire au démon : « Que le Seigneur exerce sur toi son empire, » Jésus-Christ qui le chassait des corps en son propre nom, parle d'une manière bien plus précise : « Sors de ce corps, esprit malin, c'est moi qui te l'ordonne. » Il n'est pas même jusqu'aux moindres de ses disciples à qui ces esprits superbes n'obéissent dès qu'ils leur commandent au nom de Jésus-Christ.

XV.

Les miracles que Jésus-Christ opère, démontrent qu'il est le Messie promis.

Toutes ces merveilles portaient un caractère trop frappant, pour ne pas faire juger à tout le monde que Jésus-Christ était celui qu'on attendait ; les démons, même en sortant des corps, publiaient qu'il ne pouvait y avoir que le Fils de Dieu qui eût sur eux tant d'empire. Mais les docteurs de la loi et les prêtres, tous charnels, s'imaginaient que le Messie promis devait ramener et accroître leur ancienne splendeur ; qu'il devait subjuguier leurs ennemis à la manière des conquérants de la terre, répandre sur les héritiers de Jacob la gloire avec les richesses temporelles, dompter les gentils à main armée, abattre Rome fière de ses victoires, et partager sa dépouille entre les enfants de Juda. Prévenus de cette erreur, ils ne voulurent jamais se rendre à de si pressants témoignages ; sourds à la voix de tant de prodiges, ils étaient rebutés par l'air humble, pauvre et modeste de Jésus-Christ, et encore plus par la sainteté de sa doctrine qui ne leur promettait que les biens spirituels ; et voilà ce qui alluma dans eux cette envie et cette haine mortelle qu'ils eurent toujours depuis contre le Sauveur, et cette opiniâtre obstination à le prendre pour un faux prophète ; mais tous ne furent pas si aveugles ni si pervers.

Durant le peu de séjour de Jésus à Jérusalem, il s'y fit beaucoup de disciples. Entre ceux qui crurent en lui, il y eut un des pharisiens qui composaient le sanhédrin ou grand conseil, homme d'esprit et de probité, nommé Nicodème, considérable parmi les Juifs autant par sa naissance que par sa probité. Frappé des

merveilles que le Sauveur opérait tous les jours aux yeux de tout le monde, il résolut de s'attacher à lui, mais connaissant la jalousie et la haine que ceux de sa secte, et même les docteurs de la loi avaient contre lui, il n'osait pas se déclarer hautement, et le respect humain l'empêchait de paraître son disciple, il vint donc le trouver la nuit, et lui dit ingénument : Maître, nous ne saurions douter que vous ne soyez envoyé de Dieu pour nous instruire ; car nul ne peut faire les miracles que vous opérez, si Dieu n'est avec lui. C'est par respect humain que ce chef des Juifs prend le temps de la nuit pour aller trouver Jésus-Christ, et c'est là l'écueil ordinaire des personnes distinguées dans tout le monde et souvent même du petit peuple : combien de gens craignent de paraître chrétiens par un pur respect humain !

Le Sauveur ménageant en bon père la timidité et la faiblesse de ce disciple encore imparfait, le reçut avec bonté et voulut bien l'éclairer et l'instruire lui-même. Je suis envoyé, lui dit-il, pour apprendre aux hommes la voie du ciel, mais pour entrer dans le royaume de Dieu, c'est-à-dire pour faire profession du christianisme, il faut être régénéré, et vivre d'une vie toute nouvelle. Nicodème prenant cette régénération et cette nouvelle naissance dans un sens matériel, et à la lettre : Comment un homme déjà vieux, répond-il, peut-il renaitre ? Jésus-Christ lui fit entendre que cette régénération était toute spirituelle, et qu'elle se faisait dans le baptême par l'infusion du Saint-Esprit ; et qu'elle rendait l'homme tout spirituel, de charnel qu'il était dans sa première naissance, et qu'il n'y avait rien, au reste, qui dût paraître impossible dans ce renouvellement ; que le Saint-Esprit se communique à qui il lui plaît ; et quoique cela se fasse d'une manière invisible, sans qu'on sache par quelle voie il entre dans un cœur, cependant il sait bien se faire sentir, et c'est ainsi que se fait cette régénération.

Quoique Nicodème eût de l'esprit, élevé dans une école qui donnait tout aux sens, il avait de la peine à comprendre une doctrine toute spirituelle : le Sauveur lui dit alors qu'il était honteux à un docteur de la loi d'ignorer des choses qui sont si clairement exprimées dans l'Écriture. Après tout, ajouta Jésus-Christ,

vous êtes inexcusables, vous autres pharisiens, de ne pas vous en rapporter à mon témoignage, puisque je ne vous dis rien dont je ne sois parfaitement instruit ; mais il n'est pas surprenant que vous refusiez de me croire quand je parle le langage du ciel, vous qui refusez de me croire sur les choses les plus palpables, et qui sont à la portée de tout le monde ; si vous ne me croyez pas lorsque je vous parle le langage de la terre, comment me croirez-vous quand je parle le langage du ciel ?

Ce divin Maître ayant ainsi préparé cet esprit encore si novice dans la science des Saints, lui donna une notion fort claire de sa divinité, de son incarnation et de la nécessité de sa mort pour le salut des hommes. Vous devez me croire, ajouta-t-il, parce que quelque sublime que soit ma doctrine, elle est vraie, puisque je l'ai puisée moi-même dans le sein de la Divinité. Personne n'est monté au ciel que Celui qui en est descendu ; il n'y a que le Fils de l'homme qui puisse vous instruire parfaitement des choses du ciel, puisque étant vrai Fils de Dieu, il n'y a que lui qui y ait été ; c'est lui qui, sans quitter le ciel où il est toujours par sa divinité, s'est rendu visible sur la terre, et s'est fait homme pour apprendre aux hommes les vérités du salut. Je sais, continua-t-il, que ces vérités étant au-dessus de la portée de la raison humaine, trouvent à présent peu d'esprits dociles, et que ce ne sera que par ma mort que les hommes ouvriront les yeux à la vérité, car comme Moïse éleva en haut le serpent d'airain dans le désert par l'ordre de Dieu, en l'attachant au haut d'une perche, pour être à tous ceux qui le regarderaient un remède assuré contre la morsure des serpents, il faut aussi que le Fils de l'homme, dont ce serpent mystérieux était la figure, soit élevé de la même manière, c'est-à-dire qu'il soit attaché à la Croix pour guérir les blessures du péché, et par conséquent pour guérir l'aveuglement spirituel dont le péché est la principale cause, et pour sauver ceux qui croiront en lui, car Dieu a aimé le monde jusqu'à donner son Fils unique, afin que tout homme qui croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. Voilà la fin que mon Père s'est proposée en envoyant son Fils ; il pouvait condamner les hommes aux justes peines que méritaient leurs crimes ; cepen-

dant il ne m'a envoyé que pour les mettre tous en état de se sauver, en sorte que si quelques-uns se perdent, ils ne se perdront que par leur faute et contre la volonté sincère que Dieu a de les sauver tous. Qui est-ce qui est plus inexcusable que celui qui en plein midi se précipite dans la fosse, pour n'avoir pas voulu ouvrir les yeux à la lumière ? Cette lumière qui éclaire quiconque vient au monde est venue, elle luit, et cependant les hommes aiment mieux les ténèbres que la lumière ; faut-il être surpris si leur aveuglement volontaire les précipite dans le dernier malheur ? Ce fut là comme un abrégé de toute la religion et de sa doctrine. Nicodème en comprit toute la sainteté ; il s'attacha inviolablement à Jésus-Christ, et ne douta plus qu'il ne fût le Messie.

XVI.

Jean-Baptiste rend témoignage à Jésus-Christ.

Le Sauveur étant sorti de Jérusalem après la fête, vint avec ses disciples sur le bord du Jourdain ; il est probable qu'il leur donna lui-même le nouveau Baptême dont celui de Jean n'était que l'ombre, et il leur laissa le soin de baptiser ceux qui accouraient à lui de toutes parts. Les disciples de Jean qui baptisait toujours à Ennon auprès de Salim, vinrent lui dire que Jésus baptisait aussi de l'autre côté du fleuve, et que tout le monde allait à lui. Je m'en réjouis, répondit le Précurseur ; il est bien juste qu'on quitte le ruisseau pour aller à la source ; je n'ai rien que je n'aie reçu de lui (*Joan.*, iv) ; il est l'Époux et je ne suis que le paronyme, c'est-à-dire l'ami de l'Époux qui lui amène l'Épouse. Il faut qu'il croisse, ajouta-t-il, et moi que je diminue ; vous me rendez témoignage vous-mêmes que j'ai dit : Ce n'est point moi qui suis le Christ. mais je suis envoyé devant lui ; ne dois-je pas être bien aise qu'il soit reconnu pour ce qu'il est et que tout le monde le suive ? Il est descendu du ciel et je ne suis sorti que de la terre. Celui qui vient du ciel est au-dessus de tous, et son langage est tout céleste ; celui qui vient de la terre est terrestre et son langage l'est aussi. Celui qui descend du ciel est au-dessus de tous ; quelque sublime, quelque supérieure à nos faibles lumières que soit sa doctrine, il doit être cru, puisqu'il ne dit que ce qu'il a vu

et ce qu'il a ouï. Malheur à qui ne recevra point son témoignage ! car Celui que Dieu a envoyé dit les mêmes choses que Dieu, parce que Dieu ne lui communique pas son Esprit avec réserve. Le Père aime le Fils et il lui a mis toutes choses entre les mains. Celui qui croit au Fils possède la vie éternelle, mais celui qui refuse de croire en lui sera éternellement maudit de Dieu, et la colère de Dieu ne se retirera point de dessus lui.

Tel fut le témoignage public et authentique que Jean rendit de la divinité de Jésus-Christ à tous ses disciples, peu de jours avant sa prison, car ce héraut de la vérité et de la justice ne pouvant s'empêcher de crier contre le scandale que donnait Hérode Antipas qui avait épousé Hérodiade sa belle-sœur, du vivant même de son frère Philippe, cette femme impie jura sa perte et fit tant par ses sollicitations auprès d'Hérode, que quoique ce prince respectât Jean-Baptiste, il le fit arrêter sous prétexte qu'il attirait trop de monde à son Baptême, mais la véritable raison était que Jean disait hautement qu'il ne lui était pas permis d'avoir pour femme sa belle-sœur, au grand scandale du public.

Cependant le Fils de Dieu connaissant la mauvaise volonté qu'avaient déjà contre lui les Pharisiens, et prévoyant qu'ils pourraient porter Pilate, gouverneur de la Judée, à le faire arrêter sous le même prétexte, puisqu'il venait encore plus de monde pour l'entendre qu'il n'en était jamais venu pour entendre Jean (*cap. iv*), sortit de la Judée et, retournant en Galilée par Samarie, il s'assit de lassitude sur le bord d'un puits qu'on appelait la fontaine de Jacob, à quelques cents pas de la ville de Sichar, aujourd'hui Naplouse ; mais la lassitude avait moins de part à ce délassement, que le zèle du salut des âmes.

XVII.

La conversion de la Samaritaine.

Le Sauveur attendait là une femme d'assez basse condition, mais grande pécheresse, qu'il savait devoir se rendre à ce puits. En effet, pendant que les disciples du Sauveur allaient acheter à la ville de quoi manger, cette femme vint puiser de l'eau : elle était de la secte des Samaritains, ennemis déclarés des Juifs ; ces

deux nations avaient l'une pour l'autre une haine réciproque. Jésus lui ayant demandé à boire, elle reconnut aisément qu'il était Juif et lui dit qu'elle était fort surprise qu'un Juif demandât à boire à une femme samaritaine. Si vous connaissiez le don que Dieu vous fait et qui est celui qui vous demande à boire, lui dit le Sauveur avec sa douceur et sa modestie ordinaires, peut-être que vous lui auriez demandé vous-même la première de quoi étancher votre soif, et il vous aurait donné une eau vive. Cette femme prenant ces paroles à la lettre : Seigneur, lui dit-elle, vous n'avez pas avec quoi puiser, et le puits est profond ; d'où auriez-vous donc cette eau vive ? est-ce que vous êtes plus puissant que Jacob notre père, qui nous a donné ce puits ? — Quiconque boit de l'eau de ce puits, répond le Sauveur, aura encore soif, mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai, n'aura jamais soif, et l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source d'eau qui jaillit jusqu'à la vie éternelle.

Donnez-moi donc de cette eau, Seigneur, repart cette femme, afin que je n'aie plus soif et que je ne sois plus obligée de venir ici puiser. — Allez, lui dit Jésus, appelez votre mari et revenez. — Je n'ai point de mari, répond la femme. — Vous avez raison de dire que vous n'avez point de mari, répliqua le Sauveur ; car vous en avez eu cinq, et celui que vous avez maintenant n'est pas le vôtre. A ces paroles, cette femme rougit..., et voulant détourner adroitement un discours qui ne lui plaisait point : Je crois, lui dit-elle, que vous êtes prophète ; mais puisque vous êtes si éclairé, dites-moi, je vous prie, puisque nos pères les patriarches ont adoré sur le mont Garizim où nous avons notre temple, d'où vient que vous autres Juifs vous vous opiniâtrez à dire que Dieu veut être adoré dans le temple de Jérusalem ? Jésus, sans prendre le change, saisit cette occasion de lui enseigner une grande vérité et de la préparer aux lumières de l'Évangile. Femme, lui dit-il, le temps est venu que vous n'adorerez plus le Père, ni sur cette montagne, ni dans Jérusalem ; Dieu étant esprit et vérité, il veut être adoré en esprit et en vérité de tout le monde. Ce culte n'est point attaché à un lieu particulier ; Dieu étant partout, partout il veut que nous lui rendions nos hommages ; il est prêt de

recevoir partout nos respects et nos vœux. Cette femme admirant toujours de plus en plus la sagesse et la science profonde de celui qui lui parlait : Je sais, reprit-elle, que le Messie doit venir, et lorsqu'il sera venu, il nous instruira et éclaircira tous nos doutes. Alors Jésus lui dit qu'il était lui-même le Messie, et qu'on n'en devait point attendre d'autre que Celui qui lui parlait.

Pendant ce temps-là les disciples arrivèrent ; ils furent bien étonnés de le trouver en conversation avec cette femme, qui se rendant aux impressions de la grâce, laisse là sa cruche, retourna en diligence dans la ville et dit tout haut aux habitants : J'ai trouvé un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait de plus secret, je ne doute pas que ce ne soit le Messie. Cependant les disciples pressaient Jésus-Christ de prendre quelque nourriture, mais il leur dit que sa nourriture était de faire la volonté de Celui qui l'avait envoyé et d'accomplir son ouvrage. En même temps les habitants de Sichar arrivaient en foule pour voir ce nouveau Prophète. Sa seule présence les frappa ; ils sentirent pour lui un grand sentiment de vénération et le prièrent instamment, contre leur coutume, de vouloir bien faire quelque séjour chez eux. Jésus-Christ y passa deux jours, et par ses discours il alluma si bien la foi dans leurs cœurs que plusieurs crurent en lui, et ils disaient à cette femme : Ce n'est plus sur ce que vous nous avez dit que nous croyons, car nous l'avons entendu nous-mêmes, et nous savons que c'est lui qui est véritablement le Sauveur du monde, le Messie que nous attendons.

XVIII.

Le Sauveur prêche à Nazareth.

Après les deux jours donnés à Sichar ou Sichem, le Sauveur vint à Nazareth avec ses disciples. Le bruit des merveilles qu'il avait opérées à Jérusalem et en Galilée, le faisait regarder partout comme un homme extraordinaire à qui toute la nature obéissait. Il n'en fut pas ainsi des habitants de Nazareth, qu'on croyait être ses compatriotes, ils vérifièrent ce proverbe : Nul prophète n'est honoré en son pays. Le samedi suivant, Jésus vint à la synagogue, selon sa coutume ; s'étant levé pour lire, on lui pré-

senta le livre du Prophète Isaïe, il l'ouvrit et tomba sur cet endroit : « L'Esprit du Seigneur s'est reposé sur moi ; c'est pourquoi il m'a donné l'Onction et m'a envoyé prêcher aux pauvres pour guérir ceux qui ont le cœur accablé de tristesse, pour annoncer la liberté aux captifs et le recouvrement de la vue aux aveugles, pour délivrer ceux qui sont dans l'oppression, pour publier l'heureuse année du Seigneur et le jour auquel on fera justice. » (*Luc.*, IV ; *Isa.*, LXI.)

Ayant lu ce beau passage, il replia le livre, qui était un rouleau de vélin à la manière des anciens, et commença à leur montrer que cette écriture était accomplie en sa personne. Il parla avec tant de grâce et d'onction, et d'une manière si persuasive et si divine, qu'il n'y eut personne qui n'avouât que jamais homme n'avait mieux dit.

Cependant la qualité de Sauveur et de Messie qu'il s'était donnée, révolta bien des gens. Eh quoi ! disaient-ils, n'est-ce pas là le fils de Joseph ? ignorons-nous la bassesse de sa condition ? se peut-il faire que le fils d'un pauvre artisan soit le Messie ? est-ce là l'idée que nous ont donnée nos pères d'un envoyé de Dieu qui doit être le salut de son peuple et rétablir le royaume d'Israël ? Ces pensées qu'ils se communiquaient les uns les autres, commencèrent à indisposer contre lui des cœurs déjà aigris par une extrême jalousie. Le Sauveur, à qui rien n'était caché, connaissant leurs mauvaises dispositions, prévint et leurs murmures et leurs plaintes. Vous allez sans doute m'objecter, leur dit-il, cet ancien proverbe : Médecin, guérissez-vous vous-même ; si vous êtes si puissant en œuvres, comme on le dit partout et comme vous voulez nous le faire croire, tirez-vous vous-même de l'état pauvre où vous vivez, tirez vos parents de la misère, faites en faveur de vos concitoyens les merveilles que vous avez opérées chez les étrangers, et ne méprisez pas vos compatriotes ; et moi je vous répondrai par un autre proverbe, que nul prophète n'est bien venu chez lui ; soyez aussi dociles et aussi bien disposés à recevoir ma doctrine que l'ont été ceux de Capharnaüm, et je ferai chez vous de semblables merveilles.

Ces avis salutaires et ces sages instructions qu'ils prirent pour

des reproches, achevèrent de révolter ces mauvais cœurs ; ils le chassèrent tumultueusement de la synagogue, et la multitude le poursuivant hors de la ville qui était bâtie sur le penchant d'une montagne, ils résolurent de l'en précipiter, mais Jésus, sans s'émouvoir, passa tranquillement au milieu de cette populace furieuse sans que personne osât l'insulter, soit qu'il se fût rendu invisible, comme quelques interprètes l'ont cru, soit que par un effet de sa toute-puissance, comme il est plus probable, il eût ôté à ces gens forcenés le pouvoir d'exécuter leur mauvais dessein. Alors quittant Nazareth il se retira à Capharnaüm, où il fit depuis son plus long séjour et où il commença d'annoncer son Évangile, cette heureuse nouvelle qui devait combler de toute sorte de bonheur les hommes au cœur droit, ainsi que les Anges l'avaient publié au moment de sa naissance.

Jésus-Christ passant par la ville de Cana, rencontra un officier du roi, qui venait le prier de guérir son fils qui était dangereusement malade à Capharnaüm. Le Sauveur l'assura qu'il se portait bien ; l'officier le crut, et il trouva, quand il fut de retour chez lui, que la fièvre l'avait quitté à la même heure que Jésus avait dit qu'il se portait bien. Mais la Judée et la Galilée n'étaient pas le seul objet de sa mission, quoiqu'elles fussent le théâtre de ses miracles : le Fils de Dieu était venu pour le salut de tous les hommes ; il était temps de se choisir des ouvriers pour une si abondante moisson, et de former des disciples qui pussent porter la lumière de l'Évangile par toute la terre. Se promenant un jour, dans ce dessein, sur le rivage de la mer de Tibériade, il vit les deux frères Simon et André qui jetaient leurs filets en mer, car ils étaient pêcheurs, il leur dit : Suivez-moi, je vous ai destinés pour une autre sorte de pêche, ce ne seront plus des poissons que vous prendrez désormais, mais des hommes. A ces mots, les deux frères qui jusqu'alors s'étaient contentés de l'aller voir quelquefois, sans quitter ni leur métier ni leur famille, abandonnèrent tout à l'instant et s'attachèrent à lui pour toujours. A quelques pas de là, le Sauveur vit deux autres frères, Jacques et Jean, qui avec leur père Zébédée raccommodaient leurs filets ; il leur dit à tous deux de le suivre. Leur obéissance fut aussi par-

faite que prompte, et ayant laissé leurs filets et leur père dans la barque, ils ne quittèrent plus Jésus-Christ.

Le samedi suivant, le Fils de Dieu étant à Capharnaüm, se rendit dans la synagogue. On ne saurait exprimer avec quelle admiration il y fut écouté, car, dit saint Marc, il instruisait comme un homme qui a l'autorité, et non pas comme un simple docteur. Jésus parlait en maître, et pendant que chacun l'écoutait comme un oracle, un homme possédé du démon vint à la porte et se mit à crier : « Qu'avons-nous à faire avec vous, Jésus de Nazareth ? Êtes-vous venu pour nous détruire ? Je sais que vous êtes le Saint de Dieu, le Messie ; laissez-nous en paix. » Jésus le menaçant lui dit : « Tais-toi et sors de cet homme. » Le démon ayant jeté le possédé au milieu de l'assemblée, sortit de son corps sans lui faire de mal. Toute la ville ayant été témoin de ce miracle, le bruit s'en répandit bientôt dans tout le pays.

XIX.

Nouveaux miracles.

A chaque pas Jésus opérait de nouveaux prodiges. Au sortir de la synagogue il entre dans la maison de Simon Pierre, trouve sa belle-mère dangereusement malade et lui rend à l'heure même une santé si parfaite, qu'elle se lève et leur sert à manger. Sur le soir, dès que la solennité du sabbat fut passée, on vit à la porte du logis un nombre prodigieux de malades et de possédés qui étaient venus des environs chercher auprès de lui le soulagement dans leurs misères. Jésus leur impose les mains à tous, et tous s'en retournent chez eux en pleine santé. Le lendemain, à la pointe du jour, s'étant retiré seul dans un lieu désert, il fut averti par ses disciples qu'une foule de gens le cherchaient pour le voir et l'entendre. En effet, il vit arriver à l'instant même cette multitude affamée de sa parole ; il les consola, les instruisit, puis les congédiant, il leur dit que n'ayant pas été envoyé pour un peuple seul, il fallait qu'il allât annoncer le royaume de Dieu, c'est-à-dire la nouvelle loi et les voies du salut à bien d'autres. Ayant quitté Capharnaüm, il parcourut la Galilée, prêchant, guérissant les malades, ressuscitant les morts, délivrant les possédés

faisant du bien partout où il passait et prouvant en tout lieu qu'il était le Fils de Dieu, le vrai Messie.

A son retour, étant arrivé près du lac de Génésareth, il se trouva tellement accablé par la foule qui le suivait, qu'il fut obligé d'entrer dans la barque de Simon Pierre, d'où il enseignait le peuple ; l'ayant congédié, il dit à Pierre d'avancer dans un endroit plus profond et de jeter ses filets en mer. Hélas ! « Seigneur, lui répond Pierre, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre ; mais puisque vous me l'ordonnez, je jetterai le filet. » L'ayant fait, ils prirent une si grande quantité de poissons, que leur filet se rompait ; il fallut que ceux qui étaient dans l'autre barque vinssent les aider. Jamais pêche si abondante ; on emplit les deux barques, en sorte qu'elles allaient presque à fond. Pierre, frappé de cette merveille, se jette aux pieds de Jésus, et saisi d'un transport d'amour, d'humilité et de respect, s'écrie : « Éloignez-vous de moi, Seigneur, » Saint de Dieu, tout-puissant Maître de toute la nature, « parce que je suis un pécheur. » (*Luc.*, v.) Jésus, charmé de ce sentiment d'humilité, lui dit : « Ne craignez rien ; car comme je vous ai déjà dit, ce ne sont plus désormais des poissons que vous prendrez, mais des hommes, et cette pêche, dont celle-ci est la figure, sera toute miraculeuse : tous ceux qui sont venus avant moi ont travaillé en vain toute la nuit ; il n'y aura que vous et tous ceux que j'enverrai, qui aurez le pouvoir de gagner à Dieu tout le monde. » C'est ainsi que le Sauveur formait son disciple pour en faire le chef visible de son Église, dont cette barque et cette pêche étaient la figure ; et c'est, ce me semble, pour cela que l'Évangéliste remarque que c'était la barque de Pierre, sans faire mention de son frère André, de Jacques et de Jean ses compagnons.

Peu de jours après, un lépreux rencontrant Jésus, se prosterne à ses pieds, en lui disant : Seigneur, vous pouvez me délivrer de ma lèpre, si vous le voulez. — Je le veux, répond le Sauveur, sans attendre une plus longue prière ; je le veux, soyez-en délivré ; et au même moment tout son corps fut sans tache.

Jésus étant de retour à Capharnaüm, on ne le sut pas plutôt arrivé, que toute la maison où il logeait fut remplie de monde :

il s'y trouva des pharisiens et des docteurs de la loi, qui étaient venus de Jérusalem pour l'entendre. A peine avait-il commencé à parler, qu'on vit paraître à ses pieds un paralytique que quatre hommes qui le portaient, n'ayant jamais pu fendre la presse, s'étaient avisés de monter au haut de la maison, et de le descendre par le toit avec son lit. Jésus admirant leur foi, dit au paralytique : « Mon fils, vos péchés vous sont remis. » (*Luc.*, v.) Les pharisiens et les scribes, qui étaient présents, en furent scandalisés. Quel homme est-ce là qui blasphème, disaient-ils en eux-mêmes, car qui peut remettre les péchés, que Dieu seul ? Jésus connaissant leurs pensées, leur dit : Pour vous prouver, par la guérison de cet homme paralytique, que j'ai le pouvoir de remettre les péchés, et qu'il m'est aussi aisé de dire : Vos péchés vous sont remis, que de dire à un homme perclus de tout le corps : Levez-vous, et marchez ; pour que vous sachiez que j'ai ce pouvoir, qui véritablement n'appartient qu'à Dieu seul, comme vous le pensez : « Levez-vous, dit-il au paralytique, je vous le commande ; emportez votre lit, et allez-vous-en chez vous. » Cet homme se leva, chargea son lit sur ses épaules, et s'en alla chez lui publiant les grandeurs de Dieu, et lui rendant mille actions de grâces. Alors tout le monde fut saisi d'étonnement, et chacun s'écriait : Un homme qui peut remettre les péchés, et qui, pour prouver ce pouvoir, guérit à nos yeux un paralytique, ne peut être que le Christ, Fils de Dieu. Ce miracle ne fut pas seulement publié dans le pays, le bruit s'en répandit bientôt par toute la Syrie, et l'on venait à lui de toutes parts.

La moisson croissant, il fallut augmenter le nombre des ouvriers. Matthieu, surnommé Lévi, était un publicain, c'est-à-dire, receveur ou commis aux impôts établis sur les Juifs par les Romains, profession fort décriée dans toute la Judée. Le Sauveur l'ayant vu assis dans son bureau, lui dit de le suivre. Matthieu se lève à l'instant, laisse à ses sous-commis son emploi, quitte tout pour suivre Jésus-Christ, et afin de rendre sa conversion publique, le prie de venir manger chez lui. Ce divin Sauveur, pour faire voir qu'il était venu surtout pour les pécheurs, accepte cette invitation, dine chez son nouveau disciple, et veut bien que ce soit en

compagnie de plusieurs publicains. Les pharisiens ne manquèrent pas d'en être scandalisés. Jésus l'avait prévu, et comme ils en murmuraient assez haut, il leur dit que ce n'était point ceux qui se portaient bien qui avaient besoin de médecin, mais les malades. Sachez donc, ajouta-t-il, que ce ne sont pas les justes que je suis venu appeler à la pénitence, mais les pécheurs : *Non veni vocare justos, sed peccatores, ad pœnitentiam* (Luc, v).

Cependant la réputation de Jésus-Christ augmentait tous les jours; on parlait partout avec admiration de la sainteté de sa vie, de la sagesse de ses réponses, de la pureté, de la haute spiritualité de sa doctrine, de l'éclat étonnant de ses miracles, et tout le monde avouait que comme la lumière du soleil fait disparaître en plein jour tous les autres astres, la sainteté et les miracles de Jésus-Christ effaçaient tout ce qui avait paru avant lui de merveilleux et d'extraordinaire. Mais ce qui causait l'admiration générale, faisait naître la jalousie et irritait la colère des prêtres, des scribes et des pharisiens. Cette race de vipères (*Matth.*, xxiii), comme les appelle le Sauveur, austères, modestes, religieux aux yeux des hommes, et dans le fond superbes et remplis d'hypocrisie et d'iniquités, ne pouvaient voir sans dépit le contraste frappant de la sainteté éclatante de la vie de Jésus, avec la dissolution et l'irrégularité de la leur. Le peuple, qui sentait cette différence, n'avait plus que du mépris pour eux, et eux ne s'étudiaient plus qu'à trouver un prétexte de décrier Jésus-Christ dans l'esprit du peuple. Un nouveau miracle que fit le Sauveur un jour de sabbat, leur parut une occasion favorable d'exhaler leur haine, et de le décrier.

XX.

La guérison du Paralytique, etc.

Jésus-Christ étant allé à Jérusalem pour la fête de Pâques (c'était la seconde depuis sa prédication), entra dans le lieu où était la piscine : c'était un réservoir près du parvis du temple, où se trouvaient toujours un grand nombre de malades qui attendaient que l'ange du Seigneur eût remué l'eau, parce que le premier qui descendait dans cette piscine immédiatement après ce mouvement, était guéri sur l'heure. Il y avait là un paralytique

qui depuis trente-huit ans attendait qu'on l'y plongeât le premier, et il n'avait point trouvé jusqu'alors une main charitable qui lui rendit ce service. Jésus le voyant, fut touché de compassion, et lui dit : Levez-vous, prenez votre lit, et marchez. Aussitôt cet homme se leva, et prenant son lit, se mit à marcher. Or, comme c'était un jour de sabbat, on se récria fort contre la prétendue transgression du précepte ; mais le paralytique répondit que Celui qui l'avait guéri le lui avait ordonné. Il n'en fallut pas davantage pour faire un crime au Sauveur d'un miracle qui prouvait si visiblement et sa sainteté et sa toute-puissance. Les pharisiens surtout, choqués de ce qu'en toute occasion il les démasquait, firent grand bruit, disant hautement que celui qui opère un miracle le jour du sabbat, viole le précepte, et que celui qui viole le précepte de la loi, ne saurait être chéri de Dieu. Le Sauveur fit sentir la contradiction de ce raisonnement, en démontrant que Dieu ne saurait approuver la transgression de la loi par des prodiges ; il eut bientôt une occasion de confondre encore plus ouvertement la malignité de ces injustes censeurs.

Un jour de sabbat étant entré dans la synagogue, un homme qui avait une main desséchée et percluse, se présenta à lui. Les pharisiens et les scribes étaient curieux de voir si le jour du sabbat il oserait encore guérir ce malade. Jésus lisant dans leur cœur ce qu'ils pensaient, fit approcher cet homme, et s'adressant à ces perfides censeurs, leur demanda s'il était permis de faire des guérisons le jour du sabbat. Nul n'osant répondre, Jésus leur dit : Y a-t-il quelqu'un parmi vous qui ne retirât sa brebis le jour du sabbat, si elle était tombée dans une fosse ? Et comment osez-vous nier qu'il soit permis ce jour-là de faire du bien à son prochain ? Puis faisant approcher ce pauvre homme : Etendez votre main, lui dit-il. Il l'étendit, et elle redevint aussi saine que l'autre.

Étant dans la synagogue un autre jour de sabbat, il vit une femme que le démon tenait si courbée depuis dix-huit ans, qu'elle ne pouvait lever la tête. Jésus l'ayant fait approcher : Femme, lui dit-il, vous êtes délivrée de votre infirmité ; et aussitôt elle se redressa. Le chef de la synagogue, indigné de ce que Jésus avait

fait cette guérison le jour du sabbat, dit au peuple d'un ton aigre et chagrin : Il y a six jours pour le travail dans la semaine ; venez donc ce jour-là vous faire guérir, et non pas le jour du sabbat, où toute œuvre servile est interdite. Le Sauveur, indigné d'une remontrance si mal placée : Hypocrite, dit-il, s'adressant à cet homme, qui de vous ne tire de l'étable son bœuf et son âne, et les mène boire le jour du sabbat ? Et cette fille d'Abraham que satan, comme vous voyez, tenait liée depuis dix-huit ans, il ne fallait pas, selon vous, la délier le jour de la fête ? Ce discours, dit l'Évangéliste, fit rougir de honte tous ses ennemis, tandis que tout le peuple témoignait sa joie, et publiait avec admiration ses œuvres merveilleuses.

Ce fut à l'occasion de ces miracles que Jésus déclara positivement qu'il était le Fils de Dieu, égal en tout à son Père. « Le Fils, dit-il en pleine synagogue, (*Joan.*, v) ne peut rien de lui-même, il ne fait que ce qu'il voit faire à son Père ; et tout ce que fait son Père, il le fait aussi ; jugez si ce qu'il fait peut être reprehensible : sachez donc que le Père aime le Fils, qu'il lui communique toutes les choses qu'il fait lui-même, et qu'il lui en communiquera de plus grandes que ne sont celles-ci, afin que vous les admiriez ; car comme le Père ressuscite les morts, et leur donne la vie, le Fils aussi donne la vie à qui il veut ; le Père ne juge personne, mais il donne au Fils le pouvoir de tout juger, afin que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père. Au reste, celui qui n'honore point le Fils, n'honore point le Père qui l'a envoyé. En vérité, je vous le dis, celui qui écoute ma parole, et qui croit à Celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle, et n'encourt point la condamnation ; mais il a passé de la mort à la vie. Le temps vient, et il est déjà venu, où les morts entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui l'auront entendue recevront la vie (le Sauveur parle de la conversion des pécheurs et des gentils) ; car comme le Père a la vie en lui-même, aussi a-t-il donné au Fils d'avoir la vie en lui-même. Que cela ne vous surprenne point ; car le temps approche que tous ceux qui sont dans le tombeau entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui auront fait de bonnes actions ressusciteront pour vivre, au lieu que ceux qui en

auront fait de mauvaises ressusciteront aussi, mais pour être condamnés à mort. Au reste, si je rends seul témoignage de moi, mon témoignage pourrait ne pas vous paraître légitime ; mais il y en a un autre qui rend témoignage de moi, et je sais qu'il dit vrai. Vous avez interrogé Jean, et il a rendu témoignage à la vérité ; cependant ce n'est pas de l'homme que j'emprunte un témoignage, j'en ai un au-dessus de celui de Jean : outre que les œuvres que je fais témoignent assez que je suis envoyé du Père, le Père même qui m'a envoyé a rendu lui-même témoignage de moi. Lisez avec attention les Écritures, et vous trouverez que tout ce qu'elles ont dit du Messie s'accomplit en moi. Ne pensez point que ce soit moi qui doive vous accuser devant mon Père : vous avez un autre accusateur, et c'est Moïse même en qui vous espérez ; car si vous croyiez Moïse, peut-être me croiriez-vous aussi, puisque c'est de moi qu'il a écrit tout ce que vous lisez.

« Vous vous scandalisez de ce que j'ai guéri les malades le jour du sabbat (*Matth.*, xii), et de ce que mes disciples, pressés de la faim le jour du sabbat (*Marc*, ii), arrachent quelques épis, et les froissent dans leurs mains pour trouver dans leurs grains quelque légère nourriture ; n'avez-vous pas lu que David, dans le besoin, mangea les pains qui avaient été offerts au Seigneur, quoique cela ne fût pas permis aux laïques ? Les prêtres mêmes et les autres ministres, dans le temple, ne violent-ils pas le repos du sabbat dans les diverses fonctions de leur ministère ? Si donc la loi qui interdit ce jour-là tout travail, ne regarde point les prêtres qui sont occupés au service du temple, elle regarde encore moins mes disciples que la nécessité de me suivre et leur application aux fonctions évangéliques empêchent de pourvoir par avance à leurs besoins. Certainement je suis bien plus que le temple : sachez donc que je suis le Maître de la loi du sabbat, et que je puis en dispenser, tout comme mon Père en dispense. »

XXI.

Le choix que Jésus-Christ fait des douze Apôtres.

Jésus-Christ ne pouvait pas, ce semble, déclarer plus positivement et en termes plus clairs, qu'il était le Messie promis, le Fils de Dieu, Dieu, égal en tout à Dieu son Père, ni le prouver plus

invinciblement qu'il ne le faisait par les miracles qu'il opérait chaque jour, en confirmation de cette grande vérité ; cependant tous n'étaient pas, ou ne voulaient pas être convaincus. Les pharisiens, les prêtres et les docteurs de la loi, toujours prévenus de leur fausse idée du Messie, au lieu de le reconnaître dans la personne de Jésus-Christ, sortirent de l'assemblée le cœur plus aigri contre lui que jamais, et dès lors, livrés à leur passion, ils jurèrent de le perdre. Le Fils de Dieu connaissant leur mauvaise volonté, alla vers la mer de Tibériade, suivi d'une multitude innombrable de malades, à qui il rendit à tous la santé ; puis s'étant retiré seul avec ses disciples sur la montagne, il en choisit douze (*Luc*, vi), à qui il donna le nom d'Apôtres, qui signifie envoyé, délégué, parce qu'il les destinait pour prêcher son Évangile par tout le monde, et le porter à toutes les nations de la terre.

Ces douze premiers ministres de Jésus-Christ, dont Pierre était le chef, *princeps apostolorum*, furent Simon, surnommé Pierre ; André, son frère ; Jacques et Jean, fils de Zébédée ; Philippe et Barthélemy, qu'on croit être Nathanaël ; Thomas et Matthieu ; Jacques, fils d'Alphée ; Jude son frère, dit Thadée ; Simon le Cananéen, et Judas Iscariote, qui trahit depuis le Sauveur. Tels furent ces premiers officiers que Jésus choisit pour lui conquérir tout l'univers, pour être les colonnes inébranlables de l'Église et la lumière du monde ; tous grossiers, timides, ignorants, d'un esprit épais, d'un cœur lâche et tout matériel ; tous pauvres, sans éducation, sans lettres, sans nom, tirés de la lie du peuple ; et ces hommes ont converti à la foi toutes les nations, ont conquis à Jésus-Christ toute la Grèce, tout l'empire romain, tout l'univers, et ils ont fait toutes ces merveilles au seul nom de Jésus-Christ, sans armes, sans secours, sans appui, sans sortir jamais de leur état humble, pauvre et abject, et tout cela en prêchant une doctrine supérieure à toutes les lumières de la raison, et une morale opposée aux inclinations naturelles du cœur humain, ennemie des sens, et contraire aux désirs de l'amour-propre. Imaginez une preuve plus claire, plus convaincante, plus irréfragable, plus frappante de la divinité de Jésus-Christ et de la vérité de la religion chrétienne !

Comme le Sauveur descendait de la montagne avec ses Apôtres et plusieurs de ses disciples, un d'eux lui demanda la permission d'aller donner la sépulture à son père, c'est-à-dire, de l'aller assister dans sa vieillesse, et de lui rendre les derniers devoirs à sa mort. « Suivez-moi, lui répondit Jésus, et laissez les morts ensevelir leurs morts ; pour vous, allez annoncer le royaume de Dieu. » (*Luc.*, ix.) Par le terme de morts, le Sauveur entendait, dans un sens figuré, les gens du siècle : belle leçon pour les personnes consacrées à Dieu qui tiennent encore aux liens de la chair et du sang. Celle qui suit n'est pas moins instructive. Un de ses disciples lui ayant dit : Seigneur, je vous suivrai, mais permettez-moi de me défaire auparavant de ce qui est dans ma maison, Jésus lui répondit : « Nul homme qui met la main à la charrue, et regarde derrière lui, n'est propre pour le royaume de Dieu ; » voulant faire entendre par là que pour le suivre véritablement, il fallait oublier même tout ce qu'on était et tout ce qu'on avait dans le monde.

Le Sauveur, étant arrivé au bas de la montagne, guérit, à la vue de la foule, tous les malades qui l'y attendaient. Comme un de ses plus grands soins était d'instruire et de former ceux qui devaient être la lumière du monde et le sel de la terre, ayant congédié tout ce peuple, il se retira avec ses Apôtres et ses disciples dans un lieu champêtre ; là s'étant assis sur un tertre, et les ayant fait asseoir autour de lui, il leur découvrit les trésors de la science du salut et toute la sainteté de sa doctrine. Il commença par leur apprendre en quoi consiste la véritable félicité, même dès cette vie, sachant bien que l'inclination la plus naturelle de l'homme, est de vouloir être heureux.

XXII.

Les huit Béatitudes exposées et développées par Jésus-Christ.

1° Heureux, leur dit-il, les pauvres volontaires, parce que renonçant à tout, le ciel est à eux ; 2° Heureux ceux qui ont de la douceur envers tout le monde, qui souffrent tout avec patience, parce qu'ils posséderont la terre des vivants, dont la terre promise n'était que la figure ; 3° Heureux ceux qui sont dans l'af-

ffliction et qui se nourrissent du pain de larmes, parce que leurs pleurs se changeront un jour en une source intarissable de la plus douce joie; 4° Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront pleinement rassasiés; 5° Heureux ceux qui exercent les œuvres de miséricorde, car on usera d'une grande miséricorde envers eux; 6° Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu, et par la lumière d'une vive foi dans ce monde, et par la lumière de la gloire dans l'autre; 7° Heureux ceux qui ont l'esprit pacifique, car ils jouiront eux-mêmes de la paix du cœur, et Dieu les traitera comme ses enfants; 8° Heureux enfin ceux qui souffrent persécution pour la justice, car le royaume des cieux est à eux. (*Matt.*, v; *Luc.*, vi.) Oui, mes chers enfants, continue le Sauveur, soyez persuadés que vous ne serez jamais plus heureux que quand vous serez plus maltraités pour l'amour de moi; le monde ennemi déclaré du Maître, ne le sera pas moins des disciples. Je vous le dis, tous ceux qui voudront vivre dans la piété et selon l'esprit et les maximes de mon Évangile, souffriront persécution.

La vertu sera bien exercée dans le monde, continua-t-il; on regardera les gens de bien comme des gens inutiles et incommodes; on n'aura pour eux que du mépris; ils seront rejetés des compagnies; on les chargera d'injures; leur retenue, leur humilité passeront pour faiblesse d'esprit, leur recueillement pour mélancolie, leur patience pour stupidité; ils seront l'objet de la raillerie; on n'oubliera rien pour les décrier, on n'épargnera pas même la calomnie, mais sachez que pourvu qu'on soit fidèle à mon service, on goûtera des douceurs ineffables au milieu de toutes ces injustes persécutions, et il n'y aura de véritablement heureux sur la terre que mes serviteurs fidèles, au lieu que les chagrins, les pleurs, le désespoir et l'éternelle ignominie seront l'apanage des mondains. Puis élevant la voix : Malheur à vous, dit-il, riches du monde, heureux du monde, heureux du siècle, gens de bonne chère et de plaisir, parce qu'après une poignée de jours passés dans une joie fausse, tumultueuse, superficielle, vous ne pouvez vous attendre qu'à une éternité de douleurs !

Jusqu'ici le Sauveur avait parlé pour tout le monde en géné-

ral ; ici, s'adressant à ses Apôtres et à ses disciples en particulier : Pour vous que je puis appeler mes amis, souvenez-vous, leur dit-il, que vous êtes le sel de la terre et la lumière du monde. Le docteur doit préserver les peuples de la corruption des mœurs ; quel malheur s'il venait lui-même à se corrompre ! Il doit éclairer ; quel malheur si cette lumière souffrait quelque éclipse ! Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, c'est moi qui vous ai tirés de la foule et qui vous ai destinés pour aller faire du fruit, et un fruit qui soit de durée pendant toute l'éternité. Au reste, si le monde vous hait, sachez que j'en ai été haï avant vous. (*Joan.*, xv.) Si vous eussiez été du monde, le monde aimerait ce qui serait à lui, mais parce que vous n'êtes point du monde, et que je vous ai choisis au milieu du monde, c'est pour cela que le monde vous hait. Le serviteur n'est pas plus grand que son maître ; s'ils m'ont persécuté, vous épargneront-ils ?

Je suis bien aise de vous prévenir que vous serez persécutés de toutes les manières pour l'amour de moi (*L'uc.*, xxi) ; on se saisira de vous, on vous maltraitera, vous livrant aux synagogues, vous emprisonnant, vous traînant devant les rois et devant les gouverneurs à cause de mon nom ; et cela vous arrivera afin que vous me serviez de témoins dans tous les siècles. Ne craignez rien cependant, et mettez-vous bien dans l'esprit de ne point songer par avance comment vous devez répondre ; car je vous donnerai des paroles et une sagesse auxquelles tous vos ennemis ne pourront résister ni rien opposer ; toutes les puissances de la terre et de l'enfer se déchaîneront contre vous ; vous serez livrés par vos pères et vos mères, par vos amis ; on s'imaginera rendre service à Dieu en vous ôtant la vie. Cependant rassurez-vous, il ne se perdra pas un cheveu de votre tête, j'en sais le nombre et j'aurai soin de vous. J'ai voulu vous prévenir, afin que quand tout cela vous arrivera, vous ne soyez point effrayés, vous souvenant de ma parole et assurés de mon secours.

XXIII.

Précis de la morale chrétienne.

Pendant que le Sauveur instruisait ainsi ses Apôtres, l'assemblée s'était extrêmement augmentée par le concours du peuple

qui venait de toute part pour l'entendre. Alors s'adressant à tous ceux qui l'écoutaient : Ne croyez point vous autres, leur dit-il, que je sois venu pour abolir la loi et les prophètes (*Matth.*, v); le ciel et la terre périront plutôt qu'elles ne soient accomplies, et c'est pour les accomplir que je suis venu au monde; je suis venu pour accomplir cette loi selon son esprit, et dans toute sa perfection qu'on avait jusqu'ici ignorée.

Les scribes et les pharisiens font profession d'observer cette loi, et leur apparente régularité en impose, mais si votre vertu ne surpasse la leur, vous n'entrerez jamais dans le royaume de mon Père. On s'est contenté jusqu'ici d'avoir horreur de l'homicide, et moi je vous dis que la moindre parole injurieuse est un péché. Le sacrifice le plus estimable sera rejeté s'il y a la moindre froideur dans le cœur de celui qui l'offre. L'adultère est un grand crime, et moi je vous dis qu'on s'en rend coupable par un seul désir criminel. La moindre pensée impure doit être rejetée; j'ajoute que le plus léger consentement à cette pensée est un péché mortel. La pureté que j'exige est une vertu si délicate, que le trop grand hâle la fane et le moindre souffle la ternit. Si votre œil droit vous scandalise, arrachez-le, c'est-à-dire, si ce que vous avez de plus précieux et de plus cher vous est une occasion de péché, retranchez-le, fuyez-le, faites-en sans délai le sacrifice, quoi qu'il en coûte. Éloignez-vous de toutes les occasions dangereuses; celui qui aime le péril y périra. Tout divorce est pros crit. Les vains jurements sont défendus comme le parjure. Ne jurez jamais ni par le ciel ni par la terre, ni par aucune créature; la vérité n'a pas besoin de tant d'états; contentez-vous de dire simplement : Oui, cela est; non cela n'est pas; car ce qui se dit de plus vient d'un mauvais principe.

Vous avez appris qu'il a été dit : Œil pour œil (*Matth.*, v), et dent pour dent; et moi je vous dis de ne point faire de résistance si on vous maltraite; mais si quelqu'un vous frappe sur la joue droite, présentez-lui encore l'autre; abandonnez même votre manteau à celui qui veut plaider pour avoir votre robe; et qui que ce soit qui vous presse de faire mille pas pour son service, faites-en deux mille de plus pour l'amour de lui, tellement je

veux que la charité et la douceur fassent votre caractère.

On vous a dit jusqu'ici : Vous aimerez celui avec qui vous avez quelque liaison, et vous haïrez votre ennemi. Pour moi, je vous dis : Aimez même vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous persécutent et pour ceux qui vous calomnient ; ce n'est point assez de ne leur vouloir point de mal, il faut encore leur faire du bien et les prévenir par vos bons services, car pour aimer ceux qui vous aiment, quelle récompense méritez-vous ? Les publicains en font autant, et si vous ne saluez que vos frères, que faites-vous d'extraordinaire ? les païens même ne le font-ils pas ? Imitiez en cela la conduite de votre Père céleste, et tâchez, autant que votre faiblesse vous le permettra, d'arriver à ce qu'il y a de plus parfait et de plus élevé dans la vertu.

Dire seulement de bouche qu'on pardonne le tort qu'on nous a fait et l'injure qu'on a reçue, c'est un pur compliment qui peut en imposer aux hommes, mais non pas à Dieu qui veut qu'on pardonne du fond du cœur ; souvenez-vous que le pardon des injures qu'on a accordé à ses frères, est la règle et la mesure de celui qu'on attend de Dieu. Au reste, la charité que vous devez avoir pour tout le monde, doit bannir tout jugement téméraire et tout soupçon ; c'est à Dieu seul qu'appartient tout jugement, c'est empiéter sur ses droits que de se constituer juge des sentiments des autres ; nul homme ne doit juger de l'intention. Ne faites jamais rien par respect humain, encore moins par vaine gloire ; ce n'est pas seulement à pure perte alors qu'on travaille, tout ce qu'on fait par vanité mérite châtement ; ainsi quand vous faites l'aumône, que votre main gauche ne sache pas ce que fait votre main droite ; Dieu n'agrée et ne récompense que ce qu'on fait pour l'amour de lui.

Fuyez toute ostentation dans vos bonnes œuvres ; on fait mal dès qu'on fait parade du bien. N'entreprenez rien pour être vu et estimé des hommes ; l'hypocrisie est une double impiété. Aimez la prière, mais priez avec humilité, avec confiance, avec ferveur et avec respect. Les Apôtres lui ayant demandé qu'il leur apprit à prier, ainsi que Jean l'avait fait à ses disciples, il leur dit :

Quand vous avez à prier, voici la prière que vous devez faire :

« Notre Père qui êtes dans le ciel (*Matth.*, vi), que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté se fasse sur la terre comme dans le ciel : donnez-nous aujourd'hui le pain nécessaire à notre subsistance, et remettez-nous nos dettes, comme nous le faisons nous-mêmes à nos débiteurs ; et ne nous exposez pas à la tentation, mais délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il. » Au reste, lorsque vous priez, n'imitiez point les hypocrites qui aiment à prier debout dans les synagogues et dans les carrefours afin d'être vus des hommes ; je vous le dis en vérité, ils ont reçu leur récompense. Pour vous, lorsque vous aurez à prier, entrez dans votre chambre, et fermant la porte sur vous, priez votre Père secrètement, et votre Père qui voit ce qui est secret, vous en récompensera.

Que la prière soit accompagnée du jeûne, c'est-à-dire de la mortification, et elle sera efficace ; mais dans votre mortification, n'imitiez point les hypocrites, qui affectent de paraître pâles et défaits par l'abstinence. Ayez toujours un visage gai et serein quand vous jeûnez. N'ambitionnez point la condition des riches et des heureux du siècle ; la convoitise est la racine de toutes sortes de maux. Ne vous amassez point des trésors sur la terre, où la rouille et les vers consomment tout, et où les voleurs creusent et dérobent, et quand même vous mettriez vos trésors à couvert des accidents et du pillage, qu'en emporterez-vous dans le tombeau ? Amassez-vous des trésors dans le ciel, car là où est votre trésor, là est aussi votre cœur. Soyez riches en vertus, en bonnes œuvres ; toutes les richesses de ce monde ne sont proprement que des épines qui piquent, la vertu seule est le véritable trésor.

XXIV.

Suite de la morale de Jésus-Christ.

Servez Dieu avec ferveur et avec fidélité, et ne vous mettez point en peine de plaire ou de déplaire au monde ; vous n'avez rien à attendre de lui. Nul ne peut servir deux maîtres ; souvenez-vous que vous n'avez point d'autre souverain Maître que Dieu ; servez-le avec confiance, et soyez sûrs que celui qui nourrit les

oiseaux du ciel et qui fait croître les lis de la campagne, ne vous oubliera pas dans vos besoins. Cherchez avant toutes choses le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît.

Excusez vos frères, ayez pour eux de l'indulgence si vous voulez qu'on en ait pour vous. Chose étrange ! celui qui ne voit point une poutre, pour ainsi dire, dans son œil, voit souvent une paille dans celui de son frère ; on épiluche scrupuleusement les moindres imperfections du prochain, on relève jusqu'à ses moindres défauts, on voit jusqu'aux plus petits atomes ; on a un zèle ardent et quelquefois inquiet ; on crie éternellement à la réforme, et l'on se passe tranquillement à soi-même les plus grossiers défauts. Hypocrite, ôtez premièrement la poutre de votre œil, et après vous songerez à ôter la paille de l'œil de votre frère : que votre zèle commence toujours par réformer vos mœurs.

Au reste, n'oubliez jamais que de la même mesure dont vous vous serez servis pour les autres, on se servira pour vous : tout ce que vous voulez donc que les hommes fassent pour vous, faites-le de même pour eux. Gardez-vous bien de vous défier jamais de la bonté de votre Père céleste ; adressez-vous sans cesse à lui avec confiance ; ne craignez point que votre importunité le rebute ; au contraire, il ne diffère souvent d'accorder ce qu'on lui demande, que pour avoir le plaisir d'être importuné. Demandez, et on vous donnera ; cherchez, et vous trouverez ; heurtez, et on vous ouvrira. Que si on ne vous accorde pas toujours ce que vous demandez, c'est que vous demandez souvent ce qui doit vous être nuisible : un bon père ne donnera jamais une pierre à un enfant qui lui demande du pain.

Je n'ignore pas, ajouta-t-il, que dans la pratique de ces maximes si salutaires, vous trouverez des difficultés ; je suis bien aise de vous en avertir et de vous donner en même temps les moyens de les vaincre. La première difficulté, c'est l'exemple du plus grand nombre qui se disant mes disciples, ne suivront rien moins que mes maximes et mes lois ; mais que la multitude ne soit jamais votre règle, car la porte est large, et le chemin qui mène à la perdition est spacieux, et voilà le chemin que suit le

plus grand nombre. Au contraire, le chemin qui mène à la vie est étroit, et je n'oserais vous dire combien sera petit le nombre de ceux qui prendront cette route. Qu'étroite est la porte (*Matth.*, vii), et qu'étroit est le chemin qui mènent à la vie ! et qu'il y a peu de gens qui en trouvent l'entrée ! Vous comprenez assez que c'est de la loi évangélique dont je viens de vous expliquer en abrégé la morale et les maximes, que je veux parler. J'ai beau assurer que mon joug est doux (*Matth.*, xi), et mon fardeau léger, mes maximes ne seront pas du goût des mondains, et beaucoup trouveront ma morale trop austère. Cependant il n'y a point d'autre voie qui mène au ciel ; toute autre route plus aisée, plus large, égare, et voilà pourquoi le nombre des élus de Dieu est si petit. (*Luc.*, xiii.) Sur cela quelqu'un ayant dit : Seigneur, y aura-t-il si peu de gens de sauvés ? le Seigneur éluda de répondre, de peur, ce semble, de les effrayer ; il se contenta de lui dire : Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite, car je vous le dis, plusieurs chercheront à entrer, mais ils ne le pourront pas pour s'être trop égarés.

L'autre danger que vous devez éviter, et contre lequel vous devez être en garde, ce sont les faux prophètes ; gardez-vous de ces loups ravissants déguisés en brebis qui, sous un extérieur modeste et composé qui ne respire que la simplicité et la douceur, tendront des pièges à votre simplicité et à votre innocence : les uns, flattant la cupidité et l'amour-propre, s'efforceront de justifier la voie large par l'exemple de la multitude et par de faux raisonnements pour vous y faire entrer ; les autres, faisant parade d'un faux zèle et vous en imposant par des dehors séduisants et mortifiés, s'efforceront de vous décourager, de rétrécir encore la voie étroite, et rendre le salut plus difficile qu'il n'est. Ils rebutent bien des gens en liant des fardeaux pesants et qui ne se peuvent porter (*Matth.*, xxiii), et les mettant sur les épaules des autres, tandis que ces hypocrites ne veulent pas même les pousser du doigt. Cependant quelque déguisés qu'ils soient, vous les connaîtrez à leurs œuvres ; un méchant arbre ne saurait porter de bons fruits. Souvenez-vous que ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur, n'entreront pas tous dans le royaume des

cieux. Je ne jugerai point des hommes selon leur système, mais selon le mien ; je ne reconnaitrai pour miens que ceux qui auront fait la volonté de mon Père, en vivant selon mes maximes et mon esprit ; le jour du jugement démasquera tous ces faux prophètes, tous ces hypocrites. Je sais que beaucoup me diront ce jour-là : Seigneur, Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en votre nom ? n'avons-nous pas chassé les démons en votre nom ? n'est-ce pas en votre nom que nous avons prêché avec succès, dirigé avec fruit, enseigné avec éclat ? n'est-ce pas en votre nom que nous avons fait de si éclatantes conversions, un si grand nombre de bonnes œuvres et de miracles ? Et alors je leur dirai ouvertement : Je ne vous ai jamais connus pour mes véritables disciples ; retirez-vous de moi, vous qui faites des œuvres d'iniquité ; vous avez cherché votre gloire dans vos meilleures actions, et nullement la gloire de mon Père ; vous avez prêché plus tôt votre doctrine que la mienne ; vous avez démenti par votre conduite la sainteté de la morale que vous étaliez avec faste. A la vérité, j'ai tiré ma gloire de vos travaux, mais comme ce n'a pas été pour moi que vous avez travaillé, ce n'est pas de moi que vous devez attendre la récompense. Vous avez travaillé à pure perte, dès lors que vous n'avez cherché que votre intérêt, que vous n'avez suivi que votre inclination, et que vous n'avez fait que votre propre volonté dans votre ministère.

Tel fut cet admirable sermon que Jésus fit sur la montagne ; c'est le précis de la divine doctrine du Sauveur, doctrine inconnue jusqu'alors à tous les hommes. Ni les patriarches anciens, ni les prophètes n'avaient pu l'enseigner ; ils ne la connaissaient pas. Une morale si sainte, si pure, si parfaite, si sublime, ne pouvait s'acquiesce qu'à l'école du Fils de Dieu. Il faudrait transcrire mot à mot tout l'Évangile, si l'on voulait rapporter ici toute la doctrine sacrée de Jésus-Christ ; de même que si l'on voulait rapporter toutes les merveilles qu'il opéra pendant sa vie mortelle, les livres qu'il en faudrait écrire, comme dit saint Jean, ne sauraient être contenus dans le monde entier.

XXV.

Autres miracles de Jésus-Christ.

Le Sauveur étant descendu de la montagne où il venait d'instruire ses disciples et ceux qui s'y étaient assemblés, un lépreux vint se jeter à ses pieds. Jésus lui dit de se lever, et il se leva guéri de sa lèpre ; ensuite, comme il entra à Capharnaüm, les principaux Juifs de la ville le prièrent de guérir un malade qui était à l'extrémité ; c'était le valet d'un centurion, c'est-à-dire, d'un officier romain qui commandait à cent soldats ; il était gentil, mais il aimait les Juifs, et il leur avait fait même bâtir une synagogue. Jésus se mit en chemin pour aller chez lui ; mais l'officier vint lui-même au-devant de Jésus, et lui dit : Seigneur, ne vous incommodez point, car je ne mérite pas que vous entriez dans ma maison ; aussi ne me suis-je pas même jugé digne d'aller vous trouver ; mais dites un mot, et mon serviteur sera guéri. (*Luc.*, vii.) Cette foi vive plut à Jésus, et se tournant vers le peuple qui le suivait : En vérité, leur dit-il, je n'ai pas trouvé tant de foi en Israël. Hélas ! ajouta-t-il, combien d'étrangers auront part à l'héritage céleste, dont seront privés ceux qui, en qualité d'enfants, devaient être les premiers héritiers ! Puis s'adressant au centurion : Allez, lui dit-il, et qu'il vous soit fait selon que vous avez cru ; et à l'heure même on vint dire à l'officier que son serviteur jouissait d'une santé parfaite.

Quelques-uns des disciples de Jean-Baptiste lui ayant demandé pourquoi les siens ne jeûnaient point pendant qu'eux passaient leur vie dans le jeûne : Voudriez-vous, leur dit-il, que les amis de l'Époux soient dans l'affliction, tandis que l'Époux est avec eux ? Mais un jour viendra que l'Époux leur sera ôté, et alors ils jeûneront, et leur jeûne sera bien plus austère que le vôtre.

Peu de jours après, Jésus allant à Naïm, trouva à la porte de cette ville le convoi d'un jeune homme qu'on portait en terre : c'était un fils unique, dont la mère désolée était veuve. Le Seigneur touché de compassion pour elle, lui dit : Ne pleurez point, puis s'approchant du cercueil, il le toucha, et dit au mort : Jeune homme, levez-vous, c'est moi qui vous l'ordonne. Aussitôt le

mort se mit sur son séant, et commença à parler ; Jésus l'ayant pris par la main, le rendit plein de vie à sa mère. On ne peut dire quelle fut l'admiration de tous ceux qui étaient présents : a-t-on jamais rien vu de pareil ? disaient-ils, saisis d'une sainte frayeur, fut-il jamais un si grand Prophète ? Le bruit de ce prodige se répandit bientôt dans tout le pays ; nul qui ne voulût voir et entendre Celui qui faisait de si grands miracles.

Les disciples de saint Jean étant venus trouver leur maître dans sa prison, lui racontèrent toutes ces merveilles, et l'étonnement où ils étaient fit voir au saint Précurseur que, quoiqu'il leur eût clairement dit plusieurs fois que Jésus était le Messie, ils n'en étaient pas encore persuadés ; aussi voulut-il qu'ils allassent eux-mêmes s'en convaincre. Il les envoya donc à Jésus : Jean-Baptiste, lui dirent-ils, nous a envoyés pour savoir de vous si vous êtes Celui qui doit venir, ou si nous devons en attendre un autre.

Le Sauveur, qui était entouré d'une grande foule, ne leur répondit point d'abord ; il guérit en leur présence tous les malades qui étaient venus à lui, et fit à leurs yeux un grand nombre de miracles ; puis il leur adressa ces paroles : Allez rapporter à votre maître tout ce que vous venez de voir ; dites-lui que les aveugles voient, que les boiteux marchent, que les lépreux sont guéris, que les sourds entendent, que les morts ressuscitent et que l'Évangile est annoncé aux pauvres, et qu'heureux est celui qui ne se scandalisera point à mon sujet, c'est-à-dire, qui ne doutera point de ma divinité en me voyant en apparence homme comme les autres ; heureux ceux qui demeureront fermes dans la foi, quand ils me verront opprimé par mes ennemis, bafoué, couvert de crachats, rassasié d'opprobres ; heureux enfin ceux que mes souffrances ne rebuteront point, et à qui mes humiliations et ma mort ne seront point un sujet de scandale. Le Sauveur fit ensuite un magnifique éloge de Jean, reprochant vivement aux pharisiens qui étaient présents, le peu d'impression qu'avaient fait sur eux les paroles et les exemples de ce saint homme.

XXVI.

La conversion de la femme pécheresse, et les paraboles qu'il propose au peuple.

Quoique le Sauveur n'épargnât point ces hypocrites, il n'oubliait rien cependant pour les gagner et pour les convertir, jusqu'à manger chez eux quand ils l'en priaient, et qu'il prévoyait que cette complaisance pouvait leur être utile.

Étant un jour à table chez Simon le pharisien, une femme fort décriée dans la ville pour ses mœurs, mais pénétrée d'un vif repentir de ses crimes, touchée qu'elle était de ses exhortations, vint se présenter à lui. Comme Jésus était couché sur un lit de table, à la manière du pays, elle se tenait derrière à ses pieds, ne cessant de les arroser de ses larmes ; elle les essuyait avec ses cheveux, les baisait, et répandait sur eux une huile de parfum qu'elle avait dans un vase d'albâtre ; ce que voyant le pharisien qui avait invité Jésus, il disait en lui-même : Si c'était là un prophète, il saurait sans doute qui est celle qui lui baise les pieds. (*Luc*, VII.) Le Sauveur, qui pénétrait sa pensée, lui prouva bientôt que rien ne lui était caché ; il fit l'apologie de cette illustre pénitente et, par une allégorie, il démontra au pharisien que la parfaite contrition de cette pécheresse, dont elle donnait des preuves si éclatantes, rendait son âme extrêmement agréable à Dieu. Beaucoup de péchés lui sont remis, ajouta-t-il, parce qu'elle a beaucoup aimé ; puis se tournant vers cette femme : Allez, lui dit-il, votre foi vous a sauvée ; tous vos péchés vous sont remis, allez en paix. Cette rémission des péchés donna beaucoup à penser à tous ceux qui étaient à table. Qui est cet homme-ci, disaient-ils en eux-mêmes, qui remet ainsi les péchés ? La conversion de cette femme fut si parfaite, qu'elle devint dès lors une des plus ferventes disciples du Sauveur ; et ce fut elle qui depuis le suivit partout, jusqu'au pied de la Croix sur le Calvaire.

Ce fut après cette insigne conversion que le Sauveur, accompagné de ses apôtres, parcourut la plupart des villes et des villages de la Galilée, annonçant partout le royaume de Dieu, enseignant la voie du salut, et confirmant partout la sainteté de sa doctrine par un nombre infini de miracles ; s'accommodant au

génie du pays, il ne parlait guère au peuple qu'en paraboles.

Il se servit de celle du semeur pour expliquer les différents effets de la parole de Dieu par rapport aux différentes dispositions de ceux qui l'écoutaient ; de celle de l'ivraie qui, semée par malice parmi le bon grain, signifie les méchants qu'on souffre dans le champ du Seigneur avec les bons, mais qu'on sépare ensuite pour être jetée au feu comme la paille. (*Matth.*, xiii.) La parabole de la graine de sénévé qui, quoique la plus petite des semences, croît avec tant de vigueur qu'elle devient la plus grande de toutes les plantes sur laquelle les oiseaux du ciel viennent se reposer, est la figure d'une âme véritablement humble ; celle du levain qui se répand dans toute la pâte et la fait lever, signifie la pureté d'intention ; comme la perle fine pour laquelle le négociant donne tout son bien, et le trésor caché, sont la figure du salut éternel pour lequel l'homme doit sacrifier tout ce qu'il a au monde. Voulant faire sentir les funestes effets de la rechute dans le péché, il se servit de la parabole du fort armé, qui ayant été chassé d'une maison, revient avec de plus grandes forces, y rentre à main armée, s'y fortifie, et n'en est plus chassé.

La parabole des conviés au festin, qui refusent de s'y trouver sur de frivoles prétextes, l'un pour aller voir sa nouvelle maison de campagne, l'autre pour aller essayer cinq paires de bœufs qu'il avait achetés, celui-ci sur son mariage, celui-là sur son commerce et d'autres embarras ; cette parabole, dis-je, dépeint assez visiblement l'indifférence de ceux qui s'éloignent de la sainte Table, et qui par leur attachement à la terre, se rendent indignes du banquet des noces de l'Agneau. La parabole de l'enfant prodigue est une des plus belles et des plus détaillées ; elle peint au naturel l'âme qui s'éloigne de Dieu, et elle décrit toutes ses démarches dans les dérèglements de sa vie ; mais elle représente aussi les richesses de la divine miséricorde, les voies admirables dont Dieu se sert pour convertir le pécheur, et la bonté avec laquelle il le reçoit dès qu'il revient à lui.

Que ce soit une histoire réelle que celle du mauvais riche, comme le croient la plupart, ou une simple parabole, comme le pensent quelques autres, rien ne fait mieux sentir les malheurs

infinis des heureux du siècle qui vivent dans l'oubli de Dieu, et les avantages d'une vie humble et souffrante, quand elle est animée d'une patience chrétienne (*Luc*, xvi). Enfin le Sauveur, pour donner une image sensible de son Église, fit cette parabole : Le royaume des cieux est semblable à un filet qui, étant jeté dans la mer, ramasse toutes sortes de poissons, bons et mauvais, qu'on sépare sur le rivage, mettant les bons à part dans des vaisseaux, et jetant dehors ceux qui ne le sont pas. Ainsi on séparera au jour du jugement les élus de Dieu d'avec les réprouvés. (*Matth.*, xv.) C'est de cette manière que le Sauveur s'accommodait à la portée d'un peuple terrestre et grossier ; il leur rendait sensibles les vérités les plus spirituelles, et par ces comparaisons simples et familières, il leur développait les mystères les plus cachés ; alors s'accomplissait ce qu'avait dit de lui le Prophète : « Je vous parlerai en paraboles : *Aperiam in parabolis os meum.* » (*Ps.* LXXVII.)

Jésus ayant congédié la foule, monta dans une barque avec ses disciples pour passer de l'autre côté du lac. A peine avaient-ils pris le large, qu'il s'éleva une grande tourmente sur la mer, en sorte que les vagues couvraient la barque. Jésus dormait cependant ; les disciples, effrayés du danger, le réveillent en criant : Seigneur, sauvez-nous, nous sommes perdus. (*Matth.*, viii.) Gens de peu de foi, leur répond-il, pourquoi avez-vous peur ? Quand vous êtes avec moi, qu'avez-vous à craindre ? Il paraît bien par votre crainte que vous ne me connaissez pas. Puis se levant, il commanda aux vents et à la mer, et à l'instant il se fit un grand calme. Alors tous s'écrièrent : Quel est cet homme, à qui les vents et la mer obéissent ? Étant arrivé à terre, il délivra deux possédés furieux qui criaient : Jésus, Fils de Dieu, pourquoi venez-vous ici nous tourmenter avant le temps ? L'un des deux était possédé d'une légion de démons qui, contraints par son ordre de sortir du corps de cet homme, lui demandèrent la permission d'entrer dans un troupeau de porcs qui paissait là. Il le leur permit, et à l'instant ces animaux se précipitèrent dans la mer, où ils périrent. Peu après une femme malade, depuis-onze ans, d'une perte de sang, fut guérie sur-le-champ en touchant seulement le bord de sa robe. En même temps vint un des chefs de la synagogue,

nommé Jaïre, qui se jeta à ses pieds, le suppliant d'entrer dans sa maison, parce qu'il n'avait qu'une fille âgée de douze ans qui se mourait. Le Sauveur voulut bien y aller ; mais en chemin on vint dire à Jaïre que sa fille était morte, et qu'il fallait épargner à Jésus la peine d'aller plus loin. Mais le Sauveur consolant ce père affligé : Ne craignez point, lui dit-il, croyez seulement en moi, et votre fille est sauvée. Etant arrivé au logis, il trouva tout en pleurs : il en fut touché. Ne pleurez point, dit-il, elle n'est pas morte, elle dort seulement, c'est-à-dire, elle n'est pas morte pour longtemps ; l'état où elle est ne doit être regardé que comme un sommeil dont il m'est aussi facile de la faire sortir, qu'il est aisé à tout homme de réveiller une personne qui dort. Comme on savait bien que la fille était morte, on se moquait de lui ; cependant Jésus ayant fait sortir de la chambre les pleureuses à gage et tous les joueurs d'instruments qui, selon l'usage du pays, se trouvaient dans les cérémonies des funérailles, ne voulut avoir avec lui que le père et la mère de la fille, et ses trois disciples favoris, Pierre, Jacques et Jean. Alors la prenant par la main, il dit à haute voix : Fille, levez-vous. A ces mots, la fille se leva en aussi bonne santé que si elle n'eût point été malade ; et Jésus commanda qu'on lui donnât à manger. Les cris d'allégresse succédèrent aux pleurs ; toute la ville retentit des bénédictions qu'on donnait au Sauveur, et un miracle si éclatant fut bientôt divulgué dans toute la contrée.

XXVII.

La mission des soixante-douze disciples.

La moisson croissant tous les jours, Jésus fit entendre à ses disciples le besoin qu'il avait d'ouvriers pour cultiver un champ qui depuis si longtemps était en friche. Ayant déjà choisi ses douze Apôtres, qui répondaient aux douze tribus, comme s'il eût voulu en établir un pour chaque tribu, il appela encore soixante-douze disciples pour travailler sous les apôtres ; et dans ce nombre on trouve six disciples pour chaque tribu, comme Moïse avait choisi soixante-douze personnes, six par chaque tribu, pour partager avec lui le poids des affaires. Les ayant assemblés autour de lui (*Luc. x*) : Allez, leur dit-il, dans tout le pays ; voici que je

vous envoie comme des agneaux au milieu des loups ; ne portez avec vous ni bourse, ni sac, ni souliers ; c'est-à-dire, comme dit saint Matthieu (chap. x), n'ayez ni or, ni argent, ni aucune monnaie dans votre bourse. Le dessein du Sauveur n'est pas d'obliger ses Apôtres et ses disciples à aller nu-pieds, ni de leur interdire l'usage d'un bâton pour s'appuyer ; le contraire paraît dans saint Marc. Il veut seulement leur faire entendre avec quel esprit de pauvreté, de mortification, de désintéressement, de dénûment et de confiance les ouvriers du Seigneur doivent travailler à sa vigne ; toujours prêts à se mettre en chemin, sans faire provision de tout ce qui serait nécessaire pour vivre commodément durant leurs excursions évangéliques, il veut qu'ils aillent comme de simples voyageurs, sans porter des vivres dans des sacs, sans se charger d'armes, ce qu'il entend par le terme de bâton ; sans avoir ni souliers, ni habits à changer, parce que Dieu pourvoit toujours aux besoins de ceux qui ne cherchent dans les ministères de charité que sa gloire et le salut des âmes, ne voulant point à son service des ouvriers sensuels et délicats.

Sur le chemin, ajouta-t-il, ne saluez personne, c'est-à-dire, ne vous arrêtez point à rendre des visites inutiles, ou à faire de vains compliments. En quelque maison que vous entriez, commencez par dire : La paix soit sur cette maison ; et s'il y a là un enfant de paix, c'est-à-dire, une personne craignant Dieu et dans les dispositions chrétiennes, votre paix s'arrêtera sur lui, sinon elle reviendra sur vous. Par le mot de paix, on entend, selon le langage de l'Écriture, un souhait de toutes sortes de bénédictions. Demeurez, au reste, dans la même maison, buvant et mangeant de ce qui s'y trouve, et en quelque ville que vous entriez, si on vous y reçoit, mangez de ce qu'on vous servira : un véritable pauvre ne s'avise pas de demander ce qui serait le plus de son goût, et il ne refuse point ce qu'on lui donne. Guérissez, au reste, les malades qui seront là, et dites-leur : Le royaume de Dieu, c'est-à-dire, le salut, est proche de vous, profitez des secours que vous avez.

Le Sauveur ayant ainsi instruit ses soixante-douze disciples, il les envoya annoncer le royaume de Dieu dans les bourgs et vil-

lages voisins, où ils prêchèrent avec grand zèle. Ils travaillèrent avec succès, et revinrent pleins de joie. Seigneur, disaient-ils, en votre nom les démons mêmes nous sont soumis, et nous guérissions miraculeusement les malades. Jésus découvrant dans eux une complaisance un peu trop naturelle, voulut corriger tout ce qu'il y apercevait de défectueux. Je voyais Satan, leur dit-il, qui tombait du ciel comme la foudre : leur faisant entendre que le plus noble et le plus parfait des Anges s'était perdu par l'orgueil ; que quelque saint, quelque chéri de Dieu qu'on soit, on doit être humble, et quelque merveille qu'on fasse, quelque succès qu'on ait, on doit se croire un serviteur inutile. Voilà que je vous ai donné le pouvoir de marcher sur les serpents et sur les scorpions, et de surmonter toutes les forces de l'ennemi sans que rien puisse vous résister ni vous nuire (*Luc*, x) ; cependant ne vous réjouissez pas de ce que les esprits se soumettent à vous, ces fa-vours ne donnent pas de mérite, mais réjouissez-vous de ce que vos noms sont écrits au ciel ; c'est là le seul véritable sujet de se réjouir.

Dans le même moment, dit saint Luc, Jésus eut un transport de joie qui venait du Saint-Esprit, et levant les yeux au ciel : Je vous bénis, mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, s'écria-t-il, de ce que vous avez caché ces choses aux savants et aux sages du monde, et que vous les avez révélées aux petits. Tout m'a été mis entre les mains par mon Père, et nul ne sait qui est le Fils, que le Père, ni qui est le Père que le Fils et celui à qui le Fils voudra bien le révéler. Puis se tournant vers ses disciples : Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez ! leur dit-il ; car je vous assure que beaucoup de prophètes et de rois ont désiré voir ce que vous voyez, et ne l'ont pas vu, et entendre ce que vous entendez, et ne l'ont pas entendu. Sur cela, un docteur de la loi se leva à dessein de le tenter : Maître, lui dit-il, que ferai-je pour être sauvé ? Jésus lui répondit : Qu'y a-t-il d'écrit dans la loi ? qu'y lisez-vous ? Vous aimerez le Seigneur votre Dieu, repart le docteur, de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces et de tout votre esprit, et votre prochain comme vous-même. « Vous avez bien répondu, lui dit Jésus :

faites cela, et vous vivrez. » Le docteur voulant savoir si par ce nom de prochain, Jésus comprenait les étrangers, ou seulement les Frères, lui dit : Et qui est mon prochain ? Pour réponse, le Sauveur cita la parabole d'un homme qui étant tombé entre les mains des voleurs, et ayant été blessé et laissé à demi-mort sur la place, ne fut secouru ni par un prêtre ni par un lévite qui avaient passé sans lui donner des soins, mais par un Samaritain charitable qui, en ayant pris compassion, avait pansé lui-même ses plaies, et l'avait déposé dans une hôtellerie. Il démontrait par cet exemple, que l'amour du prochain doit être un amour universel, un amour efficace, et non pas un amour de nationalité n de pur compliment.

XXVIII.

Jésus rassasia avec cinq pains et deux poissons plus de cinq mille personnes.

Cependant Jésus ayant appris qu'Hérode avait fait mourir saint Jean, et sachant ce qu'on disait de lui à la cour de ce prince, monta sur une barque avec ses disciples, et ayant traversé le lac de Génézareth, il vint aborder en un lieu fort solitaire, vis-à-vis de Bethsaïde : mais quelque désert et quelque éloigné que fût ce lieu, on y vit arriver bientôt une foule de peuple ; plus de cinq mille personnes avaient marché à pied presque tout un jour pour venir le trouver, et il leur fallait faire autant de chemin pour retourner chez eux sans avoir pris aucune nourriture. Après que le Sauveur les eut instruits, et qu'il eut guéri leurs malades, les disciples voyant qu'il se faisait tard, lui dirent : Seigneur, congédiez ce peuple, afin qu'ils aillent dans les villages voisins acheter de quoi manger ; mais Jésus leur dit : il n'est pas besoin qu'ils y aillent, donnez-leur vous-mêmes de quoi manger. Nous n'avons ici, répondirent-ils, que cinq pains et deux poissons ; mais qu'est-ce que cela pour tant de monde ? Du pain pour deux cents deniers d'argent (cette somme peut se réduire à cinquante francs de notre monnaie), ne suffirait pas pour que chacun en eût un petit morceau, ajouta Philippe. Jésus se fit apporter ces cinq petits pains et ces deux poissons, et les ayant bénis, il les fit distribuer à tout ce peuple ; tout le monde mangea et fut rassa-

sié, et on remporta douze corbeilles pleines des morceaux qui restèrent.

Un miracle si éclatant frappa tellement le peuple, que chacun s'écriait : C'est ici le Prophète qui doit venir dans le monde. On pensait même à l'enlever, et à le faire roi ; mais Jésus ayant connu leur dessein, s'enfuit une seconde fois sur la montagne tout seul. Sur le soir ses disciples étant montés dans une barque, passèrent la mer pour aller à Capharnaüm. Cependant un grand vent venant à souffler, les flots s'élevèrent, et les Apôtres n'ayant pu aborder à force de rames, se crurent perdus, tellement la tempête était violente. Le Sauveur connu dans sa solitude et leur crainte et le danger, et il ne tarda pas de remédier à l'un et à l'autre.

Vers les quatre heures du matin, il alla à eux marchant sur la mer. Les Apôtres voyant un homme qui marchait sur l'eau, en furent effrayés, croyant voir un fantôme. La frayeur leur fit jeter un grand cri ; mais Jésus les rassura : Ne craignez rien, leur dit-il, c'est moi. — Seigneur, s'écria alors Pierre, si c'est vous, commandez-moi de vous aller trouver en marchant sur les eaux moi-même. — Venez, lui dit Jésus. Aussitôt Pierre descendit de la barque, et marcha hardiment sur l'eau pour aller à lui ; mais le vent augmentant, il eut peur et commença à enfoncer : Ah ! Seigneur, sauvez-moi, s'écria-t-il, je pérís. Jésus le prenant par la main : Homme de peu de foi, lui dit-il, pourquoi avez-vous douté ? Tant il est vrai qu'on enfonce, qu'on va se perdre sous les yeux de Jésus-Christ même, dès que l'on doute et que la foi devient chancelante et s'affaiblit. Jésus ne fut pas plutôt monté avec Pierre dans la barque, qu'à l'instant le vent cessa, et la mer devint calme. Tous ces prodiges firent ouvrir les yeux aux disciples, qui n'avaient pas même jusqu'alors fait assez de réflexions sur le miracle des cinq pains ; ils commencèrent à être véritablement frappés de toutes ces merveilles, et à reconnaître pour Fils de Dieu celui qui en était l'auteur ; s'étant donc jetés à ses pieds, ils l'adorèrent.

On n'eut pas plutôt débarqué sur la terre de Génésareth en deçà du lac, que le bruit se répandit dans tout le pays de l'arrivée du

grand Prophète ; ce qui fut cause que partout où Jésus paraissait on lui amenait de toutes parts des malades dans des lits portatifs, on les exposait hors des maisons, et on le priait de permettre seulement qu'ils touchassent le bord de sa robe, et tous ceux qui la touchaient étaient à l'instant parfaitement guéris.

Calvin sentant combien tous ces faits merveilleux condamnent ses erreurs et le mépris qu'il fait des reliques des Saints et de leur culte, ne se contente point d'accuser de superstition les habitants de Génésareth, il a encore l'impiété de condamner la condescendance de Jésus-Christ, en ce qu'il souffrait qu'on attribuât à ses habits une vertu miraculeuse qui n'était propre qu'à sa personne sacrée, et qu'en touchant le bord de sa robe on espérât d'être guéri.

Le peuple que le Sauveur avait miraculeusement rassasié de cinq pains, était en peine de savoir ce qu'il était devenu : ils avaient vu les Apôtres entrer dans la barque, et ils savaient que Jésus ne s'y était pas embarqué ; aussi furent-ils fort surpris quand ils apprirent qu'il était avec eux de l'autre côté du lac, sans savoir comment il y était allé. On ne douta point qu'il ne fût à Capharnaüm, et d'abord tous s'y rendirent ; l'ayant trouvé, ils lui dirent : Maître, quand êtes-vous venu ici ?

Le Sauveur sans s'arrêter à répondre à une curiosité assez inutile, leur dit : « Ce n'est pas pour avoir vu des miracles que vous me cherchez, mais à cause des pains dont vous avez mangé et parce que vous avez été rassasiés. » (*Joan.*, vi.) Le Fils de Dieu par ce reproche leur manifestait quelle était leur disposition intérieure, et combien le motif de leur empressement était intéressé. Au lieu de regarder mes miracles comme les ouvrages d'un Dieu, et comme des preuves éclatantes que je suis le Messie, vous n'y envisagez que le profit temporel qui peut vous en revenir, vous ne me suivez que par des vues grossières et charnelles. Au nombre de plus de cinq mille personnes, vous avez tous été rassasiés avec cinq pains ; ce miracle vous a frappés, et voyant que vous ne manquez de rien en me suivant, vous me cherchez avec empressement ; mais vous ne me croyez pas plus pour cela le Fils de Dieu et le Messie ; ces pains matériels, miraculeuse-

ment multipliés, vous ont rassasiés, vous les avez trouvés d'un goût exquis, et voyant que sans travailler vous trouvez auprès de moi votre nourriture corporelle, vous ne désirez autre chose en me suivant. Croyez-moi, ayez des motifs plus purs et moins intéressés ; le pain que je vous ai donné nourrit votre corps ; souhaitez-en un plus précieux et plus divin, qui soit la nourriture de votre âme. « Faites en sorte d'avoir un aliment, non qui se corrompe, mais qui se conserve jusque dans la vie éternelle, et que le Fils de l'homme vous donnera ; car le Père, lui qui est Dieu, l'a marqué de son sceau. » (*Joan.*, vi.) C'est de lui-même, de son propre corps que Jésus-Christ parle ici sous le nom de pain et d'aliment, comme il le dit encore plus clairement dans la suite : Le Père, lui qui est Dieu, m'a marqué de son sceau, c'est-à-dire, il m'a communiqué tout son pouvoir, en me communiquant substantiellement sa nature divine. Donc, étant Dieu comme mon Père, je suis aussi puissant que lui ; ainsi ne soyez pas surpris si je puis faire cette merveille, qui consiste à vous donner pour nourriture ma propre chair et mon propre sang.

Ceux qui l'écoutaient lui demandèrent d'abord ce qu'ils avaient à faire pour mériter un si grand bienfait. Ce que vous avez à faire, répondit le Sauveur, c'est que vous ayez une foi vive, que vous croyiez à ma parole, que vous croyiez en celui que mon Père a envoyé, que vous soyez persuadés que je suis le Messie, et que quelque élevé que soit au-dessus des sens et de la raison humaine le miracle que je dois faire, vous soumettiez aveuglément toutes vos lumières naturelles à celles de la foi.

Le Fils de Dieu, qui connaissait parfaitement tout ce qui se passait dans le fond des cœurs, avait bien eu raison de dire à ceux qui l'écoutaient, qu'ils n'estimaient ses miracles que par rapport aux avantages qu'ils en tiraient, et qu'ils ne l'en croyaient pas plus le Fils de Dieu et le Messie ; car ils eurent l'imprudence de lui demander quelles étaient ses œuvres par lesquelles ils dussent croire qu'il était le Fils de Dieu. Quel prodige faites-vous, lui dirent-ils, qui nous oblige de croire si aveuglément à vos paroles ? Il est vrai que vous avez nourri plus de cinq mille personnes avec cinq pains, et cela un seul jour ; mais Moïse en a

nourri pendant quarante ans plus de six cent mille avec la manne qui tombait du ciel ; pourriez-vous faire quelque chose de plus que Moïse ? Sur quoi Jésus leur repartit : « En vérité, en vérité, je vous le dis, ce n'est point Moïse qui vous a donné le pain céleste ; car le pain de Dieu est Celui qui vient du ciel, et qui donne la vie au monde. » (*Joan.*, VI.)

Donnez-nous donc toujours de ce pain-là, s'écrièrent-ils. Alors Jésus s'expliquant encore plus clairement sur le mystère de la divine Eucharistie, qui était le principal objet de tout ce discours : C'est moi, leur dit-il, qui suis le pain de vie ; celui qui vient à moi, qui croit à ma parole, qui croit en moi, n'aura plus faim, et n'aura jamais soif. « Mais je vous l'ai dit, ajouta-t-il, vous m'avez vu, et cependant vous ne croyez point ; » vous m'avez vu faire des miracles, vous les admirez, vous êtes ravis d'aise de trouver auprès de moi la guérison de vos maladies et le soulagement dans tous vos maux temporels, et voilà tout ; car vous ne cherchez pas autre chose. Mes miracles vous frappent, mais vous rendent-ils plus dociles à ma parole ? font-ils naître en vous une véritable foi, sans laquelle mes plus grands bienfaits vous seront inutiles ? « Cependant c'est la volonté de mon Père qui m'a envoyé, que quiconque voit le Fils et croit en lui, ait la vie éternelle. »

C'est ainsi que le Fils de Dieu préparait ces esprits charnels au plus spirituel et au plus merveilleux de tous les mystères ; mais ce peuple indocile et grossier, loin de croire aux vérités que le Sauveur leur rendait sensibles par des faits si merveilleux, « murmurait contre lui, parce qu'il avait dit : Je suis le pain vivant qui suis descendu du ciel » (*Joan.*, VI), et ils disaient : N'est-ce pas là Jésus, le fils de Joseph, dont nous connaissons le père et la mère ? Comment donc dit-il : Je suis descendu du ciel ? Tant il est vrai que l'homme animal ne conçoit point ce qui est de l'Esprit de Dieu ; que les effets les plus admirables de sa toute-puissance, de sa sagesse et de son amour infini, sont souvent une folie à son égard, et qu'il n'y peut rien comprendre. Jésus leur répondit alors : Ne murmurez point entre vous ; personne ne peut venir à moi, si le Père qui m'a envoyé ne l'attire. Le Sau-

veur avait prévenu leur incrédulité et leurs murmures, et par ses miracles qui démontraient clairement sa divinité et par ses paroles, en leur déclarant que sans la foi ils ne comprendraient rien à sa doctrine. Il leur dit donc ici que le mystère de l'Eucharistie qu'il leur promet d'instituer, étant au-dessus des sens et de toute raison humaine, il n'y a que ceux qui ne se roidissent point contre les impressions de la grâce, qui sont dociles et qui ne ferment point les yeux aux lumières de la foi, qui puissent comprendre ce grand mystère. Ignorez-vous, leur dit-il, qu'il est écrit dans les Prophètes : Ils seront tous disciples de Dieu même, ils seront tous dociles à la voix de Dieu ? *Et erunt omnes docibiles Dei.* (Joan., vi.) Il faut de la docilité, un foi simple, humble et soumise dans l'école de Dieu ; sans cette foi, il n'y a qu'aveuglement, qu'erreur, que mort pendant et après cette vie.

Vous me dites que vos pères ont mangé de la manne dans le désert : cela est vrai, mais ils n'ont pas laissé que de mourir ; cette manne n'a pu ni les préserver de la mort dans le temps, ni leur procurer la vie éternelle. Il n'y a que moi, à proprement parler, qui puisse les préserver de la mort, parce que je suis le pain de vie ; je donnerai à ceux qui croiront en moi, la vie de l'âme qui sera un gage sûr de leur résurrection bienheureuse et de l'immortalité de leur corps. C'est ici le seul pain descendu du ciel, afin que si quelqu'un en mange avec les dispositions nécessaires, il ne meure point de la mort de l'âme : ce pain divin dont je vous parle sera pour les bons, c'est-à-dire, pour ceux qui, animés d'une vive foi, le mangeront en état de grâce, un gage sûr, et comme les arrhes d'une vie bienheureuse et éternelle ; il sera aussi pour les méchants qui manqueront de foi, ou qui, ayant la foi, le mangeront en état de péché mortel, un gage de leur éternelle damnation.

XXIX.

Jésus-Christ déclare positivement sa présence réelle dans le sacrement de l'Eucharistie.

Jésus-Christ ayant ainsi préparé à ce grand mystère de l'Eucharistie les esprits matériels et grossiers des Juifs, commence à leur parler clairement et sans figure de la manducation véritable

et réelle de son corps ; les paroles dont il se sert sont si expresses et si positives, que les Juifs, quoiqu'accoutumés à un style métaphorique et figuré, selon le génie et l'usage du pays, ne purent s'empêcher de les prendre dans le sens propre et littéral, tant il était clair que Jésus-Christ parlait sans métaphore et sans figure, ce qu'ils n'avaient pas fait lorsque le Sauveur avait dit qu'il était la véritable vigne : *Ego sum vitis vera* ; qu'il était la porte de la bergerie : *Ego sum ovium ostium* ; qu'il était le bon Pasteur : *Ego sum pastor bonus* ; qu'il était la lumière du monde : *Ego sum lux mundi* ; enfin, qu'il était la vie, la vérité et la voie : *Ego sum via, veritas et vita*. Aussi nul des Juifs alors qui osât se récrier contre toutes ces propositions : ils voyaient assez qu'il parlait dans un sens figuré et par métaphore : mais quand il dit ici qu'il est le pain vivant qui est descendu du ciel : *Ego sum panis vivus qui de celo descendi* ; quand il dit que sa chair est véritablement une nourriture, et que son sang est véritablement un breuvage : *Caro mea verè est cibus, et sanguis meus verè est potus* ; quand il dit que le pain qu'il doit leur donner, c'est sa chair : *Panis quem ego dabo, caro mea est*, et que s'ils ne mangent la chair du Fils de l'homme, et s'ils ne boivent son sang, ils n'auront point en eux la vie, et qu'il le dit d'une manière si positive, si assurée, qu'il y ajoute même une espèce de serment : *Amen, amen dico vobis, nisi manducaveritis carnem Filii hominis, et biberitis ejus sanguinem, non habebitis vitam in vobis* ; quand, dis-je, il parle de cette manducation réelle de son corps, il le fait d'une manière si claire, si positive, si expresse, qu'il n'eût pas pu dire plus explicitement, en termes plus formels, plus propres, plus énergiques, que le pain qu'il leur donnait à manger était réellement et sans figure son propre corps, sa chair et son sang : *Panis quem ego dabo, caro mea est pro mundi vita*.

Les Juifs entrèrent dans la pensée du Sauveur ; ils comprirent que Jésus-Christ ne parlait point dans un sens figuré, mais d'une manducation propre et réelle ; aussi se dirent-ils les uns aux autres ; comment cet homme peut-il nous donner sa chair à manger ? Si Jésus-Christ n'eût dit que ce que prétendent les hérétiques de ces derniers temps, s'il n'eût parlé que de la manduca-

tion par la foi, et s'il n'eût voulu exprimer autre chose, si ce n'est que ce pain était la figure de son corps et non pas sa chair même, connaissant ce que ses auditeurs pensaient, sachant ce qui les révoltait, et entendant même leurs murmures, aurait-il pu les laisser dans une erreur que ses propres paroles avaient fait naître ? aurait-il pu se dispenser de leur dire qu'ils ne devaient pas prendre pour la réalité ce qu'il n'entendait lui-même qu'en figure ? aurait-il pu ne pas adoucir et modifier ses expressions et ses termes ? il y était obligé. Cependant il fait tout le contraire : il les confirme dans leur opinion, il se sert d'expressions encore plus fortes et plus claires, et il emploie une manière de parler dont il n'usait que dans les occasions les plus importantes. En vérité, en vérité, je vous le dis, et je ne saurais trop vous le dire, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, cette chair et ce sang qui composent réellement mon corps, vous n'aurez point la vie en vous. Et pour mieux encore exprimer sa pensée et mieux faire connaître le vrai sens de ses paroles, il ajoute immédiatement : « Car ma chair est véritablement une nourriture, et mon sang est véritablement un breuvage ; et celui qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi, et moi en lui. En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous, c'est-à-dire, vous ne persévérerez pas longtemps en état de grâce. Je suis le pain de vie. Vos pères ont mangé la manne dans le désert, et ils sont morts ; si quelqu'un mange de ce pain-ci, il vivra éternellement ; et le pain que je vous donnerai, c'est ma chair : *Panis quem ego dabo, caro mea est, pro mundi vita*, c'est le même corps qui doit être immolé sur la Croix pour le salut du monde. »

Remarquez que c'est ainsi que Jésus-Christ répond à ceux qui venaient de lui témoigner en murmurant qu'ils ne pouvaient croire que le pain qu'il voulait leur donner à manger fût sa propre chair, et que son propre corps, que sa propre chair pussent jamais être véritablement une nourriture. Que les hérétiques de ces derniers temps nous disent comment Jésus-Christ eût dû s'exprimer ; de quels autres termes plus clairs, plus propres, plus

formels il eût dû se servir pour dire que la divine Eucharistie contenait réellement son corps, et que c'était sa propre chair que nous mangerions dans ce Sacrement.

Il est évident par tout ce discours de Jésus-Christ, par les termes propres, expressifs et naturels dont il se sert, par le tour et les expressions qu'il emploie, et par leurs fréquentes répétitions, combien il avait à cœur ce grand mystère, et combien il craignait qu'on ne s'imaginât que par les termes de sang et de chair, de boire et de manger, il parlait dans un sens figuré et métaphorique. Ceux qui l'écoutaient le prirent dans le sens propre, et selon la réalité ; ils comprirent que ce n'était point dans un sens figuré que Jésus-Christ voulait leur donner sa propre chair à manger et son propre sang à boire, et ce fut ce qui obligea quelques-uns de ses disciples, non pas des soixante-douze, mais seulement de ceux qui jusqu'alors le suivaient ordinairement, de s'écrier : Ce discours est dur, et qui peut l'écouter ? *Durus est hic sermo, et quis potest eum audire ?*

Comme ce n'était point en particulier et en secret que le Sauveur expliquait ce mystère, mais publiquement dans Capharnaüm et en pleine synagogue, il trouva bien des incrédules qui pensèrent alors, comme les hérétiques le pensent aujourd'hui, que cette doctrine, touchant l'Eucharistie, était insoutenable, et que Jésus-Christ l'entendant dans le sens propre et non pas figuré, elle en révoltait les sens et la raison, mais Jésus sachant par lui-même qu'ils en murmuraient leur dit : Cela vous choque ? Mais pensez-vous qu'il me soit plus difficile de vous donner réellement mon corps à manger, que de l'élever moi-même visiblement dans le ciel par ma toute-puissance ? (*Joan.*, vi.) Cependant vous verrez de vos yeux ce prodige ; pourquoi ne voulez-vous pas croire cet autre miracle ? « Croyez-moi, ajouta-t-il, c'est l'esprit qui vivifie, la chair n'est d'aucun usage, elle ne sert même, si on l'écoute, qu'à jeter dans l'erreur. Sachez donc que ce que je vous ai dit est esprit et vie. » Je suis la voie qui ne peut vous égarer, la vérité qui ne peut vous tromper, la vie qui est éternelle ; je suis la voie qui conduit à la vérité, je suis la vérité qui donne la vie. La voie des sens conduit à l'erreur, et l'erreur donne la mort

à l'âme. Dans ce mystère, si on n'écoute que la chair, c'est-à-dire, une raison toute humaine, si l'on ne consulte que les sens, tout choque, tout rebute ; il faut par la foi s'élever au-dessus des sens et de la raison même, et c'est à la faveur de ses lumières toutes spirituelles qu'on doit regarder ce mystère. C'est l'esprit qui vivifie, car le juste vit de la foi ; au contraire, le pécheur et l'hérétique, plongés dans l'erreur parce qu'ils ne s'élèvent jamais au-dessus de la chair, sont dans un état de mort, car la chair, ainsi que la lettre, tue infailliblement.

C'est dans ce sens que le Sauveur dit quelque temps après à Pierre : Ce n'est point la chair et le sang qui vous l'ont révélé, mais mon Père qui est dans le ciel. Jésus-Christ en disant que c'est l'esprit qui vivifie, et que la chair n'est d'aucun usage, ne prétendait point que sa chair, unie hypostatiquement à la divinité qu'il voulait nous donner pour nourriture de l'âme, ne servait de rien ; il ne parlait que de notre manière de concevoir toute matérielle, qui est incapable de nous faire comprendre ce que peut la toute-puissance de Dieu, et c'est dans ce même sens que saint Paul disait depuis que la lettre tue et l'esprit vivifie, et que l'homme animal ne connaît point ce qui est de l'Esprit de Dieu. (II Cor., III ; I Cor., II.)

Jésus-Christ savait parfaitement tout ce que pensaient les Pharisiens qui, n'ayant qu'une intelligence charnelle, se mettaient dans l'idée que le Sauveur voulait leur donner sa chair à manger et son sang à boire de la même manière qu'on boit et mange ce qui sert de nourriture au corps. Ils s'imaginaient, assurément les Saints Pères, que Jésus-Christ voulait leur donner matériellement sa chair à manger par morceaux ; et voilà ce qui les obligeait à se récrier et à dire : « Ce discours est dur, et qui peut l'entendre ? » C'est ce qui engagea le Fils de Dieu à leur répondre que la chair en elle-même, séparément de la divinité et de l'esprit qui vivifie, ne servirait de rien. C'est comme s'il leur eût dit : La chair humaine, séparée de la Divinité telle qu'est celle de tous les purs hommes, est une viande corporelle qui fait horreur, qui n'est propre qu'à la pourriture, et qui ne peut servir d'aliment qu'aux sauvages et aux bêtes carnassières, mais mon

corps que je prétends vous donner pour nourriture est une chair unie substantiellement à la Divinité ; aussi doit-elle être l'aliment de l'âme, à laquelle elle communique la vie éternelle ; mais pour qu'elle nourrisse l'âme et lui donne la vie, il ne faut pas la séparer de l'esprit qui vivifie, c'est-à-dire de la foi. Les Juifs de Capharnaüm étaient scandalisés du mystère de l'Eucharistie, parce qu'ils regardaient Jésus-Christ comme un pur homme, et qu'ils ne considéraient point ce mystère avec les yeux de la foi. Le Fils de Dieu leur répète donc que ce qu'il leur avait dit était esprit et vie, et qu'ils ne devaient pas l'entendre d'une manière grossière, comme ils se l'étaient d'abord imaginé ; que c'était de l'âme que sa chair, unie à la Divinité, devait être la nourriture spirituelle et non pas du corps, et que quoique sa chair dût être réellement et véritablement donnée pour être mangée, ce serait cependant d'une manière toute miraculeuse sous les apparences du pain ; en sorte que cette manducation n'aurait rien qui rebutât les hommes, mais qu'elle ne profiterait qu'à ceux qui auraient une foi vive et un cœur pur.

XXX.

Le mystère de l'Eucharistie rebute quelques disciples de Jésus-Christ, et ils se retirent.

Cet éclaircissement cependant n'empêcha point que quelques-uns de ceux qui avaient été jusque-là les disciples du Sauveur, ne trouvassent encore cette doctrine et cette vérité trop dures. Comme ils ne comprenaient point que Jésus-Christ fût Fils de Dieu et qu'ils ne le regardaient que comme un pur homme, ils ne voulurent jamais croire qu'il pût faire ce qu'il disait.

Quelque zèle qu'eût le Sauveur pour leur salut, il n'eut garde de modifier en rien sa doctrine sur ce mystère, sachant bien qu'il n'avait rien affirmé que de vrai ; il se contenta de dire, en gémissant sur leur incrédulité, qu'il n'ignorait point qu'il y en avait parmi eux qui ne croyaient pas. Il avait toujours connu, ajoute saint Jean, ceux qui n'avaient pas la foi et celui en particulier qui devait le livrer. (Il parlait du traître Judas qu'on peut regarder comme le chef et le père de tous les hérétiques qui nient la présence réelle de Jésus-Christ dans la divine Eucharistie.)

C'est pour cela que Jésus ajouta que personne ne pouvait venir à lui s'il ne lui avait été donné par son Père. La foi est une grâce, mais c'est une vérité incontestable qu'on peut résister à la grâce, et c'est ce que ne prouve que trop l'exemple du malheureux Judas et de ces incrédules disciples qui se retirèrent, et ne suivirent plus le Sauveur. Cette désertion, même après l'éclaircissement que Jésus-Christ venait de donner, est une preuve évidente qu'ils prirent toujours ses paroles pour une promesse de leur donner réellement son corps à manger et son sang à boire. Si les choses n'eussent dû se passer qu'en figure dans ce mystère, la bonté et même la justice du Sauveur demandaient, comme on a déjà dit, qu'il les détrompât, puisque leur erreur et leur crime n'eussent été que de prendre les paroles de leur Maître dans leur sens naturel; ne pas le faire, c'était leur tendre un piège dans lequel tout homme de bon sens, tout homme sage devait donner. Quelle impiété de croire Jésus-Christ capable d'une telle malice ! Ce bon pasteur qui court après les brebis qui se sont égarées, qui les charge sur ses épaules pour les ramener dans la bergerie, eût-il pu les en faire sortir lui-même en les trompant volontairement ?

Cette désertion de plusieurs de ses disciples affligea sensiblement ce divin Sauveur ; il le témoigna assez, lorsque s'adressant à ses Apôtres et aux autres disciples qui étaient demeurés fidèles, il leur dit : Ne voulez-vous point aussi vous retirer, vous autres ? *Numquid et vos vultis abire ?* (Joan., vi.) Alors Simon Pierre prenant la parole pour tous et jugeant de la disposition intérieure des autres par la sienne : A qui irons-nous ? lui dit-il. Vous avez les paroles de la vie éternelle, c'est-à-dire, vous ne nous enseignez rien, vous ne nous dites rien qui ne soit vrai, quelque surprenant, quelque incroyable, quelque incompréhensible qu'il paraisse, vous êtes le Tout-Puissant et la vérité même, et votre doctrine seule peut nous procurer le salut éternel.

Quelques jours après, Jésus allant du côté de Tyr et de Sidon avec ses Apôtres trouva sur le chemin une femme chananéenne qui venait à lui en criant : Seigneur, fils de David, ayez pitié de moi, ma fille est maltraitée du démon (*Matth.*, xv). Les Juifs don-

naient le nom de Chananéens et de Phéniciens à ceux de Tyr et de Sidon, parce qu'ils descendaient des anciens Chananéens, et parce que ces deux villes étaient dans la Phénicie. Jésus faisant semblant de ne pas l'entendre, ne lui répondit rien ; cependant elle ne cessait point de crier. Les Apôtres, fatigués de ses cris, dirent au Seigneur : Maître, renvoyez cette femme qui crie sans cesse après nous, et nous importune. — Je ne suis envoyé qu'aux brebis égarées de la maison d'Israël, leur répondit le Sauveur ; païenne, elle n'est pas de ma bergerie. Cette femme, sans se rebuter, s'avance, et se jetant aux pieds de Jésus-Christ : Seigneur, lui dit-elle, ayez pitié de moi. Jésus lui répondit d'un ton un peu sec : Il n'est pas raisonnable de prendre le pain des enfants et de le jeter aux chiens. — Il est vrai, répliqua-t-elle, mais du moins ne refuse-t-on pas aux chiens les miettes qui tombent de la table de leur maître. Alors le Sauveur, charmé de la foi et de la persévérance de cette femme étrangère, lui dit : Femme, votre foi est grande ; que ce que vous souhaitez s'accomplisse ; et dès ce moment sa fille fut délivrée du démon qui la tourmentait.

Cependant toute la vie de Jésus-Christ n'était qu'une suite continue de miracles, et on ne voyait sur les chemins par où il passait que gens perclus de leurs membres, qu'aveugles, que sourds, que muets, que malades, et tous étaient guéris sur-le-champ, car il sortait de lui, dit saint Luc (*Cap. vi*), une vertu qui les guérissait tous. Il nourrit encore miraculeusement avec sept pains et quelques poissons, plus de quatre mille personnes qui le suivaient depuis trois jours, et arrivant à Bethsaïde, il rendit la vue à un aveugle en lui mettant les doigts sur les yeux. Les pharisiens et les sadducéens ne cherchant qu'à lui tendre des pièges, lui demandèrent qu'il fit devant eux quelque nouveau prodige dans l'air, mais le Sauveur, après leur avoir reproché leur incrédulité et leur hypocrisie, jetant un profond soupir, répéta ce qu'il avait déjà répondu autrefois à une pareille demande. Cette nation perverse et infidèle, dit-il, demande un prodige, et il n'y aura point de prodige pour elle que celui du prophète Jonas, c'est-à-dire, que celui dont le Prophète Jonas a été la figure. Car l'engloutissement du Prophète et sa sortie du ventre de la baleine, après y

être demeuré trois jours, marquaient la mort de Jésus-Christ, le temps que son corps devait rester dans le tombeau, et le miracle de sa résurrection glorieuse.

XXXI.

Saint Pierre ayant confessé que Jésus-Christ était le Fils de Dieu, devient le Chef visible de l'Église.

Le Sauveur étant allé aux environs de Césarée de Philippe, située vers la source du Jourdain, demanda en chemin à ses Apôtres ce qu'après tant de miracles on pensait de lui dans la Judée. Les uns croient, lui dirent-ils, que vous êtes Jean-Baptiste ressuscité, les autres pensent que vous êtes Élie, les autres Jérémie ou quelqu'un des Prophètes. Et vous, qui dites-vous que je suis ? Alors Pierre prenant la parole : Vous êtes le Christ (*Matth.*, xvi), le Fils du Dieu vivant, répondit-il. Jésus lui répartit : Vous êtes heureux, Simon, fils de Jonas, car ce n'est point la chair et le sang qui vous l'ont révélé, mais mon Père qui est dans le ciel. Et moi je vous dis que vous êtes Pierre, que sur cette pierre je bâtirai mon Église, et que les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. Je vous donnerai les clefs du royaume des cieux ; tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel. Il défendit ensuite à ses disciples de dire à qui que ce fût qu'il était Jésus le Christ, sans doute de peur que cette opinion ne fût un obstacle à sa Passion et à la mort qu'il avait résolu de subir pour le salut des hommes.

Il commença dès lors à déclarer à ses disciples qu'il devait souffrir beaucoup dans Jérusalem de la part des anciens, des scribes et des princes des prêtres, qu'il y serait mis à mort, mais qu'il ressusciterait le troisième jour. Sur quoi Pierre l'ayant pris en particulier, lui dit avec son ingénuité et sa ferveur ordinaires : Ah ! Seigneur, à Dieu ne plaise qu'on vous traite jamais si indignement ! non, cela ne vous arrivera point. Jésus se tournant vers lui : Retirez-vous de devant moi, lui dit-il, vous parlez en ministre de Satan, vous m'êtes un sujet de scandale, et il ne tiendrait pas à vous que je n'accomplisse point l'ouvrage de la Rédemption des hommes pour lequel mon Père m'a envoyé.

Ce fut à cette occasion que Jésus dit non-seulement à ses disciples, mais à tous ceux qui voudraient le suivre, que quiconque désirait marcher sur ses pas devait renoncer à soi-même, prendre sa croix et le suivre, car qui voudra sauver sa vie, c'est-à-dire chercher ses plaisirs et ses aises, la perdra, et qui l'aura perdue pour moi par la mortification ou par le martyre, la retrouvera (*Matth.*, xvi). Ainsi que sert à un homme de gagner tout l'univers s'il vient à se perdre ? et que donnera-t-il en échange pour soi-même ? Si quelqu'un veut être mon disciple, qu'il renonce à soi-même, qu'il porte sa croix chaque jour et qu'il me suive ; c'est par les humiliations et par les souffrances que je veux sauver le monde ; on ne saurait me suivre que par la même voie. Au reste, ajouta-t-il, celui qui aura honte de moi et qui rougira de mon Évangile, j'aurai honte de lui quand je viendrai dans l'éclat de ma gloire. Puis levant la voix : Je vous le dis en vérité, s'écria-t-il, quelques-uns de ceux qui sont ici présents ne mourront point qu'ils ne me voient plein de majesté, brillant de lumière, et revêtu de gloire. Il parlait sans doute de sa résurrection triomphante, ou peut-être même de sa transfiguration dont Pierre, Jacques et Jean furent les témoins.

XXXII.

La Transfiguration de Jésus-Christ.

En effet, six jours après, Jésus prit avec lui ses trois disciples favoris (*Matth.*, xvii), et les mena sur une haute montagne, qu'on croit être le Thabor dans la Galilée, proche de la grande plaine d'Esdreton et du torrent de Cison, à deux petites lieues de Nazareth, vers l'Orient ; elle est fort haute, et quoique la cime paraisse d'en bas se terminer en pointe, il y a néanmoins au haut une plaine d'environ une demi-lieue, sur laquelle l'impératrice sainte Hélène fit bâtir depuis une magnifique église avec trois petites chapelles, pour représenter les trois tabernacles que saint Pierre y avait désirés. Le Sauveur ayant donc mené ses trois Apôtres sur le sommet de cette montagne, se mit en prières, et tout à coup il se transfigura en leur présence ; son visage devint resplendissant comme le soleil et ses habits blancs comme la

neige. En même temps Moïse et Élie parurent à ses côtés, s'entretenant avec lui de la mort qu'il devait bientôt souffrir à Jérusalem. Les trois disciples voyant la gloire qui environnait leur divin Maître, en furent éblouis. Pierre alors transporté de joie et hors de lui-même s'écria : Ah ! Seigneur, qu'il est bon pour nous d'être ici ! dressons-y trois tentes, une pour vous, une pour Moïse et une pour Élie. Comme il parlait encore, une nuée lumineuse les enveloppa, et tout à coup il sortit de la nuée une voix qui dit : « C'est là mon Fils bien-aimé en qui je trouve toutes mes délices, écoutez-le. » (*Matth.*, XVII.) A ces paroles, les disciples saisis d'une sainte frayeur se prosternèrent le visage contre terre, mais un moment après, tout cet éclat s'étant évanoui, et Moïse et Élie ayant disparu, Jésus s'approcha d'eux, les rassura, et leur dit : Levez-vous. Alors levant les yeux, ils ne virent plus que Jésus tout seul. Il leur défendit de dire à personne ce qu'ils venaient de voir, jusqu'après sa résurrection, tant il était attentif à éloigner et à prévenir tout ce qui aurait pu retarder sa Passion, ou y mettre obstacle.

Le Sauveur se transfigura, disent les saints Pères, 1° pour accomplir la promesse qu'il avait faite à ses disciples de leur faire voir un échantillon de l'éclat de sa gloire et de sa majesté, et pour les affermir dans la croyance où ils étaient qu'il était le Messie ; 2° pour les prémunir contre le scandale de sa passion et de sa mort. Comme Moïse représente la loi, et Élie les prophètes, le Fils de Dieu voulut que ces deux grands personnages parussent dans sa transfiguration, pour montrer à ses Apôtres que la Loi et les Prophètes lui rendaient témoignage et se terminaient dans sa personne.

Pendant que le Sauveur était sur la montagne, une grande foule s'était assemblée dans la plaine, où elle l'attendait. Dès qu'il parut, un homme se jetant à ses pieds le pria de délivrer son fils unique, qui était lunatique, c'est-à-dire, épileptique, et possédé d'un démon furieux qui le rendait sourd et muet. Je l'ai présenté à vos disciples, ajouta-t-il, et ils n'ont pu le guérir. Jésus, en reprochant à ses disciples leur peu de foi, en exigea beaucoup de celui qui lui demandait ce miracle. Si vous pouvez croire, lui

dit-il, tout est possible. Aussitôt le père de l'enfant s'écria, les larmes aux yeux : Je crois, Seigneur, fortifiez mon peu de foi. Alors Jésus menaça le démon, et lui dit : « Esprit sourd et muet, sors du corps de cet enfant, et n'y rentre plus, je te le commande. » (*Marc, ix.*) A ces paroles, le démon en sortit, jetant de grands cris, et l'agitant avec beaucoup de violence, laissa l'enfant demi-mort ; mais Jésus l'ayant pris par la main, le rendit en parfaite santé à son père. Les disciples qui, avant l'arrivée du Sauveur, avaient exorcisé le possédé, mais inutilement, lui demandèrent en particulier pourquoi ils n'avaient pas pu chasser eux-mêmes ce démon ? C'est à cause de votre peu de foi, leur répondit-il, vous n'avez encore qu'une foi faible et chancelante ; ces sortes de miracles demandent une foi vive, une confiance parfaite, et outre cette foi, beaucoup de piété et de mortification : car je vous le dis, ajouta le Sauveur, je vous le dis en vérité, si votre foi égalait seulement un grain de sénevé, c'est-à-dire, si vous aviez une foi pure et très-vive, car il faut prendre la comparaison, non pas de la petitesse, mais de la vertu de cette graine, qui, quoique petite en volume, devient pourtant un arbre ; si donc, dit le Sauveur, votre foi égalait seulement un grain de sénevé, vous n'auriez qu'à dire à cette montagne (il parlait du Thabor) : Passez d'ici là, et elle y passerait, et rien ne vous serait impossible.

XXXIII.

Jésus-Christ prédit sa mort à ses disciples, et leur fait une importante leçon d'humilité.

Cependant le Sauveur préparait ses disciples au scandale que devait leur causer sa mort, dont le temps approchait, et saisissant toutes les occasions qui se présentaient de les prévenir sur tout ce qu'il devait souffrir à Jérusalem, il leur en faisait des peintures bien vives. Le Fils de l'homme, leur disait-il, sera livré à ses ennemis ; on le fera mourir, et après avoir été mis à mort, il ressuscitera le troisième jour. (*Marc, ix.*) Mais ils ne comprenaient pas ce qu'il disait, ajoute l'Évangéliste, prenant sans doute cette prédiction dans le sens figuré et métaphorique, car ils ne pouvaient pas s'imaginer que ce qu'il annonçait de sa passion, de sa

mort ignominieuse et de sa résurrection, pût jamais arriver ; ils craignaient même de l'interroger, craignant peut-être aussi qu'il ne leur en dit trop pour leur rendre certain un événement qui les aurait affligés, et dont la seule pensée leur causait des alarmes.

Étant arrivés à Capharnaüm, il demanda à ses disciples de quoi ils s'étaient entretenus en chemin. Personne n'osa répondre, parce qu'ils avaient disputé qui d'entre eux était le plus grand, c'est-à-dire, qui occuperait la première place dans son règne, ne pouvant se défaire de ces idées toutes terrestres dont les Juifs se repaissaient, croyant toujours que le Messie régnerait sur la terre dans l'abondance, dans la splendeur et dans l'éclat ; mais le Sauveur voulut bien, avec sa bonté et sa douceur ordinaires, corriger leurs fausses idées, et il leur dit : Si quelqu'un veut être le premier dans mon royaume, qu'il soit le dernier et le serviteur de tous ; le plus grand titre de grandeur chez moi, c'est l'humilité la plus profonde ; plus on est humble, plus on sera grand (*Marc, ix*). Puis prenant un petit enfant, il le mit au milieu d'eux, et après l'avoir embrassé pour montrer sa tendresse pour les âmes humbles, il leur dit : « Si vous ne changez, » c'est-à-dire, si vous ne prenez des sentiments bas et humbles de vous-mêmes, et si vous ne devenez comme des enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux ; mais quiconque se fera petit comme cet enfant, sera le plus grand dans le royaume céleste. (*Matth., xviii.*)

Jésus-Christ allant ensuite à Jérusalem pour la Pentecôte, fête fort célèbre parmi les Juifs, et ainsi nommée, parce qu'elle tombait le cinquantième jour après Pâques, anniversaire de la promulgation de la loi sur le mont Sinaï, les Samaritains chez qui le Sauveur passait avec ses disciples, lui refusèrent l'entrée d'une de leurs villes. Jean et Jacques, fils de Zébédée, choqués de ce refus, prièrent Jésus-Christ de leur permettre de faire descendre le feu du ciel sur cette ville, comme avait fait autrefois Élie en un cas pareil ; mais le Sauveur les reprit de leur zèle trop amer, en leur enseignant que la douceur devait toujours accompagner le zèle.

XXXIV.

Jésus-Christ instruit ses disciples par plusieurs paraboles.

Cependant Jésus ne cessait d'instruire ses disciples en particulier et le peuple en public, leur expliquant à tous d'une manière aisée et familière les mystères de la religion et les principaux points de sa morale ; et cela tantôt par l'exposition simple et naturelle des grandes vérités, tantôt par des comparaisons à la portée de chacun, et plus souvent par des paraboles.

Voulant leur faire entendre qu'il faut toujours être en garde contre les surprises de la mort, toujours veiller et toujours être prêt à aller paraître devant Dieu, parce que l'heure de la mort est incertaine, il leur fit la parabole du serviteur vigilant, qui est toujours prêt d'ouvrir à son maître à quelque heure qu'il vienne ; celle du père de famille, qui est toujours en garde contre les artifices et les surprises des voleurs, et celle des dix vierges, dont cinq sont rejetées pour n'avoir pas préparé leurs lampes, tandis que les cinq autres plus sages, se trouvent en état de recevoir l'Époux et d'entrer dans la salle du festin.

Voulant leur faire sentir combien une vie pauvre, humiliée et souffrante est préférable à une vie molle, délicieuse et enivrée de prospérités, il leur proposa l'exemple de Lazare et du mauvais riche. Pour confondre ceux qui présument d'eux-mêmes, comme s'ils étaient des saints, il leur représente deux hommes qui montent en même temps au temple pour prier, l'un pharisien et l'autre publicain. (*Luc.*, XVIII.) Celui-là se tient debout avec fierté, fait un grand étalage des prétendues bonnes œuvres dont il se vante, et jette un regard d'orgueilleuse pitié sur le publicain qu'il dit indigne de paraître devant Dieu, celui-ci au contraire, se regarde comme le plus grand des pécheurs, frappe sa poitrine, et n'osant lever les yeux au ciel, se contente de dire : Mon Dieu, soyez propice à un coupable comme moi. Aussi celui-ci qui, entrant dans le temple, était peut-être plus grand pécheur que le pharisien, en sort justifié, au lieu que le pharisien qui était entré plus innocent que le publicain, en sort plus criminel.

La parabole du serviteur (*Matth.*, XVIII) qui devait dix mille talents, et qui n'ayant pas de quoi les payer, obtient de son maître

qui en a pitié, la remise entière de sa dette, tandis que lui méchant et cruel traite avec la dernière rigueur un de ceux qui servaient avec lui, lequel ne lui devait que cent deniers ; cette parabole, dis-je, condamne la dureté qu'on a pour ses frères, tandis qu'on exige toute l'indulgence des autres pour soi-même. Pour montrer qu'on peut par la ferveur mériter autant en peu de temps auprès de Dieu que ceux qui ont vieilli à son service, il leur proposa la parabole des ouvriers qui n'étant venus au travail qu'à la dernière heure, reçoivent le même salaire que ceux qui avaient travaillé dès la pointe du jour. (*Matth.*, xx.) La parabole des talents que les deux serviteurs fidèles et industrieux ont si bien fait valoir, et que le troisième timide et paresseux a enfouis (*Matth.*, xxv), prouve combien il importe de ne pas rendre inutiles les talents que Dieu nous a donnés, et les grâces qu'il nous a faites par sa miséricorde ; enfin, celle du figuier qu'on veut couper, parce qu'il ne porte point de fruit, est une figure sensible d'une vie stérile en bonnes œuvres, et fait voir à quoi on doit s'attendre quand on ne porte que des feuilles sans produire des fruits.

Mais comme le temps de sa Passion approchait, Jésus, pour les prémunir, leur montrait par des paraboles combien était énorme le crime que commettaient ceux qui par la plus horrible impiété lui préparaient le plus ignominieux et le plus cruel de tous les supplices, crime qui devait attirer la plus horrible vengeance sur la nation tout entière.

Un père de famille (*Matth.*, xxi), leur dit-il, loua sa vigne à des vigneron ; le moment de la vendange étant venu, il envoya ses serviteurs aux vigneron pour recueillir les fruits de sa vigne ; mais les vigneron s'en étant saisis, battirent l'un, tuèrent l'autre et en assommèrent plusieurs à coups de pierres. Il en envoya encore d'autres en plus grand nombre que les premiers, qui ne furent pas mieux traités ; enfin il leur envoya son propre fils, disant : Ils auront du moins du respect pour mon fils unique ; mais les vigneron voyant le fils, dirent entre eux : Celui-ci est l'héritier ; venez, tuons-le, et nous aurons son héritage. Alors s'en étant saisis, ils le chassèrent de la vigne, et le firent mourir.

Quand le maître de la vigne viendra, ajouta-t-il, que fera-t-il à ces criminels vigneron ? Il les fera périr misérablement, et il louera sa vigne à d'autres qui lui en rendront bon compte. Les pharisiens qui étaient présents comprirent bien que cette parabole regardait toute la nation ; que les chefs du peuple, les scribes, les pharisiens, les prêtres, étaient ces méchants vignerons à qui le Seigneur avait donné le soin de sa vigne ; que les serviteurs que le Père de famille avait envoyés en différents temps, étaient les Prophètes qu'ils avaient fait mourir, et que le fils du Père de famille était Jésus-Christ lui-même, dont ils avaient déjà juré la perte. Loin de profiter de cette leçon allégorique, ils cherchèrent à se saisir de lui ; mais ils craignirent le peuple, qui le regardait comme le plus grand des Prophètes. Ils n'oublièrent rien dès lors pour lui tendre des pièges ; ils lui demandèrent à dessein, s'il était permis de payer le tribut à César (*Matth.*, xxii). Jésus voyant leur méchanceté : Hypocrites, leur dit-il, pourquoi cherchez-vous à me surprendre ? Montrez-moi une pièce de monnaie : de qui est cette figure et cette inscription ? — De César, répondirent-ils. Alors il leur dit : Rendez donc à César ce qui appartient à César, et à Dieu ce qui appartient à Dieu, et par là vous accomplirez les lois de la justice.

XXXV.

La douceur de Jésus-Christ à l'égard de la femme adultère, et la malice des Juifs pour le rendre odieux.

Ce piège ayant échoué, ils lui en tendirent un autre : leur dessein était de le rendre odieux, et de le convaincre d'ambition, en l'engageant malicieusement à faire un acte d'autorité et de juridiction qui, en blessant tout le sanhédrin ou grand conseil des Juifs, en aurait fait, selon eux, un criminel d'état, ce qui n'aurait pas manqué de lui attirer l'indignation du peuple. Jésus étant donc dans le parvis du Temple, les scribes, de concert avec les pharisiens, lui amenèrent une femme qu'on avait surprise en adultère, et l'ayant mise au milieu de l'assemblée (*Joan.*, viii) : Maître, dirent-ils au Sauveur, on vient de surprendre cette femme en adultère. Or Moïse, comme vous savez, nous a ordonné dans la loi de lapider ces sortes de femmes : que dites-vous là-dessus ?

c'était pour le tenter qu'ils parlaient ainsi, afin de pouvoir l'accuser, ajoute l'Évangéliste ; mais Jésus au lieu de répondre, se courbant, écrivait sur la terre avec le doigt. On croit que ce que le Sauveur écrivait sur le sable, rappelait aux accusateurs de la femme adultère ce qui devait les faire rougir, et ce dont ils étaient eux-mêmes coupables. Comme ils insistaient, demandant toujours une réponse, Jésus se redressa, et leur dit : Que celui de vous qui est sans péché, jette contre elle la première pierre ; et se courbant encore, il continuait d'écrire sur le sable. Ils n'eurent garde de répliquer ; mais tout honteux, confondus sans doute par les remords de leur propre conscience, sans dire un mot, ils s'en allèrent tous l'un après l'autre, et il ne resta que Jésus et la femme qui était au milieu du peuple. Alors se redressant, il dit à la femme : Où sont les gens qui vous accusaient ? Personne ne vous a-t-il condamnée ? — Personne, Seigneur, répondit-elle. Le Sauveur connaissant la sincère contrition qu'elle avait de son péché : Ni moi non plus, lui dit-il, je ne vous condamnerai point ; allez, et ne péchez plus désormais. Que cette conduite douce et charitable du Sauveur est une belle leçon pour ces durs et sévères docteurs qui veulent toujours faire descendre le feu du ciel sur la tête du pécheur, qui lient des fardeaux pesants qui ne peuvent se porter, et les mettent sur les épaules des autres, tandis qu'ils ne voudraient pas seulement les pousser eux-mêmes du bout des doigts !

Quand la passion fait agir, on ne se rebute pas aisément. Les pharisiens et les scribes avaient été bien des fois confondus par le Sauveur ; n'importe, ils revinrent encore à la charge ; ils lui demandèrent malicieusement, au milieu d'une grande foule, s'il était permis à un homme de renvoyer sa femme pour quelque sujet que ce fût. Il leur répondit que le mariage est indissoluble de son institution, et qu'un homme ne pouvait renvoyer sa femme hors le cas d'adultère ; et prenant occasion de là de leur parler du mérite de la chasteté, il releva l'éclat, le prix et les avantages admirables de cette incomparable vertu, peu connue et encore moins estimée des Juifs, mais qui serait bientôt chérie et cultivée par ceux qui suivraient sa doctrine. Tous, ajouta-t-il, ne com-

prennent pas cette morale ; l'homme animal goûte peu les vérités toutes spirituelles. La chasteté est un don de Dieu, heureux ceux qui recevront ce don et qui le conserveront toute leur vie ! Qui peut comprendre cela, le comprenne. Il voulait par là faire entendre que la chasteté n'était pas un précepte, mais seulement un conseil dont les hommes charnels étaient peu capables.

Au même moment un jeune homme s'approchant, lui dit : Maître, qu'ai-je à faire pour obtenir la vie éternelle ? — Gardez les commandements, lui répond le Sauveur. — Et lesquels ? repart le jeune homme. — Vous ne ferez point d'homicide, lui dit Jésus, vous ne commettrez point d'adultère, vous ne déroberez point, vous ne direz point de faux témoignage ; honorez votre père et votre mère ; de plus aimez votre prochain comme vous-même, et vous n'ignorez pas combien vous devez aimer Dieu. — J'ai gardé tous ces préceptes dès ma jeunesse, répond le jeune homme ; que me manque-t-il encore pour être parfait ? — Si vous voulez être parfait, lui dit Jésus, allez vendre ce que vous avez, et donnez-le aux pauvres, et vous aurez un trésor dans le ciel ; après quoi, venez, et suivez-moi. Le Sauveur pensait alors à l'état religieux, qui devait être un des plus précieux ornements de son Église. Le jeune homme ayant entendu ces paroles, s'en alla tout triste, car il possédait de grands biens ; ce sacrifice lui parut presque impossible. Alors Jésus dit à ses disciples : Je vous le dis en vérité, difficilement un riche entrera dans le ciel ; et il est plus aisé à un chameau de passer par le trou d'une aiguille, qu'il ne l'est à un homme riche d'entrer dans le royaume des cieux. C'était un proverbe commun parmi les Juifs : ils disaient de même d'un élément, pour marquer qu'une chose était naturellement impossible, ou extraordinairement difficile. Les disciples furent fort étonnés de ce discours, et dirent : Qui pourra donc être sauvé ? Mais Jésus se tournant vers eux, leur dit : Cela est impossible à l'égard des hommes, mais tout est possible à l'égard de Dieu. Sur quoi Pierre prenant la parole, lui dit : Voilà que nous avons tout quitté, nous autres, et que nous vous avons suivi ; qu'y aura-t-il donc pour nous ? (*Matth.*, XIX.) Jésus lui répondit : Je vous dis en

vérité, qu'au temps de la résurrection, lorsque le Fils de l'homme sera assis sur le trône de sa majesté, vous qui m'avez suivi, vous serez vous-même assis sur douze sièges, et vous jugerez les douze tribus d'Israël ; et quiconque aura quitté pour mon nom sa maison, ses plus proches parents et ses héritages, recevra le centuple même dès cette vie, et possédera la vie bienheureuse pendant toute l'éternité..

Jésus-Christ parle ici de son dernier avènement, conformément à l'idée qu'avaient les Juifs du règne du Messie ; ils l'attendaient comme un roi puissant qui devait rendre à la nation son premier éclat : c'est pourquoi il se représente lui-même sur un trône, et il établit les Apôtres comme les premiers de sa cour. Il ne fait mention que de douze tribus, parce qu'elles renfermaient toute la nation, et sous cette nation il entend tous les hommes, comme par le centuple, même dès cette vie, il entend cette paix de l'âme qui est si fort au-dessus des sens, ces consolations intérieures, ces bénédictions spirituelles et temporelles mêmes dont sont comblés ceux qui ayant tout quitté pour Dieu, suivent Jésus-Christ, et vivent selon son esprit, ses conseils et ses maximes.

Cependant le nombre de ceux qui croyaient en lui augmentant tous les jours, la jalousie et la haine des prêtres, des scribes et des pharisiens devenaient sans cesse plus aigres et plus ardentes. Le Sauveur étant venu au temple, les pharisiens l'attaquèrent encore, mais ils furent bientôt confondus. Jésus ayant dit (*Joan.*, viii) qu'il était la lumière du monde, et que ceux qui le suivent marchent toujours au grand jour, les pharisiens lui dirent : Vous rendez témoignage de vous-même, votre témoignage ne doit pas être reçu. Il leur répondit : Quoique je rende témoignage de moi-même, mon témoignage est légitime, parce que je sais d'où je suis venu et où je vais ; mais vous, vous ne savez d'où je viens ni où je vais ; vous jugez selon la chair, c'est-à-dire, que vous ne consultez que les apparences ; vous n'écoutez que vos passions dans le témoignage que vous portez des autres. C'est moi qui rends témoignage de moi-même, parce que je sais qui je suis, et que mon Père qui m'a envoyé rend aussi témoignage de moi par mes miracles, et par la puissance qu'il me

donne pour confirmer la vérité de mes paroles. — Où est votre Père ? dirent alors les pharisiens. — Vous ne savez ni qui je suis, ni qui est mon Père, leur répond Jésus ; si vous saviez qui je suis, si vous vouliez vous rendre aux preuves que je vous donne de ma divinité, vous sauriez aussi qui est mon Père, et où il est.

Ce fut dans cette partie du temple la plus fréquentée, où étaient placés différents trones pour recevoir les offrandes du peuple, et qu'on appelait le trésor, que le Sauveur fit cette déclaration de sa divinité en présence de tout le peuple. Les pharisiens et les scribes eussent bien voulu l'arrêter ; mais il n'y eut personne qui osât mettre la main sur lui, dit l'Évangéliste, parce que le temps qu'il avait fixé pour son sacrifice n'était pas encore venu.

XXXVI.

Le témoignage que Jésus-Christ rend de sa divinité.

Quelques jours après, le Sauveur prédit aux Juifs leur destinée malheureuse, suite de leur opiniâtre incrédulité : « Je m'en vais, leur dit-il, et vous me chercherez, et vous mourrez dans votre péché, » pour n'avoir pas voulu ouvrir les yeux à la lumière et reconnaître en moi le Messie ; car si vous ne croyez que c'est moi, certainement vous mourrez dans votre péché. — Qui êtes-vous ? reprirent les Juifs. — « Je suis, leur répondit-il, avant toutes choses celui qui vous parle ; » c'est-à-dire, moi qui vous parle, je suis le principe et le créateur de toutes choses ; je suis ce que je vous ai dit que j'étais, le Fils de Dieu ; je suis la lumière du monde, le pain de vie, le Messie si ardemment désiré et si longtemps attendu ; je suis le Sauveur des hommes. J'aurais bien des choses à dire de vous, et qui seraient pour vous un sujet de condamnation ; mais quand vous aurez élevé le Fils de l'homme, vous connaîtrez alors qui je suis, et vous saurez que je vous ai dit vrai. Jésus-Christ parle ici de sa mort sur la Croix. Vous comprendrez après ma mort, dit-il, que je suis Dieu ; qu'en tout ce que je fais, j'agis de concert avec mon Père, et que votre souverain malheur sera de n'avoir pas voulu connaître ce que je suis.

D'après ce discours, plusieurs crurent en lui ; et Jésus s'adres-

sant à eux : Si vous demeurez attachés à ma parole, vous serez effectivement mes disciples ; vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous affranchira. — Comment nous dites-vous : Vous serez affranchis, repartirent-ils, puisqu'étant les descendants d'Abraham nous ne fûmes jamais esclaves ? Jésus leur répondit : Sachez que quiconque pèche est esclave du péché ; si vous êtes les enfants d'Abraham, faites des actions dignes d'Abraham ; mais maintenant pourquoi cherchez-vous à me faire mourir, moi qui vous ai dit la vérité, que j'ai apprise de Dieu même ? Ce n'est point ainsi qu'Abraham a agi. Sur cela quelques-uns de l'assemblée lui dirent : Nous avons un seul Père qui est Dieu. — Si Dieu était votre Père, reprit Jésus, vous m'aimeriez certainement, parce que je suis né de Dieu, et que j'en suis venu ; car ce n'est pas de moi-même que je suis venu, mais c'est lui qui m'a envoyé : d'où vient que vous ne sauriez écouter mes paroles, et entrer dans ce que je vous dis ? Vous ne croyez que ce que le père de mensonge vous suggère ; mais pour moi, si je vous dis la vérité, vous ne me croyez pas. Qui de vous, ajouta-t-il, me convaincra de mensonge et de péché ? Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas ? Celui qui est enfant de Dieu écoute les paroles de Dieu ; ce qui fait que vous n'êtes pas enfants de Dieu. Si quelqu'un obéit à ma parole, il ne mourra jamais. — Nous voyons bien maintenant, dirent les Juifs, que vous êtes un démoniaque. Abraham est mort, les Prophètes sont morts aussi, et vous dites : Si quelqu'un obéit à ma parole, il ne mourra jamais. Etes-vous plus grand qu'Abraham notre père ? — Abraham votre père, reprit Jésus, a eu de l'empressement pour voir le jour de ma venue ; il le vit, et il en eut de la joie. — Quoi ! dirent les Juifs, vous n'avez pas seulement cinquante ans, et vous avez vu Abraham notre père ? Jésus leur repartit : En vérité, en vérité, je vous le dis, je suis avant la naissance d'Abraham. Cet aveu les révolta ; ils prirent des pierres pour les lui jeter ; mais Jésus se cacha, c'est-à-dire, se rendit invisible, et passa ainsi au milieu d'eux pour sortir du temple, ne se déroband alors à la fureur de ses ennemis, que pour se livrer lui-même à toute leur rage quand son temps de souffrir serait venu.

Un des miracles du Sauveur qui fit le plus de bruit, fut celui par lequel il rendit la vue à un homme né aveugle ; aussi les pharisiens mirent-ils tout en œuvre pour lui en ôter la gloire, ou du moins pour l'obscurcir.

XXXVII.

Jésus-Christ rend la vue à un homme né aveugle.

Jésus vit un homme qui était né aveugle : c'était le jour du sabbat. Ses disciples lui demandèrent si cet homme était aveugle en punition de son péché ou de celui de ses parents. Ni l'un, ni l'autre, répondit le Sauveur, mais Dieu l'a permis pour faire éclater sa toute-puissance et manifester, par ce miracle, la gloire de son propre Fils. Tant que je suis au monde, ajouta-t-il, je suis la lumière du monde et on n'a qu'à ouvrir les yeux et voir les œuvres que je fais pour savoir qui je suis. Puis il cracha à terre, et ayant détrempé de la terre avec sa salive, il en frotta les yeux de l'aveugle et lui dit : Allez-vous laver dans la piscine de Siloë. Cette piscine était formée des eaux d'une fontaine qui coulait au pied de la colline de Sion. Or, comme le nom de Siloë ou d'envoyé est un des noms que l'Écriture donne au Messie, il est visible que ce ne fut pas sans mystère que le Seigneur envoya l'aveugle à cette fontaine, pour apprendre que c'est lui qui nous régénère dans les eaux du Baptême, et qui guérit par sa grâce notre aveuglement spirituel. L'aveugle obéit, et à peine eut-il lavé ses yeux qu'il vit clair. Cette fontaine qui sort du mont Sion dans Jérusalem, se voit encore, et les Turcs vont s'y laver pour se guérir du mal d'yeux.

Ce miracle fit grand bruit. L'aveugle qui demandait l'aumône à la porte du temple, était connu de tout le monde, on ne pouvait croire que ce fût le même ; lui cependant disait : C'est moi, vous ne vous trompez point ; et il racontait tout haut comment cet homme appelé Jésus lui avait rendu la vue. Les pharisiens furent bientôt avertis de ce qui faisait l'admiration de toute la ville. Celui qui en était le sujet leur fut présenté ; ils l'interrogèrent, le questionnèrent, et voulurent apprendre de lui jusqu'aux moindres circonstances de ce qui s'était passé. C'était un jour de sabbat

que Jésus-Christ avait opéré ce miracle, ce qui fit dire à quelques-uns des pharisiens : Cet homme qui n'observe point le sabbat, ne vient point de la part de la part de Dieu. (*Joan.*, ix.) Mais les autres ne pouvaient comprendre comment un méchant homme aurait pu faire un si grand prodige, et il y avait de la division entre eux ; ils demandèrent à l'aveugle ce qu'il en pensait lui-même. Pour moi, répondit-il, je le crois un grand saint, un homme envoyé de Dieu, un prophète.

Tout cela les inquiétait ; ils aimèrent mieux n'en rien croire, jusqu'à ce qu'ils eussent fait venir ses parents. Le père et la mère ayant paru : Est-ce là, leur dirent-ils, votre fils que vous dites être né aveugle ? comment donc voit-il maintenant ? Eux qui craignaient ces chefs du peuple et qui savaient la résolution qu'ils avaient prise de chasser de la synagogue et d'excommunier quiconque reconnaîtrait Jésus pour le Christ, répondirent simplement : Nous savons bien que c'est là notre fils et qu'il est né aveugle, mais nous ne savons pas d'où vient qu'il voit présentement, ni par qui ses yeux ont été ouverts ; interrogez-le, il a assez d'âge, qu'il parle lui-même sur ce qui le touche. Les Juifs donc firent venir, pour la seconde fois, celui qui avait été aveugle et ils lui dirent : Rends gloire à Dieu (les Juifs se servaient de cette formule quand ils exigeaient le serment de quelqu'un, et qu'ils l'obligeaient de prendre Dieu à témoin qu'il disait la vérité) ; rends donc gloire à Dieu, lui dirent-ils : nous savons que cet homme est un pécheur, un méchant. — Je ne sais s'il est méchant, leur répondit-il, ce que je sais, c'est que j'étais aveugle, et que je vois maintenant. Sur cela, ils lui demandèrent de nouveau comment il lui avait rendu la vue, et il leur repartit : Je vous l'ai déjà dit, et vous l'avez entendu ; d'où vient que vous voulez que je le redise ? Avez-vous aussi envie, vous autres, d'être de ses disciples ? Ils s'emportèrent alors contre lui, et en le maudissant, ils lui dirent : Soyez-le vous-même son disciple ; pour nous, nous sommes disciples de Moïse ; nous savons que Dieu a parlé à Moïse ; mais pour celui-ci, nous ne savons de quelle part il vient.

C'est quelque chose d'admirable, repart cet homme, que vous

ne sachiez pas de quelle part il vient, ni qui il est, et que cependant il ait ouvert mes yeux et m'ait rendu la vue ! Or, nous savons que Dieu n'exauce point les pécheurs ; mais si quelqu'un sert Dieu et lui obéit, c'est celui-là que Dieu exauce. Depuis le commencement des siècles on n'a point entendu dire que personne ait rendu la vue à un homme né aveugle ; si celui-ci ne venait de la part de Dieu, il ne pourrait rien faire de ce qu'il fait.

Une réponse si sage les mit encore plus de mauvaise humeur. Tu n'es que péché dès le ventre de ta mère, lui dirent-ils, et tu te mêles de faire le docteur et de nous donner ici des leçons ; et ils le chassèrent. Jésus ayant appris qu'ils l'avaient mis dehors, et l'ayant rencontré, lui dit : Croyez-vous au Fils de Dieu ? — Et qui est-il, Seigneur, répondit-il, ce Fils de Dieu, afin que je croie en lui ? Jésus lui dit alors : Vous l'avez vu, et c'est lui-même qui vous parle. Alors cet homme s'écria : Je crois, Seigneur ! et se jetant à ses pieds il l'adora. Le Sauveur adressant alors la parole à tous ceux qui étaient présents : Je suis venu au monde, dit-il, pour faire justice, c'est-à-dire, pour manifester un secret impénétrable de la divine Providence qui, quoiqu'étonnant, ne laisse pas d'être juste, puisqu'il est fondé sur l'endurcissement volontaire des méchants. Je suis venu afin que ceux qui sont aveugles voient et que ceux qui voient deviennent aveugles. Les gentils qui sont dans les ténèbres, ouvriront un jour les yeux à la lumière, et les Juifs qui sont dans la lumière fermeront les yeux et vivront dans une sombre nuit. Les prêtres, les pharisiens et les docteurs de la loi qui sont si éclairés, seront aveuglés au milieu même de leurs lumières, et les plus simples parmi le peuple qui ont le cœur droit et l'esprit docile, seront éclairés de la lumière de la foi et de la vérité.

Le jugement que Jésus dit qu'il vient faire et la justice qu'il vient rendre, se prennent ici pour la condamnation qu'il fait des Juifs présomptueux et endurcis, et pour la grâce qu'il accorde aux gentils qui doivent entrer dans l'Église, tandis que les Juifs en seront exclus par leur orgueil et leur incrédulité : ainsi Jérémie, ainsi Isaïe, ainsi le saint vieillard Siméon l'avaient prédit en parlant du Messie. Les pharisiens comprirent bien que cette ter-

rible menace les regardait. Sommes-nous donc aussi des aveugles nous autres ? dirent-ils. — Si vous étiez aveugles, leur répond Jésus, vous seriez sans péché ; mais maintenant que vous dites : Nous voyons clair, votre péché subsiste ; les lumières mêmes et la science que vous vous vantez d'avoir, font votre condamnation et rendent votre infidélité inexcusable. Comme s'il eût voulu dire (c'est la pensée de saint Augustin) : Si vous sentiez votre aveuglement, vous auriez recours au médecin ; mais vous demeurez pécheurs parce qu'étant sages et saints à vos propres yeux, vous ne croyez avoir besoin de personne qui vous éclaire et vous sanctifie.

XXXVIII.

La Parabole du bon Pasteur. Nouveau témoignage de sa divinité.

Le Sauveur ayant ainsi confondu la sotte vanité de ces hommes superbes qui se mêlaient de conduire les autres, lorsqu'ils vivaient eux-mêmes dans un si pitoyable aveuglement, il leur proposa sous la parabole du Pasteur et des brebis, les caractères différents de trois sortes de personnes qui s'engagent dans le gouvernement des âmes. Il leur dit donc qu'il y en a qui au lieu d'entrer dans la bergerie par la porte, comme le vrai pasteur (*Joan.*; x), y entrent par quelque brèche ou par d'autres endroits, comme les larrons, pour voler, pour égorger et pour perdre, et il leur expliqua cette énigme, en leur disant qu'il était lui-même cette porte par laquelle il faut entrer dans la conduite du troupeau. Il nous représente en même temps l'Église comme une bergerie dans laquelle on ne peut entrer que par lui, et les fidèles comme des brebis dont il est le pasteur et le père.

Il y en a d'autres, ajouta-t-il, qui, étant entrés par la porte, conduisent les brebis avec un esprit de mercenaire ; en sorte que s'aimant uniquement eux-mêmes, ils les abandonnent dès qu'ils voient venir le loup. Enfin il y a de bons et légitimes pasteurs qui entrent par la porte en se faisant ouvrir par le portier ; ils connaissent les brebis et les brebis les connaissent ; ceux-ci en prennent grand soin, les conduisent dans de bons pâturages et les aiment jusqu'à exposer leur vie pour elles. Le Sauveur s'appliqua ensuite toutes les qualités de ces derniers, et fit voir

qu'il était le bon pasteur par excellence, puisqu'il était venu donner sa vie pour ses ouailles, et la donner bien volontairement, puisque personne ne pouvait la lui ravir malgré lui, et que quand il l'aurait donnée, il la reprendrait lui-même sans que personne pût l'en empêcher. Il déclara enfin que ceux qui étaient venus avant lui et qui s'étaient attribués l'autorité et le nom de Messie, ne l'étaient point, n'ayant aucune des qualités du bon Pasteur, qu'au reste, les Juifs n'étaient pas les seules brebis pour lesquelles il voulait donner sa vie ; qu'il y en avait d'autres, à savoir les gentils, qu'il fallait qu'il amenât dans sa bergerie, et que de tous ceux d'entre les uns et les autres qui écouterait sa voix, qui croiraient en lui, il ne se ferait qu'un troupeau dont lui-même serait l'unique Pasteur.

Ce discours de Jésus excita encore une nouvelle division parmi ses auditeurs : les uns disaient qu'il était possédé du démon, les autres soutenaient que ce n'était point là le langage d'un démoniaque et que le démon n'ouvrait pas les yeux des hommes nés aveugles et ne chassait point les autres démons des corps des possédés. (*Joan.*, x.)

Peu de temps après, durant la solennité du renouvellement du temple qui se célébrait en hiver, Jésus se promenant dans le portique de Salomon, les Juifs s'assemblèrent autour de lui, et lui dirent : Jusques à quand nous tiendrez-vous en suspens ? Si vous êtes le Christ, dites-le nous nettement. — Il y a déjà longtemps que je vous parle, leur dit-il, et vous ne croyez pas : les choses que je fais au nom de mon Père, vous disent assez clairement qui je suis, mais vous ne croyez ni à mes paroles ni à mes œuvres. Ce que m'a donné mon Père est au-dessus de toutes choses, et personne ne peut rien arracher de ses mains. Les Saints Pères entendent ces paroles de la nature et de la puissance divines que le Père donne au Fils par sa génération éternelle, et comme les Juifs avaient demandé au Sauveur qu'il leur dît nettement s'il était Fils de Dieu, et Dieu lui-même, il leur répond en leur disant : « Mon Père et moi nous sommes une même chose, » une même nature, une même essence ; nous avons même puissance, même sagesse, même éternité, même vertu. Le Sauveur ne pouvait pas

donner une déclaration plus claire ni plus expresse de sa divinité. Les Juifs le comprirent bien aussi, et ils ne crurent pas pouvoir donner un autre sens à ces paroles ; c'est ce qui les porta à vouloir le lapider. Jésus leur dit alors : J'ai fait à vos yeux beaucoup de bonnes actions, et beaucoup de prodiges par la vertu de mon Père ; pour laquelle de ces actions et de ces merveilles me lapidez-vous ? — Ce n'est point pour une bonne action que nous vous lapidons, répondent ces pharisiens et ces scribes ; c'est parce qu'étant homme, vous vous faites passer pour Dieu. (*Joan.*, x.)

Le Sauveur n'a garde de rétracter ou d'affaiblir la proposition qu'il venait d'émettre ; il la confirme même par un raisonnement qui ne souffre point de réplique et qui confond la malignité du cœur et de l'esprit de ces injustes censeurs. Les Prophètes, leur dit-il, sont appelés Dieu dans l'Écriture, parce que la parole de Dieu leur a été adressée et confiée ; à plus forte raison le Verbe de Dieu est-il Dieu lui-même. Il est évident par tout ce que je fais, que j'ai été sanctifié, c'est-à-dire, engendré de toute éternité par mon Père, par lui envoyé dans le temps au monde, pour être le Messie, et vous osez dire que je blasphème parce que j'ai dit « je suis le Fils de Dieu ? » (*Joan.*, x.) Si je ne fais pas des œuvres de Fils de Dieu, d'un Homme-Dieu, de Messie, ne me croyez point et dites que je suis un imposteur et que je blasphème ; mais si j'en fais et que vous ne vouliez pas me croire, croyez-en mes œuvres, afin que vous me connaissiez et que vous croyiez que le Père est en moi et que je suis en lui, et que mon Père et moi nous sommes une même chose.

Mais le cœur a trop d'influence sur nos pensées et nos jugements, pour laisser voir la vérité à ceux que la passion aveugle. Les pharisiens et les scribes confondus n'en étaient pas moins incrédules, et leur haine contre le Sauveur croissait avec leur indocilité : ils eussent voulu l'arrêter, mais ils craignaient quelque émotion populaire ; et Jésus qui ne voulait pas prévenir son heure, se retira de leurs mains. Leur malice cependant ne put empêcher que plusieurs de ceux qui l'avaient ouï ne crussent en lui et qu'ils ne le vinssent trouver au delà du Jourdain où il

s'était retiré, et ne se déclarassent ses disciples. Jean, disaient-ils, n'a point fait de miracles, et Jésus en a fait plusieurs ; d'ailleurs tout ce que Jean a dit de cet homme-ci, s'est trouvé véritable. Nous devons donc croire aussi sur sa parole, qu'il est le Messie, et nous attacher à lui. Les miracles de Jésus-Christ et le témoignage de Jean étaient deux preuves simples mais convaincantes, il fallait être aussi aveuglé par la passion que l'étaient les scribes et les pharisiens, pour ne pas se rendre à des témoignages si clairs et si sûrs.

XXXIX.

Jésus-Christ loge chez Marthe ; il démasque l'hypocrisie des pharisiens.

Le Fils de Dieu passant avec ses disciples par Béthanie, logea chez Marthe, sœur de Marie et de Lazare, qu'il honorait de son estime et de son amitié : il y fut reçu avec joie, et pendant que Marthe était empressée à préparer tout ce qu'il fallait pour traiter son divin hôte, sa sœur se tenait assise aux pieds de Jésus et écoutait avec avidité ses saintes instructions. Marthe se plaignit au Sauveur de ce que sa sœur la laissait toute seule pourvoir à tout, elle le pria de lui ordonner de lui venir en aide, mais Jésus justifiant la piété de Marie et son choix : Marthe, Marthe, lui dit-il, vous vous inquiétez et vous vous embarrassez de bien des choses ; après tout, une seule chose est nécessaire, Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point ôtée (*Luc.*, x). Le Sauveur ne condamnait point l'hospitalité que Marthe exerçait avec tant de charité envers lui et envers ses disciples, il blâmait seulement l'inquiétude et le trouble que cause un trop grand empressement et il lui préférait le zèle de sa propre perfection et de son salut, qui est certainement la seule chose indispensablement nécessaire et qui doit passer avant tout autre soin, quelque louable qu'il soit. Les pharisiens murmuraient entre eux de ce que Jésus s'était mis à table sans s'être lavé les mains. Le Sauveur qui pénétrait toutes leurs plus secrètes pensées, prit cette occasion pour démasquer leur hypocrisie et leur faire sentir combien étaient grossières les illusions dont ils se repaissaient.

Vous autres pharisiens, leur dit-il d'un ton de maître, vous avez grand soin de nettoyer le dehors de la coupe et du plat, et

la propreté extérieure fait en partie votre caractère, tandis que vous avez l'âme souillée de mille péchés dont vous vous mettez peu en peine ; votre cœur est plein de rapines et d'iniquité, et pourvu que vos mains soit lavées, vous êtes tranquilles. (*Luc.*, XI.) Insensés que vous êtes, ignorez-vous que Dieu ne fait cas que de l'innocence et de la pureté intérieure, et que quand le cœur est corrompu, la netteté extérieure ne fait qu'un sépulcre blanchi ? Vous prônez vos prétendues bonnes œuvres ; vous faites parade de vos jeûnes, de vos aumônes et de votre apparente régularité : hypocrites que vous êtes, que gagnez-vous par cette ostentation de vertu ? L'estime des hommes, et voilà toute votre récompense. Hélas ! vous êtes peu estimés des hommes et vous êtes réprouvés de Dieu.

Malheur à vous, ajouta-t-il, qui contents de payer la dîme des fruits de votre jardin, violez la loi dans ce qu'elle a de plus important, et négligez de rendre justice aux hommes et d'aimer Dieu ! (*Luc.*, XI.) Vous devez faire ces choses-là et ne pas omettre celles-ci. Malheur à vous qui vous faites un scrupule des moindres choses et qui commettez les plus grands crimes sans remords, semblables à des gens qui ont peur d'avaler un moucheron, et avalent sans peine, pour ainsi dire, un chameau ! Vous aimez à avoir les premières places dans les assemblées et à être salués dans les lieux publics, et sous prétexte de vos longues prières, vous vous croyez en droit d'opprimer la veuve et l'orphelin et de commettre mille injustices.

Les docteurs de la loi virent bien que ces reproches retombaient sur eux ; un d'entre eux prenant la parole : Maître, lui dit-il, vous nous déshonorez aussi nous-mêmes par ces reproches. Mais le Sauveur ne les épargna pas plus que les autres, et il prononça malheur sur eux, parce qu'ils imposaient aux autres un joug qu'ils n'auraient pas voulu eux-mêmes toucher du bout du doigt, et que n'entrant point dans le ciel, ils voulaient aussi en fermer l'entrée aux autres. Il leur prouva que les ornements magnifiques dont ils enrichissaient les tombeaux des Prophètes que leurs pères avaient fait mourir, ne laissaient pas d'être les marques de l'approbation qu'ils donnaient aux crimes

de leurs ancêtres (*Matth.*, xxiii), puisqu'en persécutant ceux qui leur disaient la vérité, ils faisaient bien voir qu'ils étaient les enfants de ceux qui avaient fait mourir les Prophètes; aussi finit-il en leur disant : Achevez de remplir la mesure de l'iniquité de vos pères. Puis il ajouta cette menace terrible : Je vais donc vous envoyer des prophètes, des sages et des interprètes de la loi; vous ferez mourir les uns, vous crucifierez les autres; il y en aura que vous flagellerez dans vos synagogues, et que vous poursuivrez de ville en ville, afin que tout le sang innocent qui a été répandu par vos pères retombe sur vous. Je vous le dis en vérité, tout cela retombera sur le peuple d'aujourd'hui. Ensuite élevant la voix : Jérusalem, Jérusalem, dit-il, qui fais mourir les Prophètes et qui lapides ceux qui te sont envoyés du Seigneur, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu ! (Jérusalem se prend ici pour toute la nation juive.) Voilà que votre maison va vous demeurer déserte, c'est-à-dire, votre ville et votre temple vont être la proie de vos ennemis, qui en feront une affreuse solitude.

XL.

Jésus-Christ prédit encore la ruine de Jérusalem, figure de ce qui doit précéder le dernier jugement, et il exhorte ses disciples à être fidèles.

Peu de jours après, Jésus sortait du temple lorsque ses disciples s'approchèrent de lui pour lui en faire considérer la magnificence; mais il leur dit alors en gémissant : Voyez-vous bien tout cela? Je vous le dis en vérité, il ne restera pas pierre sur pierre, pas une qui ne soit renversée. Cette prophétie fut accomplie à la lettre, après la prise de Jérusalem par les Romains, quarante ans après la mort du Sauveur du monde.

Jésus s'étant assis sur le mont d'Olivet, ses disciples lui demandèrent quand tout ce qu'il venait de prédire arriverait, et quel serait le signe de sa venue et de la consommation des siècles. Le Sauveur se contenta de leur faire une peinture vive et frappante de la ruine de Jérusalem, et à l'occasion de cette dé-

solution générale, châtement du crime des Juifs, il leur exposa les signes terribles et les affreux malheurs qui doivent précéder le dernier jugement, catastrophe dont la ruine entière de Jérusalem n'était qu'une faible figure. (*Matt.*, xxiv.)

La fin des siècles, leur dit-il, le temps que Dieu a déterminé dans ses décrets éternels, étant arrivé, on verra un bouleversement général dans toute la nature, qui s'armera, pour ainsi dire, afin de venger le Créateur du mépris qu'on aura fait de sa toute-puissance et de sa bonté. Alors des faux prophètes étaleront partout leurs artifices pour séduire, s'il était possible, jusqu'aux élus ; tout sera dans une horrible confusion ; on ne verra partout que semences de guerre, que divisions, que révoltes ; les nations s'élèveront contre les nations et la paix sera bannie même des familles : on ne verra plus que phénomènes effrayants, que présages funestes, jusqu'à ce que les secousses fréquentes et violentes de la terre qui s'ouvrira de toute part, fassent assez sentir que toute la masse va se dissoudre : le courroux horrible de la mer se fera entendre par le bruit de ses flots, qui, s'élevant en montagnes, ne présenteront aux yeux que d'affreux précipices ; le ciel tout en feu ne montrera plus aucun astre brillant ; tout sera éteint et cette nuit profonde, entremêlée de foudres que la main du Tout-Puissant aura allumées, annoncera, pour ainsi dire, les funérailles du monde : les pleurs, les gémissements, les cris de désespoir de tous les hommes et les hurlements effrayants de tous les animaux, feront sentir que c'est ici la fin du monde ; ce ne seront là cependant que les annonces et comme le prélude du jugement dernier. Figurez-vous s'il est possible, quelle sera la consternation des hommes à la vue de cet épouvantable bouleversement de l'univers. Heureux alors non les grands, non les rois de la terre à qui leur puissance ne sera plus d'aucun secours, mais les justes qui seront rassurés par leur innocence, lorsqu'ils verront paraître sur les nues, avec une grande puissance et dans une grande majesté, le Fils de l'homme précédé de sa Croix comme de son étendard, et suivi de tous ceux qui, s'étant enrôlés dans sa milice, seront morts en le servant. Alors tous les hommes étant ressuscités, paraîtront de-

vant son tribunal pour y être jugés et pour y entendre la sentence sans appel de leur éternelle destinée.

A l'égard du jour et de l'heure de cet épouvantable événement, qui que ce soit, excepté mon Père, n'en a connaissance; ce moment est caché même aux Anges : pour vous, ne vous mettez pas en peine de le savoir, mais seulement de vous y préparer par une vie innocente et riche en bonnes œuvres.

Jésus-Christ connaissait ce moment, non-seulement en tant que Dieu, mais encore en tant qu'Homme-Dieu, cette connaissance étant due à son humanité à cause de l'union substantielle avec la nature divine. Il veut seulement faire entendre qu'il n'a pas été envoyé pour apprendre aux hommes ce mystère, mais pour leur enseigner les moyens d'en prévenir les malheurs; aussi après leur avoir recommandé d'être en garde contre les faux prophètes qui n'oublieront rien pour séduire les fidèles par leurs belles paroles et par leurs faux miracles, il les exhorte à veiller sans cesse afin de n'être pas surpris.

Il leur dit ensuite qu'étant établis les intendants de sa maison pour distribuer à son peuple la nourriture de la divine parole, ils auraient à s'acquitter fidèlement de ce devoir, ne faisant pas comme l'économe insensé qui voyant que son maître ne revient point, dissipe en débauches le bien qui lui a été confié, ne se sert de l'autorité qu'il a sur les autres serviteurs que pour les maltraiter, et mérite, par cette conduite déréglée, d'être précipité avec les hypocrites et les infidèles dans ce lieu de peines où il n'y a que pleurs et grincements de dents; que puisque le souverain Juge doit venir sans les avertir du jour et de l'heure, ils devront veiller toujours comme un père de famille veillerait s'il savait l'heure et la nuit où l'on doit venir voler sa maison; que connaissant la volonté de leur maître, ils seraient d'autant plus coupables s'ils ne l'accomplissaient pas, et que plus on leur confiait, plus grand aussi était le compte qu'ils auraient à rendre; qu'au reste, après avoir fait tout ce qui leur aurait été commandé, loin de s'en élever et de s'applaudir, ils devront se regarder comme des serviteurs inutiles. Il les avertit en même temps de s'acquitter avec fidélité de leur ministère, de ne point s'attendre

à être bien venus des hommes, qu'ils n'en recevront que du mépris, mais que Dieu pour lequel seul ils devront travailler, sera aussi leur récompense.

Le Sauveur continuant toujours de parcourir les lieux qui, à l'égard de la Judée, étaient au delà du Jourdain, et se voyant suivi d'un grand peuple, se tourna vers eux et leur dit : Celui qui vient à moi, et qui ne hait pas son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères et ses sœurs et même sa propre personne, ne peut être mon disciple, non plus que qui ne porte pas sa croix chaque jour et ne me suit point. (*Luc.*, xiv.) Le Sauveur n'entend point une aversion, une haine formelle, par haïr son père et sa mère, il veut dire qu'on doit être disposé à tout sacrifier pour l'amour de lui. Le mot « haïr » signifie dans ce passage, comme dans d'autres endroits de l'Écriture, aimer moins ; ainsi l'explique saint Matthieu : Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi. (*Matth.*, x.) Le Sauveur établit le fondement du salut dans ce renoncement général de toutes choses. Quiconque d'entre vous, dit-il, ne renonce pas à tout ce qu'il a, ne peut être mon disciple. C'est en vain qu'on s'engage à me suivre, si on ne détache son cœur de l'amour des choses de la terre, et si on n'est disposé à se priver de tout ce qu'on a de plus cher dès que cela peut être un obstacle à la grande et unique affaire du salut.

XLI.

Jésus-Christ déclare qu'il est venu surtout pour les pécheurs ; il donne de salutaires avis à ses disciples.

Cependant les scribes et les pharisiens ne pouvaient souffrir la bonté et la douceur avec lesquelles le Sauveur se laissait approcher de toutes sortes de personnes, des publicains et des gens de mauvaise vie. Ces orgueilleux hypocrites toujours prêts à dire : Ne vous approchez pas de moi, se montraient grandement choqués de sa conduite ; pour les confondre, Jésus leur fit ces deux paraboles : Un homme qui a cent brebis, n'en laisse-t-il pas quatre-vingt-dix-neuf pour courir après la centième qui s'est égarée, et lorsqu'il l'a trouvée, ne la rapporte-t-il pas tout

joyeux sur ses épaules, invitant tous ses amis à prendre part à son bonheur. Une femme, qui de dix pièces d'argent en perd une, n'allume-t-elle pas la lampe, ne balaie-t-elle pas la maison, et ne la cherche-t-elle pas avec soin jusqu'à ce qu'elle l'ait trouvée, et l'ayant trouvée, ne se fait-elle pas une fête de se réjouir avec ses amis ? Ainsi je vous dis, ajouta-t-il, qu'il y a dans le ciel une joie singulière de la conversion d'un seul pécheur. (*Luc.*, xv.)

Jésus-Christ proposa une autre parabole à ses disciples ; elle lui donna lieu de confondre l'avarice des pharisiens, comme il avait déjà confondu leur orgueil et leur envie. Il leur dit donc : Un homme riche avait un intendant qu'il appela pour lui faire rendre compte de son administration et pour lui ôter son emploi d'après les plaintes qu'on faisait de sa conduite. Cet homme se voyant sur le point d'être réduit à la mendicité, s'avisa, pour se faire une ressource après la perte de sa place, de convoquer tous les débiteurs de son maître et de les décharger d'une partie de leurs dettes, permettant à celui qui devait cent barils d'huile de reprendre son obligation, et d'en faire une de cinquante ; à celui qui devait cent mesures de froment d'en faire une de quatre-vingts, et ainsi des autres. Jésus apprit à ses disciples à imiter non l'injustice, mais l'adresse et l'industrie de cet intendant, en leur faisant comprendre combien les enfants du siècle sont plus habiles dans leurs affaires temporelles que les enfants de lumière, c'est-à-dire, que les fidèles dans l'affaire importante du salut. Il leur recommanda ensuite d'être fidèles observateurs des moindres préceptes, parce que c'est dans la fidélité aux plus petites choses que paraît la plus grande vertu.

Il ajouta que le monde était plein de scandales, qu'il était nécessaire qu'il en arrivât, mais que malheureux est celui par qui il en arrive ; qu'au reste, le soin qu'on doit avoir de s'éloigner de tout ce qui peut nous être un sujet de chute, ne devait pas étouffer dans le cœur la charité qu'on doit avoir pour ceux qui en sont la cause. Il donna à ses disciples d'excellentes règles pour corriger celui qui fait mal et pour pardonner les injures. Si votre frère vous a offensé, leur dit-il, allez le trouver et reprenez-le avec douceur entre vous et lui, afin de le gagner, s'il se peut,

par cette conduite pleine de charité et de sagesse ; si la correction secrète ne lui sert de rien, il est bon de la réitérer devant deux ou trois personnes sages et discrètes, et si cet avertissement est encore inutile, prévenez les supérieurs et déférez-le à l'Église ; s'il n'écoute pas même la voix de l'Église, regardez-le comme un infidèle, comme un excommunié. Pierre lui ayant demandé combien de fois on devait pardonner les offenses reçues, Jésus lui dit que le pardon devait être accordé autant de fois qu'on était offensé. Je ne vous dis pas, ajouta-t-il, de pardonner jusqu'à sept fois, mais jusqu'à septante fois sept fois, c'est-à-dire, chaque fois qu'on reçoit une injure. Ces deux expressions ne marquent point un nombre déterminé, mais elles expriment clairement qu'il faut toujours pardonner.

En passant par un village, Jésus vit venir à lui dix lépreux qui, s'étant arrêtés loin de lui, s'écrièrent : « Jésus, notre Maître, ayez pitié de nous. » (*Luc.*, xvii.) Le Sauveur leur ordonna d'aller se présenter aux prêtres ; ils obéirent, et en y allant ils se trouvèrent guéris. Jésus-Christ leur faisait assez entendre par ces paroles, que leur lèpre disparaîtrait en chemin, puisqu'ils ne devaient aller se présenter aux prêtres qu'étant déjà purs, et que ceux-ci n'avaient à prononcer que sur leur guérison. L'un d'eux, qui était Samaritain et par conséquent étranger à l'égard des Juifs, revint aussitôt sur ses pas en glorifiant Dieu, et se jetant aux pieds de Jésus, le visage contre terre, lui rendit mille actions de grâces de la santé qu'il lui avait rendue. Jésus-Christ voulant faire remarquer combien la conduite des gentils à son égard était différente de celle du peuple juif, prononça ces paroles : Tous les dix n'ont-ils pas été guéris ? et où sont les neuf autres ? Il ne s'est donc trouvé parmi eux que cet étranger qui soit revenu rendre gloire à Dieu. Alors il lui dit : Levez-vous, allez, car votre foi vous a sauvé ; voulant exprimer qu'outre la guérison, sa reconnaissance envers son Sauveur lui avait mérité la grâce de devenir son disciple.

Les sadducéens, qui ne croyaient point la résurrection, pensèrent embarrasser le Sauveur en lui faisant une question captieuse. Maître, lui dirent-ils, une femme qui aurait eu successivement

jusqu'à sept maris, au temps de la résurrection duquel des sept sera-t-elle la femme ? (*Matth.*, xxii.) — Vous êtes dans l'erreur, leur répondit le Sauveur, vous qui jugez de l'autre vie par celle-ci ; au temps de la résurrection, il n'y aura ni maris ni femmes, mais on sera comme les Anges de Dieu dans le ciel

XLII.

Jésus-Christ ressuscite Lazare.

De tous les miracles que Jésus-Christ a faits, il n'en est point de plus frappant, ni qui fit plus de bruit que celui de la résurrection de Lazare.

Lazare était un homme de distinction parmi les Juifs ; il demeurait à Béthanie, bourg de Judée, près de Jérusalem, avec ses sœurs Marthe et Marie, tous disciples du Sauveur, qui aimait cette sainte famille, et il y avait quelquefois reçu l'hospitalité. Lazare étant tombé dangereusement malade, ses sœurs en donnèrent avis à Jésus, en lui envoyant dire seulement que « celui qu'il aimait était malade. » (*Joan.*, xi.) Jésus ayant appris cette nouvelle, répondit que cette maladie n'était pas pour qu'il mourût, mais pour l'honneur de Dieu, afin que son Fils en fût glorifié. Il demeura encore deux jours dans ce même lieu, qu'on croit être Bethabara. Après ces deux jours, il dit à ses disciples : Retournons en Judée. — Eh quoi ! Maître, lui répliquèrent-ils, il y a si peu de temps que les Juifs voulaient vous lapider, et vous pensez retourner en un pays où on a juré votre perte ? Jésus leur fit entendre qu'on n'entreprendrait rien contre lui que quand il le permettrait ; puis il leur dit : Notre ami Lazare dort, mais je vais l'éveiller. — S'il dort, répondirent-ils, il en échappera. Jésus appelait la mort de Lazare un sommeil, parce qu'il savait bien qu'il ne lui en coûterait pas plus de le ressusciter que de réveiller un homme qui dort, plein de vie. Alors Jésus leur dit ouvertement : Lazare est mort, et je suis bien aise, pour l'amour de vous, de ne m'y être pas trouvé, afin que votre foi devienne plus parfaite. Le Sauveur n'arriva à Béthanie que quatre jours après que Lazare eut été enterré. Comme Béthanie était près de Jérusalem, plusieurs personnes étaient venues de cette capitale pour consoler ses deux sœurs sur la mort de leur

frère. Marthe apprenant que Jésus arrivait, courut au-devant de lui hors du bourg, et fondant en larmes : Seigneur, lui dit-elle, si vous eussiez été ici, mon frère ne serait pas mort, mais je sais que vous êtes tout-puissant, et voilà ce qui me console. (*Joan.*, xi.) — Votre frère ressuscitera, lui dit Jésus. Marthe lui répondit : Je sais qu'il ressuscitera au dernier jour dans le temps de la résurrection. — Je suis la résurrection et la vie, repartit Jésus ; celui qui croit en moi vivra, quand même il serait mort, et quiconque croit en moi ne mourra point pour toujours. Croyez-vous cela ? — Oui, Seigneur, répondit-elle, je crois que vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant, qui êtes venu en ce monde. Ce qu'ayant dit, elle courut avertir sa sœur Marie, et lui dit à l'oreille : Le Maître est arrivé, il vous demande. A cette parole, Marie se leva et alla trouver Jésus hors du bourg où Marthe l'avait rencontré ; tous ceux qui étaient au logis avec elle la suivirent, s'imaginant qu'elle allait pleurer au tombeau de son frère.

Dès qu'elle fut arrivée au lieu où Jésus était, elle se jeta à ses pieds, et lui dit en pleurant : Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frère ne serait pas mort. Jésus voyant pleurer les deux sœurs et les Juifs qui étaient venus avec elles, en fut attendri : il répandit même quelques larmes. Ce que voyant, les Juifs se disaient les uns aux autres : Voyez à quel point il l'aimait. Quelques-uns même dirent : Eh quoi ! lui qui a rendu la vue à un homme né aveugle, ne pouvait-il pas empêcher celui-ci de mourir ? Le Sauveur demanda alors en quel lieu on l'avait enterré, non qu'il l'ignorât, lui à qui rien n'était caché, mais il voulait qu'on fit attention à tout, pour qu'on fût plus frappé du miracle. Prenez la peine de venir, lui dit-on, et vous le verrez. Jésus alla au lieu de la sépulture : c'était un endroit creusé dans le roc, et on avait mis par-dessus une pierre ; car les sépulcres des Juifs étaient ordinairement des espèces de grottes creusées dans le roc, ou faites de maçonnerie, dont l'entrée se fermait avec une grosse pierre ; il y avait dans ces grottes plusieurs petites cellules propres à recevoir chacune un corps ; la manière d'ensevelir chez les Juifs, était de couvrir la tête et le visage d'un linge que les

Latins et le Grecs appelaient suaire ; on enveloppait le reste du corps d'un drap qu'on serrait ensuite avec plusieurs bandes depuis les épaules jusqu'aux pieds. Jésus étant donc venu au lieu de la sépulture, ordonna qu'on ôtât la pierre qui le fermait. Marthe lui dit alors : Seigneur, il sent mauvais, car il y a quatre jours qu'il est enterré. — Ne vous ai-je pas dit, repartit Jésus, que si vous croyez, vous verrez Dieu glorifié ? On ôta donc la pierre. Il voulait qu'on ouvrit le sépulcre, dit saint Ambroise, afin que tous ceux qui étaient présents connussent bien par la puanteur du cadavre, qu'il était déjà à demi-corrompu. Alors Jésus, levant les yeux au ciel, dit tout haut : « Mon Père, je vous rends grâces de m'avoir exaucé ; pour moi, je sais bien que vous m'exaucez toujours ; mais ce que je dis, c'est à cause de ceux qui sont ici présents, afin qu'ils croient que vous m'avez envoyé. » (*Joan.*, XI.) Le Sauveur, remarquant les saints Pères, lève les yeux au ciel, et s'adresse à Dieu, afin qu'on ne pût l'accuser d'user de sortilèges, et de faire un si grand miracle au nom du démon. Il lui rend grâces de ce qu'il l'a écouté avant même qu'il l'eût prié, et il ajoute qu'il sait bien que son Père l'exauce toujours, pour montrer, dit saint Chrysostome, qu'il n'est pas comme les autres prophètes, qui ont besoin d'employer les prières auprès de Dieu pour faire des actions miraculeuses, mais qu'il les fait par sa propre puissance. Il parle comme si la chose était déjà faite, parce qu'il est sûr que comme il ne peut vouloir que ce que veut son Père, son Père aussi ne saurait ne pas vouloir ce qu'il veut ; ce qui prouve évidemment l'unité de volonté et de puissance. Le Sauveur ajoute que ce qu'il a dit, il ne l'a dit qu'afin que ceux qui sont présents sachent bien et croient qu'il est le véritable Messie envoyé par son Père céleste avec qui il n'a qu'une même volonté. On remarque que le Fils de Dieu a toujours soin de persuader au peuple qu'il n'est en rien inférieur à son Père ; s'il le prie, et s'il parle quelquefois comme homme, et en cette qualité comme inférieur à son Père, il mêle toujours dans sa prière quelques traits qui montrent son égalité.

Le Sauveur ayant dit ces paroles, s'écria d'un ton de voix fort haut : « Lazare, venez dehors. » (*Joan.*, XI.) A ces mots, le mort

sortit du sépulcre avec les bandes qui lui liaient les pieds et les mains, et avec le linge qui lui couvrait le visage. Ce fut ici un second miracle, car il n'était pas possible qu'un homme, quelque ressuscité, quelque plein de vie qu'il fût, pût sortir du sépulcre ayant les pieds liés, et collés l'un contre l'autre, et les mains attachées à ses côtés ; c'est ce que Jésus-Christ fit observer, en ordonnant qu'on le déliât pour le laisser marcher.

Jamais prodige plus surprenant ; c'était bien là une démonstration visible de sa toute-puissance et de sa divinité ; rien ne prouvait plus invinciblement qu'il était le Messie ; aussi les Juifs présents ne purent s'empêcher de le reconnaître pour tel. Ils avaient vu Lazare mort et enseveli depuis quatre jours ; le cadavre sentait mauvais, était à demi-corrompu ; ils avaient eux-mêmes ôté la pierre qui fermait le sépulcre. Au seul commandement de Jésus, Lazare sort du tombeau lié encore, serré par les bandes et enveloppé de ses linges mortuaires. On le délie en leur présence ; ils y aident eux-mêmes. Lazare ressuscité, ouvre les yeux ; il voit, il parle, il se jette aux pieds de Jésus-Christ ; il l'adore, et peu de jours après on le voit à table en nombreuse compagnie ; il prêche l'Évangile et il a le bonheur de donner son sang et sa vie pour celui qui l'avait arraché des bras de la mort. Un miracle si frappant, convertit un grand nombre de Juifs qui en furent les témoins. Le bruit de ce prodige fut bientôt répandu ; plusieurs même de ceux qui l'avaient vu, coururent à Jérusalem, et allèrent le raconter aux prêtres, aux scribes et aux pharisiens ; et cela devint le sujet ordinaire de tous les entretiens.

XLIII.

Les Juifs tiennent conseil contre le Sauveur, et concluent à le faire mourir.

La résurrection de Lazare était, pour ainsi dire, un miracle vivant, et chacun pouvait s'en convaincre par ses propres yeux : tout Jérusalem retentit des louanges qu'on donnait à Jésus, qu'on n'appelait plus que le Messie ; et à la vérité, il était bien difficile de ne pas le reconnaître à ces traits. Cependant les prêtres, surtout les plus élevés en dignité, les pharisiens et les scribes, bien informés par eux-mêmes de la vérité du prodige, s'assemblèrent

pour délibérer sur ce qu'ils avaient à faire. Il était plus clair que le jour qu'un homme qui se dit le vrai Fils de Dieu et le Messie, qui le prouve par les plus grands miracles, et en qui se vérifie tout ce que les Prophètes ont prédit du Fils de Dieu, doit être reconnu pour tel. Il n'y avait pas autre chose à conclure, il est vrai ; mais quand la passion et la haine ont subjugué le cœur et l'esprit, on est aveugle, on ne raisonne plus : c'est ce qu'on voit clairement dans toute la conduite que tiennent à l'égard de Jésus-Christ les pharisiens et les princes des prêtres ; ils conviennent tous du principe, ils sont tous convaincus des faits, et cependant ils concluent tous qu'il faut se défaire d'un homme en qui tout le monde reconnaît les traits et les caractères du Messie. Voici quelles furent la délibération et la conclusion de cette impie assemblée.

Cet homme dit positivement qu'il est Fils de Dieu, le Christ, le Messie ; pour le prouver, il opère, au nom de Dieu son Père, les miracles les plus inouïs, jusqu'à ressusciter les morts enterrés depuis quatre jours, à demi-corrompus, et dont on ne peut pas supporter l'odeur infecte. Si nous le laissons faire, tout le monde croira en lui, et les Romains qui nous ont déjà subjugués, et rendus comme leurs tributaires, achèveront de nous détruire, se saisiront de cette ville, et anéantiront notre nation. Alors l'un d'eux nommé Caïphe, grand-prêtre cette année-là, dit : Vous n'y entendez rien ; ne voyez-vous pas qu'il est de notre intérêt qu'un homme seul meure pour tout le peuple, et que la nation ne périsse pas tout entière ? Il disait mieux qu'il ne le prétendait : sa pensée était qu'il valait mieux sacrifier Jésus, en le faisant mourir, sans autre raison que parce qu'il attirait par ses miracles trop de monde après lui, qu'on pourrait le reconnaître un jour pour roi, et donner occasion par là aux Romains de ruiner le pays et le temple ; qu'ainsi il valait mieux sacrifier un seul homme que tout un peuple, et par sa mort prévenir la ruine de toute la nation.

C'était là ce que voulait dire Caïphe ; mais Dieu donnait un autre sens à ses paroles. Il ne croyait parler que d'après son propre esprit et en politique ; mais il parlait sans le savoir par

l'Esprit de Dieu et comme prophète, en déclarant qu'il fallait que Jésus mourût non-seulement pour sauver la nation juive, mais encore pour le salut de tout le genre humain : *Expedit vobis ut unus moriatur homo pro populo, et non tota gens pereat.* (Joan., xi.) L'arrêt fut porté, et depuis ce jour-là les pharisiens et les prêtres ne pensèrent plus qu'à trouver les moyens de le faire mourir ; ils donnèrent secrètement leurs ordres pour qu'on s'en saisis, quelque part qu'il se trouvât. Le Sauveur à qui rien n'était caché, et qui selon les décrets éternels, ne voulait être immolé qu'à la fête de Pâques, ne se montra plus en public, et il se retira près du désert, aux environs de Bethel, où il demeura près de deux mois avec ses Apôtres, qu'il préparait au scandale de sa Passion et de sa mort.

La solennité de Pâques était proche : c'était pendant cette fête que Jésus devait consommer, par le sacrifice de sa vie, le grand ouvrage de notre rédemption ; il se disposa à la mort avec joie, et se mit en chemin pour aller à Jérusalem, heureux de donner sa vie pour le salut des hommes. Passant par la Samarie, il arriva à une ville de la province où on ne voulut point le recevoir, parce qu'on reconnut qu'il allait à Jérusalem, tant était grande l'antipathie des Samaritains pour les Juifs. Les deux fils de Zébédée, Jacques et Jean, indignés de l'affront qu'on faisait à leur Maître, lui dirent : Seigneur, voulez-vous que nous commandions au feu du ciel de les consumer, pour vous venger de l'affront qu'ils vous font ? (*Luc.*, ix.) Mais le Sauveur qui voulait nous apprendre que l'esprit de ses véritables disciples devait être un esprit de charité et de douceur, et que tout zèle dur et amer, sous quelque prétexte que ce soit, est un faux zèle, se tournant vers eux, les reprit. Vous ne savez pas, leur dit-il, par quel esprit vous devez agir ; le Fils de l'homme n'est pas venu pour ôter la vie, mais pour les sauver et leur faire miséricorde ; et sachez que je veux la miséricorde, et non pas la vengeance : « Car je ne suis pas venu pour les justes, mais pour les pécheurs. » (*Matth.*, ix) Ainsi il passa outre, et ils allèrent loger dans un autre bourg.

XLIV.

Jésus-Christ prédit sa mort et toutes les circonstances de sa Passion.

Cette joie et cette assurance qui paraissaient jusque sur le visage de Jésus-Christ, n'étaient pas dans le cœur des Apôtres ; ils étaient tous d'une morne tristesse dans la crainte de ce qui devait arriver. Le Sauveur s'en aperçut, et voulant les prévenir pour les encourager, il les prit à part, et leur dit : Nous allons enfin à Jérusalem, où tout ce que les Prophètes ont prédit du Fils de l'homme sera accompli ; car il y sera livré aux princes des prêtres et aux docteurs de la loi, qui le condamneront à la mort, et le livreront aux gentils pour être traité avec dérision, pour être flagellé et couvert de crachats. Et après qu'on l'aura flagellé et traité de la manière la plus indigne, on le mettra à mort. Je vous ai déjà prédit cela plusieurs fois, afin que quand vous en serez les témoins, vous sachiez que rien n'arrivera que je ne l'eusse bien prévu, et qu'il ne tenait qu'à moi de l'éviter ; mais si je le souffre, c'est parce que je l'ai bien voulu, et que c'est moi, conformément à la volonté de Dieu mon Père, qui ai désiré racheter les hommes par une mort si ignominieuse. Cette prédiction que vous verrez s'accomplir bientôt jusqu'aux moindres circonstances, doit vous répondre de celle que je vais faire ; je ressusciterai glorieux et triomphant trois jours après être mort sur la Croix. L'assurance que je vous donne de ma résurrection doit vous prémunir contre le scandale de mon supplice, et la connaissance que j'ai de l'une et de l'autre, doit vous être une preuve évidente de ma divinité, quelque frappante que soit l'opposition qui paraît être entre une telle mort et la qualité de Messie. L'Évangile nous assure que les Apôtres ne comprirent pas plus cette troisième prédiction que les deux premières.

Dans le même moment, Marie Salomé, mère de Jean et de Jacques, s'approcha de lui, et le pria de vouloir bien promettre à ses deux fils les deux premières places dans son royaume. (*Math.*, xx.) Le Sauveur ne fit point de réponse à la demande ambitieuse de cette femme ; mais s'adressant à ses enfants qui la faisaient parler, il leur dit : Vous ne savez ce que vous demandez ;

mon royaume n'est pas tel que vous vous imaginez ; les premières places ne se donnent pas à la simple faveur, mais au mérite, et c'est par les souffrances, les humiliations et les croix qu'on doit les mériter : pouvez-vous boire le calice que je dois boire ? Cette expression qui se trouve souvent employée dans l'Écriture, était fort en usage chez les Juifs pour marquer les souffrances et les afflictions. Nous le pouvons, répondirent les deux frères. Il paraît que cette réponse, loin de venir de leur présomption, partait d'un attachement sincère et d'un amour tendre pour Jésus-Christ ; aussi les assura-t-il qu'ils auraient part à son calice ; que pour le rang et la place qu'ils devaient avoir dans son royaume, ils devaient en laisser la disposition à la bonté de Dieu.

L'ambition de ces deux Apôtres déplut aux autres dix, et ils en conçurent quelque indignation. Le Sauveur qui connaissait le fond de leurs cœurs, et qui voulait guérir cet orgueil qui rendait les uns ambitieux et les autres jaloux, les appela et leur apprit qu'ils ne devaient pas ressembler aux grands du monde, qui n'aiment que la prééminence, qui dominent avec empire sur leurs sujets ; qu'à son service, il fallait au contraire que celui qui voudrait être grand parmi eux, fût le serviteur de tous les autres, à l'exemple du Fils de l'homme qui n'était pas venu pour être servi, mais pour servir et pour racheter les âmes par sa mort.

XLV.

Le Sauveur loge chez Zachée. On croit qu'il va faire paraître le règne de Dieu. Judas condamne la dévotion de Magdeleine.

Le Sauveur continuant son voyage, arriva à Jéricho, et rendit la vue à deux aveugles. Il y avait dans la ville un homme nommé Zachée, chef des publicains, et fort riche, qui depuis longtemps avait grande envie de voir Jésus-Christ ; comme la foule l'en empêchait, parce qu'il était de petite taille, il courut devant et monta sur un sycamore dans un lieu où le Seigneur devait passer. Jésus y passa en effet, et, levant les yeux, il le vit et lui dit : Zachée, descendez vite, parce qu'il faut que je loge aujourd'hui chez vous. Zachée descendit aussitôt, et le reçut chez lui avec une joie extrême. Pendant qu'on disait en murmurant : Eh quoi ! il est allé loger

chez un homme décrié par ses usures ? Jésus leur fit voir par le changement miraculeux qu'il opéra dans le cœur de ce publicain, qu'il était entré comme un médecin dans la maison d'un malade pour le guérir ; car Zachée, converti subitement, vint se jeter aux pieds du Sauveur, et lui dit : Seigneur, dès ce moment je donne la moitié de mon bien aux pauvres, et si j'ai fait tort à quelqu'un en quelque chose, je lui en rends quatre fois autant. Alors Jésus, plein de joie d'avoir ramené cette brebis égarée, s'écria : C'est aujourd'hui un jour de salut pour cette maison ; et si Zachée a été regardé jusqu'ici par les Juifs comme un étranger et un païen, il est devenu par la foi un des enfants d'Abraham.

Quelques-uns de ceux qui l'écoutaient avec admiration crurent que le règne glorieux du Messie, tel qu'ils se le figuraient, allait paraître bientôt, et que Jésus, se rendant à Jérusalem, pourrait bien, à la fête de Pâques prochaine, établir ce royaume dont il avait si souvent parlé ; car ils ne pouvaient se défaire de leurs préjugés sur la personne et sur le règne temporel du Messie. Le Fils de Dieu qui connaissait leurs pensées, fit une parabole pour leur donner à comprendre que le temps où il devait faire paraître sa puissance n'était pas encore venu ; que son royaume n'arriverait qu'après avoir été lui-même maltraité par ses propres sujets qui n'ont pas voulu le reconnaître pour Messie ; qu'après qu'on aurait exercé la même cruauté sur ses serviteurs, c'est-à-dire, sur ses disciples qu'il leur aura envoyés ; enfin, que ce sera proprement au jugement dernier, qui sera le grand jour des récompenses et des châtiments, que brillera aux yeux de tous les hommes sa gloire et sa majesté.

Après ce discours, Jésus se mit en chemin pour aller à Jérusalem, six jours avant la fête de Pâques. Etant arrivé à Béthanie, où il avait ressuscité depuis peu Lazare, frère de Marthe et de Marie, Simon, surnommé le lépreux, le pria à souper. Lazare fut un des conviés, et Marthe voulut servir à table pendant le repas ; Marie, sœur de Lazare et de Marthe, vint répandre sur les pieds de Jésus un parfum de grand prix, puisqu'il fut estimé cent cinquante livres ; toute la maison fut embaumée. (*Matth.*, xxvi.)

Judas, le traître, en murmura assez haut, disant : A quoi bon cette profusion et cette dépense ? ne valait-il pas mieux vendre cette précieuse liqueur, et nous en donner l'argent pour le distribuer aux pauvres ? Ce n'est pas qu'il se mit fort en peine des pauvres, ajoute l'historien sacré, mais c'était un voleur, et comme il était chargé de la bourse commune, où on mettait les aumônes qu'on leur faisait pour leurs besoins, et pour les distribuer aux pauvres, il eût voulu avoir entre les mains le prix de ce parfum pour en satisfaire son avarice. Le Sauveur voyant que quelques uns de ses disciples même semblaient désapprouver ce que Marie venait de faire pour lui rendre honneur, quoique cela se pratiquât d'ordinaire dans les repas parmi les Juifs, prit sa défense, et fit son éloge. Pourquoi contristez-vous cette femme ? leur dit-il. C'est une bonne œuvre qu'elle vient de faire ; elle a prévenu le jour de ma sépulture, en parfumant par avance mon corps. Vous ne manquerez jamais de pauvres à qui vous puissiez faire la charité, vous en aurez toujours avec vous ; mais vous ne m'aurez pas toujours visiblement sur la terre, et sachez que l'action de Marie sera connue et louée partout où mon Evangile sera prêché. Cependant beaucoup de gens ayant su à Jérusalem l'arrivée de Jésus à Béthanie, y vinrent pour le voir, et pour voir Lazare qu'il avait ressuscité : tout cela excita la colère des princes des prêtres et des pharisiens, et ils pensèrent même à faire mourir Lazare, parce que sa résurrection, preuve éclatante de la divinité de Jésus-Christ, lui attirait tous les jours de nouveaux disciples.

Le lendemain Jésus partit de Béthanie, et lorsqu'il fut proche du bourg de Bethphagé, situé au pied du mont Olivet, à une demi-lieue de Jérusalem, il dit à deux de ses disciples : Allez à ce village qui est devant vous, vous y trouverez une ânesse, et auprès d'elle son ânon qui n'a encore porté personne ; déliez-la et menez-la, et si ceux à qui ils appartiennent vous demandent ce que vous voulez en faire, vous leur répondrez seulement que le Seigneur en a besoin. Or, tout ceci se fit, dit l'Évangéliste (*Matth.*, xxi), afin que tout ce qui avait été prédit du Messie s'accomplît et en particulier cette parole du prophète Zacharie

Dites à la fille de Sion, c'est-à-dire à Jérusalem : Voici votre Roi qui vient à vous, dans un esprit de douceur, monté sur une ânesse, et sur l'ânon de celle qui porte le joug. Les disciples obéirent ponctuellement à cet ordre, et la chose s'étant passée comme il le leur avait prédit, ils lui amenèrent l'ânon et l'ânesse que Jésus monta après qu'ils l'eurent couverte de leur manteaux.

XLVI.

L'entrée de Jésus-Christ dans Jérusalem.

Plusieurs interprètes croient que Jésus monta d'abord sur l'ânesse pour épargner l'ânon qui, étant encore jeune, eût eu de la peine à le porter tout le chemin, et que le Sauveur changea de monture, quand il fut près de la ville. Le Prophète en effet dit : « Voici votre Roi qui vient à vous, ce Roi juste qui est le Sauveur ; il est pauvre, et il est monté sur l'ânesse et l'ânon de l'ânesse. » (*Zach.*, ix.)

Cependant le peuple qui était venu de Jérusalem pour la fête, et qui avait appris la résurrection de Lazare de ceux mêmes qui en avaient été témoins, ayant su que Jésus s'y rendait, prit des branches de palmier, et s'en alla en grande foule au-devant de lui en criant : *Hosanna Filio David*, c'est-à-dire, salut et gloire au Fils de David ; vive le roi d'Israël qui vient au nom du Seigneur ! La joie et la vénération du peuple étaient si grandes, que les uns étendaient leurs manteaux et leurs robes le long du chemin, et les autres coupant des branches d'arbres, les jetaient par où il passait. Lorsqu'on approchait de la ville, les disciples poussés d'un transport de joie à la vue de cette gloire que recevait leur Maître, joignirent leurs chants d'allégresse à ceux du peuple, et se mirent à louer Dieu de toutes les merveilles qu'ils avaient vues, en disant à haute voix : « Béni soit le Roi qui vient au nom du Seigneur ; paix sur la terre et gloire dans le ciel. » Tout le peuple, tant ceux qui marchaient devant le Sauveur que ceux qui le suivaient, joignant leurs acclamations à celles des disciples, on entendait retentir de tous côtés : *Hosanna*, gloire au Fils de David ; béni soit celui qui vient au nom du Seigneur : *Hosanna*, salut et gloire au plus haut des cieux.

Les princes des prêtres, les scribes et les pharisiens ne purent voir sans dépit les honneurs extraordinaires qu'on rendait à un homme dont ils avaient conspiré la perte, et ils se disaient les uns aux autres : Vous voyez que nous ne gagnons rien ; voilà que tout le monde court après lui. Il y en eut même quelques-uns qui s'étant mêlés parmi le peuple, ne purent cacher leur indignation, et ils dirent à Jésus : Maître, faites taire vos disciples. Mais il leur répondit avec sa douceur ordinaire : Je vous assure que quand ils se tairaient, les pierres parleraient plus haut qu'eux.

Dès que le Sauveur aperçut Jérusalem, il ne put retenir ses larmes, pensant aux malheurs qui devaient arriver sur cette malheureuse cité et sur toute la nation. Les pleurs qu'il versa furent accompagnées de cette plainte touchante : O ville infortunée, qui jusqu'ici n'as pas voulu connaître ce qui devait faire ton bonheur ! pourquoi as-tu depuis si longtemps fermé les yeux à la lumière ? Ah ! si du moins tu les ouvrais en ce jour qui est pour toi un jour de grâce et de paix, en ce jour où la voix du peuple et même celle des enfants t'invitent à reconnaître et à recevoir ton Sauveur et ton Père ! mais tu es aveugle et tu le veux être : sache donc, ville infortunée, que Dieu qui connaît ton aveuglement volontaire, te visitera dans sa colère ; sache que le temps de ta ruine est proche : tu verras dans peu d'années tes ennemis qui t'assiègeront, te serreront de toutes parts, et, qui t'ayant forcée à te rendre, feront un horrible massacre de tes habitants, raseront tes murs, mettront tout à feu et à sang dans ton enceinte, ruineront de fond en comble tous tes superbes bâtiments, et ne te laisseront pas pierre sur pierre ; c'est ainsi que Dieu te visitera dans sa fureur, pour ne pas l'avoir voulu recevoir quand il t'a visitée en Sauveur et en Père. Jésus-Christ montrait par ces paroles qu'il était plus sensible aux malheurs de Jérusalem qu'aux acclamations de ce peuple. A son arrivée, toute la ville fut émue, et chacun demandait : Qui est donc cet homme ? et la foule dont il était accompagné répondait : Eh quoi ! vous ne savez pas que c'est Jésus de Nazareth, ce grand Prophète si puissant en paroles et en œuvres ? Les Juifs ne furent pas les seuls à faire paraître leur empressement.

Quelques gentils, de ceux qui étaient venus pour adorer Dieu au jour de la fête, ne témoignèrent pas un moindre désir de le voir. (*Joan.*, xii.) Il est probable que ces gentils étaient pour la plupart prosélytes et songeaient à embrasser le judaïsme, ou du moins qu'ils croyaient et adoraient un seul Dieu : ils s'adressèrent d'abord à Philippe, lui témoignant l'envie qu'ils avaient de voir Jésus-Christ. Philippe le dit à André, et tous deux en avertirent leur Maître. Jésus qui se préparait à mériter par son sacrifice le salut des gentils, aussi bien que des Juifs, répondit à ces deux Apôtres que l'heure était venue qu'il allait être glorifié, et que comme le grain de froment ne porte du fruit qu'après qu'il est mort dans la terre où on l'a jeté, de même sa mort serait la semence d'une grande moisson ; que les fidèles qui en seraient le fruit, apprendraient à son exemple à haïr leur vie en ce monde, afin de la conserver pour l'autre, et qu'en marchant sur ses traces, ils arriveraient au séjour des bienheureux.

Le Sauveur voulant prévenir la pensée qu'on pourrait avoir que les humiliations et le trépas n'avaient rien eu pour lui d'amer et de terrible, et qu'étant Dieu, il avait émoussé la douleur, et dissipé toutes les frayeurs de la mort, il voulut les ressentir, même sans adoucissement ; il excita volontairement en son âme une agitation des plus vives qui lui fit dire : J'ai maintenant l'esprit dans le trouble, et que dirai-je ? Mon Père, délivrez-moi de cette heure-là. (*Joan.*, xii.) Puis, comme pour se rassurer lui-même, il ajouta : Mais c'est pour cette heure même que je suis venu. Le trouble que Jésus fait ici paraître à la pensée de sa Passion, lui était entièrement libre, aussi bien que celui qu'il éprouva peu de jours après dans le jardin des Oliviers, dit un savant interprète. La conformité parfaite qui se trouvait entre la volonté humaine et la volonté divine de Jésus-Christ, ne diminuait point la vivacité du sentiment que devait produire dans la partie inférieure l'idée d'une mort cruelle, et ce sentiment n'était point non plus opposé à la soumission qu'il avait aux ordres de son Père, auxquels il avait lui-même librement souscrit ; aussi ajouta-t-il : Mon Père, glorifiez votre nom ; comme s'il eût dit : Puisque vous voulez que ma mort serve à votre gloire, je ne demande que l'ac-

complissement de votre volonté. Alors on entendit une voix du ciel, qui dit : « Je l'ai déjà glorifié et je le glorifierai encore, » par les merveilles que vous avez déjà opérées, et par celles que vous opérerez à l'avenir.

XLVII.

Le Sauveur prédit la conversion des gentils à la foi.

Ceux qui étaient présents et qui avaient entendu cette voix, dirent, les uns, que c'était un coup de tonnerre, les autres, que c'était un Ange qui lui avait parlé, mais il leur répondit : Cette voix n'est point pour moi, mais pour vous. Et pour marquer les effets que devait opérer la mort qu'il endurerait sur la croix : C'est maintenant, ajouta-t-il, qu'on va faire justice du monde, qui jusqu'ici semblait insulter impunément à Dieu ; c'est maintenant que le prince de ce monde va être chassé, et l'empire qu'il avait usurpé sur l'esprit et le cœur des hommes, détruit, et par l'abolition de l'idolâtrie, et par la vocation des gentils à la foi, et je vous déclare que quand je serai élevé de terre (sur la croix), j'attirerai tout à moi, Juifs et gentils, Grecs et barbares ; je ne ferai acception de personne ; le ciel sera ouvert à tous : nul peuple qui soit exclu de mon alliance, et comme je vais mourir pour le salut de tous, nul homme qui ne puisse avoir part au bienfait de la rédemption. Or, il disait cela, dit l'Évangéliste, pour faire entendre de quel genre de mort il devait mourir. Les Juifs le comprirent bien et ils lui demandèrent aussitôt comment il accordait la mort du Fils de l'homme avec l'Écriture qui affirme que le Christ doit demeurer éternellement. Et comment dites-vous, ajoutèrent-ils, qu'il faut qu'on élève le Fils de l'homme ? quel est ce Fils de l'homme ? Le Seigneur leur répondit : Vous avez encore la lumière avec vous pour un peu de temps ; marchez donc, tandis que vous avez la lumière, car il n'est plus temps d'agir quand il est nuit. Pendant que vous avez la lumière profitez-en. J'ai désormais peu de temps à vivre avec vous ; usez de la facilité que ma présence vous donne de vous sauver : le moment va venir où ceux qui n'auront pas voulu croire en moi, seront abandonnés à leurs ténèbres et à leur volontaire aveuglement.

Jésus ayant dit ces paroles, se retira, jugeant bien qu'après tant de miracles opérés à leurs yeux, il était inutile de leur en dire davantage. Ceci se passa dans le temple, d'où il avait chassé en arrivant, ceux qui le profanaient par un indigne trafic. Le soir même, Jésus s'en retourna à Béthanie avec ses douze Apôtres; le lendemain matin il revint à Jérusalem; en chemin, s'étant approché d'un figuier, et n'y ayant point trouvé de fruit, il le maudit, quoique ce ne fût point le temps des figues. L'arbre sécha à l'instant, et il dit à ses Apôtres qui en parurent surpris : Ce prodige vous fait comprendre que la vie de l'âme fidèle ne doit jamais être sans fruit. Étant entré dans le temple, il se vit entouré de beaucoup de monde parmi lesquels étaient des pharisiens et des scribes qui, ayant entendu les différentes paraboles qu'il avait proposées et tout ce qu'il avait dit du jugement dernier et de la terrible sentence du souverain Juge, s'aperçurent bien que c'était d'eux qu'il parlait, tellement ils étaient dépeints dans la plupart de ses discours. Pleins de dépit, ils eussent bien voulu l'arrêter, mais ils n'osèrent s'en saisir, craignant d'être maltraités par le peuple. Comme son heure était venue, il ne se cachait plus; il paraissait le jour dans le temple, et le soir il se retirait sur le mont d'Olivet, passant la nuit en prières.

XLVIII.

Les Juifs délibèrent sur les moyens de se saisir de Jésus-Christ.

Cependant deux jours avant la fête de Pâques, c'est-à-dire le mercredi, les ennemis du Sauveur, qui étaient tous des chefs de la synagogue, des scribes et des pharisiens, s'assemblèrent dans la salle du grand-prêtre Caïphe; ils tinrent conseil entre eux sur les moyens de s'en saisir. La fureur et l'acharnement que les chefs de la synagogue, les docteurs de la loi et les pharisiens mettaient à le faire mourir, n'étaient pas seulement l'effet de leur jalousie et de leur malice, c'était encore l'effet de leurs remords. Quelque vives que fussent leur aversion et leur haine contre lui, parce qu'il les avait peu ménagés, et qu'en les démasquant, il avait mis dans tout leur jour leurs dérèglements, leur orgueil et leur hypocrisie, cependant la multitude prodigieuse

gieuse de miracles dont ils avaient été les témoins, l'accomplissement des prophéties, touchant le Messie, si visible dans sa personne et dans sa conduite, l'époque du temps, tout cela, malgré leur noire jalousie, les empêchait de douter que cet homme si puissant en paroles et en œuvres ne fût véritablement le Fils de Dieu comme il l'assurait. Pour calmer le trouble de leur conscience et pour se tranquilliser, ils s'étaient imaginé que s'ils pouvaient venir à bout de l'arrêter et de le faire mourir sur la Croix, ce serait une preuve visible qu'il était un imposteur, persuadés qu'ils étaient que le Messie ne pouvait pas mourir d'une mort ignominieuse, lui qui devait régner éternellement. C'est pour cela que le voyant prêt à expirer sur la Croix, ils disaient en l'insultant : Si tu es le Fils de Dieu, descends de la Croix ; s'il est le Messie, qu'il descende maintenant de la Croix, et nous allons croire en lui.

XLIX.

Judas trahit son divin Maître pour la somme de trente deniers.

Les princes des prêtres, les scribes et les pharisiens assemblés chez Caïphe, conclurent qu'il fallait se saisir de Jésus et le faire mourir ; mais comme ils craignaient le peuple, qui était pénétré de vénération pour lui, ils résolurent de laisser passer la fête de Pâques, de peur de quelque tumulte, dans un temps où toute la ville était pleine d'étrangers qui ne le respectaient pas moins que les habitants eux-mêmes. Mais le Sauveur, dont l'agneau pascal était la figure, avait résolu de mourir le jour de Pâques ; c'est pour cela qu'il permit que le démon, chef invisible de la conspiration et qui avait le même dessein qu'eux, fit naître un incident qui les détermina à ne pas différer l'exécution de leur entreprise. Le démon s'était rendu maître de l'âme de l'impie Judas, l'un des douze : ce traître vint se présenter à l'assemblée, et offrit de leur livrer sûrement son divin Maître moyennant une somme d'argent. Charmés d'une occasion si favorable à leur dessein, à laquelle ils ne s'attendaient pas, ils lui promirent trente pièces d'argent, qui font de notre monnaie environ cinquante livres : c'était le prix ordinaire d'un esclave, et ce fut à ce vil prix que le souverain Roi du ciel et de la terre voulut être vendu ; alors

s'accomplit ce qu'avait dit le Prophète Jérémie : « Ils ont reçu trente pièces d'argent, le prix qu'a été prisé celui que les enfants d'Israël ont mis à prix. » (*Cap.*, xxvii.) On ne doute point que ce passage que cite saint Matthieu, n'ait été malicieusement supprimé par les Juifs, parce que leur crime y était trop marqué ; il se trouve pourtant encore dans quelques anciens manuscrits échappés à leur malice, en ces termes : « Alors Jérémie dit à Phassur. » Phassur était l'un des prêtres de Jérusalem, capitaine ou intendant du temple, qui ne pouvant souffrir que Jérémie prédit si positivement la ruine de Jérusalem et la désolation de la nation juive, le fit arrêter et traiter comme on traite les faux prophètes ; c'est à ce Phassur que Jérémie dit : « Il y a longtemps que vous et vos pères vous vous opposez à la vérité ; mais vos enfants qui viendront après vous commettront un crime encore plus énorme que le vôtre, parce qu'ils mettront à prix Celui qui n'a point de prix, et qu'ils feront souffrir Celui qui guérit les malades et qui pardonne les péchés ; et ils recevront les trente pièces d'argent qui ont été le prix qui a été donné par les enfants d'Israël, pour Celui qu'ils ont acheté. »

Le lendemain, qui était le jeudi, veille de sa mort, Jésus n'entra point le matin dans la ville de Jérusalem ; il resta sur le mont d'Olivet, où il entretint fort au long de sa mort ses Apôtres, et il leur donna de salutaires instructions touchant la charité qu'ils devaient avoir entre eux ; il se contenta d'y envoyer Pierre et Jean pour préparer tout ce qui était nécessaire pour la Pâque. Allez-vous-en, leur dit-il, dans la ville ; vous trouverez en entrant un homme portant une cruche d'eau ; suivez-le, et là où il entrera, dites au maître du logis que je veux faire la pâque chez lui avec mes disciples ; il vous montrera une grande chambre haute, toute meublée, toute prête ; préparez-nous là tout ce qu'il faut. Pierre et Jean firent tout ce qu'il leur avait ordonné, et sur le soir Jésus s'y rendit avec tous ses Apôtres.

L.

Jésus-Christ fait la Cène, lave les pieds à ses Apôtres et institue la divine Eucharistie.

L'heure étant venue, Jésus se mit à table avec ses Apôtres, il

leur témoigna alors le désir extrême qu'il avait toujours eu de faire avec eux cette pâque, qui serait la dernière, puisque sa mort allait mettre fin à toutes les cérémonies légales, ajoutant que depuis le premier moment de sa vie, il soupirait après l'instant où il devait s'immoler à son Père pour le salut de tout le genre humain. Au milieu du repas, se voyant sur le point d'achever sa carrière et de les quitter pour un temps, il voulut leur donner un exemple d'humilité, et guérir, par une action d'éclat, leur esprit de la fausse idée qu'ils s'étaient faite de la grandeur et des dignités de son royaume, et leur faire comprendre avec quelle pureté ils devaient approcher dans la suite du divin Sacrement qu'il allait instituer.

Il se lève de table, quitte ses vêtements, c'est-à-dire, sa grande robe qui en Orient sert d'habit de dessus, prend un linge qu'il met devant lui en forme de tablier, et ayant versé de l'eau dans un bassin il commence à laver les pieds de ses Apôtres. Cet exemple d'humilité les frappa ; saint Pierre surtout ne put pas se résoudre à se laisser laver les pieds par son divin Maître. Non, Seigneur, lui dit-il, je ne souffrirai jamais que vous me laviez les pieds. Jésus lui répondit : Ce que je fais, vous ne le comprenez pas maintenant, mais vous le comprendrez dans la suite. Jésus-Christ voulait apprendre à ses disciples, avec quelle pureté il faut approcher du mystère de l'Eucharistie ; et c'est ce qu'ils comprirent plus tard. Saint Pierre s'obstinant toujours, et ne pouvant souffrir le Sauveur à ses pieds, Jésus lui dit que s'il ne lui lavait les pieds, il ne le reconnaîtrait plus pour son disciple. Si cela est, lui dit l'Apôtre, lavez-moi non-seulement les pieds, mais encore les mains et la tête. Alors Jésus lui dit : Celui qui sort du bain n'a besoin que de se laver les pieds, car il est entièrement pur et net ; aussi êtes-vous purs, mais non pas tous. Il savait bien qui était celui qui devait le livrer. Jésus-Christ voulait marquer par là que les Apôtres, à l'exception de Judas, n'étaient coupables d'aucun péché grave, et qu'ils n'avaient besoin que d'être purifiés de leurs imperfections.

Après que Jésus leur eut donné un si grand exemple d'humilité et de charité, il reprit sa robe et, s'étant remis à table, il leur

déclara qu'il allait être trahi et livré à ses ennemis par un de ceux qui mangeaient avec lui. Cette parole les surprit et les affligea extrêmement, et tous consternés, chacun s'écria : Maître, est-ce moi ? Il leur répondit : Celui qui me livrera est à table avec moi. (*Matth.*, xxvi.) Pour le Fils de l'homme, il va à la mort parce qu'il l'a bien voulu, et selon ce qui a été déterminé de lui dans les Écritures, c'est-à-dire, selon ce qui a été prédit par les Prophètes ; mais malheur à celui par qui il sera livré, car il vaudrait mieux pour lui qu'il ne fût jamais venu au monde.

Quand on est arrivé à un certain point de malice, on regarde les plus grands crimes de sang-froid et on s'endurcit contre les plus fortes impressions de la grâce. Judas eut l'impudence de demander lui-même au Sauveur, si c'était lui qui le livrerait. Jésus lui répondit tout bas : C'est vous-même. Il est probable que les Apôtres n'entendirent point ces paroles, ou qu'ils ne purent jamais s'imaginer que quelqu'un d'eux pût être capable d'un crime si noir.

Cependant on continua le repas, et sur la fin du souper, Jésus qui en leur lavant les pieds les avait comme préparés au sacrement qu'il devait instituer, et dont l'agneau pascal était la figure, non content d'avoir donné aux hommes des marques si visibles de sa tendresse, voulut, la veille de sa mort, leur donner une preuve encore plus sensible de l'amour le plus extraordinaire qui fut jamais.

C'était la coutume dans cette cérémonie de la cène et de l'agneau pascal, d'avoir sous la nappe un pain sans levain, que le père de famille coupait en autant de morceaux qu'il y avait de personnes à table, et qu'il distribuait à chacun selon son rang. Le Sauveur ayant pris ce pain, le bénit, c'est-à-dire le consacra, et levant les yeux au ciel, rendit grâces à Dieu son Père ; puis l'ayant rompu, il le distribua à ses disciples, en disant : « Prenez et mangez, ceci est mon corps. » (*Matth.*, xxvi.) C'était aussi une pratique ordinaire à la fin de ce repas, de boire tous l'un après l'autre du vin dans une coupe qui leur était présentée par le même père de famille. Jésus prenant la coupe et l'ayant bénite de même comme il avait fait du pain, la donna à ses dis-

ciples, en disant : « Buvez-en tous ; car ceci est mon Sang de la nouvelle alliance, qui sera répandu pour tous les hommes, afin que les péchés soient remis ; » c'est-à-dire, par lequel je fais aujourd'hui une alliance nouvelle : je vous le donne à boire maintenant ce Sang dans cette coupe, sous l'apparence du vin, et dans peu d'heures je le répandrai, à la vue de tout le monde, sur une Croix pour la rémission des péchés et pour le salut de tous les hommes ; et parce que je veux que la mémoire de ma mort subsiste jusqu'à la fin des siècles, je vous donne le pouvoir et je vous ordonne de faire vous-même ce que je fais ; par là le sacrifice de mon Corps et de mon Sang sur la Croix se renouvellera tous les jours ; par là aussi je serai réellement avec vous en tout temps , jusqu'à la consommation des siècles , invisible à vos yeux.

Jésus-Christ accomplit ici ce qu'il avait promis si positivement autrefois à ses disciples, quand il leur disait qu'il leur donnerait à manger sa propre chair, et son propre sang à boire, non pas d'une manière grossière et dégoûtante comme l'avaient compris les Capharnaïtes, non un corps mis en pièces, et une chair toute sanglante coupée par morceaux, mais son Corps réel et son véritable Sang, sous les apparences du pain et du vin.

LI.

Judas sort pour livrer son divin Maître. Jésus ayant donné ses dernières instructions à ses Apôtres, et ayant prédit à saint Pierre qu'il le renoncerait la nuit même, va faire sa prière au jardin des Oliviers.

Le traître Judas ayant mis le comble à son iniquité par une communion sacrilège, le démon se saisit de son âme ; alors il se détermina à exécuter son impie dessein. Le Sauveur, selon sa coutume, allait passer la nuit en prière sur le mont Olivet ; le traître sortit aussitôt et alla dire aux chefs de la synagogue, que c'était le temps de se saisir de Jésus sûrement et sans bruit.

Le Sauveur ne l'ignorait pas ; il ne témoigna rien cependant, et après avoir fini la Cène par le cantique qui la terminait ordinairement, c'était une prière particulière, tirée, à ce qu'on croit, du psaume cxiii et des suivants, que les Juifs récitaient après

avoir célébré la Pâque, il sortit de la maison avec ses Apôtres, pour se retirer avec eux sur la montagne des Oliviers. Dans le chemin, il n'oublia rien pour préparer ses chers disciples à tout ce qui devait arriver, et surtout contre le scandale de sa mort. Je vous serai à tous cette nuit, leur dit-il, une occasion de scandale et de chute ; car il est écrit : Je frapperai le Pasteur, et les brebis seront dispersées ; mais quand je serai ressuscité, je me rendrai en Galilée avant vous, et alors vous comprendrez tous ce mystère. Il prédit ensuite à Pierre, qui protestait de ne vouloir jamais l'abandonner, quoi qu'il arrivât, qu'avant que le coq chantât cette nuit même, il le renoncerait trois fois (*Matth.*, xxvi) ; puis il leur fit entendre à tous qu'il leur était utile qu'il les quittât, afin de leur envoyer le Saint-Esprit. Il les exhorta à garder ses commandements, et surtout celui de la charité fraternelle. Il leur prédit encore les persécutions qu'ils auraient à essuyer ; mais il les assura qu'il leur donnerait la grâce de les souffrir, non-seulement avec patience mais encore avec joie. Enfin, après avoir fait une tendre prière à son Père, et en faveur de ses Apôtres qu'il lui recommandait en particulier, et en faveur de tous les hommes en général ; après avoir déclaré que le monde serait toujours son ennemi, et que le démon vaincu et désarmé par sa mort, substituerait à sa place l'esprit du monde pour faire continuellement la guerre aux fidèles. Jésus traversa le torrent de Cédron qui coule au pied du mont Olivet, et vint avec ses Apôtres dans une espèce de métairie nommé Gethsemani, où il y avait un jardin dans lequel il passait ordinairement la nuit en prières. Il dit à ses Apôtres d'y rester, et de prier pour demander à Dieu la fidélité et la persévérance,

Jésus prenant avec lui Pierre, Jacques et Jean, entra plus avant avec eux dans cette solitude. S'étant éloigné d'eux d'environ un jet de pierre, il commença à être saisi de frayeur, d'ennui et d'une tristesse mortelle. Il le témoigna à ses trois disciples, en leur disant : « Je suis dans une tristesse mortelle ; attendez ici, et veillez avec moi. » (*Matth.*, xxvi.) Le Sauveur pouvait aisément se délivrer de cette crainte, de cette excessive frayeur, de cette accablante tristesse : ces mouvements lui étaient

libres, son âme jouissant de la béatitude, et voyant Dieu intuitivement ; mais pour nous prouver l'excès de son amour, et combien notre salut lui coûtait, et aussi pour la consolation de ses serviteurs, il voulut sentir en lui-même tout ce que l'approche de la mort cause naturellement d'amertume et de frayeur à tous les hommes, et leur apprendre, par son exemple, ce qu'ils devaient faire en cet état.

Jésus voyant que ses disciples étaient accablés de sommeil, se retira à l'écart ; là il se prosterna le visage contre terre, priant et disant : « Mon Père, que ce calice passe loin de moi, s'il est possible ; qu'il en soit néanmoins, non comme je le veux, mais comme vous le voulez. » Il semble que le Sauveur n'oublie rien pour que, tout Homme-Dieu qu'il est, il soit abreuvé d'opprobres et d'humiliations, et souffre toutes les horreurs de la mort comme s'il n'était qu'un pur homme. Il n'ignorait point que sa mort était résolue dans les décrets éternels ; il y avait souscrit lui-même volontairement : aussi la volonté humaine n'est point ici opposée à la volonté divine ; il laisse seulement paraître la répugnance naturelle que tout homme a pour les souffrances ; après quoi la partie supérieure et raisonnable déclare sa conformité et sa soumission entière à la volonté divine.

Le Sauveur fit par trois fois cette même prière, toujours avec la même répugnance et la même résignation. Il vint vers ses trois disciples, et les ayant trouvés endormis, il se plaignit à eux amoureusement du peu de part qu'ils semblaient prendre à sa tristesse. Quoi ! vous dormez ! leur dit-il ; n'avez-vous donc pu veiller une heure avec moi ? Veillez et priez, afin de n'être point engagés dans la tentation : l'esprit est prompt et la chair est faible. Vous vouliez tous mourir avec moi il y a quelques heures, et quand vous me voyez presque à l'agonie, vous n'avez plus ni ferveur ni courage, et vous vous endormez. Quand on ne voit la mort que de loin on la brave ; mais quand il faut payer de sa personne, la faiblesse de la chair l'emporte souvent sur la force de l'esprit. Si on ne demande à Dieu, par la prière, qu'il nous fortifie contre les craintes de la mort, on succombe.

Saint Luc rapporte qu'il vint un Ange du ciel qui le fortifia

(chap. xxii). Jésus-Christ trouvait en lui-même toute sa force et sa consolation, et il n'avait pas besoin du ministère d'un Ange pour se rassurer contre les approches de la mort. Il consentit cependant à recevoir cette consolation, comme il a voulu s'abandonner à la crainte et à la tristesse, pour nous apprendre, par son exemple, à vaincre nos répugnances et à attendre de Dieu le secours dans le besoin. Il souffre qu'un Ange vienne le fortifier dans cette agonie ou combat intérieur qu'il sentait entre la résignation et la répugnance, comme il avait consenti que les Anges vinssent lui servir à manger dans le désert après son jeûne et sa victoire sur le tentateur.

LII.

L'agonie de Jésus-Christ dans le jardin des Olives, où il est livré aux soldats par le traître Judas.

L'accablement où Jésus se trouvait dans ce triste état par la vive représentation de sa mort ignominieuse sur la Croix, de ses humiliations, de ses souffrances, le réduisit comme à l'agonie, et causa une agitation si violente dans son corps, qu'il en sortit une sueur dont les gouttes mêlées et teintes de sang, découlaient jusqu'à terre ; c'était l'effet de la plus vive douleur, et de la plus mortelle tristesse qui fut jamais : il voulut nous faire voir par là que sa divinité, comme on a déjà dit, ne charmait point la rigueur ni le sentiment de ses souffrances ; il en sentait toute l'amertume, tout le poids. Cependant les souffrances, les humiliations et la mort, n'étaient point la seule cause de sa répugnance : il avait accepté tout cela volontairement ; mais le véritable sujet de sa douleur et de sa tristesse excessive, ce semble, c'était de prévoir qu'après avoir tant fait pour le salut de tous les hommes il dût y en avoir, par leur faute, si peu de sauvés.

Jésus s'étant levé, vint de nouveau à ses Apôtres, qu'il trouva encore accablés de sommeil. Vous dormez, leur dit-il, et voilà mon heure arrivée ; celui qui doit me livrer à mes ennemis est proche : levez-vous, et venez avec moi. Loin de se retirer, il alla au-devant de ceux qui s'approchaient pour se saisir de lui, c'était une troupe de gens sans aveu, tous pervers, et la plupart valets

des pharisiens et du grand-prêtre, ayant à leur tête le traître Judas. Cet apostat sachant combien le Sauveur était aimé de ses disciples, craignant qu'ils ne se missent en devoir de le défendre et de le tirer de leurs mains, ou que ces sbires ne connaissant pas le Sauveur, surtout durant la nuit, ne s'y méprissent, il leur avait dit qu'ils eussent à se saisir de celui qu'il baiserait, et qu'ils l'emmenassent avec précaution. Dès que ce traître se fut avancé vers Jésus : Maître, lui dit-il, je vous salue ; et il le baisa. Jésus se contenta de lui dire : « Mon ami, à quel dessein êtes-vous venu ? Quoi, Judas, avec un baiser vous livrez le Fils de l'homme ! (Luc., XXII.)

La seule présence de Jésus-Christ fit une telle impression sur ces misérables, qu'ils restèrent tous interdits. Le Sauveur connaissant leur frayeur, leur dit avec cet air de majesté, et ce ton de maître qui fait trembler tout l'enfer : Qui est-ce que vous cherchez ? — Jésus de Nazareth, lui répondirent-ils. — C'est moi, repartit Jésus ; montrant bien que c'était lui-même qui se livrait volontairement à la mort. Or, dès que Jésus leur eut dit : C'est moi, ils furent saisis d'une telle frayeur, qu'ils furent tous renversés par terre : tant il est vrai que sous la figure d'esclave et dans la condition de l'homme, il ne pouvait pas s'empêcher de faire toujours entrevoir, ou du moins sentir qu'il était Fils de Dieu.

Il les fait relever, et leur dit que puisque c'était lui qu'ils cherchaient, ils n'avaient qu'à exécuter leurs ordres ; qu'ils auraient bien pu se dispenser de venir avec des épées et des bâtons pour le prendre comme un voleur, lui qui avait toujours paru en public parmi eux sans défense. Mais, ajouta-t-il, voici votre heure, et l'empire des ténèbres ; tout est permis à présent aux puissances de l'enfer, et je consens que le démon exerce sur moi toute sa fureur par le ministère de ceux qui se conduisent par son esprit et qui sont ses esclaves. Pierre voyant qu'on allait se saisir de son bon Maître, se mit en état de le défendre, et frappant le premier qu'il rencontra, c'était un des valets du grand-prêtre, nommé Malchus, il lui fendit l'oreille d'un coup d'épée. Le Sauveur l'en reprit, et ayant touché le plaie, la guérit. Jésus ayant permis qu'on mît la main sur lui, on le lia comme un criminel, et on le

mena chez Anne qui avait été grand sacrificateur, et qui était encore regardé comme le prince des prêtres. Ce pontife fit avertir Caïphe son beau-fils, qui lui avait succédé dans l'exercice de sa charge, pour qu'il fit assembler le grand conseil, et qu'on ne perdit pas un moment pour se défaire de cet homme. La joie de ces chefs du peuple et de la synagogue fut d'autant plus grande, qu'ils craignaient qu'on ne pût jamais le saisir, et qu'il ne se délivrât de leurs mains par quelque miracle qui les eût laissés toujours dans le doute qu'il ne fût véritablement le Messie. Sa détention les rassura et leur fit espérer de venir à bout de le perdre, et, en le faisant mourir, de se convaincre qu'il n'était pas le Fils de Dieu.

LIII.

Jésus-Christ chez Anne et chez Caïphe, où il déclare qu'il est Fils de Dieu.

En attendant qu'on fût assemblé, Anne, ravi de tenir Jésus-Christ, lui fit plusieurs questions sur ses disciples et sur sa doctrine. Jésus lui répondit qu'il n'avait jamais dogmatisé en secret, que sa doctrine était connue de tout le monde, et qu'il pouvait s'en informer lui-même de ceux qui l'avaient entendue. A ces paroles un des officiers qui était à côté de lui eut l'insolence de lui donner un soufflet, en disant : Est-ce ainsi que vous répondez au grand-prêtre ? (*Joan.*, xviii.) Jésus voulant faire voir qu'il n'avait point manqué de respect au pontife, lui repartit : « Si j'ai parlé mal à propos, montrez ce que j'ai dit de mal ; mais si j'ai parlé à propos, pour quel sujet me frappez-vous ? » Si le Sauveur se fût tu dans cette occasion, son silence aurait pu être interprété comme un aveu d'une faute qu'il n'avait cependant point commise. Or, son honneur et celui de son Père demandaient que son innocence fût sans le moindre soupçon.

Cependant le grand conseil s'étant assemblé chez Caïphe, on y emmena Jésus comme un criminel pour être jugé. Sa mort y avait été unanimement résolue avant que de l'entendre ; mais pour garder quelque apparence de formalité, on fit venir quelques faux témoins qu'on avait subornés, tous gens de la lie du peuple ; ils déposèrent qu'ils lui avaient ouï dire qu'on n'avait qu'à détruire le temple de Dieu, et qu'il le rebâtirait en trois jours.

Jésus l'avait dit en effet en parlant du temple de son corps, qui devait être comme détruit par la mort, et comme rebâti trois jours après, par sa résurrection glorieuse ; mais outre que les témoins subornés ne s'entendaient pas entre eux, tout ce qu'on déposait contre lui n'était pas suffisant pour le condamner. Le grand-prêtre voyant que Jésus gardait le silence, se leva et lui dit : De la part du Dieu vivant, je vous ordonne de nous dire si vous êtes le Christ, le Fils de Dieu : « Vous l'avez dit, répondit Jésus ; oui, je le suis, et je vous dis de plus : Vous verrez bientôt le Fils de l'homme (c'est le nom que le Sauveur prenait d'ordinaire quand il ne voulait parler que de son humanité), vous verrez bientôt le Fils de l'homme assis à la droite de Dieu tout-puissant, venir sur les nuées du ciel. » A ces paroles, le grand-prêtre, déchirant ses vêtements, s'écria : Il a blasphémé ; qu'avons-nous besoin de témoins ? Vous venez d'entendre vous-mêmes le blasphème ; que vous en semble ? Tous répondirent qu'il méritait la mort, et l'y condamnèrent. Jésus alors fut livré à l'insolence des soldats et à la brutalité des valets, qui passèrent le reste de la nuit à s'en moquer dans la cour du palais et à lui faire toutes les insultes imaginables. On lui cracha au visage, on lui donna des coups de poing, et il y en eut qui le souffletèrent, en disant par dérision : Christ, montre-nous que tu es prophète ; devine qui est-ce qui t'a frappé. Jamais infâme criminel, jamais vil esclave ne fut si mal-traité, si outragé, ni si rassasié d'opprobres ; mais il fallait que tout ce qui avait été prédit du Messie, s'accomplît dans la personne adorable de Jésus-Christ, et qu'en lui se vérifiât cette prophétie : *Saturabitur opprobriis*. (Thren., III.)

LIV.

Pierre renie Jésus-Christ, et Judas se pend par désespoir.

Cependant quelque timide que fût Pierre, il ne pouvait se séparer de son bon Maître ; il se glissa dans la cour du palais, où le Sauveur passa la nuit sous la garde des soldats et des valets du grand-prêtre. Comme les nuits sont froides en ce temps-là dans la Palestine, on avait allumé du feu au milieu de la cour. Pierre s'en étant approché, fut accusé par une servante d'être un

des disciples de Jésus : il s'en défendit et nia qu'il l'eût jamais connu. Un des soldats l'entendant parler comprit qu'il était Galiléen, et lui fit le même reproche ; Pierre jura qu'il ne connaissait point le prisonnier. Enfin, une heure après, un des domestiques du grand-prêtre le voyant auprès du feu, assura qu'il était certainement un des disciples de Jésus et qu'il l'avait vu dans le jardin où Jésus avait été arrêté. Alors Pierre effrayé et craignant qu'on ne l'arrêtât, affirma pour la troisième fois et avec serment, qu'il ne l'avait jamais connu. En même temps le coq chanta, et le Sauveur qui n'était guère éloigné, ayant jeté un regard amoureux sur ce lâche disciple, le fit ressouvenir de sa prédiction. Pierre reconnut alors sa faute : il en eut le cœur percé de la plus vive douleur ; il se retira fondant en larmes et pleura amèrement son infidélité.

Le lendemain, dès qu'il fut jour, il y eut encore une assemblée générale des prêtres, des sénateurs et des docteurs de la loi dans la salle du sanhédrin : on y fit comparaître le Sauveur en criminel ; on lui demanda de nouveau s'il était le Christ, le Messie. Si je vous le dis, répondit-il, vous ne m'en croirez pas ; si je vous interroge à mon tour vous ne me répondrez pas et vous ne me laisserez point aller (*Luc.*, xxii), car mon heure est venue. Sachez seulement que le Fils de l'homme sera bientôt assis à la droite de Dieu son Père. Alors ils dirent tous : Vous êtes donc le Fils de Dieu ? Il répondit : « Vous dites vrai, je le suis. Ils s'écrièrent tous alors tumultueusement : Qu'avons-nous besoin d'autre témoignage, puisque nous-mêmes nous venons de le lui entendre dire de sa propre bouche ? Ayant délibéré alors des moyens qu'ils avaient à prendre pour le faire mourir, ils conclurent de le livrer entre les mains de Ponce-Pilate, gouverneur de la Judée pour les Romains, parce qu'ils n'avaient plus le droit de faire mourir personne.

Cependant le traître Judas, apprenant que Jésus avait été condamné à mort, bourrelé horriblement par les remords de sa conscience, effrayé de l'énormité de son crime, et touché d'un vif repentir purement naturel, courut chez les prêtres et les anciens, leur rapportant les trente pièces d'argent : J'ai péché, leur

dit-il, en livrant le sang du juste. Cet aveu eût dû les faire réfléchir ; mais ces impies se contentèrent de lui dire : Que nous importe ? c'est à vous à voir. Ce malheureux voyant que sa rétractation était sans fruit, au lieu d'avoir recours à la bonté infinie de son Maître, qui lui eût fait certainement miséricorde, s'abandonna au désespoir, et ayant jeté l'argent dans le temple, où les prêtres se trouvaient, sortit et alla se pendre. L'argent fut ramassé par les anciens, qui ne voulurent point le mettre dans le trésor, parce que c'était, dirent-ils, le prix du sang et de la vie d'un homme. C'est pourquoi ils en achetèrent le champ d'un potier pour servir de cimetière aux étrangers, et ce champ fut en effet dès lors appelé *Haceldama*, c'est-à-dire, le champ du sang. On vit ainsi l'accomplissement de ce qui avait été prédit par le Prophète Zacharie, que le Christ serait mis à prix, qu'il serait vendu trente pièces d'argent, et que de cet argent on achèterait le champ d'un potier. (*Zach.*, xi.)

LV.

Jésus-Christ chez Pilate, qui le déclare innocent.

Le Sauveur fut donc mené, les mains liées, comme un criminel, de la maison de Caïphe au prétoire, c'est-à-dire, au palais du gouverneur. Le bruit s'était répandu dans la ville depuis le jour précédent, que les docteurs de la loi et les chefs de la synagogue, aussi bien que les magistrats, avaient enfin découvert que ce Jésus qu'on avait regardé jusqu'alors comme un envoyé de Dieu, était un imposteur, un faux prophète, et que tout ce qu'il avait opéré de frappant et de miraculeux étaient de purs prestiges ; que ce n'était que par la vertu de Béezébuth qu'il chassait les démons et faisait tous les autres miracles. Ce bruit qu'on avait eu grand soin de répandre depuis le soir précédent, et qu'on fortifiait par toutes sortes de faussetés et de calomnies, fit une étrange impression sur tous les esprits. La bonne opinion et la vénération que le peuple avait eues jusque-là pour lui, se changèrent en horreur, en exécration et en rage ; et voilà ce qui fit crier *tolle* par ceux mêmes qui avaient crié *hosanna* trois jours auparavant.

Pilate ayant vu Jésus, sortit pour demander aux Juifs pour quel crime ils voulaient sa mort. Ils lui répondirent que s'il n'était pas un méchant homme, ils ne le lui auraient pas amené. Jugez-le donc vous-mêmes, leur dit le gouverneur, selon vos lois et vos coutumes. Mais ils repartirent qu'il ne leur était pas permis de faire mourir personne. Tout ceci n'était que l'accomplissement de ce que Jésus avait prédit à ses Apôtres, qu'il serait livré aux gentils pour être crucifié. Pilate ne se contentant pas de ces accusations vagues, leur demanda de nouveau de quel crime en particulier Jésus était coupable. C'est un séditeux, dirent-ils, qui soulève le peuple, qui veut empêcher de payer le tribut à César, et qui se dit encore le roi des Juifs et le Messie.

Pilate ayant ouï ces trois chefs d'accusation sans preuves, connut bien que ce n'était qu'une querelle de pure jalousie et de passion. La modestie, la douceur et la sérénité qui brillaient sur le visage de Jésus-Christ, étaient des preuves visibles de son innocence. Il rentre donc dans la salle, fait approcher l'accusé, l'interroge sur ces trois chefs ; mais le Sauveur garde le silence, résolu de ne rien dire pour sa défense. Le gouverneur étonné : Eh quoi ! lui dit-il, vous ne répondez point ? N'entendez-vous point ce qu'on dit ici contre vous ? Jésus ne répondant rien, Pilate ne douta point qu'il n'y eût du mystère dans ce silence. Est-il vrai, lui dit-il, que vous êtes le roi des Juifs ? Jésus répondit alors avec sa douceur et sa modestie ordinaires : Dites-vous cela de votre chef et à dessein de connaître la vérité, ou si c'est parce que les Juifs vous ont fait accroire que je prétendais usurper le royaume de Judée ? — Est-ce que je suis Juif, repartit Pilate, pour savoir ce que c'est que ce roi des Juifs et ce Messie ? Ce sont ceux de votre nation qui vous ont mis entre mes mains ; qu'avez-vous donc fait, et quel sujet leur avez-vous donné de croire que vous aspirez à la royauté ? Alors Jésus lui dit : Mon royaume n'est pas de ce monde ; je ne suis pas descendu du ciel pour me faire roi de la terre, pour exercer ici-bas une puissance temporelle, pour y établir un empire pareil à celui du prince que vous servez, c'est-à-dire, pour y imposer des tributs, lever des armées, fortifier des places et donner des gouvernements. (*Joan.*, XVIII.)

Si ma royauté était de cette nature, mes soldats et mes officiers seraient venus à mon secours, et ils auraient bien su me tirer des mains de ceux qui en veulent à ma vie ; mais mon royaume, comme je vous ai déjà dit, n'est pas maintenant d'ici bas. — Vous êtes donc roi ? repart Pilate. — Oui, je le suis, comme vous le dites, répond Jésus, mais c'est dans le sens que vous ai exposé : c'est pour rendre témoignage à la vérité que je suis né et venu au monde. Quiconque est pour la vérité écoute ma voix.

Pilate, tout païen qu'il était, reconnut quelque chose de divin dans cet homme. Il lui demanda : Qu'est-ce que la vérité ? Mais comme s'il eût craint de l'apprendre, sans attendre sa réponse, il dit aux Juifs : Je ne vois pas en quoi cet homme peut être coupable ; je ne trouve en lui aucun sujet de condamnation.

Pendant ce temps-là la femme de Pilate lui envoya dire de ne point se mêler de ce qui regardait ce saint homme ; car elle avait beaucoup souffert à son sujet dans un songe qu'elle avait eu pendant la nuit. Plusieurs saints Pères attribuent ce songe au démon qui commençait à craindre que Jésus-Christ ne fût véritablement Fils de Dieu, et par conséquent le Messie, et que sa mort ne fût la rédemption du genre humain. Quoi qu'il en soit, Pilate, convaincu de son innocence, était résolu de le renvoyer pleinement absous. Les grands-prêtres et les anciens s'en aperçurent, ce qui leur fit demander sa mort avec plus d'instance et d'empressement. Il doit être condamné à mort, criaient-ils, comme un perturbateur du repos public ; depuis trois ans il ne cesse de débiter de pernicieuses maximes de la Galilée à Jérusalem. Ces maximes qu'ils appelaient pernicieuses, c'était la loi de Dieu ; elles démasquaient leur hypocrisie, condamnaient la corruption de leurs mœurs et blessaient leur amour-propre et leur orgueil.

LVI.

Jésus-Christ envoyé à Hérode et renvoyé à Pilate qui, quoique persuadé de l'innocence du Sauveur, le fait cruellement flageller.

Pilate entendant parler de la Galilée, crut avoir trouvé une dé faite pour se tirer d'embarras, et n'avoir point de part au jugement de cet homme innocent. Il demanda aux Juifs si Jésus était

sujet d'Hérode Tétrarque, c'est-à-dire du gouverneur en chef de Galilée qui se trouvait alors à Jérusalem. Ayant appris que Jésus passait pour être de cette province, il renvoya à ce prince, et l'accusé et les accusateurs. Hérode fut charmé de voir celui de qui il avait entendu raconter tant de merveilles, espérant qu'il ferait en sa présence quelque miracle éclatant, mais ce tyran qui avait encore les mains teintes du sang de saint Jean-Baptiste, ce prince infâme, sans honneur et sans religion, ne méritait pas que le Sauveur contentât sa curiosité et son envie ; il eut beau lui faire plusieurs questions, Jésus ne daigna pas répondre. Hérode en fut choqué ; il le traita de fou, et l'ayant fait revêtir, par dérision, d'une robe blanche, qui cependant ne laissait pas d'être le symbole de l'innocence du Sauveur, le livra pour être le jouet de toute sa cour et le renvoya à Pilate ; ce fut l'occasion de leur réconciliation ; jusqu'alors ils étaient ennemis l'un de l'autre.

Pilate persuadé de plus en plus de l'innocence du Sauveur, et pleinement convaincu que tous les chefs d'accusation qu'on faisait contre lui étaient de pures calomnies, fit mine de vouloir l'absoudre. Il mande les principaux des Juifs et leur déclare publiquement qu'il ne trouve rien en cet homme qui mérite châtiement ; qu'Hérode lui-même, plus instruit que lui de leur loi, ne l'a pas trouvé plus criminel ; que cependant, pour les contenter, il ne le renverrait qu'après l'avoir fait châtier, pour qu'il ne s'avisât plus de dogmatiser parmi le peuple : expédient bien injuste pour sauver un homme reconnu innocent devant tous les tribunaux ; mais fallait-il attendre quelque apparence de justice dans la condamnation du plus innocent et du plus juste des hommes ?

Cependant comme le peuple juif était en droit de lui demander la délivrance d'un criminel (à la fête de Pâques) ; Pilate persuadé que l'envie des prêtres et des docteurs de la loi faisait tout le crime de Jésus, crut qu'il trouverait plus de justice, de raison et d'humanité dans le peuple que dans les chefs ; il leur demanda donc lequel des deux ils voulaient qu'il leur délivrât, ou Jésus dont la sainteté était reconnue universellement du public, et qui ne leur avait jamais fait que du bien, ou Barabbas, fameux scé-

lérat et insigne voleur qui dans une sédition avait commis un meurtre. Qui eût jamais pensé qu'un scélérat de profession et un assassin dût être préféré à Jésus-Christ ? Il le fut cependant. Les chefs de la synagogue avaient fasciné l'esprit du peuple qui, oubliant tout à coup ce qu'il avait admiré dans le Sauveur, demanda avec de grands cris Barabbas. Pilate surpris et indigné d'une préférence si injuste : Que voulez-vous donc que je fasse de Jésus, leur dit-il ? Ils crièrent tous : « Qu'on le crucifie. » Mais enfin, quel mal a-t-il fait ? repart Pilate d'un ton d'indignation. « Crucifiez-le, crucifiez-le, » crie encore plus haut tout le peuple. Pilate crut que le moyen d'apaiser leur fureur et leur rage, était de le mettre dans un état à faire pitié aux plus inhumains. Il ordonna qu'on déchirât Jésus à coups de fouets, afin qu'il inspirât de la compassion aux plus barbares. L'ordre fut exécuté avec tant de cruauté, que ce corps adorable et si délicat n'eut plus que la forme d'un squelette. On ne cessa de le frapper que quand on le vit sur le point d'expirer, et il est certain qu'il n'eût jamais survécu à cet horrible tourment, si, ayant résolu de mourir sur la croix, il n'eût prolongé sa vie par miracle.

Dès qu'on l'eut détaché de la demi-colonne à laquelle on l'avait lié, on jeta sur lui un vieux manteau d'écarlate, et, joignant la dérision à l'insulte, ces hommes impies et cruels s'avisèrent de lui mettre une canne à la main en guise de sceptre, et sur la tête une couronne d'épines ; puis fléchissant le genou devant lui, ils lui disaient par dérision : « Roi des Juifs, je vous salue ; » et crachant contre lui, ils prenaient la canne et lui en donnaient des coups sur la tête, afin que les épines dont il était couronné entrassent plus avant.

LVII.

Jésus condamné à être crucifié.

On ne vit jamais un spectacle plus déchirant ; depuis le sommet de la tête jusqu'à la plante des pieds, ce n'était qu'une plaie : *A planta pedis usque ad verticem, non est in eo sanitas.* (Isa., I.) Jamais prophétie plus visiblement accomplie : *Saturabitur opprobriis.* (Thren., III.) Jamais homme ne fut plus rassasié d'opprobres ; c'était un spectacle si douloureux que Pilate, tout païen qu'il

était, en eut horreur, et ne croyant point qu'il y eût un cœur humain si barbare qu'il n'en fût touché, il le fit avancer sur le peron, et le montrant aux Juifs : « Voilà l'homme, » leur dit-il, dont vous me demandiez la mort avec tant d'acharnement et de fureur ; le reconnaissez-vous ? mais êtes-vous contents ? sera-t-il encore un objet d'envie ? « Voilà l'homme » que vous accusiez de vouloir se faire votre roi ; craindrez-vous après cela qu'il se dise désormais le Messie ? Qui n'eût cru que ces hommes eussent été attendris à la vue de tant de souffrances ! Un vil animal en cet état aurait fait pitié. Les Juifs n'en furent que plus acharnés à demander sa mort : *Tolle, tolle*, s'écrièrent-ils, qu'on le crucifie ; il s'est dit le Fils de Dieu, il faut qu'il meure.

A ces mots de Fils de Dieu, Pilate fut encore plus effrayé, et découvrant dans l'acharnement du peuple et dans la patience et le silence du Sauveur, quelque chose qui ne lui paraissait pas naturel, il rentre dans la salle, et s'étant fait amener Jésus-Christ, l'interroge de nouveau sur sa naissance, sur son pays, sur son origine et sur sa qualité ; mais Jésus ne fit point de réponse. Pilate encore plus étonné : Ne savez-vous pas, lui dit-il, que j'ai le pouvoir de vous faire mourir en croix, ou de vous délivrer ? pourquoi ce silence ? — Vous n'auriez aucun pouvoir sur moi, dit alors Jésus, s'il ne vous avait été donné d'en haut pour accomplir les desseins de la divine Providence ; c'est pourquoi ceux qui m'ont livré entre vos mains sont plus coupables que vous. Cette réponse pleine de mystère porta Pilate à faire de nouveaux efforts pour le délivrer ; mais les Juifs qui connaissaient la faiblesse et la timidité de ce gouverneur : Si vous ne punissez pas de mort un homme qui a voulu se faire roi, s'écrièrent-ils, vous vous déclarez ennemi de votre prince. Ce reproche l'effraya, et voyant que le tumulte croissait de plus en plus, il s'assit sur son tribunal, et s'étant fait apporter de l'eau, il se lava les mains à la vue du peuple, protestant qu'il n'avait aucune part à la mort de ce juste et qu'il ne voulait point se charger de son sang. Le peuple s'écria : Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants, c'est-à-dire, nous nous chargeons du crime et de la peine de sa mort. En effet, cette malheureuse nation porte encore la

peine-d'un crime si noir, et la portera jusqu'à la fin des siècles. Pilate cédant à un vil respect humain, et trahissant sa propre conscience, prononça la sentence et condamna le Sauveur du monde à mourir sur la Croix. Jamais jugement plus injuste ni plus irrégulier ; le juge même qui le prononçait prenait le ciel à témoin de l'irrégularité et de l'injustice de la sentence. Mais dès qu'un Dieu a daigné se faire homme et mourir afin de satisfaire à la justice divine pour tous les hommes, on ne doit s'attendre qu'à des excès et à des faits incompréhensibles à l'esprit humain.

Comme c'était la veille du sabbat que la sentence fut prononcée, on en hâta l'exécution ; on arracha le manteau d'écarlate dont on avait couvert le Sauveur ; mais comme son corps adorable n'était qu'une plaie sanglante, ce manteau s'était collé sur ses os, et en l'enlevant, il fallut arracher des lambeaux de chair qui y restaient attachés ; jugez quel fut ce nouveau tourment ! On le revêtit de ses habits, et le chargeant du pesant fardeau de la Croix, on le mena pour être crucifié sur la montagne du Calvaire à quelques pas hors des murs de Jérusalem, où l'on avait coutume d'exécuter les criminels ; car les Juifs ne souffraient point qu'on fit mourir personne dans leurs villes. On croit que c'est la montagne dite anciennement Moria, où Abraham conduisit, pour l'immoler, son fils Isaac, figure de Jésus-Christ s'offrant à son Père pour le salut des hommes.

LVIII.

Jésus-Christ portant sa Croix, monte au Calvaire.

Quel spectacle inouï et douloureux ! Cet homme extraordinaire qui depuis trois ans comblait tout le pays de ses bienfaits, remplissait toute la terre de l'éclat et du nombre prodigieux de ses miracles ; cet homme dont la vie était le modèle le plus parfait de la plus sublime sainteté, dont la doctrine était toute divine, cet homme si puissant en œuvres et en paroles, qui chassait les démons, guérissait les malades les plus désespérés, ressuscitait les morts déjà à demi-corrompus, et qui opérait toutes ces merveilles en son nom ; cet homme exposé en ce jour-là aux yeux d'un peuple nombreux qu'il avait miraculeusement rassasié dans

le désert, seulement avec cinq pains, dont peu qui ne lui dussent la vie ou la santé, nul peut-être qui n'eût été témoin de ses miracles ; ce Messie si longtemps attendu et si désiré, ce Fils unique du Dieu tout-puissant, Dieu égal en tout à son Père, lié comme un voleur, est traîné par les rues de Jérusalem comme un scélérat, accusé comme le plus coupable de tous les criminels : à la vérité, il est déclaré juridiquement innocent sur tous les chefs dont on l'accusait, il n'en est pas moins traité avec la dernière infamie, déchiré à coups de fouets avec la plus inouïe cruauté, condamné, contre toute justice, à être crucifié, chargé encore du fardeau de la Croix sur laquelle il doit expirer, et tout cela à la sollicitation de ceux qui l'avaient reçu peu de jours auparavant comme le Messie. L'esprit se perd dans ce labyrinthe de faits incroyables. Une raison supérieure à tout esprit humain a conduit ce mystère ; et si l'amour de Dieu pour les hommes est si incompréhensible, il n'est pas plus aisé de comprendre la malice et l'impiété des Juifs.

En sortant de la ville, les soldats voyant que Jésus, déjà épuisé par tant de tourments, était accablé sous le poids de sa Croix, contraignirent un nommé Simon, natif de Cyrène, de l'aider à la porter. Le Sauveur ayant aperçu sur le chemin quelques femmes pieuses qui pleuraient à la vue de ce triste spectacle, se tourna vers elles, et leur dit : Filles de Jérusalem, ne me pleurez point, mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants ; car voilà le temps qui vient où l'on dira : Heureuses les femmes stériles qui n'ayant point d'enfants, n'auront pas le déplaisir de les voir enveloppés dans les malheurs qui vont arriver sur cette malheureuse ville et sur cette criminelle nation ; sachez que ces maux seront si terribles, qu'on s'éciera alors, comme l'ont prédit les Prophètes : Montagnes, tombez sur nous, et écrasez-nous pour nous dérober à la vue d'une désolation si épouvantable ; car, ajouta-t-il, si vous me voyez traité avec tant de rigueur, seulement pour m'être chargé volontairement du péché, moi qui suis l'innocence même, à quoi doit s'attendre tout ce peuple après le crime énorme qu'il commet en ma personne ?

On menait au supplice avec lui deux insignes voleurs, qui de-

vaient être aussi crucifiés. Quand on fut arrivé au haut du Calvaire, on présenta au Sauveur du vin de myrrhe qu'on avait coutume de donner aux criminels pour les assoupir, et amortir en eux le sentiment de la douleur ; mais Jésus qui voulait boire le calice jusqu'à la lie, comme dit le Prophète, c'est-à-dire, sans le moindre adoucissement, le refusa. On lui ôta alors ses habits, et par un raffinement de cruauté et de barbarie, on l'attacha à la Croix avec des clous, par les pieds et par les mains, ce qui lui causa la plus vive et la plus cuisante douleur qu'un homme puisse souffrir en cette vie; puis élevant la Croix, on la fit entrer dans le trou qu'on avait creusé dans le roc, et en tombant, elle lui causa un ébranlement de tous les membres et de tous les nerfs. Cette secousse renouvela et réunit toutes les douleurs qu'il avait déjà souffertes. C'est ainsi que Jésus, comme il l'avait prédit, fut élevé de terre à la vue d'un monde infini qui était accouru à ce triste spectacle ; et afin que tout ce qui avait été annoncé s'accomplît, on mit à ses côtés les deux voleurs attachés à deux autres croix, selon la prédiction d'Isaïe : Il sera mis au nombre des méchants et des scélérats : *Et cum iniquis deputatus est.* (Luc., xxii.)

LIX.

Jésus-Christ attaché à la Croix, prie pour ses ennemis. Paroles de Jésus sur la Croix.

Cependant Jésus élevé sur la Croix, comme une innocente victime sur l'autel, où elle va consommer son sacrifice, priait son Père de pardonner à ceux qui par une aveugle passion le faisaient mourir si ignominieusement. Mon Père, s'écria-t-il, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. (Luc., xxiii.) Quoiqu'il eût donné assez de preuves de sa divinité pour rendre l'ignorance des Juifs inexcusable, il est vrai cependant qu'ils ne l'eussent jamais crucifié s'ils l'avaient connu pour le Seigneur de la gloire, comme dit saint Paul. (I Cor., ii.) Mais il faut encore mettre une grande différence entre l'ignorance des soldats et du peuple, et celle des prêtres et des docteurs de la loi : l'excuse d'ignorance pouvait peut-être mettre à couvert une partie du peuple ; mais les docteurs et les prêtres savaient, à n'en pas douter, que Jésus-Christ

était innocent des crimes dont on le chargeait, qu'il était juste et que ses miracles étaient une preuve incontestable de sa sainteté. Mais le Sauveur ne regarde ici l'action des Juifs que par l'endroit favorable ; il en éloigne tout ce qui est odieux, comme l'on a coutume de faire quand on implore la clémence d'un juge en faveur d'un coupable. Ainsi le Sauveur démontre par sa prière qu'il donne son sang, et qu'il meurt pour le salut de tous les hommes, puisqu'il n'en exclut pas même ceux qui le font mourir.

Pilate avait ordonné qu'on mit au haut de la Croix de Jésus un écriteau, sur lequel on lisait ces mots en hébreu, en grec et en latin : *Jésus de Nazareth, roi des Juifs*. Il avait voulu que ces mots fussent en trois langues, afin que tous les étrangers qui étaient venus à la fête les pussent lire. Les grands-prêtres eurent beau représenter qu'il ne fallait pas mettre : roi des Juifs, mais : qui se dit roi des Juifs, Pilate n'y voulut rien changer ; il leur répondit : Ce que j'ai écrit, je l'ai écrit. Dieu permit que le gouverneur païen, qui avait reconnu et attesté juridiquement l'innocence de Jésus-Christ, publiât ici sa qualité de roi des Juifs, et que toutes les nations sussent que ce peuple, par le plus énorme de tous les crimes, avait fait mourir son roi, le Messie qu'il avait attendu si longtemps, et demandé par tant de vœux.

La dépouille de ceux qu'on faisait mourir appartenait aux exécuteurs ; les soldats qui avaient crucifié Jésus-Christ et les deux voleurs, partagèrent donc entre eux leurs habits ; mais comme la tunique du Sauveur était sans couture et d'un même tissu, ils ne voulurent pas la déchirer, mais ils la tirèrent au sort, afin que ce que David avait prophétisé dans le psaume *xxi*, s'accomplît à la lettre : Ils ont partagé à mes yeux mes vêtements, et ils ont jeté ma robe au sort : *Diviserunt sibi vestimenta mea, et super vestem meam miserunt sortem*. (Ps. *xxi*.)

Jésus en cet état eût dû être un objet de pitié aux cœurs les plus barbares. Il ne se trouve guère d'âmes si dures, si noires, qui osent insulter aux patients ; nous ne voyons pas même que les Juifs aient insulté aux deux voleurs qui étaient crucifiés à côté du Sauveur. Mais Jésus-Christ, loin d'être pour eux un objet

de compassion, est accablé de leur exécution et de leur rage : nulle injure qu'ils ne vomissent contre lui.

Il a sauvé la vie aux autres, répétaient-ils en l'insultant, qu'il se la sauve à présent à lui-même (*Luc.*, xxiii) s'il est le Christ, l'élu de Dieu. Si tu es roi des Juifs, lui disaient les soldats en lui présentant une éponge imbibée de vinaigre, fais maintenant éclater ta puissance, et du haut de ton trône prononce des édits, foudroie tes ennemis et tous ceux qui t'ont manqué de respect. Tu te vantais, lui disaient quelques-uns, de rebâtir en trois jours le temple de Dieu, s'il eût été détruit ; que ne fais-tu à présent un miracle pour te sauver la vie ? Qu'il descende maintenant de la Croix, ajoutaient quelques autres, et nous croirons en lui. Il avait tant de confiance en Dieu, reprenaient ceux-ci ; que Dieu le délivre maintenant, s'il lui veut du bien. Il a déclaré lui-même, disaient les autres, qu'il était Fils de Dieu ; que son Père, s'il le reconnaît pour sien, lui sauve la vie.

Un des deux criminels attachés à la croix à ses côtés, l'outrageait par ses paroles. Si tu es le Christ, lui disait ce scélérat, sauve-toi la vie à toi-même et à nous aussi. L'autre, plus sage, le réprimandait en ces mots : Tu n'as point de crainte de Dieu, ignores-tu que si nous souffrons, nous portons justement la peine due à nos crimes ? Mais lui, quel mal a-t-il fait ? Puis s'adressant à Jésus, il lui dit d'un cœur humble et contrit : Seigneur, souvenez-vous de moi lorsque vous serez dans votre royaume. Le bon larron parle à Jésus-Christ comme au vrai Messie ; aussi sa foi l'a sauvé. Il ne doute pas que le Sauveur après sa mort, ne ressuscite ; il ne lui demande pas les premières places dans son royaume, il se contente de le prier de se souvenir de lui après sa mort. Aussi Jésus lui répondit : « Je vous dis la vérité, dès aujourd'hui vous serez avec moi dans le Paradis. » Saint Augustin, saint Chrysostome et saint Jérôme croient que le bon larron entra le jour même dans le Ciel, où Jésus-Christ, comme Dieu, ne cessait jamais d'être. Cet heureux prédestiné dont l'Eglise célèbre la mémoire, fut baptisé dans son propre sang, et immédiatement après sa mort, jouit de la béatitude éternelle. Quelle différence de sort entre ces deux pécheurs qui meurent à côté de Jésus-Christ,

dans le grand jour de ses miséricordes. Un seulement se convertit, l'autre meurt dans l'impénitence. Cet exemple prouve combien les conversions à l'heure de la mort sont rares ! De deux pécheurs qui meurent sous les yeux de Jésus-Christ, à ses côtés, et arrosés de ce sang précieux répandu pour tous les hommes, un seul se convertit, et l'autre meurt impénitent. Comptez après cela sur les conversions renvoyées à l'heure de la mort.

La très-sainte Vierge avait trop de part au sacrifice de son cher Fils, pour n'y être pas présente, et pour y être oubliée : elle n'avait rien fait auprès des juges pour le délivrer et pour défendre son innocence ; instruite de tout le mystère de notre rédemption, elle n'avait garde de vouloir empêcher un sacrifice auquel elle avait consenti, et dont elle avait offert elle-même la victime ; mais elle voulut se trouver sur le Calvaire et au pied de la Croix, pour consommer avec lui le sanglant sacrifice. On peut s'imaginer quelle fut sa douleur, et de quel glaive son âme fut percée. Jean, ce disciple bien-aimé, aimait lui-même trop ardemment son divin Maître pour l'abandonner à sa mort ; il se trouva aussi au pied de la Croix auprès de la très-sainte Vierge. Jésus voyant sa Mère lui dit d'un ton mourant et affectueux : « Femme, voilà votre fils, » en parlant de saint Jean ; puis il dit à Jean : « Et vous, voilà désormais votre Mère, » parlant de la très-sainte Vierge, et dès lors ce cher disciple ne la regarda plus que comme sa Mère, et se comporta envers elle comme son propre fils.

LX.

Jésus-Christ expire sur la Croix.

Magdeleine aimait trop ardemment le Sauveur, pour être aussi timide et aussi lâche que les autres disciples : elle se trouva sur le Calvaire, et resta au pied de la Croix ne craignant ni le mépris que faisaient d'elle les soldats, ni leurs outrages. Il était midi lorsque Jésus fut attaché à la Croix ; et quoique le ciel fût serein, et qu'il ne parût aucun nuage, depuis ce moment jusqu'à trois heures que Jésus expira, toute la terre fut miraculeusement couverte d'épaisses ténèbres ; le soleil s'éclipsa, et quoique la lune fût dans son plein, l'éclipse fut totale pendant trois

heures. Jésus voulant accomplir toutes les prophéties, dit : « J'ai soif ; » il savait bien qu'on ne lui présenterait que du vinaigre, selon ce qui était écrit de lui dans le psaume LXVIII : *Et in siti mea potaverunt me aceto* : Mes ennemis m'ont offert du vinaigre pour étancher ma soif. En effet, les soldats ayant trempé une éponge dans un vase plein de vinaigre, ils la mirent autour d'une branche d'hysope, et la lui présentèrent. Jésus ayant pris de ce vinaigre, dit : Tout est accompli. Ensuite pour nous faire comprendre combien notre salut lui coûtait, et à quel prix il nous rachetait, il s'écria, en hébreu ou en syriaque : *Eli, Eli, lama sabacthani* ? ce qui signifie : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? (*Matth.*, xxvii.) Cette plainte n'était pas l'effet de la défiance, ni du regret et du chagrin, mais seulement un témoignage amoureux de douleur ; comme s'il eût dit : Mon Dieu, vous voulez que je souffre, jusqu'au dernier soupir, toute la rigueur de votre colère contre les pécheurs, dont je tiens la place pour satisfaire à votre justice, et vous voulez que j'endure ces innombrables douleurs, sans le moindre adoucissement ; que votre volonté s'accomplisse.

Quelques-uns des soldats n'entendant pas l'hébreu, crurent qu'il invoquait Elie. Voyons, dirent-ils, si Élie viendra le délivrer. Alors Jésus dit d'une voix claire et distincte : *Consummatum est* (*Joan.*, xix), tout est accompli, c'est-à-dire, tous les arrêts du ciel sont exécutés ; la justice divine est pleinement satisfaite, les oracles des Prophètes sont vérifiés, tout ce que l'Écriture a prédit de moi est arrivé ; l'ouvrage de la rédemption du monde est parfait, toutes les dettes des hommes envers Dieu sont payées et il ne leur reste plus que de vouloir profiter du trésor infini de mes souffrances et du mérite de ma mort. Enfin, Jésus-Christ baissant la tête, s'écria : « Mon Père, je remets mon âme entre vos mains ; » pouvait-il prouver plus évidemment qu'il disposait lui-même de sa vie, selon ce qu'il avait dit ailleurs : Il est en mon pouvoir de donner ma vie, et il est en mon pouvoir de la reprendre ? Aussitôt qu'il eut prononcé ces paroles, il rendit l'esprit.

En ce moment où le Sauveur rendit l'esprit, outre la miraculeuse éclipse de soleil, dont nous avons parlé, il se fit un des plus ter-

ribles tremblements de terre qu'on ait jamais éprouvés dans le monde ; les rochers se fendirent, et le voile du temple se déchira en deux depuis le haut jusqu'en bas.

Il y avait deux grands voiles dans le temple, l'un devant le sanctuaire, l'autre à l'entrée du Saint des saints, où il n'était permis qu'au grand-prêtre d'entrer une fois l'année seulement. C'est ce dernier qui fut déchiré miraculeusement à la mort du Sauveur qui, comme dit saint Paul (*Hebr.*, ix), en qualité de grand-prêtre, nous a ouvert l'entrée du Saint des Saints, c'est-à-dire du ciel. Ce déchirement du voile à la mort de Jésus-Christ, marque que par cette mort le ciel est ouvert à tous les hommes ; qu'il n'y a plus de voile, c'est-à-dire, que toutes les figures de l'ancienne loi sont passées et que la vérité nous est à découvert. Ce déchirement fait encore connaître que l'ancienne alliance était rompue ; qu'il n'y avait plus de sanctuaire dans ce temple ; que Dieu ne reconnaissait plus le peuple juif pour son seul peuple ; qu'il n'y avait plus d'acception de personnes auprès de lui, et que désormais tous les peuples, Juifs et Gentils, Scythes, Grecs et Romains, pourraient entrer dans le sanctuaire, parce que Jésus-Christ étant mort pour tous les hommes, tous les hommes étaient devenus la nation chérie de Dieu.

Pendant tous ces prodiges, sur la terre et dans le ciel, tous ces signes de gémissements de la nature, étonnée et sensible, pour ainsi dire, à la mort du Sauveur, firent impression sur les esprits. Le centenier qui commandait les soldats, et tous ceux qui étaient présents, s'écrièrent : « Cet homme était véritablement Dieu. » (*Marc.*, xv.) Tous ceux qui avaient été témoins de ce qui venait d'arriver, s'en retournaient pleins de frayeur et de confusion dans un morne silence, se frappant la poitrine, et craignant que la mort de cet homme juste n'attirât bientôt les derniers malheurs sur toute la nation. Il y eut quelques femmes pieuses, entre autres Marie Magdeleine, Marie, mère de Jacques le Mineur, et Salomé, femme de Zébédée, qui résolurent de rester à l'écart sur le lieu du supplice, attendant qu'on détachât le corps du Sauveur pour voir l'endroit où il serait enseveli, afin de lui venir rendre les honneurs de la sépulture.

LXI.

La sépulture de Jésus-Christ.

C'était la veille du sabbat ; les corps ne devaient pas demeurer sur la croix le jour de la fête ; les Juifs prièrent donc Pilate de faire rompre les jambes aux crucifiés pour accélérer leur mort, ce qui fut exécuté sur les deux voleurs qu'on trouva encore en vie ; mais les soldats voyant que Jésus avait rendu le dernier soupir, l'un d'eux, nommé Longin, se contenta de lui ouvrir le côté d'un coup de lance, et aussitôt il en sortit du sang et de l'eau. Celui qui l'a vu, ajoute saint Jean, en a rendu témoignage et son témoignage est vrai, et il sait qu'il dit la vérité, afin que vous croyiez aussi vous-mêmes. Saint Jean insiste particulièrement sur cette circonstance, pour marquer que Jésus-Christ avait un corps véritable, qu'il était véritablement mort, et que l'effet principal de sa mort était de nous laver de nos péchés, et d'en effacer les taches. On vit encore en ceci s'accomplir ces paroles de l'Écriture : Vous ne briserez aucun de ses os : *Os ejus non confringent*. Elles avaient été dites de l'agneau pascal, figure du Sauveur immolé pour les hommes, et elles contenaient en même temps une prophétie de ce qui devait arriver à Jésus-Christ.

Tandis que tout cela se passait sur le Calvaire, Joseph d'Arimathie, sénateur fort riche, distingué parmi les Juifs, disciple secret de Jésus-Christ, et qui n'avait point eu de part au complot contre le Sauveur du monde, vint prier Pilate de lui permettre de lui donner la sépulture. Pilate le lui ayant accordé, Joseph et Nicodème, autre disciple du Sauveur, détachèrent ce corps adorable, et l'ayant embaumé sans craindre l'indignation des chefs de la synagogue, qui, consternés de tout ce qui était arrivé à cette mort, de laquelle le peuple commençait à murmurer, n'osèrent s'y opposer ; ils l'enveloppèrent dans un linceul tout neuf et le mirent dans un tombeau que Joseph avait fait creuser pour lui depuis peu, dans un jardin qui lui appartenait, et qui n'était pas éloigné du Calvaire ; et l'ayant fermé avec une pierre d'un grand poids, taillée exprès pour en boucher l'ouverture, ils se retirèrent. Les femmes pieuses, et surtout Magdeleine, ayant observé

le lieu où ce corps sacré avait été mis, s'en retournèrent à Jérusalem dans le dessein de venir l'embaumer à leur tour dès que la solennité du sabbat serait passée.

Cependant Dieu qui voulait que la résurrection du Sauveur fût incontestable, permit que les prêtres et les magistrats, même les plus intéressés à en empêcher la créance, prissent toutes les mesures et les précautions imaginables pour qu'on ne pût pas dire que le corps de Jésus avait été enlevé furtivement. (*Matth.*, xxvii.) Ils allèrent donc trouver Pilate et lui dirent qu'ils se souvenaient que Jésus, qu'ils appelaient le séducteur, avait assuré qu'il ressusciterait après trois jours. Nous vous prions, ajoutèrent-ils, de faire garder le sépulcre, de peur que ses disciples ne viennent l'enlever et ne disent au peuple qu'il est ressuscité ; alors la dernière erreur serait pire que la première. Pilate leur répondit : Vous avez des soldats ; gardez-le vous-mêmes. Autre circonstance que Dieu avait encore ménagée, pour qu'on ne pût pas prétexter que les soldats romains avaient été corrompus. Le sépulcre fut donc scellé avec le grand sceau du magistrat, et on y mit un corps-de-garde composé de soldats juifs, engagés par devoir, par honneur et par amour de leur nation, à empêcher toute fourberie et toute surprise. Dieu voulant donner à la résurrection de son Fils toutes les preuves et tous les degrés de certitude possibles, il se sert de ceux-là mêmes qui craignaient le plus qu'il ne ressuscitât et qu'on ne crût qu'il fût ressuscité, il s'en sert, dis-je, pour rendre sa résurrection certaine, évidente, incontestable.

LXII.

La résurrection glorieuse de Jésus-Christ.

Quelque empressement qu'eussent les saintes femmes d'aller rendre leurs derniers devoirs à Jésus-Christ, elles demeurèrent en repos tout le samedi, qui était le jour du sabbat ; mais dès que le soleil fut couché, c'est-à-dire à six heures du soir où finissait la fête, Marie-Magdeleine et ses compagnes allèrent acheter des aromates pour embaumer ce divin Corps. La sainte impatience où elles étaient de satisfaire leur dévotion, fit qu'elles partirent de chez elles dès la pointe du jour que nous appelons dimanche,

c'est-à-dire, le jour du Seigneur. En allant, elles se disaient l'une à l'autre : Mais qui nous ôtera la pierre de devant l'entrée du sépulcre ? car elle est si pesante, que plusieurs hommes eurent bien de la peine à la rouler quand il fallut en fermer le tombeau. Elles ne se rebutèrent point, car rien ne paraît impossible à celui qui aime. Quelque diligence qu'elles fissent, elles n'arrivèrent cependant au sépulcre qu'après le lever du soleil ; le Sauveur en était déjà sorti plein de vie, glorieux et triomphant, et s'était montré à sa Mère, comme on le dira plus loin et plus au long dans la *Vie de la très-sainte Vierge*.

On croit que ce fut précisément au lever du soleil que ce divin Soleil de justice sortit des ténèbres de la mort, s'étant ressuscité lui-même par sa propre vertu, le troisième jour, comme il l'avait prédit tant de fois durant sa vie. Ce fut donc ce troisième jour que nous appelons pour cela le jour du Seigneur, que l'Âme bienheureuse de Jésus-Christ qui était descendue aux lieux bas de la terre, comme parle saint Paul, lieux que nous appelons les limbes, pour en retirer les âmes des Saints qui attendaient sa venue, vint se réunir à son Corps, et lui ayant communiqué toutes les qualités les plus glorieuses, ce divin Corps, duquel la Nature divine n'a jamais pu être séparée, passa à travers la pierre du sépulcre. A ce moment, il se fit un tremblement de terre aux environs du tombeau ; un Ange descendit du ciel, renversa la pierre qui le fermait, et s'assit dessus. Son visage était plus brillant qu'un éclair et ses habits plus blancs que la neige. Les soldats qui gardaient le sépulcre furent si effrayés de tous ces prodiges, qu'ils demeurèrent comme morts ; puis ayant un peu repris leurs esprits, tout éperdus, ils prirent la fuite et allèrent rapporter ingénument au grand-prêtre et aux magistrats jusqu'aux moindres circonstances, tout ce qui était arrivé et tout ce qu'ils avaient vu. L'Évangéliste ajoute qu'au moment de la résurrection du Sauveur, plusieurs tombeaux s'ouvrirent, et qu'un grand nombre des corps des Saints ressuscitèrent, comme pour servir au triomphe de Jésus-Christ.

Cependant les saintes femmes arrivent, et elles sont fort surprises de ne point trouver de gardes, de voir la pierre du sé-

pulcre ôtée et le tombeau ouvert, et, y étant entrées, de n'y point trouver le corps adorable de Jésus. Marie-Magdeleine, profondément affligée, retourne sur-le-champ en grande hâte à Jérusalem, et toute éplorée, dit aux Apôtres que le sépulcre était ouvert et qu'elle n'y avait point trouvé le corps de son bon Maître. Les autres femmes étant demeurées près du tombeau, ne savaient quel parti prendre ; comme elles raisonnaient entre elles dans cette perplexité, elles aperçurent deux Anges sous une forme humaine, brillant d'une clarté céleste, l'un desquels leur dit : Femmes, n'ayez point peur ; je sais que vous cherchez Jésus de Nazareth qui a été crucifié ; il est ressuscité, il n'est point ici ; venez voir le lieu où on l'avait mis ; mais allez incessamment trouver ses disciples, et dites à Pierre surtout, et aux autres, qu'il sera avant eux en Galilée, et que là ils le verront comme il le leur avait promis. Ces saintes femmes saisies d'une douce frayeur mêlée de joie et d'admiration, s'en retournèrent à la ville tout occupées de ce qu'elles venaient de voir.

LXIII.

Apparition de Jésus-Christ à Magdeleine et aux autres saintes femmes.

Pendant que ceci se passait au sépulcre, Magdeleine ayant trouvé saint Pierre et saint Jean, leur dit en pleurant qu'on a enlevé du sépulcre le corps de son bon Maître, et qu'elle ne sait ce qu'il est devenu ; en même temps elle retourne au lieu de la sépulture. Pierre et Jean s'y rendent à la hâte. Jean y étant arrivé le premier et s'étant baissé pour regarder, voit à terre les linges dont le corps avait été enveloppé. Pierre étant arrivé, entre dans le sépulcre et Jean après lui, et ils voient outre les linges, le suaire plié dans un coin, ce qui leur fit croire que le corps de leur Maître avait été enlevé, comme Madeleine venait de le leur dire, sans penser à ce que le Sauveur leur avait répété tant de fois, qu'il ressusciterait trois jours après sa mort ; ainsi, le cœur serré de douleur, ils s'en retournent : mais Magdeleine, que rien ne pouvait consoler, reste là, résolue d'en savoir des nouvelles, à quelque prix que ce fût ; et visitant encore le sépulcre, elle y aperçut les deux Anges, qui lui dirent : Femme,

pourquoi pleurez-vous ? — C'est, leur dit-elle, qu'on a enlevé mon Seigneur, et je ne sais où on l'a mis. En même temps s'étant retournée, elle vit Jésus debout, qui lui dit : Pourquoi pleurez-vous ? qui cherchez-vous ? Elle ne le reconnut point, mais le prenant pour le jardinier du lieu où était le sépulcre : Seigneur, lui dit-elle, si c'est vous qui avez enlevé le corps de mon bon Maître, dites-moi où vous l'avez mis, et je l'emporterai. Alors Jésus l'appelant par son nom, lui dit : « Marie. » A ce mot, elle le regarde, et l'ayant reconnu : « Ah ! mon bon Maître, » s'écria-t-elle, et se jetant à ses pieds, elle voulut les embrasser ; mais le Sauveur l'en empêcha, parce que Magdeleine, dit saint Léon, croyait alors que Jésus-Christ était ressuscité, comme Lazare, pour vivre désormais sur la terre comme il avait vécu jusqu'à sa mort, et qu'il avait repris son corps passible et mortel. Sa foi n'était point encore épurée. Jésus lui dit : Ne pensez point à me toucher ; aussi bien ne suis-je point encore monté à mon Père ; mais hâtez-vous d'aller trouver de ma part mes disciples, que j'appelle à présent mes frères, et dites-leur que je monterai dans quelques jours au ciel vers mon Père, qui est aussi le leur. (*Joan.*, xx.)

On ne saurait exprimer quelle fut alors la joie de cette amante fidèle ; elle partit à l'instant pour en porter la nouvelle à tous les disciples, et ayant rejoint sur le chemin ses compagnes qui s'en retournaient toutes tristes à Jérusalem, elle leur dit que Jésus était ressuscité, qu'elle l'avait vu et qu'elle avait ordre de l'annoncer à tous les disciples. Elle racontait encore toutes ces choses avec un transport de joie qui faisait bien voir qu'elle disait vrai, lorsque le Sauveur leur apparut à toutes ensemble. Pénétrées de reconnaissance et d'admiration, elles se jetèrent à ses pieds et l'adorèrent. Jésus leur ayant ordonné d'aller de suite trouver ses disciples pour leur raconter ce qu'elles avaient vu, il disparut, et elles coururent leur dire tout ce qui venait de se passer. Comme on a toujours de la peine à croire ce qu'on souhaite le plus, les disciples ayant entendu tout ce que ces saintes femmes racontaient, ne le crurent point et les traitèrent de visionnaires.

On doit remarquer que dans toutes ces apparitions de Jésus-

Christ ressuscité, il n'est point parlé de la très-sainte Vierge sa Mère, parce qu'il est hors de doute qu'il lui apparut au moment où il ressuscita. Marie parfaitement instruite de tout ce qui devait arriver, attendait tranquillement dans sa retraite ce moment heureux qui devait mettre le comble à sa joie. En effet son bonheur fut grand en voyant la première fois son cher Fils ressuscité glorieux et triomphant, et désormais impassible. Elle n'eut pas ordre de publier cette glorieuse résurrection, parce que son témoignage aurait pu paraître suspect.

Cependant toute la synagogue était grandement alarmée de ce que les soldats, témoins oculaires de tout ce qui s'était passé au sépulcre, racontaient de cette merveilleuse résurrection. Après plusieurs assemblées, les prêtres et les magistrats convinrent de donner aux soldats une grosse somme d'argent, pour les obliger de dire partout que s'étant endormis, ses disciples étaient venus secrètement durant la nuit, et avaient enlevé le corps. Jamais dé faite plus pitoyable ; cependant quelque grossière que fût cette imposture, elle ne laissa pas de se répandre parmi le peuple : mais peu de gens furent assez simples pour s'en contenter. En effet, quelle vraisemblance y avait-il que des gens aussi timides que les disciples de Jésus-Christ, eussent osé forcer un corps-de-garde, rompre le sceau du prince ou du magistrat, rouler une pierre d'un poids énorme, enlever furtivement un corps, et tout cela au milieu d'une compagnie de soldats tous endormis, sans que pas un ne s'éveillât ? Mais si tous les soldats du corps-de-garde se sont endormis dans leur fonction militaire, quel châti ment inflige-t-on pour une faute qui, chez les Juifs comme chez tous les peuples de l'univers, est impardonnable ? Peut-on rien imaginer de plus grossier ? La vraisemblance n'y est pas même gardée. Pilate, tout païen qu'il était, fut plus sincère dans la relation qu'il envoya à l'empereur Tibère de tout ce qui s'était passé ; il n'oublia point de lui marquer que l'on tenait pour certain que ce Jésus était ressuscité ; ce qui a fait dire à Tertullien que ce gentil parle dans cette relation comme aurait fait un vrai fidèle.

LXIV.

Apparition de Jésus ressuscité aux deux disciples qui allaient à Emmaüs, à saint Pierre, et à tous les disciples assemblés, et puis à saint Thomas.

Le même jour de la résurrection du Sauveur, qui était le lendemain du sabbat, et par conséquent le premier de la semaine, deux des disciples partirent de Jérusalem, sur le soir, pour s'en aller à Emmaüs, qui était un bourg éloigné de deux petites lieues de la capitale. Comme ils s'entretenaient en chemin, Jésus, sous la forme d'un étranger, se joignit à eux en leur disant : Peut-on vous demander ce qui fait le sujet de votre entretien, et d'où vient que vous paraissez tout tristes ? L'un d'eux nommé Cléophas lui répondit : Je crois que vous êtes le seul de tous les étrangers qui étai^{ent} à Jérusalem, qui ignoriez ce qui s'y est passé ces jours-ci. — Eh quoi ! leur dit-il. — Vous ne savez donc pas, reprit Cléophas, ce qui est arrivé au sujet de Jésus de Nazareth, qui était un Prophète puissant en œuvres et en paroles devant Dieu et devant tout le peuple, que les princes des prêtres et nos magistrats ont livré pour être condamné à mort, et ont crucifié ? Nous espérions, nous autres, qu'il serait le libérateur d'Israël, comme il nous l'avait dit lui-même. Il y a déjà trois jours que ces choses sont arrivées, et sa promesse ne se vérifie point. A la vérité, quelques femmes des nôtres nous ont dit que certainement il était ressuscité. Elles ont été, dès la pointe du jour, au sépulcre, et n'ayant point trouvé son corps, elles nous ont assuré qu'elles avaient vu même des Anges qui disent qu'il est vivant. Quelques-uns d'entre nous sont allés au sépulcre et ont trouvé ce qu'avaient vu ces femmes ; mais pour lui, ils ne l'ont point trouvé. (*Luc.*, XXIV.)

Alors Jésus qui les avait écoutés sans dire un seul mot, prenant un ton de maître, les reprit avec douceur de leur peu de foi : Gens sans intelligence et de peu de foi sur tout ce qu'ont dit les Prophètes, ne fallait-il pas que le Christ souffrit de la sorte et entrât par là dans sa gloire ? Ensuite se mettant à parler de Moïse et de tous les Prophètes, il leur expliqua dans toutes les Écritures ce qui le regardait. Cependant ils se trouvèrent près du bourg où ils allaient, et il fit semblant de vouloir passer outre ;

mais ils le contraignirent de demeurer avec eux, parce qu'il était tard ; et Jésus se rendit à leur prière. Étant avec eux à table, il prit le pain, le bénit, c'est-à-dire le consacra, et l'ayant rompu, il le leur présenta. Leurs yeux alors s'ouvrirent, et ils le reconnurent ; mais dans le moment il disparut à leurs yeux. Alors ils se dirent l'un à l'autre : C'est Jésus ; est-il possible que nous ayons été si longtemps à le reconnaître ? Ne nous sentions-nous pas le cœur embrasé lorsqu'il nous parlait en chemin et qu'il nous expliquait les Écritures ? Et se levant de table aussitôt, ils s'en retournèrent en diligence à Jérusalem. Ils trouvèrent les Apôtres et les disciples assemblés qui, les voyant entrer, leur dirent avec des transports de joie : Le Seigneur est véritablement ressuscité ; il n'y a plus lieu d'en douter, car il a apparu à Pierre. — A qui en parlez-vous ? répondirent sans doute nos deux voyageurs. Il nous a apparu aussi à nous-mêmes ; nous avons été plus d'une heure à nous entretenir avec lui : il nous a dit les plus belles choses touchant sa Passion, sa mort et sa résurrection prédites par Moïse et par les Prophètes, dont il nous a donné une intelligence claire. Nos yeux cependant étaient comme fascinés, et nous ne l'avons reconnu qu'à la fraction du pain.

Ils parlaient encore, lorsque Jésus parut au milieu d'eux, en leur disant : La paix soit avec vous ; c'est moi, n'ayez point de peur. (*Luc.*, xxiv.) Quelque douce, quelque agréable que fût cette visite si peu attendue, les disciples en furent si frappés, qu'ils s'imaginaient voir un fantôme, ou du moins un esprit revêtu d'un corps emprunté, parce qu'ignorant encore les qualités d'un corps ressuscité, ils ne comprenaient pas comment il avait pu entrer, toutes les portes étant fermées. Le Sauveur les rassura. Pourquoi ces pensées vous viennent-elles ? leur dit-il. Voyez mes mains et mes pieds, c'est moi-même ; touchez et voyez. Un esprit n'a ni chair ni os, comme vous voyez que j'ai. Et après avoir dit ces paroles, il leur montra ses mains et ses pieds avec les cicatrices ; mais comme dans l'extrême joie qu'ils avaient, ils ne pouvaient encore croire ce qu'ils voyaient, tant ils étaient transportés de bonheur et d'admiration, il leur dit : Avez-vous là quelque chose à manger ? Ils lui présentèrent un poisson rôti et un rayon de

miel. En ayant mangé en leur présence, il prit ce qui restait, et le leur donna ; puis il leur dit : Vous voyez à présent l'accomplissement de ce que je vous disais étant encore avec vous, qu'il fallait que tout ce qui a été écrit de moi dans la loi de Moïse, dans les Prophètes et dans les Psaumes, s'accomplit. Après avoir donc mangé devant eux, non qu'il eût besoin désormais de nourriture, mais pour lever tous leurs doutes et pour convaincre tous ses disciples, par les preuves les plus sensibles, que c'était lui-même et non pas un fantôme et qu'il était véritablement ressuscité, il leur dit une seconde fois : La paix soit avec vous ; et il ajouta : Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie aussi. (*Joan.*, xx.) Après quoi il souffla sur eux, et leur dit : Recevez le Saint-Esprit. Ceux dont vous aurez remis les péchés, leurs péchés leur seront remis, et ceux dont vous aurez retenu les péchés, leurs péchés leur seront retenus.

Thomas n'était point avec les autres Apôtres lorsque Jésus se fit voir à eux ; c'est pourquoi, quand il fut revenu, ils lui dirent avec des transports de joie, qu'ils avaient vu le Seigneur ; mais il n'en voulait rien croire. On eut beau lui en rapporter toutes les circonstances : Si je ne vois dans ses mains, répondit-il, l'ouverture qu'ont faite les clous, si je ne mets le doigt dans l'endroit des clous, et la main dans son côté, je n'en croirai rien. Cette espèce d'incrédulité venait plutôt, ce semble, d'un désir trop ardent que cela fût, que d'une défiance opiniâtre que cela pût être. Quand on désire quelque chose avec empressement, on croit peu tout ce qu'on nous en dit, on veut être convaincu par soi-même. Quoi qu'il en soit, le Fils de Dieu qui faisait tout servir à l'établissement de la foi de sa résurrection, ne voulut pas abandonner cet Apôtre à son infidélité ; c'est pourquoi huit jours après, comme ses disciples étaient encore rassemblés dans le même lieu, et Thomas avec eux, Jésus y entra, les portes fermées ; il se tint au milieu d'eux et les salua en leur disant : La paix soit avec vous. Puis s'adressant à Thomas : Approchez, lui dit-il, mettez ici votre doigt, et regardez mes mains, avancez votre main et mettez-la dans mon côté. Prenez toutes les assurances de la vérité de ma résurrection, et ne soyez plus incrédule, mais fidèle.

Alors Thomas, pénétré d'une joie mêlée de confusion et animé d'un amour ardent et d'une foi vive, se prosternant à ses pieds, s'écria : « Mon Seigneur et mon Dieu ! » Jésus lui dit alors : Thomas, vous ne vous êtes pas fié au témoignage que je vous avais donné étant encore avec vous, ni à celui de vos frères depuis ma résurrection ; vous avez voulu vous convaincre par vos propres sens ; maintenant parce que vous m'avez vu et touché, vous avez cru : « Heureux ceux qui n'ont point vu, et qui ont cru ! » La difficulté de Thomas à croire la résurrection de Jésus-Christ sur le témoignage des disciples, n'est pas sans mystère. Cette résurrection étant la base de toute la religion, Dieu a voulu que nous en eussions toutes les assurances imaginables ; c'est pour cela qu'il s'est fait voir si souvent, qu'il s'est laissé toucher, qu'il a mangé, qu'il a conversé familièrement avec ses disciples pendant quarante jours. L'incrédulité de saint Thomas, disent les saints Pères, nous a plus servi que la foi simple et prompte de tous les autres disciples. Quand on veut se convaincre d'un fait par des preuves sensibles, on ne peut pas être accusé d'avoir cru trop légèrement.

LXV.

Pêche miraculeuse. Jésus confie ses brebis à saint Pierre, et instruit ses Apôtres.

Cependant le Sauveur ayant ordonné à ses Apôtres de retourner en Galilée, ils s'y rendirent incessamment, et Jésus s'y manifesta à eux en plusieurs occasions.

Pierre étant un jour avec Thomas, Jacques, Jean, Nathanaël et deux autres, leur dit qu'il allait pêcher (*Joan.*, XXI) ; ils voulurent tous y aller avec lui : ils entrèrent dans une barque, jetèrent le filet, mais ils ne prirent rien cette nuit-là. Le matin Jésus parut sur le rivage, sans que les disciples sussent que c'était lui ; il leur dit : Enfants, n'avez-vous rien là à manger ? — Non, lui répondirent-ils. — Jetez le filet du côté droit de la barque, leur dit le Sauveur, et vous en trouverez. Ils le jetèrent, et ils ne pouvaient plus le tirer, tant il y avait de poissons. Alors le disciple que Jésus aimait dit à Pierre : « C'est le Seigneur. » Pierre reprit aussitôt son habit qu'il avait quitté pour pêcher, et dans l'impatience de

joindre son bon Maître, se jeta dans l'eau pour aller à lui. Les autres vinrent avec la barque, traînant le filet qui était plein de poissons. L'ayant tiré à terre, il s'y trouva cent cinquante-trois poissons, et quoiqu'il y en eût une si grande quantité, le filet ne rompit point. Etant descendus sur le rivage, ils y trouvèrent des charbons allumés, du poisson qui rôtissait et un pain. Jésus leur dit : Apportez aussi du poisson que vous venez de prendre et venez dîner. Il leur donna lui-même du pain et du poisson bon à manger. Après le dîner, Jésus dit à Pierre : Simon, fils de Jean, m'aimez-vous plus que tous ceux-ci ? Oui, Seigneur, lui répondit-il, vous savez que je vous aime. Alors Jésus lui dit : « Paissez mes agneaux. » Un moment après, Jésus lui dit encore : Simon fils de Jean, m'aimez-vous ? — Oui, Seigneur, répondit Pierre, vous savez bien que je vous aime. — « Paissez donc mes agneaux, » lui dit encore le Sauveur. Enfin, il lui demanda, pour la troisième fois, s'il l'aimait véritablement. Alors Pierre affligé que Jésus semblât douter de son ardent amour pour lui : Seigneur, répondit-il d'un ton plein de tristesse, vous qui connaissez toutes choses, vous savez bien que je vous aime de tout mon cœur. Le Sauveur ayant fait ainsi réparer à son Apôtre, par ce triple témoignage de son amour, la faute qu'il avait commise en le renonçant trois fois, lui confia publiquement le soin de ses ouailles, c'est-à-dire des âmes, en lui disant de nouveau : « Paissez non-seulement mes agneaux, mais encore mes brebis. » Par cet ordre réitéré que le Sauveur donna à saint Pierre, en présence des autres Apôtres, de paître et ses agneaux et même ses brebis, ce divin Pasteur de nos âmes, disent les saints Pères, le déclara dès lors son Vicaire sur la terre, et le Pasteur universel de son troupeau ; mais il lui fit connaître en même temps que cet honneur lui coûterait cher, puisqu'il faudrait qu'il donnât sa vie pour le troupeau dont il lui confiait la conduite, et lui prédit qu'il mourrait sur la Croix.

Jésus ensuite ordonna à Pierre de le suivre ; et Pierre s'étant retourné, vit Jean qui le suivait. Et celui-ci, Seigneur, dit-il à Jésus, qu'en sera-t-il ? Mais Jésus réprima sa curiosité, en lui apprenant qu'il ne devait point se mettre en peine de ce qui arri-

verait aux autres. Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, lui dit-il, que vous importe ? Ce fut là la septième apparition publique du Sauveur. Il se montra encore peu après à plus de cinq cents disciples qui se trouvaient réunis ; plusieurs d'entre eux vivaient encore lorsque saint Paul écrivait sa première épître aux Corinthiens, c'est-à-dire vingt ans après. Saint Matthieu ajoute que ce fut alors que Jésus leur dit : Tout pouvoir m'a été donné dans le ciel et sur la terre ; allez donc, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit, en leur apprenant à observer toutes les choses que je vous ai prescrites. Pour moi, ajouta-t-il, quoique je doive bientôt monter au ciel, je suis avec vous en tout temps jusqu'à la consommation des siècles. Et ce fut là, disent les pères et les interprètes, une nouvelle confirmation de l'assurance de sa présence réelle sur nos autels dans la divine Eucharistie, et aussi de son assistance toujours présente dans son Église jusqu'à la fin des temps.

Le Fils de Dieu se fit voir encore diverses fois à ses Apôtres pendant les quarante jours qu'il demeura sur la terre, après sa résurrection ; et il leur apparaissait de la sorte, dit saint Luc, chap. xxiv, pour les assurer par beaucoup de preuves sensibles qu'il était vivant, et pour les entretenir du royaume de Dieu. Comme il les avait destinés afin d'appeler les hommes, par leur prédication, à la possession de ce royaume, il leur donna des instructions nécessaires pour s'acquitter dignement de cette fonction, il leur expliqua tout ce qui avait été dit de lui dans la loi de Moïse, dans les livres des Prophètes et dans les Psaumes, il leur fit voir qu'il fallait, selon qu'il était écrit, que le Christ souffrit la mort et toutes les ignominies de sa Passion, et qu'il ressuscitât le troisième jour, comme cela était arrivé.

C'était durant ces apparitions fréquentes et familières, que Jésus-Christ instruisait ses Apôtres des principaux mystères de la religion, des grandes vérités du salut, et qu'il jetait les fondements de son Église. Il leur donnait une juste idée de la discipline, il leur expliquait les Sacrements qu'il avait institués, et ceux qu'il instituerait encore, la manière d'offrir le divin Sacrifice, et toute la morale chrétienne, en attendant que le Saint-

Esprit qu'il leur promit de leur envoyer, leur donnât une intelligence parfaite de tout ce qu'il leur avait appris, voulant que ce fût cet Esprit-Saint, la troisième Personne de la très-sainte Trinité, qui mit la dernière main à son ouvrage.

LXVI.

L'Ascension glorieuse de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Dix jours avant la fête de la Pentecôte, c'est-à-dire le quarantième jour après sa résurrection, Jésus ayant rassemblé ses Apôtres et ses disciples à Jérusalem, leur apparut encore pour la dernière fois. Il commença par leur faire une douce et charitable correction sur leur peu de foi à la parole de ceux qui l'avaient vu ressuscité ; il leur ouvrit l'esprit afin qu'ils comprissent pleinement les vérités qu'il leur avait enseignées, leur donna l'intelligence des Ecritures touchant les mystères de sa mort et de sa résurrection ; puis s'adressant en particulier aux Apôtres il leur dit qu'il les avait choisis pour rendre témoignage de toutes ces vérités chez toutes les nations et pour prêcher la pénitence et la rémission des péchés à tous les peuples de la terre, en commençant par Jérusalem ; que ceux qui croiraient, qui recevraient le Baptême et qui mèneraient une vie pure, sainte et conforme aux maximes de son Evangile, seraient sauvés ; mais que ceux qui ne croiraient point, ou qui vivraient peu chrétiennement, seraient condamnés. Et afin que vous puissiez travailler plus utilement à la conversion des infidèles, ajouta-t-il, je vous donnerai le pouvoir de faire des miracles, de chasser les démons en mon nom, de parler de nouvelles langues, de ne point craindre la morsure des serpents, ni tout ce qu'il y a de venimeux. (*Marc.*, xvi.) Enfin, après leur avoir promis de leur envoyer le Saint-Esprit, il leur recommanda de passer quelque temps en retraite et en prières à Jérusalem, et de n'en pas sortir jusqu'à ce qu'ils eussent été revêtus d'une force qui vient d'en haut. Après leur avoir ainsi parlé, il les conduisit tous avec lui sur la montagne des Oliviers. Y étant arrivés, il leva les mains, et leur donna sa bénédiction. (*Luc.*, xxiv.) S'étant prosternés, ils l'adorèrent, tandis qu'il s'élevait au ciel peu à peu à leurs yeux, jus-

qu'à ce qu'enfin ils le perdirent de vue. Ce fut alors que ce divin Sauveur, pénétrant en un moment tous les cieux, au milieu de la Cour céleste qui était venue au-devant de son souverain Seigneur, alla s'asseoir, comme Fils unique de Dieu, à la droite de son Père, sur le même trône, où il règne et régnera au delà des siècles, pendant toute l'éternité, communiquant à son humanité sacrée la plénitude de sa gloire.

Les Apôtres et les disciples qui l'avaient vu monter au ciel par sa propre vertu, pénétrés de joie, embrasés d'amour, ravis d'admiration, restaient là immobiles, les yeux fixés sur la nuée qui l'avait dérobé à leurs yeux, lorsque deux Anges apparurent sous une forme humaine, habillés de blanc, et leur dirent : Hommes de Galilée, que faites-vous là, les yeux attachés au ciel ? Ce Jésus qui a été enlevé d'avec vous au ciel, viendra de la même manière que vous l'y avez vu monter. (*Act.*, 1.) Ils parlaient du grand jour du jugement dernier, où Jésus-Christ viendra juger tous les hommes.

La très-sainte Vierge qui avait assisté à la glorieuse Ascension de son divin Fils, s'en revint à Jérusalem avec les disciples : là, selon l'ordre de Jésus-Christ, ils passèrent tout le temps en retraite et en prières, jusqu'à ce qu'ils eussent été revêtus de la force d'en haut, c'est-à-dire, jusqu'à la descente du Saint-Esprit, qui arriva dix jours après ; c'était le saint jour de la Pentecôte.

Notre-Seigneur Jésus-Christ monta au ciel aux yeux de sa très-sainte Mère, de ses Apôtres et de tous ses disciples, sur le sommet du mont Olivet, à une demi-heure de chemin de la muraille de Jérusalem, du côté du couchant. Ce divin Sauveur voulut bien laisser ses vestiges sacrés imprimés sur le roc. Ils y sont demeurés dans leur forme et dans leur entier, quoique les chrétiens qui depuis tant de siècles sont venus en pèlerinage de tous les pays du monde, n'aient cessé d'en tirer de la poussière ou de la terre. Par la figure des pieds du Sauveur imprimés dans le roc, il paraît qu'il était debout, et qu'il avait la face tournée vers le septentrion.

Eusèbe rapporte que lorsque l'impératrice sainte Hélène, mère

du grand Constantin, fit bâtir une église dans cet endroit, elle ordonna que le pavé fût de marbre et de jaspe, et surtout l'endroit où subsistaient les vestiges du Sauveur : mais quand on voulut le couvrir, il ne fut jamais possible d'en venir à bout ; tout ce qu'on mettait dessus, quelque riche, quelque précieux qu'il fût, était repoussé par une vertu invisible, et on fut obligé de le laisser à découvert. Saint Jérôme ajoute que quand on voulut achever la voûte de cette magnifique basilique, il ne fut pas possible non plus de fermer l'endroit qui répondait perpendiculairement à la place des vestiges des pieds du Sauveur, de sorte qu'on fut obligé de ne pas couvrir l'espace par lequel Jésus-Christ s'était élevé de la terre au ciel.

LXVII.

La divinité de Jésus-Christ reconnue par les païens mêmes.

La divinité de Jésus-Christ est si visible, qu'elle a été reconnue et publiée même par ceux qui avaient le plus grand intérêt à la nier. Josèphe qui vivait vers l'an 70 de l'ère chrétienne, a été le personnage le plus éclairé qu'aient eu les Juifs. Voici ce que cet écrivain si zélé pour le judaïsme, dit de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans son histoire. « En ce temps, dit-il, parut Jésus, homme sage, si néanmoins on ne peut l'appeler qu'un homme, car il était puissant en merveilles, et le maître de ceux qui aimaient la vertu. Il attacha à sa doctrine plusieurs d'entre les Juifs, et beaucoup de Gentils. (*Josèp., Antiq.*, lib. XVIII, cap. iv.) Il était le Christ, malgré le supplice de la Croix auquel Pilate le condamna sur les poursuites des chefs de la nation ; ses premiers disciples ne cessèrent de lui demeurer unis. Il leur apparut vivant trois jours après sa mort, selon que l'avaient prédit les Prophètes, et jusqu'à présent ses sectateurs ont continué de subsister sous le nom de chrétiens, qu'ils empruntent de lui. » Les talmudistes, c'est-à-dire ceux qui sont attachés aux sentiments du talmud, livre où les Juifs ont renfermé tout ce qui regarde l'explication de leur loi ; les talmudistes, dis-je, ennemis les plus déclarés qu'aient eus les chrétiens, n'ont pu se dispenser d'avouer les miracles de Jésus-Christ ; leur animosité, dans sa plus grande fureur,

n'a rien pu contre la notoriété de ces faits, et ils ont été contraints de confesser que le Dieu des chrétiens avait étonné la terre par ses prodiges.

Il n'est pas jusqu'aux empereurs romains, si opposés aux chrétiens dont ils avaient juré la perte, qui n'aient reconnu quelque chose de divin dans Jésus-Christ.

Tibère, informé par Pilate des miracles que Jésus-Christ avait faits dans la Syrie, et de tous les prodiges qui étaient arrivés à sa mort, et trois jours après, en ressuscitant comme il l'avait prédit, Tibère demanda au sénat que Jésus-Christ fût mis au rang des divinités de l'empire. Tel était alors l'usage des Romains ; ils divinisaient les hommes dans lesquels éclataient des marques extraordinaires de puissance et de vertu. Nul n'en avait jamais tant montré que Jésus-Christ, et les relations qui venaient en foule de la Judée, annonçaient chaque jour de nouveaux prodiges. Le sénat refusa, dit Eusèbe, d'exécuter ce que l'empereur demandait, parce qu'il ne prétendait point être prévenu dans ses décisions, ou plutôt parce que Jésus-Christ lui-même ne voulut pas permettre que son Nom se trouvât mêlé avec ces divinités infâmes. Cependant il est toujours vrai que Tibère proposa d'accorder à Jésus-Christ les honneurs suprêmes ; ce qui prouve, dit Tertullien, combien ses miracles sont incontestables, et combien était grande l'impression qu'ils faisaient même sur l'esprit des païens.

Lampride est garant de la vénération profonde que l'empereur Adrien avait pour Jésus-Christ. Ce prince eut dessein de lui dresser des autels et de le mettre au nombre de ses dieux : il fit bâtir des temples dans toutes les villes, sans y placer aucune idole, dit l'historien, et il ajoute que si le projet demeura sans exécution, c'est que les oracles consultés répondirent que s'il s'exécutait, tous les anciens dieux deviendraient muets, et la terre toute chrétienne.

L'empereur Alexandre Sévère, charmé de tout ce qu'il avait entendu dire de Jésus-Christ, plaça son image dans un oratoire domestique, dit Lampride ; il était si charmé de sa doctrine, qu'il fit publier par un héraut, et graver sur des monuments pu-

blics plusieurs maximes de l'Évangile. Il en avait de tracées sur les murs de son cabinet et de sa chambre, voulant que son palais même les présentât toujours à ses yeux. Si malgré l'estime et la vénération qu'avaient ces princes pour Jésus-Christ, il y a eu durant leur règne des martyrs, c'était l'effet de la prévention superstitieuse des peuples, de l'impie cruauté des gouverneurs de province, la plupart vrais tyrans, et aussi de la haine furieuse de l'enfer contre le christianisme. Voilà ce que le paganisme, malgré son attachement pour les fausses divinités, pensait de Jésus-Christ, et il n'est pas jusqu'aux plus anciens et plus célèbres historiens païens qui n'aient raconté avec admiration quelques événements miraculeux de sa vie.

Chalcide rapporte tout au long le phénomène qui apparut aux Mages d'Orient. Phlégon, affranchi d'Adrien, raconte comme un prodige inouï l'éclipse de soleil arrivée à la mort de Jésus-Christ; Thellus a fait la même observation. Macrobe atteste la vérité du meurtre des enfants innocents immolés à la naissance du Sauveur, par Hérode, qui n'épargna pas même son propre fils; ce qui fit dire, au rapport de cet historien, qu'il valait mieux être le porc que le fils d'Hérode. Enfin, Porphyre, quelque ennemi qu'il soit du christianisme, convient que Jésus-Christ, par la seule vertu de son Nom, avait chassé les démons, aboli leur empire, et rendu vaine la puissance des dieux de la gentilité. L'enfer même a été contraint, malgré sa haine contre Jésus-Christ, de rendre témoignage à sa divinité et à sa toute-puissance. On a vu dans l'histoire de la vie de ce divin Sauveur, combien de fois les démons, forcés par sa puissante parole de sortir du corps des possédés, ont avoué qu'il était le Messie, le Christ, le Fils de Dieu, tout en se plaignant qu'il était venu ruiner leur empire.

C'est ainsi que l'enfer même rendait témoignage à celui au seul nom duquel tout ce qu'il y a dans le ciel, sur la terre et dans les enfers, fléchit la genou, et confesse que le Seigneur Jésus-Christ est dans le gloire de Dieu le Père, où il est allé nous préparer une place, pourvu que nous observions ses commandements. Il est assis dans le ciel à la droite de Dieu, ce qui marque son égalité avec son Père; il y conserve ses cicatrices sacrées,

monuments éternels de son amour pour nous et de ses souffrances, qui sont autant de langues, dit saint Bernard, qui demandent sans cesse miséricorde. C'est dans cet heureux séjour, dit saint Paul (I *Tim.*, 11), qu'il prie sans cesse pour nous, qu'il nous sert d'avocat et qu'il défend notre cause auprès de son Père; seul médiateur entre Dieu et les hommes, il s'est donné lui-même pour être le prix de notre rachat; pontife toujours vivant, il intercède sans cesse en notre faveur. Il était convenable que nous eussions un Pontife tel que celui-ci, saint, innocent, sans aucune tache, éloigné de tout commerce avec les pécheurs, et placé au-dessus des cieux; il n'a pas besoin, chaque jour, comme les pontifes ordinaires, d'offrir des victimes pour ses péchés, puis pour ceux du peuple; il n'a offert qu'une fois, lorsqu'il s'est offert lui-même: car ceux que la loi fait pontifes sont des hommes sujets à toutes sortes d'infirmités; mais Jésus-Christ est le Prêtre éternel, selon l'ordre de Melchisédech, qui est pour toujours dans un état de perfection. Les autres pontifes sont nombreux et se succèdent; il y en a eu plusieurs, parce que la mort les empêche de subsister toujours; mais Celui-ci subsistant pour jamais, son sacerdoce est éternel; de là vient qu'il est toujours en état de sauver ceux qui par lui vont à Dieu. (*Hebr.*, VII.)

Après tant de faveurs, qui nous séparera de l'amour de Jésus-Christ (*Rom.*, VIII)? s'écrie le même Apôtre; sera-ce la tribulation, ou les angoisses, ou la faim, ou la nudité, ou les dangers, ou la persécution, ou le glaive? Pour moi, je suis assuré, ajoute-t-il, que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les vertus, ni le présent, ni l'avenir, ni la puissance, ni ce qu'il y a de plus haut, ni ce qu'il y a de plus bas, ni nulle autre créature ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu, qui est fondé en Jésus-Christ. Allons donc avec confiance au trône de la grâce, afin d'obtenir miséricorde, et de trouver grâce auprès de lui, puisque toutes choses sont de lui, et par lui, et en lui (*Hebr.*, IV). A lui soit la gloire dans tous les siècles. Ainsi soit-il. *Quoniam ex ipso, et per ipso, et in ipso sunt omnia : ipsi gloria in secula. Amen.* (*Rom.*, XI.)

(CROISSET.)

VIE

DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE MARIE,

MÈRE DE DIEU.

Écrire la vie de la très-sainte Vierge Marie, Mère de Dieu, c'est faire l'abrégé de toutes les merveilles du Seigneur, c'est réunir sous un point de vue toutes les plus éclatantes vertus, c'est dévoiler le chef-d'œuvre de la sagesse et de la toute-puissance de Dieu. Nous ne sommes pas étonné d'entendre dire à saint Bernard, que rien ne l'épouvante davantage que d'entreprendre de parler de la très-sainte Vierge. Non, ce ne serait pas assez, dit-il, d'un charbon ardent pris sur l'autel pour purifier ma langue comme celle d'Isaïe, il faudrait un globe de feu qui, consumant toute la rouille, me rendit assez éloquent, assez habile pour louer dignement la Mère de Dieu : *Non quidem carbo unus, sed ingens globus et igneus afferatur.*

I.

Idée générale des prérogatives de la très-sainte Vierge.

Il n'est pas surprenant qu'une Femme revêtue du soleil, qui a la lune sous ses pieds, et une couronne de douze étoiles sur sa tête éblouisse ; les Anges en sont eux-mêmes dans l'admiration dès le premier instant qu'elle paraît sur la terre : *Quæ est ista quæ ascendit de deserto deliciis affluens ?* s'écrient-ils. Qui est Celle-ci qui s'élève du désert comblée de délices, et brillante d'un éclat resplendissant ? *Quæ est ista ?* C'est la Reine du ciel et de la terre, leur répond-on avec toute l'Église ; c'est la Fille bien-aimée du Très-Haut ; c'est la Vierge sans tache, bénie entre toutes les femmes, la Vierge bienheureuse, qui est devenue Mère sans cesser d'être Vierge ; c'est l'arche de la nouvelle alliance, l'étoile du matin qui nous annonce le lever du soleil ; c'est la Mère de miséricorde, l'asile des pécheurs, notre vie, notre consolation, notre espérance : *Vita, dulcedo, spes nostra.* C'est notre caution auprès de

Dieu, dit saint Augustin ; notre médiatrice auprès du souverain Médiateur, dit saint Bernard ; notre avocate, notre paix, notre joie, dit saint Ephrem ; enfin, c'est la Mère de Dieu. Cette seule qualité, disent les Pères, renferme tous les titres les plus pompeux, les plus magnifiques. Dieu seul, dit saint André de Crète, peut faire le digne éloge et le véritable portrait de la très-sainte Vierge : *Hanc Dei tantum est pro dignitate laudare*. Car après Dieu, dit saint Augustin, qu'y a-t-il dans le ciel et sur la terre de plus auguste, de plus grand, de plus respectable que la Mère de Dieu ? C'est de cette divine Mère qu'on entreprend ici d'écrire la vie ; nulle histoire qui doive intéresser davantage tous les fidèles, et qui puisse leur être plus utile après celle de Jésus-Christ.

Dieu ayant déterminé de toute éternité que le Verbe se ferait homme pour satisfaire pleinement la justice divine offensée par le péché du premier homme, lui avait choisi pour Mère une Vierge dans le sein de laquelle ce grand mystère devait s'opérer (*Joan.*, xxi) ; cette bienheureuse créature est Marie, fille de Joachim et d'Anne, de la tribu de Juda, issue du sang royal, et qui, comme parle saint Bernard, devait être le chef-d'œuvre de tous les siècles.

II.

Portrait que l'Esprit-Saint a fait de la très-sainte Vierge.

Le choix de la Mère est aussi ancien dans Dieu que la pensée de l'Incarnation du Fils : *Ab æterno ordinata sum, et ex antiquis*, lui fait dire l'Église : Dieu a réglé de toute éternité le haut rang que je devais tenir sur toutes les créatures, et dès lors il a voulu, en m'élevant à la maternité divine, que je ne fusse inférieure qu'à Dieu seul. Avant que Dieu tirât du néant toutes choses, j'étais déjà dans les idées et dans les décrets éternels de Dieu. Le monde n'était point encore créé, ni rien de tout ce qui existe dans le monde, et j'étais déjà l'objet des complaisances, des délices du Très-Haut, parce que j'étais dès lors représentée à ses yeux avec cet assemblage de dons surnaturels et de vertus, avec cette plénitude de grâces et de privilèges dont il m'a enrichie : *Dominus possedit me in initio viarum suarum*. (*Prov.*, viii.)

Marie n'a pas été moins privilégiée dans le temps. A peine le

monde est tiré du néant, qu'on publie les merveilles et les insignes prérogatives de la très-sainte Vierge. A peine le démon triomphe par la chute funeste du premier homme, qu'elle paraît sur les rangs pour réprimer et pour éteindre la joie que ressentait tout l'enfer de cette malheureuse victoire. *Inimicitias ponam inter te et mulierem, et ipsa conteret caput tuum* (Gen., III) : Sache, dit le Seigneur, parlant au séducteur, que je mettrai une inimitié irréconciliable entre toi et une femme, qui t'écrasera la tête, quelque effort que tu fasses pour l'éviter. Tu as trouvé dans Ève, mère des vivants, encore vierge, une crédulité, une faiblesse dont tu t'es servi pour infecter par le péché tout le genre humain, tu trouveras dans Marie, Mère du Messie, toujours Vierge, une fécondité qui réparera abondamment cette perte. En vain vomiras-tu, et contre Elle et contre son Fils, tout ce que tu as de rage et de venin, tu ne saurais la mordre ; avec tous tes efforts et toute ta malice, tu ne saurais approcher seulement de son talon ; et le Fils qu'elle mettra au monde détruira ton empire dès sa naissance : *Et tu insidiaberis calcaneo ejus*. (Gen., III.) De tyran que tu as été jusqu'alors, tu deviendras esclave, et ta tête écrasée, tu ne pourras plus faire du mal qu'à ceux qui voudront se mettre volontairement dans tes fers.

Le Messie, depuis la création du monde, ayant été le grand objet des vœux, des promesses et des prophéties de l'Ancien Testament, il est évident que sa bienheureuse Mère a dû être en même temps l'objet, et de ces vœux, et de ces prédictions, et de ces promesses. Ne soyez pas surpris, dit le célèbre Sophronius (*Serm. de Assumpt.*), si tant de gens s'empressent de publier les grandeurs de la Mère de Dieu, puisque Dieu lui-même a fait son éloge dès la naissance du monde ; tout l'Ancien Testament est plein de traits et de figures qui sont comme les ébauches de son véritable portrait. Nous reconnaissons dans le buisson ardent que vit Moïse, la figure de son admirable virginité. La verge miraculeuse d'Aaron, qui seule fleurit dans le tabernacle, disent les Pères, et qui fut depuis conservée avec tant de soins dans l'arche d'alliance, n'est pas un type moins éclatant de cette féconde virginité. La toison de Gédéon, seule couverte de la rosée du ciel, tan-

dis que toute la terre d'alentour reste sèche, rappelle les richesses immenses et privilégiées de la Mère de Dieu, assure saint Ambroise (*Serm.*, xiii); et c'est ce qui fait dire à l'Église, que lorsque le Verbe divin s'est fait chair dans le sein de la très-sainte Vierge, il y est descendu comme une pluie miraculeuse sur la toison : *Sicut pluvia in vellus descendit.* (*Serm.* de Nat.) Qui ne voit, dit saint Pierre Damien, que l'arche d'alliance, faite d'un bois incorruptible, et qui inspirait tant de respect et de vénération aux prêtres, au peuple et aux rois, était une figure bien sensible de l'anguste Marie, qu'on peut à juste titre appeler l'arche de la nouvelle alliance : *Fœderis arca*? Et c'est dans le même sens que le Prophète s'écrie : *Surge, Domine, in requiem tuam, tu et arca sanctificationis tuæ* : Levez-vous, Seigneur, et entrez enfin dans le séjour de votre gloire, vous et l'arche dans laquelle vous avez commencé la nouvelle alliance et le grand ouvrage de notre salut. (*P'salm.*, cxxxi.) Le trône de Salomon, d'or pur et d'un ivoire éclatant, dit le même Père, n'en est pas une moindre figure. C'est dans le sein de la très-sainte Vierge, plus précieux que l'or, plus pur que l'ivoire le plus blanc, que le véritable Salomon a paru comme sur son trône.

Il y a peu de traits dans l'Ancien Testament qui ne soient une peinture allégorique de la très-sainte Vierge. C'est pour cela qu'elle est appelée l'arbre de vie qui a porté le véritable Fruit du salut ; la fontaine d'eau claire qui sort de la terre pour en arroser toute la surface ; l'arc-en-ciel, signe de notre paix et de notre réconciliation avec Dieu ; l'échelle mystérieuse que vit Jacob, par laquelle on monte jusqu'au ciel ; le tabernacle, la maison, le temple de Dieu ; le chandelier d'or massif, orné des sept dons du Saint-Esprit, comme de sept branches qui rendent une lumière éclatante ; l'autel sacré où Jésus, la victime innocente, s'est offert à son Père éternel pour le salut des hommes ; la rose éclatante qui ne se fane point ; la tour de David, de laquelle pendent mille boucliers, et toutes les armes des guerriers les plus vaillants ; enfin, la porte du ciel, puisque c'est par elle qu'est venu Celui qui seul pouvait nous en ouvrir l'entrée. C'est sous ces figures que l'Écriture Sainte nous représente la très-sainte Vierge.

Les saints Pères remarquent que le Cantique des Cantiques n'est qu'une allégorie continuelle de la Mère de Dieu : l'Église toujours animée de l'Esprit-Saint, lui en fait la juste application, et reconnaît aussi que tout ce qui est dit de la Sagesse dans les livres de Salomon et dans l'Ecclésiastique lui convient également. Le Seigneur m'a possédée dès le commencement de ses voies ; c'est-à-dire comme de toute éternité Dieu a eu en vue le mystère de l'Incarnation de son Fils, de toute éternité aussi j'ai été choisie pour être sa Mère ; et comme le Verbe incarné, dans l'idée éternelle de Dieu, est né avant toutes les créatures : *Primogenitus omnis creaturæ* (Col., 1), de même suis-je la première née dans les idées divines avant tout ce qui a été créé : *Ego ex ore Altissimi prodiui primogenita ante omnem creaturam*. (Eccl., xxiv.) Celui qui m'a créée a reposé dans mon propre sein : *Qui creavit me requievit in tabernaculo meo* ; et en considération de cette insigne faveur, le Seigneur m'a dit : Habitez dans Jacob, qu'Israël soit votre héritage ; réglez en qualité de souveraine sur mon peuple, et prenez racine dans mes élus, dont vous serez et la Mère et la Reine : *In Jacob inhabita, et in Israel hæreditare, et in electis meis mitte radices*. Nul de ces heureux prédestinés qui n'ait une dévotion tendre, un zèle ardent envers la Mère de Dieu, et qui n'ait son culte particulièrement à cœur : *In multitudine electorum habebit laudem*. Il n'y a que les hérétiques, que les âmes réprouvées qui puissent condamner l'honneur qu'on lui rend : *Omnes qui me oderunt diligunt mortem*. (Prov., viii.)

III.

Autres figures de l'Ancien Testament, et prophéties qui regardent la très-sainte Vierge.

Tout ce qu'il y a eu de grands hommes et de saints Personnages dans l'Ancien Testament, ont été les figures de Jésus-Christ, de même dans l'Écriture, il n'y a aucune femme célèbre par ses vertus, et par des actions d'éclat, disent les saints Pères, qui ne soit la figure de la très-sainte Vierge.

Eve créée dans l'état d'innocence, est le symbole, selon eux, de Marie conçue sans péché. (*Jer.*, xv.) Aza, qui signifie belle et richement paré, dit saint Bonaventure, et dont l'époux, nommé

Othoniel, signifie le Dieu de mon cœur, est une autre figure de la très-sainte Vierge. Personne n'ignore le rapport qu'ont Judith, Esther, Abigail et Abisag, avec Marie Mère de Dieu. Esther, par un privilège singulier, est exempte de la loi générale qui condamne tous les autres à la mort : *Non enim pro te, sed pro omnibus hæc lex constituta est* (Esth., xv); symbole bien marqué de l'immaculée conception de la très-sainte Vierge; Esther délivre son peuple d'un massacre universel, et Marie met au monde le Rédempteur de tous les hommes.

Judith délivre sa nation du formidable Holopherne qui avait juré d'exterminer le peuple juif; et à qui convient mieux qu'à la très-sainte Vierge, ce que le grand-prêtre Joachim dit de cette héroïne : *Tu gloria Jerusalem, tu lætitia Israel, tu honorificentia populi nostri* (Judith., xv) : Vous êtes la gloire de Jérusalem, vous êtes la joie d'Israël, vous êtes l'honneur de notre peuple; Dieu s'est servi de vous pour nous délivrer de notre plus mortel ennemi, parce que vous avez aimé la chasteté plus que personne : *Eo quod castitatem amaveris*; aussi serez-vous éternellement bénie : *Ideo eris benedicta in æternum*. Vous êtes bénie du Seigneur Dieu très-haut, par-dessus toutes les femmes, lui dit Ozias, chef du peuple d'Israël : *Benedicta es tu filia à Domino Deo excelso, præ omnibus mulieribus*. Qui ne voit dans tous ces traits l'esquisse des principales vertus de la très-sainte Vierge Mère de Dieu ?

Tous les Prophètes ont fait le portrait de la Mère de Dieu en faisant celui de son Fils. Nul interprète du Saint-Esprit qui n'ait parlé de vous, Vierge très-sainte, s'écrie saint André de Crète; vous êtes le sujet ordinaire des oracles qu'ils nous ont laissés. Comme il fallait préparer le monde au mystère ineffable de l'Incarnation du Verbe divin, par les prophéties, disent saint Chrysostome et saint Grégoire de Nysse, il fallait de même préparer, par les prophéties, l'esprit humain à croire une Mère toujours Vierge, et une simple créature véritablement Mère de Dieu.

Voilà qu'une Vierge, dit Isaïe plus de sept cents ans avant la naissance de Marie (*Is.*, vii), concevra et enfantera un Fils, sans cesser d'être vierge : *Ecce concipiet et pariet filium*. Dieu a fait sur la terre un nouveau prodige, dit Jérémie (chap. xxxi) : Une

femme portera dans son sein un homme parfait, c'est-à-dire, un Homme-Dieu, disent les interprètes, lequel, sous la forme d'un enfant, est la force et la sagesse de Dieu même, la splendeur de sa gloire et la figure de sa substance, soutenant et portant toutes choses par sa parole toute-puissante : *Creavit Dominus novum super terram : Femina circumbabit virum.* (Jer., xxxi.) Qui est Celle-ci qui, semblable à l'aurore, vient nous annoncer le lever du soleil ? s'écrie Salomon dans le Cantique des Cantiques. *Quæ est ista quæ progreditur quasi aurora consurgens.* Dès le premier moment de sa vie, jusqu'à ce qu'elle ait mis au monde le Sauveur, Marie a été comme l'aurore qui se lève sur l'horizon, et qui nous amène le jour à mesure qu'elle avance : belle comme la lune dans son plein, brillante comme le soleil de qui la lune reçoit toute sa beauté et sa lumière, elle est terrible aux puissances des ténèbres qu'elle dissipe par son éclat, comme une armée rangée en bataille qui jette la frayeur sur l'ennemi, et l'oblige de prendre la fuite : *Pulchra ut luna, electa ut sol, terribilis ut castrorum acies ordinata.* C'était par ces allégories sacrées, par ces métaphores mystérieuses, par ces figures prophétiques, que le Saint-Esprit préparait le monde à recevoir la Vierge sainte qui devait faire l'admiration des Anges et des hommes.

IV.

La très-sainte Vierge, par une grâce spéciale, conçue sans péché originel.

Le temps étant enfin venu où, après tant de promesses, de prédications et de figures, le mystère ineffable de l'Incarnation du Verbe devait s'accomplir, Dieu résolut de donner au monde Celle dans le sein de laquelle devait s'opérer ce grand mystère. Ce fut vers l'an 4000 que Marie, cette bienheureuse Vierge, la merveille de l'univers, le chef-d'œuvre des siècles, comme parlent les saints Pères, fut conçue comme par miracle. Elle était fille unique de Joachim, dit aussi Héli, de la tribu de Juda, et de la race de David par Nathan, comme Joseph, époux de Marie, l'était par Salomon, frère de Nathan, fils de David. Elle eut pour mère sainte Anne, de la même famille royale et de la même tribu. Ces deux époux, les plus religieux et les plus saints qu'il y eût alors sur la terre, étaient ensemble depuis plus de vingt ans, sans avoir jamais eu

aucun fruit de leur mariage. La stérilité était parmi les Juifs une espèce d'opprobre qu'on regardait comme une malédiction de Dieu, puisqu'elle ôtait toute espérance de pouvoir jamais compter le Messie parmi ses descendants.

Saint Joachim et sainte Anne, soumis parfaitement à la volonté du Seigneur, souffraient avec patience cette humiliation, regardant les pauvres comme leurs enfants ; mais Dieu avait bien d'autres vues sur eux, et cette désolante stérilité était dans ses desseins une condition pour obtenir un fruit plus précieux de leur mariage. Ainsi Sara n'était devenue mère d'Isaac qu'après une longue stérilité ; ainsi, Anne, femme d'Elcana, n'avait eu Samnel qu'après une amère attente ; ainsi, Jean - Baptiste devait être le fils tant désiré d'une mère stérile. Il fallait, dit saint Jean Damascène, que Marie, qui devait avoir une féconde virginité, fût fille d'une mère stérile afin que le premier miracle préparât les esprits à un plus grand prodige ; et ce fut aussi de l'exemple d'une stérilité devenue féconde, que l'Ange se servit pour prouver à Marie que Dieu peut faire qu'une vierge devienne mère sans cesser d'être vierge, et que rien n'est impossible à sa toute-puissante volonté.

C'est une pieuse et ancienne tradition que ces deux saints époux, qui vivaient dans une grande retraite, répandant sans cesse leur cœur devant Dieu, furent avertis séparément, par un Ange, qu'ils auraient bientôt une fille qui serait la gloire d'Israël et la consolation de son peuple. En effet, le 8 décembre de la même année, depuis la création du monde environ quatre mille ans, sainte Anne devint enceinte de la très-sainte Vierge, qui, par un privilège qui lui est singulier, fut conçue dans la grâce et l'amitié de Dieu. Ainsi par une faveur spéciale, elle fut exempte du péché originel, et douée dès le premier instant de sa conception, de tous les dons du Saint-Esprit, de telle sorte qu'elle fut plus sainte, plus agréable aux yeux de Dieu dans ce premier moment, que tous les saints ensemble à la fin de leur vie. Il était convenable, dit saint Bonaventure, que la très-sainte Vierge ne fût souillée d'aucun péché, qu'elle vainquit le démon et qu'elle ne fût pas même un seul instant sous son empire : *Congruebat ut Virgo nul-*

lum peccatum haberet, et ita vinceret diabolum, nec ei succumberet ad modicum. (Bonav., Dist. XIII.) Le seul Fils de la bienheureuse Vierge, dit-il ailleurs, a été exempt, par sa nature, du péché originel, et celle qui a été sa Mère, sans cesser d'être Vierge, l'a été aussi, non pas de sa nature, mais par une grâce spéciale ; car il faut croire que par un nouveau genre de sanctification, le Saint-Esprit, dès l'instant de sa conception, l'en a délivrée, non que le péché originel ait été en elle, mais parce qu'il y eût été si Dieu ne l'en eût préservée par une grâce toute singulière. *Solus filius Virginis fuit ab originali culpa immunis, et ipsa Mater et Virgo ; credendum enim est quod novo sanctificationis genere, in ejus conceptionis primordio Spiritus Sanctus eam ab peccato originali, non quod infuit sed quod infuisset, redimit atque singulari gratiâ præservavit.* (Bonav., serm. de B. Virg.) Tous les autres hommes ont été relevés après leur chute, dit encore le même saint Docteur ; mais Marie a été arrêtée sur le penchant, et soutenue de peur qu'elle ne tombât. *Alii post casum erecti ; Maria quasi in ipso casu sustentata est ne rueret.* (Bonav. in III, Dist. II.) C'est un plus grand bienfait d'empêcher qu'on ne tombe, que de retirer de la fosse celui qui y est tombé. Marie est bien plus obligée au Rédempteur de l'avoir préservée, par une grâce spéciale, du péché originel, que s'il ne l'en eût délivrée qu'un moment après en avoir été souillée. Oserait-on prétendre que par cet insigne privilège elle n'a point de part à la rédemption, puisque c'est aux seuls mérites du Rédempteur qu'elle doit cette première grâce ? Aussi, saint Bernardin de Sienne, l'appelle-t-il la fille aînée du Rédempteur : *Primogenita Redemptoris.* (Serm. LII.)

J'ai trouvé un homme entre mille, dit l'Ange de l'école, saint Thomas, j'ai trouvé un homme, qui est Jésus-Christ, exempt de tout péché originel et vénial ; mais je n'ai point trouvé de femme, excepté la très-pure Vierge digne de toute louange. *Virum de mille unum reperi, scilicet Christum, qui esset sine omni peccato : mulierem autem ex omnibus non inveni que à peccato omnino immunis esset ; ad minus originali vel veniali : EXCIPITUR PURISSIMA ET OMNI LAUDE DIGNISSIMA VIRGO.* (Lect. VI, cap. III, in Epist. ad Galat.) Le même saint Docteur renferme en peu de mots l'éloge le plus ma-

gnifique de la haute sainteté de Marie dans son immaculée conception. On peut trouver, dit-il, une créature si simple, si innocente, qu'il n'y ait rien de plus pur dans tout ce qui a été : elle est telle si elle n'a pas été souillée du péché originel ; ainsi fut la bienheureuse vierge Marie, qui a été exempte de tout péché originel et actuel. *Potest aliquid creatum inveniri quod nihil purius esse potest in rebus creatis, si nulla contagione peccatis inquinatum sit : ET TALIS FUIT PURITAS BEATÆ VIRGINIS, QUÆ A PECCATO ORIGINALI ET ACTUALI IMMUNIS FUIT.* (IN. 1 Sent., dist. XLIV, q. 1, art. 3, ad 3.)

V.

Le sentiment des Pères de l'Église touchant l'Immaculée conception de la très-sainte Vierge.

Il n'est aucun Père de l'Église qui soit d'un autre sentiment touchant l'Immaculée conception de la très-sainte Vierge. Destinée à être Mère de Dieu, il était à propos, dit saint Anselme, qu'elle fût d'une telle pureté, qu'on n'en pût jamais imaginer une plus grande dans aucune autre créature. *Decens erat ut ea puritate qua sub Deo major nequit intelligi, Virgo illa niteret.* (De Concep. Virg.) Il n'était pas juste, dit saint Cyprien, que Marie, ce vase d'élection, fût sujette au malheur commun des autres hommes, parce que si elle a participé à la nature humaine, elle n'a point eu de part à son péché. *Non sustinebat justitia, ut vas illud electionis communibus laceraretur injuriis, naturæ communicavit, non culpæ.* (De Natali Virg.) Et à la vérité, dit saint Bernard, qui peut croire que ce qui a été accordé à Eve, la mère des hommes, qui a été créée sans péché, ait été refusé à Marie mère de Dieu ? *Fas certe non est suspicari tantæ Virgini fuisse negatum.* (Epist. ad Lugdun.) C'est aussi sur cette incomparable qualité de Mère de Dieu que saint Augustin s'est fondé, quand il a dit qu'il faut excepter de la loi générale la très-sainte Vierge, de laquelle il ne peut souffrir qu'on fasse aucune mention, quand il s'agit de péché, et cela pour l'honneur qui est dû au Seigneur dont elle est la Mère ; car nous sommes assurés que Celle-là a reçu plus de grâces et de secours pour vaincre entièrement le péché, laquelle a mérité de concevoir et de mettre au monde Celui qui n'a jamais été coupable

d'aucun péché. Les paroles du saint Docteur sont trop belles pour en omettre aucune : *Excepta sancta Virgine, de qua propter honorem Domini, nullam prorsus, cum de peccato agitur, habere volo questionem. Inde enim scimus quod ei plus gratiæ collatum fuit ad vincendum omni ex parte peccatum, quæ concipere et parere meruit eum quem constat nullum habuisse peccatum.* Non-seulement saint Augustin ne prétend point comprendre la très-sainte Vierge quand il traite du péché originel dans lequel généralement tous les hommes sont conçus, mais il ne peut pas même souffrir qu'on mette en question si elle y avait été sujette. La raison qu'il en apporte exprime encore mieux sa pensée ; nous savons, dit ce saint Docteur, que cette Vierge incomparable a reçu d'autant plus de grâces pour triompher entièrement du péché, que c'est elle qui a mérité de concevoir et d'enfanter Celui que la foi nous apprend avoir été exempt de tout péché, et incapable d'avoir rien de commun avec le péché. *Unde sordes in domo in qua nullus habitator terræ accessit solus ad eam ejus fabricator, et Dominus venit?* (Contra duas hæres.) Et, à la vérité, d'où pourrait venir la souillure dans une maison où nul habitant de la terre, c'est-à-dire nul désir terrestre, nul étranger n'est entré, et laquelle n'a jamais été habitée que par le Seigneur qui l'a créée ? Il n'y a point de doute que la Mère du Sauveur, dit saint Jérôme, n'ait dû être d'une pureté, d'une sainteté si parfaites, qu'on puisse lui reprocher jamais d'avoir été souillée du moindre péché. *Nullum dubium est de Matre Domini, quin talis debuerit esse quæ non posset argui de peccato.* Marie est cette tige dont parle le Saint-Esprit, assure saint Ambroise, toute droite, toute lisse, toute brillante, où il ne s'est jamais trouvé le nœud du péché originel, ni l'écorce du péché actuel : *Virga in qua nec nodus originalis, nec cortex actualis culpæ fuit.*

Ce sentiment a été si universel et si commun parmi les Pères de l'Église, qu'en n'en connaît aucun qui ait osé révoquer en doute ce glorieux privilège. Cette faveur insigne leur a paru à tous si convenable à l'auguste qualité de Mère de Dieu, qu'ils n'ont point trouvé des termes assez pompeux et assez énergiques pour publier, pour célébrer cette première grâce ; et saint Augustin renferme toutes les raisons de cet insigne privilège, dans ce

peu de mots : La chair de Jésus est la chair de Marie. *Caro Jesu caro est Mariæ.* (Aug., de Assump. B. V.)

Quel fils pourrait jamais souffrir que sa mère fût un seul moment couverte de lèpre, qu'elle fût dans la disgrâce du souverain et esclave du plus grand de ses ennemis, s'il était en son pouvoir de l'en empêcher ? Le Fils de Dieu a pu faire que sa Mère ne fût, en aucun temps couverte de la lèpre du péché d'origine, et par conséquent dans la disgrâce de Dieu et esclave du démon : oserait-on s'imaginer, dit saint Bernard, qu'il ne l'en eût point préservée ? C'est ce qui a obligé les Souverains Pontifes de défendre si expressément de jamais soutenir que la très-sainte Vierge ait été enveloppée dans la masse commune ; et Grégoire XV, dans sa bulle du 24 mai 1622, défend non-seulement d'enseigner dans les écoles, et de prêcher dans les chaires, mais encore de soutenir même dans la conversation, que la très-sainte Vierge ait jamais contracté le péché originel.

VI.

Les Souverains Pontifes et les conciles, touchant l'Immaculée Conception.

Il n'est aucun Pape, depuis Sixte IV, excepté Pie III, Marcel II et Urbain VII, qui n'ont vécu qu'un ou deux mois dans le pontificat, qui n'ait autorisé, et par ses bulles et par ses brefs, la doctrine de l'Immaculée Conception de la très-sainte Vierge. La fête en l'honneur de ce mystère que les Souverains Pontifes ont établie, et qui se célèbre dans toute l'Église avec tant de solennité, est une preuve bien authentique de cet insigne privilège. On ne peut pas dire que l'objet de cette solennité soit le second moment de la vie de la très-sainte Vierge, moment où elle aurait été sanctifiée ; par le mot de conception, on ne saurait entendre que le premier ; et c'est aussi ce que Zacharie, évêque de Gardie, a exprimé dans les hymnes qu'il a composées par l'ordre et avec l'approbation du Pape Léon X et de Clément VII, en disant que la très-sainte Vierge a été créée en l'état de grâce, et que dans ce premier moment où tous les hommes deviennent enfants de colère, Marie a été l'objet des complaisances et des délices de Dieu.

Quoique nous ne tenions pas le concile de Bâle pour œcumé-

nique, cependant le consentement des prélats et des docteurs qui s'y trouvèrent, dit le savant P. Vincent Antiste, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, ne saurait être que de grand poids ; du moins fait-il voir quel était leur sentiment touchant la Conception immaculée de la très-sainte Vierge, puisqu'ils portèrent un décret dans la session XXXVI, par lequel il est défendu, sous peine d'encourir la colère du ciel, de soutenir le sentiment opposé.

Enfin, les Pères du saint concile de Trente ont déclaré que dans le décret qu'ils ont fait pour manifester la foi de l'Église touchant le péché originel, ils n'ont pas prétendu y comprendre l'immaculée et bienheureuse Mère de Dieu : *Declarat hæc sancta synodus non esse intentionis suæ comprehendere in hoc decreto ubi de peccato originali agitur, beatam et IMMACULATAM Dei Genitricem*. Or, le saint concile n'ayant pas voulu la confondre avec le reste des hommes dans la loi générale du péché, qui serait assez téméraire pour l'y envelopper ? Le même concile ayant ordonné que les constitutions de Sixte IV seraient observées sous les peines portées par les mêmes constitutions, a cru s'être assez expliqué sur cet article, sans qu'il fût nécessaire d'en faire un décret spécial.

Dans l'addition au traité du savant P. Antiste que nous venons de citer, l'auteur rapporte que le concile de Nicée, le second concile de Tolède, le sixième synode général sous le Pape Agathon, le concile de Francfort, le septième synode sous Adrien, et celui d'Ossone, déclarent suffisamment que la Conception de la très-sainte Vierge a été immaculée, quoiqu'ils n'en aient pas fait un article de foi. Ce qu'il y a de certain, c'est que la fête de cette Immaculée Conception se faisait déjà chez les Grecs dès le VII^e siècle ; elle est nommée *Panagia*, c'est-à-dire, la fête de la « toute Sainte dans sa Conception ; » si elle n'a été célébrée que plus tard dans l'Église romaine, elle n'y est pas moins solennelle, et les Souverains Pontifes y ont attaché de grandes indulgences. On verra à la fin de cette histoire le concours de tous les Ordres religieux, de toutes les universités, des plus grands empereurs, des rois, des peuples, à honorer l'Immaculée Conception de la très-sainte Vierge, et les monuments qui subsistent de ce zèle et de cette tendre dévotion.

VII.

Les prérogatives qui ont accompagné le privilège de l'Immaculée Conception de la très-sainte Vierge.

Cette première grâce fut accompagnée de bien d'autres. La très-sainte Vierge dès ce premier moment de sa vie, dit saint Bernardin, fut douée de tous les dons du Saint-Esprit. Son cœur fut embrasé du pur amour de Dieu, et ces neuf mois dans le sein de sa mère, qui sont pour tous les hommes une continuité d'inaction, furent pour elle un fonds de perfections et de mérites. Dans cette première sanctification, dit saint Vincent Ferrier, elle reçut la grâce avec plus de plénitude que tous les Saints et tous les Anges ensemble ; en sorte que quand tous les Séraphins, ces Esprits célestes qui sont tout feu, réuniraient toutes leurs divines ardeurs, il s'en faudrait encore de beaucoup qu'elles n'égalassent celle que Marie ressentit en ce premier moment de sa vie.

Il est certain, dit un grand Serviteur de Marie, que la plus belle âme qui ait jamais été créée avant l'Ame de Jésus-Christ, ce fut celle que Dieu mit dans le corps de la très-sainte Vierge au moment qu'elle fut conçue. Que de lumières, que de solidité, que d'élévation dans cet esprit ! que de docilité dans cette volonté ! que de tendresse, que de magnanimité, que d'étendue ! quelle pureté dans ce cœur dont Dieu seul a toujours été le maître ! quelles inclinations plus nobles et plus saintes ! quels penchants plus conformes aux mouvements de la grâce ! quel naturel plus doux, plus parfait, plus susceptible des impressions du Saint-Esprit ! Voilà quels furent les premiers fruits de cette première grâce dans Marie.

A cette âme privilégiée, fut destiné un corps plein de grâce et de beauté, qu'à juste titre on pouvait appeler le chef-d'œuvre du Tout-Puissant.

Dès le premier moment que cette âme toute belle et sans tache fut unie à ce beau corps, elle commença à aimer Dieu plus ardemment que tous les Séraphins, et ce corps si parfait lui prêta ses organes pour exprimer au dehors cette affection si pure et si ardente.

Voilà ce qu'a été la très-sainte Vierge, je ne dis pas avant que de naître, mais dès le premier instant qu'elle fut conçue. Imaginez, s'il est possible, ce qu'elle est devenue dans la suite par le saint usage qu'elle a fait sans interruption d'un si riche trésor de vertus et de dons surnaturels. Nulle de ses qualités infuses, nul de ses talents naturels qui ait été oisif. Dès son Immaculée Conception, tout son esprit fut appliqué à connaître et à louer Dieu ; tout son cœur, toute son âme à l'aimer de l'amour le plus pur, le plus ardent, le plus parfait et le plus tendre. *Mens Virginis*, dit saint Bernardin, *in ardore dilectionis continuo tenebatur*. Il n'y eut jamais dans la très-sainte Vierge de moments vides, jamais de dons infructueux, jamais de grâce inefficace ; elle ne perdit pas un seul instant depuis son Immaculée Conception, et elle ne cessa pas d'aimer Dieu autant qu'elle le pouvait aimer, avec cette surabondance de grâces dont elle était remplie. Quel dut être le trésor de mérites dont elle se trouva enrichie ! *Tanta gratia Virgini data est*, dit le même Saint, *quanta uni et puræ creaturæ dari possibile est* : Marie a reçu autant de grâces qu'en peut recevoir une pure créature. On ne doit pas être surpris des termes magnifiques dont se servent tous les Saints Pères quand ils parlent des faveurs dont la très-sainte Vierge a été comblée. Saint Épiphane dit que ces grâces sont immenses ; saint Augustin, qu'elles sont ineffables ; saint Jean Chrysostome appelle Marie le trésor de toutes grâces ; saint Jérôme dit que la grâce s'est toute versée dans son sein. La grâce est distribuée aux plus grands Saints avec mesure ; mais toute la plénitude en a été donnée à Mari : *Cæteris per partes præstatur gratia, MARIE vero se tota infudit gratiæ plenitudo*. (Serm. de Assumpt.)

VIII.

La Nativité de la très-sainte Vierge.

L'heureux terme de la grossesse de sainte Anne étant venu, elle accoucha le huitième jour de septembre de l'an du monde 3983, de cette bienheureuse Fille, le chef-d'œuvre de la grâce, le plus bel ornement de la Jérusalem céleste, la Reine des hommes et des Anges, prédestinée de toute éternité pour être Mère de Dieu dans le temps.

Si les peuples ont coutume de témoigner une grande allégresse lorsqu'il naît des enfants à leur souverain, parce qu'il leur naît à eux-mêmes des rois et des maîtres, qui ne voit que la naissance de Marie a dû remplir de joie le ciel et la terre, ainsi que le chante l'Église, puisqu'elle devait être la gloire et la consolation de tous les deux ? *Nativitas tua, Dei genitrix Virgo, gaudium annuntiavit universo mundo*. Rien ne réjouit tant le voyageur que le lever de l'aurore, rien aussi ne dut causer tant de joie aux hommes que la naissance de Marie. *Lætentur cæli, et exultet terra*, s'écrie le Prophète : Que les cieux et la terre donnent des signes d'allégresse (*Psalm.*, xcv), puisque Marie paraissant, nous sommes sûrs que le Rédempteur va venir. La nativité de la très-sainte Vierge, dit saint Ildefonse, est le commencement de la naissance de Jésus-Christ : *In nativitate Virginis, felix Christi est inchoata nativitas* ; et comme l'aurore est la fin de la nuit, de même cette heureuse naissance a été la fin de nos maux, dit l'abbé Rupert, et le commencement de ce beau jour après lequel soupiraient tous les hommes.

Certabant sæcula quodnam ortu Virginis gloriaretur : Tous les siècles, dit saint Jean Damascène, semblaient disputer à qui aurait la gloire de voir naître la très-sainte Vierge. (*Orat. de Nat. Virg.*) En cet admirable jour, dit saint Pierre Damien, est née celle par laquelle nous renaissions tous : *Hodie nata est illa per quam omnes renascimur*. Car on peut dire avec saint Bernard, qu'à la naissance de la très-sainte Vierge, le ciel commence à se réconcilier avec la terre ; aussi est-elle regardée comme le préliminaire de la paix que Jésus-Christ doit faire entre les hommes et Dieu.

Ce fut à Nazareth, ville de Galilée, où saint Joachim et sainte Anne étaient établis, que naquit la très-sainte Vierge. Elle était de la tribu de Juda, et de la famille royale de David, comme nous l'avons déjà dit. Le Ciel ne vit jamais naître une fille plus noble, plus accomplie, plus sainte, dit saint Bernardin ; issue de David, et de tant d'autres rois qu'elle comptait parmi ses ancêtres, elle avait hérité de toute leur gloire. Douée des hautes qualités qu'elle avait reçues de Dieu, elle était le chef-d'œuvre de tous les siècles,

et nulle des filles d'Israël ne lui fut jamais comparable ; car c'est d'elle que le Saint-Esprit avait dit par le Prophète : *Multæ filie congregaverunt divitias, tu supergressa es universas* (Prov., xxxi) : Il y a un grand nombre de filles illustres par leur noblesse, par leurs vertus, par leur mérite, mais nulle qui approche du trésor des grâces dont le ciel vous a privilégiée, nulle qui ne vous soit inférieure en dons naturels et surnaturels : *Tu supergressa es universas*.

La naissance de la très-sainte Vierge fut sans éclat ; comme celle de Jésus-Christ devait être aux yeux du monde assez obscure, Dieu voulut qu'il y eût une conformité parfaite de condition entre la Mère et le Fils. Il est aisé de concevoir quelle fut la joie de tout le Ciel à la naissance de Celle qui était déjà reconnue Reine. Plusieurs Saints Pères croient que Joachim et Anne, avertis par un Ange qu'ils auraient une fille malgré leur grand âge et leur longue stérilité, avaient été en même temps instruits que cette bienheureuse fille serait la mère du Messie ; ce qu'il y a de certain, c'est que jamais enfant ne fut plus cher à ses parents, ni ne mérita plus leur tendresse que celle qui était, dès son Immaculée Conception, l'objet de la prédilection de son Dieu.

IX.

Du saint nom de Marie.

Saint Joachim et sainte Anne étaient les plus exacts observateurs de la loi, ils ne manquèrent pas d'en remplir les devoirs par rapport à la naissance de leur fille. Le jour de la cérémonie légale pour les filles nouvellement nées, qui était neuf jours après, étant arrivé, ils lui donnèrent le nom mystérieux de Marie, qui signifie en syriaque, « dame, maîtresse souveraine, » et en hébreu, « étoile de la mer, » qui conduit sûrement au port, et que le pilote ne perd jamais de vue durant la nuit, sans être en danger de faire naufrage. On ne sait point si ce fut par une révélation particulière que ce saint Nom lui fut donné ; mais il n'y a point de doute, disent les Saints Pères, qu'il ne vînt de Dieu, puisqu'elle seule en devait remplir toute la signification et tous les mystères. Ce sont les trois Personnes de la très-sainte Trinité

qui vous ont donné ce nom si saint et si respectable, Vierge auguste, s'écrie le savant et pieux Raymond Jordan, afin que l'entendant prononcer, toutes les puissances des cieux, de la terre et des enfers fléchissent les genoux : *Dedit tibi, Maria, tota Trinitas nomen, ut in nomine hoc omne genu flectatur, celestium, terrestrium et infernorum.* Ce nom est d'une telle vertu, ajoute-t-il, il est d'une telle excellence, que le ciel applaudit, la terre se réjouit, les Anges mêmes tressaillent de joie toutes les fois qu'on le prononce : *Tantæ virtutis est et excellentiæ hoc nomen, ut cælum rideat, terra lætetur, Angeli congaudeant cum MARIA nominatur.* (Hom. II, super *Misus est.*) Certainement, dit saint Bernard, la Mère de Dieu ne pouvait pas avoir un nom qui lui convînt mieux que celui de Marie, ni qui signifiât mieux son excellence, ses grandeurs et sa haute dignité : *Nomen virginis MARIA, quod interpretatum maris stella dicitur, et matri Virgini convenienter aptatur.* Marie, continue-t-il, est cette belle et brillante étoile élevée sur cette vaste et grande mer du monde : *Ipsa est præclara et eximia stella super hoc mare magnum et spatiosum necessario sublevata.* Elle guide ceux qui sont embarqués sur cette mer orageuse ; perdre de vue cette étoile, c'est se mettre dans un danger évident de s'égarer, de donner contre les écueils, c'est courir à un triste naufrage : *Ne avertas oculos a fulgore hujus sideris, si non vis obrui procellis.* Les tempêtes sont fréquentes sur cette vaste mer (c'est toujours le même Père qui parle), les écueils y sont nombreux ; nul port, nul abri à couvert des vents et des orages ; voulez-vous éviter de périr, regardez toujours cette étoile : *Respice stellam* ; appelez Marie à votre secours, invoquez sans cesse son nom qui est saint : *Voca Mariam.* Êtes-vous en butte à bien des malheurs, désolé par les fâcheux accidents de la vie, accablé par les plus amères adversités, dit Albert le Grand, invoquez le saint nom de Marie : *Si adversitates tribulationum te jactent, et superantes te quasi prostrnant, invoca Mariam.* (In cap. 1 Luc.) Le nom de Marie, disait saint Antoine de Padoue, est un sujet de joie et de confiance à tous ceux qui le prononcent avec dévotion et respect ; il est plus doux à la bouche que le miel, plus agréable à l'oreille qu'un chant mélodieux, plus délicieux dans le cœur que la joie la plus

pure : *Nomen virginis Mariæ, mel in ore, melos in aure, júbilus in corde*. Quel nom après celui de Jésus, dit le célèbre Alain de Cîteaux, l'un des plus illustres ornements de l'université de Paris, quel nom doit-on publier avec plus d'éloges, avec plus de vénération que le nom de Marie ? Quel nom doit être plus souvent dans la bouche des fidèles et dans leur cœur ? N'a-t-on pas eu raison de le comparer à une huile précieuse dont l'odeur exquise se répand de tous côtés : *Cujus nomen præconisatur in mundo, nisi Virginis hujus*, dit ce grand homme, *cujus laus celebratur in ore populi fidelis, nisi virginis Mariæ ? Unde eleganter, et gloria nominis ejus, oleo effuso comparatur*. (In cap. xi Cant.)

Saint Anselme (*lib. de Excell. Virg.*) porte encore plus loin la vénération pour ce nom délectable. Souvent, dit-il, on obtient plutôt grâce et miséricorde en réclamant le nom de Marie, qu'en invoquant le saint Nom de Jésus : *Velociter est nonnunquam salus, memorato nomine Mariæ, quam invocato nomine Jesu*. Ce n'est pas que le Nom de Jésus ne soit plus respectable que le nom de Marie ; mais c'est que la très-sainte Vierge intercède elle-même auprès de son Fils, selon la pensée de ce Père, en faveur de ceux qui réclament sa puissante protection. L'Église n'entend pas plutôt le Nom de Marie, dit le savant Pierre de Blois, qu'elle fléchit le genou à cause du respect qu'elle lui porte, et on ne l'entend jamais prononcer, que la dévotion des fidèles ne se réveille : *Ecclesia, audito nomine Mariæ, genua terræ infigit, qui præ nominis reverentia, quasi mare naufragosum, sonant vota populorum*.

Dès la naissance du christianisme, les fidèles se sont accoutumés à ne point séparer ces deux augustes Noms de Jésus et de Marie ; on ne prononçait guère l'un sans l'autre dans ces premiers temps de ferveur. L'esprit de l'Église n'a point changé ; les vrais fidèles ont aujourd'hui pour le Fils même amour et même respect, et pour la Mère même vénération et même tendresse ; toujours ces deux augustes Noms seront dans le cœur et dans la bouche des chrétiens, surtout à l'heure de la mort, et il n'est aucun Saint qui n'ait eu la douce consolation de mourir en prononçant ces beaux Noms : Jésus, Marie. Ce saint Nom de Marie, la terreur des enfers, la joie des Anges dans le ciel et la consolation

des fidèles sur la terre, est si cher et si respectable à l'Église, qu'elle a établi une fête particulière en son honneur le dimanche qui suit immédiatement le jour de sa Nativité.

X.

La très-sainte Vierge élevée dans la maison paternelle, à Nazareth, jusqu'à l'âge de trois ans.

Quatre-vingts jours après la naissance de la très-sainte Vierge, temps où selon la loi, les mères qui avaient accouché d'une fille devaient se purifier et offrir au Seigneur pour elles et pour l'enfant un agneau en holocauste et un pigeonneau, ou deux tourterelles, sainte Anne ne manqua point de s'acquitter avec piété de ce devoir de religion. Elle porta la jeune Vierge à Jérusalem, et tandis qu'on offrait pour Marie la victime ordonnée par la loi, cette bienheureuse Enfant s'immolait elle-même au Seigneur d'une manière spirituelle et plus parfaite. Dieu n'avait point encore vu dans son temple ni sur ses autels une victime si pure, si sainte, si agréable à ses yeux, si digne de ses divines complaisances. La jeune Vierge s'offrait intérieurement à son Dieu comme la plus humble de ses servantes, et Dieu la recevait comme sa Fille bien-aimée, comme son Épouse sans tache, comme la Mère future de son cher Fils. Il n'y a que Dieu seul qui puisse savoir combien cette offrande lui fut agréable, et de quelle surabondance de grâces pour cette bienheureuse Enfant fut accompagné ce premier acte extérieur de religion.

On croit et il est très-probable, que saint Joachim et sainte Anne ne portèrent pas seulement leur sainte Fille au temple pour satisfaire à l'obligation de cette cérémonie légale, mais encore pour la dévouer au Seigneur, et la lui consacrer comme un don du ciel qu'ils n'avaient qu'en dépôt, et qu'ils étaient bien résolus de lui rendre dès qu'elle serait en âge d'être admise au service du temple.

La très-sainte Vierge fut rapportée à Nazareth, où elle fut l'objet des soins et les délices de sa sainte famille. La grâce avait prévenu sa naissance, l'usage de sa raison prévint aussi de beaucoup l'âge où cette raison se développe dans les autres enfants. Marie

avait à peine deux ans, que sa piété, sa sagesse, sa douceur et sa docilité faisaient l'admiration de tous ceux qui l'approchaient. Comme les astres quoique tout lumineux dès le premier moment qu'ils paraissent sur l'horizon, semblent développer à nos yeux un nouvel éclat à mesure qu'ils s'éloignent du point où ils se lèvent, de même la très-sainte Vierge, semblable à l'étoile dont elle porte le nom, quoique dès le premier instant de son Immaculée Conception elle eût reçu le don de sagesse, n'en manifestait les trésors qu'à mesure qu'elle croissait. On admirait tous les jours dans cette jeune enfant des traits brillants d'une raison prématurée ; tout était en elle extraordinaire, parce que tout y était merveilleux. L'intelligence ayant prévenu l'âge, sainte Anne et saint Joachim crurent qu'ils devaient aussi prévenir le temps d'accomplir leur vœu. Ils avaient promis au Seigneur que s'il leur donnait un enfant malgré leur longue stérilité, ils le consacraient à son service dans le temple. Trouvant dans leur sainte Fille, à l'âge de trois ans, une sagesse, une piété, un esprit prématurés qu'on ne rencontrait pas dans les autres filles beaucoup plus âgées, ils résolurent d'aller rendre au Seigneur ce trésor qu'ils n'avaient qu'en dépôt. Il est aisé de s'imaginer combien ce sacrifice dut leur coûter. Marie faisait toute leur consolation ; c'était tout leur trésor et leurs plus douces délices ; mais quand on est animé de l'Esprit de Dieu, quand on est religieux autant que l'étaient saint Joachim et sainte Anne, on préfère volontiers ce qu'on doit au Seigneur, à sa propre satisfaction.

Ce fut le 21 du mois de novembre que se fit ce double sacrifice. Sainte Anne et saint Joachim vinrent offrir au Seigneur, dans le temple, tout ce qu'ils avaient de plus précieux et de plus cher au monde : Marie vivifia cette offrande et réalisa ce sacrifice, en se consacrant elle-même de tout son cœur et de la manière la plus parfaite à son Dieu, par une oblation publique et solennelle qu'elle fit au Seigneur de tout son être. Ce fut le sacrifice le plus saint et le plus parfait qui eût été fait à Dieu depuis la naissance du monde. On appelle ce mystère la Présentation de la très-sainte Vierge au temple de Jérusalem.

XI.

La Présentation de la très-sainte Vierge.

Parmi les Juifs il y avait deux sortes de présentations au temple : la première, commandée par la loi, était celle que faisaient les femmes certains jours déterminés après leurs couches, c'est-à-dire, quatre-vingts jours pour les filles, et quarante pour les garçons ; l'autre présentation se faisait par ceux qui avaient voué leurs enfants au service de Dieu dans le temple : telles furent celle d'Anne, mère de Samuel, et celle de sainte Anne, mère de la très-sainte Vierge. Il y avait autour du temple de Jérusalem des appartements destinés au logement de ceux qui devaient accomplir la promesse qu'ils avaient faite eux-mêmes, ou que leurs parents avaient faite pour eux. Les jeunes enfants y étaient élevés avec soin dans la piété par des maîtres habiles, et par des maîtresses d'une probité universellement reconnue ; leur emploi était de servir aux ministères sacrés, chacun selon son âge, son état, son sexe et sa capacité. Saint Joachim et sainte Anne guidés par cette parole du Sage : « Si vous avez fait vœu à Dieu, ne différez point de vous en acquitter, » résolurent d'accomplir leur vœu au plus tôt ; leur sainte Fille, quoique bien jeune encore, le désirant avec une ardeur extraordinaire.

Cette pieuse cérémonie se faisait toujours avec solennité : les parents conduisaient leurs enfants au temple, accompagnés de toute la famille ; le père et la mère au pied de l'autel, déclaraient au prêtre le vœu qu'ils avaient fait de consacrer leur enfant au Seigneur, et après quelques prières, on l'admettait solennellement au nombre des ministres, ou serviteurs et servantes de la maison de Dieu, pour un certain temps déterminé ; et c'est ce qu'on appelait prêter un enfant au Seigneur, selon le langage de l'Écriture : *Idcirco et ego commodavi eum Domino*. C'est pourquoi je l'ai prêté au Seigneur, dit Anne, mère de Samuel, lorsqu'elle alla le présenter au temple.

Isidore de Thessalonique dit que la cérémonie de la Présentation de la très-sainte Vierge, se fit avec une solennité extraordinaire ; que non-seulement toute la parenté voulut l'y accompagner, mais que par une inspiration secrète de la divine Providence

dont on ignorait le mystère, toutes les personnes les plus qualifiées de Jérusalem assistèrent à cette auguste cérémonie, tandis que les Anges admiraient ce touchant spectacle et le rehaussaient par leurs chants mélodieux : *Primarius quoque Hierosolymitas viros et mulieres interfuisse huic deductioni, succinentibus universis Angelis.* On ne connaît pas le prêtre qui reçut cette incomparable Vierge. Saint Germain, patriarche de Constantinople, et Georges de Nicomédie, ont cru que vraisemblablement ce fut saint Zacharie, père de saint Jean-Baptiste. Cette présentation fut sans doute accompagnée d'un sacrifice, comme celle de Samuel ; mais celui qu'offrit alors à Dieu cette heureuse Enfant de tout ce qu'elle était et de tout ce qu'elle avait, fut bien d'un autre prix et d'un autre mérite, que toutes les victimes immolées jusqu'à ce jour. Les autres enfants qu'on présentait en bas âge, au service du temple, n'ayant pas encore l'usage de la raison, ne savaient pas ce qu'on voulait d'eux dans cette cérémonie, et leur dévouement n'avait de mérite que par rapport à la consécration intérieure et spirituelle qu'en faisaient les parents ; mais Marie, à qui, par un privilège spécial, l'usage de la raison avait été donné dès le premier moment de sa vie, parfaitement instruite par l'Esprit-Saint, connaissait toute la sainteté de cet auguste engagement, et elle l'accompagnait de tous les sentiments de religion qui pouvaient rendre son sacrifice plus méritoire. *Omnis gloria ejus filiæ regis ab intus*, dit de la très-sainte Vierge le Prophète David. Quelque admirable, quelque charmante que fût par ses brillantes qualités extérieures, cette Fille du Roi des cieux, qui devait être en même temps et son Épouse et sa Mère, elle était encore infiniment plus belle au dedans par ses éminentes vertus. C'est pour cela que l'Église toujours conduite par le Saint-Esprit, a voulu honorer ce mystère d'une fête particulière qui se célèbre le 21 novembre. Dieu avait-il jamais reçu une victime qui lui fût plus agréable ? les Anges assistèrent-ils jamais à un acte de religion plus glorieux à Dieu ? Pendant cette auguste cérémonie, qui fit l'admiration de toute la Jérusalem céleste, tout le ciel fut dans la joie ; l'Église pouvait-elle se dispenser de célébrer la mémoire de ce beau jour ? C'est ce qui a porté tant de saints Pères, saint Evode d'Antioche, saint Epi-

phane de Salamine, saint Grégoire de Nysse, saint Grégoire le Théologien, saint André de Crète, saint Germain de Constantinople, saint Jean Damascène, et tant de Pères latins, à regarder la Présentation de la très-sainte Vierge au temple de Jérusalem, comme le prélude, pour ainsi dire, de toutes les fêtes de l'Église.

La très-sainte Vierge, admise au nombre des filles consacrées au Seigneur, quoique la plus jeune, les surpassa bientôt en sagesse, en vertu et en mérite. Les belles qualités dont elle était douée lui gagnèrent d'abord le cœur et l'estime des pieuses maîtresses chargées de l'élever. Jamais éducation plus belle, plus heureuse, et jamais éducation ne fut plus facile. Ce trésor de grâces, de vertus, de mérites dont le Saint-Esprit l'avait enrichie dès son Immaculée Conception, et qu'elle augmentait à chaque moment par sa fidélité à y correspondre, se développait tous les jours aux yeux de ceux qui la voyaient ; elle était la merveille de son sexe et l'admiration de ceux qui résidaient au temple, et tous la regardaient comme un prodige d'innocence et de vertu.

XII.

De quelle manière vécut la très-sainte Vierge tout le temps qu'elle fut dans le temple.

On ne vit jamais un assemblage si complet des plus rares qualités. Toutes les personnes qui veillaient sur elle en étaient dans un si grand ravissement, qu'elles la regardaient comme un miracle de sainteté, et comme le plus grand et le plus riche trésor qui eût jamais été renfermé dans le temple.

En effet, il n'y eut jamais une vierge plus pure, dit saint Ambroise dans l'excellent portrait qu'il en a fait ; sa modestie donnait un nouvel éclat à sa rare beauté, et sa douceur du relief à sa modestie ; nulle de ses actions qui n'eût un caractère de sainteté ; on découvrait en elle un air noble et majestueux jusque dans sa profonde humilité. Elle méditait beaucoup et parlait peu, dit le même Père ; l'amour divin dont son cœur était embrasé lui faisait aimer la retraite, ne trouvant de plaisir que dans ces communications intimes qu'elle avait continuellement avec son

Bien-aimé. On ne la vit jamais oisive ; la prière, le travail des mains et la lecture des livres saints dont elle avait une intelligence infuse, occupaient tout son temps. Son esprit, toujours d'accord avec son cœur, ne perdait jamais de vue Celui qu'elle seule aimait plus ardemment et plus parfaitement que tous les Séraphins ensemble. Toute sa vie ne fut qu'un exercice continuël du plus pur amour, dont son cœur chaque jour était plus embrasé. Rien ne fut capable d'interrompre ni de troubler le moins du monde cet exercice. Si ses sens étaient assoupis par le sommeil, son cœur veillait, et le sommeil même n'interrompait point sa prière ; toute sa conversation était au ciel, et c'est ce qui lui faisait tant aimer la retraite. Son assiduité dans le temple en un âge si tendre, montrait bien quel était son attrait. Saint Ambroise convient que jamais personne ne fut doué d'un plus sublime don de contemplation, et que toute sa vie ne fut, à proprement parler, qu'une extase continuelle. On ne vit jamais, ajoute-t-il, une créature si chérie de Dieu et si parfaite : *Quantæ in una Virgine species virtutum emicant!* (Ambr., de Virgin., l. II.) Imaginez une vertu qu'elle ne pratiquât dans un souverain degré de perfection : sa pureté fut sans exemple, son humilité sans mesure, sa charité sans bornes, sa foi sans nuage, sa piété sans altération. Jamais personne ne poussa peut-être si loin l'esprit de pénitence : *Hic congeminos jejuno dies*. Ce n'était que pour s'empêcher de mourir qu'elle prenait quelque nourriture ; le plaisir naturel ne la guida jamais : *Cibus qui mortem arceret, non delicias ministraret*. Sa modestie avait quelque chose de surnaturel, et sa douceur relevait encore sa modestie. Jamais personne, dit le même saint Ambroise, ne remplit mieux tous les devoirs de la bienséance et de la politesse ; toute sa vie fut un miroir de toutes les vertus : *Talis fuit Maria, ut ejus unius vita omnium sit disciplina*.

Quelques autres saints Pères assurent qu'on avait une si haute idée de son éminente sainteté, que tout le monde la regardait avec vénération, et que les prêtres, découvrant en elle une vertu si extraordinaire, lui avaient permis par une spéciale faveur, d'aller de temps en temps faire sa prière dans l'endroit du temple qu'on appelait le Saint des Saints, lieu sacré à la vérité, mais

qu'elle rendait encore plus saint par la ferveur de ses prières. Comprenons, s'il est possible, quelle était l'ardeur de ce feu divin dont le cœur de Marie brûlait dans ce lieu privilégié ; il n'y a que les célestes Intelligences, témoins de sa dévotion, qui aient pu se former une juste idée de la ferveur de ses méditations, de la sublimité de sa contemplation, du prix et du mérite de ce nombre infini d'actes multipliés des plus héroïques vertus, qui firent son occupation ordinaire durant les onze ou douze ans qu'elle passa dans le temple.

Quand le saint Roi-Propète annonçait qu'on amènerait après elle un grand nombre de Vierges qui devaient la suivre, et lui composer pour ainsi dire une cour : *Adducentur regi virgines post eam* (Ps., XLIV), ne semble-t-il pas qu'il ait eu en vue cette consécration de la très-sainte Vierge qui, par son séjour dans le temple, devait servir de modèle à ce nombre infini de jeunes filles qui, renonçant au monde dans la suite, et se consacrant tout à Dieu passeraient leurs jours dans un monastère ? En effet, combien de milliers de Vierges ont suivi cette auguste Reine, et à son exemple, se sont dévouées au service de Dieu dans le cloître, pour y passer toute leur vie dans les exercices continuels de la plus haute piété ! Elles peuvent dire : *In sanctitate et justitia coram ipsa omnibus diebus nostris*. Tous nos jours sont consacrés à méditer et à accomplir la loi du Seigneur, à marcher dans les voies de la justice et de la sainteté, à aimer notre Dieu et à chanter jour et nuit ses louanges. On a donc eu raison de dire que la présentation de la très-sainte Vierge, et sa demeure au temple de Jérusalem, ont été comme le prototype de l'institution de toutes les religieuses. *Adducentur regi virgines post eam*. Cette épouse, ô Roi de gloire, vous amènera à sa suite un nombre infini d'âmes pures et innocentes, une infinité de Vierges qui s'étudieront à lui ressembler : *Proximæ ejus afferentur tibi*. Elles viendront toutes avec joie se consacrer à vous dans votre temple, et se dévouer au service de leur roi : *Afferentur in lætitia et exultatione : adducentur in templum regis*.

Epiphane, prêtre de Constantinople, et saint Anselme disent que la très-sainte Vierge avait une intelligence parfaite de la langue

hébraïque, langue originelle des saints Livres, dont le Saint-Esprit lui avait donné une intelligence surnaturelle, aussi bien que de tous les mystères qu'ils contenaient. Le même Epiphane ajoute que jamais personne ne sut si bien travailler en lin, en laine, en soie et en or, et qu'elle ne se servit jamais avec plus de soin de son art et de son habileté que pour les ouvrages destinés à l'usage sacré de l'autel et des prêtres. Il est visible qu'elle avait reçu, avec cette plénitude des dons du Saint-Esprit, toute la science et tous les talents propres à son sexe et à son état ; et certainement on ne peut pas lui refuser toutes les prérogatives, les connaissances et les dons naturels qui avaient été accordés à Ève et à Adam dans l'état d'innocence.

XIII.

La mort de saint Joachim et de sainte Anne.

Il y avait huit ou neuf ans que la très-sainte Vierge était dans sa retraite, faisant l'admiration des hommes et des Anges par l'éclat extraordinaire de sa sainteté et l'assemblage merveilleux de toutes les plus rares vertus, lorsqu'elle perdit son père saint Joachim, et peu après sainte Anne sa mère. Une mort aussi précieuse aux yeux de Dieu que celle de ces chers parents, lui fut sensible ; mais elle était trop assurée de leur sort bienheureux, et trop résignée aux ordres sacrés de la Providence, pour n'être pas bientôt consolée de leur absence ; depuis longtemps Dieu lui tenait lieu de tout. Comme les prêtres qui desservaient le temple étaient par office les tuteurs des jeunes filles consacrées au service de Dieu, ils eurent dès lors un soin plus particulier de cette illustre Vierge, qui faisait depuis longtemps le sujet de leur estime et de leur admiration.

Dès qu'elle eut atteint l'âge de quatorze ou quinze ans, ses tuteurs pensèrent à lui trouver un époux qui fût digne d'elle. La première proposition qu'on lui en fit l' alarma. Un ancien auteur, cité par saint Grégoire de Nysse, dit que la très-sainte Vierge représenta alors avec beaucoup de modestie à ceux qui étaient chargés de sa conduite, qu'ayant été consacrée à Dieu avant même sa naissance,

par ses parents, pour servir dans le temple, elle avait ratifié depuis elle-même cette consécration, qu'elle n'avait d'autre inclination que d'y passer le reste de ses jours en qualité de vierge, et que si on voulait avoir quelque égard pour l'intention de ses parents et pour son inclination propre, on ne saurait lui faire un plaisir plus sensible que de ne lui point faire changer d'état. On loua sa dévotion ; mais comme toute la gloire des Juifs était d'avoir une postérité, dans l'espérance d'avoir un jour quelque consanguinité avec le Messie, on n'eut point d'égard à ce qu'elle souhaitait, et on ne pensa plus qu'à lui chercher un époux qui lui convint, et qui fût de la même tribu et de la race royale comme elle.

C'était un usage établi parmi les Juifs, et religieusement observé, que lorsqu'une famille se trouvait réduite à une seule fille, elle épousât son plus proche parent de la même tribu, afin que les alliances étant moins éloignées, on vît plus clair dans la généalogie du Messie, qui était la fin de tous les mariages et de toutes les générations, tant sous la loi de nature que sous la loi écrite. Ainsi, Abraham avait épousé Sara, et Nachor avait épousé Melcha, toutes deux filles d'Aram, frère d'Abraham et de Nachor ; ainsi, le jeune Tobie, par le conseil de l'Ange Raphaël, et selon la loi de Moïse, épousa Sara, fille unique de Raguël sa proche parente. La très-sainte Vierge sachant donc le dessein qu'on avait de la marier, et ne jugeant pas à propos de déclarer le vœu secret qu'elle avait fait de demeurer toujours vierge, de crainte qu'on ne l'en dispensât, à cause de son jeune âge, eut recours à la prière, et elle ne cessa de solliciter jour et nuit le Seigneur de prendre un soin particulier de son épouse. Vous avez possédé mon cœur, divin Époux, depuis le premier moment que vous l'avez formé, disait-elle, et votre Saint-Esprit a habité dans mon corps depuis ce moment, comme dans son temple ; ne permettez pas, Dieu de pureté, que ce temple soit jamais souillé.

Après de longues et ferventes prières, on ne doute point qu'elle n'eût une secrète assurance que le mariage qu'elle contracterait selon les desseins de la divine Providence, ne donnerait point d'atteinte à son vœu, et que l'époux que le Ciel lui destinait serait le gardien de sa virginité.

XIV.

La très-sainte Vierge épouse saint Joseph.

Dès que la très-sainte Vierge eut quinze ans accomplis, on fit une assemblée des plus proches parents, tous de la tribu de Juda et de la famille de David ; parmi ceux qui étaient en état de l'épouser, on choisit Joseph que la divine Providence avait destiné de toute éternité pour être le tuteur et le père nourricier du Sauveur. Quelques-uns ont cru qu'il était oncle de la très-sainte Vierge, ou du moins son cousin-germain ; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il était un de ses plus proches parents, de la même tribu et du même sang royal qu'elle, quoique réduit à la basse condition d'artisan, puisqu'il était ouvrier en bois ; mais quelque obscur que fût son état, jamais homme, dit saint Épiphane, ne fut plus noble ni plus riche que lui aux yeux de Dieu ; nul qui ait jamais approché du mérite, de la pureté et de l'éminente sainteté de ce grand Patriarche. Le même saint Père ajoute que saint Joseph était alors dans un âge avancé, et que prévenu, dès sa première jeunesse, d'une grâce spéciale presque inconnue en ce temps-là, même parmi les Juifs, il n'avait jamais voulu se marier, résolu de garder toute sa vie une virginité perpétuelle ; que s'il consentit à épouser Marie sa parente, c'est que connaissant sa haute vertu et son amour extraordinaire pour la chasteté, il se promettait de vivre toujours vierge dans le mariage.

Le mariage se fit à Jérusalem. Ce ne furent pas tant deux époux qui contractèrent ensemble, dit le célèbre Gerson, qu'une virginité qui s'allia avec une autre : *Virginitas nupsit*. Le ciel ne vit jamais des épousailles si saintes, ni plus dignes d'être honorées de la présence de toute la Cour céleste et de tous les Esprits bienheureux ; aussi plusieurs églises en font-elles une fête particulière le 23 janvier, jour où l'on croit que se célébra cette auguste cérémonie. Jamais mariage plus assorti et plus heureux, parce qu'il n'en fut jamais de si saint ; et si Marie reçut un gardien et un protecteur de sa virginité, Joseph, dit saint Jean Damascène, reçut la plus auguste qualité qu'il soit possible d'imaginer sur la terre, en devenant l'Époux de Marie : *Virum Mariæ*,

hoc est prorsus ineffabile, et nihil præterea dici potest. Saint Thomas croit que ce fut d'abord après la célébration de cet heureux mariage, que saint Joseph et la très-sainte Vierge firent d'un consentement mutuel vœu de virginité, ou qu'ils le renouvelèrent. Cet acte de religion, dit ce saint docteur, est trop parfait, pour que deux personnes si saintes s'en dispensassent, et leurs inclinations étaient trop conformes pour ne pas convenir dans la pratique d'une si admirable vertu, animés qu'ils étaient tous deux du même Esprit-Saint, qui prend un soin particulier des âmes chastes.

Ce vœu de chasteté perpétuelle, disent les saints Pères, avait été jusqu'alors inouï ; car quoiqu'il y eût eu de saints personnages dans l'Ancien Testament qui avaient vécu dans le célibat, comme Élie, Élisée, Daniel et les trois enfants conservés miraculeusement dans la fournaise ardente de Babylone, il ne paraît pas qu'ils se fussent jamais engagés par vœu à un état si parfait ; c'est Marie, dit saint Ambroise, qui la première en a donné l'exemple, et qui par le vœu qu'elle fit d'une virginité perpétuelle, a levé sur la terre l'étendard de la virginité, et a, par son exemple, attiré après elle ce nombre infini de vierges qui suivent l'Époux céleste et qui composent sa brillante Cour, selon ces paroles du Roi-Propète qu'on a déjà citées : *Adducentur regi virgines post eam, proximæ ejus afferentur tibi* : Cette Épouse bien-aimée et cette digne Mère, ô Roi de gloire, vous amènera à sa suite un nombre prodigieux d'âmes pures et innocentes, une infinité de vierges, qui, à son exemple, vous consacreront leur virginité. *Afferentur in lætitiâ et exultatione, adducentur in templum regis* : Elles viendront toutes avec joie se consacrer à vous dans votre temple. Ne voyons-nous pas cette prophétie accomplie à la lettre dans toutes ces saintes et nombreuses sociétés de filles religieuses dont la très-sainte Vierge est la Mère et le modèle, selon l'esprit de leur institut ?

Dieu voulut que cette très-pure Vierge, qui devait être la Mère de son Fils, sans cesser d'être vierge, fût mariée, dit saint Jérôme, 1^o pour qu'on pût savoir qu'elle était de la tribu de Juda et de la race de David, parce qu'on ne pouvait avoir la généalogie des

femmes parmi les Juifs, que par celle de leurs maris : *Ut per generationem Joseph, origo Mariæ demonstraretur* ; 2° pour qu'on ne lui fit point un crime de sa grossesse miraculeuse, ce qu'elle n'aurait pu éviter si elle fût devenue enceinte étant fille ; 3° pour qu'elle eût le secours de son Époux dans le voyage et dans le séjour qu'elle ferait en Égypte, afin de soustraire l'Enfant Jésus à la cruauté d'Hérode, qui cherchait à le faire mourir, et à l'envelopper dans le massacre des Innocents : *Ut in Ægyptum fugiens haberet solatium*. Saint Ignace, martyr, ajoute une quatrième raison, dit le même saint Jérôme ; ce fut afin que le démon ignorât la conception miraculeuse du Messie, ne pouvant croire qu'il fût né d'une Vierge, puisqu'il était né d'une femme mariée : *Ut paratus ejus celaretur diabolo, dum eum putat non de virgine, sed de uxore generatum*.

Il est aisé de s'imaginer quelle fut la vie sainte et édifiante de ces deux Époux : quelle paix, quelle union, quelle vertu, quelle mutuelle vénération dans cette auguste Famille ! Nazareth admirait, à la vérité, l'éminente sainteté et les éclatantes vertus de l'un et de l'autre ; mais la ville de Nazareth ignorait le prix du trésor qu'elle possédait ; la céleste Jérusalem en connaissait seule tout le mérite ; elle seule savait que Marie était le temple vivant du Saint-Esprit et le sanctuaire de la Divinité, comme l'appellent les saints Pères. La très-sainte Vierge vécut dans une grande retraite tout le temps qu'elle demeura à Nazareth ; la contemplation et la prière étaient son occupation ordinaire. Elle ne perdait jamais Dieu de vue, le travail des mains n'interrompait point son oraison, et le soin du petit ménage ne nuisait pas à son union intime avec Dieu. On ne vit jamais une modestie si parfaite ; sa seule présence inspirait un respect qui allait jusqu'à la vénération. Elle paraissait rarement en public, dit saint Ambroise ; la solitude avait pour elle de merveilleux attrait. Elle conversait peu avec les hommes, parce que tout son commerce était au ciel ; la charité seule l'engageait à se montrer au dehors et c'était toujours pour rendre service : *Eos solos solita cætus virorum invisere quos misericordia non erubesceret*.

XV.

L'Annonciation de la très-sainte Vierge.

Il y avait deux mois et quelques jours que ces deux chastes Époux vivaient ensemble comme frère et sœur, dans la pratique des plus admirables vertus, lorsque le moment heureux que Dieu avait fixé de toute éternité pour donner son Fils au monde étant arrivé, l'Ange Gabriel fut envoyé à cette incomparable Vierge. Il lui annonça que c'était dans son sein que ce grand mystère devait s'opérer, et que le Verbe divin, résolu de se faire homme, l'avait choisie, préférablement à toute autre, pour être sa Mère. L'Ange lui apparut, dit saint Bernard, lorsque invisible au reste des créatures, elle s'immolait à son Dieu dans la ferveur de la plus sublime contemplation, et qu'elle méditait sur le mystère ineffable qu'elle ne savait point devoir s'opérer en elle. Cet Envoyé céleste, plein de respect et de vénération pour Celle qu'il regardait déjà comme sa souveraine, lui apparut sous la forme d'un jeune homme tout rayonnant d'une lumière éblouissante et lui dit : « Je vous salue, vous qui êtes pleine de grâce, le Seigneur est avec vous ; vous êtes bénie entre toutes les femmes. »

L'apparition d'un Ange sous la forme d'un homme, causa d'abord quelque frayeur à la plus pure des vierges, et un éloge aussi magnifique et aussi flatteur alarma son humilité et la fit rougir elle-même ; aussi parut-elle se troubler. L'Ange s'en étant aperçu, la rassura. Ne craignez point, Marie, lui dit-il, vous avez trouvé grâce devant Dieu ; vous allez devenir enceinte, et vous mettrez au monde un fils à qui vous donnerez le nom de Jésus. Il sera grand en toute manière, et les merveilles qu'il opérera publieront assez haut ce qu'il est, et le feront connaître pour le Fils du Très-Haut, et pour le Messie, jusqu'ici l'objet de tous les vœux et l'attente de tous les siècles. Comme votre Fils, il descendra de David, puisque vous êtes du sang royal ; mais ce n'est point par le droit de succession qu'il montera sur le trône, la royauté et la souveraine puissance lui sont dues à bien d'autres titres. Vrai Fils de Dieu, il dominera sur tous les peuples de l'univers ; mais sa couronne ne sera pas de même nature que celle des rois de la terre,

qui ne règnent que sur une seule nation, et seulement un certain nombre d'années ; nul qui n'ait un successeur, nul qui ne voie éteindre à la mort, avec sa puissance et sa majesté, tous ses titres. Votre Fils fondera une nouvelle monarchie qui renfermera tous les peuples dans la mystérieuse maison de Jacob ; il y régnera sans avoir jamais ni concurrent, ni successeurs, puisque l'empire de ce grand Roi n'aura point d'autres bornes, pour son étendue, que l'univers entier, point d'autre mesure de sa durée que l'éternité même.

Il est aisé de concevoir quels furent alors les sentiments de la plus humble de toutes les créatures. Elle ne pouvait comprendre que Dieu pût jeter les yeux sur elle pour l'accomplissement d'un mystère si admirable, si ineffable, si incompréhensible ; d'ailleurs la qualité de mère l'effrayait, tant elle avait à cœur celle de vierge ; c'est ce qui l'obligea de demander comment cela se ferait : *Quomodo fiet istud?* Ce qu'elle n'aurait pas demandé, dit saint Augustin, si elle n'eût pas fait vœu d'être toujours vierge : *Quod profecto non diceret, nisi virginem se ante rovisset* (Lib. de Virgin.).

L'Ange lui répondit que cela ne devait pas l'alarmer ; que Dieu est tout-puissant, et que sa bonté égale son pouvoir ; que l'ayant choisie par une prédilection marquée afin de l'élever à une si haute dignité, il ferait en sa faveur le plus insigne de tous les miracles ; qu'elle n'avait rien à craindre pour sa virginité, puisque cette vertu devait être une des principales qualités de la Mère du Messie ; que pour la rassurer, il voulait bien lui déclarer que ce Fils adorable dont elle devait être la Mère dans le temps, n'aurait point d'autre Père que Celui dont il est né avant tous les siècles ; qu'elle n'aurait point d'autre Époux, à proprement parler, que le Saint-Esprit, qui étant la Vertu du Très-Haut, formerait miraculeusement en elle, de son propre sang, le Fruit divin qu'elle devait porter, et loin de ternir la fleur de sa virginité, il la rendrait encore plus éclatante et plus pure ; c'est pour cela, ajouta-t-il, que le saint Enfant qui naîtra de vous sera véritablement Fils de Dieu, non pas par une simple dénomination, mais réellement et par nature ; et pour vous faire voir, continua-t-il, que rien n'est impossible à la toute-puissance de Dieu, voilà que votre

cousine Élisabeth, dans un âge où naturellement on ne doit point espérer avoir des enfants, est devenue enceinte en sa vieillesse : la voilà grosse de six mois. Or, celui qui a pu donner un fils à une femme si âgée après tant d'années de stérilité, en peut bien donner un à une vierge.

Pendant que l'Ange parlait, Marie, éclairée d'une lumière surnaturelle, comprit parfaitement toute l'économie de cet ineffable mystère pour lequel Dieu l'avait préparée dès son Immaculée Conception, et comblée de toutes les faveurs célestes ; alors s'annéantissant devant Dieu : « Voici, s'écria-t-elle, la Servante du Seigneur, que ce que vous venez de m'annoncer s'accomplisse. » A ce moment l'Ange disparut, et le Saint-Esprit forma du plus pur sang de la très-sainte Vierge un corps le plus beau qui fut jamais, et ayant créé l'âme la plus parfaite, Dieu unit l'un et l'autre substantiellement à la Personne divine du Verbe éternel, qui par là se fit chair en se faisant homme : *Et Verbum caro factum est*. A cet heureux moment, première époque de notre Rédemption, tous les Esprits célestes adorèrent cet Homme-Dieu, et Marie devint au même instant véritablement Mère de Dieu, sans cesser d'être Vierge.

Demander comment et pourquoi s'est accompli ce prodige, ce serait l'avilir et le dégrader, dit saint Augustin, en voulant le comprendre, puisqu'il est certain que ce mystère de l'Incarnation du Verbe ne serait plus par excellence l'œuvre de Dieu, si l'on en pouvait rendre raison, et il ne serait plus son unique œuvre, si, dans l'ordre de la nature ou de la grâce, on en pouvait trouver un seul exemple : *Hic si ratio quæretur, non erit mirabile ; si exemplum, non erit singulare*. Il est vrai que Marie au moment où l'Ange lui en fit la déclaration, ne laissa pas de dire : Comment cela se fera-t-il ? Mais cette demande, dit saint Chrysostome, fut alors l'effet d'une profonde et respectueuse admiration, et non pas d'une présomptueuse et vaine curiosité ; et si Marie voulut savoir de quelle manière se vérifierait ce qui lui était annoncé de la part du Ciel, ce ne fut point par incrédulité, mais par un pur zèle et par un sincère amour de la virginité qu'elle avait vouée, et qu'elle préférait même à la maternité divine.

XVI.

La profonde humilité de la très-sainte Vierge, et l'amour qu'elle a pour la virginité.

Rien ne donne une plus haute idée du prix et du mérite de la virginité, disent les saints Pères, que le refus que fait Marie d'être Mère de Dieu, s'il faut que pour être Mère de Dieu elle cesse d'être Vierge. *O veneranda virginitas*, s'écrie saint Augustin, *o humilitas prædicanda!* (Serm. III de Nat.) O virginité digne de toute vénération ! ô humilité au-dessus de toute louange ! Un Ange présente à Marie de la part de Dieu, la qualité suréminente de Mère de Dieu même, et Marie la refuse si cette sublime qualité ne peut pas s'accorder avec la virginité. On pourrait dire que Marie ne fit peut-être pas d'abord assez de réflexion sur l'éminente dignité et sur la gloire de la Maternité divine, et qu'elle ne rejeta les offres qu'on lui faisait, dit un de ses plus zélés serviteurs, que parce qu'elle ne comprit pas bien de quoi il était question ; mais sans parler des connaissances qu'elle avait puisées dans la contemplation et dans la lecture des Livres sacrés, l'Ange s'était assez bien expliqué pour être entendu ; il n'avait rien oublié de tout ce qui était capable de la fléchir. Le Fils que vous concevrez, lui dit-il, sera grand : *Hic erit magnus* ; c'est le Fils du Très-Haut, c'est le Fils de Dieu ; il sera reconnu pour tel de toute la terre : *Et Filius Altissimi vocabitur*. Vous lui donnerez le nom de Jésus, parce que c'est lui qui doit sauver non-seulement la nation, mais encore, tous les hommes : *Et vocabis nomen ejus Jesum*. Le Seigneur le fera monter sur le trône de David son père, afin qu'il règne sur toute la maison de Jacob : *Dabit illi Dominus sedem patris ejus, et regnabit in domo Jacob*. Ce règne ne sera point d'une durée limitée, il sera éternel, il n'aura jamais de fin : *Et regni ejus non erit finis*. Après cette explication, la très-sainte Vierge pouvait-elle ignorer les avantages et les prérogatives du rang qu'on lui offrait ? Cependant tout cela ne la tente point ; bien loin d'être charmée par des titres si magnifiques et si pompeux, elle préfère avant tout sa virginité. S'il est possible qu'une femme soit mère et vierge tout ensemble, elle y consent ; mais s'il faut nécessairement renoncer à l'un ou à l'autre de ces

avantages, et que le Seigneur lui laisse la liberté de choisir, elle dira à l'Ange : Allez porter à quelque autre la couronne que Dieu m'offre ; je suis vierge, et je le serai éternellement.

Très-sainte Vierge, s'écrie à ce sujet saint Anselme, il n'y a rien qui vous soit égal, rien qui vous soit comparable ; car Dieu seul est au-dessus de vous, et tout ce qui n'est pas Dieu est au-dessous de vous, et vous est inférieur en dignité, en sainteté, en vertu, en mérites : *Nihil tibi, ô Domina, æquale, nihil comparabile; omne enim quod est, vel supra te est, vel infra te. Quod supra te, solus Deus; quod infra te, omne quod non est Deus.* Marie est telle à cause de sa dignité de Mère de Dieu, dit saint Bonaventure, qu'un Dieu même n'en peut faire une plus excellente; il peut bien créer un monde plus grand, un ciel plus beau, plus brillant et plus vaste, mais non pas une Mère d'une dignité plus éminente : *Ipsa est quâ majorem Deus facere non potest; majorem mundum, majus cælum potest, majorem matrem non potest.* Vous voulez savoir quelle est cette Mère, quelle est sa dignité, sa sainteté, son mérite, dit saint Eucher (*Serm. de Nat.*), informez-vous plutôt quel est le Fils qu'elle a conçu et qu'elle a enfanté : *Quæritis qualis mater, quærite potius qualis filius.* La chair de Jésus, dit saint Augustin, est une partie de la chair de Marie : *Caro Jesu, caro est Mariæ.* De quelque endroit que vous regardiez ce mystère, dit saint Bernard (*Serm. super Missus est*), ce n'est que merveille, que prodige, que sujet d'étonnement; car que Dieu devienne le Fils d'une Femme et qu'il lui soit soumis, c'est une humilité sans exemple, et qu'une Femme devienne la Mère de son Dieu, et ait droit de lui commander, c'est une gloire, c'est une élévation, c'est une dignité que nulle autre ne peut égaler : *Utrinque stupor, utrinque miraculum; et quod Deus femine obtemperet, humilitas sine exemplo; et quod femina principetur, sublimitas sine socia.*

XVII.

La très-sainte Vierge visite sainte Elisabeth, chez qui elle passe
trois mois.

Cependant la très-sainte Vierge ayant appris de l'Ange même la grossesse miraculeuse de sa cousine Elisabeth, se sentit inspirée de l'aller voir, pour se réjouir avec elle d'un prodige si

inespéré. Elle partit incessamment, et se rendit en toute diligence, par les montagnes de Judée, à la ville d'Hébron où demeurait sa cousine. Le chemin était long et difficile ; il fallait aller de Nazareth à Hébron, qui était une ville sacerdotale située dans la partie méridionale de Juda et dans les montagnes, éloignée environ de dix ou douze lieues de Jérusalem, et à trente-huit ou quarante de Nazareth, où Marie faisait son séjour. Ce voyage n'était pas aisé pour une personne aussi délicate ; mais son zèle et sa charité lui firent surmonter toutes ces difficultés. Elle n'appréhendait point les fatigues du voyage, parce que la charité, dit saint Ambroise, ne connaît point d'obstacles, et ignore tout retardement : *Nescit tarda molimina Spiritus Sancti gratia*. D'ailleurs, Dieu voulait se servir d'elle pour sanctifier le Précurseur dans le sein même de sa mère.

La très-sainte Vierge arrivée à Hébron, va droit à la maison de Zacharie. Elisabeth court à sa rencontre. Marie la salue, l'embrasse, et à peine a-t-elle ouvert la bouche pour la saluer, que l'enfant qu'Elisabeth portait dans son sein, fut éclairé tout à coup d'une lumière céleste. Il vit dans l'obscurité de sa prison ceux qui lui faisaient l'honneur et la grâce de le visiter, et ne pouvant encore parler, il honora, comme il put, Jésus et Marie, par un tressaillement miraculeux, qui fut, dit saint Chrysologue, la marque de sa joie, de son respect et de sa reconnaissance. Elisabeth s'en aperçut, et la lumière surnaturelle qui éclairait l'enfant, rejaillissant sur la mère, elle connut par inspiration le mystère incompréhensible de l'incarnation du Verbe ; son âme fut remplie du Saint-Esprit ; et alors tressaillant elle-même de joie, et répondant à la civilité et aux termes obligeants de sa chère Cousine, elle dit à haute voix : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le Fruit de vos entrailles est béni ». Considérant en même temps le mérite extraordinaire de Celle qui venait lui rendre visite, et dont le Saint-Esprit lui avait fait connaître la suprême dignité, elle s'écria : « Et d'où me vient que la Mère de mon Seigneur me visite ? » C'est une faveur que je ne puis assez admirer, et qui me remplit d'étonnement et de confusion. L'enfant même que je porte dans mes flancs a déjà

senti les merveilleux effets de votre présence; car au moment où j'ai entendu les paroles avec lesquelles vous m'avez saluée, il les a aussi entendues, et il en a tressailli de joie. O que vous êtes heureuse, continua-t-elle, que vous êtes heureuse, vous qui avez cru simplement et sans aucun doute ce que l'Ange vous a dit de la part de Dieu! Oui, ce Dieu tout-puissant qui a commencé d'exécuter en vous des choses si grandes et si merveilleuses, les achèvera selon que vous l'avez espéré; il vous l'a promis, et il tiendra sa parole.

Ces louanges et cette manifestation d'un mystère si glorieux à Marie, n'enflèrent point son cœur. Elle ne put pas, à la vérité, dissimuler ni taire les merveilles que Dieu avait révélées à Elisabeth, et qu'il venait de publier par sa bouche, mais elle voulut lui en rendre toute la gloire et reconnaître son indignité. Alors, animée de l'Esprit-Saint dont elle était remplie, donnant l'essor à son cœur que Dieu seul occupait, elle prononça ce cantique, le premier du Nouveau Testament, cantique qui surpasse tous ceux de l'ancienne loi, et par l'esprit de piété qui y brille de toutes parts, et par la sublimité des sentiments, et par la noblesse et la majesté du style; c'est le plus précieux monument de la profonde humilité de la Mère de Dieu, l'acte le plus éclatant de sa haute sainteté, et le plus excellent modèle de la plus parfaite reconnaissance : *Magnificat anima mea Dominum*, etc. (Luc., 1.)

« Mon âme glorifie le Seigneur, dit-elle, et elle est transportée d'une si sainte joie en pensant à la bonté de Dieu mon Sauveur, que je ne puis taire plus longtemps ses merveilles; car il a bien voulu arrêter les yeux sur la bassesse de sa servante, et c'est pour cela que dans tous les siècles à venir on exaltera mon bonheur. Le Tout-Puissant dont le nom est infiniment saint, dont la miséricorde s'étend de génération en génération sur tous ceux qui le craignent, le Tout-Puissant a opéré de grands miracles en ma faveur. C'est ainsi qu'il déploie, quand il lui plaît, la puissance de son bras; il renverse les desseins des orgueilleux, il renverse de leurs trônes les grands pour élever les petits; il remplit de biens ceux qui sont dans l'indigence, tandis qu'il dépouille les riches de leurs propres biens. Il s'est souvenu

de sa miséricorde; il veut relever Israël son peuple, accomplir la promesse faite à nos pères, à Abraham, et à tous ses descendants. »

C'est ainsi que la très-sainte Vierge vit tout d'un coup, par une lumière surnaturelle, et les anciennes promesses, et leur parfait accomplissement, mille fois plus éclairée elle seule, et plus privilégiée que tous les Prophètes ensemble. Il parut évidemment dans cet admirable entretien que Marie et Elisabeth eurent ensemble, dit saint Ambroise, qu'elles prophétisaient toutes deux par l'Esprit-Saint dont elles étaient remplies, et par le mérite de leurs Enfants : *Duplici miraculo prophetant matres spiritu parvulorum.*

La très-sainte Vierge demeura près de trois mois chez sainte Elisabeth. Il est aisé de comprendre, disent les saints Pères, combien ce séjour fut avantageux à la maison de Zacharie, et quelle abondance de grâces et de bénédictions célestes cette visite leur attira. Si le Seigneur bénit abondamment Obédédôm, et tout ce qui lui appartenait, pour avoir conservé pendant trois mois l'arche dans sa maison, quelles bénédictions n'attirèrent point sur l'heureuse famille de Zacharie et d'Elisabeth les trois mois de séjour qu'y fit Marie, Arche véritable du Nouveau Testament, dont celle de l'Ancien n'était que la figure ! La pureté dans laquelle saint Jean vécut toujours, dit saint Ambroise, fut un effet de cette onction et de cette grâce répandue dans son âme par la présence de la très-sainte Vierge.

Cette visite que rendit la très-sainte Vierge à sainte Elisabeth, renferme de si grandes merveilles, que l'Église a voulu qu'on en renouvelât tous les ans la mémoire par l'établissement d'une fête particulière le 2 juillet, lendemain de l'octave de la Nativité de saint Jean-Baptiste. C'est le jour où, pour la première fois, la très-sainte Vierge fut reconnue publiquement Mère de Dieu, et honorée comme telle. Ce fut par la parole de la très-sainte Vierge que Jésus-Christ sanctifia son Précurseur ; et l'on a eu raison de dire que la sanctification de saint Jean a été le premier miracle que Dieu ait fait par l'entremise de sa Mère. Rien ne manifeste mieux le pouvoir que le Sauveur a donné à Marie, disent saint Bernard

et saint Bernardin, que sa conduite dans l'administration de ses premières grâces. Veut-il sanctifier son Précurseur avant même qu'il soit né, c'est par le moyen de Marie qu'il lui fait cette première grâce. Faut-il se manifester au monde lui-même par le premier de ses miracles, en changeant l'eau en vin aux noces de Cana, il attend que Marie le lui demande. Ainsi il nous fait voir, disent les saints Pères, que comme il n'a voulu se donner à nous que par Marie, il veut aussi que nous ne recevions ses grâces que par son moyen : *Nihil non Deus habere voluit, quod per MARIE manus non transiret.*

XVIII.

Saint Joseph ignorant le mystère de l'incarnation du Verbe divin, s'aperçoit de la grossesse de la très-sainte Vierge.

La plupart des saints Pères et des interprètes croient que la très-sainte Vierge n'attendit point les couches de sainte Elisabeth, et qu'elle s'en retourna peu de jours avant la naissance du Précurseur du Messie¹. A son retour à Nazareth, elle rentra dans sa douce retraite. Le voyage n'avait point affaibli son amour pour la solitude, ni la manifestation de sa Maternité divine, altéré sa profonde humilité. Ce qui s'était passé à Hébron lui faisait trop d'honneur, pour n'en pas faire mystère à saint Joseph même, et elle n'avait garde de lui découvrir ce que le Saint-Esprit tenait encore caché à ce chaste Époux, lorsqu'il s'aperçut lui-même de sa grossesse. La haute et juste idée qu'il avait de la sainteté et de la chasteté de son Épouse, ne lui permettait pas de la soupçonner d'adultère ; il était informé de son vœu de virginité, et il était témoin de sa délicatesse extrême sur une vertu qui lui était si chère. Il ne douta point qu'elle ne dût être cette Vierge miraculeuse dont parlait Isaïe au chapitre VII, laquelle, sans cesser d'être Vierge, devait enfanter le Sauveur : *Ecce Virgo concipiet et*

¹ Cependant il faut dire que l'Église en choisissant le 2 juillet pour célébrer la Visitation de la très-sainte Vierge, nous fait entendre que Marie n'abandonna pas sa cousine dans le temps où elle avait le plus besoin de sa présence et de ses soins, et qu'elle était encore auprès d'elle lorsque Zacharie, inspiré par l'Esprit-Saint, annonça la venue du Messie et la mission du Précurseur.

pariet Filium. (Is., VII.) Il le crut, dit saint Bernard, et ce ne fut que par un sentiment d'humilité et de respect, semblable à celui qui fit dire depuis à saint Pierre : Eloignez-vous de moi, Seigneur, parce que je suis un pécheur, que saint Joseph, qui n'était pas moins humble que cet Apôtre, pensa à s'éloigner de la très-sainte Vierge, ne doutant point qu'elle ne fût enceinte du Sauveur (*Hom. 11, super Missus est*) : *Accipe et in hoc non meam, sed patrum sententiam* : Je n'avance pas ceci, dit ce saint abbé, comme venant de moi, c'est le sentiment des saints Pères.

Ce chaste Époux ne savait donc à quoi se déterminer ; il ne pouvait se résoudre à la quitter, et il ne se croyait pas assez saint pour rester avec elle. Dans cette perplexité, un Ange lui apparut, et lui dit : Joseph, souvenez-vous que vous êtes de la race de David, de laquelle le Messie doit venir, et ne croyez pas que ce soit sans dessein que le Seigneur vous a donné Marie pour épouse. L'Enfant dont elle est enceinte, et qu'elle a conçu miraculeusement par la vertu du Saint-Esprit, est le Sauveur du monde, le Fils unique du Père éternel, le Messie promis ; et Dieu vous a choisi pour être son tuteur, son père nourricier, et en ce sens son Père. Ne craignez donc point de rester avec Marie votre Épouse ; vous êtes le gardien et l'ange tutélaire de sa virginité. Si elle n'eût point eu d'époux, elle n'eût pas pu, sans se décrier, être mère. Vous donnerez à l'Enfant, dès qu'il sera né, le nom de Jésus, afin de faire connaître au monde que c'est lui qui doit le racheter et le sauver, et qu'il vient pour s'offrir en sacrifice à son Père, en qualité de victime, pour l'expiation des péchés de tous les hommes.

Saint Joseph, instruit du plus grand de tous les mystères, à l'accomplissement duquel Dieu voulait bien qu'il eût quelque part, confirmé par l'Envoyé du Très-Haut, dans les pensées qu'il avait eues de la sublime dignité de sa très-sainte Épouse, rassuré en même temps contre les frayeurs toutes saintes de son humilité, et pénétré des plus vifs sentiments d'estime, d'amour et de reconnaissance, ne regarda plus la très-sainte Vierge que comme le Temple vivant de la Divinité, la Mère du Messie et du Rédempteur, la Reine des hommes et des Anges. Sa vénéra-

tion envers elle augmenta avec sa tendresse, et son amour, avec son respect. Il l'admirait comme la plus grande de toutes les merveilles, il la révérait comme la vierge la plus sainte qui eût jamais été sur la terre, il l'honorait comme la personne la plus respectable de l'univers, et ses soins et son attention répondaient à son estime, à sa vénération et à sa tendresse. Marie passa ainsi avec son chaste Époux les six mois de sa grossesse, vivant tous deux dans un recueillement parfait et dans une méditation continue d'un si ineffable mystère. Tel était aussi le sujet de leurs entretiens. Plus semblables aux Anges qu'aux hommes, leur vie s'écoulait dans les sentiments de la plus vive reconnaissance et du plus pur amour. Avec quelle profusion Dieu répandait ses plus signalées faveurs et ses trésors célestes sur ces deux Ames privilégiées ! avec quelle tendresse il se communiquait à eux ! On ne doute point que depuis l'accomplissement du mystère ineffable de l'Incarnation, la très-sainte Vierge n'ait eu continuellement autour d'elle un grand nombre d'Anges spécialement occupés à la conservation et à la garde de sa Personne sacrée, si nécessaire pour le salut des hommes, si chère à Dieu même, et si respectée de tout le Ciel.

Le terme de la grossesse de Marie approchait, lorsque l'empereur Auguste voulant avoir un état exact des forces et des revenus de l'empire, fit faire le dénombrement de ses sujets, parmi lesquels les Juifs étaient compris. Il fit donc publier un édit, par lequel on était obligé, pour éviter la confusion, de se rendre chacun au lieu de son origine, de se faire écrire sur les registres publics, et de payer par tête la somme marquée, comme on l'a dit dans la *Vie de Jésus-Christ*. Ce prince n'avait en tout cela que des vues d'ambition et d'avarice ; mais la Providence disposait ainsi les choses, afin que Joseph et Marie étant obligés de se rendre à Bethléem, le Messie vint au monde dans cette petite ville, où il était prédit qu'il devait naître. Quoique saint Joseph et la très-sainte Vierge fussent établis à Nazareth, ville de Galilée, ils étaient cependant de la tribu de Juda, de la maison et de la race de David ; et parce que David était né et avait été élevé à Bethléem, cette ville était le chef-lieu de tous ses descendants, et c'était là qu'ils

devaient aller se faire inscrire dans le registre public, selon l'ordre du prince.

XIX.

La très-sainte Vierge accouche du Sauveur du monde à Bethléem.

La très-sainte Vierge parfaitement instruite de tout ce qui devait arriver, et sachant bien qu'elle accoucherait à Bethléem, avait pourvu aux langes pour emmailloter le divin Enfant aussitôt après sa naissance. On ne s'arrête point ici à raconter tout ce qui se passa de merveilleux à cette admirable naissance, dont on a rapporté toutes les circonstances dans la *Vie de Jésus-Christ*; il suffit de dire que Marie et Joseph s'étant rendus à Bethléem, trouvèrent toutes les hôtelleries occupées par ceux qui, de la même race royale et plus riches qu'eux, s'y étaient rendus de toutes parts. N'ayant point trouvé de logement à cause de cette foule d'étrangers que l'édit du prince y avait attirés, la très-sainte Vierge et saint Joseph furent obligés de se retirer dans une grotte ou caverne creusée dans le roc, attenante à une des hôtelleries; cette grotte servait de retraite à des animaux de charge; c'était comme une écurie banale. Ce fut là que la plus sainte, la plus auguste et la plus pure de toutes les Vierges, sans cesser d'être vierge, mit au monde le Roi du ciel et de la terre, le Maître souverain de l'univers, ce Messie si longtemps attendu et si ardemment désiré, en qui s'accomplissent toutes les promesses et les prophéties. Ce fut sur le minuit du 25 décembre de l'an du monde 4000, que s'opéra cet adorable mystère¹.

Il n'est pas possible de comprendre quels furent les sentiments de joie, de vénération et de tendresse de cette bienheureuse Mère, lorsque pour la première fois elle tint entre ses bras ce divin Enfant qu'elle adorait, qu'elle révérait comme son Dieu, et qu'elle aimait comme son Fils unique. A la vérité, cette joie aurait été bien tempérée par l'indignité du lieu où sa pauvreté l'avait réduite, si éclairée d'une lumière surnaturelle, elle n'eût découvert tout le mystère d'un événement si extraordinaire. Elle ne laissa

¹ Voir la note de la page 47.

pas de ressentir, comme la plus tendre des mères, tout ce que son état procurait d'humiliations et d'incommodités à son cher Fils. Il est vrai que l'arrivée des bergers et peu après celle des rois mages, la consolèrent. Elle vit avec admiration que tandis que le monde recevait si indignement le souverain Maître de l'univers, tout le Ciel s'empressait de lui rendre ses adorations et ses hommages, et que si venant dans son propre héritage, il n'était point reçu des siens, des princes étrangers accouraient pour l'adorer et le reconnaître comme le vrai Dieu, le Roi des Juifs et le Messie.

La très-sainte Vierge voulut apprendre des bergers et des rois mages jusqu'aux moindres circonstances de tout ce qui leur était arrivé à l'occasion de la naissance de son divin Fils, et elle conservait dans son cœur tout ce qu'elle entendait raconter de miraculeux et d'extraordinaire, considérant avec plaisir le parfait accomplissement des prophéties qu'elle avait méditées si souvent, et des promesses que l'Ange Gabriel lui avait faites.

Quoiqu'elle fût pleinement instruite du mystère de l'Incarnation du Verbe divin, elle ne laissait pas d'acquérir sans cesse de nouvelles lumières et une connaissance plus étendue des secrets de Dieu, par les merveilles qui s'opéraient chaque jour à l'occasion de son cher Fils ; mais bien loin de répandre sa joie et son cœur par des entretiens qui auraient satisfait l'amour-propre, elle renfermait toute son admiration dans son âme, ne parlant jamais du grand mystère, qui lui faisait cependant tant d'honneur. On ne vit jamais tant de prudence, tant de retenue et tant de modestie. La très-sainte Vierge et saint Joseph se contentaient d'admirer et de glorifier Dieu intérieurement de tout ce qui se passait de merveilleux, laissant à la divine Providence le soin de manifester en son temps le trésor qu'ils possédaient.

XX.

La Purification de la très-sainte Vierge.

Quarante jours après la naissance du Sauveur, temps qu'ils avaient passé à Bethléem un peu moins mal logés que dans l'étable, la très-sainte Vierge et saint Joseph, religieux observateurs

de la loi, se rendirent à Jérusalem pour s'acquitter de la cérémonie légale de la Présentation du Fils et de la Purification de la Mère.

Il est évident que la loi de la Purification ne regardait nullement Marie. Elle avait conçu par la seule opération du Saint-Esprit, et elle était devenue Mère sans cesser d'être Vierge, elle ne pouvait donc avoir besoin de purification, et elle n'était pas comprise dans une loi qui ne regardait que les femmes ordinaires. Toute purification suppose quelque souillure. Or, quelle impureté dans Celle qui, sans cesser d'être vierge, est devenue mère? s'écrie saint Augustin. *Unde sordes in virgine Maria?* Quelle souillure dans Celle en qui le Verbe divin s'est fait chair? Marie était absolument dispensée de cette loi; mais c'était un acte d'humilité et de religion, et elle s'y croit obligée; elle ne fait nulle attention à sa qualité de Mère de Dieu, et à son privilège de vierge. Jésus-Christ s'est lui-même soumis à la loi humiliante de la circoncision, elle n'a garde de se dispenser elle-même de celle de la purification légale.

Elle se rendit au temple, portant son cher Fils entre ses bras, offrit au Seigneur deux pigeonneaux, comme la loi l'ordonnait aux pauvres, car elle ne rougit jamais de sa pauvreté, et elle donna cinq sicles, ce qui faisait environ quatre livres huit sous de notre monnaie, pour le rachat de Celui qui devait s'immoler lui-même sur la Croix pour la rédemption de tous les hommes, et qu'elle ne racheta que pour le nourrir comme une victime sacrée commise à ses soins.

Si la très-sainte Vierge fit en cette cérémonie un grand sacrifice comme vierge, par sa purification légale, elle n'en fit pas un moindre, comme mère, par la présentation de son cher Fils, puisqu'en l'offrant au Père éternel, elle le dévoua à la mort de la Croix malgré toute sa tendresse de Mère, sacrifiant ainsi tout ce qu'elle a de plus cher et de plus précieux au monde pour le salut de tous les pécheurs. C'est pour cela que saint Bonaventure lui applique en cette occasion ces belles paroles de saint Jean : *Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret.* (Joan., III.) Marie, dit ce saint Docteur, a aimé le monde, jusqu'à donner son

Fils unique pour le racheter : *Sic Maria dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret.*

On sait assez tout ce qui se passa dans cette touchante cérémonie, et surtout la prédiction que fit à Marie le saint vieillard Siméon, lorsque tenant le divin Enfant entre ses bras, il lui dit : Vous êtes la plus heureuse de toutes les mères ; mais attendez-vous à être la mère la plus affligée, puisque vous serez témoin de la manière indigne dont votre Fils sera traité un jour par ceux mêmes dont il aura le plus à cœur le salut. Je vous prédis que ce divin Enfant, l'objet de vos délices et des complaisances de Dieu son Père, servira de but à la contradiction ; quoiqu'il ne soit venu au monde que pour le salut de tous, plusieurs cependant par leur faute, ne profiteront pas du bienfait de la Rédemption ; aussi ne le voulant point avoir pour Sauveur, ils l'auront pour Juge ; mais ce que je vous prédis à vous-même en particulier, c'est que vous aurez part à toutes ses souffrances, et que votre âme sera transpercée d'un glaive en le voyant souffrir et mourir par le plus cruel de tous les supplices.

La très-sainte Vierge ne fut pas surprise de cette triste prédiction ; instruite de tout ce qui devait arriver, elle était venue elle-même pour offrir son Fils au Père éternel, dans le même esprit que ce cher Fils s'offrait lui-même à son Père en qualité de victime ; elle consentait de tout son cœur à souffrir tout ce que son Jésus avait résolu d'endurer de plus humiliant et de plus douloureux pour le salut des hommes. Cet acquiescement aux ordres de Dieu ne fut pas le moindre des sacrifices que la très-sainte Vierge eut à faire pendant sa vie, et ce fut sans doute la raison qui lui fit ne se donner aucun mouvement pour défendre l'innocence de son cher Fils si injustement persécuté par les Juifs.

XXI.

La fuite de la très-sainte Vierge en Egypte avec l'Enfant Jésus.

Elle ne fut pas longtemps sans voir l'accomplissement de ce que le saint vieillard Siméon lui avait prédit touchant les persécutions qu'on ferait à son Fils ; car à peine était-elle arrivée à

Nazareth, qu'un Ange apparut en songe à saint Joseph, et lui ordonna, de la part de Dieu, de se lever à l'instant, de prendre la Mère et l'Enfant, de s'enfuir en Egypte, et de n'en point revenir sans un ordre du ciel : car il va arriver, dit-il, qu'Hérode cherchera l'Enfant pour le faire périr, et vous n'avez pas de temps à perdre. Joseph se leva, prit la Mère et l'Enfant, et se retira en Egypte. Le voyage était long et incommode, surtout pour une jeune femme fort délicate, et le terme du voyage n'était pas rassurant. Il fallait demeurer dans une terre étrangère, parmi un peuple idolâtre et naturellement dur aux étrangers ; mais Dieu qui tient le cœur de tous les hommes dans ses mains, changea tellement celui des Egyptiens en faveur de cette famille réfugiée, qu'elle en fut reçue avec une bonté et une charité auxquelles on ne devait pas s'attendre. La douceur, la modestie de la très-sainte Vierge touchèrent dès le premier jour ces esprits fiers et superstitieux, ces cœurs insensibles aux misères d'autrui, et un air de majesté surnaturelle qui brillait dans l'Enfant Jésus, frappait si fort, qu'on ne pouvait le voir sans concevoir pour lui des sentiments de vénération et de tendresse. La sainte famille resta en Egypte jusqu'à la mort d'Hérode, car ce tyran étant mort misérablement après qu'il eut fait égorger les saints Innocents, l'Ange du Seigneur apparut en songe à saint Joseph, et lui dit : Prenez l'Enfant et sa Mère, et retournez dans la terre d'Israël, car ceux qui en voulaient à la vie de l'Enfant Jésus sont morts. Saint Joseph se leva, prit l'Enfant et sa Mère, et s'en vint dans la Judée ; mais entendant dire qu'Archélaüs y régnait à la place d'Hérode son père, et craignant qu'il n'eût hérité avec le trône, de son ambition, de ses soupçons, et de sa cruauté, il n'osa y aller, et averti en songe, il se retira dans la Galilée, à Nazareth, lieu de sa naissance, aussi bien que celui de la très-sainte Vierge. Dans cette ville fortunée, ce riche trésor demeura longtemps caché ; et ce fut dans cette retraite obscure que Marie nourrit et éleva avec tout l'amour, le soin et le respect possibles son cher Fils, Dieu et homme tout ensemble.

L'histoire sacrée ne nous apprend plus rien de particulier de la Mère et de l'Enfant, sans doute parce qu'il est plus aisé de s'ima-

giner que de dire tout ce qui se passa de mystérieux et d'ineffable, soit de la part de la plus sainte, de la plus tendre et de la plus empressée de toutes les Mères, soit de la part du plus merveilleux, du plus aimable et du plus respectable de tous les Enfants. On peut dire que les torrents de délices dont sont inondés les Bienheureux dans le ciel, coulaient avec abondance dans cette sainte Famille. Qu'ils étaient vifs les sentiments de tendresse, les transports d'amour de la très-sainte Vierge à la vue de son cher Fils ! Son cœur n'était occupé que de lui, elle le tenait sans cesse entre ses bras, elle le chérissait cent fois plus que sa vie, et le reconnaissant comme son Créateur, son Sauveur et son Dieu, elle suppléait par son respect, par ses adorations, par ses empressements, par son amour, aux devoirs de religion et de reconnaissance qui lui étaient dus de la part des hommes, à qui il était encore inconnu.

Cependant Jésus ayant atteint l'âge de douze ans, la très-sainte Vierge et saint Joseph furent inspirés de le mener avec eux à Jérusalem pour la fête de Pâques. La solennité étant finie, c'était l'usage que tous ceux qui étaient de la même ville ou du même canton, se joignissent ensemble pour s'en retourner, et marchassent partagés en plusieurs bandes ; le Sauveur laissa partir la très-sainte Vierge et saint Joseph qui, croyant l'un et l'autre que Jésus était avec quelqu'un de leur famille, ne s'aperçurent de son absence que le soir. Quelque persuadée que fût la très-sainte Vierge que tout était sagesse et mystère dans la conduite de son cher Fils, elle ne laissa pas d'être sensiblement affligée de cette perte, elle s'empressa avec saint Joseph de retourner à Jérusalem, et l'avant trouvé dans le temple, assis au milieu des docteurs qu'il écoutait, qu'il interrogeait et qu'il charmait par la sagesse de toutes ses réponses, elle lui dit : Mon Fils, pourquoi en avez-vous usé ainsi avec nous ? Voilà que nous vous cherchions tout affligés, votre père et moi. Sa réponse expliqua le mystère de sa conduite et leur fit comprendre que s'il était resté à Jérusalem, ce n'était que pour faire la volonté de son Père céleste. « Pourquoi me cherchiez-vous ? leur répondit-il. Ne saviez-vous pas qu'il faut que je m'emploie aux choses qui regardent mon Père ? Etant ensuite

parti avec eux, il alla à Nazareth, et il leur était soumis. C'est tout ce que nous disent de la Mère et du Fils les Écrivains sacrés. En effet, les Évangélistes ne nous apprennent, ne nous disent plus rien de ce qui se passa depuis ce moment, jusqu'à la trentième année de Jésus-Christ, ils croient en avoir dit assez par ces mots : *Et erat subditus illis*, il leur était soumis.

Il est vrai que ces mots renferment un grand sens, et en rappelant les profondes humiliations du Fils, ils font l'éloge le plus éloquent et le plus pompeux des sublimes grandeurs de la Mère. En effet, peut-on rien imaginer de plus surprenant, de plus frappant, que de voir un Dieu qui se fait un devoir d'obéir à une simple créature ? Peut-il, d'un autre côté, y avoir une dignité plus sublime, que de commander à un Dieu ? Quelle humilité dans Jésus-Christ, d'être soumis à Joseph et à Marie ! mais quelle gloire pour Marie, d'avoir la même autorité sur Jésus-Christ, que toutes les mères ont sur leurs enfants ! Est-il possible de donner une plus haute idée de l'excellence, de la sainteté, du mérite, du pouvoir de Marie, que de dire que Jésus-Christ, ce Dieu-homme, lui était parfaitement soumis ? quel titre de noblesse mieux fondé ? quelle qualité plus respectable ? quelle supériorité plus évidente et mieux établie sur tous les hommes et les Anges, que celle que confère à la très-sainte Vierge son auguste et incomparable qualité de Mère de Dieu ? Voilà ce que signifient ces mots de l'Évangile : Et Jésus leur était soumis ; *Et erat subditus illis*.

XXII.

La vie cachée de la très-sainte Vierge à Nazareth. C'est à sa considération que le Sauveur fait son premier miracle aux noces de Cana en Galilée.

Il est plus aisé de s'imaginer que de raconter, disent les saints Pères, quelles furent les éminentes vertus que la très-sainte Vierge pratiqua pendant les dix-huit ans qu'elle passa avec son cher Fils et saint Joseph dans l'humble condition où ils se trouvaient réduits : la pauvreté de la famille n'en avilissait pas la noblesse, et l'obscurité de la condition n'en obscurcissait pas l'éclat. La très-sainte Vierge vécut tout ce temps dans une pro-

fonde, mais douce solitude, que la présence de Jésus-Christ rendait délicieuse.

Qui pourrait raconter quels étaient les pieux entretiens de la Mère et du Fils, et les conversations consolantes de cette sainte Famille ? Saint Joseph tâchait de pourvoir par son travail aux besoins de la vie, et la très-sainte Vierge avait soin du ménage, sans jamais perdre de vue son cher Fils. Jamais vie ne fut plus parfaite, jamais famille ne fut plus sainte, plus respectable, plus heureuse, ni plus digne des hommages des Anges et des hommes.

On ne sait pas précisément le temps auquel mourut saint Joseph ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'était plus sur la terre lorsque Jésus-Christ commença de prêcher son Évangile. Il mourut de la mort des justes pendant la vie privée de Jésus-Christ à Nazareth ; et il est sûr que jamais mort ne fut plus précieuse aux yeux de Dieu, plus heureuse devant les hommes, puisque ce fut entre les bras de Jésus et de Marie que ce grand Saint expira. Quelque résignée que fût la très-sainte Vierge à tous les événements, cette séparation de son chaste Époux ne laissa pas de lui être très-sensible ; mais comme elle était l'ornement de son sexe, il fallait, dit saint Ambroise, qu'après avoir été le modèle et la gloire des filles et des femmes mariées, sans avoir cessé d'être vierge, elle devînt par sa viduité le modèle le plus parfait des veuves.

Cependant le temps étant venu où le Sauveur devait se manifester au monde, il est probable qu'il découvrit à sa Mère le dessein qu'il avait d'aller passer quarante jours dans le désert, sa retraite et son jeûne devant être comme le prélude de sa vie publique, et la première époque de sa mission. A son retour, il appela les premiers de ses disciples, et vint rejoindre sa chère Mère à Nazareth ; il passa avec elle quelques jours et lui communiqua sans doute le plan et l'économie de ses travaux et de ses prodiges.

Jésus - Christ avait commencé d'annoncer aux peuples le royaume des cieux, lorsqu'il fut invité par quelques-uns de ses parents selon la chair, d'assister, avec sa Mère et ses premiers

disciples, à une noce qui se faisait à Cana, petite ville de Galilée, peu éloignée de Nazareth. Pendant le repas, le vin ayant manqué, la très-sainte Vierge qui était assise à table auprès de lui, s'aperçut de l'embarras où étaient ceux qui les avaient invités, et voulant leur éviter la confusion que ce manque de prévoyance allait leur attirer, témoigna au Sauveur l'envie qu'elle avait qu'il les tirât de peine par un miracle. Cette Mère de miséricorde, qui prévient toujours nos besoins, se contenta de lui dire tout bas, qu'ils n'avaient plus de vin : *Vinum non habent*. Le Fils de Dieu plein de déférence pour sa Mère, prévint, à sa considération, le temps de manifester sa toute-puissance, changea l'eau qui était dans six vases, en un vin excellent. Ce fut là le premier de ses miracles publics, et il voulut qu'on le dût à la prière de sa Mère.

Le Sauveur ayant jugé à propos d'établir sa principale demeure à Capharnaüm, la très-sainte Vierge, qui ne le quittait guère, y vint aussi. Saint Epiphane et saint Bernard disent qu'elle l'accompagnait souvent dans ses courses évangéliques, non seulement pour avoir la consolation de l'entendre, mais encore pour avoir soin de lui dans ses voyages. Elle se trouva avec lui à Jérusalem pour la fête de Pâques, elle le suivit sur le bord du Jourdain, où il commença à conférer son baptême. Les saints Pères ne doutent point qu'elle ne le reçut de ses propres mains, et quoique, exempte de toute faute, même vénielle et préservée du péché originel, elle n'eût pas besoin de baptême, elle ne voulut point s'en dispenser. D'ailleurs, il est certain que jamais personne n'a observé la loi nouvelle avec plus de perfection, et qu'elle en a rempli excelleniment tous les devoirs ; comment aurait-elle consenti à ne pas recevoir un sacrement qui est comme le sceau qui caractérise tous les fidèles, et, devant le recevoir, par quelles mains devait-elle y participer, si ce n'est par celles de son Fils ?

L'Évangile ne nous parle plus de la très-sainte Vierge jusqu'au temps de la Passion du Sauveur, si ce n'est en deux occasions. La première, lorsqu'une femme, charmée d'entendre prêcher Jésus-Christ, s'écria : O heureux le sein qui vous a porté, et les mamelles qui vous ont allaité ! — « Mais plutôt,

reprit Jésus, heureux ceux qui écoutent la parole de Dieu, et qui la mettent en pratique ! » Le Sauveur ne nie pas que sa Mère ne soit la plus heureuse de toutes les femmes ; ces mots « mais plutôt, » en sont une confirmation ; mais comme personne ne peut aspirer à la sublime dignité de Mère de Dieu, il leur apprend ce à quoi on ne peut raisonnablement s'excuser d'atteindre, et de là il prend occasion de faire connaître à ceux qui se pressaient autour de lui, quel est le bonheur où l'on peut tous aspirer, qui est de se rendre dociles à la voix de Dieu, d'avoir la foi, et d'animer cette foi par les œuvres. C'est comme s'il eût dit : Ma Mère est heureuse d'avoir été choisie pour me fournir un corps, et me donner la naissance ; mais ce qui la rend véritablement heureuse, c'est d'avoir cru : *Beata quæ credidisti* ; et voilà ce que vous devez imiter dans ma Mère. L'Évangile parle encore de la très-sainte Vierge dans une autre circonstance : elle était venue pour l'entendre, et quelqu'un l'ayant vue, dit au Sauveur : Voilà votre Mère ; Jésus lui répondit en montrant de la main ses disciples : « Voici ma Mère et mes frères ; car quiconque fait la volonté de mon Père qui est au ciel, c'est celui-là qui est mon frère, ma sœur et ma mère. » Cette réponse, qui pouvait paraître un peu sèche, était ici toute mystérieuse, elle était même nécessaire par rapport à la disposition de ceux qui l'écoutaient. Les Juifs à qui il annonçait le royaume des cieux, ne le regardaient que comme un pur homme, fils de Marie. N'est-ce pas le fils d'un ouvrier ? disaient-ils ; sa Mère ne s'appelle-t-elle pas Marie ? ses parents ne sont-ils pas parmi nous ? Jésus voulait leur apprendre à ne pas le regarder seulement comme fils de Marie, mais à reconnaître sa divinité qu'ils refusaient d'apercevoir, quoiqu'il la manifestât clairement par ses paroles et par ses œuvres. Il voulait encore leur faire entendre que quand il s'agit de la gloire et des intérêts de Dieu, on ne doit écouter ni la chair ni le sang ; on ne doit considérer ni amis, ni parents, ni tout ce qui nous est le plus cher dans le monde. C'est dans le même esprit qu'il avait répondu à sa Mère, qui se plaignait amoureusement de son absence, lorsqu'à l'âge de douze ans il s'était arrêté dans le temple : Ne saviez-vous pas qu'il faut que je m'emploie aux choses

qui regardent mon Père ? Aussi la très-sainte Vierge qui pénétrait et comprenait parfaitement le sens de l'une et de l'autre réponse, n'eut garde de s'en offenser.

XXIII.

Ce que la très-sainte Vierge eut à souffrir durant la Passion de Jésus-Christ son cher Fils.

Cependant quelque douce que fût la consolation et la joie de la très-sainte Vierge en voyant les merveilles qu'opérait le Sauveur, la pensée de sa Passion et l'image de la mort qu'il devait endurer pour la rédemption du genre humain, continuellement présentes à son esprit, noyaient son cœur dans une mer d'amertume, comme parlent les saints Pères. Plus elle voyait sa sagesse admirée, et ses miracles connus et applaudis, plus aussi son cœur était affligé en pensant que ce cher Fils, les délices du Père éternel et les siennes, devait un jour être rassasié d'opprobres, et mourir ignominieusement sur la Croix. Instruite de toute l'économie du mystère de la Rédemption, elle voyait avec une amère douleur, par avance, le temps déterminé de ce sanglant sacrifice, et comme chaque jour en approchait le terme, son cœur chaque jour souffrait un nouveau supplice.

Les jours que Jésus avait fixés pour son sacrifice étant enfin venus, elle se rendit à Jérusalem presque en même temps que lui, c'est-à-dire, six ou sept jours avant la fête de Pâques. Elle se retira chez Marie; mère de Marc, sa parente. De là elle fut témoin du triomphe de son Fils à son entrée à Jérusalem; elle savait que cette joie serait de bien peu de durée, et que cette ovation était le prélude de ses ignominies et de sa mort; aussi les cris d'*Hosanna* dont toute la ville retentissait, augmentaient l'amertume de son cœur, bien loin d'adoucir sa profonde tristesse.

On peut comprendre quelle fut la grandeur de son affliction, quand elle apprit que Jésus était arrêté, et qu'on le traînait de tribunal en tribunal avec la dernière infamie. Jamais mère n'aima un fils unique avec une si vive tendresse; jamais mère ne ressentit plus vivement les traitements indignes et cruels qu'on fit à ce cher Fils, et toute l'Eglise convient qu'il n'y eut jamais une

mère si affligée. Tous les saints Pères s'accordent à dire qu'elle seule a souffert plus que tous les Martyrs ensemble ; aussi est-elle appelée à juste titre leur Reine, *Regina Martyrum*. Sans un miracle, elle n'eût jamais pu survivre à une si vive et si accablante douleur. Elle ne fit point de démarches pour réclamer contre tant d'injustices, de calomnies, d'opprobres et de tourments dont on accablait son divin Fils, parce qu'en l'offrant elle-même au Père éternel en qualité de victime, le jour de sa Purification, elle avait consenti à sa mort pour le salut des hommes ; et voilà pourquoi elle garda un silence si déchirant pour elle. Elle se résolut même, par un courage surnaturel et bien au-dessus de son sexe et de sa qualité de mère, de l'accompagner sur le Calvaire, et d'assister à sa mort au pied de la Croix, selon les desseins inscrutables de la divine Providence. Jugez combien ce sacrifice lui coûta. *Quidquid crudelitatis inflicturn est corporibus martyrum*, dit saint Anselme, *levè fuit, aut potius nihil comparatione tue passionis, o beata Virgo !* Tout ce que la cruauté des bourreaux a fait souffrir aux Martyrs a été peu de chose et doit être même compté pour rien, si on le compare, Vierge sainte, à ce que vous avez souffert à la mort de votre Fils sur le Calvaire ! *Martyres alii fuere moriendo pro Christo*, dit saint Jérôme. *hec commoriens Christo martyr fuit* : Les autres ont été martyrs, parce qu'ils sont morts pour Jésus-Christ ; mais Marie l'a été en mourant avec Jésus-Christ, ou pour mieux dire, en survivant à Jésus-Christ. Parce qu'elle a plus aimé son Fils que tous les autres, continue ce Saint, elle a aussi ressenti plus de douleur en le voyant souffrir, à tel point que la violence pénétrait son âme tout entière : *Quia plus omnibus dilexit, propterea et plus omnibus doluit, in tantum ut animam ejus totam pertransiret vis doloris*. Dans les autres Martyrs, dit saint Bernard, le grand amour qu'ils avaient pour Dieu adoucissait la douleur que leur causaient leurs tourments ; mais l'amour extrême qu'avait la très-sainte Vierge pour son cher Fils, faisait son martyre, et comme elle a plus aimé Jésus-Christ que tous les Saints ensemble, son martyre a été plus amer et plus douloureux que le leur : *In aliis martyribus magnitudo amoris dolorem lenivit passionis, sed beata Virgo quanto*

plus amavit, tanto plus doluit, tantoque ipsius martyrium gravius fuit. La Passion douloureuse du Fils a été dans toutes ses circonstances la passion douloureuse de la Mère.

La vue de Jésus-Christ en croix faisait la consolation de tous les Martyrs, mais pour la très-sainte Vierge, ce triste objet causait tout son martyre. Jésus-Christ consolait, comblait de joie tous les Martyrs au milieu des plus cruels tourments, et suspendait souvent en leur faveur l'activité du feu et la rigueur des souffrances. Jésus-Christ souffrant et mourant fait le supplice de sa Mère : il est pour elle, dit saint Bernard, une mer d'amertume, dans laquelle son cœur est noyé. *Juxta magnitudinem amoris, erat vis doloris, gravius passa est mente quam martyres carne.* Jugez de la grandeur de sa peine, dit le saint abbé, par la grandeur de son amour. Et certainement, dit saint Bernardin de Sienne, la douleur que la très-sainte Vierge endura en voyant expirer son cher Fils sur la Croix, fut si vive, si extraordinaire, si profonde, que si elle eût été partagée entre toutes les créatures capables de sentiment, nulle qui ne fût morte de douleur par la seule portion de celle que Marie souffrait toute seule : *Tantus fuit dolor Virginis, quod si in omnes creaturas que dolorem pati possunt divideretur, omnes simul interirent.* L'amour tendre et compatissant produisait dans l'âme de la Mère, dit Arnaud de Chartres, ce que les clous, les fouets, les épines et la lance faisaient sur le corps adorable du Fils : *Quod in carne Christi agebant clavi et lancea, hoc in Virginis mente agebat naturalis affectus, et materna angustia.* Votre Fils, Vierge sainte, a souffert en son corps, et vous en votre âme, s'écrie saint Bonaventure, mais toutes ces plaies divisées en chaque membre de son corps, se trouvaient réunies ensemble dans votre cœur : *Singula vulnera per ejus corpus sparsa, in tuo corde sunt unita.* O qu'il est vrai ! bienheureuse Vierge, conclut saint Bernard, que votre âme a été véritablement transpercée d'un glaive de douleur ! *Vere tuam ipsius animam doloris gladius pertransivit !* Comme c'est pour l'amour du salut des hommes que la très-sainte Vierge a souffert ce rigoureux martyre, auquel on a donné le nom de Passion, les fidèles ont toujours honoré avec dévotion ce Mystère de la très-sainte Vierge, sous le titre de

Notre-Dame de Pitié ou de Compassion, ou de Notre-Dame des Sept-Douleurs; le Saint-Siège en a approuvé la fête, qu'on célèbre partout aujourd'hui.

XXIV.

La très-sainte Vierge au pied de la Croix de son cher Fils.

Marie était auprès de la Croix, dit l'Évangile : c'était, pour ainsi dire, un même sacrifice que celui du Fils et celui de la Mère; ils s'offraient et souffraient tous deux en même temps, dit Arnaud de Chartres : *Omnino unum erat Christi et Mariæ holocaustum*. L'amour faisant l'office de sacrificateur, il immolait Jésus à son Père sur l'autel de la Croix pour l'expiation des péchés de tous les hommes, et il immolait Marie au pied de la Croix, en lui faisant souffrir tous les opprobres et toutes les douleurs qu'endurait son cher Fils. Le glaive qui perça l'âme de cette Mère affligée, ce furent les dernières marques de tendresse que lui donna son cher Fils avant que d'expirer; elles renouvelèrent, pour ainsi dire, toutes les plaies dont son cœur mourant était déjà percé.

Jésus l'ayant aperçue au pied de sa Croix avec le disciple qu'il aimait, dit à sa Mère, en lui désignant saint Jean : « Femme, voilà votre Fils; » puis il dit au disciple : « Voilà votre Mère; » et dès lors le Disciple bien-aimé, devenu par ces paroles testamentaires et cette dernière volonté de Jésus-Christ mourant, le fils adoptif de la très-sainte Vierge, ne la regarda plus que comme sa Mère; il lui rendit tous les devoirs d'un fils, et en prit tous les soins qu'un fils doit à celle qui lui a donné le jour.

Les saints Pères découvrent tout le mystère de ces paroles de Jésus-Christ, et affirment que le Sauveur, sur le point de mourir, déclara la très-sainte Vierge Mère de tous les fidèles, qui devinrent dès lors les fils adoptifs de Marie dans la personne de saint Jean, et par conséquent l'établit par son testament et sa dernière volonté l'Avocate, la Protectrice et la Mère de toute l'Église. Saint Jean Chrysostome dit que Jésus-Christ, en cette occasion, ne voulut point appeler Marie du nom tendre de Mère, pour ne pas ajouter à sa douleur, mais seulement de celui de

Femme, qui est un terme plus générique. Quelques saints Pères croient aussi que le Fils de Dieu ne l'appela pas alors du nom de Mère, de peur que ce nom n'irritât contre elle la fureur des bourreaux, et ne lui attirât quelques mauvais traitements de la part de ces impies.

Plusieurs interprètes pensent même que ce fut par respect que Jésus appela alors sa Mère du nom de Femme, *mulier*, comme il avait fait aux noces de Cana ; car le mot de *mulier* en hébreu, comme on l'a déjà dit, est un nom d'honneur et de respect, qui signifie parmi nous le nom de Madame. Et, en effet, on remarque que toutes les fois que le Sauveur parlait à sa Mère devant le peuple et en public, il se servait de ce terme respectueux, plutôt que de celui de Mère. Enfin, quelques autres croient que Jésus-Christ a voulu, par ces paroles, nous faire entendre que sa Mère était cette seconde Femme qui devait réparer sous l'arbre de la Croix, par la mort de son fils, tout le mal que la première femme avait fait sous l'arbre fatal, occasion de sa désobéissance, source funeste de tous nos maux.

XXV.

Jésus-Christ ressuscité apparaît aussitôt à sa sainte Mère.

Après que la très-sainte Vierge eut vu expirer son cher Fils sur la Croix, et consommer le grand ouvrage de notre rédemption par ce sanglant sacrifice, elle se retira à Jérusalem dans la maison de Marie, mère de Marc, où l'on croit que le Sauveur avait fait sa dernière cène avec ses Apôtres. Elle y passa les trois jours avant la Résurrection, dans une sublime et continuelle contemplation de tous les Mystères qui venaient de s'accomplir. On ne saurait douter qu'au moment où Jésus-Christ sortit du tombeau, il n'apparût au même instant à sa chère Mère pour la dédommager, par la joie infinie dont elle fut comblée alors, de tout ce qu'elle avait souffert pendant sa Passion et sur le Calvaire ; ce qui le fait supposer avec évidence, c'est que dans toute l'histoire si détaillée de sa résurrection, il n'est point dit qu'il ait parlé à sa Mère ; il est certain que si elle n'eût point été favorisée de cette première et spéciale apparition, Jésus-Christ n'aurait pas manqué

de la distinguer la première fois qu'il se montra à tous ses disciples assemblés, avec lesquels se trouvait la très-sainte Vierge.

Le Sauveur ordonne à Magdeleine et aux autres saintes femmes à qui il apparaît, d'aller dire à Pierre en particulier, et à ses autres disciples, qu'il est ressuscité ; ne leur aurait-il pas ordonné en même temps d'en porter la nouvelle à sa chère Mère, s'il ne la lui eût pas apprise lui-même le premier ? Si l'on demande, dit saint Anselme, pourquoi l'Évangile ne fait pas mention de cette apparition privilégiée, je réponds que l'Évangile ne dit rien d'inutile et de superflu ; or, il serait inutile de rappeler que la première apparition de Jésus se fit à la très-sainte Vierge, puisqu'on ne peut penser à sa qualité de Mère, à la tendresse qu'elle avait pour son Fils, à la part qu'elle avait eue à sa Passion, et à la vénération qu'il avait pour elle, sans être convaincu qu'elle vit la première son adorable Fils ressuscité. Le même Père ajoute qu'il aurait été fort superflu de dire dans l'Évangile que Jésus-Christ aimait tendrement sa Mère, et c'est de quoi aussi l'Évangile ne parle point, tandis qu'il rappelle souvent la prédilection que Jésus avait pour saint Jean. Ainsi quand le Disciple bien-aimé raconte que Notre-Seigneur apparut premièrement à Magdeleine, cela se doit entendre, dit l'abbé Rupert, par rapport aux témoins que Dieu avait choisis pour publier dans le monde le grand mystère de la Résurrection, selon qu'il est dit dans les Actes des Apôtres : *Dedit eum manifestum fieri testibus præordinatis a Deo*. Dieu l'a ressuscité le troisième jour, et il l'a fait voir à ceux qui étaient destinés pour en être les témoins et pour prêcher sa Résurrection à toute la terre.

S'il n'a pas été possible d'exprimer quelles furent l'affliction et la douleur de la très-sainte Vierge à la mort ignominieuse de son cher Fils, il l'est encore moins de peindre la joie ineffable dont son cœur fut enivré à la nouvelle de sa glorieuse Résurrection. Tout ce qu'on peut dire, et ce que tout le monde comprendra, c'est que si son âme a été plongée dans une mer d'amertume pendant la Passion de Jésus-Christ, sa triomphante Résurrection la combla d'une allégresse incompréhensible. On ne doute point qu'elle n'ait joui de la présence presque continuelle de ce divin

Sauveur, pendant les quarante jours qu'il resta sur la terre. Non-seulement elle eut la consolation de le voir toutes les fois qu'il apparut à ses disciples assemblés, mais combien de fois eut-elle le bonheur de s'entretenir familièrement avec lui dans ses apparitions particulières ? On peut dire qu'elle jouit dès lors de ce torrent de délices et de joies célestes dont les Bienheureux sont inondés dans le ciel ; et quoique sur la terre et dans un lieu d'exil, il est certain qu'elle goûtait à longs traits les douceurs de la céleste Patrie.

XXVI.

La très-sainte Vierge est présente à l'Ascension de Jésus-Christ dans le ciel.

Quarante jours s'étaient écoulés depuis la Résurrection de Jésus-Christ. La très-sainte Vierge, qui s'était rendue à Jérusalem pour être présente à la triomphante Ascension de son cher Fils, l'accompagna avec tous ses disciples sur le mont d'Olivet, lieu qu'il avait choisi pour monter au ciel et aller s'asseoir à la droite de son Père. Ce fut sur le sommet de cette fameuse montagne, qu'après avoir donné ses dernières instructions à toute cette sainte assemblée, les avoir bénis et donné à sa Mère toutes les marques de la plus affectueuse tendresse, il s'éleva lentement vers le ciel. Tous les yeux étaient attachés sur lui, jusqu'à ce qu'une nuée lumineuse le dérobat à leurs regards.

Notre esprit est trop borné, et nos expressions sont trop faibles pour concevoir nous-mêmes et pour faire comprendre quels furent les sentiments du Fils et de la Mère au moment de leur séparation. Tout ce qu'on peut dire, c'est que le corps de Marie demeura bien encore sur la terre, mais que son cœur monta avec Jésus-Christ dans le ciel. Marie se retira avec les Apôtres dans le cénacle pour y attendre la descente du Saint-Esprit. Elle le reçut dix jours après avec une nouvelle plénitude, qui la combla d'une surabondance de grâces et de dons.

Les Pères de l'Église ne doutent point que Dieu ne laisse encore plusieurs années la très-sainte Vierge sur la terre après la glorieuse Ascension de son Fils pour qu'elle fût la Mère de l'Église naissante, et la plus douce consolation des disciples et des Apôtres, à qui Jésus-Christ avait promis de ne point les laisser

orphelins. Si ce fut une douce consolation et un grand sujet de joie pour Marie, de voir le nombre prodigieux de miracles que les Apôtres et les disciples opéraient tous les jours au nom de Jésus-Christ, et d'apprendre avec quelle rapidité son royaume se répandait dans tout le monde, cette joie ne laissait pas d'être mêlée d'amertume en apprenant avec quelle fureur toutes les puissances du monde se déchainaient contre ses disciples : juifs et païens, tous avaient juré d'étouffer cette Église naissante dès le berceau. Il est vrai qu'elle n'ignorait pas que tous les efforts de la terre et de l'enfer ne prévaudraient jamais contre elle, et que le sang des Martyrs devait être la semence de nombreux chrétiens.

La très-sainte Vierge resta à Jérusalem jusqu'à ce que les Apôtres furent contraints d'en sortir par la cruelle persécution qu'on fit aux fidèles, vers l'an 44 de Jésus-Christ. Ce fut en ce temps-là que saint Jean, qui l'avait prise chez lui, la regardant toujours comme sa mère, la mena à Ephèse. On ne sait pas précisément le temps qu'elle resta dans cette ville; mais il est certain qu'elle retourna à Jérusalem quelque temps avant sa précieuse mort.

Toute la vie de la très-sainte Vierge, surtout depuis la glorieuse Ascension de Jésus-Christ, ne fut qu'une oraison continuelle, et une union intime avec son Dieu. Elle passa tous ses jours dans une douce retraite; son cœur n'était que dans le ciel où se trouvait son trésor, brûlant sans cesse du même feu sacré dont les Séraphins sont embrasés. On ne doute point qu'elle ne communiquât tous les jours; car comment une Âme si pure et si sainte se serait-elle privée de ce Pain des Anges, qui faisait la nourriture sacrée et journalière des fidèles dans ces heureux temps de l'Église? Tous les fidèles avaient recours à elle dans leurs besoins spirituels, et l'on ne doute point que les Apôtres mêmes ne la consultassent souvent, et ne profitassent de ses lumières surnaturelles; et c'est ce qui a porté le savant Idiot à dire qu'elle enseignait les docteurs, et qu'elle donnait, pour ainsi parler, des leçons aux Apôtres mêmes : *Doctricem doctorum, magistram apostolorum*.

Talis fuit Maria, dit saint Ambroise, ut ejus unius vita omnium

sit disciplina. Telle fut la vie de la très-sainte Vierge, et cette vie unique doit être la règle et le modèle de la vie de tous les hommes. Etudions-la, et en y conformant notre conduite nous apprendrons à aimer Dieu par-dessus toutes choses, à nous haïr nous-mêmes, à être humbles, modestes, soumis et pieux. Les pères et les mères apprendront à régler leur famille, et à élever leurs enfants dans la piété et dans l'aversion pour le monde, pour son esprit et pour ses maximes.

XXVII.

Des dernières années de la vie mortelle de la très-sainte Vierge.

Toute la vie de la très-sainte Vierge a été remplie de merveilles, et elle a été toute-puissante sur la terre, comme elle l'est à présent par son crédit auprès de Dieu dans le ciel. Elle a possédé le don des miracles dans un degré bien plus excellent que ne l'ont eu tous les Saints. Que de guérisons surprenantes n'a-t-elle pas dû opérer ? Quelle grâce Dieu a-t-il jamais pu refuser à ses seuls désirs, au moindre signe de sa volonté ? L'enfer la regardait avec frayeur, et toute la nature ne pouvait qu'obéir à la Mère de Dieu. Si nous n'avons pas le détail de ses miracles et une histoire de tous les prodiges qu'elle a opérés pendant sa vie, c'est que son éminente sainteté, son auguste et incomparable dignité de Mère de Dieu n'avaient pas besoin de ce relief ni de ces faits merveilleux pour mériter notre vénération, et autoriser notre culte.

Les miracles sont des œuvres de la toute-puissance de Dieu, effets extraordinaires et merveilleux au-dessus des forces de la nature. Dieu les opère pour manifester son amour et sa puissance sans bornes, et le plus souvent le mérite et la gloire des Saints ; c'est pour cela qu'on ne canonise aucun Saint, qu'on n'ait auparavant vérifié si le Seigneur s'est servi de lui pour faire des miracles. La très-sainte Vierge n'a pas eu besoin de ce témoignage ; son Immaculée Conception, ce que la foi nous apprend du choix que Dieu a fait d'elle pour être la Mère du Sauveur, toutes les grâces et tous les dons qu'elle a reçus du Saint-Esprit, enfin, sa maternité divine, toutes ces faveurs brillent assez par elles-mêmes dans cette belle vie, sans qu'il soit nécessaire de chercher

à lui donner un éclat étranger. Ce serait ajouter à la plus brillante lumière du soleil, la faible lueur d'un simple flambeau. La très-sainte Vierge a pu ressusciter des morts, guérir des muets, ouvrir les yeux des aveugles, délivrer des possédés, guérir toutes sortes de malades : il est même plus que probable qu'elle l'a fait ; mais quand elle n'aurait jamais fait de miracles, elle a été elle-même, dit saint Bernard, le miracle le plus extraordinaire, le plus frappant de tous les miracles : *Miraculum miraculorum*. Et en effet, que pourraient nous apprendre ces prodiges, qui approchent de l'idée de sainteté que nous révèlent ces mots de l'Évangile : *De qua natus est Jesus, qui vocatur Christus* : De laquelle est né Jésus, qu'on appelle Christ. (*Matth.*, 1.) Voilà en peu de mots l'éloge le plus accompli qu'on puisse faire de la Mère de Dieu ; ces paroles renferment l'idée la plus noble, la plus sublime et la plus juste qu'on puisse avoir de la grandeur, du mérite, de l'éminente sainteté de la très-sainte Vierge.

Marie, heureuse des progrès de l'Église répandue presque partout, malgré les cruelles persécutions de l'enfer, vit approcher avec joie le beau jour où elle devait aller rejoindre son cher Fils dans le ciel. L'opinion la plus généralement reçue parmi les docteurs est que la très-sainte Vierge avait quinze ou seize ans lorsque le Verbe divin se fit chair dans son sein ; qu'elle a vécu vingt-trois ans depuis l'ascension de Jésus-Christ, ce qui, joint aux trente-trois ans qu'a vécu le Sauveur sur la terre, fait les soixante-douze ans qu'on lui a toujours donnés.

Quelques anciens Pères, et entre autres saint Epiphane, semblent douter si la Mère de Dieu est véritablement morte, ou si elle est demeurée immortelle, ayant été enlevée en corps et en âme dans le ciel. Sa conception immaculée, sa maternité divine, sembleraient autoriser ce doute, qui leur paraissait bien fondé ; mais l'Église déclare clairement dans l'oraison de la messe du jour de l'Assomption, etc'est le sentiment commun, que la très-sainte Vierge est véritablement morte selon la condition de la chair : *Quam pro conditione carnis migrasse cognoscimus*. Jésus-Christ n'ayant point voulu se dispenser de la mort, pourrait-on croire que Marie en eût été exempte ? Il est vrai que saint Jean Damascène dit avec

quelques autres saints Pères, qu'il ne saurait appeler ce décès une mort, mais qu'on doit plutôt l'appeler un doux sommeil, une union plus intime avec son Dieu, un passage d'une vie mortelle à une immortalité bienheureuse : *Sacram tuam migrationem haud quaquam mortem appellabimus, sed somnum, aut peregrinationem, vel ut aptiori verbo utar, cum Deo præsentiam*; la plupart des anciens ont intitulé leurs traités de la mort de la très-sainte Vierge : *De dormitione*, du dormir.

Ce ne fut en effet ni la caducité de la vie, ni le déclin de l'âge, ni la violence de la maladie, ni l'altération et le dérangement des humeurs, ni une défaillance de la nature, disent les saints Pères, qui rompirent les liens naturels qui tenaient l'âme de Marie unie à son corps; ce fut le feu du pur amour divin qui fit cette séparation. Il avait fallu un miracle continuél depuis son Immaculée Conception, dit saint Bernard, pour que ces liens naturels qui lient l'âme au corps, subsistassent au milieu de ce feu ardent de l'amour divin dont elle était embrasée. A sa mort, Dieu cessa de faire ce miracle; et voilà quelle fut la cause de cette précieuse mort. Le jour, l'heure et le moment heureux auquel la très-sainte Vierge devait finir cette vie mortelle, étant arrivés, Dieu ne suspendit plus l'effet de ce feu sacré; il le laissa agir, selon toute sa force, sur ce Cœur sans tache, le sanctuaire du divin amour. Alors ce saint Cœur ne pouvant plus naturellement soutenir ses efforts, brûlé, consumé par ses divines ardeurs, termina sans douleur la plus pure, la plus sainte de toutes les vies. La très-sainte Vierge, consumée du divin amour, n'a vécu, selon la pensée de saint Bernard, que par miracle, et ce n'a été que par la cessation de ce miracle qu'elle a fini ses jours. Ou Marie ne devait pas mourir, dit saint Ildephonse, ou elle ne devait mourir que d'amour.

XXVIII.

La mort bienheureuse de la très-sainte Vierge.

Ce fut à Jérusalem dans la maison de Marie, mère de Marc, où elle logeait, qu'arriva cette mort précieuse. La très-sainte Vierge instruite du jour et de l'heure qu'elle devait quitter la terre pour aller vivre éternellement dans le ciel, le fit savoir aux fidèles

qui étaient dans la ville. Cette nouvelle les affligea, car depuis l'Ascension du Fils de Dieu, Marie était toute la consolation de l'Église. Saint Jean, l'heureux dépositaire de ce trésor, ne la quittait point, empressé plus que jamais à rendre tous les devoirs du plus dévoué des fils, à la plus chère de toutes les mères. Elle était assise sur un petit lit, d'où elle consolait tous les fidèles qui étaient présents, et qui se montraient inconsolables d'une séparation si amère. Elle les assurait que comme Jésus-Christ était leur souverain et tout-puissant Médiateur auprès de son Père éternel, elle serait leur souveraine et toute-puissante Médiatrice auprès de son Fils dans l'heureux séjour de sa gloire.

Tandis que chacun s'empressait pour recevoir sa dernière bénédiction, on vit arriver dans la chambre par une merveille dont la très-sainte Vierge seule avait le secret, tous les Apôtres, excepté saint Thomas, et quelques-uns même des disciples qui, répandus dans le monde, se trouvèrent miraculeusement transportés dans cette chambre pour y rendre leurs derniers devoirs à la Mère de Dieu. Saint Denys l'Aréopagite, qui eut le bonheur de s'y trouver, nomme en particulier saint Pierre, qu'il appelle le suprême chef des théologiens, saint Jacques, surnommé frère du Seigneur, les autres Princes de la hiérarchie ecclésiastique, saint Timothée, premier évêque d'Ephèse, et plusieurs autres disciples des Apôtres. Saint Denys, rapporte ceci comme témoin oculaire dans la lettre qu'il écrivit depuis au même saint Timothée. Voici ses paroles : *Quando nos quoque, ut nosti, et multi ex sanctis nostris Fratribus, ad contuendum corpus quod vitæ principium dedit, et Deum suscepit, convenissemus (aderat autem Domini frater Jacobus, et Petrus suprema et antiquissima theologorum summitas); et viso sacro corpore : placuit omnibus prout quisque poterat, hymnis celebrare infinitam bonitatem divinæ potentiae* : Nous nous trouvâmes donc tous assemblés, comme vous savez, dit-il, avec les saints Apôtres et plusieurs de nos frères, pour avoir la consolation de voir pour la dernière fois Celle qui avait conçu et enfanté Celui qui est le principe de la vie, le Dieu fait homme, source de notre salut (Jacques, surnommé le frère du Seigneur, était présent, aussi bien que Pierre le Prince des Apôtres et le grand maître de la science qui a Dieu et les

choses qu'il a révélées pour objet); ayant donc vu ce saint Corps, nous fûmes tous d'avis de l'honorer le plus qu'il nous serait possible par des hymnes et des cantiques, et de célébrer la bonté infinie et la toute-puissance de Dieu, qui avait fait tant de prodiges en sa faveur. Ces paroles de saint Denys, sont rapportées par saint Jean Damascène, et l'Église s'en sert dans l'office de l'octave de l'Assomption, le 18 du mois d'août.

Ce fut donc au milieu d'une sainte et si respectable assemblée, que la très-sainte Vierge, consolant tous ses chers enfants qui fondaient en larmes, vit paraître le Sauveur qui, accompagné de tous les Chœurs des Anges et de tous les habitants de la Cour céleste, venait la recevoir et la conduire comme en triomphe, dans le séjour de l'immortalité bienheureuse. Ce fut à ce moment que l'Ame de la très-sainte Vierge, embrasée de toute l'ardeur du feu divin qui n'était plus modéré, se détacha d'elle-même de son saint Corps, et fut portée au milieu de mille acclamations jusqu'au trône de Jésus-Christ même : *Angelicam transiens dignitatem*, dit saint Augustin, *usque ad summi Regis thronum sublimata est.*

Au moment où la très-sainte Vierge expira, toute la chambre fut éclairée d'une lumière plus brillante que celle du soleil. Toute la Milice céleste, dit saint Jérôme, vint au-devant de la Mère de Dieu, chantant des hymnes et des cantiques à son honneur : *Militiam cœlorum cum suis agminibus, festive obviam venisse Genitrici Dei cum laudibus et canticis, eamque ingenti lumine circumfulsisse, et usque ad thronum perduxisse.* Il n'était pas juste, dit saint Augustin, qu'elle fût placée ailleurs dans la gloire, que là où est Celui qu'elle a enfanté : *Nom enim fas est alibi te esse quam ubi est quod a te genitum est.*

Dès que la très-sainte Vierge eut rendu l'esprit, chacun se prosterna à ses pieds, les baisant avec un profond respect, et les arrosant de ses larmes. Tous les fidèles vinrent avec empressement, et avec la plus tendre dévotion, honorer ce saint Corps, le sanctuaire du Verbe fait chair, le plus digne objet, sur la terre, de la vénération des hommes et des Anges. Les malades qui se présentèrent furent guéris; et saint Jean Damascène qui nous a transmis ce qu'il avait appris de la plus ancienne tradition, assure que

les Juifs mêmes ressentirent les effets de son pouvoir, et eurent part à ses miracles.

Après que chacun eut satisfait sa dévotion, on se rendit au bourg de Gethsemani, lieu qui avait été choisi pour la sépulture de ce précieux Corps. Les Apôtres portaient le cercueil, tous les fidèles suivaient avec des cierges allumés, chantant des cantiques et des hymnes. Ces vénérables dépouilles furent déposées avec grand respect dans le tombeau qui avait été préparé, et qu'on ferma avec une grosse pierre.

Juvénal, patriarche de Jérusalem, qui vivait dans le cinquième siècle, écrivant à l'empereur Marcien et à la pieuse impératrice Pulchérie, dit que les Apôtres se relevant les uns les autres, passaient le jour et la nuit avec les fidèles auprès du tombeau, mêlant leurs voix et leurs cantiques aux hymnes et aux concerts des Anges.

XXIX.

La glorieuse Assomption de la très-sainte Vierge.

On ne sait pas précisément combien de temps ce précieux et sacré dépôt resta dans le tombeau. Quelques-uns croient qu'à peine y fut-il enfermé, que ce saint Corps fut réuni à son Âme, et enlevé miraculeusement dans le ciel; mais il paraît plus vraisemblable qu'à l'imitation de son divin Fils, le corps de la très-sainte Vierge demeura trois jours dans le sépulcre, pendant lesquels on entendit jour et nuit un mélodieux concert des Anges. Ce qu'il y a de certain, selon saint Jean Damascène et la plupart des Pères grecs et latins, c'est que saint Thomas qui était le seul des Apôtres qui ne s'était pas trouvé à la mort de la très-sainte Vierge, Dieu l'ayant ainsi permis pour manifester sa glorieuse assomption en corps et en âme dans le ciel, saint Thomas, dis-je, n'ayant paru qu'après les obsèques de cette Mère des fidèles, demanda ardemment de voir ce saint Corps qui avait porté durant neuf mois l'Auteur de la vie. On crut devoir satisfaire sa dévotion; on ouvrit le tombeau, et l'on fut agréablement surpris, dit toujours le même saint Jean Damascène, de n'y trouver plus que les draps et les linges dont il avait été revêtu, exhalant une odeur exquise dont tout l'air fut embaumé. *Post tres dies, angelico*

cantu cessante, qui aderant apostoli (cum unus Thomas qui abfuerat, venisset, et quod Deum susceperat corpus adorare voluisset), tumultum aperuerunt; sed omni ex parte sacrum ejus corpus nequaquam invenire potuerunt; cum ea tantum invenissent, in quibus fuerat compositum; et ineffabili qui ex iis proficiscebatur essent odore repleti. Frappés d'un si grand prodige, tous ceux qui étaient présents refermèrent le tombeau, convaincus que le Verbe divin qui avait bien voulu s'incarner, et se faire homme dans les entrailles de la très-sainte Vierge, n'avait pas permis que ce Corps si pur fût sujet à la corruption, mais l'avait ressuscité aussitôt après sa mort; et fait entrer en triomphe dans la gloire : *Loculum clausuerunt, ejus mysterii obstupefacti miraculo; hac solum cogitare potuerunt, quod cui placuit ex Maria virgine carnem sumere, hominem fieri et nasci, cum esset Deus Verbum, et Dominus gloriæ; quique post partum incorruptam servavit ejus virginitatem; eidem etiam placuit, et ipsius postquam migravit immaculatum corpus incorruptum servare, et translatione honorare ante communem et universalem resurrectionem :* Le Verbe divin, le Seigneur de la gloire, ayant conservé sa Mère toujours pure, toujours sans tache, toujours vierge avant et après son enfantelement, a voulu aussi que ce Corps si saint fût incorruptible, et jouit de toutes les qualités des corps glorieux. Voilà comme parle saint Jean Damascène. On voit dans toute cette histoire un trait de la Providence bien marqué; car comme Dieu avait permis que saint Thomas ne se fût pas trouvé avec les autres Apôtres et les disciples assemblés lorsque Jésus-Christ leur apparut la première fois après sa résurrection, afin que cet Apôtre trop incrédule, mettant lui-même la main dans la plaie de son côté et voyant de ses propres yeux les cicatrices de ses mains et de ses pieds, rendit à tous les siècles à venir un témoignage incontestable de la vérité de la résurrection de son divin Maître, de même il semble que le Seigneur permit que ce même Apôtre ne se trouvât point à la mort de la très-sainte Vierge, pour qu'à son occasion on fût assuré de la vérité de sa glorieuse Assomption en corps et en âme dans le ciel.

Était-il convenable, dit saint Augustin (*Serm. 1, de Assump.*), que le Sauveur laissât dans le tombeau un corps si pur, dont le

sien avait été formé, une chair qui était en quelque façon la sienne? *Caro enim Jesu, caro Mariæ*. Non, je ne saurais croire, continue ce saint Docteur, que le corps où le Verbe divin s'est fait homme, ait été donné en proie aux vers et à la corruption, la seule pensée m'en fait horreur : *Illud sacratissimum corpus in quo Christus carnem assumpsit; escam vermibus traditam, quia sentire non valeo, dicere pertimesco*. Qui pourrait s'imaginer et qui oserait croire, dit le même saint Augustin, que Jésus-Christ qui a conservé l'intégrité de sa Mère durant sa vie, ne l'ait pas préservée de la corruption à sa mort? *Quid hoc est? In vita Christus matrem integram servavit, et in morte illius corpus incorruptum non servaverit?* L'un lui était-il plus difficile que l'autre?

Que nous sommes heureux, s'écrient tous les saints Pères, d'avoir dans le ciel une telle Protectrice, une telle Avocate, qui a tous les trésors du Seigneur, pour ainsi dire, entre ses mains, comme dit saint Pierre Damien : *In manibus ejus sunt thesauri miserationum Domini!*

Les fidèles, dès les premiers jours de l'Eglise, ont regardé le mystère de l'Assomption glorieuse de la très-sainte Vierge, comme une des plus célèbres et des plus solennelles fêtes de l'Eglise. Voici ce jour si vénérable, mes très-chers frères, dit saint Augustin, ce jour qui surpasse toutes les solennités instituées en l'honneur des Saints, ce jour si auguste et si consolant, ce jour si beau où nous croyons que la très-sainte Vierge Marie a passé de ce monde dans le séjour de la gloire : *Adest nobis, dilectissimi fratres, dies valde venerabilis, dies omnium sanctorum solemnitates præcellens, dies inclyta, dies præclara, dies in qua e mundo migrasse creditur virgo Maria*. Que toute la terre retentisse de louanges et de cris d'allégresse en ce jour glorieux de sa triomphante Assomption : *Laudes insonet universa terra cum summa exultatione, tantæ Virginis illustrata excessu*. Car quelle indignité ne serait-ce point si nous ne célébrions d'une manière extraordinaire la fête solennelle de Celle par qui nous avons reçu l'Auteur de la vie? *Quia indignum valde est, ut illius recordationis solemnitas sit apud nos sine maximo honore, per quam meruimus auctorem vitæ suscipere?* C'est ici un des jours les plus célèbres de

l'année, dit saint Pierre Damien, puisque c'est le jour où la très-sainte Vierge, digne par sa naissance du trône royal, est élevée jusqu'au trône de Dieu même ; elle est placée si haut, qu'elle attire tous les regards et qu'elle fait l'admiration de tous les Anges : *Sublimis illa dies est, in qua Virgo regalis ad thronum Dei Patris evehitur, et in ipsius Trinitatis sede reposita, naturam angelicam sollicitat ad videndum.* Ce Père veut faire entendre par ces expressions, que la très-sainte Vierge est placée dans le ciel au-dessus de tout ce qui n'est pas Dieu, et qu'il n'y a que Dieu seul qui soit plus haut qu'elle. Saisis d'admiration à la vue d'une gloire dont les Anges mêmes sont éblouis, les saints Pères n'en parlent que dans des termes pleins d'enthousiasme, et ils conviennent tous que l'esprit humain est trop borné, et l'éloquence trop faible, pour donner une juste idée de la gloire incompréhensible et de la triomphante Assomption de la très-sainte Vierge.

XXX.

La solennité de la fête de l'Assomption de la très-sainte Vierge.

Le souvenir du jour où la très-sainte Vierge monta au ciel fut toujours cher aux chrétiens, et on ne peut douter que les fidèles qui avaient été témoins de sa précieuse mort ne célébrent avec bonheur l'anniversaire du triomphe de leur bonne Mère. L'Église toujours attentive aux besoins de ses enfants, ne négligea pas cette heureuse occasion de nourrir leur tendre dévotion à Celle qu'ils regardaient tous comme la Reine du ciel et leur dévouée protectrice. Elle institua une fête solennelle en l'honneur de sa glorieuse Assomption, et cette fête se fit d'abord dans le secret des catacombes ; mais quand la paix lui fut donnée, elle se célébra avec une grande pompe et une grande solennité.

Un ancien calendrier trouvé dans l'abbaye de Saint-André à Villeneuve près d'Avignon, et que les savants Bénédictins font remonter à l'an 390, indique cette fête pour le 15 août, et prouve évidemment ce que nous venons d'avancer, que le triomphe de la très-sainte Vierge a été célébré de toute antiquité dans l'Église.

Il n'est aucun Saint, aucun Martyr, aucun Apôtre dont on ait

appelé la mort et l'entrée dans le ciel, assomption. On désigne le jour heureux où ils sont entrés dans la joie du Seigneur, par ces mots : solennité, triomphe, naissance ; on donne au trépas de la très-sainte Vierge seule le nom d'*assomption*, et ce mot exprime que son âme bienheureuse, reprenant son saint corps, entra en triomphe dans le séjour de la gloire, et s'élevant au-dessus de toutes les créatures, alla se placer immédiatement au-dessous de Dieu : *Angelicam transiens dignitatem, usque ad summi Regis thronum sublimata est.*

Saint Jean Damascène expliquant ces paroles du Prophète : *Surge, Domine, in requiem tuam, tu et arca sanctificationis tue*, Levez-vous, Seigneur, vous et l'arche par laquelle vous faites glorifier votre nom ; levez-vous, et entrez dans le lieu où vous devez fixer pour toujours votre demeure (*Psal. cxxxix*), dit : Qui ne voit que c'est non-seulement de la Résurrection et de l'Ascension du Sauveur que parle le Prophète, mais encore de l'Assomption de la très-sainte Vierge, cette arche mystérieuse qui a porté dans son sein la source de la sainteté ?

Qui est-ce qui peut comprendre, s'écrie saint Bernard, avec quelle gloire la Reine de l'univers est montée au ciel ? avec quels transports d'amour tant de légions d'Anges sont venues au-devant d'elle ? avec quels sentiments de respect et de vénération, avec quels cantiques de joie ils l'ont accompagnée ? *Quis cogitare sufficiat quam gloriose hodie mundi Regina processerit, et quanto devotionis effectum, tota in ejus occursum cælestium legionum prodierit multitudo ?* Jamais triomphe plus glorieux, et quel jour plus célèbre, dit saint Jérôme, que celui où la très-sainte Vierge est élevée dans le ciel ? *Et hæc est præsentis diei festivitas ?* C'était dans le iv^e siècle que ce grand docteur parlait ainsi de l'Assomption de la très-sainte Vierge.

J'ose dire, s'écrie saint Pierre Damien, qu'à la divinité près, l'Assomption de Marie se fit avec plus de pompe et d'appareil que l'Ascension de Jésus-Christ même : *Salva Filii majestate, audacter dicam Virginis assumptionem longe digniorem fuisse Christi ascensione* ; parce que dans l'Ascension du Sauveur il n'y eut que les Anges qui vinrent au-devant de lui ; tandis que dans l'Assomption

de Marie, outre tous ces Esprits bienheureux, c'est le Fils de Dieu lui-même qui vient au-devant de sa Mère, et qui la conduit en triomphe jusqu'au plus haut des cieux. Ainsi voit-on les rois et les empereurs de la terre vouloir souvent que l'entrée de leur mère dans la ville soit en quelque manière plus magnifique que la leur, sachant bien que c'est leur personne qu'on honore dans celle qui leur a donné le jour. Faut-il s'étonner, dit saint Bernard, si toute la Cour céleste est dans l'admiration, et s'écrie : *Quæ est ista quæ ascendit de deserto deliciis affluens, inixa super dilectum suum ?* Qui est celle-ci ? comme s'ils disaient : Quelle créature approchera de la sainteté et de la gloire de Celle-ci qui s'élève du désert, c'est-à-dire, de cette terre maudite depuis le péché du premier homme ? Quelle est cette Vierge privilégiée qui sort du monde, brillante comme le soleil, enrichie des plus précieux dons, comblée des plus douces délices, et appuyée sur son bien-aimé notre Seigneur et notre Dieu ?

La réception que le roi Salomon avait faite à sa mère, disent les interprètes, n'était qu'une faible figure de celle que le Sauveur fit à l'Auguste Marie au jour de son entrée triomphante dans le ciel. *Surrexist rex in occursum ejus*, dit l'Écriture, *Adoravitque eam, et sedit super thronum suum ; positusque est thronus matri regis, quæ sedit ad dexteram ejus* (III Reg., 11). Le roi se leva, vint au-devant d'elle, la salua profondément, et s'étant placé sur son trône il la fit asseoir à sa droite. Ce fut au jour de l'Assomption de la très-sainte Vierge que se vérifia ce prodige que saint Jean admirait dans le ciel : Une Femme revêtue du soleil, ayant la lune sous ses pieds, et une couronne de douze étoiles sur la tête. Si l'œil n'a jamais vu, dit saint Bernard, si l'oreille n'a jamais entendu, si le cœur de l'homme n'a jamais compris ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment, qui est-ce qui pourra jamais expliquer ni même comprendre ce qu'il a préparé à sa Mère, qui l'a plus aimée elle seule que tous les hommes ensemble, et que lui-même a aimée avec une tendresse qui passe tout ce qu'on en peut penser : *Quid præparavit gignenti se ?* Il n'est pas possible d'exprimer quel est l'éclat et la sublime élévation du trône de la Mère de Dieu, disent les saints Pères. Il ne faut pas s'en étonner,

ajoute Arnaud de Chartres, le bonheur de Marie en corps et en âme dans le ciel, n'est pas comme celui des autres Bienheureux ; cette auguste Vierge fait un ordre particulier, elle tient un rang incomparablement plus élevé que celui de tous les habitants de la Jérusalem céleste ; et l'on peut dire, ajoute-t-il, que la gloire où elle est élevée dans le ciel, est presque semblable à celle de son Fils : *Gloriam cum Matre non tam communem judico, quam eamdem.*

Les grâces sont différentes dans tous les Saints, quoique ce soit en tous le même Esprit ; nul Saint qui n'ait excellé en quelque vertu qui semble faire son caractère : *Divisiones gratiarum sunt.* A cette diversité de dons, répond dans le ciel une diversité de gloire qui met quelque différence entre chaque Bienheureux ; chacun a son trait de beauté particulier, chacun a comme ses couleurs et son habit de gloire qui le distingue. La très-sainte Vierge ayant été remplie de grâces, elle a réuni en elle toutes les vertus, toutes les espèces de sainteté différentes. Elle a allié une innocence parfaite avec une extrême pénitence ; elle a été élevée au plus haut point de la contemplation ; elle a été le modèle des Vierges, des veuves et des femmes mariées ; elle a été la Reine des Martyrs, et l'Apôtre des Apôtres mêmes. Tous les privilèges dont Dieu a gratifié ses plus chers serviteurs, la science infuse, la prophétie, les langues, les miracles, tous les autres dons surnaturels, de quelque nature qu'ils puissent être, lui avaient été accordés dans un degré éminent. *Sanctorum omnium privilegia, o Virgo ! omnia habes in te congesta*, dit le savant Idiot. Ayant pratiqué toutes les vertus, elle a dans le ciel toutes les récompenses, et y tient un rang bien supérieur à celui de tous les Esprits bienheureux et de tous les Saints. *Sicut est inestimabile quod accepit, ineffabile quod gessit, ita est incomprehensibile præmium gloriæ quod obtinuit*, dit saint Ildephonse.

Le sépulcre de la très-sainte Vierge était comme on a dit au bourg de Gethsemani en la vallée de Josaphat ; et après le tombeau de Jésus-Christ, celui de la très-sainte Vierge était le plus glorieux, le plus respectable et le plus respecté qu'il y eût dans le monde ; mais ce lieu saint fut tellement désolé par l'armée de

Vespasien et de Titus, qui prirent et saccagèrent la ville de Jérusalem, que les fidèles ne purent en reconnaître l'emplacement. C'est pourquoi saint Jérôme, qui fait mention des tombeaux des Patriarches et des Prophètes qui furent visités par sainte Paule et saint Eustochium, ne parle point de celui de la très-sainte Vierge ; mais depuis il a été découvert, le Seigneur n'ayant pas voulu qu'un lieu sanctifié par un si précieux dépôt, fût plus longtemps dérobé à la vénération des fidèles. Burchard assure qu'il l'avait vu, mais si chargé encore des ruines et des décombres des autres édifices, qu'il y fallait descendre par soixante degrés. Présentement on le fait voir aux pèlerins, taillé dans le roc.

La fête de l'Assomption de la très-sainte Vierge qui se fait partout avec la plus grande solennité, est encore plus célèbre en France depuis que le roi Louis XIII, surnommé le Juste, de glorieuse mémoire, consacra, l'an 1637 le 15 août, sa personne, toute la famille royale et son royaume, à la très-sainte Vierge. Cene fut point un vœu secret, et seulement formé dans son cœur, mais publiquement dans l'église métropolitaine de Notre-Dame de Paris; ce fut un vœu solennel et perpétuel, le plus authentique qu'ait peut-être jamais fait un roi chrétien, puisqu'il le fit, comme David, en présence de tout son peuple : *In conspectu omnis populi ejus*. Il en ordonna la publication à perpétuité dans tous les lieux de son obéissance, et il y intéressa tous ses sujets, voulant qu'on renouvelât tous les ans à pareil jour, cette consécration solennelle par l'exposition du très-saint Sacrement, et par une procession générale dans toutes les villes du royaume. Voilà l'origine et la raison de ces saintes et solennelles processions qui se font tous les ans dans toute la France le jour de l'Assomption, témoignages publics par lesquels nos rois reconnaissent Marie pour Mère de Dieu, pour leur Souveraine et leur Protectrice publique. Cet acte de religion si édifiant, attira sur nos rois une continuité de prospérités qui firent de la France le royaume le plus florissant de l'univers.

XXXI.

La dévotion envers la très-sainte Vierge fait en partie le caractère de tous les élus, et elle a été ordinaire à tous les vrais fidèles.

La dévotion envers la très-sainte Vierge est née avec l'Eglise. Dès qu'on a connu le Fils, on a aimé la Mère; on a eu pour elle un culte religieux, un zèle ardent, une confiance presque sans bornes. Asile de tous les malheureux, refuge des pécheurs, Mère de miséricorde, après Dieu, notre vie, notre consolation, notre espérance, et auprès de son Fils notre toute-puissante Médiatrice, dans tous les temps le cœur des vrais fidèles lui fut dévoué: de là cet empressement, ce zèle, cette ardeur de tous les Pères et de tous les Saints à publier ses grandeurs, ses prérogatives, son pouvoir et ses louanges.

Avoir pour vous une tendre dévotion, ô bienheureuse Vierge, s'écrie saint Jean Damascène, c'est posséder les armes défensives que Dieu met en main à tous ceux qu'il veut sauver : *Devotum tibi esse, o beata Virgo, est arma quædam habere quæ Deus iis dat quos vult salvos fieri*. Gémissant encore dans notre exil, dit saint Bernard, nous avons, pour ainsi parler, envoyé devant nous, de la terre au ciel, une avocate qui, Mère de notre Juge, et pleine de miséricorde, traitera efficacement l'affaire de notre salut : *Advocatam præmisit peregrinatio nostra, quæ tanquam Judicis Mater, et Mater misericordiæ, suppliciter et efficaciter salutis nostræ negotia pertractabit*. Vierge sainte, ajoute le même Saint, je consens qu'on ne parle jamais de votre miséricorde et de votre bonté pour nous, s'il se trouve quelqu'un qui puisse dire que vous lui avez manqué dans le besoin, quand il vous a invoquée avec ferveur et avec confiance : *Sileat misericordiam tuam, Virgo beata, si quis est qui invocatum te in necessitatibus suis sibi meminerit defuisse*. C'est le sentiment de tous les Pères de l'Eglise, que la marque la plus évidente et la moins équivoque de notre prédestination, c'est une tendre dévotion envers la très-sainte Vierge. C'est ce qui fait dire à saint Anselme ces belles paroles : *Sicut, o beatissima Virgo, omnis a te aversus, et a te despectus, necesse est ut intereat, ita omnis a te conversus et a te respectus impossibile est ut pereat*. Comme il est nécessaire, ô Vierge mille fois bienheureuse, que quiconque n'a

que de l'aversion pour vous, et pour qui vous avez du mépris, périclisse misérablement, de même il n'est pas possible que celui-là ne soit pas sauvé, que vous honorez de votre bienveillance, et qui, après Dieu, met toute sa confiance en vous. C'est encore dans le même sens, et par le même esprit que saint Augustin lui adresse ces paroles : Vous êtes l'unique espérance des pécheurs, Vierge très-sainte ; c'est par votre intercession que nous attendons le pardon de nos péchés, et l'éternelle récompense : *Tu es spes unica peccatorum ; per te speramus veniam delictorum, et in te, beatissima, nostrorum est expectatio premiorum.* Saint Bonaventure tient aussi le même langage : Celui qui honorera et servira dignement la très-sainte Vierge, sera sauvé ; mais celui qui négligera son culte et son service, mourra infailliblement dans ses péchés : *Qui digne coluerit illam, justificabitur ; et qui neglexerit eam, morietur in peccatis suis.* Et c'est aussi ce que signifient ces paroles des Proverbes que l'Église applique à la très-sainte Vierge : *Qui me invenerit, inveniet vitam, et hauriet salutem a Domino.* Celui qui m'aura trouvée, trouvera la vie, et puisera le salut de la miséricorde du Seigneur ; mais aussi celui qui n'a pour moi que de l'indifférence et de la froideur, celui qui m'offense ou qui me méprise blesse son âme ; tous ceux qui me haïssent aiment la mort : *Qui autem in me peccaverit, lædet animam suam : omnes qui me oderunt, diligunt mortem.* Mes chers enfants, dit saint Bernard, voilà l'échelle des pécheurs, voilà ma très-grande confiance ; toute mon espérance porte sur sa puissante protection : *Filioli, hæc peccatorum scala, hæc mea magna fiducia, hæc tota ratio spei meæ.* (Serm. de Aquæ ductu.) Trésorière, pour ainsi dire, des grâces que Jésus-Christ nous a méritées, en faveur de qui répandra-t-elle ces trésors de bénédictions, si ce n'est sur ceux qui l'honorent d'un culte véritablement religieux, qui l'aiment avec tendresse, qui imitent ses vertus, et qui la servent avec ferveur ? *Ut ditem diligentes me.*

(CROISSET.)

SEIZIEME JOUR DE FÉVRIER.

Saint Grégoire X, Pape. — Saint Onésime, disciple de saint Paul, évêque d'Éphèse et martyr. — Sainte Julienne de Nicomédie, vierge et martyre. — Saint Elie, saint Jérémie, saint Isaac, saint Samuel, saint Daniel, saint Porphyre, saint Séleucie et leurs compagnons, martyrs en Palestine. — Saint Sère et saint Zénaas. — Saint Siméon, évêque de Metz. — saint Faustin, évêque de Brescia. — Saint Honest, missionnaire. — Saint Martin d'Armorique, solitaire. — Saint Tygride, archidiacre de Clermont. — Saint Tanton ou Tancon, évêque de Werden. — La Bienheureuse Philippe de Maréria. — Le Vénérable Thomas Abel, confesseur de la Foi. — Le Vénérable Marien Aciéro. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologues. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT GRÉGOIRE X,

PAPE.

Théobald ou Théobald, depuis Grégoire X, naquit à Plaisance, de la noble famille des Visconti. On remarqua en lui, dès sa jeunesse, une vertu peu commune et une application extraordinaire à l'étude; il acquit surtout une connaissance parfaite du droit canon. Ayant entendu parler de la sainteté de Jacques de Pécoraria, cardinal évêque de Préneſte, il alla le trouver et se mit humblement à son service. Il en eut d'autant plus de joie, que le Cardinal lui parut encore plus saint que ne disait la renommée. Il le suivit dans la légation de France, l'an 1239, sous le Pape Grégoire IX. Il y fut successivement chanoine de Lyon et archidiacre de Liège. Il refusa l'évêché de Plaisance, que lui offrit le Pape Innocent IV. Il revenait de Rome, quand l'archevêque de Lyon, Philippe, le supplia instamment de rester auprès de lui pendant le concile général, afin de lui apprendre comment se conduire à l'égard du Pape et des cardinaux. Le pieux archidiacre de Liège passait une partie de son temps à l'université de Paris, pour s'y perfectionner dans les sciences convenables à son état. Le saint roi Louis lui témoignait une affection et une vénération si grandes, que beaucoup s'étonnaient qu'un si excellent

roi honorât tant un ecclésiastique qui n'occupait point une haute dignité. Mais le saint roi savait bien ce qu'il faisait. Il avait appris de lui et vu lui-même tant de choses merveilleuses, qu'il le regardait comme un temple de Dieu et un sanctuaire de l'Esprit-Saint. Le cardinal légat Ottobon, passant en Angleterre pour rétablir la paix entre le roi et les barons, emmena l'archidiacre Théobald avec lui, à cause de son grand amour pour la paix et de sa grâce particulière pour y amener les autres.

Saint Louis et les barons de France s'étant croisés pour la seconde fois, le pieux Théobald regarda comme une honte pour les clercs et les prélats, de ne pas suivre l'exemple des laïques. Il prit donc la croix avec beaucoup de dévotion, et se rendit en Palestine. Le prince Édouard d'Angleterre et sa sœur Béatrix, comtesse de Bretagne, l'y reçurent avec beaucoup de joie. Et de fait sa présence n'y fut pas inutile. Il ranima le courage des pusillanimes, apaisa les différends, et confirma un grand nombre dans leur sainte résolution ¹.

C'était en 1271. Tout à coup l'on apprit en Palestine que le saint archidiacre de Liège avait été élu Pape. Il y avait près de trois ans que la Chaire apostolique était vacante, les cardinaux assemblés à Viterbe n'ayant pu s'accorder sur le choix d'un Pontife, ennuyés à la fin de ne pouvoir rien terminer, ils eurent recours à un compromis, et les six cardinaux auxquels tous les autres avaient remis leurs pouvoirs, élurent unanimement notre Saint, le 1^{er} septembre 1271. Le nouveau Pape reçut l'acte de son élection à Ptolémaïde ou Saint-Jean-d'Acre, y acquiesça le 27 octobre, et prit le nom de Grégoire X. La nouvelle de son élection donna bien de la joie aux chrétiens de la Terre-Sainte, espérant qu'il leur enverrait un grand secours. Et lui-même, dans un sermon qu'il fit au moment de partir, s'écria avec le Psalmiste : Si je t'oublie, ô Jérusalem ! que ma main droite soit mise en oubli ! Que ma langue s'attache à mon palais, si je ne te garde pas dans mon souvenir, si je ne mets pas Jérusalem au commencement de toutes mes joies ².

¹ *Vita Gregor. X*, apud Muratori, *Scriptor. rer. Italic.*, t. III, p. 599 et seqq.

² *Psalm. CXXXVI.*

Un fait des plus curieux, mais ignoré ou négligé des historiens modernes, c'est que la première chose que le nouveau Pape saint Grégoire X eut à faire, ce fut de répondre, comme chef de l'Église catholique, et d'envoyer des nonces au grand khan des Tartares, à l'empereur de la Chine, Koublaï ou Chi-Tsou. Ce puissant monarque, de l'avis de ses princes, envoya au Pape les deux frères vénitiens Polo, avec un seigneur de l'empire chinois, nommé Gogak. Ces trois ambassadeurs devaient demander au Pontife romain cent hommes savants et bien instruits dans la loi chrétienne, qui pussent montrer que la foi des chrétiens doit être préférée à toutes les sectes diverses, qu'elle est l'unique voie du salut, et que les dieux des Tartares étaient des démons qui en imposaient aux Orientaux. Car l'empereur ayant beaucoup entendu parler de la foi catholique, mais voyant avec quelle témérité les savants de la Tartarie et de la Chine soutenaient leur créance, ne savait de quel côté pencher, ni quelle voie embrasser comme la véritable. Il pria, de plus, les ambassadeurs, de lui rapporter un peu d'huile de la lampe qui brûlait à Jérusalem devant le Seigneur, persuadé qu'elle ne lui serait pas peu utile, si le Christ était le Sauveur du monde.

Après trois ans de voyage, le seigneur tartare étant demeuré en route pour maladies, les deux autres ambassadeurs arrivèrent à Saint-Jean d'Acre. Y ayant appris la mort du Pape Clément IV, ils s'adressèrent à l'archidiacre Thébald, qui faisait les fonctions d'internonce apostolique en Palestine. Il leur conseilla d'attendre qu'il y eût un nouveau Pape. Dans l'intervalle, ils allèrent à Venise, leur patrie, et, après deux ans d'attente, repassèrent à Saint-Jean d'Acre, avec le fils de l'un d'eux, le célèbre Marc Paul qui a écrit l'histoire de leur voyage. Le nonce Thébald leur donna des lettres avec une exposition de la foi chrétienne. A peine s'étaient-ils mis en route, que l'archidiacre Thébald, devenu Pape Grégoire X, les rappela, leur donna d'autres lettres pour le suprême empereur des Tartares, et leur adjoignit deux Frères Prêcheurs, Nicolas et Guillaume de Tripoli, pour éclairer les Tartares sur la vérité de l'Évangile. Ils furent reçus avec une extrême bienveillance par l'empereur des Tartares et de la Chine. Ils lui

présentèrent les lettres du nouveau Pape, ainsi que l'huile de la lampe du Saint-Sépulcre, qu'il fit placer dans un lieu honorable. C'est ce que témoigne Marc Paul, qui était présent ¹.

Saint Grégoire X s'embarqua au milieu de l'hiver, à Ptolémaïde. Le prince Édouard d'Angleterre le fournit abondamment de toutes choses. L'empereur grec, Michel Paléologue, se plaignit amicalement de ce qu'il n'avait point passé à Constantinople, où il eût été reçu avec la pompe et la joie les plus grandes ². Enfin, il arriva heureusement au port de Brindes, le 1^{er} janvier 1272. Son arrivée répandit la joie dans toute l'Italie et dans toute la chrétienté. A Bénévent, le roi Charles de Sicile vint à sa rencontre, l'accompagna par tout son royaume et lui servait d'écuyer. A Céprano, il trouva plusieurs cardinaux qui venaient au-devant, entra avec eux à Viterbe, le 10 février, y revêtit le manteau papal, et prit solennellement le nom de Grégoire, tant à cause de sa dévotion pour saint Grégoire le Grand, que parce que sa fête était proche ³.

Étant encore sur les terres du roi de Sicile, il reçut une députation des plus grands de Rome, qui le priaient instamment d'y venir. Mais il considéra qu'à Rome il pourrait trouver d'autres affaires qui le détourneraient de celle de la Terre-Sainte, à laquelle il voulait donner ses premiers soins. Il alla donc droit à Viterbe, où résidaient les cardinaux et la cour de Rome. Là, sans se donner le temps de se reposer après un si long voyage, et fermant la porte à toutes les autres affaires, il travailla uniquement pendant huit jours au secours de la Terre-Sainte, qu'il avait laissée réduite à l'extrémité. Il engagea Pise, Gènes, Marseille et Venise, à fournir chacune trois galères armées, douze en tout ; et, pour subvenir aux frais de la guerre, il donna ordre au recouvrement des legs pieux destinés à cet effet, qui étaient considérables. Le cardinal Raoul, évêque d'Albane, mort devant Tunis, avait laissé mille onces d'or ; Richard, élu roi des Romains, en avait laissé huit mille. L'once d'or peut s'estimer à cinquante francs. Le roi Richard était mort l'année précédente, le second jour d'avril ⁴.

¹ Marc Paul, l. I, c. IV, apud Raynald, 1271, n° 20. — ² Apud Greg. X, l. I, epist. 37. — ³ *Vita Greg. X*, apud Muratori, t. III. — ⁴ Raynald, 1272, n° 2.

Le saint Pape Grégoire envoya en France l'archevêque de Co-rinthe, avec une lettre au roi Philippe, où il parle avec effusion de saint Louis, qu'il témoigne avoir aimé de tout son cœur ; il rappelle au fils le zèle de son père pour la délivrance de la Terre-Sainte. Il ajoute : « Quand nous y étions, nous avons conféré avec les chefs de l'armée chrétienne, avec les Templiers, les Hospita-liers et les grands du pays, sur les moyens d'en empêcher la ruine totale. Nous avons encore traité depuis avec nos frères les cardinaux, et nous avons trouvé qu'il faut y envoyer à présent une certaine quantité de troupes et de galères, en attendant un plus grand secours, que nous espérons lui procurer par un concile général. » La lettre est du 4 mars 1272.

Saint Grégoire X fut sacré à Rome, dans la basilique de Saint-Pierre, le vingt-septième jour de mars, qui, cette année 1272, était le troisième dimanche de carême. Il fut reconduit avec pompe dans la basilique de Saint-Pierre au palais de Latran ; le roi Charles de Sicile marchait à sa droite, faisant les fonctions d'écuyer ; au repas qui eut lieu ensuite, le même prince voulut servir au Pape le premier plat. A la fin de la solennité, le roi fit au Pape l'hommage et le serment de fidélité qu'il devait, pour le royaume de Sicile ¹. Ce sont les paroles du biographe contemporain de Grégoire X.

Deux jours après, le Pape fit expédier une lettre circulaire à tous les évêques, pour leur faire part de son ordination, suivant la coutume. Cette lettre fut suivie de près d'une autre, également adressée aux évêques, pour la convocation d'un concile général. Le saint Pape en marque principalement trois causes : le schisme des Grecs, le mauvais état de la Terre-Sainte, dont il était témoin oculaire, les vices et les erreurs qui se multipliaient dans l'Église. « Voulant donc, dit-il, remédier à tant de maux par un conseil commun, nous vous demandons de vous trouver le 1^{er} mai de l'an 1274, au lieu que nous vous indiquerons dans le temps convenable. Nous voulons qu'en chaque province demeure un ou deux évêques pour exercer les fonctions épiscopales, et que ceux qui demeureront envoient des députés au concile, aussi bien

¹ *Vita Greg. X*, apud Muratori, t. III, p. 602.

que les chapitres, tant des cathédrales que des collégiales. Cependant vous examinerez et mettrez par écrit ce qui a besoin de correction, pour l'apporter au concile.» La bulle est du dernier jour de mars 1272 ¹.

Pour prendre soin du spirituel dans la Terre-Sainte, le Pape Grégoire donna le titre de patriarche de Jérusalem à Frère Thomas de Lentini en Sicile, Dominicain, précédemment évêque de Bethléem. Il le fit encore son légat en Arménie, en Chypre, dans la principauté d'Antioche, les îles voisines et toute la côte d'Orient; il lui recommanda surtout de travailler à la conversion des mœurs des chrétiens latins de ces provinces. Voici comme il lui en parle dans une de ses lettres : « Vous savez par vous-même les crimes énormes qui s'y commettent, et que les malheureux esclaves de la volupté, s'abandonnant aux mouvements de la chair, ont attiré la colère de Dieu sur Antioche et tant d'autres lieux que les ennemis ont détruits. Il est étonnant que nos frères soient si peu touchés de ces exemples, qu'ils continuent dans les mêmes désordres, sans s'en repentir, jusqu'à ce qu'ils périssent eux-mêmes. » Ainsi parle le saint Pape Grégoire X.

En attendant le concile général qui devait se tenir à Lyon, le Pape Grégoire travaillait à pacifier les villes d'Italie. Sa sainte vie était bien propre à concilier les cœurs. Tous les jours il lavait les pieds à plusieurs pauvres, avec une humilité qui tirait les larmes de tous les assistants. Il avait des officiers pour aller à la découverte des malheureux et leur distribuer ses aumônes. Il ne fit jamais qu'un repas par jour, uniquement pour soutenir la faiblesse du corps, non pour aucun plaisir. A table, il était si attentif à la lecture qu'en sortant il n'aurait pu dire ce qu'il avait mangé. Tout le temps que lui laissaient les affaires, il le consacrait à la prière et à la contemplation. De son vivant, on rapporte de lui ce miracle : étant à Lyon pendant une inondation de la Saône, il vit de sa fenêtre une pauvre femme tombée dans le fleuve et submergée dans les flots, à tel point que des mariniers allés à son secours s'en revinrent sans aucun espoir. Mais, dès le premier moment, le saint Pontife avait prié la miséricorde di-

¹ Raynald, 1272, n° 9, etc.

vine, qui a soutenu saint Pierre marchant sur les flots, et sauvé trois fois saint Paul du naufrage, d'étendre une main secourable à cette pauvre femme, et de la délivrer d'une mort aussi fâcheuse. Bientôt la femme reparait sur les eaux : les mariniers, surpris, retournent à son secours et la sauvent dans leur barque, n'ayant pas plus de mal que si elle n'avait pris qu'un bain. Le Pape envoya un de ses chambellans interroger la femme, qui lui raconta qu'elle avait été délivrée par un personnage très-vénérable qu'elle ne connaissait pas ¹.

A cette tendre charité pour les pauvres, Grégoire X joignait une fermeté invincible envers les grands coupables. Le roi Édouard d'Angleterre lui avait demandé justice du meurtre commis en la personne de Henri d'Allemagne, son cousin, par Gui de Montfort. Voici comme le saint Pape lui rendit compte, le 29 novembre 1273, de ce qui s'était passé en cette affaire : « Quand nous fûmes venus à Florence, Gui de Montfort nous envoya sa femme et plusieurs autres personnes, demander instamment la permission de venir en notre présence, assurant qu'il était prêt à obéir à nos ordres ; mais nous voulûmes prendre du temps, pour éprouver la sincérité de son repentir. Au sortir de Florence, environ à deux milles, il se présenta à nous, accompagné de quelques autres, tous nu-pieds, en tunique, la corde au cou, prosternés à terre et fondant en larmes. Comme plusieurs de notre suite s'arrêtèrent à ce spectacle, Gui de Montfort s'écria qu'il se soumettait sans réserve à nos commandements, et demanda instamment d'être emprisonné en tel lieu qu'il nous plairait, pourvu qu'il obtint son absolution. Toutefois, nous ne voulûmes pas alors l'écouter ; nous ne lui fîmes aucune réponse ; au contraire, nous adressâmes une réprimande à ceux qui l'accompagnaient, comme prenant mal leur temps. Mais ensuite, de l'avis de nos frères, nous avons mandé à deux cardinaux-diacres, résidant à Rome, de lui assigner en quelque forteresse de l'Église romaine un lieu pour sa prison, et de le faire garder pendant notre absence par les ordres du roi Charles de Sicile. » Gui de Montfort se soumit à tous les ordres du Pape, qui, l'année suivante, en

¹ *Vita Greg. X*, apud Muratori, t. III, p. 604 et 605.

tempéra la sévérité, en permettant au patriarche d'Aquilée de le rendre à la communion des fidèles, mais sans préjudice du reste de sa peine ¹.

Saint Grégoire X étant arrivé à Lyon, le roi Philippe de France l'y alla visiter, et lui laissa pour sa garde une troupe choisie de gens de guerre, commandée par Imbert de Beaujeu, son parent. Ce monarque avait remis au Pape le comtat Venaissin, qui avait été cédé au Saint-Siège sous le pontificat de Grégoire IX, et que néanmoins Alphonse, comte de Toulouse, dont le roi Philippe venait d'hériter, avait retenu jusqu'alors ².

Cependant les prélats et les ambassadeurs arrivaient de toutes parts à Lyon pour le concile. Il s'y trouva cinq cents évêques, soixante-dix abbés, et mille autres prélats. Parmi les cardinaux, on distinguait saint Bonaventure, évêque d'Albano, et Pierre de Tarentaise, évêque d'Ostie, depuis Pape sous le nom d'Innocent V. Saint Thomas d'Aquin avait reçu ordre du Pape de s'y trouver, mais il mourut en chemin. Le concile, deuxième de Lyon, s'ouvrit le 2 mai 1274, après un jeûne de trois jours. Le 24 arrivèrent les ambassadeurs de l'empereur grec Michel Paléologue, pour travailler à la réunion des Grecs schismatiques avec l'Église romaine; ce qui eut lieu le jour de Saint-Pierre et de Saint-Paul, vingt-neuvième de juin.

Le 4 juillet vit un spectacle plus étonnant encore, des Tartares arrivant au concile. C'étaient seize ambassadeurs du khan Abaga, arrière-petit-fils de Ginguiskhan. Le Pape saint Grégoire X, pour leur faire honneur, voulut que les officiers des cardinaux et des prélats allassent au-devant d'eux. On les lui amena dans son appartement, où se trouvaient les cardinaux, pour parler des affaires du concile. Cette ambassade n'avait pour but qu'un traité d'alliance avec les chrétiens contre les musulmans. Après le concile, où on lut la lettre du khan dans la quatrième session, le Pape répondit à ce prince qu'il enverrait ses légats en Tartarie, pour traiter avec lui, non-seulement des propositions qu'il faisait, mais d'autres affaires touchant son salut. Un des ambassadeurs tartares reçut le Baptême dans le concile. Saint Grégoire X pu-

¹ Raynald, 1273, n° 41-43. — ² *Nungis in Philipp.*, Raynald, 1273, n° 51.

blia plusieurs constitutions importantes, qui font partie du droit canon. Un article défend à l'évêque nommé d'un diocèse, de s'ingérer à l'administrer sous aucun prétexte, jusqu'à ce que sa nomination soit confirmée par le Saint-Siège. Le 17 juillet, le saint Pontife termina le concile en donnant sa bénédiction à tous les assistants. Il congédia les ambassadeurs grecs, comblés de présents et enchantés de la manière honorable et cordiale dont ils avaient été reçus. Il congédia de même les ambassadeurs tartares, avec des lettres pour le khan Abaga. Il adressa des lettres et admonitions aux rois chrétiens d'Europe, pour les obliger à gouverner chrétiennement leurs peuples. A Lausanne, il eut une entrevue avec le nouveau roi des Romains, Rodolphe de Habsbourg, qui lui prêta serment comme défenseur de l'Eglise romaine et futur empereur.

Le saint Pape s'en retournait ainsi à Rome, faisant le bien partout, lorsqu'il tomba malade à Arezzo, en Toscane, et mourut le 10 janvier 1276, après avoir tenu le Saint-Siège trois ans neuf mois et quinze jours. Il mourut comme il avait vécu, en Saint. Quand il sentit approcher sa dernière heure, il demanda le Crucifix, baisa dévotement les pieds du Sauveur, les arrosant de ses larmes, adressa la Salutation angélique à la très-sainte Vierge, recommanda son âme à Dieu, et rendit si tranquillement l'esprit qu'il avait l'air de dormir d'un doux sommeil ¹. Sa fête est marquée au 16 février, dans le Martyrologe romain de Benoît XIV.

Tous les historiens parlent de Grégoire comme d'un Saint. Les Grecs eux-mêmes, dans le concile qu'ils tinrent à Constantinople après sa mort, l'appellent un homme bienheureux et très-saint; si toutefois, ajoutent-ils, on doit l'appeler un homme et non pas un Ange ².

Le témoignage du protestant Sismondi n'est pas moins honorable que celui des Grecs. « Ce fut un glorieux pontificat, dit-il, que celui de Grégoire X; et il aurait laissé sans doute des traces plus profondes dans la mémoire des hommes, s'il avait duré plus longtemps, ou si ce Pape vénérable avait eu des successeurs dignes de lui. L'Italie fut presque entièrement pacifiée par son

¹ *Vita*, apud Muratori, *Scrip. rer. ital.*, t. III, p. 603. — ² Raynald, 1276, n° 2.

esprit impartial, après que la fureur des guerres civiles avait semblé détruire tout espoir de repos ; l'inter règne de l'empire fut terminé par l'élection d'un prince qui se couvrit de gloire et qui fonda l'une des plus puissantes dynasties de l'Europe ; l'Église grecque fut réconciliée avec la latine, et la querelle entre les Francs et les Grecs pour l'empire d'Orient fut apaisée par un accord juste et honorable ; un concile œcuménique auquel assistèrent cinq cents évêques, soixante-dix abbés mitrés et mille autres religieux ou théologiens, fut présidé par ce Pontife, et occupé de lois utiles à la chrétienté et dignes d'une si auguste assemblée : tels sont les événements qui rendirent son règne remarquable ¹. »

A ces témoignages aussi honorables que peu suspects, nous ajouterons que le Pape saint Grégoire X termine dignement la glorieuse époque des saints rois Louis de France et Ferdinand de Castille, des saints docteurs Thomas d'Aquin et Bonaventure, qui ont uni toutes les profondeurs de la science à toutes les vertus de la foi, dans un si haut degré, que ce sera toujours un grand mérite, si ce n'est d'y atteindre, au moins d'y aspirer.

(ROHRBACHER.)

SAINT ONÉSIME,

DISCIPLE DE SAINT PAUL, ÉVÊQUE D'ÉPHÈSE ET MARTYR.

Esclave d'un citoyen de Colosse, nommé Philémon, qui avait été converti à la foi par saint Paul, et qui était devenu son hôte et son ami, Onésime ne montrait d'abord que de mauvaises inclinations. Après avoir toujours mal servi son maître, il le vola et s'enfuit. Lorsqu'il eut dissipé tout ce qu'il avait pris, il s'en alla à Rome pour s'y cacher et y chercher fortune. C'était là que la bonté de Dieu conduisait cet insensé, pour le délivrer d'une servitude bien plus triste que celle dont il avait voulu s'affranchir par la fuite. Il y rencontra saint Paul qui était captif, c'est-à-dire, enchaîné au soldat qui le gardait, mais avec qui il avait la liberté d'aller dans la ville. Il raconta au Saint ce qui lui était arrivé ; et l'illustre Apôtre, qui considérait également les grands

¹ Sismondi, *Hist. des républ. ital.*, t. III, p. 422.

et les petits, les maîtres et les esclaves, comme des frères rachetés en Jésus-Christ, lui fit connaître la gravité de sa faute, l'instruisit des vérités de la religion chrétienne, le convertit et le baptisa. Depuis ce temps-là, il le regarda toujours comme son fils, et un fils qui lui était d'autant plus cher qu'il l'avait engendré à Dieu dans les chaînes.

L'Apôtre souhaitait de le retenir auprès de lui, afin qu'il lui rendit les services que Philémon lui-même aurait été bien aise de lui rendre ; mais il ne voulut pas le faire sans le consentement de celui à qui il appartenait : c'est pourquoi il le lui renvoya, et lui écrivit en même temps pour le conjurer de pardonner à cet esclave et de le traiter même comme son Frère en Jésus-Christ, ajoutant qu'il s'obligeait à lui pour tout ce qu'Onésime pouvait lui devoir, et qu'il demeurerait sa caution.

Philémon reçut Onésime avec toute la charité chrétienne. Non content de lui pardonner sa faute, il lui accorda la liberté et le renvoya à Rome pour assister saint Paul. L'Apôtre se servit de lui dans le ministère de l'Évangile, et il le fit porteur, avec saint Tichique, de la lettre qu'il écrivit aux Colossiens. Il fut ensuite évêque d'Éphèse, après le martyre de saint Timothée.

Lorsque saint Ignace, évêque d'Antioche, fut conduit à Rome pour y être exposé aux bêtes de l'amphithéâtre, saint Onésime fut député par son Église, avec son diacre Burrhus, pour l'aller saluer à Smyrne, chez saint Polycarpe, où il s'était arrêté. Avant de partir de Smyrne, saint Ignace écrivit aux fidèles d'Éphèse une lettre, pleine des sentiments de la reconnaissance et de l'estime qu'il avait pour leur évêque et pour eux. C'est une des sept excellentes lettres du saint Martyr, de la conservation desquelles l'Église est redevable aux soins de saint Polycarpe.

Dans cette lettre, Ignace représente l'évêque Onésime comme un prélat dont on ne pouvait assez louer la charité. Il se félicite d'avoir pu quelque temps jouir de sa compagnie, et il juge de là combien les chrétiens d'Éphèse étaient heureux de le posséder. Sur le récit qu'il s'était fait faire de l'état de cette Église, il paraît qu'elle était très-florissante, et que saint Onésime, marchant sur les traces de saint Jean et de saint Timothée, avait grand

soin de l'entretenir dans la pureté de la foi, dans la piété et dans sa première discipline. Il loue ce charitable et vigilant pasteur du soin qu'il avait de nourrir son troupeau de la vérité, d'en bannir toute hérésie et toute division.

Après avoir comblé les Ephésiens de beaucoup d'éloges, il conclut qu'ils étaient dignes d'avoir un évêque tel qu'Onésime. Aussi voit-on qu'ils vivaient avec lui dans une parfaite concorde, et que « la grâce les faisait tous concourir en Jésus-Christ pour se soumettre à ceux qui le représentaient, c'est-à-dire aux prêtres et à l'évêque, et pour rompre ensemble un même Pain de vie qui nous communique l'immortalité. » Le Saint remarque encore que leur Église avait toujours été très-célèbre entre les autres, qu'ils s'étaient trouvés parfaitement unis, conformes en tout aux Apôtres, et il relève l'immense avantage qu'ils avaient eu d'être instruits par saint Paul.

Comme saint Onésime, malgré la persécution, prêchait avec beaucoup de courage, le Proconsul d'Asie le fit arrêter et le soumit à la torture ; mais ne pouvant le vaincre, il l'envoya à Rome, vers Tertulle, gouverneur de la ville, qui lui en voulait aussi parce qu'il avait converti la femme d'un de ses amis et lui avait persuadé de garder la continence. Après qu'il eut longtemps conféré avec lui, et reconnu sa persévérance, il le fit emprisonner et maltraiter durant dix-huit jours, au bout desquels il le chassa de Rome avec ses compagnons. Mais le Saint étant arrivé à Pouzzoles, se mit à prêcher l'Évangile ainsi qu'auparavant, avec un très-grand profit ; de sorte que Tertulle y envoya ses satellites qui le ramenèrent à Rome, où il le fit fouetter par quatre bourreaux, jusqu'à lui déchirer tout le corps, le menaçant même de lui couper les membres s'il ne sacrifiait aux dieux ; mais ce fut en vain. Enfin il fut couché à la renverse par terre, on lui rompit les jambes et les cuisses avec des barres de fer, et il rendit son âme à Dieu, le 16 février.

Le Martyrologe romain ajoute qu'il subit aussi le supplice de la lapidation, et qu'après avoir été d'abord enterré à Rome, son corps fut dans la suite transporté à Éphèse.

SAINTE JULIENNE DE NICOMÉDIE,

VIERGE ET MARTYRE.

Il y avait dans la ville de Nicomédie un sénateur nommé Evilase, ami intime des empereurs. Il rechercha en mariage une fort belle personne nommée Julienne, fille d'Africanus, homme idolâtre, et des plus opiniâtres païens. La mère de Julienne vivait dans la débauche, mais sa fille se fit chrétienne dès son enfance. Evilase donc la demanda en mariage, et ses parents estimant qu'il leur faisait beaucoup d'honneur, la lui accordèrent contre son gré. Mais Julienne se voyant pressée de l'épouser, lui fit dire qu'elle n'y consentirait pas qu'il n'eût obtenu de l'empereur la dignité de préfet, qui était la première charge de la magistrature. Cette condition sembla fort dure à Evilase, mais il était tellement épris, que pour lui plaire il employa tout son crédit, et acheta bien cher cet office. Il en avertit ensuite Julienne, et lui fit savoir qu'elle serait mariée à un préfet.

La Sainte n'ayant plus rien à opposer, lui manda qu'elle était chrétienne, et qu'elle n'épouserait jamais un homme qui fût d'une autre religion que la sienne; c'est pourquoi elle le pria d'embrasser la foi de Jésus-Christ, afin que leur mariage fût béni de Dieu, et qu'ils pussent vivre ensemble dans une sainte union; et parce que, disait-elle, s'ils étaient de différentes religions, quoique leurs corps fussent joints, leurs cœurs seraient séparés.

Evilase furieux de ce message, en avertit aussitôt le père de la sainte jeune fille. Comme ils étaient tous deux païens et ennemis jurés des chrétiens, ils s'irritèrent contre Julienne. Son père lui parla d'abord avec tout l'artifice et toutes les belles paroles que l'amour paternel et le zèle des faux dieux lui put fournir. Il tâcha de l'attirer à sa volonté, qui était de lui faire épouser ce grand seigneur, et voyant qu'il n'y gagnait rien, il y ajouta les menaces; puis il en vint aux fouets, à la prison et aux fers; enfin voyant que Julienne ne le voulait pas épouser qu'il ne fût chrétien, il la livra à Evilase pour la châtier.

Evilase, en qualité de préfet, la fit comparaître à son tribunal, et encore qu'il fût tout irrité, néanmoins sa parfaite beauté lui

toucha tellement le cœur, qu'il sentit un rude combat entre l'amour et la haine; enfin, restant vaincu, il lui parla doucement et l'exhorta de le prendre pour son mari, l'assurant qu'il ne l'empêcherait pas d'être chrétienne, il lui dit même qu'il le voudrait être, n'eût été qu'il craignait que les empereurs ne le fissent mourir : qu'il lui conseillait en père et en ami tout ce qui était pour son bien, et que si elle ne le voulait pas croire, il lui en coûterait la vie, qu'on lui arracherait avec les plus cruels tourments que l'on pourrait inventer. La sainte fille, déjà prévenue de son céleste Époux, ferma ses oreilles aux sifflements de ce serpent infernal, et lui répondit fort courageusement que quand il la devrait faire brûler toute vive, la faire dévorer par les bêtes ou mettre en pièces, elle ne changerait point de résolution.

Le préfet courroucé de sa réponse, la fit cruellement fouetter avec des nerfs de bœuf, lui disant que ces fouets n'étaient que le commencement des tourments qu'il lui ferait souffrir; mais elle répondit qu'elle espérait que Dieu lui donnerait la force et le courage de les supporter tous, et qu'il s'en lasserait plutôt qu'elle. Le juge la fit pendre par les cheveux, et si longtemps que ses yeux s'obscurcirent, et que ses sourcils remontèrent jusqu'au front; en même temps il lui fit brûler les côtés avec des pelles de fer ardentes, et lui fit percer les mains avec un fer chaud : puis il la renvoya en prison; alors la Sainte, voyant son corps tout déchiré, et couvert de si douloureuses plaies, se tourna vers son divin Époux, et le supplia de la délivrer de ces peines, comme il avait préservé Daniel dans la fosse aux lions, les trois enfants dans la fournaise de Babylone, et sainte Thècle des bêtes farouches et du feu.

Pendant qu'elle faisait cette prière, le diable lui apparut sous la forme d'un Ange de lumière, et lui dit que le préfet avait préparé de si horribles tourments que Dieu ne voulait pas qu'elle les endurât, mais qu'au sortir de cette prison elle sacrifiât. Elle lui demanda qui il était : il répondit qu'il était un Ange de Dieu, envoyé par lui vers elle pour la détourner de souffrir tant de cruautés. Elle s'aperçut que ce conseil était plutôt d'un ange de ténèbres que de lumière; elle supplia Notre-Seigneur de lui dé-

couvrir sa volonté, et de lui faire savoir l'état de celui qui la voulait tromper sous le masque d'un Ange. Aussitôt elle entendit une voix du ciel qui lui dit : « Julienne, aie bon courage, car je suis avec toi : saisis-toi de celui qui te parle, je te donne la puissance de lui faire dire son nom. »

Aussitôt Julienne se trouva saine et libre, et s'étant relevée de terre, elle aperçut le diable enchaîné à ses pieds, qu'elle traita comme un esclave fugitif, lui demandant qui il était, pourquoi il était venu là, et qui l'avait envoyé. Le diable, forcé par la vertu invisible de Notre-Seigneur, confessa la vérité, et dit qu'il était un des principaux ministres de Satan qui l'avait envoyé ; que c'était lui qui avait séduit Ève ; qu'il avait excité Cain à massacrer son frère, Nabuchodonosor à élever sa statue, Hérode au massacre des Innocents, Judas à vendre son maître, et ensuite à s'aller pendre ; les Juifs à lapider saint Étienne, et Néron à faire mourir saint Pierre et saint Paul.

Le diable lui dit tout cela ; et il est aisé de voir, encore qu'il soit un lion furieux qui déchire ceux qui s'approchent de lui sans craindre ses griffes, que les humbles qui se défient d'eux-mêmes, et s'arment de l'esprit de Jésus-Christ ne le redoutent point, puisqu'une simple fille l'a pu surmonter ; car la Sainte l'ayant oui parler, le lia derechef, et le brisa de coups, que ce fier monstre témoignait ressentir, se plaignant étrangement de ce qu'après en avoir tant vaincu, il était si rudement outragé par une fille. Il vomissait contre Satan qui l'avait envoyé, sachant bien qu'il ne pouvait résister à la pureté de cette vierge et à la force de son sang.

Le préfet commanda que si Julienne était encore en vie, on l'amenât au tribunal. Elle parut devant lui plus belle que jamais. Evilase fut bien étonné, mais il fut si aveuglé qu'il attribua les miracles faits par la vertu de Dieu, à des enchantements : il fit chauffer un four, et y fit jeter sainte Julienne, qui, regardant son Époux céleste avec amour, le supplia de la favoriser en ce combat. Alors le feu s'amortit, et par ce nouveau miracle le peuple s'émut, et commença de crier qu'il n'y avait point d'autre dieu que le Dieu de Julienne : de sorte qu'il se convertit plus de

cinq cents hommes que le préfet fit massacrer sur-le-champ, et environ cent trente femmes qui embrassèrent la foi chrétienne et ne cédèrent en rien aux hommes.

Tout cela ne servait qu'à animer de plus en plus la rage du préfet, qui fit jeter cette vierge dans une grande chaudière d'huile bouillante ; mais elle y trouva du rafraîchissement, et l'huile bouillante rejaillit par la permission divine sur les bourreaux et sur les gentils qui s'en approchaient de trop près, en sorte que beaucoup moururent aussitôt. Le préfet, ne sachant plus que faire, la condamna à avoir la tête tranchée. Comme elle allait au supplice, le diable excitait les bourreaux à la tuer vite pour être délivré de ses mains ; mais la Sainte, le regardant d'un visage sévère et terrible, le fit trembler de peur qu'elle ne le tourmentât de nouveau, de sorte qu'il disparut. Julienne, pleine de joie, pria Notre-Seigneur, puis elle tendit le cou au bourreau, et son esprit s'envola au ciel pour y recevoir les deux couronnes de la virginité et du martyre.

Une vertueuse dame, nommée Sophie, qui allait à Rome, passant par Nicomédie, emporta ses reliques, et fit bâtir une église où elles furent révérees. Le malheureux préfet Evilase fut châtié par la main du Très-Haut, et paya dès cette vie la peine de sa cruauté ; car s'étant embarqué, le vaisseau périt par une grosse tempête, et tous ceux qui y étaient furent submergés ; lui seul pour sa plus grande misère fut poussé par les vagues au bord d'un désert, où il servit de nourriture aux bêtes.

Cette sainte Martyre mourut à l'âge de dix-huit ans, l'an de Notre-Seigneur 299, sous l'empire de Dioclétien et de Maximien. Sa vie fut écrite par Métaphraste, et rapportée par Surius. Il en est fait mention dans le Martyrologe romain, et dans ceux de Bède, d'Usuard, d'Adon, qui mettent sa translation le 16 de février : le cardinal Baronius en parle dans ses Annotations, et au troisième tome de ses Annales, et les Grecs en leur Ménologe, le 21 de décembre. Le Pape saint Grégoire, écrivant à Fortunat, évêque de Naples, parle de ses reliques aux épîtres 84 et 85.

(RIBADÉNÉIRA.)

Les reliques de sainte Julienne furent d'abord transportées par

la Matrone Sophie, sur le territoire de Pouzzoles à un mille de la mer.

La crainte des Lombards qui ravagèrent l'Italie vers l'an 568, les fit porter à Cumes, qui était alors une place forte. Nous voyons que trente ans après, saint Grégoire ordonna la dédicace d'une église à Naples où l'on devait mettre des reliques de sainte Julienne et de saint Séverin l'apôtre de Bavière, dont le corps était à Lucullane entre Naples et Pouzolles. Le reste du corps de sainte Julienne fut transporté de Cumes à Naples l'an 1207, et mis dans le monastère des religieuses de sainte Marie de Donna-romita, qui firent la dépense de bâtir une nouvelle église en son honneur. Cette translation qui est comptée pour la troisième, se fit le 23 de février, jour auquel on établit une fête pour en conserver la mémoire : et ce fut principalement depuis ce temps que le culte de sainte Julienne devint célèbre par tout le diocèse et le royaume de Naples, où l'on a vu depuis un grand nombre d'églises dédiées sous son nom. Les auteurs napolitains disent que ses saintes reliques sont toujours demeurées depuis dans le monastère de Donna-romita.

SAINT ÉLIE, SAINT JÉRÉMIE,

SAINT ISAÏE, SAINT SAMUEL, SAINT DANIEL, SAINT PORPHYRE,
SAINT SÉLEUCUS ET LEURS COMPAGNONS,

MARTYRS EN PALESTINE.

L'an de Jésus-Christ 309, lorsque l'empereur Galère-Maximien continuait la cruelle persécution de Dioclétien, cinq chrétiens venus d'Égypte entrèrent à Césarée, où ils furent arrêtés aux portes de la ville par les gardiens qui leur demandèrent qui ils étaient et d'où ils venaient. Ils déclarèrent sincèrement qu'ils étaient d'Égypte, qu'ils venaient de Cilicie, et qu'ils retournaient dans leur pays. Ils avouèrent qu'étant chrétiens ils étaient allés visiter leur frères condamnés aux mines pour leur religion, et qu'ils venaient à Césarée rendre les mêmes devoirs à ceux qui étaient détenus dans les prisons pour un semblable sujet. Sur leur déclaration ils furent enchaînés comme des scélérats qu'on aurait surpris dans le crime, et on les conduisit au tribunal du

gouverneur Firmilien, l'un des plus violents d'entre les persécuteurs, qui ayant entendu leur confession de foi, les fit enfermer dans la prison.

Le lendemain qui était le 16 février, ils furent amenés devant le juge avec le célèbre saint Pamphile prêtre de Césarée¹ et quelques autres confesseurs qui étaient prisonniers depuis deux ans. Firmilien commença l'interrogatoire par les cinq Egyptiens, qu'il fit mettre à la question. C'était un usage que sa cruauté lui avait fait suivre, de tourmenter les confesseurs de Jésus-Christ par de longs supplices, avant que de les interroger dans les formes ordinaires. Après avoir essayé de diverses tortures, et trouvé leur confiance inébranlable, il s'avisa enfin de les faire parler. Il s'adressa à celui qui paraissait être le premier et lui demanda son nom, son pays et sa profession. Le Martyr ne se souciant pas de découvrir son nom, ni ceux de ses compagnons, tels qu'ils les avaient reçus de leurs parents, parce que c'étaient apparemment des noms de divinités païennes comme on les donnait en Egypte, en déclara d'autres pris de l'histoire de l'Ancien Testament. Il dit au juge qu'il s'appelait Elie, et que ses compagnons se nommaient Jérémie, Isaïe, Samuel et Daniel, et qu'ils étaient de la race du vrai Israël. Firmilien sans entrer dans la pensée du Martyr, se contenta de cette déclaration et lui demanda ensuite son pays. Le prétendu Elie lui répondit conformément à sa première pensée et dit que lui et ses compagnons étaient de la ville de Jérusalem, entendant par ce terme la patrie des fidèles, que saint Paul appelle la Jérusalem céleste et la cité du Dieu vivant. Firmilien ne connaissait pas de ville du nom de Jérusalem, parce que celle que les Romains avaient détruite du temps de Vespasien et de Titus ne paraissait plus, et que celle que l'empereur Adrien avait bâtie près de ses ruines, s'appelait encore du nom de ce prince *Ælia Capitolina*, n'ayant repris l'ancien nom de Jérusalem qu'après Constantin. C'est pourquoi il voulut que le Martyr lui dit en quel pays était cette ville de Jérusalem. Voyant qu'il hésitait, et commençant à se douter qu'il y avait de la feinte dans sa déclaration, il fit redoubler sa torture, pour l'obliger à

¹ Voyez la vie de saint Pamphile, au 1^{er} juin.

lui parler nettement. Le Martyr à qui on déchirait le corps à coups de fouet, ayant les mains liées derrière le dos et les pieds serrés dans la machine de bois qu'on appelait le *nerf*, soutint toujours qu'il avait dit la vérité. Comme il se vit pressé de marquer le lieu et la situation de cette ville inconnue, il dit qu'elle était à l'Orient, et dans le lieu même où se levait le soleil, avouant en même temps qu'elle n'était habitée que par les adorateurs du vrai Dieu. Cependant on le tourmentait toujours cruellement, et chacun était étonné de le voir au milieu des supplices aussi libre, aussi tranquille que s'il n'eût pas eu de corps. Il se mit à poursuivre son allégorie sur la Jérusalem spirituelle, comme un autre aurait raconté une histoire. Le juge lui entendant faire la description des beautés et des richesses de cette ville, crut que les chrétiens formaient quelque entreprise contre l'empire, qu'ils méditaient quelque révolte pour secouer le joug des empereurs à cause des mauvais traitements qu'ils en recevaient, et que cette ville de Jérusalem était quelque place qu'ils fortifiaient. C'est pourquoi n'ayant pu l'obliger à lui marquer sur la terre une province qu'il pût connaître, et où se trouvât la situation de cette ville, et las d'ailleurs de le voir toujours également ferme et supérieur à tous ses tourments, il le condamna à perdre la tête. Il prononça le même jugement contre les quatre autres, après avoir éprouvé leur constance par les mêmes supplices.

Après la condamnation des cinq martyrs étrangers, Firmilien fit venir saint Pamphile et les autres qui avaient si généreusement soutenu les combats qu'on leur avait livrés, et dont il espérait que le courage aurait été ralenti par une prison de deux ans. Mais il les trouva aussi invincibles que jamais, et il donna contre eux un arrêt de mort qui fut exécuté le même jour. Pamphile avait un serviteur encore jeune nommé Porphyre, qu'il avait pris soin d'élever dans la vertu et dans la science des saintes Écritures. Ce jeune homme était dans la foule, attendant parmi les autres l'issue du jugement de son maître. Lorsqu'il eut entendu prononcer la sentence, il se mit à crier qu'au moins on ne refusât point l'honneur de la sépulture aux corps des condamnés. Le juge offensé de cette hardiesse fit prendre Porphyre, l'interrogea

sur l'heure, et voyant qu'il se déclarait chrétien avec la même liberté que celle qu'il avait prise de demander le corps de son maître, il lui fit souffrir la question la plus rude malgré la faiblesse de son âge. Il lui ordonna ensuite de sacrifier aux dieux, et sur son refus il lui fit déchirer les côtés avec tant d'inhumanité, qu'on vit les os du jeune Martyr dépouillés de leur chair, et ses entrailles ouvertes. Porphyre au grand étonnement de ses propres bourreaux, demeura immobile au milieu de tous leurs efforts, sans jeter une larme ni un soupir et sans ouvrir la bouche. On continua ce cruel supplice durant un si long espace de temps que la patience du Martyr triompha enfin de celle du juge, qui ne pouvant souffrir la honte de se voir vaincu par un enfant, fit allumer un bûcher dans lequel il fit jeter Porphyre avec ordre de ne le laisser brûler que lentement, afin d'augmenter encore l'horreur de son supplice. Pour exécuter un commandement si barbare, on fit un grand espace au milieu du bûcher où l'on mit le jeune Martyr attaché à un poteau et couvert de son manteau de philosophe par-dessus les plaies de son corps. Il fut ainsi longtemps environné des flammes, chantant les louanges de Dieu, et invoquant le nom de Jésus-Christ jusqu'à ce qu'il consommât peu à peu son martyre ; et par ce moyen il prévint son maître Pamphile dans la gloire du ciel, où le catéchumène fut reçu devant le prêtre.

Un des fidèles nommé Séleucus qui avait été témoin du combat et de la victoire de Porphyre, en alla aussitôt porter la nouvelle à Pamphile, qu'on avait laissé sous la garde des soldats jusqu'à l'exécution de sa sentence qui se devait faire sur la fin du jour. Séleucus ne manqua point de relever la constance du jeune Martyr, avec les éloges qui lui étaient dus, et cette action lui valut l'honneur d'être associé à sa gloire. Les soldats le saisirent comme il commençait à embrasser les confesseurs à qui il venait de faire ce récit. Ils le menèrent sur l'heure au gouverneur, qui sans autre forme lui fit couper la tête, comme s'il eût eu dessein de lui faire rejoindre promptement le Martyr Porphyre dont il s'était rendu le courrier. Séleucus était natif de Cappadoce, et avait fait autrefois profession des armes. Comme il avait la taille

fort haute et bien proportionnée, qu'il était outre cela très-bel homme, des plus adroits et des plus robustes qu'on eût encore vus dans les armées de l'empire, il y avait acquis l'estime et l'affection des troupes, et s'était fort avancé dans les charges militaires. Il y avait cinq ans qu'il avait quitté l'épée et le service des empereurs, après avoir généreusement souffert le fouet et d'autres tourments pour la cause de Jésus-Christ, dans les premières fureurs de la persécution de Dioclétien. Depuis ce temps, il avait embrassé une autre milice tout autrement noble, en se donnant dans la retraite aux exercices de la pénitence et de la vie spirituelle. Il s'était fait le père des orphelins, le protecteur des veuves abandonnées, l'appui des faibles et de ceux qui étaient dans l'oppression, le nourricier des pauvres, le médecin et l'infirmier des malades, et avait mérité par tant d'œuvres de miséricorde et de justice, que sa charité jointe à une généreuse confession du nom de Jésus-Christ, fût enfin couronnée par le martyre, et récompensée de la gloire éternelle.

Outre ces sept Martyrs, Firmilien en fit encore mourir cinq autres qui furent Théodule et Julien, dont nous parlerons au jour suivant ; le prêtre Pamphile, Valens, diacre d'Ælia, c'est-à-dire de Jérusalem, et Paul de Jamnie que nous rapporterons au premier jour de juin. Pour ce qui est de Porphyre, de Séleucus et des cinq Martyrs Egyptiens qu'on ne connaît que sous les noms des Prophètes qu'ils se donnèrent durant leur confession, ils sont honorés dans l'Église latine le 16 février, qui est le jour même de leur martyre.

- Les corps de ces Saints demeurèrent, par ordre du gouverneur, exposés pendant quatre jours et quatre nuits sous la garde des soldats pour être dévorés. Mais on ne vit paraître ni bête, ni oiseau de proie dans tout ce temps. De sorte que quand on vit une protection du ciel si visible, on souffrit que les fidèles les emportassent et leur donnassent une sépulture honorable.

SAINT SÉRÈNE ET SAINT ZÉNAS.

Ces deux Saints, issus d'une famille illustre de la Galicie, apprirent ensemble la bonne nouvelle du salut éternel apporté au

monde par Notre-Seigneur Jésus-Christ. C'était aux premières années du 1^{er} siècle. Avides de s'instruire dans la science divine, ils quittèrent leur pays, leurs parents, leurs familles et gagnèrent Rome, où saint Justin, l'illustre apologiste de la religion chrétienne, leur exposa ses dogmes avec une extrême bienveillance. Transportés de joie, ils reçurent le Baptême, et avec les écrits de ce grand Saint ils regagnèrent leur pays, qu'ils convertirent. — Leur vie fut dès lors un apostolat. Ils catéchisaient les nouveaux chrétiens, prêchaient d'exemples plus encore que de paroles ; et constamment fermes dans la foi, riches de piété et d'œuvres saintes, ces deux amis, pendant que leurs âmes s'envolaient au séjour bienheureux, laissèrent leurs corps à la terre, le 16 février de l'an 160.

Salazar, qui nous fournit ces détails, ajoute que Sérène (Serenus), qui était marié et père avant sa conversion, laissa une postérité de saints Confesseurs ou Martyrs. Son fils Quintus Serenus fut martyr de la foi ; son petit-fils fut le précepteur de l'empereur Gordien. Salazar cite aussi parmi ses descendants Serena qui fut la pieuse épouse de l'empereur Philippe.

SAINT SIMÉON,

ÉVÊQUE DE METZ.

Siméon florissait au 1^{er} siècle, par sa sainteté et ses miracles, et par les nombreux idolâtres qu'il amena à la foi chrétienne. Mais son histoire est pleine d'incertitudes. On sait seulement qu'il fut inhumé dans la crypte de Saint-Clément avec ses prédécesseurs, et que Dieu honora son tombeau de beaucoup de grâces et de guérisons miraculeuses. Saint Angelramne, son successeur au 8^{me} siècle et en même temps abbé de Sénones, envoya à cette abbaye le corps de saint Siméon, que de nombreux miracles illustrèrent au point qu'il devint un pèlerinage très-renommé. Voyez au 5 janvier la vie de saint Angelramne.

SAINT FAUSTIN,

ÉVÊQUE DE BRESCIA.

Ce Saint sortait de la famille qui a donné à l'Eglise saint Faustin et saint Jovite. Ses vertus éminentes l'élevèrent sur le siège

épiscopal de Brescia, où il succéda à saint Ursicin. Son zèle éclata dans la sainte ardeur avec laquelle il purgea son diocèse de tous les restes d'idolâtrie qui le troublaient encore ; et il ramena son troupeau à la foi et aux vertus chrétiennes plus encore par l'exemple de sa vie que par ses prédications.

Après avoir gouverné saintement son Eglise durant beaucoup d'années, il alla recevoir des palmes éternelles le 16 février de l'an 350. Ses reliques sont vénérées à Brescia, dans l'église de Sainte-Afre.

SAINT HONEST,

MISSIONNAIRE.

Honest (Honestus), était un saint prêtre, disciple de saint Saturnin de Toulouse. Il alla prêcher la foi dans la Navarre, et ses succès lui amenèrent un autre disciple qui resta sept ans avec lui. Ce disciple était saint Firmin, enfant de Pampelune, qui sera un jour l'un des illustres évêques d'Amiens.

Dès que saint Honest découvrit que Firmin, son élève, était assez fort pour instruire les peuples et propager la foi, il le conduisit à saint Honorat, successeur de saint Saturnin. Honorat l'ordonna prêtre et le retint auprès de lui comme un utile auxiliaire.

Saint Honest mourut quelque temps après ; on ignore les détails de sa fin bienheureuse. Mais comme il avait traversé les jours de persécution, quelques-uns l'ont mis au rang des Martyrs. Sa fête est marquée au 16 février.

Une partie de ses reliques est conservée à Toulouse. On en avait aussi à Paris, dans l'église de Saint-Denis-de-la-Chartre, à Hierres près Paris dont il est patron, et en quelques autres lieux.

SAINT MARTIN D'ARMORIQUE,

SOLITAIRE.

Né dans la petite Bretagne, vers l'an 368, Martin qui devait être le puissant seigneur de Rosmeur, ne reçut que de bons principes et de pieux exemples de ceux qui l'entourèrent dans son enfance ; et il profita de ses avantages pour ne chercher qu'à faire le bien.

Il étudia dans l'abbaye de Landévennec, où il se fit remarquer par son recueillement, sa douceur et sa vie austère. On voyait qu'il grandissait pour le ciel. Il se retira dans une solitude avec saint Biabile ; et il se plut à rendre mille services à tous les infortunés.

On lit dans sa vie que Dieu le signala par des miracles à la vénération des pauvres gens, dont il était l'appui et le consolateur.

Il vécut dans la persévérance et il mourut de la mort des Saints. On l'honore le 16 février.

SAINT TYGRIDE,

ARCHIDIACRE DE CLERMONT.

Jacques Branché expose ainsi sa notice :

« Saint Tygride, grand seigneur et plus grand saint, vivait sous l'empire de Constantin le Grand. Le lieu de sa naissance fut la ville de Clermont. Il eut pour frère saint Allyre, évêque d'Auvergne, de qui il fut l'archidiacre et le coadjuteur. Il employa diligemment ses tendres années à l'exercice des lettres et de la vertu, et il en montra des traits si grands pendant l'administration de son office d'archidiacre, qu'il attirait à lui les cœurs les plus endurcis.

« Dieu autorisait sa parole par ses miracles, donnant la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, chassant les démons des corps qu'ils possédaient.

« Enfin chargé de mérites et lassé du travail de ses prédications fréquentes dont il soulageait son frère et son évêque saint Allyre, il rendit glorieusement son âme à Dieu l'an soixante-quinzième de son âge, le 16 février 388. Son corps repose en l'abbaye de Saint-André, au faubourg de Clermont.»

SAINT TANTON OU TANCON,

ÉVÊQUE DE WERDEN.

Tanton ou Tancon était né en Écosse d'une famille chrétienne; élevé dans l'abbaye d'Amabarik, il y fut ensuite reçu moine. Bientôt il mérita, encore plus par sa piété que par sa science, d'être élevé à la dignité d'abbé ; mais le désir ardent qu'il avait

de verser son sang pour Jésus-Christ, lui inspira la résolution d'aller prêcher l'Évangile en Allemagne, à l'exemple de Patton son prédécesseur, devenu évêque de Werden en Westphalie. Il ne s'attendait pas qu'il serait élu pour lui succéder sur le siège épiscopal de cette ville.

Son zèle reçut par l'imposition des mains une nouvelle activité ; il ne s'occupa plus que de l'accroissement de l'empire de Jésus-Christ. Pénétré de douleur à la vue des désordres des mauvais chrétiens, il les peignait avec les couleurs les plus fortes et les plus capables d'en inspirer de l'horreur. Quelques scélérats endurcis dans le crime ne purent souffrir que le saint Pasteur condamnât si hautement leur conduite ; ils se jetèrent sur lui avec fureur, et l'un d'entre eux lui porta un coup de lance dont il mourut vers l'an 815.

Ainsi que saint Patton, son prédécesseur, il était en grande faveur auprès de Charlemagne. Il est honoré le 16 février, comme martyr.

LA BIENHEUREUSE PHILIPPE DE MARÉRIA.

La bienheureuse Philippe vint au monde à Maréria, dans le territoire de Cieula, au diocèse de Riéti. Elle eut pour père Don Piétro et pour mère Dona Impératrice, l'un et l'autre issus d'une famille distinguée par sa noblesse et par son opulence. Impératrice étant enceinte de Philippe, vit en songe un pèlerin d'une beauté ravissante, qui lui présentait une branche de palmier fleuri, par où elle comprit que l'enfant qu'elle portait dans son sein fleurirait un jour en vertus, et mériterait des palmes, par les victoires qu'elle remporterait sur l'ennemi du genre humain, auteur de toutes les passions déréglées.

La naissance de Philippe causa une grande joie à ses parents, et dès son enfance elle leur donna beaucoup de satisfaction. A mesure qu'elle croissait en âge, elle croissait aussi en piété, en vertus et en talents. Elle apprit avec une extrême facilité la langue latine, qu'elle posséda parfaitement, et son père lui ayant donné un maître pour l'Écriture-Sainte, elle s'appliqua avec ardeur à cette étude, et en profita d'autant mieux, qu'elle tâchait

de suivre et de mettre en pratique toutes les maximes et les préceptes salutaires, qu'elle trouvait dans cet ouvrage divin. Le bonheur qu'elle eut de connaître saint François d'Assises, qui logeait avec ses religieux chez ses parents, quand il visitait la vallée de Riéti, favorisa ses dispositions. Elle apprit du saint Patriarche le mépris qu'elle devait faire des vanités du monde, si elle ne voulait courir le risque d'être enveloppée dans la condamnation prononcée contre les mondains.

Elle avait disposé de son cœur à l'insu de sa famille et s'était choisi Jésus-Christ pour époux. Aussi, quand son père voulut la marier, refusa-t-elle constamment le parti qu'on lui proposait, et ce fut en vain qu'elle fut sollicitée à diverses reprises, de rompre son premier engagement. Elle garda inviolablement la fidélité qu'elle avait promise à son Seigneur.

Cependant la crainte de céder aux tentations, ou le désir de se soustraire aux importunités de sa famille, lui fit prendre la résolution de se couper les cheveux, en signe de consécration, et de se retirer avec quelques vierges pieuses, sur la montagne de Maréria, pour y vivre en solitude et y commencer les pratiques de la pénitence, en attendant qu'il plût à Dieu de les éclairer sur leur véritable destination.

Tommaso, frère de la Bienheureuse, ne pouvant refuser son admiration à la constance de sa sœur, qui sacrifiait les plus brillants avantages à l'exécution de son pieux dessein, vint la trouver dans sa retraite et lui offrit de faire bâtir une maison auprès de l'église de Saint-Pierre, à Maréria, maison où elle pourrait demeurer avec ses compagnes, et vaquer à ses saints exercices avec plus de sûreté que sur la montagne qu'elle habitait. Elle accepta la proposition de Tommaso, et lorsque le monastère fut construit, elle y entra avec les filles qui l'accompagnaient, et elles embrassèrent la règle de Sainte-Claire. Une sœur de Philippe, qui était fiancée, et plusieurs de ses parentes furent touchées de sa vocation, et vinrent se consacrer à Dieu par des vœux solennels, dans le nouvel établissement.

Philippe, enchantée des succès que le Seigneur donnait à ses soins et à sa persévérance, se livra sans réserve à la conduite

spirituelle de ses filles, les prévenant dans tous les exercices de piété et d'humilité et les portant à remplir leurs devoirs, par son exactitude à satisfaire aux siens. Elles eurent pour premier confesseur Roger, religieux dont la doctrine était saine et les mœurs pures, et qui trouva dans Sœur Philippe une âme d'autant plus facile à diriger vers le bien, qu'elle avait une parfaite soumission à ses conseils.

Cette vertueuse fille, si sensible et si compatissante pour le prochain, exerçait sur elle-même tant d'austérités que sa santé en fut détruite. Elle était accablée de douleurs, mais les considérant comme des faveurs du ciel qui devaient perfectionner sa vertu, elle répétait sans cesse, à l'exemple de David : « Mon Dieu, vous êtes notre refuge, notre force et notre aide, dans les tribulations qui nous ont attaquées avec excès. »

Dans le cours de ses méditations, elle s'était beaucoup arrêtée sur le malheureux état des pécheurs, elle en était pénétrée de tristesse, et pour les retirer du vice, elle employait les prières et leur faisait des exhortations si touchantes, que plusieurs revinrent de leurs égarements, après l'avoir entendue.

Dieu, qui pour récompenser la ferveur que sa Servante apportait dans l'oraison, ne lui avait jamais rien refusé de ce qu'elle avait demandé, lui fit connaître que le temps des récompenses était enfin arrivé. Elle annonça sa mort à ses filles, trois jours avant l'événement, et leur dit les choses les plus tendres et les plus édifiantes.

Elle mourut dans la paix du Seigneur le 16 février, et ses funérailles proclamèrent sa sainteté par les prodiges qui s'y accomplirent.

LE VÉNÉRABLE THOMAS ABEL,

CONFESSEUR DE LA FOI.

Thomas Abel était chapelain de la pieuse reine Catherine, femme de Henri VIII, roi d'Angleterre. C'était un prêtre plein de foi et de zèle. Ayant désapprouvé le divorce de Henri VIII, et soutenu que Henri ne pouvait se faire reconnaître chef de l'Église anglicane, il subit un cruel martyre, car il fut étranglé par lo

bourreau, puis éventré, et enfin écartelé à Smith-Field, le 16 février 1540.

LE VÉNÉRABLE MARIEN ARCIÉRO.

Marien, fils de pieux ouvriers, eut le bonheur d'avoir une mère qui priaît sans cesse la très-sainte Vierge de lui obtenir un enfant qui marchât sur les traces de son divin Fils, et sa prière fut exaucée. Marien naquit en l'an 1707, dans le royaume de Naples. Un ecclésiastique attaché aux missions le prit avec lui pour instruire les petits enfants. Son maître lui trouva tant de vertu, et en même temps une si remarquable intelligence, que lorsqu'il eut dix-huit ans, il le fit étudier chez les Jésuites. En 1731, il fut admis au sacerdoce. Les missionnaires, dits de la Conférence, qui brillaient à Naples, le reçurent dans leur Congrégation et le chargèrent d'enseigner la doctrine chrétienne à l'hôpital et à l'arsenal ; il le fit avec beaucoup de succès. L'évêque de Cassano l'admit parmi les chanoines de sa cathédrale, en le destinant à l'instruction des enfants. Il s'en acquitta si bien que les parents venaient assister à ses catéchismes. Il ramena ainsi beaucoup de pécheurs de leurs désordres, et quelques maisons religieuses de leur attiédissement.

Après la mort de l'évêque de Cassano, il rentra à Naples avec une grande pauvreté et une santé délabrée. C'était en 1751.

Quand les Jésuites furent supprimés à Naples, Marien Arciéro dut prendre la direction des missionnaires de la Conférence. Il les ranima et les soutint, et pendant vingt ans il leur fit deux instructions par semaine. Il mourut le 16 février 1788, en odeur de sainteté. Dieu signala sa sainteté par des miracles ; en sorte que l'on commença le procès de canonisation. Les Napolitains ont une grande confiance en son intercession.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTÉ VIERGE.

Notre-Dame d'Éphèse. — La fête de saint Onésime, évêque d'Éphèse, rappelle le souvenir du temple que les Éphésiens, instruits dans la foi par saint Paul et par saint Jean, avaient élevé à la Mère de Dieu. Là où leurs pères avaient adoré le démon sous

le nom de la grande Diane, ils honoraient la très-sainte Vierge, dont saint Jean, son fils bien-aimé, leur avait si souvent raconté les vertus et la toute-puissante bonté. Aussi la ville d'Éphèse se distinguait-elle entre toutes les villes d'Asie par son amour de la Mère de Dieu. Elle le montra bien lorsque les évêques assemblés en concile dans ses murs, condamnèrent l'hérésiarque Nestorius qui avait osé blasphémer contre la maternité divine de Marie. Le jour où la sentence devait être prononcée, les habitants restèrent depuis le matin jusqu'au soir autour de l'église où les Pères étaient assemblés. Quand les évêques sortirent, annonçant que la Mère de Dieu avait vaincu, ils les reconduisirent avec des flambeaux, les femmes brûlant des parfums devant eux. On alluma des lampes par toute la ville qui témoigna, par sa joie, de sa dévotion envers la Reine du ciel.

MARTYROLOGE ROMAIN ¹.

La fête de saint Onésime, dont parle saint Paul dans l'épître à Philémon, et qu'il ordonna évêque d'Éphèse après la mort de

QUARTO DECIMO KALENDAS MARTII.

- Natalis beati Onesimi, de quo sanctus Paulus Apostolus ad Philemonem scribit, quem etiam post sanctum Timotheum Ephesiorum Episcopum ordinavit, prædicationisque verbum illi commisit. Hic vinctus Romam perductus, ac pro fide Christi lapidatus, primo ibidem sepultus fuit; inde ad locum ubi Episcopus fuerat ordinatus, corpus ejus delatum est. — Cumis in Campania, Translatio sanctæ Julianæ virginis et martyris, quæ Nicomedis sub Maximiano imperatore primum a patre suo Africano graviter cæsa, deinde ab Evilasio præfecto, cui nubere recusarat, varie cruciata, et postmodum in carcerem detrusa, ubi palam cum diabolo confluxit; demum flammis ignium et ollam serventem superans, capitis decollatione martyrium consummavit. — In Ægypto, sancti Juliani martyris cum aliis quinque millibus. — Cæsareæ in Palæstina, sanctorum Martyrum ægyptiorum Eliæ, Jeremiæ, Esaiæ, Samuelis et Danielis, qui cum spontaneæ ministrassent Confessoribus in Cilicia ad metalla damnatis, inde revertentes comprehensi, et a Firmiliano præside sub Galerio Maximiano imperatore sævissime torti, gladio demum percussi sunt. Post quos sanctus Porphyrius Pamphili martyris famulus, et sanctus Seleucus Cappadox, qui iteratis certaminibus sæpe vicerant, rursus cruciati, alter incendio, gladio alter martyrii coronam acceperunt. — Aretii in Etruria beati Gregorii Decimi Placentini, qui ex archidiacono Leodiensi Summus Pontifex renunciatus, Concilium Lugdunense Secundum celebravit, Græcisque ad unitatem fidei receptis, compositis Christianorum dissidiis, Terræ Sanctæ recuperatione instituta, Ecclesiam sanctissime gubernavit. — Brixia, sancti Faustini episcopi et confessoris.

saint Timothée, en lui confiant le ministère de la prédication évangélique. Il fut conduit prisonnier à Rome, et lapidé pour la foi de Jésus-Christ. Son corps, qui y avait été d'abord enterré, fut ensuite transporté dans la ville où il avait été fait évêque.

A Cumes en Campanie, la translation de sainte Julienne, vierge et martyre, qui, sous l'empereur Maximien, fut d'abord cruellement battue à Nicomédie par son propre père, nommé Africanus, puis tourmentée en plusieurs manières par le préfet Evilase, qu'elle avait refusé d'épouser : ensuite mise en prison, où elle combattit visiblement contre le démon, jetée dans le feu, plongée dans une chaudière bouillante, elle eut enfin la tête coupée, et accomplit ainsi son martyre.

En Égypte, saint Julien qui fut martyrisé avec cinq mille autres.

A Césarée en Palestine, les saints martyrs Élie, Jérémie, Isaïe, Samuel et Daniel, Égyptiens qui, après avoir servi volontairement les confesseurs condamnés aux mines de Cilicie, furent arrêtés à leur retour, et cruellement torturés par le président Firmilien, sous l'empereur Galère Maximien ; ils périrent enfin par le glaive. Après eux, saint Porphyre, l'un des domestiques du martyr Pamphile, et saint Séleucus de Cappadoce, qui étaient souvent demeurés victorieux dans plusieurs combats, ayant subi de nouvelles tortures, reçurent la couronne du martyre, l'un par le feu, l'autre par le fer.

A Arezzo en Toscane, le bienheureux Grégoire X, natif de Plaisance, qui, étant archidiacre de Liège, fut élevé au souverain pontificat. Il tint le second concile général de Lyon, dans lequel s'opéra la réunion des Grecs, les différends des princes chrétiens furent apaisés, et le recouvrement de la Terre-Sainte résolu. Il gouverna l'Église très-saintement.

A Bresse, saint Faustin, évêque et confesseur.

Additions des autres Martyrologes.

Sainte Cécilienne, martyre en Afrique, avec saint Nondinaire et plusieurs autres chrétiens.

Saint Ézéchiél, martyr de Césarée, à la suite des Martyrs de

Palestine. Son nom est omis dans plusieurs récits. Il est nommé dans les *Actes sincères* de Thierry Ruinard, à la place de Samuel.

Saint Flavien, solitaire, honoré en Orient le 16 février.

Saint Gallon, martyr.

Saint Procule, saint Ephèbe et saint Apollone, martyrs deux jours après saint Valentin de Trani.

Sainte Roswinde et sainte Gundelinde, sœurs ou cousines de sainte Odile.

Saint Eulalius, évêque de Syracuse, au temps du Pape Symmaque, mort vers l'an 518. On admirait sa sainteté, sa générosité et ses vertus hospitalières.

Saint Just, solitaire, honoré à Clermont d'Amboise.

Saint Macrobe et sainte Lucile, martyrs en Afrique.

Sainte Ode (*Odo*), honorée ce jour en Lorraine. Elle était sœur de saint Élophé et de sainte Eucaire, qui souffrirent pour la foi sous Julien l'Apostat.

Saint Martial, martyr en Afrique.

Saint Paul de Jamnia, confesseur.

Saint Théodule et saint Julien, compagnons des saints Martyrs de Palestine, martyrisés ce jour.

Saint Tétrade, évêque de Bourges, mort en odeur de sainteté le 16 février 513.

Sainte Mechtonde (*Mechtundis*), vierge chrétienne, honorée à Eichsel, près de Bâle, en Suisse, avec les reliques de sainte Cunisse et de sainte Guibrande.

Le vénérable Geoffroy de Péronne, l'un des trente premiers disciples de saint Bernard. Il abandonna une riche fortune pour embrasser la vie monastique.

Martyrologe de la dernière persécution.

Jean-Joseph-Louis Gleize, prêtre du diocèse de Vaison, arrêté pour refus de serment, traîné dans les prisons d'Avignon, et condamné à mort par le tribunal de Vaucluse, exécuté le 16 février 1794.

Pierre-François Doby, prêtre du diocèse de Cambrai, recherché pour la même cause, arrêté en Belgique, livré à la commission

militaire établie à Bruxelles, condamné à mort, et fusillé le 16 février 1794.

Jean-Jacques Gérentes, prêtre du diocèse du Puy, condamné à mort comme réfractaire, exécuté au Puy, le 16 février 1794.

Joseph Joubert, prêtre du diocèse de Perpignan, arrêté à Toulouse, condamné sous le même prétexte par le tribunal criminel, exécuté le même jour.

Joseph-Marie Leclerc, prêtre du diocèse de Saint-Brieuc, ayant refusé le serment schismatique, fut assommé dans la rue par une bande de révolutionnaires, le 16 février 1794, et s'écria en mourant qu'il pardonnait à ses assassins. Il avait trente-et-un ans.

Claude du Grail, de noble famille, prêtre du Vivarais, ne fit pas le serment et fut livré au tribunal révolutionnaire du Puy, qui le condamna à mort le 16 février 1794.

DIX-SEPTIÈME JOUR DE FÉVRIER.

Saint Théodule et saint Julien, martyrs. — Saint Bonose, évêque de Trèves. — Saint Fintan, évêque d'Ednech. — Saint Bénédicte, évêque de Cagliari. — Saint Habet Deus, évêque et martyr, et saint Habet Deum, évêque et confesseur. — Saint Loman ou Luman, évêque de Trim. — Saint Salaman, solitaire. — Saint Ulfric, pénitent. — Saint Donat, saint Secondin, saint Romule, et leurs compagnons, martyrs. — Saint Polycrone, évêque et martyr. — Saint Lurech, évêque en Ultonie. — Saint Constable, abbé de Cava. — Le Bienheureux Evermode, évêque de Ratzbourg. — Le Bienheureux Alexis Falconieri, un des sept fondateurs de l'Ordre des Servites. — Les Bienheureux Mathias et Jean, martyrs au Japon. — Saint Eutrope, évêque de Nertobriga. — Saint Guérech ou Kirech. — Le Bienheureux Luc Belludo, Frère Mineur. — Le Bienheureux Barnabé de Terni, Frère Mineur, instituteur des Monts de piété. — Le Bienheureux Jean Gray, Frère Mineur, confesseur de la foi. — Sainte Démétride, vierge romaine. — Le Vénérable prêtre Jean Martin de Saint-Aubin, confesseur de la foi. — La Vénérable Sœur Louise Banquis. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologues. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT THÉODULE ET SAINT JULIEN,

MARTYRS.

Théodule et Julien sont du nombre des douze illustres Martyrs, que Firmilien, gouverneur de Césarée en Palestine, fit mourir l'an 309, comme nous l'avons rapporté hier, et desquels les Grecs font mémoire comme des autres. Nous ne les séparons que pour suivre le Martyrologe romain, qui les a marqués le 17 de ce mois.

Théodule était un vieillard plein de gravité et de sagesse, qui occupait un des premiers emplois de la maison de Firmilien, et qui voyait déjà les petits-fils de ses enfants. Il s'était attiré l'estime et la vénération de tout le monde, par son mérite plus encore que par son grand âge, et le gouverneur avait pour lui des égards tout particuliers, tant parce qu'il l'avait toujours reconnu fidèle, sincère, et affectionné à son service, que parce qu'il était d'ailleurs porté d'inclination à lui vouloir du bien.

Ce saint vieillard ayant été témoin du courage et de la patience invincible des cinq Martyrs venus d'Égypte à Césarée, et du jeune

catéchumène saint Porphyre, philosophe chrétien, et serviteur de saint Phamphile, se sentit transporté d'un si grand zèle, qu'à l'imitation de saint Seleuque il alla trouver les autres confesseurs dans les prisons, les embrasser, se féliciter avec eux de leur glorieux triomphe, et s'encourager réciproquement à soutenir de pareils combats pour mériter de parvenir à la même gloire.

Firmilien parut extraordinairement surpris à la nouvelle qu'on lui en apporta, et il en fut plus irrité que de tous les autres, parce qu'il était son domestique, et que cet exemple lui décourrait dans sa propre maison ce qu'il ne pouvait souffrir dehors. Il fit venir Théodule, et après de sanglants reproches qu'il lui fit, comme s'il eût été un trompeur et un ingrat à son égard, il le condamna à être mis en croix, et à subir un genre de mort semblable à celui qu'on avait fait souffrir au Dieu qu'il adorait : Théodule entendit avec joie prononcer cette sentence, heureux de terminer sa vie ici-bas comme son divin maître.

Quant à Julien, il était de Cappadoce, et nouvellement arrivé en Palestine. Les fidèles l'estimaient singulièrement pour ses rares vertus, quoiqu'il ne fût encore que catéchumène. Il apprit, en entrant à Césarée, qu'on venait d'exécuter plusieurs chrétiens à cause de leur religion ; il courut aussitôt au lieu du supplice, se jeta sur leurs corps, et les baisa respectueusement. Les soldats, témoins de ce spectacle, l'arrêtèrent et le conduisirent devant le gouverneur. Firmilien, sans s'amuser à lui faire subir un interrogatoire dont il prévoyait apparemment l'inutilité, le condamna sur-le-champ à être brûlé.

Le Saint remercia Jésus-Christ de l'avoir jugé digne de souffrir pour son nom, et il montra jusqu'au dernier soupir une tranquillité et un courage qui remplirent les bourreaux d'étonnement et de confusion.

SAINT BONOSE,

ÉVÊQUE DE TRÈVES.

Bonose, que plusieurs appellent Venoux et Venouse, fut élevé sur le siège épiscopal de Trèves en des jours difficiles. L'empereur Constance, fils indigne de Constantin-le-Grand, favorisait

alors de tout son pouvoir les ariens et l'arianisme. Les païens étaient encore très-nombreux dans le pays de Trèves; et ce fut par une constance inébranlable, par une mansuétude merveilleuse et par un grand zèle que le saint prélat, aidé de Dieu, qu'il implorait sans cesse, préserva son diocèse de l'hérésie arienne, augmenta par des conversions continuelles le nombre des disciples de la vraie foi et fit reculer le paganisme, qui presque partout abattit ses idoles.

Chéri de son troupeau, qu'il préserva des atteintes de Julien l'Apostat, saint Bonose mourut en paix dans un âge avancé, le 17 février 381. Ses reliques sont révérees à Trèves.

SAINT FINTAN,

ÉVÊQUE D'EDNECH.

Saint Fintan, né dans la province de Leinster en Irlande, vivait dans le vi^e siècle. Il eut pour disciple saint Comgal, fondateur de l'abbaye de Benchor, et maître de saint Colomban.

Il y a, suivant Colgan, vingt-quatre Saints irlandais qui portent le nom de Fintan. Mais cet auteur se trompe; il a pris pour autant de saints les lieux où l'on honore celui dont nous parlons.

Il ne faut cependant pas confondre saint Fintan d'Ednech avec saint Fintan surnommé Munnu, dont on fait la fête le 21 d'octobre.

SAINT BÉNÉDICT,

ÉVÊQUE DE CAGLIARI.

Le souverain qui gouvernait la Sardaigne vers la fin du onzième siècle, ayant demandé pour ses États un évêque au Pape Urbain II, le Pontife suprême lui envoya Bénédict, religieux du Mont-Cassin, homme pieux, instruit, habile et sage, dont Pierre le Diacre a fait ressortir le mérite, dans son livre des faits miraculeux du Mont-Cassin.

Arrivé dans l'île de Sardaigne, Bénédict dirigea merveilleusement son clergé et fit régner la vertu et la piété autour de lui.

Il mourut béni de tous, et fut inhumé dans la basilique de Cagliari, dédiée à saint Boniface. On le fête le 17 février.

SAINT HABET DEUS,
ÉVÊQUE ET MARTYR,
ET SAINT HABET DEUM,
ÉVÊQUE ET CONFESSEUR.

La ville de Luna, en Étrurie, ville aujourd'hui détruite, était autrefois un siège épiscopal, qu'on a plus tard transporté à Sarzane. Or dans le temps où Luna existait, elle eut un pieux évêque appelé *Habet Deus*, c'est-à-dire qui s'est donné à Dieu. Il vivait dans la seconde moitié du quatrième siècle, en ces jours où les Ariens s'agitaient, comme se sont agités les persécuteurs du seizième siècle, luthériens ou calvinistes.

Il lutta avec tant de force contre eux qu'on l'envoya en exil; mais il fut rappelé quelque temps après, et aussitôt rentré dans son diocèse, il reprit ses conférences pour le soutien de la vraie foi. Les Ariens n'avaient pas cédé le terrain. Il dévoila de nouveau leurs erreurs et fut injurié, puis maltraité, et enfin les ennemis de l'Église catholique lui tranchèrent la tête. Ses reliques sont vénérées à Sarzane.

Le saint évêque *Habet Deum*, c'est-à-dire « qui porte Dieu dans son cœur, » souffrit dans la persécution d'Hunéric qui résidait à Carthage. Après bien des efforts pour l'amener à l'arianisme, on l'exila dans la ville de Tamalle que gouvernait un évêque arien, nommé Antoine. Lorsque cet Antoine vit la douceur empreinte dans tous les traits d'Habet Deum, il jura qu'il lui ferait embrasser l'arianisme ou qu'Antoine cesserait d'être Antoine.

Mais, à défaut d'arguments, les tourments qu'il fit endurer à l'exilé n'ayant pu l'ébranler, il lui fit lier les pieds et les mains et fermer la bouche afin qu'il ne pût prononcer aucune parole; puis il fit répandre de l'eau sur lui, croyant par là le rebaptiser, comme s'il était aussi facile d'enchaîner la volonté et la conscience que d'enchaîner le corps. Antoine le fit délier ensuite et lui dit :

Vous êtes maintenant des nôtres; vous ne pouvez plus vous défendre d'obéir au roi.

Habet Deum lui répondit que sa foi était toujours la même et qu'il la défendrait même aux dépens de sa vie.

Ce généreux évêque n'eut pas de repos qu'il n'allât à Carthage présenter à Huneric une apologie de la foi catholique. Mais quoique très-forte et très-solide, elle ne put procurer la paix de l'Église.

SAINT LOMAN OU LUMAN,

ÉVÊQUE DE TRIM.

Ce Saint neveu, ou du moins disciple de saint Patrice, fut le premier évêque de Trim, dans le comté de Méath en Irlande. Son culte est fort ancien dans la ville de Port-Loman, qui a pris son nom. Saint Forchern, qu'il avait baptisé, lui succéda sur le siège épiscopal de Trim. L'Église d'Irlande honore saint Loman en ce jour, et le 11 d'octobre.

SAINT SALAMAN,

SOLITAIRE.

Saint Salaman vint au monde dans un lieu nommé Capersane, sur les bords de l'Euphrate. Dès qu'il eut formé le dessein de tendre à la perfection chrétienne, il choisit la vie solitaire, et la pratiqua d'une manière dont nul autre ne s'était encore avisé ; car il joignit à la solitude un silence qu'il ne rompit jamais.

Il passa le fleuve et s'alla renfermer dans une petite maison abandonnée d'un bourg situé à l'autre bord : il en boucha toutes les fenêtres et toutes les portes ; et une seule fois l'année il faisait un trou sous terre par lequel il recevait toute la nourriture dont il avait besoin, sans dire un seul mot à personne.

L'évêque du diocèse instruit des merveilles de sa vie, résolut de lui conférer le sacerdoce, et fit faire une ouverture à sa demeure pour y entrer. Il entretint longtemps le Saint sur les faveurs particulières que Dieu lui accordait : mais n'ayant pu tirer de lui une seule parole, il sortit et fit reboucher l'ouverture. Au bout de quelque temps les habitants du bourg où il était né passèrent l'Euphrate, et vinrent de nuit percer sa maison pour l'enlever. Il ne leur dit rien, et sans leur témoigner ni joie, ni répugnance, il se laissa enlever et conduire de l'autre côté : on lui bâtit un logement semblable à celui qu'il avait quitté : on l'y

mena et on l'y enferma ; et il continua d'y vivre dans un aussi grand silence qu'auparavant.

Les habitants du bourg d'où on l'avait enlevé, vinrent après quelque temps pour le ramener : ils percèrent la nuit sa maison, le prirent sans qu'il leur dit un seul mot, et il se laissa reconduire dans le lieu d'où il était sorti. L'on ne put dans la suite lui faire proférer une seule parole, et il continua jusqu'à sa mort dans ce genre de vie.

SAINT ULFRIC,

PÉNITENT.

Les parents de ce Saint, né dans le comté de Dorset, étaient anglais, d'une condition commune, mais ils se trouvèrent assez illustres d'avoir mis au monde un fils dont les vertus eurent tant d'éclat.

Il passa les premières années de sa vie dans un bourg où il avait pris naissance, à douze milles de Bristol ; il y exerça même quelque temps les fonctions du sacerdoce qui lui avait été conféré, et qu'il avait souhaité de recevoir dans un âge encore peu avancé, et plus par une ferveur inconsidérée, que par une délibération prudente ; car on dit qu'alors il ne connaissait pas trop l'étendue des obligations évangéliques, et qu'il se conduisait plus selon les sens que selon l'esprit.

Sa plus grande passion était la chasse ; et un jour qu'il s'abandonnait de tout son cœur à cet exercice, un homme se présenta tout d'un coup à lui, et sous le visage et l'habit d'un pauvre, lui demanda pour aumône un écu neuf. En ce temps-là, il y avait en Angleterre, sous le règne d'Henri 1^{er} une monnaie nouvelle, que cette nouveauté rendait assez rare.

Ulfric répondit à ce pauvre, qu'il ne savait s'il avait sur lui une de ces pièces neuves. « Regardez dans votre bourse, lui dit cet homme, vous y trouverez deux pièces de cette sorte. »

A cette réponse, Ulfric regarda ce pauvre avec beaucoup de surprise, et trouvant qu'il lui avait dit la vérité, il lui donna volontiers ce qu'il lui avait demandé. Après que cet homme eut l'argent :

« Soyez, lui dit-il, récompensé de votre aumône, par Celui pour l'amour duquel vous me l'avez donnée. Je vous annonce de sa part que bientôt vous passerez de ce lieu dans un autre, et de cet autre-là dans un troisième, où vous trouverez le repos, et où vous persévérerez jusqu'à la fin de vos jours dans le service du Seigneur, qui vous recevra par la suite au nombre de ses élus dans le ciel. »

Peu de temps après cet événement, le Saint, en qualité de pauvre prêtre, s'attacha au service du seigneur du village où il était né : ce seigneur le nourrissait à sa table. Il commençait dès lors à se mortifier autant qu'il pouvait, et se défendit absolument l'usage de la viande. Mais soupirant chaque jour de plus en plus après le bonheur de la vie solitaire, il demanda à son seigneur la permission de le quitter, et s'en alla dans un endroit éloigné de plus de trente milles de celui qu'il abandonnait, où le Saint-Esprit lui ayant inspiré de se mettre dans une cellule près d'une église, il s'y ensevelit avec Jésus-Christ.

Il s'y imposa beaucoup de travaux, s'y prescrivit les exercices les plus pénibles du corps et de l'esprit, et y reçut du Ciel une abondance de grâces qui le soutinrent dans les pratiques de la pénitence. Il poussait si loin l'abstinence et le jeûne, il veillait les nuits avec tant d'assiduité et de ferveur, et il se condamnait à des austérités si rigoureuses, que sa peau collée à ses os, et toute sa chair desséchée, le faisaient paraître aux yeux des autres, un homme tout spiritualisé.

Il portait un rude cilice sous un vêtement grossier ; et trouvant qu'il s'était trop endurci à ce genre de mortification, il prit une cuirasse que son ancien seigneur lui rapporta ; il consacra cet instrument de guerre pour le servir dans la milice céleste.

Il avait coutume pendant les nuits d'hiver de descendre nu dans une cuve remplie d'eau froide ; il y récitait les psaumes, et y demeurait jusqu'à ce qu'il eût éteint le feu de la convoitise dont il était souvent dévoré.

Ces austérités excessives ne l'empêchaient pas d'avoir l'entretien doux et agréable, et ceux qui l'entendaient, y prenaient autant de plaisir qu'à la plus charmante harmonie, quoiqu'il

ne parlât à personne qu'au travers de sa fenêtre fermée.

Jusque-là ce grand serviteur de Dieu n'avait été bien connu que de son divin Maître, mais il ne put empêcher que, pour édifier davantage les hommes, ses vertus ne vinssent à leur connaissance.

La cuirasse qui lui couvrait le corps, et qui descendait fort bas s'étant brisée vers les genoux, lui était devenue un obstacle aux fréquentes génuflexions qu'il faisait; il fit venir le soldat, qui était le seul confident de cette austérité extraordinaire, et lui dit que cette cuirasse descendait trop bas.

Envoyons chercher à Londres un ouvrier, dit le soldat, il en coupera ce qu'il y a de trop. — Cela tarderait trop longtemps, reprit Ulfric, et il y aurait de l'ostentation; mais prenez vous-même ces ciseaux, et avec le secours de Dieu, vous viendrez à bout de ce que je veux.

Il mit entre les mains du soldat les ciseaux qu'il avait fait apporter; et comme il vit qu'il le croyait hors de son bon sens: — Soyez ferme, et n'hésitez point; pendant que vous travaillerez, j'adresserai mes prières au Seigneur.

En effet, tandis que tous deux travaillaient chacun de son côté, l'un à prier, l'autre à couper, tout réussissait si bien, que le soldat ne croyait pas couper du fer, mais du drap, tant il trouvait de facilité à faire aller ses ciseaux.

Cependant, comme Ulfric finit sa prière avant que le soldat eût achevé son ouvrage, il trouva aussitôt de la résistance, et les ciseaux se rompirent; mais le Saint élevant encore son cœur vers le ciel, tout se fit comme il le souhaitait. Après cette opération, le soldat en demeura tellement rempli d'admiration pour la vertu du Saint, qu'il se jeta à ses pieds. Ulfric tout confus le releva, et le conjura de ne parler à personne de cette aventure tant qu'il vivrait.

Mais il ne put lui tenir sa parole; un grand nombre de personnes pieuses eurent des rognures de cette cuirasse, que le soldat avait emportées; et ce miracle se répandit en peu de temps dans tous les endroits du royaume.

Ulfric fit encore d'autres miracles, dont les circonstances sont si surprenantes, qu'on n'ose les rapporter ici, de crainte d'ébran-

ler la foi des fidèles. Les démons fuyaient à la seule vue de l'eau que le Saint bénissait. Jusqu'à sa mort, qui eut lieu le 17 février 1254, Ulfric persévéra dans les rigoureuses pratiques qu'il s'était imposées. Enfin, parvenu à une extrême vieillesse, il s'endormit dans le Seigneur, et son corps fut enterré dans la chapelle de son ermitage.

S. DONAT, S. SECONDIN, S. ROMULE,

ET LEURS COMPAGNONS, MARTYRS.

Saint Donat, saint Secondin, saint Romule et quatre-vingt-six autres chrétiens, enfants de la Lusitanie ou habitants dans cette contrée la ville de Concordia, menaient une vie si pure qu'on les soupçonna d'être chrétiens. On les avait laissés en paix sous l'empereur Adrien. Mais sous le règne suivant, ils furent arrêtés, et quoique le successeur d'Adrien s'appelât Antonin-le-Pieux, Donat, Romule, Secondin et les quatre-vingt-six autres furent enfermés dans des prisons dures, cruellement tourmentés, et enfin mis à mort par divers supplices le 17 février de l'an 143.

SAINT POLYCHROME,

ÉVÊQUE ET MARTYR.

Saint Polychrome de Salch ou Selcha en Palestine, évêque de Ctésiphon, fut signalé comme ennemi des dieux et des empereurs aux magistrats qui, dans la persécution de Décius, se flattaient d'étouffer le christianisme dans le sang. Il avait retiré beaucoup d'âmes du culte des idoles. Il fut arrêté, livré aux bourreaux, et après divers supplices, pendant lesquels il ne cessait d'élever les mains et les yeux au ciel, on lui coupa lentement la tête avec des pierres tranchantes.

Ce grand Martyr est honoré le 17 février.

SAINT LURECH,

ÉVÊQUE EN ULTONIE.

Saint Lurech, au dire des Bretons, était fils de Conan et de sainte Moninne. Son éducation fit de lui un homme et un Saint. Il brilla dans les guerres qui étaient fréquentes en ce temps, puis avide d'une gloire plus sérieuse, il fit triompher la

Croix et attira à Dieu d'innombrables cœurs, qu'il dirigea dans les voies du salut. Il mourut évêque d'Ardfrathe en Ultonie, siège qui plus tard a été transféré à Londonderry.

Saint Lurech est appelé aussi Lurach et Luroch.

SAINT CONSTABLE,

ABBÉ DE CAVA.

Né dans la Basilicate et privé de ses parents qui moururent pendant qu'il était enfant, le jeune Constable fut recueilli par le bienheureux abbé Léon, abbé de Cava. Son éducation fut continuée par le vénérable Pierre, qui succéda à Léon; et quand Pierre s'en alla à son tour rendre ses comptes à Dieu, Constable, dont tout le monastère admirait la sainteté, fut élu abbé pour le remplacer.

Mais son mérite et ses vertus l'ayant déjà rendu mûr pour le ciel, il fut rappelé de ce monde avant la fin de l'année.

Dieu l'avait favorisé de plusieurs miracles, principalement de guérisons signalées; et depuis qu'il est au ciel les marins l'invoquent dans les dangers.

LE BIENHEUREUX EVERMODE,

ÉVÊQUE DE RATZBOURG.

Évermode fut l'un des premiers compagnons de saint Norbert. Il s'attacha à lui, dans le séjour que fit le Saint auprès de l'évêque Burchard. C'était au commencement du XII^e siècle. Saint Norbert l'emmena à son monastère de Prémontré avec douze autres disciples. Là il se fit remarquer par ses vertus et son mérite, de sorte qu'il se vit élevé un jour à la dignité de prévôt dans l'église de Sainte-Marie, à Magdebourg; et quelque temps après il fut élu évêque de Ratzbourg.

Il y fonda, en l'annexant à sa cathédrale, un monastère de Prémontrés, et c'est là que depuis lors furent choisis les chanoines de la cathédrale. On a conservé de ce bon Évêque le souvenir de plusieurs miracles. Nous ne rapporterons que le plus incontesté.

Henri, comte de Ratzbourg, ayant fait la guerre aux Frisons,

les ramena enchainés. Le vénérable Évêque demanda leur délivrance et ne put l'obtenir. Or le jour de Pâques vint, et les Frisons prisonniers furent amenés, chargés de leurs chaînes, à la cathédrale, pour assister aux Offices solennels de ce grand jour. Le pieux Évêque s'approcha de ces infortunés, en jetant l'eau bénite au peuple, et il les aspergea en disant : *Dominus solvit compeditos* : Le Seigneur dégage ceux qui sont enchainés. Ces mots à peine prononcés, les chaînes tombèrent des mains des captifs, et ils redevinrent libres.

En reconnaissance de ce miracle, on a toujours conservé ces chaînes dans le trésor de l'église de Ratzbourg.

Le bienheureux Évermode mourut dans le dernier quart du ^{xii}^e siècle ; quelques-uns disent en 1178. Il est honoré le 17 février.

LE BIENHEUREUX ALEXIS FALCONIÉRI,

UN DES SEPT FONDATEURS DE L'ORDRE DES SERVITES.

Le jour de l'Assomption de l'an 1233, sous le pontificat si glorieux mais si agité de Grégoire IX, sept patriciens, des plus nobles et des plus riches familles de Florence, se trouvaient réunis dans une église de cette ville pour y chanter les louanges de la très-sainte Vierge. Ils appartenaient à la confrérie des *Laudesi*, qui avait pour but de réciter son office, de chanter ses cantiques, de l'honorer enfin par tous les moyens possibles. Ils étaient donc réunis dans cette pieuse intention, et parmi eux se trouvait le bienheureux Alexis Falconiéri, dont nous célébrons aujourd'hui la fête, lorsque la très-sainte Vierge leur apparut. Grande fut leur surprise et leur joie. Cette bonne Mère les exhorta alors à renoncer au monde et à embrasser un genre de vie plus parfait. Aussitôt, fidèles à sa voix, ces nobles chevaliers se lèvent, vont trouver l'évêque de Florence, qui était un saint homme nommé Aringos, et après avoir conféré avec lui de cette vision, ils se retirèrent, selon l'avis qu'il leur donna, dans une petite maison qu'ils avaient à la campagne, auprès de Florence.

Ils y passèrent une année, priant et jeûnant, pratiquant sur leurs corps les austérités des anciens Pères du désert. Au bout de

ce temps, incertains de ce qu'ils devaient faire, ils résolurent de s'adresser de nouveau à leur bienheureux Evêque et de le consulter sur leur état. Ils vinrent donc à Florence, et entrèrent dans la ville au milieu d'une foule immense. Leur retraite avait fait du bruit dans Florence ; la vie qu'ils avaient menée avait encore confirmé le peuple dans l'opinion de leur sainteté, et sitôt qu'on apprit leur arrivée, la foule se précipita sur leur passage.

La très-sainte Vierge voulut alors leur donner une marque de son contentement pour la promptitude avec laquelle ils lui avaient obéi ; elle délia la langue des petits enfants que leurs mères avaient apportés pour voir les Serviteurs de Dieu, et tous ces petits innocents s'écriaient à l'envi sur leur passage, en les montrant de leurs petites mains, que c'étaient les Serviteurs de Marie.

Une si grande merveille émut le peuple et remplit de joie ces bons solitaires. Ils y trouvèrent la preuve que Dieu approuvait leur dessein, et résolurent de consacrer au service de la Reine du ciel et de la terre le reste de leur vie. De ce jour, ils voulurent être non pas seulement ses serviteurs mais ses esclaves. Le serviteur peut encore quitter son maître, mais l'esclave n'en a pas le pouvoir ; il lui appartient à la vie et à la mort ; il n'est plus à soi ; il n'est plus une personne, mais une chose, une propriété, un bien dont le possesseur dispose à son gré. Ainsi, dans leur amour ardent pour leur divine Maitresse, ces dévots chevaliers se réjouissaient-ils de lui faire don de leurs personnes, et de leur liberté. Après avoir renoncé au monde, ils renoncèrent encore à eux-mêmes, afin que si le démon avait ses esclaves qu'il entraîne au malheur éternel, Marie eût au moins les siens qu'elle voulût bien conduire au bonheur des cieux.

Ils retournèrent dans cette pensée à leur petite retraite ; mais le monde émerveillé de leur sainteté les y suivit. Alors, pour fuir le trouble et les applaudissements des hommes, ils s'enfoncèrent dans les Apennins, et ayant trouvé sur une montagne fort haute appelée le mont Senario, une tranquille et obscure retraite, ils s'y ensevelirent dans la prière et la pénitence.

Leur bonne Maitresse ne les y abandonna pas ; elle leur appa-

rut un jour et leur dit qu'elle les avait choisis pour honorer d'une manière toute particulière la Passion de son divin Fils, et pour compatir aux douleurs qu'elle avait endurées elle-même au pied de la Croix. Elle ajouta que c'était là le but de leur Ordre, qu'ils devaient être des hommes de deuil et de larmes, et elle leur montra l'habit noir qu'ils devaient porter en signe de la part qu'ils prenaient à ses peines.

Le monde, en effet, renouvelait cruellement alors la Passion de notre divin Sauveur. L'hérésie impure des manichéens, soutenue par l'impiété de l'empereur Frédéric II, semblait triomphante en Italie. La lutte de l'Empire contre l'Eglise recommençait plus vive que jamais et devait durer bien des années encore. Sans doute, Notre-Seigneur avait donné à son Épouse de vaillants champions. Sur les traces de leurs bienheureux Pères, les Franciscains et les Dominicains combattaient généreusement. Saint Antoine de Padoue et saint Raymond de Pegnafort évangélisaient l'Italie et soutenaient sa foi par leurs miracles. Dans sa verte vieillesse, Grégoire IX, presque centenaire, tenait d'une main vigoureuse l'étendard de l'Eglise. Mais l'enfer avait aussi ses partisans décidés, et ils étaient les plus nombreux. Bien des cœurs s'étaient laissé gagner par les hérésies, par les mauvais exemples des grands et des princes. Les guerres civiles entretenaient une licence effrénée. Il y avait lutte, et les jours du triomphe, ces jours glorieux du pontificat du bienheureux Grégoire X, ne semblaient pas devoir venir encore. Les saints rois Louis IX et Ferdinand de Castille, les grands docteurs saint Bonaventure et saint Thomas d'Aquin, n'avaient pas préparé les merveilles du deuxième concile de Lyon. Que de larmes devaient être encore versées au pied de la Croix ! que de pénitences, d'austérités devaient s'accomplir encore ! que de fois la très-sainte Vierge se devait jeter aux genoux de son divin Fils, avant que la colère de Dieu pût être apaisée ! Voilà pourquoi cette Reine miséricordieuse voulait avoir des serviteurs qui rappelassent à Dieu continuellement la Passion de notre cher Sauveur, et les douleurs qu'elle avait endurées elle-même. C'est pour cela qu'à tant d'Ordres religieux fondés dans la première moitié de ce siècle, elle voulut

ajouter celui-là, qui serait le sien, et qui l'aiderait en quelque sorte dans ses desseins de miséricorde.

Le bienheureux Alexis Falconiéri et ses compagnons envoyèrent donc demander au bienheureux Évêque la permission de changer leur habit pour prendre celui que la très-sainte Vierge avait daigné leur donner. Ils continuèrent leur vie mortifiée, et s'appliquèrent principalement à la méditation des douleurs de leur bonne Protectrice et de son cher Fils. Ils y unissaient toutes leurs souffrances, et faisaient de leur vie un perpétuel séjour au pied de la Croix.

En ce temps vint à Florence un grand Serviteur de Dieu, nommé Frère Pierre, de l'Ordre de Saint-Dominique. Ce bon religieux, à qui Dieu réservait la gloire de verser son sang pour Notre-Seigneur, ayant entendu parler de la vie toute sainte des solitaires du Mont-Senario, conçut un vif désir de les visiter pour s'édifier avec eux. Il alla donc les trouver dans leur sauvage solitude des Apennins et passa quelques jours dans leur compagnie. Pendant qu'il priait, la très-sainte Vierge, voulant l'attacher de plus en plus à ses Serviteurs, lui apparut. Elle lui répéta ce qu'elle leur avait déjà dit à eux-mêmes, qu'elle les avait choisis pour prendre part à ses douleurs, et qu'elle désirait qu'ils fondassent un Ordre spécialement consacré à son service et à sa gloire.

Frère Pierre raconta aussitôt cette apparition de leur bonne Mère au bienheureux Alexis et à ses compagnons. Ces humbles solitaires n'avaient point encore osé concevoir la pensée de perpétuer leur Société ; mais, encouragés par leur Patronne, ils résolurent de recevoir désormais des novices, et ils embrassèrent la règle de Saint-Augustin. Le nouvel institut se propagea bientôt dans toute l'Italie et dans une partie de l'Europe. Il introduisit partout la pieuse dévotion aux Sept-Douleurs de la très-sainte Vierge, et obtint des Souverains Pontifes le privilège d'indulgencier le chapelet des Sept-Douleurs, composé de sept dizaines, chacune de sept *Ave Maria*.

Des sept Fondateurs, notre pieux Alexis resta le dernier en ce monde. Dieu lui accorda une carrière digne des patriarches

des anciens temps. Il vit tous ses compagnons le quitter pour le ciel, et ensevelit leur dépouille mortelle sur cette montagne du Senario, témoin de tant de vertus et de tant de prodiges de la miséricorde divine. Leurs corps reposent maintenant sous le maître-autel de l'église.

Le Bienheureux vint ensuite habiter Florence au milieu de ses enfants et de ses petits-enfants dans le Seigneur. C'est là qu'il mourut à l'âge de cent dix ans, et qu'il alla se réunir à ses Frères pour chanter à jamais avec eux les louanges de cette bonne Maîtresse qu'ils avaient tant honorée, aimée et servie sur la terre.

Le culte du bienheureux Alexis Falconiéri a été approuvé par le Pape Clément XI, le 1^{er} décembre 1717, et celui de ses six compagnons par Benoît XIII, le 30 juillet 1723. (E. DARAS.)

LES BIENHEUREUX MATHIAS ET JEAN,

MARTYRS AU JAPON.

Pendant que François Jojema, jeune Japonais amené à la foi, était sollicité par les envoyés de Tono, seigneur de la contrée, à nier la foi chrétienne, et avant que les exécuteurs se fussent emparés de lui, il sut qu'un chrétien de sa connaissance, nommé Mathias, venait d'être mis en prison, il s'écria aussitôt : « Heureux Mathias, que j'envie votre sort ! » Et il lui écrivit pour le féliciter. Mathias ne tarda pas à avoir le même sort que François. C'était un officier d'un seigneur idolâtre, de la ville de Firoxirna. Ce seigneur ayant essayé plusieurs fois de le porter à renier, et n'ayant pu y réussir, le fit lier à un pieu par les mains, les bras et le cou, tourment qui est très-rude, parce qu'on serre tellement les cordes, qu'elles entrent dans les chairs et pénètrent quelquefois jusqu'aux os.

Mathias demeura ainsi lié un jour et une nuit, et le seigneur qui le martyrisait, au lieu d'être touché de compassion, n'en devint que plus irrité. Il lui fit pendre au cou une énorme pièce de bois. Mathias endura ce nouveau tourment quatre jours de suite, pendant lesquels le seigneur lui envoya plusieurs fois ordonner de renoncer à Jésus-Christ ; et comme il se montra toujours iné-

branlable, il l'accusa auprès de Tono qui le condamna à mourir sur la croix.

Mathias se réjouit de mourir de la même manière que son Sauveur. Dès qu'il aperçut la croix qui lui était destinée, il se mit à genoux pour l'adorer, et s'écria comme l'Apôtre saint André : « O Croix sainte, sanctifiée par la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ, je vous adore du plus profond de mon cœur. »

Il récita ensuite le *Confiteor*, et après une courte prière, levant les yeux au ciel, il ajouta :

« Que Jésus soit loué à jamais ! Il daigne appeler à lui un grand pécheur, par le chemin de la Croix. »

Il prononça ces paroles avec une telle effusion de joie, que les idolâtres ne purent s'empêcher de dire : « Qui se sauvera donc, si ces hommes ne se sauvent pas ? »

Et il mourut sur la croix, percé d'une lance, à l'âge de trente-sept ans, le 17 février 1624.

Trois jours auparavant, un autre chrétien, noble, nommé Jean, fut aussi condamné à mort. Il pria celui qui lui en apporta la nouvelle, de remercier le Tono de ce qu'il le faisait mourir pour la foi. Près de consommer son sacrifice, il dit aux assistants qu'il n'était condamné que comme chrétien.

Sa mort fut cruelle : on le mit tout nu, on l'étendit par terre, et on le fendit en deux.

SAINT EUTROPE,

ÉVÊQUE DE NERTOBRIGA.

Nertobriga était une ville assez importante de l'Espagne taragonaise au commencement du v^e siècle. Comme tant d'autres cités, elle s'est éteinte et il n'en reste que quelques ruines, non loin de Mérida. Elle avait pour évêque saint Eutrope, qui avait fait de savantes études dans la doctrine catholique, et qui menait une vie sainte. Or deux hommes égarés dans les hérésies vinrent comme deux serpents semer leur venin dans le diocèse que dirigeait Eutrope. Le pieux Évêque envoya l'illustre historien Paul Orose à saint Augustin, qu'il voulait consulter sur les doctrines qu'on repandait autour de lui ; après avoir

consulté longuement le saint évêque d'Hippone, il alla à Jérusalem solliciter aussi les sages avis de saint Jérôme. Tous deux répondirent que l'intrus déchirait la robe de Jésus-Christ. Ils éclairèrent si bien l'envoyé d'Eutrope, qu'il revint triomphant, et les arguments qu'il apportait étouffèrent l'erreur. Le saint Evêque de Nertobriga eut le bonheur de voir ses ouailles rentrer au vrai bercail, et il mourut dans la paix du Seigneur, le 17 février 420.

SAINT GUÉREC OU KIRECH.

Saint Guérec ou Guéroc (*Yarocus*), confesseur, florissait en Bretagne au vi^e siècle. Il était, dit-on, le plus cher disciple de saint Tugdual. Il est très-honoré en Bretagne. Il fut quelque temps chanoine et archidiacre de Saint-Pol de Léon, et on montre sans doute encore une grande et ancienne église appelée Crêisker, que l'on dit fondée par lui. On le fête le 17 février. On l'appelle aussi saint Kirech; plusieurs hagiographes ont ainsi fait deux Saints d'un seul; et ils attribuent à saint Kirech, comme ailleurs on attribue à saint Lurech, l'église de Notre-Dame de Krêisker.

LE BIENHEUREUX LUC BELLUDO,

FRÈRE MINEUR.

Luc Belludo, né à Padoue, d'une famille chrétienne, reçut une heureuse éducation et se sentit attiré de bonne heure à entrer dans l'Ordre fondé par saint François d'Assise. Il fut reçu par saint Antoine de Padoue, qu'il prit toujours pour modèle dans l'amour de la pauvreté et le mépris des vanités de ce monde.

Pendant la tyrannie d'Ezzelin, le jeune moine alla trouver Ausédio, l'un des agents les plus cruels du tyran, il lui reprocha intérieurement ses iniquités contre les enfants de l'Eglise. Ausédio se plaignit à Ezzelin, qui proscrivit Luc Belludo et toute sa famille et qui les dépouilla de tout ce qu'ils possédaient.

Le Bienheureux, emprisonné, ne cessait de prier jour et nuit pour la délivrance de son pays; saint Antoine de Padoue vint le visiter et lui annonça que dans peu de jours les dévastateurs de la

contrée seraient expulsés ; ce qui eut lieu. Le bienheureux Luc mourut en paix le 17 février 1269.

LE BIENHEUREUX BARNABÉ DE TERNI,
FRÈRE MINEUR, INSTITUTEUR DES MONTS-DE-PIÉTÉ.

Le bienheureux Barnabé de Terni était un Franciscain des environs d'Assise. Profondément instruit dans la théologie, dans la médecine et les autres sciences humaines, il était aussi grand prédicateur. On l'éleva aux dignités de son Ordre et il gouverna toujours avec une extrême douceur les moines qui lui étaient soumis.

Il aimait les pauvres et cherchait tous les moyens de les soulager. Les voyant opprimés par des usuriers impitoyables, un jour qu'il était à Pérouse, il fonda avec l'aide de chrétiens vraiment pieux un établissement de charité qu'on appela le Mont-de-Piété, et qui prêtait aux pauvres ou sans intérêts ou avec des intérêts très-faibles. Cette œuvre de miséricorde fut aussitôt bénie et encouragée par le Souverain Pontife, et assez vite elle s'établit dans les autres villes de la chrétienté.

Le bienheureux Barnabé mourut en odeur de sainteté auprès d'Assise, le 17 février de l'an 1474.

LE BIENHEUREUX JEAN GRAY,
FRÈRE MINEUR, CONFESSEUR DE LA FOI.

Le bienheureux Jean Gray était de la maison royale d'Écosse. Il quitta sa patrie à cause des persécutions qu'y éprouvaient les catholiques. Il se retira en Flandre ; mais les calvinistes s'étant emparés de Bruxelles, leur premier soin fut de courir au couvent des Frères Mineurs, qui, par leurs prédications, en ramenaient toujours quelques-uns à l'Église.

Ces forcenés se saisirent de Jean Gray, qui était alors un vieillard vénérable, âgé de plus de soixante-dix ans ; et après l'avoir accablé d'injures, ils lui firent plusieurs blessures profondes à la tête et à la poitrine. Enfin ils lui arrachèrent la vie au pied du maître-autel, qu'il embrassait à genoux, priant pour ses bourreaux, et il expira dans le cours de l'année 1679, en disant : Pardonnez-leur, Seigneur, et recevez mon esprit.

Les hérétiques s'étant retirés, les catholiques vinrent aussitôt au lieu du meurtre ; ils trouvèrent le corps étendu mort et l'inhumèrent ; ils ramassèrent le sang, qu'ils conservent avec soin, et qui a opéré divers miracles.

SAINTE DÉMÉTRIADÉ,

VIERGE ROMAINE.

Démétriadé était fille d'Olybrius, qui fut consul à la fin du iv^e siècle. Elle habitait Carthage, où, devenue chrétienne, elle avait pris le voile en 413 et s'était consacrée à Dieu. Elle menait une vie sainte et ne paraissait jamais que vêtue très-simplement. Sa famille ne sachant pas son entrée dans l'Église, voulut la marier. Mais dès qu'on lui eut annoncé cette nouvelle, elle courut chez Proba, son aïeule, pour la supplier de ne lui donner d'autre époux que Jésus-Christ. Julienne sa mère et Proba son aïeule, ayant compris enfin qu'elle était chrétienne, l'admirèrent, et après des explications se firent chrétiennes comme elle ; les biens qui devaient faire sa dot furent distribués aux pauvres.

A cette nouvelle, Olybrius devint chrétien aussi.

Démétriadé, très-heureuse, put donc ne s'occuper que de son salut ; et saint Jérôme lui écrivit une lettre où il lui traçait des règles de conduite qu'elle suivit fidèlement. Elle s'en alla dès lors à Rome avec sa famille, et elle mourut saintement dans cette ville, un peu après le milieu du v^e siècle.

LE V. PRÊTRE JEAN MARTIN DE SAINT-AUBIN, .

CONFESSEUR DE LA FOI.

Jean Martin de Saint-Aubin naquit en 1727 à Moulins, ville qui était alors du diocèse d'Autun. Il devint en 1757, chanoine-baron de l'église collégiale de Saint-Juste à Lyon, dans laquelle il exerça plus tard la charge de prévôt. La Révolution le priva de son bénéfice par la suppression des chapitres ; mais elle n'ébranla point son attachement sincère et profond à la foi catholique. Il refusa de prêter serment à la constitution civile du clergé. Cependant comme il avait plus de soixante ans quand fut promul-

guée la loi de déportation, il ne fut pas obligé de sortir de France. Il vivait fort retiré, et croyait pouvoir continuer à servir Dieu, sans danger pour sa vie.

Mais après le siège de Lyon, lorsque la Convention se montrait si avide du sang des prêtres, lorsque ses proconsuls eurent établi dans cette ville une commission révolutionnaire chargée de les détruire jusqu'au dernier, le chanoine de Saint-Aubin se vit recherché, saisi et jeté dans la prison de Lyon. Il comparut devant la commission le 29 pluviôse an II (17 février 1794), et à raison de ses principes religieux, de sa naissance et de son état, il fut condamné à mort en qualité de prêtre ex-noble et contre-révolutionnaire. Il subit le même jour cet injuste arrêt, à l'âge de soixante-sept ans.

LA VÉNÉRABLE SŒUR LOUISE BAUQUIS.

Louise Bauquis, religieuse de l'Ordre de l'Annonciade à Lyon fut obligé de quitter le cloître dans un âge avancé, lorsque les révolutionnaires eurent supprimé les Ordres monastiques. Mais elle ne cessa pas de se regarder comme engagée à mener la vie du cloître ; et comme dans les déplorables jours de 1793, il n'était plus possible de trouver un temple catholique ouvert aux fidèles, elle faisait dire la messe dans sa maison. La commission révolutionnaire de Lyon, qui, vers la fin de 1793, se montra si avide du sang des fidèles, fit arrêter Jeanne Bauquis, alors âgée de soixante-trois ans. Elle fut condamnée à la peine de mort comme fanatique, et comme ayant reçu chez elle des prêtres réfractaires, c'est-à-dire catholiques. Ce martyre eut lieu le 17 février 1794.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTÉ VIERGE.

Pèlerinage, au temple des empereurs Grecs à Constantinople, à l'église de Notre-Dame-la-Panachrante, c'est-à-dire l'Immaculée, consacrée sous ce nom le 17 février 1143 ; car les Grecs reconnaissent la pureté sans tache de Marie, et célébraient la fête de sa Conception dès les premiers siècles. Les patriarches de Constan-

tinople surtout l'ont louée avec une foi admirable. Saint Jean Chrysostome proclame qu'elle est plus sainte que les Prophètes, les Apôtres, les Anges mêmes, plus sainte que les Séraphins et les Chérubins. Saint Germain l'appelle le Paradis de Dieu, le Palais très-pur, immaculé, construit dans la sainteté parfaite (*Sacrosancte ædificatum*) du Souverain Roi. « O Marie, lui dit saint Taraise, de quelles louanges ne te faut-il pas combler ? O jeune Fille immaculée, ô Vierge sans tache, vous êtes la gloire des femmes, la beauté des Vierges... Je vous salue, ô délices du Père, par qui la connaissance de Dieu s'est répandue jusqu'aux extrémités de la terre. Je vous salue, ô sainte Maison, d'où le Fils est sorti revêtu de notre chair. Je vous salue, ô demeure ineffable du Saint-Esprit. Vous êtes plus sainte que les Chérubins, plus glorieuse que les Séraphins, plus étendue que les cieux, plus éclatante que le soleil, plus brillante que la lune, plus étincelante que tous les astres. Je vous salue, ô Nuée légère, d'où découle la pluie des grâces célestes. Je vous salue, ô Brise salutaire, qui chassez de la terre les esprits malins. C'est vous qu'ont louée les Prophètes, que les Apôtres ont fait aimer par tout l'univers. Vous êtes la force des Martyrs, l'espoir des Patriarches, le plus bel ornement des Saints. Je vous salue, vous qui êtes la cause du salut de tous les hommes. Je vous salue, ô Reine de la concorde et de la paix. Je vous salue, ô Mère, la splendeur immaculée de toutes les mères. Je vous salue, ô Médiatrice de tout ce qui est sous le ciel, réparatrice du monde entier. Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous : il était avant vous, et il est sorti de vous, pour demeurer avec nous. Qu'à lui soit la gloire avec le Père et le Saint-Esprit, maintenant et toujours dans les siècles influis des siècles. Amen ¹. »

¹ *Homil. S. Tarasii, episcopi, de Præsentat. Deiparæ*; et Brev. rom., in off. *Imm. Concep., lect.*, IX. 14 décembre.

MARTYROLOGE ROMAIN ¹.

A Rome, le martyr de saint Faustin et de quarante-quatre autres qui partagèrent sa victoire.

En Perse, la fête de saint Polycrône, évêque de Babylone, qui, dans la persécution de Dèce, ayant eu la bouche meurtrie de coups de pierres, rendit l'esprit en étendant les mains et en levant les yeux au ciel.

A Concordia, les saints martyrs Donat, Secondien et Romule, avec quatre-vingt-six autres, qui participèrent à leur couronne.

A Césarée en Palestine, le saint vieillard Théodule, l'un des domestiques du gouverneur Firmilien. Touché de l'exemple des Martyrs, il confessa hautement Jésus-Christ, fut mis en Croix, où il triompha glorieusement de l'ennemi, et gagna la palme du martyre.

Au même lieu, saint Julien de Cappadoce, qui, baisant par dévotion les corps de ceux qui venaient d'être martyrisés, fut dénoncé comme chrétien et conduit devant le juge, par l'ordre duquel il fut brûlé à petit feu.

Dans le territoire de Têrouane, Saint Silvin, évêque de Toulouse.

En Irlande, saint Fintan, prêtre et confesseur.

¹**TERTIO DECIMO KALENDAS MARTII.**

Romæ, passio sancti Faustini, quem alii quadraginta quatuor secuti sunt ad coronam. — In Perside, natalis beati Polychronii episcopi Babylonis, qui in persecutione Decii, ore lapidibus cæso, manibus extensis, oculos ad cælum elevans, emisit spiritum. — Concordiæ, sanctorum martyrum Donati, Secundiani, et Romuli, cum aliis octoginta sex ejusdem coronæ consortibus. — Cæsareæ in Palæstina, sancti Theoduli senis, qui ex familia Præsidis Firmiliani, martyrum excitatus exemplo cum Christum constanter confiteretur, cruci affixus, martyrii palmam nobili triumpho promeruit. — Ibidem, sancti Juliani Cappadociæ, qui exosculans necatorum Martyrum corpora, ut christianus delatus, et ad præsidem ductus, lento igne jussus est comburi. — In pago Tarvanensi, sancti Silvini episcopi Tolosani. — In Scotia, sancti Fintani presbyteri et confessoris. — Florentiæ, beati Alexii Falconerii confessoris, qui cum unus fuerit ex septem Fundatoribus Ordinis Servorum B. Mariæ Virginis, in cœnobio prope ædem Annuntiatiæ Virgini dicatam, septuagesimo septimo, postquam Deo se voverat, anno ætatis vero centesimo decimo, adstantibus sub visibili forma Jesu et Angelis, beato fine quievit.

A Florence, le bienheureux Alexis Falconiéri, un des sept fondateurs de l'Ordre des Servites, qui servit le Seigneur pendant soixante-dix-sept années sous l'habit religieux ; parvenu à l'âge de cent dix ans, il termina saintement sa vie auprès de l'église de l'Annonciade, après avoir été consolé par la présence de Jésus-Christ et des Anges.

Additions des autres martyrologes.

Saint Venoux, évêque de Trèves, enterré à Saint-Paulin, sous l'autel de Saint-Clément.

Saint Silvín, évêque de Crémone en Italie ; il gouverna, trente-neuf ans, cette église.

Saint Aninas, solitaire, nommé dans les Menées des Grecs.

Saint Donat et saint Solon, frères, martyrs à Vivence.

Sainte Marianne (Mariamnes), vierge d'Assyrie, honorée en Orient.

Saint Auxibe, évêque de Soles en Chypre, baptisé par saint Marc, mort en l'an 102.

Saint Finan, moine de Hy, puis évêque de Lindisfarne, après saint Aidan, florissait au VII^e siècle.

On honore à Bologne, en Italie, deux Saints appelés l'un saint Procul l'évêque et l'autre saint Procul le soldat. Nous ignorons leur histoire.

Saint Néomède, martyr dans le Frioul.

Saint Chrysantien, martyr à Aquilée, honoré en Italie.

Saint Fortunien et saint Janvier, honorés comme martyrs le 17 février.

Martyrologe de la dernière persécution.

Jean Boubet, religieux d'Avignon, condamné comme prêtre réfractaire par le tribunal criminel du département de Vaucluse, exécuté le 17 février 1794.

Joseph de Galard, prêtre du diocèse d'Agen, évita le serment, se retira à Bordeaux et fut livré à la commission militaire de cette ville, qui le fit fusiller le 17 février 1794.

Joseph-Marie Septobre, prêtre insermenté, guillotiné à Lyon le 17 février 1794.

Etienne - François Bouhalier, Frère des écoles chrétiennes, condamné à mort par le tribunal d'Avignon le 17 février 1794.

Lazare Roubiès, de Marseille, savant prêtre de l'Oratoire, ayant refusé le serment schismatique, fut guillotiné à Lyon, le 17 février 1794.

Jean Claude Perrin, prêtre du diocèse de Besançon, ne fit pas le serment et sortit de France. Mais il y rentra après le 9 thermidor, fut dénoncé, poursuivi à coups de fusil, arrêté, condamné après une longue prison, par la commission militaire du Doubs et fusillé le 17 février 1798.

DIX-HUITIÈME JOUR DE FÉVRIER.

Saint Siméon, évêque de Jérusalem, martyr. — Saint Flavien, patriarche de Constantinople, martyr. — Saint Maxime, saint Claude, sainte Prépédigne, saint Alexandre et saint Cutias, martyrs. — Sainte Constance, sainte Attica et sainte Artémie, vierges. — Sainte Bréaca, vierge irlandaise. — Saint Hellade, archevêque de Tolède. — Saint Angilbert ou Engelbert, abbé de Saint-Riquier. — Saint Hildebert, abbé de Fontenelle. — Saint Théoton, prieur de Sainte-Croix de Coïmbre. — La Bienheureuse Oringa ou Chrétienne de Sainte-Croix, vierge. — Le Bienheureux Raymond Geoffroy, frère mineur. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologues. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT SIMÉON,

ÉVÊQUE DE JÉRUSALEM, MARTYR ¹.

Saint Siméon eut pour père Cléophas, autrement Alphée, frère de saint Joseph, et pour mère Marie, proche parente de la très-sainte Vierge. Les plus habiles interprètes pensent qu'il est le même que ce Simon, frère de saint Jacques le Mineur, de saint Jude et de Joseph, dont il est parlé dans l'Évangile ². Il naquit huit ou neuf ans avant le Sauveur, et l'on ne peut douter qu'il ne se soit mis de bonne heure à sa suite avec son père, sa mère et ses trois frères. Il ne paraît pas moins certain qu'il reçut le Saint-Esprit le jour de la Pentecôte, avec la très-sainte Vierge et les Apôtres, et qu'il était du nombre de ceux qui sont désignés sous le titre général de frères du Seigneur ³.

Lorsque les Juifs eurent massacré, en 62, saint Jacques le Mineur, premier évêque de Jérusalem, saint Siméon eut le courage de leur reprocher cette horrible cruauté ⁴. Il n'ignorait pas le danger auquel il s'exposait, mais il était animé de cet esprit de force qui rend supérieur à tout sentiment de crainte. Quelque temps après, les Apôtres et les disciples s'étant rassemblés à Jéru-

¹ Voyez Eusèbe, l. III, c. xxxii; Tillem., t. I et t. II; Le Quien, *Or. ch.*, t. III, p. 140. — ² *Matth.*, xiii, 55. — ³ *Act.*, i, 14. — ⁴ S. Epiph., *Hæres.* LXXVIII, c. xiv.

salem pour donner un successeur à saint Jacques, ils élurent Siméon tout d'une voix. On croit qu'il avait auparavant aidé son frère dans le gouvernement de son Église.

Les Romains, lassés des révoltes continuelles des Juifs, résolurent enfin de détruire Jérusalem ; ils se mirent donc en marche pour exécuter leur dessein : mais Dieu qui voulait sauver ses serviteurs, les avertit miraculeusement ¹ de sortir d'une ville sur laquelle il allait déployer ses vengeances de la manière la plus formidable. Les Chrétiens, dociles à la voix du ciel, partirent avec leur évêque, et se retirèrent dans la petite ville de Pella, située au delà du Jourdain. Ceci arriva l'an 66 de Jésus-Christ, et avant que Vespasien eût formé le siège de Jérusalem. Les fidèles repassèrent le Jourdain après la ruine de cette malheureuse ville, et vinrent habiter au milieu de ses débris. On y vit bientôt reflorir l'Église ², Dieu s'en déclara visiblement le protecteur, et il la glorifia par tant de prodiges, qu'un grand nombre de Juifs embrassèrent le christianisme. Les choses restèrent en cet état jusqu'aux dernières années d'Adrien, qui fit entièrement raser Jérusalem.

La joie qu'avait saint Siméon de voir tous les jours multiplier les disciples de Jésus-Christ, fut troublée par la naissance de deux hérésies, celle des nazaréens et celle des ébionites. Les nazaréens se rapprochaient en plusieurs points des juifs et des chrétiens, quoique, dans le fond, ils détestassent les uns et les autres. Ils regardaient à la vérité Jésus-Christ comme le plus grand des prophètes ; mais ils niaient en même temps qu'il fût Dieu. Ils observaient les jours du sabbat et du dimanche, et faisaient un alliage monstrueux des cérémonies de l'ancienne et de la nouvelle loi ³. A toutes ces erreurs, les ébionites en joignaient d'autres qui leur étaient particulières : ils enseignaient, par exemple, que le divorce était licite, et qu'on pouvait se livrer sans scrupule à des crimes infâmes. L'auteur de cette dernière secte dogmatisa

¹ Eusèbe, l. III, c. v ; S. Epiph., *Hæres.* XXIX, c. VII, *Hæres.* XXX, c. II.

² S. Epiph., l. *de Pond. et Mensur.*, c. XV ; Eusèbe, *Dem.*, l. III, c. V.

³ Il parait, par le récit de saint Epiphane, que l'hérésie des nazaréens prit naissance à Pella.

d'abord dans le village de Cocabe au delà du Jourdain ; il passa depuis en Asie, et vint jusqu'à Rome. Les hérétiques, jusqu'alors timides, n'osèrent répandre leurs erreurs en public durant l'épiscopat de saint Siméon, qui vécut plus longtemps qu'aucun des disciples du Seigneur : mais Dieu ne l'eut pas plus tôt retiré de ce monde, qu'on vit sortir de l'enfer une multitude effroyable de doctrines impies qui attaquèrent ouvertement la pureté de la foi ¹.

La Providence avait permis que le Saint échappât aux recherches que Vespasien et Domitien firent faire de tous ceux qui étaient de la race de David ; mais Trajan ayant ordonné les mêmes recherches, les hérétiques et les juifs le dénoncèrent au gouverneur Atticus, et comme chrétien et comme descendant de David. Durant plusieurs jours, il souffrit les plus cruels tourments avec une patience qui étonna ses persécuteurs. Enfin il fut condamné au supplice de la croix, et termina sa vie par le même genre de mort que son divin Maître. Son martyre arriva en 106 ². Il était âgé de cent vingt ans, et il en avait passé environ quarante-quatre dans l'épiscopat. (GODESCARD.)

SAINT FLAVIEN,

PATRIARCHE DE CONSTANTINOPLÉ, MARTYR.

Après la mort de saint Procle, patriarche de Constantinople, mort qui eut lieu en 446, sous Théodose le Jeune, Flavien, prêtre et trésorier de cette église, fut choisi pour succéder au Saint. Cette élection, universellement approuvée, déplut à Chrysaphius, premier chambellan de l'empereur, qui était en grand crédit auprès de son maître. Prévenu contre Flavien, après qu'il eut été sacré, Chrysaphius porta l'Empereur à lui demander des eulogies, ou quelque autre présent, à cause de son ordination. Flavien lui envoya des pains qu'il avait bénits, car cela s'appelait eulogies. Chrysaphius les rejeta avec mépris, et fit dire à Flavien que pour eulogies c'était de l'or que l'empereur demandait et non pas du pain.

¹ Eusèbe, l. III, c. XXXII.

² Nous suivons la chronologie de Dodwel et du P. Pagi. Le martyre de saint Siméon est mis un an plus tard dans la Chronique d'Eusèbe.

L'Évêque répondit qu'il n'avait point d'or, si ce n'étaient les vases sacrés. — Mais vous savez bien, ajouta-t-il, que les biens de l'Église sont à Dieu et aux pauvres.

Chrysaphius irrité, résolut de mettre tout en œuvre pour faire déposer Flavien. Il fit tant, par ses intrigues auprès de Théodose et de l'impératrice Eudoxie, que la princesse Pulchérie, qui soutenait le saint Évêque, fut obligée de s'éloigner de la cour et d'abandonner la conduite des affaires. L'obligation où Flavien se trouva peu après de défendre la foi de l'Église contre l'hérésie d'Eutychès, fournit à Chrysaphius l'occasion qu'il cherchait. Eutychès était abbé d'un monastère voisin de Constantinople. Il s'était fait estimer, dit Godescard, par sa vie régulière, mais il était orgueilleux et fort entêté de ses idées. Un zèle outré contre Nestorius, qui niait l'unité de personne en Jésus-Christ, le jeta dans l'erreur opposée, et il en vint jusqu'à enseigner qu'il n'y avait en Jésus-Christ qu'une seule nature. Eusebe de Dorylée, autrefois son ami, l'accusa dans un concile assemblé par Flavien en 448. Les Pères de ce concile firent à l'accusé plusieurs citations auxquelles il ne répondit point. Il comparut cependant à la fin, mais il entra suivi de deux officiers de la cour et d'une troupe de soldats. Les évêques lui ayant demandé compte de sa foi sur le point dont il était question, il déclara qu'il ne reconnaissait qu'une nature en Jésus-Christ; et comme on voulait lui montrer l'impiété de sa doctrine, il répondit qu'il n'était point venu pour disputer, mais seulement pour rendre compte de sa foi. Le concile lui dit aussitôt anathème et le déposa. Flavien prononça la sentence, qui fut souscrite par trente-trois évêques, et par vingt-trois abbés, dont dix-huit étaient prêtres. Eutychès se voyant condamné, dit tout bas à ses gardes qu'il en appelait aux évêques de Rome, de Jérusalem et d'Égypte. Il écrivit en même temps une lettre captieuse au Pape saint Léon, pour le prévenir contre le concile de Constantinople, mais cette lettre ne produisit pas l'effet qu'il en attendait. Saint Léon ne donna point dans le piège; il fut instruit du véritable état des choses par Flavien, qui lui envoya une relation exacte de tout ce qui s'était passé. Il écrivit ensuite à saint Flavien une fort belle lettre

où il expliquait avec autant de clarté que de solidité le dogme combattu par le nouvel hérésiarque. Cette lettre fut insérée depuis dans les actes du concile de Chalcédoine, qui proscrivit solennellement les erreurs d'Eutychès.

Cependant l'empereur, sollicité par Chrysaphius, ordonna la révision des actes du concile assemblé par Flavien à Constantinople, et il se tint pour cet effet un synode au mois d'avril de l'année suivante. Il fut composé de trente évêques, dont dix avaient assisté au concile de Constantinople. Thalassius de Césarée y présida, attendu que Flavien aurait été regardé comme juge et partie. L'examen que l'on fit tourna à la confusion d'Eutychès, et ne servit qu'à mettre dans un plus grand jour la justice des procédés de l'archevêque de Constantinople. Ce dernier ayant été ensuite accusé par ses ennemis de favoriser le nestorianisme, se justifia pleinement, en présentant à l'empereur une profession de foi où il condamnait la doctrine impie de Nestorius et d'Eutychès. Chrysaphius, dont les projets avaient été déconcertés, ne se rebuta point ; il fit jouer d'autres ressorts pour parvenir à ses fins. Il écrivit à Dioscore, patriarche d'Alexandrie, homme d'un caractère impétueux et violent, pour lui promettre son amitié et sa protection, s'il voulait prendre la défense d'Eutychès, et se liguier avec lui contre Flavien et Eusèbe de Dorylée. Lorsqu'il se fut assuré du patriarche, il travailla à gagner l'impératrice Eudoxie, et il y réussit d'autant plus aisément que cette princesse était charmée d'avoir une occasion de mortifier Pulchérie qu'elle savait attachée au saint Archevêque. L'intrigue étant bien nouée, on persuada à l'empereur de faire assembler un concile à Éphèse, afin, disait-on, de terminer toutes les disputes. Théodose séduit ne pensa plus qu'à la convocation de ce concile, dont on lui avait exagéré la prétendue nécessité ; il manda à Dioscore de venir y présider, et d'amener avec lui dix métropolitains de sa dépendance, dix autres évêques, et l'archimandrite Barsumas, qui était entièrement dévoué aux ennemis de Flavien. Les autres patriarches et le Pape saint Léon furent aussi invités au concile ; mais ce dernier ne reçut que fort tard la lettre de l'empereur : il envoya toutefois quatre légats pour le représen-

ter. Ces légats étaient Jules, évêque de Pouzzoles; René, prêtre, qui mourut en chemin; Hilaire, diacre, et Dulcitius, notaire. Ils étaient porteurs d'une lettre à Flavien, dans laquelle saint Léon démontrait l'ignorance d'Eutychès, et établissait la doctrine catholique de la manière la plus solide et la plus lumineuse.

Ce fut le 8 août de l'année 449 que se fit l'ouverture du concile d'Éphèse, connu dans l'histoire ecclésiastique sous le nom de brigandage, à cause des violences qui s'y commirent. Il s'y trouva cent trente évêques d'Égypte et d'Orient. Eutychès vint aussi à Ephèse avec deux officiers de l'empereur et une troupe de soldats. Il fut aisé de voir, dès le commencement du concile, que tout s'y ferait par cabale, et qu'Eutychès y avait un parti puissant. Les légats du Pape n'eurent pas même la liberté de lire les lettres dont ils étaient porteurs. Enfin, après de longues contestations, Dioscore prononça une sentence de déposition contre Flavien et Eusèbe de Dorylée. Les légats de saint Léon protestèrent contre cette sentence, et le diacre Hilaire entre autres dit à haute voix : *Contradicitur*, on fait opposition. Ce mot latin fut inséré dans les actes du concile. Lorsque Dioscore commença à lire la sentence, plusieurs évêques se jetèrent à ses pieds, et le conjurèrent dans les termes les plus pressants, de ne point passer outre, mais loin de se laisser fléchir, il se leva de son siège et appela les commissaires de l'empereur. Les portes ayant été aussitôt ouvertes, Procle, consul d'Asie, entra avec une compagnie de soldats qui tenaient des chaînes, des bâtons et des épées. La plupart des évêques, effrayés à la vue d'un tel spectacle, souscrivirent tout ce que Dioscore et ceux de son parti voulurent; il n'y eut que les légats du Pape qui, toujours inébranlables, protestèrent jusqu'à la fin contre ces violences inouïes. Un d'entre eux fut mis en prison. Le diacre Hilaire, après s'être sauvé avec beaucoup de peine, prit la route de l'Occident, et arriva enfin à Rome. Pour Flavien, il appela au Saint-Siège de la sentence prononcée contre lui, et remit l'acte de son appel aux légats du Pape. Dioscore en fut si irrité ¹, qu'il se jeta sur le Saint avec Barsumas et plusieurs autres personnes de son parti ². Ils le ren-

¹ Evagr., l. II, c. XI. — ² Conc. Chalced., Act., IV.

versèrent par terre et le maltraitèrent si rudement à coups de pieds, qu'il en mourut peu de temps après à Epipe, où il avait été exilé ¹.

L'impie Dioscore ne s'en tint pas là ; il eut encore l'insolence, de concert avec deux évêques d'Egypte, d'excommunier le Pape saint Léon ; mais Dieu ne permit pas que le triomphe de l'injustice durât longtemps. L'empereur ayant enfin ouvert les yeux, Chrysaphius, l'auteur de tant de maux, fut disgracié, puis condamné à mort. Eudoxie fut elle-même obligée de se retirer à Jérusalem. Le rappel de Pulchérie à la cour produisit cette heureuse révolution. L'année suivante, cette princesse étant montée sur le trône après la mort de Théodose ², ordonna que le corps du Saint fût solennellement transféré à Constantinople, et enterré avec les Archevêques ses prédécesseurs. Saint Léon, informé de tout ce qui s'était passé à Ephèse, avait écrit à Flavien pour le consoler ; mais il était mort quand la lettre arriva. Il avait aussi écrit en sa faveur à Théodose, à Pulchérie et au clergé de Constantinople. Le concile général tenu à Chalcédoine en 451, mit Flavien au nombre des Saints et des Martyrs, et rendit de grands honneurs à sa mémoire ; il rétablit aussi Eusèbe de Dorylée sur son siège ³. Le Pape Hilaire, qui avait été légat de saint Léon à Ephèse, avait une telle vénération pour le saint Archevêque de Constantinople, qu'il fit représenter son martyr dans l'église qu'il fonda en l'honneur de la Croix du Sauveur.

SAINT MAXIME, SAINT CLAUDE,

SAINTE PRÉPÉDIGNE, SAINT ALEXANDRE ET SAINT CUTIAS,

MARTYRS.

Tous ces saints étaient d'une naissance illustre et tenaient un rang distingué dans l'empire. Leur famille était alliée à l'empereur Dioclétien, et d'un autre côté au Pape saint Caïus. Dioclétien,

¹ Epipe était près de Sardes en Lydie, comme nous l'apprenons de la Chronique de Marcellin.

² Cédrenus dit que Théodose mourut pénitent.

³ Le même concile condamna Dioscore, qui mourut en 454, à Gangres, où il était exilé, mais sans avoir rétracté les erreurs d'Eutychès, et sans avoir expié ses autres crimes par la pénitence.

désirant que son fils épousât Suzanne, fille d'un homme de haut rang qui s'appelait Gabinus, chargea Claude de cette négociation. La réponse de Suzanne qui était chrétienne, fut qu'elle devait consulter là-dessus le Souverain Pontife, frère de Gabinus et cousin-germain de Claude. Dans ces démarches, Claude, Maxime son frère, Prépédigne son épouse, Alexandre et Cutias leurs enfants, eurent le bonheur de sortir de l'idolâtrie, de recevoir le Baptême et de devenir chrétiens.

Quand Dioclétien connut le résultat de sa mission, il devint furieux, et il envoya tous ces chrétiens à Ostie, avec l'ordre de les mettre à mort, s'ils refusaient de sacrifier aux dieux.

Quoique récemment convertis, tous ces condamnés étaient déjà si favorisés de la grâce qu'ils égalaient en ferveur les chrétiens les plus zélés, qu'ils ne regrettèrent rien de leurs grands biens qu'on leur confisquait, et qu'ils allèrent de bon cœur en exil, parce qu'ils savaient que Dieu est partout.

Prépédigne était héroïque. Elle ne cessait de préparer les compagnons de son exil, qui étaient ce qu'elle aimait le plus au monde, à mourir généreusement plutôt que de trahir un seul instant le vrai Dieu. Sa foi, sa piété, sa constance furent récompensées. Toute sa famille se montra digne d'elle. Leur foi ferme leur mérita le martyre par le feu, à Ostie, où ils étaient retenus; et, couronnés des palmes immortelles, leurs âmes s'élevèrent dans les tabernacles du Très-Haut, pendant qu'on jetait leurs reliques dans le fleuve. Mais les chrétiens les en retirèrent la nuit suivante; et ces restes sacrés sont conservés à Ostie. .

Ce martyre eut lieu le 18 février 293.

S^{te} CONSTANCE, S^{te} ATTICA ET S^{te} ARTÉMIE,

VIERGES.

L'Église honore aujourd'hui ces trois vierges chrétiennes. Constance, fille de l'empereur Constantin, était encore païenne et affligée d'un ulcère qui envahissait peu à peu tout son corps. Elle alla, dans l'impuissance où elle voyait les médecins, solliciter du secours au tombeau de sainte Agnès, dont on lui citait quelques miracles. Lorsqu'elle fut là, elle pria et s'endormit.

Alors elle entendit une voix qui lui disait : « Constance, allez constamment ; croyez en Jésus-Christ Fils de Dieu, et il vous guérira. »

Elle se réveilla et se trouva guérie.

Aussitôt, retournant au palais, elle annonça vivement à son père le miracle qu'elle venait d'obtenir. Parmi les généraux de Constantin, le principal était alors Gallicanus, père de deux vierges nommées Attica et Artémie. Ce personnage, qui était veuf depuis quelque temps, voyant la princesse florissante de santé, demanda sa main à son père.

Constantin, qui comprenait que sa fille avait pu faire le vœu de virginité, hésitait à répondre. Constance vint à son aide et dit à Gallican : « Je vous prie de remettre les noces que vous projetez après la victoire que vous allez remporter sur les Scythes, et laissez-moi vos deux filles Attica et Artémie. »

Le général, voyant dans ces paroles une prophétie, partit pour la guerre, emmenant avec lui deux sages officiers que la princesse lui donnait pour conseillers et qui étaient les saints Jean et Paul ; ils lui firent comprendre que cette victoire qu'il attendait lui serait accordée par le Dieu de Constance ; et dès qu'il se vit vainqueur, il se déclara chrétien. Il ne songea plus qu'à en remplir les devoirs. Les noces n'eurent pas lieu. Les trois vierges se consacrèrent à une retraite sainte auprès du tombeau de sainte Agnès. Elles allèrent rejoindre cette grande vierge, et sont honorées ensemble le 18 février de l'an 350.

SAINTE BRÉACA,

VIERGE IRLANDAISE.

Bréaca, née en Irlande au v^e siècle, fut confiée, dès ses plus jeunes années, à sainte Brigitte de Kildare, qui l'éleva avec le plus grand soin. Admirant son désir de la sainteté, en même temps que son intelligence et son amour pour la méditation, elle lui fit construire un petit ermitage auprès de son couvent de Kildare. Lorsqu'elle la vit de force à diriger d'autres vierges, elle la tira de sa solitude et la mit à la tête d'un nouveau monastère qu'elle venait de fonder et qui porta dès lors le nom de « Terre

de Bréaca. » Elle continua là sa vie toute sainte et toute dévouée.

Plusieurs années après, elle passa dans la province de Cornouaille, où, de son patrimoine et des dons qui lui furent faits, elle bâtit deux églises, l'une à Talmenetti, l'autre à Trenewith. Elle parvint à un âge avancé et mourut saintement dans la première moitié du vi^e siècle. Elle est honorée le 18 février.

SAINT HELLADE,

ARCHEVÊQUE DE TOLÈDE.

Issu de l'une des plus nobles familles de la race des Goths en Espagne, Hellade débuta dans la vie par la carrière militaire, et il brilla à la cour des rois Goths où il obtint des charges éminentes. Cependant il était chrétien fidèle, élevé dans la foi catholique, remplissant ses devoirs religieux avec zèle, visitant les moines d'Agali, près de Tolède où les rois Goths tenaient leur cour. Souvent même quand les affaires de sa charge lui laissaient un peu de relâche, il faisait des retraites parmi les religieux.

Eclairé par la grâce, il prit goût à la vie monastique ; un jour il renonça au monde et se fit moine.

Laïc, il s'était fait aimer par ses largesses ; religieux il se fit admirer par ses vertus. Il fut quelque temps après élu abbé de son couvent. L'archevêque de Tolède, qui était très-vieux, étant venu à mourir, Hellade fut élu pour lui succéder, vers l'an 614. Il siégea avec une sainteté éminente jusqu'à l'an 632, où il alla recevoir la couronne dans les cieux, le 18 février.

SAINT ANGILBERT OU ENGELBERT,

ABBÉ DE SAINT-RIQUIER.

Angilbert qu'on a appelé aussi Ingelvert, était fils d'un des grands seigneurs de la cour du roi Pépin-le-Bref. Il fut élevé dans le palais de Charlemagne, qui le fit silencieux ou secrétaire de son cabinet. Il y fut instruit dans les lettres, quoique déjà avancé en âge, par le célèbre Alcuin. Comme il était bien fait, savant, réglé dans ses mœurs, il eut beaucoup de part à la faveur et à la confiance du roi. Charlemagne le donna d'abord à son

fils Pépin qu'il avait fait roi d'Italie, et il fut pendant quelque temps le premier ministre de ce jeune prince. Il lui fit ensuite épouser secrètement la princesse Berthe sa fille, dont il eut Harnid et Nithard l'historien, et il lui donna le gouvernement de la contrée maritime de France, qui est entre l'Escaut et la Seine, jusqu'à l'Océan.

Il établit sa résidence au château de Centule en Ponthieu, où était l'abbaye de Saint-Riquier, qui donna depuis son nom à la ville : et il s'acquitta très-dignement de son emploi, soit en rendant la justice aux peuples, soit en défendant les côtes du royaume contre les barbares. Le bruit que faisaient les miracles de saint Riquier, le toucha d'une dévotion particulière pour ce Saint, et il se rendit fort assidu à prier près de son tombeau. Etant tombé dangereusement malade, il fit vœu de se rendre religieux dans son abbaye s'il revenait en santé.

A peine fut-il rétabli que les Danois, qu'on appelait Normands, firent irruption sur les terres de son gouvernement. La nécessité de s'opposer à ce torrent était pressante, Angilbert marcha contre eux après avoir imploré l'assistance de saint Riquier, et il remporta sur les barbares une victoire signalée, qui fut mise au nombre des miracles de ce Saint. A son retour il accomplit son vœu, du consentement de sa femme, qui prit le voile sacré.

En quittant le faste du monde, il embrassa les humiliations du cloître avec tant d'ardeur et de sincérité, qu'on ne vit aucun religieux plus humble, et quoiqu'il eût été nourri dans les délices, il pratiqua les austérités les plus grandes de la pénitence avec autant de facilité et d'affection, que s'il eût toujours été élevé dans les déserts de la Thébéïde.

Après la mort de l'abbé Symphorien, il fut mis à sa place, du consentement de tous les religieux, dont le choix fut approuvé par Charlemagne. Il s'appliqua de telle sorte à procurer l'avantage spirituel de sa maison, qu'il n'en négligeât pas non plus le temporel. Il rebâtit le monastère presque tout en entier, outre quatre églises et beaucoup d'édifices qu'il y ajouta, et il en augmenta de beaucoup le nombre des religieux.

Mais lorsqu'il se croyait ainsi enseveli pour toujours dans l'obs-

curité d'une tranquille solitude, Charlemagne lui fit savoir qu'il s'était réservé encore quelque droit sur sa personne. Il ne put souffrir que ses talents et ses vertus ne fussent utiles qu'à lui et à ses religieux : il voulut les faire servir encore à l'avantage de l'Église et de l'État. Il l'obligea souvent de sortir de son cloître pour profiter de ses conseils. Il le fit secrétaire d'État et maître de sa chapelle, et il l'envoya trois fois à Rome en qualité d'ambassadeur, la première pour y conduire Félix d'Urgel et lui faire abjurer son hérésie devant le Pape Adrien I^{er}, la seconde, pour porter au même Pape le mémoire des objections faites en Occident contre le second concile de Nicée touchant le culte des Images; la troisième, pour s'assurer de la fidélité du peuple romain au Pape Léon III, et pour offrir les présents du prince à l'église de Saint-Pierre.

Il y retourna la dernière année du viii^e siècle, pour suivre le même prince qui devait y recevoir la couronne d'empereur, sans que toutes ces absences empêchassent que les moines de Saint-Riquier ne le regardassent toujours comme présent. Il souscrivit au testament de l'empereur, daté de l'an 814, et dont il devait être l'exécuteur avec d'autres personnages de l'Église et du royaume. Mais il mourut trois semaines après lui, le 18 février de l'an 814, dans les sentiments d'humilité où il avait toujours vécu depuis sa conversion.

On fut obligé de l'enterrer à la porte de la grande église de Saint-Riquier, qu'on appelait alors de Saint-Sauveur, ainsi qu'il l'avait ordonné dans son testament, et on a les relations historiques des miracles qu'on lui a dus après sa mort. Son corps demeura vingt-huit ans dans le lieu de sa première sépulture. Il fut transporté dans un autre plus honorable l'an 842, le 5 novembre, par les soins de Ribbold, qui fut le troisième abbé de Saint-Riquier après lui. Son corps fut trouvé tout entier, quoiqu'on ne l'eût pas embaumé. Les Normands détruisirent à diverses reprises le beau monastère et les quatre églises de l'abbaye de Saint-Riquier, que saint Angilbert avait bâtis et enrichis avec tant de magnificence. Son tombeau demeura longtemps enseveli et inconnu sous ces ruines. On rebâtit l'abbaye dans une

enceinte moins vaste, avec une église plus petite, du temps de Hugues Capet. Quelques années après ce rétablissement, dans le XI^e siècle, et du temps du roi Henri I^{er}, saint Gervin, vingt-troisième abbé de Saint-Riquier, parent et contemporain du Pape saint Léon IX, ancien évêque de Toul, ayant trouvé la vie de saint Angilbert dans le monastère de Gorze en Lorraine, où il était fait mention de sa sépulture et de sa translation, fit rechercher son corps, que l'on reconnut à l'inscription placée sur sa tombe, ce qui donna lieu à une seconde translation très-solennelle qui se fit le jour de sa fête ¹.

SAINT HILDEBERT,

ABBÉ DE FONTENELLE.

L'abbaye de Fontenelle, au diocèse de Rouen, fut fondée au commencement du VII^e siècle par saint Vandrille. Saint Hildebert, son troisième successeur, fut le grand ami des pauvres, en même temps que leur appui. Il fut aussi le père de ses moines, plutôt que leur supérieur. Sa piété, sa sagesse, sa mansuétude et ses exemples firent de son abbaye un modèle de sainteté. Aussi, saint Wulfran, qui s'était démis de son vaste archevêché de Sens pour aller porter la foi chez les Frisons, après avoir obtenu de l'aide de Dieu beaucoup de conversions, se sentant vieilli et fatigué, et voulant se recueillir dans un saint repos avant de paraître devant Dieu, se retira dans l'abbaye de Fontenelle et se mit au rang des moines que gouvernait Hildebert. Ce saint abbé mourut le 18 février de l'an 700 ou 701. Ses reliques furent vénérées à Fontenelle, qu'on appela ensuite Saint-Vandrille, jusqu'à la destruction de ce monastère.

SAINT THÉOTON,

PRIEUR DE SAINTE-CROIX DE COIMBRE.

Théoton né en 1086 d'une famille honnête de Tuy en Galice, avait un oncle appelé Cresconio, qui était évêque de Coimbre, en Portugal. Comme cet enfant montrait dès ses premières années d'heureuses dispositions, son oncle le demanda à ses parents et

¹ Extrait de Baillet.

le fit élever par son archidiacre Tello, qui était un ecclésiastique fort instruit et fort habile. Sous un tel maître et sous la surveillance de l'évêque, son oncle, il fit de si heureux progrès dans les études et dans la piété, qu'on le jugea bientôt digne d'entrer dans le clergé. Il fut élevé au sacerdoce, peu après que la mort lui eut enlevé son oncle; et devint ensuite prieur de l'église de Notre-Dame de Viseu. Mais il avait peur des dignités, à cause des vertus qu'elles exigent; il remit donc à un autre son prieuré, et s'en alla en pèlerin visiter les Saints-Lieux à Jérusalem. Il y puisa de l'humilité et du courage, avec la résolution de s'occuper avant tout de son salut. Aussi à son retour à Coïmbre, il se retira simple moine, dans un couvent de l'Ordre de Saint-Augustin, qui venait d'être fondé auprès de cette ville en l'honneur de la Sainte-Croix. Bientôt il se vit élevé à la charge de prieur, il avait cinquante ans. Malgré sa résistance, il dut se charger vingt ans de ces fonctions; et sa sainteté devint si éminente que le roi de Portugal Alphonse I^{er} eût voulu l'avoir auprès de lui. Mais le Saint ne soupirait qu'après la retraite, pour se préparer au grand passage de l'éternité. Aussi après avoir porté vingt ans le poids du prieuré de Sainte-Croix, il donna sa démission. Il vécut dix ans solitaire, et bien préparé au repos éternel, il rendit son âme pure à Dieu, le 18 février 1166. Il avait quatre-vingts ans.

De grands miracles l'avaient signalé durant sa vie. Des miracles plus nombreux illustrèrent sa tombe.

LA B. ORINGA OU CHRÉTIENNE DE SAINTE-CROIX,

VIERGE.

L'Église a toujours renfermé dans son sein des âmes pures, qui connaissant tout le prix et le mérite de la chasteté, ont eu pour cette belle vertu l'affection la plus vive, et l'ont préférée à tous les avantages que le monde pouvait leur offrir.

Telle fut la sainte fille dont nous allons rapporter la vie. Née à Sainte-Croix, petite ville de Toscane, près de Florence, elle reçut au baptême le nom d'Oringa. Ses parents étaient d'honnêtes habitants de ce lieu qui s'occupaient de la culture des terres, et qui, dès sa première enfance, l'employèrent à garder les bestiaux.

Dans cet emploi paisible, Oringa, prévenue de bonne heure des plus abondantes bénédictions du ciel, s'accoutuma à la méditation des choses divines ; elle y conçut un grand amour pour Dieu, et une si grande estime pour la pureté, que s'il lui arrivait d'entendre quelques paroles peu honnêtes, ou de voir quelqu'un qui ne le fût pas, elle en avait une telle horreur, qu'elle en éprouvait des maux d'estomac, des vomissements, et qu'elle en devenait quelquefois très-malade. Ayant perdu ses parents dans sa jeunesse, elle resta sous la tutelle de ses frères, qui voulurent la forcer à former un établissement dans le monde ; mais Oringa avait d'autres desseins ; elle avait choisi Jésus-Christ pour unique époux ; aussi ses frères eurent-ils beau la traiter inhumainement et l'accabler de coups de fouet, ils ne purent réussir à lui faire violer les saints engagements qu'elle avait contractés. Mais enfin pour mettre sa vocation en sûreté, elle se vit obligée de fuir. Une rivière se rencontre sur la route, sans aucun moyen de la traverser ; pleine de confiance, Oringa la passe à pieds secs. Elle se retire à Lucques, entre au service d'un homme noble et pieux, à qui elle ne demande pour tout salaire que la nourriture et les vêtements, mais les plus simples et les plus communs. Dans cette maison, Oringa, se livrant à la plus rigoureuse pénitence, commence le genre de vie austère qu'elle continue le reste de ses jours. Elle marche toujours pieds nus, même au cœur de l'hiver, couche constamment sur la dure, quelque fatiguée qu'elle puisse être, jeûne chaque jour et ne prend vers le soir de la nourriture que du poids et de la grosseur d'une pomme ordinaire. La beauté du visage, qui est pour tant d'autres une occasion de vanité bien dangereuse, n'est pour Oringa qu'un sujet de peine ; aussi cherche-t-elle à perdre ce frivole avantage, en employant des sucs et d'autres moyens pour détruire les agréments de sa figure, tant elle craint que son aspect ne soit pour le prochain une occasion de péché.

Toute occupée de Dieu, cette sainte fille ne connaît pas même les plus proches voisins de la maison qu'elle habite. Lorsque la nécessité l'oblige à traiter avec le prochain, elle le fait avec tant de modestie que, quoique jeune et d'une figure agréable, elle

n'inspire d'autre sentiment que le respect ; mais elle ne laissait pas échapper ces occasions de donner de salutaires conseils à ceux avec qui elle s'entretenait. Le Saint-Esprit l'avait tellement formée à la vie intérieure, qu'elle parlait des matières spirituelles avec une facilité et une exactitude surprenantes, et c'était une chose merveilleuse de voir une pauvre fille, qui n'avait point reçu d'éducation, qui ne savait même pas lire, expliquer les points les plus relevés de la religion, de manière à étonner les hommes les plus instruits.

Une vertu si pure et si parfaite acquit à Oringa l'estime générale des habitants de Lucques ; mais elle était trop humble pour être flattée de la considération dont elle était l'objet ; au contraire, elle songeait à s'y dérober par la fuite. Elle avait reçu une grâce particulière de Dieu, par l'intercession de saint Michel, qu'elle honorait comme son protecteur. Elle va visiter la célèbre église dédiée à cet Archange, au mont Gargan, et se rend ensuite à Rome, pour y vénérer les cendres des Martyrs. Ce fut dans cette capitale du monde chrétien qu'elle fit la connaissance d'une veuve riche et vertueuse nommée Marguerite, qui, désirant avoir à son service une personne de piété, la reçut dans sa maison avec joie. Cette veuve, d'une noblesse illustre, exige d'Oringa qu'elle accepte des vêtements convenables à sa nouvelle position. Celle-ci n'y consent qu'avec peine, et ne les garde pas longtemps ; car, quelques jours après, ayant rencontré une pauvre étrangère qui était presque nue, elle lui donne ses habits neufs, et reprend les vieux qu'elle avait quittés. Cette action, qui eût irrité une maîtresse mondaine, ne mécontenta pas Marguerite. Déjà elle savait apprécier le mérite de sa domestique, et bientôt elle eut pour elle l'affection la plus sincère ; aussi, loin de vouloir en être servie, elle allait jusqu'à la servir elle-même. Au reste, cette vertueuse femme ne fut pas la seule qui vénérât Oringa ; Rome, au bout de quelque temps, retentit du bruit de la sainteté de cette humble servante, et le peuple lui donna le surnom de Chrétienne de Sainte-Croix, surnom qu'elle porta depuis, et dont nous nous servirons aussi pour la désigner désormais.

Après avoir passé quelque temps à Rome, Chrétienne eut le

désir d'aller à Assise pour y visiter le tombeau de saint François. Elle s'y rendit avec sa bonne maîtresse, qui ne voulut plus se séparer d'elle. S'étant mise en prière dans l'église du Saint, elle eut une extase pendant laquelle Dieu lui fit connaître qu'il l'avait choisie pour fonder un monastère dans son pays natal. Il lui fit aussi voir la gloire et le bonheur des Saints dans le ciel, faveur qui la charma tellement que, pendant plusieurs mois, elle en conserva la plus vive et la plus douce impression. Son désir d'accomplir la volonté divine la ramena à Sainte-Croix, où elle éprouva d'abord de grandes difficultés pour exécuter son dessein : pauvre et sans secours, il semblait qu'elle ne dût jamais réussir. Les habitants du pays et l'évêque de Lucques, de qui dépendait Sainte-Croix, lui étaient opposés ; cependant sa confiance en Dieu et sa patience finirent par triompher de tous les obstacles. Le monastère fut construit, et bientôt habité par plusieurs vierges chrétiennes, qui vinrent s'y consacrer au Seigneur. La servante de Dieu y introduisit la règle de saint Augustin, et dressa des constitutions sévères, mais si sages qu'on les adopta dans d'autres communautés du même institut, qui plus tard furent fondées dans diverses villes d'Italie. Sa qualité de fondatrice semblait exiger qu'elle prit le gouvernement de la maison qu'elle venait d'établir, et qui portait le nom de Sainte-Marie-la-Neuve ; mais son humilité ne put être vaincue sur ce point, et jamais elle ne voulut accepter cet emploi, ni commander en aucune manière à ses sœurs ; au contraire elle se regardait comme la dernière de toutes, et, si elle croyait en avoir désobligé quelqu'une, elle se mettait à genoux devant elle pour lui demander pardon. Les austérités qu'elle avait pratiquées à Lucques étaient étonnantes ; elle les continua dans son monastère. Elle se refusait même le soulagement d'un lit, et sa couche n'était autre chose que la terre nue.

Mais si Chrétienne était si sévère pour elle-même, on peut dire que sa compassion et sa tendresse pour les pauvres n'avaient point de bornes. On la voyait se dépouiller de ses vêtements pour les leur donner, et même une fois elle disposa en leur faveur de la seule pièce d'argent qui se trouvait dans la maison. Pendant

une grande disette qui affligeait le pays, cette Sainte fit placer dans le seul champ que sa maison possédât, et qui étaitensemencé de fèves, une espèce d'enseigne pour avertir que ces fèves étaient à tous ceux qui voudraient en prendre. Son exemple toucha les laboureurs, qui le suivirent, et Chrétienne, dont le champ parut produire miraculeusement pour satisfaire aux besoins de tous ceux qui y avaient recourus, eut la consolation d'avoir conservé la vie à un grand nombre de pauvres gens, qui sans elle seraient morts de faim pendant cette calamité.

Dieu se plut à manifester la sainteté de sa servante en lui accordant le don de prophétie et celui des miracles. Elle fit plusieurs prédictions qui toutes furent accomplies. L'architecte de son monastère lui dut la guérison subite d'une blessure grave qu'il s'était faite en s'enfonçant un clou dans le pied. Mais le plus grand miracle de Chrétienne, c'était sa sainte vie, son attrait pour la pauvreté, qui lui donnait plus d'amour pour cette vertu que les avarés n'en ont pour leurs richesses; c'était son invincible patience. Trois ans avant sa mort, elle fut frappée d'une paralysie qui la rendit percluse de tout le côté droit. Dans cet état pénible, elle montrait un contentement que sa soumission à la volonté divine pouvait seule lui inspirer. Enfin après avoir annoncé l'heure précise de sa mort et reçu avec ferveur les Sacrements de l'Église, elle rendit son âme pure à son Créateur, à l'âge de soixante-dix ans, au mois de janvier de l'année 1310. Son corps qui était resté flexible et sans aucune marque de corruption, fut conservé dans cet état jusqu'en 1514, qu'un incendie le consuma presque entièrement, ainsi qu'une partie du monastère. Le culte de cette Bienheureuse a été approuvé par le Pape Pie VI, le quinzième de juin 1776¹.
(M^{sr} DONEY.)

LE BIENHEUREUX RAYMOND GEOFFROY,

FRÈRE MINEUR.

Le bienheureux Raymond Geoffroy, naquit en Provence, d'une famille qu'il illustra par son érudition, et plus encore par son

¹ L'Ordre de Saint-Augustin célèbre sa fête le 18 février.

éminente piété. Il prit l'habit de Frère Mineur, dans la province de Saint-Louis.

Au premier chapitre général qui se tint à Riéti, l'an 1289, en présence du Pape Nicolas IV, qui était accompagné des cardinaux Bentivola, évêque d'Albano, et Matheolus, évêque de Portal, tous deux Franciscains, Raymond fut élu général de l'Ordre. Le Pape approuva son élection et assura qu'elle était canonique et dirigée par l'Esprit-Saint.

Raymond gouverna donc pendant sept années avec l'approbation générale, sachant allier la compassion due aux faiblesses de l'homme avec la fermeté nécessaire au maintien de l'exacte discipline, ainsi que le Pape Clément V le témoigne par ses lettres apostoliques.

En l'an 1290 des religieux relâchés lui suscitèrent beaucoup d'embarras, dont il triompha par sa bonté et sa patience.

Charles IV, surnommé le Bel, roi de France, l'engagea à tenir un chapitre général de l'Ordre à Paris, en 1292. Il satisfit ce prince, et il profita de la circonstance pour prendre le grade de docteur de l'Université de cette ville.

Les succès de Raymond et la haute réputation dont il jouissait ayant multiplié ses envieux, ils se crurent assez forts par leur nombre pour le déférer à Boniface VIII, en l'an 1295. Ce Pontife convoqua de son autorité le chapitre général de l'Ordre à Agnani, l'année suivante ; mais les imputations faites au pieux religieux retombèrent sur ses ennemis, et le Pape le nomma à l'évêché de Padoue.

Les choses alors changèrent de face. Geoffroy ayant refusé l'évêché par humilité, en disant qu'il se croyait indigne d'un si grand honneur, Boniface fut piqué de ce refus, et témoigna son mécontentement par ces paroles : « S'il n'est pas capable de tenir un évêché, il n'est donc pas propre à être général. » En effet, il lui ordonna de renoncer au généralat ; Geoffroy obéit avec joie, et revint en Provence.

Dans la suite Clément V, voulant travailler à réformer l'Ordre de Saint-François, appela auprès de lui Raymond et quelques autres religieux d'une vie irréprochable ; et ce fut avec eux que

le zèle religieux composa la *Déclaration sur la règle des Frères Mineurs*, qui commence par ces mots : *Exivi de paradiso*, et qu'on nomme Clémentine, parce que le Pape Clément la fit publier au concile de Vienne, l'an 1312. Geoffroy mourut peu de temps avant cette publication.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTÉ VIERGE.

Pèlerinage à Notre-Dame de Laon, fondée par saint Remi et érigée en cathédrale, vers l'an 500, et célèbre par beaucoup de miracles.

Pèlerinage de Notre-Dame-de-la-Côte, à Fécamp. Son origine est très-ancienne ; et de nombreux *ex-voto* témoignent des faveurs qui ont été obtenues à ce sanctuaire.

Notre-Dame d'Arcachon. — En 1793, le 1^{er} février, des hommes venus de Bordeaux, réunis à un petit nombre d'habitants, voulurent porter sur la chapelle une main impie. Eux qui n'avaient respecté ni Saint-André, l'imposante cathédrale que bâtirent les Bordelais au moyen âge, ni Saint-Michel, l'une des plus belles basiliques du midi de la France, ni Saint-Dominique, l'église des Jacobins, dont ils avaient fait le temple de l'Etre suprême ; eux qui avaient passé le niveau sur toutes les choses saintes et qui n'avaient pas laissé dans Bordeaux la moindre statue de Saint debout dans sa niche, crurent que dans ce désert, situé aux confins du monde, ils n'auraient qu'à lever la pioche ou le marteau pour faire d'une simple chapelle un amas de ruines. Mais les marins d'Arcachon avaient conservé au fond de leur cœur ce culte et ces croyances que les sans-culottes prétendaient anéantir. Les pêcheurs *Bougès* se montrèrent bien décidés à défendre à tout prix ces humbles murs que les plus vieux de la contrée avaient pu voir bâtir et à la construction desquels quelques-uns avaient peut-être contribué. La chapelle resta debout.

Voici en peu de mots l'origine de ce sanctuaire. Jusqu'au x^v^e siècle, il n'y avait eu sur les bords du golfe d'Arcachon qu'une humble cabane où s'était retiré, fuyant le monde, un pieux cénobite dont la tradition conservait le nom et le souvenir. Il

s'appelait Illyricus. Un jour il aperçut un navire poussé par la tempête dans ce golfe et faisant des signes de détresse. Seul dans cette contrée alors déserte il ne pouvait offrir à ces infortunés que ses prières à la très-sainte Vierge, qu'il vénérât tendrement et qu'il savait propice aux marins. Or, pendant qu'il priait à genoux sur les bords du golfe, les naufragés qui se voyaient perdus aperçurent tout-à-coup au-dessus de la tête du solitaire, une vive lumière vers laquelle ils se dirigèrent. Ils étaient sauvés.

Illyricus donna tous ses soins à ces pauvres gens que la très-sainte Vierge lui envoyait, et il s'empressait de les réchauffer de son mieux, car c'était en hiver, lorsqu'une vague poussa devant lui, sur le sol humide, une statue en albâtre de la vierge Marie. Il la dégagea pieusement et la plaça le mieux qu'il put dans sa cabane, qui devint un oratoire.

Les naufragés avaient vu dans la lumière subite à laquelle ils devaient leur salut un miracle de la Mère des miséricordes, ils s'agenouillèrent avec transport devant la douce image, en chantant sur leur rythme à la fois suppliant et tendre l'*Ave Maris stella*. Puis ils se mirent à l'œuvre et lui construisirent une chapelle en bois, qui devint dès lors chère aux marins.

Aux premières années du xvii^e siècle, le cardinal François de Sourdis, archevêque de Bordeaux, apprenant qu'un ouragan venait d'ensabler la chapelle de Notre-Dame d'Arcachon, regarda cet événement comme un avis que lui donnait la très-sainte Vierge, et il fit bâtir aussitôt à ses frais une nouvelle et solide chapelle.

Cent ans plus tard, cette seconde chapelle fut ensablée de nouveau ; on la releva en 1722. En 1830, elle était là, gardée par quelques huttes de pêcheurs et n'ayant dans son voisinage, que deux pauvres hameaux, lorsqu'enfin l'importance du golfe que fréquentaient les baigneurs et les pèlerins, attira l'attention. Une ville s'est construite là et le 6 juillet 1856 le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux, a posé la première pierre de la belle église d'Arcachon, aujourd'hui terminée et dédiée à la Vierge auguste qui depuis si longtemps avait choisi ce site pour y distribuer ses grâces.

MARTYROLOGE ROMAIN ¹.

A Jérusalem, la fête de saint Siméon, évêque et martyr, qu'on dit avoir été fils de Cléophas, et proche parent du Sauveur, selon la chair. Ce généreux soldat de Jésus-Christ ayant été ordonné évêque de Jérusalem après saint Jacques, surnommé le frère du Seigneur, endura d'abord divers supplices durant la persécution de Trajan, et finit sa vie par le martyre. Tous ceux qui étaient présents, et le juge même, furent étonnés qu'un vieillard âgé de cent vingt ans eût souffert avec tant de force et de constance le supplice de la croix.

A Ostie, les saints frères Maxime et Claude, martyrs avec Prépédigne, femme de Claude, et leurs deux enfants, Alexandre et Cutias, tous d'une famille illustre, qui furent arrêtés par l'ordre de Dioclétien, et envoyés en exil ; puis, ayant été condamnés au feu, ils offrirent eux-mêmes à Dieu un si cruel supplice, comme un sacrifice d'agréable odeur. Leurs saintes reliques, qu'on avait jetées dans la rivière, furent recueillies par les chrétiens, et enterrées près de la même ville.

En Afrique, les saints Martyrs Lucius, Silvain, Rutule, Classique, Secondin, Fructule et Maxime.

A Constantinople, saint Flavien, évêque, qui, défendant avec vigueur la foi catholique à Ephèse, fut outrageusement maltraité

¹**DUODECIMO KALENDAS MARTII.**

Jerosolymis, natalis beati Simeonis episcopi et martyris, qui filius Cleophæ, et propinquus Salvatoris secundum carnem fuisse traditur. Hic Jerosolymorum episcopus post Jacobum fratrem Domini ordinatus, in persecutione Trajani multis suppliciis affectus, martyrio consummatus est, omnibus qui aderant, et judice ipso mirantibus, ut centum viginti annorum senex crucis supplicium fortiter constanterque pertulisset. — Apud Ostia Tiberina, sanctorum martyrum Maximi et Claudii fratrum, et Præpedignæ uxoris Claudii, cum duobus filiis Alexandro et Cutia : qui cum essent Præclarissimi generis, jubente Diocletiano, tenti sunt, atque in exilium deportati, deinde incendio concremati odoriferum martyrii sacrificium Deo ipsi obtulerunt : quorum reliquiæ in flumen projectæ, et a Christianis perquisitæ, juxta eandem civitatem sepultæ sunt. — In Africa, sanctorum martyrum Lucii, Silvani, Rutuli, Classici, Secundini, Fructuli, et Maximi. — Constantinopoli, sancti Flaviani episcopi, qui cum fidem catholicam Ephesi propugnaret, ab impli Dioscori factione pugnis et calcibus percussus, atque in exilium actus, ibidem post triduum vitam finivit. — Tolosi, sancti Helladii episcopi et confessoris.

à coups de pied et de poing par les gens de la faction de l'impie Dioscore, et de là envoyé en exil, où il mourut trois jours après.

A Tolède, saint Hellade, évêque et confesseur.

Additions des autres martyrologes.

Saint Léonce ou Legonce (Leguntius), honoré à Trèves où l'on croit qu'il fut évêque de Metz, peut-être évêque régional.

Saint Molibée, évêque de Glandeleur en Irlande.

Saint Victour, évêque du Mans, au commencement du v^e siècle.

Saint Victeur, fils et successeur de saint Victour, assista au concile d'Angers de 453, et au premier concile de Tours de 461.

Saint Félix, premier évêque de Nîmes, massacré par les Vandales au v^e siècle.

Saint Dyname, deuxième évêque d'Angoulême, au v^e siècle.

Saint Meinard, apôtre de la Livonie, où il fit beaucoup de conversions. Il établit son siège à Riga et y fonda une église sous le patronage de la très-sainte Vierge, en l'année 1186.

Saint Epiménée, prêtre qui souffrit le martyre à Rome.

Les saints Martyrs de Léontini en Sicile. Ils furent traqués, poursuivis et massacrés en grand nombre, dans les persécutions de Valérien et de Gallien.

Martyrologe de la dernière persécution.

Gabriel-Daniel Dupleix, ancien Jésuite, aumônier des religieuses de l'Annonciade à Lyon, arrêté comme prêtre réfractaire, guillotiné le 18 février 1794, à l'âge de soixante-neuf ans.

Pierre Saulnier, prêtre du diocèse de Saintes, n'ayant pas fait le serment, fut conduit à Bordeaux, et transporté malade à l'hôpital de Biaye, où il mourut de misère, le 18 février 1795.

Jean-François Posuel, religieux prêtre de l'Ordre des Minimes, condamné à mort comme prêtre réfractaire à Lyon, exécuté le 18 février 1794.

François Guérin, curé à Briançon, expulsé de sa cure pour refus de serment, arrêté à Lyon et guillotiné le 18 février 1794.

Hugues Fournier, prêtre du diocèse de Clermont et religieux de l'Ordre de Saint-Bruno, déporté en 1798, mort de souffrances le 18 février 1799.

DIX-NEUVIÈME JOUR DE FÉVRIER.

Saint Auxibe, évêque de Soles. — Saint Gabin, prêtre de Rome et martyr. — Les Martyrs des Sarrasins en Palestine. — Saint Barbat, évêque de Bénévent. — Saint Gédonin, abbé en Bretagne. — Saint Bié ou Béat, prêtre espagnol. — Le Bienheureux Boniface de la Cambre, évêque de Lausanne. — Saint Conrad de Plaisance, du Tiers-Ordre de Saint-François. — Saint Achaïus, roi d'Ecosse. — Saint Alvarez de Cordoue, frère prêcheur. — La Bienheureuse Elisabeth Picenardi, vierge, du Tiers-Ordre des Servites. — Le Vénérable prêtre Gérard Ketelan, Confesseur de la foi. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologues. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT AUXIBE,

ÉVÊQUE DE SOLES.

Saint Auxibe naquit à Rome de parents fort riches, mais adonnés au culte des dieux. Dieu l'avait donné d'un très-bon naturel, honnête et doux, et surtout fort porté à la chasteté. Ses parents voyant de si belles dispositions en lui, souhaitaient de le voir arriver aux plus hautes charges et aux premiers dignités de l'Empire. Quand il fut en âge de pouvoir prendre un parti, ils lui présentèrent les plus avantageux de la ville. Mais Auxibe qui avait souvent ouï parler de Jésus-Christ, et qui n'aspirait plus qu'au christianisme, ne voulut jamais consentir à toutes leurs propositions. C'est pourquoi pour s'en défaire absolument, il résolut de prendre la fuite. Il s'embarqua donc secrètement, se rendit à Rhodes, et de là en Chypre, dans un village appelé le Port, à quatre lieues de la ville de Soles. L'historien de sa vie dit qu'il y rencontra saint Marc, parent de saint Barnabé, qui lui donna le Sacrement de Baptême et celui de Confirmation, et après l'avoir instruit des mystères de notre religion et de la manière d'annoncer la parole de Dieu, le fit prêtre et évêque afin qu'il prêchât plus librement l'Évangile. Il lui donna néanmoins cet avis qu'au commencement il ne fit point paraître qu'il était chrétien, afin de s'insinuer plus aisément dans l'esprit des

habitants qui étaient extrêmement zélés pour le culte de leurs dieux, mais de faire en sorte par ses bons discours et par la sainteté de sa vie qu'ils se disposassent peu à peu à recevoir la doctrine de Jésus-Christ. Il entra donc avec ces instructions dans la ville de Soles, par la porte occidentale, où il y avait un temple de Jupiter dans lequel logeait un sacrificateur. Celui-ci voyant passer Auxibe, et jugeant qu'il était étranger, le fit entrer chez lui, le traita fort humainement et lui fit bonne chère. Comme il s'informa du but de son voyage, Auxibe lui répondit qu'il était Romain, et qu'ayant résolu de visiter le pays, sa curiosité l'avait porté à la ville de Soles, qu'il avait appris être un séjour fort agréable. Le prêtre lui offrit son logis pendant le temps qu'il y séjournerait, ce que le Saint accepta, voyant l'honnêteté et la franchise de cet idolâtre, sans néanmoins faire paraître qu'il fût chrétien, selon le conseil de saint Marc. Mais il fit si bien par sa conversation édifiante, par ses entretiens et par sa sainte vie, qu'il persuada son hôte de détester les sacrifices des faux dieux, pour adorer le véritable qui a fait le ciel et la terre. Auxibe étant encouragé par la conversion de ce prêtre, et reprenant un nouveau zèle après un si heureux succès, pour publier le nom de Jésus-Christ, allait et venait dans la ville, catéchisant en secret et sans bruit ceux qu'il voyait disposés à recevoir la vérité, et après ses visites et ses exhortations, il se retirait dans le temple avec le sacrificateur.

Cependant saint Marc ayant appris le martyre de saint Barnabé, arrivé en la ville de Constance, alla trouver l'Apôtre saint Paul, auquel il raconta tout ce qui était arrivé dans l'île de Chypre, et comment par cette mort elle allait être privée d'évêque. Le saint Apôtre, qui prenait un soin général de toutes les Églises où il avait prêché l'Évangile, soit par lui-même, soit par ses disciples, écrivit à Héraclide, archevêque de l'île, et lui donna le pouvoir de sacrer pour évêques ceux qu'il jugerait les plus propres. Entre les autres, il lui commanda d'établir Épiphanes évêque de Paphos, Tichique évêque de Napoli, et Auxibe évêque de Soles, l'avertissant néanmoins de ne pas consacrer de nouveau Auxibe, parce qu'il avait déjà été sacré par saint Marc. Héraclide ayant reçu

cet ordre de saint Paul, chercha partout Auxibe, qu'il trouva enfin dans ce temple de Jupiter, et lui faisant connaître les intentions de l'Apôtre, il lui dit qu'il était temps de paraître et de monter sur le chandelier, afin d'éclairer ce peuple aveugle et couvert des ténèbres de l'idolâtrie, de sorte que le tirant de ce lieu, il le conduisit à la ville où il lui marqua une place pour y bâtir une église.

Auxibe mit aussitôt courageusement la main à l'œuvre, et fit en peu de temps bâtir cette église. Après l'avoir dédiée, il se prosterna, fit sa prière à Dieu avec abondance de larmes et lui demanda la grâce, la force et le courage de prêcher sa parole à ce peuple idolâtre pour le convertir, lui faire connaître son erreur et le conduire à la foi de Notre-Seigneur Jésus-Christ, Sauveur de tous les hommes. Après cette oraison fervente, il se mit à prêcher hautement l'Évangile et à expliquer les principaux Mystères de notre foi, la vérité d'un Dieu Créateur du ciel et de la terre, et la divinité de Jésus-Christ.

Une grande partie de ce peuple se rendit à la force des paroles de grâce qui sortaient de sa bouche, et les merveilles qu'il opérerait tant sur les malades que sur les possédés qu'il délivrait au nom et en vertu de Jésus-Christ, et par le seul signe de la Croix, ne servirent pas peu à convertir ces idolâtres, qui reconnurent par là la vérité de la doctrine que leur prêchait Auxibe. Sa réputation croissait ainsi de jour en jour et se répandait de tous côtés, de sorte qu'elle parvint jusqu'à Rome, où le Saint avait laissé un de ses frères appelé Thémistagore, qui avait épousé une dame nommée Timo. Ce frère fut même si touché des merveilles que Dieu opérerait par le moyen d'Auxibe, qu'il résolut de se faire chrétien comme lui. Il vint donc le trouver à Soles, avec sa femme et les sœurs de sa femme; ils y embrassèrent tous la foi de Jésus-Christ par les bons avis qu'il leur donna, et reçurent ensuite le Baptême. Auxibe fit son frère diacre et sa sœur diaconesse, suivant l'usage de ce temps-là, c'est-à-dire qu'il la destina pour servir à l'Église selon sa condition, après néanmoins qu'ils se furent séparés l'un de l'autre, par un consentement mutuel.

Entre ceux qui s'adressèrent au saint Évêque, il y en eut un nommé Auxibe comme lui, du village de Solopotamie, qui lui ressembla par ses vertus et par son zèle, comme il lui était semblable de nom. Après qu'il eut reçu le Baptême, il ne le quitta plus, mais vécut avec lui dans une si grande sainteté, qu'il mérita d'être nommé par lui-même son successeur.

Enfin ce saint Prélat après avoir gouverné cinquante ans l'Église de Soles avec une admirable piété, et conservé inviolablement sa virginité, se voyant proche de la mort, assembla le clergé de Soles, et l'ayant exhorté à conserver la foi qu'il leur avait annoncée, à servir fidèlement l'Église, à garder les traditions qu'ils avaient apprises de lui, et à honorer celui qu'il avait choisi pour évêque, il prit la main de cet autre Auxibe qu'il laissait pour son successeur, et lui dit : « Mon frère, Dieu par son infinie bonté vous a élu prêtre, ayez soin du troupeau de Jésus-Christ qu'il a racheté de son sang. » Ensuite il leur donna le baiser de paix, et le troisième jour après, qui fut le 19 février, ayant recommandé son troupeau à Dieu et donné sa bénédiction à tout le peuple qui était accouru pour le voir, il exhala heureusement son âme à la fin du 1^{er} siècle, ou au commencement du n^o. Son corps fut mis dans un tombeau qu'il s'était lui-même préparé de son vivant, au dehors duquel il avait fait graver ces mots : « Je vous conjure de n'ouvrir cette tombe qu'après la mort de mon frère Thémistagore. » Mais l'humble Thémistagore se jugeant indigne d'être enterré avec un si saint frère, conjura le clergé de ne le point ouvrir pour lui. Le jour de sa mort plusieurs infirmes furent miraculeusement guéris de leurs maladies, et il se fit un grand concours de peuple en ce saint lieu pour honorer ses reliques, à cause des miracles que Dieu opérait en faveur des personnes qui avaient recours à lui.

Sa vie a été écrite par Métaphraste, et elle est rapportée dans Lipomani et dans Surius. Bollandus en donne une nouvelle traduction faite sur un manuscrit grec, tiré de la Bibliothèque du roi. Le Martyrologe romain et le Ménologe des Grecs font mention de lui le 19 février, comme aussi le cardinal Baronius en ses Annotations sur le Martyrologe.

(GIRY.)

SAINT GABIN,

PRÊTRE DE ROME ET MARTYR.

Saint Gabin, prêtre, était frère du saint Pape Caïus et cousin de Dioclétien. Il était aussi père de sainte Suzanne, qui avait refusé d'épouser Galère, fils adoptif de l'empereur, parce qu'elle s'était consacrée à Dieu. De plus, saint Gabin avait converti ses cousins Claude, Maxime et d'autres membres de la famille impériale. Aussi, quoique parent de l'empereur Dioclétien, il fut jeté dans un cachot, où on le fit mourir de faim et de misère. Le ciel reçut son âme le 19 février de l'an 296. Après la persécution, sa maison, qui était aussi celle de saint Caïus, fut changée en une église.

LES MARTYRS DES SARRASINS EN PALESTINE.

La mémoire des saints Anachorètes qui furent massacrés dans la Palestine par les Sarrasins, aux premières années du vi^e siècle, a été consacrée dans l'Église, surtout en Occident, et selon le Martyrologe romain on célèbre le souvenir de ces saints Martyrs, le 19 février.

Les Sarrasins, en bandes furieuses, avaient pour chef Al-mundar. Conduits par lui, ils vinrent fondre tout à coup, vers l'an 507, sur la Palestine et sur la partie de l'Arabie qui appartenait aux Romains. Ils y firent d'effroyables ravages. S'étant dispersés dans les solitudes, où régnait le silence, ils y rencontrèrent plusieurs troupes de saints anachorètes, qui s'y exerçaient depuis longtemps dans les pratiques les plus sévères de la pénitence, qui les accoutumaient peu à peu à mourir. Ils déchargèrent sur eux la haine qu'ils avaient des Romains, comprenant indifféremment sous ce nom tous ceux qui faisaient profession du christianisme, et qui étaient sujets de l'empire. Ils tuèrent sans miséricorde tous ceux qui ne prirent point la fuite, jusqu'à ce que las du carnage, ils emmenèrent ce qui restait en captivité. Il y en eut néanmoins quelques-uns que Dieu réservait pour ses desseins, qui furent miraculeusement préservés de leur fureur, comme saint Jean le Silenciaire, dont nous parlerons ailleurs.

Cette cruelle et barbare persécution d'Almundar arriva vers l'an 507 ou au plus tard en 509, dans la solitude de Ruban et dans toute la contrée voisine. Mais comme deux ans après on vit un prince du même nom, roi des Sarrasins, embrasser la foi de Jésus-Christ, plusieurs ont été portés à la vue de ces circonstances à croire que Dieu par sa miséricorde infinie, et par un miracle singulier de sa grâce, avait fait d'un persécuteur si inhumain un fidèle disciple de Jésus-Christ, et que le sang des chrétiens qu'il avait répandu avec tant de profusion, lui était devenu une source de salut. Ce fut un avantage singulier pour lui qu'il fût baptisé par les mains des catholiques en un temps où les hérétiques acéphales, qui avaient Sévère pour chef, et qui étaient un démembrement d'Eutychiens, tâchaient d'infecter toute l'Église d'Orient. Ce Sévère qui avait été fait depuis peu patriarche d'Antioche par l'empereur Anastase, ayant appris l'heureuse nouvelle de la conversion d'Almundar, lui envoya deux évêques de sa secte pour tâcher de le pervertir et de l'engager dans son hérésie. Ceux-ci n'oublièrent rien pour lui faire embrasser le dogme impie d'Eutychès, qui confondait les deux natures de Jésus-Christ. Almundar, fort bien catéchisé, au lieu de s'y laisser surprendre, confondit lui-même ces deux évêques hérétiques, dont il se moqua par une ingénieuse plaisanterie. Il feignit qu'il venait de recevoir des lettres, par lesquelles on lui mandait que l'Archange saint Michel venait de mourir. Eux pensant le détromper, lui dirent que cette nouvelle était non-seulement fausse, mais encore ridicule, « parce que les Anges étant d'une nature toute spirituelle ne pouvaient mourir. — Comment donc, répartit ce prince, Jésus-Christ peut-il être Dieu et être mort en même temps sur la Croix, s'il n'a pas deux natures, puisqu'assurément la Nature divine n'est pas moins immortelle que celle des Anges ? »

Les deux Prélats hérétiques ne surent que répliquer, et ils s'en retournèrent tout confus.

S A I N T B A R B A T ,

ÉVÊQUE DE BÉNÉVENT.

Barbat vint au monde sur la fin du pontificat de saint Grégoire le Grand, dans le territoire de Bénévent en Italie, et il fut envoyé aux écoles de cette ville par ses parents, qui étaient de fortune médiocre mais de famille honnête. Il se rendit si habile dans la connaissance des Saintes-Écritures qu'on l'avança de bonne heure dans les ordres sacrés; on y fut porté par l'innocence et la pureté admirable de ses mœurs. On l'employa à la prédication de la parole de Dieu pour laquelle il avait beaucoup de talent, et quelques années après on le fit curé d'une paroisse dans la petite ville de Morcone.

Mais le zèle qu'il y apporta pour réformer les mœurs déréglées de ses paroissiens, et pour rétablir la discipline, lui firent beaucoup d'ennemis, qui excitèrent contre lui une persécution atroce. Il la souffrit avec beaucoup d'humilité, de patience et de charité. Ces misérables s'étant ensuite avisés d'attaquer son honneur et sa pureté par une calomnie infâme, il fut rappelé à Bénévent, où il continua de prêcher autant par l'exemple de ses vertus que par la sainteté de ses discours.

Il s'appliqua principalement à la conversion des Lombards, qui avaient établi une principauté particulière à Bénévent. Ces peuples s'étaient convertis à la foi catholique du temps de leur duc Arichis, l'ami de saint Grégoire le Grand, tandis que ceux qui occupaient toute la Gaule cisalpine en Italie, étaient demeurés dans leur arianisme mêlé d'idolâtrie, mais il leur était resté diverses pratiques superstitieuses de paganisme. Ils allaient se prosterner devant une vipère d'or, pour lui rendre une espèce de culte religieux. Ils avaient aussi en grande vénération un arbre auquel ils pendaient une peau de bête, et leur hommage se terminait par des jeux publics, où l'on tirait de l'arc à cheval par-dessus l'épaule dans la peau qui servait de but.

Le jeune prince Romuald, quoique fils du pieux roi Grimoald, qui avait édifié l'Italie par sa conversion, donnait aussi dans ces superstitions. Barbat prêcha longtemps contre cet abus, et

quoique ce fût inutilement, la vénération qu'on avait pour sa sainteté empêchait qu'on ne lui en voulût du mal. Il ne se rebuta point, il jeûna et pria Dieu ardemment, et joignant les gémissements du cœur aux exhortations, il sut se servir fort à propos des frayeurs de la guerre que l'empereur Constant apportait en Italie contre les Lombards. Il prédit au peuple de Bénévent que leur ville serait affligée, et l'événement de sa prédiction leur ayant fait ouvrir les yeux, ils se reconnurent enfin et renoncèrent à leurs superstitions.

Le Saint assura ensuite le prince Romuald que la ville serait délivrée par la miséricorde de Dieu et par l'intercession de la très-sainte Vierge, et qu'il aurait de grands avantages sur l'armée de l'empereur de Constantinople, ce qui arriva.

Cette circonstance mit Barbat en si grande réputation, que le prince le fit établir évêque de la ville, avec l'approbation générale de tout le peuple ; il succédait à Ildevert qui était mort pendant le siège. Lorsqu'il se vit revêtu de l'autorité, il travailla sans cesse au salut des peuples dont Dieu lui avait confié le soin. Il détruisit jusqu'au moindre vestige de la superstition ancienne. Il fit fondre la vipère d'or qui en était l'objet, et en fit faire un calice. Dès avant son ordination, il avait abattu lui-même l'arbre où l'on pendait la peau, et où l'on faisait les jeux profanes qu'il avait tant condamnés.

Il joignit à son église, c'est-à-dire à sa province métropolitaine les églises de Saint-Michel du Mont-Gargan et de la ville de Siponto que Romuald lui donna, et il y rétablit le culte divin qui y était presque tout aboli.

Ces deux églises furent depuis détachées de l'archevêché de Bénévent pour être soumises à celui de Manfredonia, dont la ville semble s'être accrue des ruines de celle de Siponto.

Saint Barbat assista au synode de Rome, assemblé l'an 680 par le Pape saint Agathon, et il souscrivit l'année suivante au sixième concile général tenu à Constantinople, sous le même Pape, du temps de l'empereur Constantin Pogonat, contre les Monothélites. Il ne vécut pas longtemps après la séparation de cette grande assemblée, et Dieu le retira du monde le 19 février de

l'an 682, âgé d'environ soixante-dix-neuf ans, après en avoir passé dix-huit et onze mois dans l'épiscopat.

Sa sainteté fut si universellement reconnue, que l'on voit son nom dans presque tous les anciens martyrologes écrits en caractères lombards. Son culte s'établit ensuite dans toute l'Église romaine, et il devint très-célèbre à Bénévent, qui l'a mis au rang de ses premiers patrons.

Son corps demeura enterré sous un autel de son église pendant quatre cent quarante-deux ans. Ses os furent déterrés l'an 1124, par l'archevêque Rosfrid, qui en fit la translation le 24 mai, assisté de deux évêques ses suffragants. La fête dura huit jours, pendant lesquels les reliques demeurèrent sur l'autel de Saint-Sébastien, exposées à la vénération publique des peuples. Elles furent renfermées honorablement le 31 mars, sous un autel de la cathédrale bâti nouvellement et dédié sous le nom du Saint par le même archevêque, et on raconte que cette religieuse cérémonie fut accompagnée et suivie de plusieurs miracles.

SAINT GÉDOUIN,

ABBÉ EN BRETAGNE.

Gédouin, né en Bretagne au commencement du ^{vii}^e siècle, fut élevé par les religieux qui étaient, dans cette contrée, nombreux et fervents. Il devint le modèle de ses condisciples, et voulant se donner tout à Dieu, il se retira dans la solitude. La réputation de sa sagesse se répandit si vite, qu'on venait de toutes parts le consulter. Ses historiens racontent que, comme Jean-Baptiste, il rappelait tous ses visiteurs à leur devoir et les encourageait au bien. On le chargea de diriger une communauté de chrétiens fervents dans le Léonnais. Il la gouverna si heureusement que saint Hervé et d'autres abbés vinrent le féliciter. Il mourut le 19 février de l'an 680.

SAINT BIÉ OU BÉAT,

PRÊTRE ESPAGNOL.

Saint Bié, appelé aussi Biec et Bieu (*Beatus*), était un prêtre du diocèse de Léon en Espagne, au ^{viii}^e siècle.

Après avoir été moine et abbé du monastère de Saint-Torive, il se fit missionnaire en des jours où les hérétiques semaient le trouble parmi les chrétiens. Il combattit avec succès les erreurs perfides de Félix et d'Élipand qui soutenaient que Jésus-Christ n'était que Fils adoptif de Dieu, hérésie condamnée par les conciles de Rome, de Francfort, de Ratisbonne et de Fréjus. Il ne se contenta pas de prêcher la vérité et de dévoiler l'erreur, il écrivit contre elle avec beaucoup de force ; et après une vie laborieuse, il se retira dans le monastère de Valcarado, où il mourut très-vénéré le 19 février 798. Ses reliques furent honorées de miracles.

LE BIENHEUREUX BONIFACE DE LA CAMBRE,

ÉVÊQUE DE LAUSANNE.

Le nom du bienheureux Boniface se trouve avec la qualité de Saint dans plusieurs martyrologes modernes, et celle de Bienheureux seulement dans quelques autres. Sa mémoire était honorée publiquement dans les Pays-Bas, principalement dans le monastère de la Cambre, près de Bruxelles, et dans tout l'Ordre de Citeaux. Elle l'était aussi chez les Suisses, surtout à Lausanne, avant l'établissement des nouvelles hérésies.

Boniface naquit à Bruxelles vers l'an 1188, et fut envoyé à Paris en 1204 pour faire ses études dans l'Université, où il conserva son innocence au milieu de tous les mauvais exemples d'une jeunesse évaporée. Son amour pour la vertu, sa piété et son ardeur pour l'étude lui faisaient éviter l'oisiveté, fuir les compagnies dangereuses, et renoncer à tous les divertissements que lui proposaient ses compagnons. De sorte que hors des classes on ne le trouvait jamais qu'étudiant chez lui, ou priant dans les églises, ou conférant avec des personnes de piété. Il passa trente ans dans l'Université de Paris, où il professa la théologie pendant les sept dernières années avec beaucoup de réputation ; plusieurs croient qu'il fut recteur de l'Université, et Thomas de Cantimpré qui vivait de son temps a donné lieu à cette opinion, mais on croit qu'il faut lire lecteur et non recteur.

Ayant été fait prêtre, il s'approcha des autels avec la pureté des Anges, cette pureté qu'il conserva toujours inviolablement depuis

son baptême, et pour laquelle il prit des précautions continuelles, macérant son corps par les jeûnes et le cilice, et par la mortification de tous ses sens.

Il se lassa à la fin de l'Université de Paris, au sujet d'une dissension survenue entre les régents et les écoliers, dans laquelle il se trouva innocemment enveloppé. Il s'en alla enseigner à Cologne, où il n'y avait pas encore d'Université. Deux ans après, il fut nommé sans sa participation à l'évêché de Lausanne sur le bord septentrional du lac de Genève. Tout le temps de son épiscopat ne fut qu'un temps de trouble et de persécution, parce qu'il s'éleva fortement contre le vice. Il eut aussi pour ennemis les officiers de l'empereur Frédéric II, hostile au Saint-Siège. Ce prince ayant su qu'au premier concile de Lyon, tenu l'an 1245, par le Pape Innocent IV, Boniface avait opiné hautement pour son excommunication, il envoya des soldats à Lausanne au nombre de deux cents pour le prendre et le faire mourir. Mais le Saint étant tombé entre leurs mains, en sortit d'une manière inespérée, et par une disposition toute particulière de la divine Providence.

On peut dire qu'il eut encore plus de dangers à essuyer de la part de ses prêtres, dont il voulut essayer de déraciner les désordres. Ils formèrent une conspiration contre lui, et arrêterent le temps qu'il dirait la messe pour l'assassiner. Un Cordelier le sut, et alla par les rues de Lausanne crier au secours pour le saint évêque. Toute la ville en rumeur accourut à l'évêché et le délivra ainsi du péril.

Boniface alla à Rome demander au Pape Innocent IV la démission de son évêché. Elle lui fut refusée plusieurs fois ; mais après avoir passé un an entier dans la ville à redoubler les mêmes sollicitations, et avoir fortement représenté qu'il ne pouvait retourner à Lausanne, il l'obtint enfin.

Le Pape voulut qu'il conservât tous les droits et les pouvoirs de l'épiscopat et il lui offrit avec instance deux autres évêchés successivement. Mais Boniface s'excusa de les accepter, et s'en revint à Paris. Il fut reçu dans l'Université avec tous les honneurs qui étaient dus à son mérite et à sa dignité ; et on croit que de là il retourna en Brabant.

Rentré dans son pays pour y passer le reste de ses jours dans le repos et les exercices de la pénitence, il se retira dans un monastère de filles, près de Bruxelles, appelé la Cambre Sainte-Marie, où il édifia les bonnes religieuses par sa piété et sa doctrine. Il acheva saintement sa course dans le repos de cette douce retraite, et il mourut le 19 février de l'an 1266, dix-huit ans après avoir quitté l'épiscopat.

Il fut enterré dans le chœur de l'église de la Cambre, où on lui fit un tombeau de marbre avec son buste. Les peuples commencèrent dès lors à y implorer son assistance pour la guérison des malades. On institua quelques années après l'office anniversaire de sa bienheureuse mort avec beaucoup d'appareil, mais non pas pour le repos de son âme. Cette dévotion particulière subsista jusqu'à ce qu'en 1603 l'archevêque de Malines donna un mandement pour en permettre le culte public, comme d'un Bienheureux non canonisé ¹.

SAINT CONRAD DE PLAISANCE,

ERMITE EN SICILE, DU TIERS-ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS.

Conrad ou Corrado, de la famille des Confalonieri par son père et des Landini par sa mère, était un gentilhomme de Plaisance tellement adonné à la chasse, qu'il semblait n'avoir point d'autre passion.

Ne pouvant souffrir un jour que les bêtes qu'il poursuivait lui échappassent à la faveur d'un bois épais, entrelacé de ronces et d'épines, qu'il ne lui était pas possible de percer, il y fit mettre le feu dans la seule vue de l'éclaircir, et de s'y faire un passage. Mais il ne fut pas en son pouvoir de l'éteindre lorsqu'il le voulut. Il s'éleva un grand vent qui poussa les flammes dans les bois contigus, de sorte que toute la forêt fut consumée.

Les particuliers qui souffrirent de ce dommage, obtinrent du gouverneur de la ville, qui était Galéazzo Visconti, la permission de faire informer de l'incendiaire. On saisit un malheureux de la populace, sur je ne sais quels soupçons ; et comme il ne put dé-

¹ Extrait d'Adrien Baillet, comme le suivant.

fendre son innocence, il fut condamné à être pendu. Conrad le sut, et ne pouvant résister aux reproches de sa conscience, il alla arracher des mains du bourreau l'innocent que l'on conduisait au supplice, et il se déclara lui-même coupable de l'incendie. Il exposa ensuite au vicaire ou lieutenant de l'empereur, de quelle manière l'accident était arrivé, sans qu'il y eût de sa part d'autre faute que de l'imprudence; et il offrit de dédommager les particuliers, et de réparer la perte publique avec ce qu'il pourrait avoir de bien. Comme on le connaissait homme d'honneur et de probité, on accepta ses offres sans l'inquiéter davantage.

Conrad communiqua la chose à sa femme Euphrosyne, qui entra dans son dessein sans délibération, et qui donna même généreusement sa dot pour l'aider à payer. Se voyant ainsi dépouillé de tous ses biens, il ouvrit les yeux sur la vanité du monde, et admirant la conduite de Dieu sur lui, il demanda la permission à sa femme de se retirer, à quoi elle consentit, après avoir obtenu de lui qu'elle entrerait en religion ¹.

Conrad sortit la nuit sans prendre congé de ses proches ni de ses amis, sans valet, sans provisions, et il fut reçu dans un lieu appelé Corvolare, où il y avait des religieux du Tiers-Ordre de Saint-François, qui lui donnèrent leur habit, et le formèrent dans l'observance de leur institut. Comme ce lieu n'était pas éloigné de Plaisance, il s'y vit bientôt importuné de lettres et de visites, ce qui l'obligea de le quitter. Mais avant de se déterminer à une retraite, il alla à Rome visiter les églises et les tombeaux des Saints, après quoi il s'embarqua pour la Sicile, et se retira dans la ville de Noto, vers la côte qui regarde la Grèce. Il vécut d'abord dans l'hôpital de Saint-Martin, mendiant son pain, et servant les pauvres. De là il passa dans l'hospice d'un homme de piété, nommé Guillaume Boucher, qui recevait chez lui les étrangers et les nourrissait. Mais n'y ayant pas trouvé le repos et le recueillement qu'il s'en était promis, il se retira sur une montagne déserte, pour y mener la vie d'un ermite. Là il pratiqua en toute liberté les austérités de la pénitence la plus rude, jeûnant continuellement, ne soulageant jamais sa faim qu'avec du

¹ Elle se fit religieuse de Sainte-Claire.

pain et de l'eau, et se contentant d'herbes lorsque le pain lui manquait, comme il lui arrivait souvent. Il couchait sur la terre nue, et ne sortait de sa solitude que pour aller trouver son confesseur, ou pour venir quelquefois, le vendredi, honorer le Crucifix célèbre de la ville de Noto, auquel les peuples avaient une dévotion particulière.

Dieu voulant éprouver sa fidélité, permit qu'il fût cruellement et longtemps tenté dans cette solitude ; mais il lui donna la force de résister à toutes ses tentations, et de surmonter tous ses ennemis invisibles. Il le récompensa même du don des miracles et des prophétie, faveurs qui étaient pourtant moins pour lui que pour les autres.

Après avoir vécu plusieurs années dans cette solitude, et avoir servi d'un grand exemple de mortification aux peuples de la Sicile, qui eurent pour lui une vénération toute singulière, il mourut, comblé de mérites, le 19 février de l'an 1331. — Il y eut une grande contestation entre les habitants de Noto et ceux d'Avola, qu'on appelait encore alors Hybla, à qui aurait le corps du Saint. Il fallut en venir aux armes, et quoique le combat fût grand et opiniâtre, personne n'y fut tué. Ceux de Noto demeurèrent les maîtres de la dépouille du bienheureux Conrad. Il fut enterré solennellement dans l'église de Saint-Nicolas, où Dieu opéra divers miracles sur son tombeau.

On l'ouvrit en 1483 pour ôter un bras, et on rapporte que le corps y fut trouvé aussi entier qu'au temps de la sépulture, quoiqu'il se fût passé cent trente-quatre ans depuis sa mort. Cette merveille fut cause qu'on le leva, qu'on lui fit une châsse d'argent, qu'on mit son nom dans les litanies, et qu'on commença à chômer publiquement sa fête dans Noto.

SAINT ACHAIUS,

ROI D'ÉCOSSE.

Achais, fils d'Etwin, fut élevé en 788 sur le trône d'Écosse. Il ne dut le diadème qu'à ses vertus, qui firent le bonheur du peuple, de qui il tenait la couronne. Sous son règne, les lois furent respectées, l'union et la paix rétablies ; et les ennemis du

dehors repoussés mirent un terme à leurs incursions. Achaüs régna trente et un ans et mourut en 819. Il avait fait alliance avec Charlemagne et lui avait envoyé le célèbre Alcuin.

On dit que pour éterniser la mémoire de ce traité, il ajouta aux armes d'Écosse, un double champ semé de fleurs de lis.

LE BIENHEUREUX ALVAREZ DE CORDOUE,

FRÈRE PRÊCHEUR.

Les historiens espagnols, qui, dans les derniers siècles ont écrit la vie du Bienheureux Alvarez, ne s'accordent pas sur le lieu de sa naissance. Lopez, évêque de Monopoli, Louis de Sousa, et quelques autres, prétendent que le Serviteur de Dieu était né à Lisbonne, d'une illustre famille de Portugal. Les écrivains de Castille au contraire, pensent qu'Alvarez, issu de l'ancienne maison des ducs de Cordoue, avait pour patrie la ville même de Cordoue, dans l'Andalousie, et il est vrai que le royaume de Castille a été le lieu de son séjour ordinaire, le théâtre de ses prédications et de ses travaux.

Ce fut encore à Cordoue, dans le couvent de Saint-Paul, que le jeune Alvarez avait embrassé l'Institut des Frères Prêcheurs l'an 1368, sous le pontificat d'Urbain V, dix ans avant le grand schisme d'Occident, qui dura presque autant que la vie de cet ami de Dieu. La piété qu'on lui avait fait sucer presque avec le lait, et la ferveur avec laquelle il se dévoua à tous les exercices de la mortification chrétienne, bien loin de se ralentir, recevaient tous les jours de nouveaux accroissements. On peut dire que si ses premières années s'étaient écoulées dans l'innocence, sa vie devint dans la suite un modèle pour tous ceux, qui dans l'éloignement du tumulte du monde, aspiraient à la perfection de leur état. Plus pénitent, et toujours plus sévère à lui-même, qu'un homme qui aurait eu à réparer, par la pénitence, les égarements d'une jeunesse passée dans le crime, ou dans la mollesse, Alvarez ajoutait à la rigueur de la règle, tout ce que l'obéissance ne lui interdisait pas absolument. Revêtu d'un cilice et chargé ordinairement d'une chaîne de fer, il mortifiait sa chair pour dompter ses passions, et réduisait son corps en servitude,

afin que son esprit s'élevât avec plus de liberté à Dieu, et à la contemplation des divines perfections. Ses veilles étaient plus longues, ses jeûnes plus rigoureux, son silence plus sévère, toute sa vie enfin plus crucifiée que celle des solitaires, dont on admire justement les austérités. Plus humble et plus modeste que ceux de ses frères, qui par la naissance, et le mérite lui étaient bien inférieurs, il ne se glorifiait que de tenir le dernier rang dans la maison du Seigneur. Une charité toujours attentive à les prévenir et à leur rendre quelque service, faisait connaître d'avance toute l'ardeur de ce zèle, dont son cœur était déjà embrasé, et qui parut avec beaucoup plus d'éclat, dès qu'on le chargea du saint Ministère pour le salut des âmes.

Tel était le serviteur fidèle, que Dieu s'était choisi et qu'il sanctifiait dans le secret du sanctuaire, pour en faire ensuite l'instrument de ses miséricordes dans la conversion des pécheurs. L'Andalousie et la Castille profitaient déjà de ses prédications, aussi bien que de la sainteté de ses exemples, lorsque le royaume de Valence et la principauté de Catalogne commencèrent à entendre la voix de saint Vincent Ferrier.

Il paraît que ce ne fut qu'après avoir annoncé la parole de Dieu pendant plusieurs années dans différentes provinces d'Espagne, que le bienheureux Alvarez de Cordoue passa en Italie, et de là dans la Palestine. On assure que dans toutes ces contrées il continua à s'acquitter avec le même fruit des fonctions du saint ministère. Sa tendre dévotion envers la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ l'arrêta quelque temps dans les Lieux saints, où, si ses discours n'étaient pas toujours efficaces pour la conversion des Sarrasins, des schismatiques et des mauvais catholiques, ses yeux ne lui refusaient pas au moins des larmes, pour pleurer leur endurcissement. Il en répandait des torrents, soit qu'il considérât par les yeux de la foi, la miséricorde infinie et cet excès de charité de l'Homme-Dieu, qui l'avait engagé à arroser de son sang ces lieux vénérables qu'il voyait alors possédés par des monstres : soit qu'il réfléchît sur la noire ingratitude des chrétiens, qui pour n'avoir cessé de profaner la Terre-Sainte, par toutes sortes d'abominations, avaient mérité que la justice divine

les en chassât sans retour ; et qu'elle livrât à une nation infidèle, ennemie du nom de Jésus-Christ, ce qui aurait dû faire la consolation de ses disciples, et leur plus précieux héritage.

De retour dans la Castille vers l'an 1405, dans le temps que les Espagnols se préparaient à repousser les efforts des Maures de Grenade, Alvarez travailla avec un nouveau zèle à ranimer la foi, ou la piété des peuples et à leur persuader que tout le succès de leurs armes dépendait du changement de leurs mœurs. L'éclat des vertus du prédicateur, la force de ses discours vifs et pathétiques, et les exemples qu'il tirait de l'histoire même de la nation, pour montrer que Dieu avait toujours pris en main la défense de son peuple, tandis que ce peuple avait été fidèle observateur des saintes lois ; au lieu qu'il l'avait livré à l'épée ou à la famine, et soumis au joug honteux de ses ennemis, lorsqu'en méprisant l'Évangile, il s'était abandonné le premier au feu de ses brutales passions : tout cela fit impression sur l'esprit de ses auditeurs, et en peu de temps le saint Ministre vit dans plusieurs villes, tant de l'Andalousie, que de la Castille, un changement qui semblait promettre les plus heureuses suites.

Cependant le roi de Grenade, non content de refuser de payer à celui de Castille, le tribut annuel, auquel il était obligé par les anciens traités, venait de se rendre maître, soit par surprise, soit par la force des armes, de la ville d'Ayamonté, qui appartenait à Don Alyar de Guzman ; et il se disposait à entreprendre de nouvelles conquêtes sur les chrétiens. Don Henri II, roi de Castille, avait envoyé ses ambassadeurs à la cour de Grenade, pour se plaindre de l'infraction des traités et en demander une réparation convenable. Mais le roi maure, prenant cette démarche des Castillans pour une marque de faiblesse ou de crainte, non-seulement répondit avec fierté, qu'il ne prétendait pas se dessaisir de la ville d'Ayamonté, ni payer désormais le tribut honteux qu'on avait, disait-il, injustement imposé à sa nation ; mais il redoubla avec plus de diligence ses préparatifs de guerre, et dès le commencement de l'année 1406, il fit marcher un corps considérable de ses troupes pour aller faire le dégât sur le territoire de Baëca dans l'Andalousie.

Quoique le roi, Don Henri II, fût alors accablé de plusieurs infirmités, qui augmentaient les inquiétudes de ses peuples, il ne laissait pas de veiller à tout, et de pourvoir aux affaires avec autant d'activité que de sagesse. Voyant l'opiniâtreté des infidèles et la nécessité de leur opposer des forces supérieures, il convoqua les États généraux à Tolède, afin de concerter avec les grands du royaume les moyens les plus sûrs pour soutenir avec succès une guerre qu'il prévoyait pouvoir être longue et fort sanglante. On se rendit de toutes parts à Tolède : mais il sembla que tant de seigneurs ne s'étaient rassemblés dans cette ville, que pour y honorer les obsèques de leur souverain, qui y finit ses jours le 25 décembre 1406, n'étant encore âgé que de vingt-sept ans. Par cette mort, dans les circonstances les plus critiques, le royaume comme un vaisseau sans pilote et sans gouvernail, exposé aux plus furieux orages, se trouvait en danger de devenir la proie des ennemis du dehors, ou des factions du dedans.

Dans une situation si affligeante, la reine Catherine, veuve de Don Henri, demanda les prières et les conseils du bienheureux Alvarez de Cordoue, que sa réputation avait fait connaître depuis longtemps à la cour de Castille. Le Serviteur de Dieu se fit un devoir capital d'employer ses talents et tout son crédit pour contenir les peuples, disposer les grands à n'envisager que le bien commun et inspirer à la reine des conseils de modération, afin de réunir tous les esprits. Le ciel bénit ses intentions. Tout ce que purent tenter le connétable et quelques autres seigneurs castillans, pour engager Don Ferdinand, frère du roi défunt, à accepter la couronne, qu'on voulait lui déferer au préjudice de son neveu, enfant encore au berceau, ne fut pas capable de flatter l'ambition de ce généreux prince ni de lui faire oublier son devoir. Il répondit toujours avec un air plein de modestie et de gravité, qu'il savait donner des bornes à son ambition, et que l'éclat du trône n'aurait jamais assez de charmes pour lui faire mépriser l'infamie éternelle dont il se couvrirait, si au mépris des lois, il était assez lâche pour vouloir dépouiller de l'héritage de ses pères, un jeune prince, dont il devait être lui-même le défenseur

et manquer ainsi de fidélité à une reine veuve et accablée de douleur. Ferdinand ajouta qu'il ne voulait point donner occasion aux guerres civiles, et aux révolutions qui suivent ordinairement les changements de règne; qu'au reste il leur était obligé de leur bonne volonté et de l'affection qu'ils marquaient pour sa personne, qu'il ne l'oublierait jamais, mais en même temps qu'il ne croyait pas pouvoir leur donner des preuves plus sincères de sa reconnaissance qu'en les conjurant de reconnaître eux-mêmes pour leur maître et leur souverain, celui à qui la couronne appartenait selon toutes les lois, qu'à cette condition ils pouvaient toujours compter sur son zèle, pour leurs intérêts particuliers, pour le bien commun et pour la gloire de la patrie.

Le jeune prince, Don Jean II, fut donc reconnu par tous les grands et proclamé roi de Castille, avec les solennités accoutumées. Don Ferdinand ¹, que sa modération autant que sa valeur rendaient lui-même si digne de régner, voulut bien, selon les intentions du feu roi, et les désirs de la nation, se charger de l'administration du royaume et de la régence, pendant la minorité de son neveu, dont l'éducation fut confiée à la reine sa mère, ce que cette princesse avait surtout désiré et demandé avec les dernières instances. Le bienheureux Alvarez de Cordoue, déjà honoré de la confiance de la reine Catherine, devint dès lors son confesseur et son conseiller : emploi qu'il exerça longtemps avec tout le zèle et toute l'application que demandait l'importance de sa charge. En continuant à rendre ses services à la reine, il travailla depuis à inspirer au jeune monarque les sentiments de bonté, de justice et de religion, qui peuvent faire d'un souverain le père des peuples, l'appui et le défenseur de l'Église.

Le ciel continuait aussi à fixer ses favorables regards sur la Castille. La tranquillité était assez grande au dedans, et les armes des chrétiens devenaient tous les jours formidables aux infidèles, qui, ayant eu la témérité de les attaquer, n'avaient pas eu l'avantage de profiter des premiers troubles de la minorité. Pendant que les Castillans assemblaient une puissante armée, et

¹ C'est ce prince, que saint Vincent Ferrier, cinq ou six ans après, fit reconnaître et proclamer roi d'Aragon, dans la célèbre assemblée de Capesé.

que les peuples fournissaient sans murmurer les grosses sommes que la reine et le prince régent avaient demandées pour la subsistance des troupes, ou pour les autres dépenses nécessaires, un certain Maure, qui avait un penchant secret pour la religion chrétienne, vint se rendre au camp des Espagnols et présenté d'abord au général, il lui parla en ces termes :

« Je n'ignore pas quelle est l'horreur et la défiance qu'on doit naturellement avoir d'un transfuge, j'ai pris cependant le parti de passer dans votre camp, pressé sans doute par une inspiration divine à laquelle je n'ai pu résister. Je ne demande pas que vous approuviez d'abord la résolution que j'ai prise ; mais aussi ne la condamnez pas avant que de la connaître ; attendez à en voir les effets. La première grâce que je demande c'est celle du Baptême. Dans peu vous verrez des preuves efficaces de mon zèle pour la religion chrétienne, de ma fidélité et de la droiture de mes intentions : ma conduite et mes actions vous en convaincront assez. »

Le transfuge Maure après les instructions et toutes les précautions qu'on jugea nécessaires, fut baptisé selon ses désirs, et bientôt après, faisant confidence de son dessein à quelques officiers espagnols, il les avertit qu'il ne serait pas difficile de se saisir de Pruna, place importante qui appartenait aux Maures. Il s'offrait non-seulement à montrer l'endroit par où on pourrait y faire glisser des troupes ; mais aussi à être lui-même le chef de l'entreprise et à conduire ceux qui voudraient le suivre. On prit assez de confiance aux paroles du sincère néophyte, pour croire pouvoir profiter des connaissances qu'il donnait : tout réussit. Les infidèles surpris abandonnèrent bientôt leurs retranchements ; et la prise de cette place eut les plus heureuses suites pour les chrétiens. Ils poussèrent partout les Maures, qu'ils défirent sur terre et sur mer, gagnèrent plusieurs batailles, firent des conquêtes et reprirent la ville d'Ayamonté. Le roi de Grenade humilié ou découragé par tant de pertes, demanda la paix, et ne put obtenir qu'une trêve de huit mois.

Tous ces heureux succès étaient une preuve que le Seigneur s'était réconcilié avec son peuple, et qu'il écoutait les prières de plusieurs justes, dont le bienheureux Alvarez travaillait conti-

nuellement à exciter de plus en plus la foi, ou à en augmenter le nombre par ses ferventes prédications et par ses exemples édifiants. Quelque peu de goût qu'aient ordinairement pour les choses de Dieu et de la religion, les personnes qui fréquentent la cour, la sainteté du ministre de Jésus-Christ ne laissait pas d'y faire respecter les maximes de l'Évangile. Malgré les différentes passions d'orgueil, de faste et d'ambition dont la plupart étaient agités, ils ne pouvaient se défendre de louer dans le saint religieux, cette modestie, ce don de prière, ce désintéressement et toutes les autres vertus qu'on lui voyait pratiquer. Les plus sages non contents de l'admirer, semblaient vouloir l'imiter du moins en quelque chose.

Mais ni la louable émulation des uns, ni le zèle et la vigilance toujours attentive de l'autre ne purent empêcher que l'homme ennemi ne semât bientôt la zizanie dans la cour de Castille. On s'apercevait déjà de quelques semences de division entre la reine Catherine et le prince régent. Ils étaient devenus suspects l'un à l'autre, et il ne se trouvait que trop de flatteurs, dont la malignité, qui se plaît ordinairement dans le trouble, faisait entendre à la reine, que la puissance de Don Ferdinand deviendrait un jour fatale à elle-même et à ses enfants. Tout le monde, dit un historien espagnol, accusait en particulier une femme nommée Léonore Lopez, de fomenter ces brouilleries. On la connaissait fort opposée aux intérêts de l'infant, et elle avait plus de crédit sur l'esprit de la reine, qu'il ne convenait au bien de l'État et à l'honneur de sa majesté. Les preuves de modération qu'avait données le prince Ferdinand et les soins du bienheureux Alvarez pour entretenir toujours la bonne intelligence dans la famille royale, en dissipant des soupçons, qui étaient en effet sans fondement ; tout cela ne fut pas capable de détourner les fâcheuses suites des intrigues de Léonore. Les divisions entre la reine et l'infant devenaient tous les jours plus sérieuses, et leur mécontentement réciproque éclata si fort, que les états du royaume obligés de s'assembler, divisèrent la régence : la reine eut la vieille Castille pour son partage et Don Ferdinand fut chargé de l'administration de la nouvelle.

Cette disposition, faite l'an 1408, apaisa ou suspendit pour un temps, les mécontentements de la princesse, et laissa à son saint confesseur plus de liberté pour l'exercice de son ministère. Il n'en bornait point les fonctions à la cour, ni à la seule ville de Ségovie où la reine avec le jeune monarque, faisaient leur séjour ordinaire : mais, suivant la vivacité de son zèle, il continuait à porter la parole de Dieu dans les autres parties de la vieille Castille, et dans le royaume de Léon. Ce fut sur les montagnes de ce royaume, que, selon l'histoire d'Espagne, on trouva l'an 1409, une célèbre image de Notre-Dame, en un lieu appelé *Rupes Franciæ* ou *Pena de Francia* ; et ce lieu, dit Mariana, est devenu depuis fameux par un magnifique monastère de religieux de saint Dominique, que la reine de Castille, par le conseil sans doute du bienheureux Alvarez, y fit bâtir, pour conserver cette image et l'exposer à la vénération des fidèles qui s'y rendaient de toutes parts en pèlerinage.

Lorsque don Ferdinand, trois ans après, fut porté sur le trône d'Aragon, l'autorité de la reine devint plus absolue dans toute la Castille ; mais ce ne fut qu'après la mort de ce prince, qu'elle s'empara seule de la régence, et qu'elle se trouva ainsi en état de faire plus de bien ou plus de mal. On convient que son esprit naturellement doux et facile, ses manières bonnes, et son humeur libérale, la faisaient aimer des peuples. Mais on ajoute, que la plupart de ceux qui approchaient de sa personne, abusant de sa facilité, s'en servaient souvent pour avancer leurs affaires particulières, plutôt que pour procurer le bien de l'État. Un ministre du caractère d'Alvarez de Cordoue pouvait lui rendre des services importants, et ses sages conseils lui devenaient toujours nécessaires. Le jeune roi commençait aussi à en profiter. Mais il y avait longtemps que le serviteur de Dieu ne se voyait qu'à regret dans l'obligation de s'arrêter ou de paraître souvent à la cour. Il sollicita avec une nouvelle ardeur la permission de s'en éloigner, et il l'obtint ; mais en lui accordant cette grâce, la reine voulut le mettre en état de bâtir un nouveau couvent, et d'y former une communauté selon sa dévotion et ses maximes.

C'est ici principalement qu'on peut remarquer et le parfait dé-

sintéressement dont le Père Alvarez fit toujours profession, et cet esprit de régularité qui l'avait animé depuis qu'il s'était consacré à Dieu par les vœux de religion. Il pouvait élever un superbe édifice, et faire richement doter sa nouvelle communauté : il n'avait qu'à laisser agir l'inclination naturelle d'une puissante reine, qu'il avait utilement servie, et la générosité d'un jeune monarque qui, ne l'honorant pas moins de son estime, aurait voulu transmettre à la postérité les marques de sa religion et de sa reconnaissance. Mais le disciple de Jésus-Christ, sensible, comme il le devait être, à ces sentiments de leurs majestés, sut mettre des bornes à leurs faveurs ; et il le fit autant par religion que par modestie. S'il se proposa de bâtir un nouveau couvent, ce ne fut que dans le dessein d'y faire revivre le premier esprit de son Ordre, aussi en régla-t-il la construction sur le modèle de ceux que saint Dominique avait fait bâtir, ou qu'il avait acceptés. Il voulut que la plus rigoureuse pauvreté en fût le fondement ; et il ne permit point qu'on le tentât.

Comme il prétendait en faire une maison de prière, de recueillement et d'étude, il choisit pour cela un lieu solitaire, assez éloigné du tumulte du monde, pour n'en être point incommodé, et en même temps assez voisin d'une grande ville, pour que lui-même, et ses religieux à son exemple, pussent selon leur vocation travailler au salut des fidèles ; leur communiquer dans le besoin les vérités qu'ils venaient de méditer dans la solitude, et partager avec eux la divine nourriture ; dont ils se seraient rassasiés les premiers. Ce fut sur une montagne, à deux petites lieues de Cordoue, qu'il fit construire ce nouveau sanctuaire ; et le nom même de *Scala Cæli*, qu'il lui donna, était pour tous ceux qui s'y retiraient, un avertissement continuuel de ce qui devait faire le premier objet de leur étude, et leur principale occupation.

Le succès répondit bien à ses désirs ; les religieux de différentes maisons de la province d'Espagne, qui vinrent d'abord se joindre au bienheureux Alvarez, pour se former à la perfection sous sa discipline, et plusieurs autres excellents sujets que la Providence lui adressa, prirent si bien son esprit, que bientôt le nouveau couvent de *Scala Cæli* fut considéré, dans tout le

pays, comme un séminaire de saints et savants ministres, dont la solide piété et les instructions répandaient la lumière, avec la bonne odeur de Jésus-Christ, parmi les peuples qui avaient besoin de ce secours pour sortir des ténèbres de l'ignorance, et apprendre à pratiquer les vertus de leur état. Dans ce genre de vie solitaire et apostolique en même temps, l'homme de Dieu pouvait dire avec saint Paul, que sa conversation était dans le Ciel ; et il n'en était pas moins appliqué à montrer aux autres le chemin qui y conduit. Prier et prêcher, se renfermer dans la retraite, pour apprendre à connaître Dieu, et à se connaître soi-même, ne paraître ensuite parmi les hommes, que pour travailler à les rendre meilleurs, en leur rendant sensibles les égarements de leur esprit, ou la corruption de leur cœur, et en leur présentant le remède à leurs maux : ce fut dans cette sainte alternative d'oraison et d'action, que le bienheureux Alvarez passa les dernières années de sa vie.

Les peuples de l'une et l'autre Castille, et ceux principalement d'Andalousie, en retirèrent de grands avantages pour la réformation de leurs mœurs ; souvent même pour le repos et la tranquillité des familles, dont cet homme apostolique et ses disciples firent cesser plus d'une fois les procès, les discordes, les inimitiés. Mais le service peut-être le plus important qu'ils rendirent à l'Église, fut celui qui les engagea aussi à de plus grands travaux, pour arracher dans tous ces pays les dernières semences du schisme, et réunir enfin les fidèles sous l'autorité d'un légitime Pasteur, reconnu dans tout le monde chrétien. Dieu seul, témoin des saints desirs qu'il avait lui-même inspirés à son fidèle ministre, sait quelles furent les larmes qu'il répandit, les fatigues qu'il essuya, et les contradictions où il fut exposé pour le succès d'une affaire qui intéressait le salut de tant d'âmes, et qui rencontrait partout des difficultés insurmontables à l'industrie humaine.

Comme Pierre de Lune, appelé dans son obéissance Benoît XIII, avait fait un long séjour dans les royaumes d'Espagne, il y comptait aussi un grand nombre de partisans zélés. Ses créatures et ses parents y étaient fort distingués. Presque tous les prélats de

ces grandes églises tenaient de lui leurs titres et leurs provisions. Ceux-là lui demeuraient opiniâtrement attachés par inclination, ceux-ci par reconnaissance, quelques uns peut-être par la persuasion qu'il était le seul véritable Pape, et presque tous par l'espérance de quelque nouvelle faveur. Après les conférences de Perpignan et le traité de Narbonne, le royaume de Castille se maintint quelque temps dans l'obéissance de ce Pontife, autrefois dégradé dans le concile de Pise, depuis excommunié et déposé dans celui de Constance. La mort trop prompte du roi d'Aragon ne lui avait point permis de consommer son ouvrage ; et ce qui en retardait toujours l'entière exécution, était principalement l'appui, que l'archevêque de Tolède donnait au parti de l'anti-pape.

- Ce grand siège avait été longtemps possédé par un neveu de Benoît XIII, qui n'avait rien oublié pour entretenir les peuples dans le parti qu'il avait lui-même embrassé avec beaucoup de chaleur. Son successeur, don Sanchez de Rojas, marchait sur les mêmes traces ; et Don Alphonse d'Exea, archevêque de Séville, n'était pas animé d'un zèle moins amer. Ces deux prélats, déjà respectables aux peuples par bien des endroits, semblaient n'employer leurs talents, leurs richesses et toute l'autorité que leur donnait l'éminence de leur siège, qu'à perpétuer et fomenter toujours un schisme opiniâtre, pour l'extinction duquel ils auraient dû être prêts à sacrifier leur dignité et leur vie. Ce qui mettait le comble à un mal, dont on ne voyait plus de remède, c'était le crédit des deux archevêques, également estimés dans leurs provinces, et puissants à la cour de Castille, où ils tenaient les premiers rangs.

Ces considérations cependant ne purent intimider le Bienheureux, ni lui faire perdre l'espérance de réussir dans le dessein qu'il avait formé de suivre le plan de saint Vincent Ferrier. Celui-ci en se séparant de la communion de Pierre de Lune, lorsqu'il le vit incorrigible et obstiné sans retour, avait porté le roi d'Aragon à se soumettre, avec tous ses Etats, à la décision du concile, alors assemblé à Constance, et à l'autorité du Pape qui y serait canoniquement élu. Le bienheureux Alvarez, animé d'un même esprit de zèle pour la paix de l'Église, résolut de faire

aussi tous ses efforts pour engager la cour de Castille à suivre l'exemple de celle d'Aragon. Il avait contre lui, dans cette entreprise, tout ce qui a coutume de remuer les passions, le crédit, l'intrigue, d'anciens préjugés, l'intérêt et la politique des grands. Mais l'Esprit du Seigneur le faisait agir ; et l'éclat de ses vertus ou de ses miracles parlait en sa faveur. Nous avons vu dans quelle estime il était auprès de la reine régente : si cette princesse, retenue par d'autres considérations, ne fit pas d'abord tout ce que le Serviteur de Dieu exigeait de sa religion sur ce point, elle ne refusa pas de le contenter du moins en partie ; dès l'an 1414, selon Mariana, elle avait envoyé quelques ambassadeurs au concile de Constance. Dans la suite, ayant enfin consenti à se retirer de l'obéissance de Pierre de Lune, elle envoya de nouveaux ambassadeurs et les évêques de la nation au concile, ce qui leva le dernier obstacle à la paix générale de l'Eglise. La reine Catherine mourut environ sept mois après l'exaltation de Martin V¹, et déjà, par les travaux continuels, les ferventes prières, et les prédications du bienheureux Alvarez, tout le royaume de Castille avait reconnu le véritable Vicaire de Jésus-Christ.

Après cet heureux événement, dont le modeste religieux ne s'attribua point le succès, quoiqu'il y eût travaillé avec tant d'ardeur, il ne crut pas avoir fait tout ce que son ministère demandait de lui. Au lieu de se livrer aux douceurs du repos, que son âge avancé, et ses infirmités lui rendaient si nécessaire, il continua avec une nouvelle ferveur à faire dans l'Andalousie, ce que saint Vincent Ferrier faisait dans le même temps en Bretagne. Prêcher, catéchiser, instruire familièrement les pauvres, les ignorants, les peuples de la campagne, guérir les malades, consoler les affligés, déraciner les superstitions populaires, réconcilier les ennemis, et faire cesser les procès : ces saintes occupations durèrent autant que la vie du disciple de Jésus-Christ. Il ne se délassait un peu du travail, que par la prière ; et à tant de

¹ L'élection du Pape Martin V se fit dans le concile de Constance, le 11 novembre 1417 ; et la reine de Castille mourut à Valladolid, le 2 juin 1418. (Mariana, l. XX, p. 182).

fatigues, il ajoutait toujours de nouvelles pénitences. Après avoir couru tout le jour sur les montagnes de l'Andalousie, pour instruire les fidèles, ou leur administrer les Sacrements, retiré dans sa chère retraite du *Scala Cæli*, il passait une grande partie de la nuit aux pieds des saints Autels, frappant sans cesse à la porte de la miséricorde, pour obtenir de nouvelles grâces, et se disposer à de nouveaux travaux.

Une vie si pure et si remplie fut terminée par une mort précieuse le 19 février 1420. Le Ciel manifesta aussitôt sa sainteté par des miracles. Quelques auteurs assurent que le récit de ceux qui furent avérés et prouvés juridiquement devant l'ordinaire, pourrait remplir un volume. Ce qu'il y a de certain, c'est que la connaissance qu'on avait de ses héroïques vertus, autant que la vue des prodiges qui s'opéraient à son tombeau, portèrent les peuples, dès le jour de sa mort, à réclamer son intercession, et à lui donner le titre de Bienheureux. L'odeur de sa sainteté attirait les fidèles, qui commencèrent à fréquenter avec plus de dévotion l'église de *Scala Cæli* : les grands du monde, les ecclésiastiques, les évêques mêmes visitaient le tombeau du Serviteur de Dieu. Don Martin de Mendoza, évêque de Cordoue, fit enfermer le saint corps dans une riche châsse, qu'il plaça dans une chapelle de la même église.

Les disciples du bienheureux Alvarez, et ceux qui leur succédèrent pendant quelque temps, habitèrent cette sainte retraite; mais un évêque de Cordoue, appelé Jean de Tolède, qui avait été religieux du même Ordre, transféra depuis cette communauté dans la ville de Cordoue, soit à l'occasion des guerres allumées dans le pays, soit, comme on le prétend, parce que la corruption de l'air causait une espèce de mortalité dans ce lieu. Le premier soin des religieux de *Scala Cæli*, retirés dans leur nouveau couvent appelé des Martyrs, à Cordoue, fut d'y transporter les saintes Reliques. L'évêque approuva leur dessein, et le clergé avec le peuple de Cordoue, accompagna les deux communautés de saint Paul et des Martyrs, pour honorer cette translation. On raconte que lorsqu'on voulut enlever la châsse, il s'éleva un orage extraordinaire, accompagné de tant de foudres et d'éclairs, qu'on

fut obligé de remettre incessamment la châsse sur l'autel. La tempête, dit-on, cessa aussitôt, et l'air devint serein comme auparavant. Mais les pluies, les vents et les tonnerres ayant recommencé autant de fois qu'on essaya de continuer l'entreprise, on se vit dans l'obligation de l'abandonner, parce qu'on se persuada que le Ciel ne l'approuvait point.

Ce fut donc une nécessité de laisser le corps du bienheureux Alvarez, dans l'église de *Scala Cæli*, comme dans le lieu que cet ami de Dieu avait lui-même choisi, et qu'il avait sanctifié par sa pénitence. Le concours des peuples et les miracles y continuèrent, quoiqu'avec moins d'éclat, parce que les fidèles n'y trouvaient plus le secours des ministres pour satisfaire leur dévotion. Le célèbre Louis de Grenade, plus d'un siècle après, ayant examiné toutes choses, et cherché les moyens de rendre cette habitation moins incommode, fit réparer avec soin l'église et le couvent de *Scala Cæli*, et y établit de nouveau une communauté de religieux. Le service divin s'y fit dès lors avec la même majesté et la même édification qu'autrefois ; et le culte du Saint devint beaucoup plus célèbre. Comme il n'a jamais été interrompu, il a été autorisé par le Pape Benoît XIV, qui l'a étendu à tout l'Ordre de Saint-Dominique, en confirmant le décret de la sacrée Congrégation des Rites, le 22 septembre 1741. (TOURON.)

LA BIENHEUREUSE ÉLISABETH PICÉNARDI,

VIERGE DU TIERS-ORDRE DES SERVITES ¹.

Léonard Picénardi et Paule Nuvoloni, son épouse, nobles habitants de Mantoue, donnèrent le jour à la bienheureuse Élisabeth. Plus recommandables encore par leur piété que par le rang distingué qu'ils tenaient dans le monde, ils l'élevèrent dans la crainte de Dieu, et sa mère s'appliqua de bonne heure à la former à la pratique des vertus chrétiennes. Toute jeune elle aimait à se retirer dans une petite cellule où elle se tenait cachée ; là elle méditait la parole de Dieu, et fuyant les divertissements de la jeunesse, elle passait son temps à prier et à s'occuper des vertus de

¹ Voyez les leçons de son office dans le *Propre des Servites*, imprimé à Rome en 1824.

la très-sainte Vierge. La seule récréation qu'elle prit était d'aller de la maison de son père à l'église de Saint-Barnabé, où elle remplissait tous ses devoirs de religion avec une piété angélique. Une conduite si sage et si chrétienne ne tarda pas à lui mériter l'estime publique, et des jeunes gens d'un rang élevé songèrent à la demander en mariage, mais Élisabeth avait fait un autre choix, et elle refusa constamment toutes les propositions qui lui furent adressées à ce sujet. Elle obtint de son père la permission de se retirer chez une sœur qu'elle avait, et d'entrer dans le Tiers-Ordre des Servites.

Ce fut alors que cette sainte fille, après s'être liée à Dieu par le vœu de chasteté, entreprit un nouveau genre de vie plus parfait encore que celui qu'elle menait dans la maison paternelle. Sa prière était presque continuelle, et son ardeur pour la mortification si grande qu'elle affligeait continuellement son corps par les jeûnes, le cilice et d'autres pratiques de pénitence. La méditation des souffrances de Jésus-Christ et des douleurs de la très-sainte Vierge avait pour elle un attrait particulier. Tous les jours elle se confessait et recevait la sainte Eucharistie. Elle trouvait tant de consolation à réciter l'office canonial qu'elle n'y manquait jamais.

Plusieurs jeunes personnes de familles nobles, touchées de l'exemple de ses vertus, voulurent se mettre sous sa conduite. La Servante de Dieu les forma si bien à la piété, qu'elles embrassèrent à son imitation le Tiers-Ordre des Servites et donnèrent ainsi commencement à diverses réunions édifiantes qui furent les fruits de sa charité et de son zèle.

Une vie si pure et si parfaite méritait les faveurs du ciel, aussi cette sainte fille en obtint-elle de signalées. La Mère de Dieu lui donna plusieurs fois des preuves sensibles de sa protection, et tous les écrivains qui ont écrit son histoire assurent qu'elle ne demandait rien par l'intercession de Marie qu'elle ne l'obtint aussitôt. Non-seulement les habitants de Mantoue, mais les étrangers en étaient persuadés ; on la regardait comme une excellente avocate auprès de Dieu et de la très-sainte Vierge, et on l'appelait communément l'intermédiaire de leurs bienfaits.

Les âmes véritablement humbles ne se laissent point éblouir par les marques d'estime qu'on leur donne et les honneurs qu'on leur rend. Telle fut aussi Élisabeth. Quoique favorisée des dons du Ciel et même de celui de prophétie, quoique devenue l'objet de la vénération de ses concitoyens, elle avait les plus bas sentiments d'elle-même, et ne craignait pas de parler désavantageusement de sa personne, assurant qu'elle était vile, méprisable, et la créature du monde la plus criminelle. Voilà quels étaient ses sentiments et son langage. Elle persévéra jusqu'à la fin de ses jours dans cette humilité profonde. Parvenue à l'âge de quarante ans, elle fut atteinte d'un violent mal d'entrailles dont elle mourut le 19 février 1468. On assure qu'elle avait eu le bonheur insigne de conserver la grâce de son Baptême, et sa vie sainte est bien propre à favoriser cette opinion. Son corps, ainsi qu'elle l'avait ordonné, fut porté à l'église de Saint-Barnabé, où bientôt il s'opéra de nombreux miracles par l'intercession de cette sainte Fille. On cite entre autres Victoire de Gorno, nièce d'Élisabeth, qui fut guérie d'un cancer incurable. Son tombeau fut pendant plusieurs siècles honoré par la dévotion des fidèles ; quant à ses reliques, après diverses translations, elles furent en 1779, déposées avec solennité dans la chapelle publique de la famille Picénardi, située dans un lieu du diocèse de Crémone, nommé le Camp des Tours, et elles y sont maintenant conservées avec respect.

(M^{sr} DONEY.)

LE VÉNÉRABLE PRÊTRE GÉRARD KETELAN,

CONFESSEUR DE LA FOI.

Aux jours où les séides de Calvin répandaient la terreur dans la Hollande, qu'ils voulaient séparer de la sainte Église romaine, il y avait à Schiedam un prêtre pieux, doux et timide, qui était réduit à se cacher, tant les dangers étaient grands. Il s'appelait Gérard-Jacques Ketelan.

Un soir on vit débarquer une bande de ces hommes qu'on appelait les Gueux. Le pauvre prêtre se réfugia dans le grenier des béguines, et il entendit là que ces hommes demandaient le

prêtre qui se cachait dans la ville. Ne l'ayant pas trouvé, ils se rembarquèrent après quelques dégâts.

Mais leur départ était une feinte. Ils rentrèrent à Schiedam un peu avant le jour, enfoncèrent les portes du prêtre et le trouvèrent au lit où il ne pouvait ramener le sommeil : ils l'assommèrent à coups de bâtons, à coups d'épées, et en brisant sa tête avec la poignée de leurs poignards. Ils ne s'en allèrent que lorsqu'il eut rendu l'âme.

Quand le jour vint et qu'on vit le vénérable prêtre mort martyr, un pauvre homme, qui était bon catholique, emporta le corps et le conduisit dans sa barque à Delft, où il le fit enterrer. Ce prêtre martyr avait rendu à Dieu son âme fidèle aux premières heures du 19 février 1574.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTÉ VIERGE.

Il y a dans le diocèse de Rodez, au canton de Saint-Sernin, un sanctuaire célèbre qu'on appelle Notre-Dame d'Orient. Il doit remonter aux Croisades, et beaucoup de grâces insignes y ont été obtenues. M. le curé de Saint-Sulpice en rapporta une, dans sa précieuse collection de *Notre-Dame de France* : « C'est, dit-il, sous la date du 19 février 1673, le récit d'un sieur Vabres, qui, égaré avec son compagnon pendant une nuit profonde, à travers les neiges, sur la montagne de l'Espinousse, n'eut pas plutôt fait le vœu d'aller au sanctuaire de Notre-Dame d'Orient se confesser, communier et faire dire une Messe, qu'une grande clarté survint, à la lueur de laquelle ils purent regagner leur gîte, où ils arrivèrent deux heures avant le jour. »

Translation de l'image de la très-sainte Vierge, peinte par saint Luc. — Le 19 février de l'an 1219, à Rome, le premier dimanche de Carême, les religieuses de Sainte-Marie au delà du Tibre furent transférées de leur monastère à celui de Saint-Sixte, pour y demeurer, et y servir Dieu. Elles prirent alors l'habit de l'Ordre de Saint-Dominique. On dit que saint Dominique, la nuit suivante, accompagné de deux cardinaux, Nicolas, évêque de Tusculum, et Etienne, et d'un grand nombre d'ecclésiastiques nu-pieds, au milieu d'une grande quantité de lumières, transporta sur ses

épaules, avec beaucoup de dévotion, l'image de la très-sainte Vierge, peinte par saint Luc, de l'église que ces religieuses avaient au delà du Tibre, à celle de Saint-Sixte. Et ensuite elle a été transférée dans celle de Saint-Dominique, où elle est en grande vénération. On croit que c'est la même image que le Pape saint Grégoire-le-Grand fit porter en procession à l'occasion de la peste qui était à Rome.

MARTYROLOGE ROMAIN ¹.

A Rome, la fête de saint Gabin, prêtre et martyr, frère du bienheureux Pape Caius. Ce généreux confesseur de Jésus-Christ ayant été longtemps en prison et dans les fers, par l'ordre de Dioclétien, sut conquérir les joies du ciel par une mort précieuse.

En Afrique, les saints martyrs Publius, Julien, Marcel et leurs compagnons.

En Palestine, la mémoire des saints Moines et de plusieurs autres Martyrs que les Sarrasins firent cruellement mourir pour la foi de Jésus-Christ, sous Almondar, leur chef.

A Jérusalem, saint Zambdas, évêque.

A Sole, saint Auxibe, évêque.

A Bénévent, saint Barbat, évêque, homme d'une admirable sainteté, qui convertit les Lombards avec leur chef, à la foi de Jésus-Christ.

A Milan, saint Mansuet, évêque et confesseur.

Additions des autres martyrologes.

Saint Legout, évêque de Trèves.

Saint Beteaume, honoré en Angleterre. Son tombeau est

¹

UNDECIMO KALENDAS MARTII.

Romæ, natalis sancti Gabini presbyteri et martyris, fratris beati Caii papæ, qui a Diocletiano diu in custodia vinculis afflictus, pretiosa morte cœli gaudia comparavit. — In Africa, sanctorum martyrum Publii, Juliani, Marcelli, et aliorum. — In Palæstina, commemoratio sanctorum Monachorum, et aliorum martyrum, qui a Sarracenis sub duce Alemundaro ob fidem Christi sævissime cæsi sunt. — Jerosolymis, sancti Zambdæ episcopi. — Solii, sancti Auxibii episcopi. — Apud Beneventum, sancti Barbati episcopi, qui sanctitate celebris, Longobardos et eorum ducem ad Christum convertit. — Mediolani, sancti Mansueti episcopi et confessoris.

à Croyland, en Angleterre, dans l'église de Saint-Guthlac.

Sainte Ausane, honorée chez les Éthiopiens.

Saint Conas, honoré aussi en Éthiopie.

Saint Rabule ou Rabulas de Samosate. Il fonda plusieurs monastères, et son nom est vénéré chez les Grecs.

Saint Conon, abbé en Palestine.

Saint Mansuet, archevêque de Milan. Né romain, on admirait sa doctrine et ses mœurs. Il occupa neuf ans le siège de saint Ambroise. Il est nommé au Martyrologe romain.

Saint Odrain (*Odranus*), cocher du seigneur d'Hifauge, en Irlande, honoré dans cette île.

Saint Mogoldobornoco, évêque de Kildar, en Irlande, mort en 704.

Saint Auxilien, honoré comme martyr au diocèse de Langres.

Saint Morand, abbé d'Altkirch, honoré en ce jour comme moine de Cluny, à Autun, est fêté le 3 juin.

Saint Georges, évêque de Lodève.

Martyrologe de la dernière persécution.

Léonard-Laurent Hillion, religieux prêtre de l'Ordre de Saint-Benoît, qui vivait retiré dans la ville de Saint-Brieuc, fut condamné à mort comme prêtre réfractaire par le tribunal du département des Côtes-du-Nord, et guillotiné le 19 février 1794.

Jean Julien, prêtre du diocèse de Quimper, condamné à la déportation pour refus de serment, mort dans les prisons de Saintes le 19 février 1793.

François Jourdain, prêtre du diocèse d'Angoulême, arrêté pour refus de serment, condamné à la déportation, mort dans les prisons de Saintes le 19 février 1793.

VINGTIÈME JOUR DE FÉVRIER.

Saint Tyrannion, évêque de Tyr ; saint Zénobe, prêtre de Sidon ; saint Sylvain, évêque d'Emèse ; saint Pelée et saint Nil, martyrs. — Saint Sadoth, évêque de Séleucie et de Clésiphon, et ses cent vingt-huit compagnons, martyrs. — Saint Eleuthère, évêque de Tournai, martyr. — Saint Eleuthère, évêque de Constantinople, martyr. — Sainte Thècle de Blandin, vierge. — Sainte Damienne, vierge. — Saint Euchère, évêque d'Orléans. — Sainte Mildrède, vierge et abbesse. — Le Bienheureux Adgillus I, roi de Frise. — Saint Léon, évêque de Catane. — Le Bienheureux Jean Gradonico, bénédictin. — La Bienheureuse Amata, nièce de sainte Claire. — Le Bienheureux Anastase de Milan, frère mineur. — Le martyr de Marie Stuart, reine d'Ecosse. — Judas Machabée. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe Romain. — Additions des autres Martyrologues. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT TYRANNION, ÉVÊQUE DE TYR,

S. ZÉNOBE, PRÊTRE DE SIDON, S. SYLVAIN, ÉVÊQUE D'ÉMÈSE,
S. PELÉE ET S. NIL, MARTYRS.

On a choisi dans l'Église latine le 20 février, pour honorer la mémoire d'une multitude de martyrs, qui souffrirent la mort pour Jésus-Christ dans la Phénicie, et principalement à Tyr sous Dioclétien en 304 et 310. Le Martyrologe romain après Adon et Usuard leur donne pour juge et pour persécuteur Veturius, général de l'armée des empereurs, qui selon Eusèbe commençait à tourmenter les soldats chrétiens dès l'an 298. Cet auteur, cité par saint Jérôme, dit que le nombre en fut si grand, qu'il n'y a que Dieu qui le sache. Il ajoute que les chefs de cette glorieuse multitude étaient Tyrannion, Silvain, Pelée, Nil, évêque, et le prêtre Zénobe qui animaient les autres par leurs discours et par leurs exemples.

Tyrannion, le plus célèbre de tous, avait été nourri dès son bas âge dans la doctrine de Jésus-Christ, et y avait fait de si grands progrès qu'on l'avait choisi pour être évêque de l'Église de Tyr, en Phénicie, dans un temps où il semble que les fidèles avaient besoin de l'exemple de leurs pasteurs, principalement

pour apprendre à souffrir. Les empereurs Dioclétien et Maximien ayant excité une persécution générale contre l'Église, les prisons de la plupart des villes furent remplies de saints Confesseurs du Nom de Jésus-Christ, de sorte qu'il n'y restait plus de place pour les homicides et les autres criminels, qui étaient traités avec plus d'indulgence que les innocents qui reconnaissaient Jésus-Christ. C'est ce qui fit envoyer dans les provinces un nouvel édit par lequel on ordonnait aux gouverneurs de laisser sortir des prisons ceux qui voudraient sacrifier aux dieux, et de faire souffrir toutes sortes de tourments à ceux qui le refuseraient. Ce fut en cette importante occasion que Dieu fit éclater sa gloire par le courage invincible qu'il inspira à ses fidèles Serviteurs, et par les prodiges qu'il opéra à la vue des idolâtres et à leur confusion.

Eusèbe nous représente, entre autres, la généreuse confession de quelques chrétiens d'Égypte, qui s'étant trouvés à Tyr, dont saint Tyrannion était évêque, y rendirent devant les juges un témoignage illustre de la divinité de Celui qu'on persécutait en eux. Ayant rejeté avec horreur toutes les sollicitations qu'on leur fit pour les obliger à sacrifier aux idoles, ils furent traités avec toute sorte d'inhumanité, mais leur confiance fut toujours plus grande que les efforts de leurs ennemis. La colère des persécuteurs s'augmentant encore par leur résistance, les porta à exposer ces innocentes victimes à la cruauté des bêtes les plus féroces : on lâcha contre les uns les lions et les léopards ; on excita contre les autres les ours, les sangliers et les taureaux furieux, que l'on animait avec des tisons et des fers rougis au feu.

Mais Dieu, qui pour recevoir le sacrifice de ses Serviteurs, laissait souvent agir le naturel de ces animaux, voulut le suspendre en cette occasion, pour faire voir que toute la malice des hommes ne peut rien contre sa protection. Ces bêtes, par un prodige surprenant, non-seulement n'osèrent toucher aux corps des saints Martyrs, mais elles tournèrent toute leur fureur contre eux-mêmes qui les lâchaient et qui devinrent ainsi leur proie. On en fit sortir d'autres aussi furieuses, à la pensée que ces premières auraient pu être arrêtées par quelques charmes, mais quelque effort qu'elles fissent pour s'élancer contre les Saints qui leur

étaient exposés, elles furent encore retenues par une main invincible, et se jetèrent sur leurs propres maîtres qu'elles dévorèrent comme si elles ne les eussent pas connus.

Dieu ayant ainsi donné ce spectacle de sa puissance, et ne voulant pas priver ses Serviteurs de la couronne du martyre à laquelle ils aspiraient, laissa aux ministres de leurs persécuteurs la volonté et le pouvoir de leur nuire, qu'il avait ôtés aux bêtes. Ils les percèrent de leurs épées, et pour toute sépulture, ils les précipitèrent dans la mer.

Quoique le saint évêque Tyrannion fût présent à tous ces combats, et qu'il animât la troupe de ces glorieux athlètes par ses exhortations enflammées, il n'eut pourtant pas la satisfaction de se voir associé à leur compagnie, ni d'avoir pour théâtre de sa confession et de son martyre le siège d'une église qu'il avait gouvernée si heureusement durant ces rudes tempêtes. Six ans après, on le conduisit de Tyr à Antioche avec saint Zénobe, prêtre de la ville de Sidon, que sa science et la profession de la médecine où il excellait, avaient rendu célèbre dans la Phénicie. Dans cette capitale de l'Orient, ils confessèrent hautement Jésus-Christ en présence d'un grand peuple, et ils combattirent jusqu'à la mort contre les puissances de la terre et des enfers pour la défense de l'Évangile.

Tyrannion fut conduit au bord de la mer, ou plutôt de la rivière d'Oronte, et précipité dans les eaux. Zénobe ayant eu les côtés déchirés et le corps tout ouvert avec des ongles de fer, expira au milieu des tourments. Sylvain, évêque d'Émèse, dans la Phénicie du Liban, fut dévoré quelque temps après par les bêtes, au milieu de cette ville, avec deux autres compagnons de sa foi et de son martyre, après avoir gouverné saintement son église pendant l'espace de quarante ans. Pelée et Nil, deux autres saints Évêques, venus d'Égypte en Palestine, furent condamnés au feu et consumés comme des holocaustes, avec quelques autres Martyrs.

Outre le culte commun qu'on rend à leur mémoire le 20 février, on honore encore en particulier celle de saint Zénobe le 29 octobre ; celle de saint Pelée et de saint Nil le 17 et le 19 septembre ;

celle de saint Sylvain d'Émèse le 29 janvier chez les Grecs, et le 6 février chez les Latins. Mais on ne doit pas le confondre avec saint Sylvain, évêque de Gaza en Palestine, qui souffrit le martyre en même temps, et dont on célèbre la mémoire le 4 mai.

SAINT SADOTh,
ÉVÊQUE DE SÉLEUCIE ET DE CTÉSIPHON,
ET SES CENT VINGT-HUIT COMPAGNONS,
MARTYRS.

Sadoth, persan de nation, fut préparé dès sa jeunesse à l'épiscopat et au martyre par la pratique des vertus chrétiennes. Il avait toujours vécu dans une pureté inviolable, plein de foi, de justice et d'amour de Dieu, ce qui le fit choisir l'an 344 pour succéder, dans l'évêché de Séleucie et de Ctésiphon, à saint Siméon, l'un des plus grands Prélats de l'Église de son siècle, qui avait souffert le martyre dans la violence de la persécution excitée en Perse dès l'année précédente par le roi Sapor. Ces deux sièges joints ensemble faisaient à la vérité le premier trône de l'Église de Perse : mais en même temps c'était le poste le plus exposé à l'orage, et Sadoth en y montant, ne le regarda que comme le gouvernail d'un vaisseau qu'il était obligé de garantir de la tempête aux dépens de sa vie.

Pour ne pas témérairement précipiter les desseins de Dieu qu'il avait à suivre, il se cacha d'abord avec son clergé, et il se mit ainsi en état de gouverner son Église plus sûrement, et de servir secrètement ses frères durant ces violentes agitations.

Un an après, le roi Sapor étant venu à Séleucie et à Ctésiphon, au lieu de s'apaiser à la vue du sang des fidèles que ses officiers y avaient répandu, se vit animé de nouveau par les Mages du pays et par les Juifs, et publia un édit plus cruel encore que le premier, par lequel il condamnait à mort tous ceux qui reconnaîtraient Jésus-Christ.

Le saint Évêque était toujours avec une partie de son clergé dans le lieu de sa retraite, d'où il assistait son peuple et encourageait les particuliers à demeurer fidèles à Dieu durant une si cruelle tentation, attendant de son côté le moment marqué pour

leur donner l'exemple de ce qu'il enseignait dans sa confession. Il en fut averti par la vision mystérieuse qu'il eut en songe, d'une échelle, qui comme celle de Jacob touchait d'un bout au ciel et avait le pied sur la terre. Il crut voir en haut saint Siméon, son prédécesseur, qui l'appelait à la gloire où il était parvenu, et qui l'invitait à monter, parce que son heure était arrivée.

Animé par cette vision, il assembla le clergé et les fidèles pour la leur communiquer, et il en prit occasion de les fortifier contre les assauts qu'on devait aussi leur livrer. Il leur fit une ardente exhortation pour les encourager à se rendre dignes de la grâce inestimable du martyr. Il leur parla comme un homme qui était sur son départ, qui ne tenait plus à la terre que par le corps, et qui s'élançait de l'esprit et du cœur vers le ciel. Il s'efforça de leur inspirer l'ardeur de la charité dont il brûlait.

Il fut déferé peu de jours après à Sapor, comme un homme qui non content d'empêcher les chrétiens de retourner à la religion du pays, avait encore eu la témérité de baptiser des Perses. On découvrit le lieu de sa retraite, et le roi le fit enlever avec ses cent vingt-huit compagnons, tant ecclésiastiques que solitaires et vierges consacrées à Jésus-Christ. On les chargea de chaînes aussitôt, et ils furent enfermés tous dans une prison obscure, où ils demeurèrent cinq mois dans des souffrances continuelles. Parmi divers supplices qu'on leur fit souffrir, on les liait en les allongeant par les jambes, par les reins et par les épaules, et on les ferrait avec tant de violences, en tournant avec des bâtons les cordes dont on les garrotait, que l'on entendait craquer leurs os comme des branches de fagots. Au milieu de ces cruels tourments, on les sollicitait d'adorer le soleil afin de sauver leur vie. Mais Sadoth, comme le chef, répondit au nom de tous, qu'ils ne connaissaient qu'une puissance souveraine et qu'une vérité ; qu'ils ne pouvaient confesser et adorer qu'un seul Dieu, créateur de toutes choses, maître de l'univers et par conséquent de ce soleil et de ce feu qu'on voulait leur faire adorer.

On redoubla les sollicitations de la part du roi, mais on les trouva toujours également constants et inébranlables. Lorsqu'on leur vint dire que la sentence de mort était prononcée contre

eux, ils en rendirent grâces à Dieu comme d'une faveur qu'ils attendaient depuis longtemps, et ils s'encouragèrent mutuellement à la persévérance.

On les fit sortir de la ville chargés de leurs chaînes, et on leur entendit chanter des psaumes le long des rues. Lorsqu'ils furent arrivés au lieu de leur supplice, ils joignirent leurs voix pour bénir Dieu en commun, le remercier de toutes les grâces qu'il leur faisait, le prier d'agréer leur sacrifice, et de les purifier dans le sang qu'ils allaient répandre pour lui. Ils ne cessèrent de chanter ses louanges jusqu'à ce que le coup de la mort les mit en état de les aller continuer dans le séjour de la félicité éternelle.

Le roi n'ayant pas jugé à propos de donner à saint Sadoth la consolation de mourir avec les autres Martyrs, l'envoya lié dans le pays de Bethuze, et il lui fit couper la tête dans la ville de Bethlapat. Ainsi il alla rejoindre dans le ciel ceux à qui il avait servi de chef sur la terre, et comme un de leurs membres, il se vit réuni avec eux sous le Chef des prédestinés, Jésus-Christ notre Seigneur.

SAINT ÉLEUTHÈRE,

ÉVÊQUE DE TOURNAI ET MARTYR.

Eleuthère naquit à Tournai, l'an 456, de parents chrétiens, dont les aïeux avaient été convertis à la foi de Jésus-Christ, au commencement du iv^e siècle, par saint Piat, apôtre des Tournésiens. Il eut un naturel heureux pour la vertu et les lettres, de sorte que ses parents et ses maîtres n'eurent aucune peine à lui former le cœur et l'esprit. Il fut modeste et docile, doux et vif. Il fut élevé avec saint Médard, qui était presque de son âge, et qui lui prédit un jour qu'il serait évêque du lieu de sa naissance.

Le nombre des chrétiens, au lieu d'augmenter depuis plus d'un siècle et demi que saint Piat était mort, diminuait insensiblement dans Tournai, soit par la disette des ministres ecclésiastiques, soit par le voisinage et le commerce des infidèles des îles de

Taxandrie, qu'on a depuis appelées de Zélande. Les Francs de l'autre côté étaient encore idolâtres ; ils avaient pour roi Childéric, père de Clovis, chez qui tout était païen comme lui. La ville de Tournai devint alors la demeure la plus ordinaire de ce roi, qui y fut depuis enseveli, et ainsi elle n'était pas moins le siège capital de la superstition et de l'impiété que du royaume des Francs. Childéric n'avait pas été persécuteur à la vérité, et Clovis dans les ténèbres de son paganisme ne le fut pas aussi. Cependant la lumière de l'Évangile, pensa être entièrement éteinte à Tournai et dans les pays voisins durant les premières années de son règne, lorsqu'il faisait la guerre aux Romains-Gaulois et à leur chef Syagrius qui s'était établi à Soissons.

Les Francs s'étant imaginés que les Chrétiens et les Romains étaient le même peuple, parce qu'ils avaient trouvé que les Gaulois soumis à l'empire romain étaient chrétiens, quand ils étaient entrés dans leur pays, crurent aussi qu'en faisant la guerre aux Romains, ils ne devaient pas laisser les chrétiens en paix. C'est ce qui fit que le gouverneur du pays de l'Escaut et de la ville de Tournai sous Clovis, chassa de ce lieu ce qui pouvait y être resté de familles chrétiennes. Éleuthère, âgé alors de trente ans, fut obligé de sortir avec son père Sérénus et sa mère Blanda, qui se retirèrent à deux lieues de la ville, dans un village appelé Blandin.

La liberté des exercices de notre religion étant revenue avec le mariage de Clovis et de sainte Clotilde, les fidèles de Tournai s'assemblèrent à Blandin, où ils bâtirent une église sous le nom de Saint-Pierre, et ils élurent pour évêque Théodore ou Théodoric. Ce Prélat ayant été tué d'un coup de tonnerre peu de temps après son élection, chacun jeta les yeux sur Éleuthère pour remplir sa place, et il fut obligé de se rendre à l'autorité publique de l'assemblée.

Mais avant de l'envoyer à Reims où était saint Rémi, métropolitain de la province, on le fit aller à Rome recevoir la confirmation ou l'agrément du Pape, et il fut sacré à son retour.

A peine commençait-il les fonctions pastorales de son nouveau

ministère dans le village de Blandin, que l'on vit le roi Clovis et les principaux seigneurs de sa cour, entrer par le Baptême dans l'Église de Jésus-Christ. Cette conversion fit dans son royaume une heureuse révolution, qui laissa un grand champ aux ministres de l'Évangile, pour travailler à l'ouvrage du Seigneur. Éleuthère rentra aussitôt dans la ville de Tournai avec son clergé, et il s'appliqua de toutes ses forces à dissiper les ténèbres de l'idolâtrie et à déraciner les vices dont elle se trouvait accompagnée. Dieu bénit ses travaux et les combla d'un si grand succès, qu'en peu de temps on vit onze mille hommes recevoir le Baptême dans la seule ville de Tournai, sans compter beaucoup d'idolâtres qu'il avait déjà convertis à Blandin.

Pour faire produire de si grands fruits à la semence de l'Évangile, il fallait sans doute qu'il fût devenu aussi puissant en œuvres qu'en paroles. Aussi Jésus-Christ lui avait-il accordé la vertu des miracles comme à ses Apôtres, puisqu'il en faisait la fonction. Le nombre des âmes qu'il gagnait à l'Église augmentait tous les jours, et les nouveaux convertis se soumettaient avec amour au joug de la foi, voyant la doctrine que leur enseignait leur saint Pasteur, appuyée des exemples édifiants de ses vertus, et autorisée par des miracles.

Mais l'ennemi du salut des hommes ne put être longtemps sans essayer de traverser de si grands progrès. Il ne put empêcher les peuples d'entrer dans le sein de l'Église et de donner leur nom à Jésus-Christ, mais il trouva moyen de donner atteinte à la pureté de leur foi. Il fit naître dans le clergé même de notre Saint, des erreurs pernicieuses contre le mystère de l'Incarnation de notre Sauveur, et ces funestes étincelles, allumées par la dissension, causèrent un fâcheux embrasement dans l'Église de Tournai. Saint Éleuthère n'oublia rien pour l'éteindre. Il s'opposa en toutes rencontres à la fureur des hérétiques, qui égorgaient inhumainement les catholiques. Il en fut souvent battu lui-même et sans une protection particulière de Dieu, il se serait vu assassiner par des gens que ni la religion ni la raison ne pouvaient gouverner.

On dit qu'il fit encore deux ou trois fois le voyage de Rome en

diverses années, dans le dessein principalement de consulter le Saint-Siège sur les remèdes qu'il devait apporter aux maux de son Église. Il assembla dans les mêmes vues un synode à Tournai, l'an 527. Mais Dieu permit, pour éprouver sa patience et sa fidélité jusqu'à la fin, que la persécution de ces hérétiques tournât toute entière contre lui. Il combattit leurs erreurs avec une constance toujours égale, souvent de vive voix, et quelquefois par des écrits qui l'ont fait mettre au nombre des Pères et des auteurs ecclésiastiques.

Le temps de recevoir la récompense de ses travaux et de ses souffrances étant venu, Dieu permit que ces esprits forcenés lui dressassent de nouvelles embûches. Ils le maltraitèrent en diverses manières et le blessèrent enfin à la tête d'un coup dont il mourut cinq semaines après.

Il acheva ainsi sa laborieuse carrière en l'an 532, le 30 juin ou le 20 février d'auparavant, après avoir vécu près de soixante-seize ans, dont il en avait passé trente-six ans dans l'épiscopat.

Saint Médard, évêque de Noyon, qui avait étudié avec lui dans sa jeunesse, et qui lui était toujours demeuré très-uni d'amitié dans tout le cours de sa vie, fut obligé de prendre l'administration du diocèse de Tournai, qu'il gouverna avec le sien pendant quinze ans ; union des deux églises qu'il passa ensuite à ses successeurs.

Les reliques de saint Éleuthère, évêque de Tournai, contemporain de Clovis, ont toujours été conservées et révérees dans la cathédrale de Tournai.

Un écrivain du ix^e siècle rapporte deux miracles insignes de saint Éleuthère de Tournai, faits conservés par l'évêque Hédilon :

Un jour, dit-il, que le saint évêque Éleuthère était occupé à faire des distributions aux pauvres, un aveugle, nommé Mantile, qui était venu pour recevoir sa part de ces charités, eut le malheur de perdre son guide dans la foule, de sorte qu'abandonné à lui-même dans la vaste basilique, il errait au hasard sans plus savoir ce qu'il allait devenir, et sans trouver personne qui voulût faire attention à lui et le tirer de peine. Dans son embarras, il imagina d'avoir recours à l'Évêque lui-même, et se mit à crier

de toute sa force : « Éleuthère ! ô mon seigneur ! veuillez tourner vos regards vers un pauvre aveugle qui a perdu son guide et ne trouve plus personne pour le conduire hors de cette église. O mon Père ! prenez pitié de moi ! »

En entendant cette prière touchante, le Saint s'arrêta, et s'approchant avec bonté de Mantile, fit plus qu'exaucer ses vœux, car, lui imposant les mains au nom du Christ, il lui rendit à l'instant même la vue. Et, depuis ce temps, la porte de l'église où eut lieu ce grand miracle fut appelée la porte de Mantile.

Une autre fois, tandis que les habitants de la ville et du pays circonvoin venaient en foule se faire baptiser dans la cathédrale, un lépreux nommé Périlius, couché à cette même porte Mantile, attendait, sans qu'il lui fût permis d'entrer dans l'église, le Sacrement qui devait le faire chrétien. Voyant arriver le saint Evêque à la tête de son clergé : « Père ! dit-il, voilà quarante jours que je reviens et que j'attends, tout indigne que j'en sois, que vous me laviez dans les eaux du Baptême ! »

Éleuthère ayant aussitôt fait apporter de l'eau, baptisa le lépreux en présence du peuple. Le lépreux remercia l'Evêque et rendit pieusement grâces à Dieu. Mais voilà que quand il sortit de l'eau, sa peau se trouva aussi saine et aussi pure que s'il n'avait jamais été affligé d'aucune maladie. Et ceci se passa en présence de tout le peuple émerveillé. — Aussi les reliques de saint Éleuthère sont-elles conservées très-religieusement dans une magnifique châsse de cuivre du plus admirable travail, que la tradition attribue à un autre Saint, saint Éloi.

SAINT ELEUTHÈRE,

ÉVÊQUE DE CONSTANTINOPLE ET MARTYR.

Après la mort de Gennade, patriarche de Constantinople, qui avait lutté contre toutes les erreurs et fait triompher l'orthodoxie, son successeur fut un certain Acace, élevé sur ce grand siège par la faction des eutychéens.

Acace voulant se faire une unité factice, se proclama le patriarche des patriarches. Il se fit appuyer par l'empereur Zénon, qui était violent jusqu'à la colère. Mais il mourut excommunié,

en 489, ayant siégé dix-huit ans et semé bien des troubles.

Les catholiques, cependant plus nombreux, mais ennemis des luttes, avaient élu un patriarche vrai, saint Eleuthère, dont on honorait les vertus, dont on connaissait la science solide et le dévouement à l'Eglise, et sa dignité fut pour lui un martyr de toutes les heures ; car il lui fallait éclairer les sectaires, qui refusaient à Notre-Seigneur Jésus-Christ la nature humaine ; et on affaiblissait son autorité en lui disputant dans le parti rebelle sa dignité de patriarche. Il avait même contre lui l'empereur Zénon.

Ce prince, peu célèbre, mourut à la suite d'un violent accès de colère en 491 ; et le saint patriarche Eleuthère mourut la même année, épuisé par les fatigues, au point que les historiens le comptent parmi les Martyrs.

Des miracles honorèrent ses funérailles, et en 881, près de quatre siècles après sa mort, on fit la levée de ses reliques qui étaient entières. On l'honore le 20 février.

SAINTE THÈCLE DE BLANDIN,

VIERGE.

La pieuse et bienheureuse Thècle, enfant d'une noble famille de Blandin, près de Tournai, avait été formée aux actes religieux par saint Eleuthère son évêque. Quelques années après la mort de ce saint prélat, dans les temps de troubles qui affligèrent la fin du v^e siècle, une nuit qu'elle dormait, elle fut éveillée par la vue toute soudaine d'un homme vêtu de blanc, grave et doux (c'était le saint Evêque Eleuthère). Il lui annonça que son corps avait été inhumé à côté de plusieurs Martyrs dans l'église de Blandin, à la droite de l'autel de Saint-Pierre, et il la pria de l'apprendre à l'évêque Édilou, son successeur.

Thècle, en s'éveillant, crut que sa vision n'était qu'un songe et ne fit aucune démarche. Mais la nuit suivante, la vision se répéta, et ce ne fut qu'après que le Saint lui eut parlé dans la troisième nuit, qu'elle s'en alla raconter le fait à l'évêque Édilou.

Il convoqua aussitôt les prélats de la contrée, se rendit avec eux à Blandin, suivi d'un nombreux clergé. Sur l'indication de

la pieuse Thècle, le corps de saint Éleuthère fut trouvé et reconnu. On le leva de terre, et son successeur célébra aussitôt la sainte Messe.

Thècle, qui s'était préparée, reçut la sainte Communion ; puis elle alla faire son action de grâce devant le corps de saint Éleuthère. On attendait qu'elle se relevât ; mais son âme s'était envolée dans les cieux.

Son corps fut enterré au milieu de l'église ; le même jour une source d'eau pure jaillit de la place où reposait sa tête, et cette eau a guéri plusieurs paralysées. Sainte Thècle est fêtée aussi le 20 février.

SAINTE DAMIENNE, VIERGE.

Après la revolte qui éclata en 602, dans le camp de l'empereur Maurice, si vertueux et si sage, et si indignement calomnié par les historiens, l'auteur de cette révolte, Phocas, le fit tuer, ainsi que ses cinq fils, et se proclama empereur.

Maurice avait une fille pieuse et charitable, sainte Damienne. Dans ce désastre, elle eut le bonheur de s'échapper. Elle se réfugia à Jérusalem, où elle fut accueillie dans un couvent de vierges, avec sa nièce, qui n'avait pas voulu la quitter et dont nous ignorons le nom. Les vertus et le mérite éminent de Damienne la firent élire abbesse du monastère où elle avait coulé ses jours en paix. Nous ignorons l'année et le jour de sa mort. Mais les chrétiens de Jérusalem la fêtaient le 20 février.

SAINT EUCHER, ÉVÊQUE D'ORLÉANS.

Saint Eucher naquit à Orléans d'une famille illustre. Sa mère, étant enceinte de lui, offrait à Dieu tous les jours l'enfant qu'elle portait, le conjurant de répandre sur lui ses plus abondantes bénédictions. Aussitôt qu'il fut né, ses parents le consacrèrent à Dieu, et ils se firent un devoir de lui former l'esprit et le cœur par une excellente éducation.

Le jeune Eucher effaçait tous ceux de son âge par ses progrès

dans les sciences et dans la vertu. Il trouvait du plaisir à méditer l'Écriture, et surtout les Épîtres de saint Paul. Aussi remportait-il de cette méditation un parfait détachement de toutes les vanités du monde : il repassait sans cesse en lui-même le passage où l'Apôtre dit, que la sagesse de ceux qui aiment les richesses et les satisfactions d'ici-bas, est une vraie folie aux yeux de Dieu. A force de se pénétrer des saintes maximes de l'Évangile, il résolut de quitter le siècle pour s'enfermer dans la solitude. L'abbaye de Jumièges en Normandie lui ayant paru propre à l'exécution de ce dessein, il s'y retira vers l'an 714, et s'y livra à toutes les pratiques de la vie religieuse.

Il y avait six ou sept ans qu'il goûtait les douceurs de la retraite, lorsque l'évêque d'Orléans, son oncle, mourut. Le clergé et le peuple de cette ville s'adressèrent à Charles Martel, maire du palais, afin d'avoir Eucher pour évêque.

Ce prince qui, sous le titre de maire du palais, était devenu le maître du royaume, leur accorda leur demande sans peine. Il leur donna même un de ses principaux officiers pour aller avec eux de sa part prendre le Saint à Jumièges, et le conduire à Orléans.

A cette nouvelle Eucher parut aussi affligé que s'il lui fût arrivé quelque disgrâce extraordinaire : et il pria ses frères avec larmes et de grandes instances de ne pas souffrir qu'on l'enlevât ainsi de leur sainte compagnie pour le remettre dans les dangereux engagements du siècle, et l'exposer à s'y perdre. Les religieux de leur côté parurent sensiblement touchés de cette séparation parce qu'ils l'aimaient tous et qu'ils l'honoraient ; mais d'autre part ils ne purent s'empêcher de marquer la joie qu'ils avaient du choix que faisait la Providence divine parmi eux pour donner un digne pasteur au troupeau de Jésus-Christ. De sorte qu'au lieu de suivre leur inclination, et d'acquiescer à ses prières, ils contribuèrent encore par l'intérêt qu'ils prenaient au bien de l'Église à lui faire suivre sa vocation.

On le mena donc à Orléans, où les évêques voisins l'ordonnèrent, au milieu d'un clergé nombreux et d'une prodigieuse multitude de peuple qui s'était assemblé pour la solennité. Ce changement d'état lui parut d'autant plus dur, qu'il avait plus de

lumières que le commun des prêtres et des évêques pour connaître les obligations du ministère ecclésiastique. Il regardait l'épiscopat non pas comme une dignité et un honneur, ainsi que faisaient les autres, mais comme une charge difficile et environnée de dangers.

Mais au lieu de s'en épouvanter ou de tomber dans le découragement, il eut recours à l'assistance du Souverain Pasteur qui l'avait mis dans cet engagement et il se donna tout entier aux soins que demandait le gouvernement de son église. Il s'appliqua à y bien régler la discipline, autant pour les mœurs que pour la manière de servir Dieu dans le culte qui lui est dû.

Il travaillait avec une ardeur infatigable à instruire les peuples lui-même, à déraciner les vices, à faire régner Jésus-Christ dans leurs cœurs. Il animait aussi souvent de sa présence toutes les maisons religieuses de son diocèse. Il se comportait à l'égard de tout le monde avec tant de douceur et de bienveillance, qu'il gagna bientôt tous les cœurs : de sorte que chacun lui obéissait, avec une affection sincère et une parfaite soumission.

Cette union admirable qui se forma entre le pasteur et le troupeau, et qui mit l'église d'Orléans dans un état très-florissant, fut traversée enfin par l'envie ; il s'éleva sur lui, sur son église et sur sa famille même, un orage qui troubla entièrement la paix dont il jouissait au milieu de son peuple depuis près de seize ans. On le rendit suspect à Charles Martel, et pour aigrir son esprit contre le saint Évêque, on décria d'une manière odieuse le zèle et la fermeté que le Saint fit paraître pour s'opposer aux laïques qui usurpaient les biens de l'Église.

On enveloppa aussi dans la même accusation toute la famille d'Eucher, qui était une des plus considérables du pays et qui en possédait les principales charges. Charles Martel n'eut pas le loisir d'examiner ces accusations, parce qu'il marchait contre les Sarrasins en Aquitaine ; mais aussi il ne les oublia point. Ayant heureusement défait ses ennemis, il passa par Orléans à son retour, et ordonna au saint Évêque de le suivre à Paris, et de là au palais de Verneuil, qui était une maison royale sur la rivière d'Oise au diocèse de Beauvais. Quand il y fut arrivé, il

l'envoya en exil à Cologne, et y relégua aussi tous ses parents, sans vouloir les entendre dans leurs défenses.

Eucher qui regardait toute la terre comme un lieu de bannissement pour les vrais chrétiens, s'attendait effectivement à ne vivre à Cologne que comme un banni. Mais dès qu'on vint à le connaître, on cessa de le regarder comme un étranger. Sa vertu fut un charme qui lui attira l'affection et le respect de tout le monde. Il fut traité avec honneur par tout le clergé et le peuple de la ville. Les principaux habitants firent paraître tant d'empressement pour l'assister dans tous ses besoins, que Charles en conçut de l'ombrage. De sorte qu'il envoya au duc Robert ou Chrodobert l'ordre de faire sortir Eucher de Cologne, et de le transporter dans une des places fortes du pays de Liège, pour empêcher ses intelligences avec les étrangers. Mais Dieu lui fit encore trouver grâce dans l'esprit de ce seigneur, qui loin de le maltraiter, en exécutant ce qui lui était ordonné, eut grand soin qu'il ne manquât de rien, et lui offrit encore de l'argent pour le distribuer aux pauvres ou aux monastères, selon qu'il le jugerait à propos. Le Saint usant de la liberté que le duc Robert lui laissait de se choisir une demeure dans l'endroit qu'il lui plairait de la contrée, se retira dans l'abbaye de Saint-Tron qui portait encore alors le nom de Sarcing au diocèse de Maestricht, dont le siège épiscopal avait été transféré depuis quelques années à Liège, par saint Hubert.

Lorsqu'il s'y fut renfermé, il ne songea plus qu'à se sanctifier dans le repos que lui procurait cet heureux séjour, et à se tenir uni à Dieu par la contemplation et par la prière continuelle. Il persévéra dans ce divin commerce jusqu'en 743, qui fut l'année de sa mort.

SAINTE MILDREDE.

VIERGE ET ABBESSE.

Cette Sainte eut pour père Merwald, second fils de Penda, roi des Merciens¹. Elle fut élevée dans l'abbaye de Chelles en France,

¹ Le prince Merwald épousa Ermenburge, autrement dite Domnève, dont il eut un fils nommé Mervin, et trois filles, savoir : Milburge, Mildrede et Migithe.

où depuis elle fit à Dieu le sacrifice de sa virginité. De retour en Angleterre, on l'élut abbesse du monastère de Minstrey dans la petite île de Thanet ¹. Elle fut bénite par saint Théodore, archevêque de Cantorbéry. Soixante-dix Vierges vinrent aussitôt se mettre sous sa conduite. Elle se regardait comme la dernière de toutes et les portait encore plus par ses exemples que par ses discours, à la perfection de leur état. Elle compta parmi ses religieuses sainte Ermengithe, sa tante, dont le culte était autrefois très-célèbre en Angleterre. Elle mourut vers la fin du vii^e siècle, après une maladie longue et douloureuse. Ses reliques furent transférées en 1033 au monastère de Saint-Augustin à Cantorbéry. Guillaume de Malmesbury rapporte qu'on les y gardait avec beaucoup de vénération, et qu'il s'opéra plusieurs miracles par

Mervin et ses trois sœurs consacrèrent à Dieu tous leurs biens, et embrassèrent l'état monastique. Ils sont tous nommés dans les calendriers des Saints d'Angleterre.

¹ Eadbald, roi de Kent, avait épousé Emme, fille d'un roi de France. De ce mariage sortirent Ercombert, qui succéda à son père, Ermenred surnommé « Clito, » et une princesse nommée Eanswith, qui fit à Dieu le sacrifice de sa virginité, et qu'on honora d'un culte public après sa mort. Ses reliques étaient en grande vénération à Folkstone, dans la province de Kent, et on les y a gardées jusqu'à la dispersion qui s'en fit sous le règne de Henri VIII. Ercombert laissa quatre enfants de Sexburge, sa femme, savoir : Egbert et Lothaire, qui furent successivement rois de Kent, sainte Erménilde et sainte Ercongote. Ermenred, surnommé « Clito, » eut aussi quatre enfants d'Oslave sa femme, savoir : saint Ethelred et saint Ethelbright et deux filles, nommées l'une Ermenburge, et l'autre Ermengithe. La seconde est honorée comme sainte.

Egbert étant devenu roi, fit assassiner secrètement ses deux neveux Ethelred et Ethelbright, dans l'île de Thanet. Le comte Thunor, qui était chargé de cette exécration, enterra les corps des deux princes, sous le trône même du roi, dans le palais qui était à Estrège, aujourd'hui nommé Estrie ; mais Egbert, croyant voir une lumière sortir de leur tombeau, fut saisi d'une crainte extraordinaire ; il rentra en lui-même, et voulut, en réparation du meurtre, payer aux parents des défunts l'amende prescrite par les lois. Il fit donc venir de la Mercie Ermenburge, sœur des princes assassinés, et lui donna quarante-huit familles de terre dans l'île de Thanet, c'est-à-dire, la quantité de terre que quarante-huit charrues peuvent labourer. La princesse les employa à fonder le monastère de Minstrey, dont sainte Mildrède fut la seconde abbesse dans la suite. Ermenburge était surnommée « Moldève, » comme nous l'apprenons d'un ancien écrit saxon publié par Hickes, *Thesaur. linguar. septent.*, t. I, in *Dissert. epist.*, p. 116. Capgrave et quelques auteurs ont donc eu tort d'en faire deux femmes différentes.

leur vertu. La même chose est attestée par d'autres auteurs. Il y a à Londres deux églises du nom de sainte Mildrède.

LE BIENHEUREUX ADGILLUS 1^{er},

ROI DE FRISE.

Adgillus, roi de Frise, fut placé sur le trône par Clotaire, roi des Francs, qui avait conquis cette province. Sage, humain, bien-faisant, il rendit ses sujets heureux. Adgillus fut le premier qui a mis la Frise à l'abri de la mer par des digues, et à cet effet il fit élever des tertres afin de procurer aux habitants et à leurs troupeaux un abri contre les grandes inondations. Plusieurs de ces tertres existent encore. Cependant le plus grand des bienfaits de ce prince est d'avoir protégé et étendu, parmi ses peuples, la religion chrétienne, que lui-même professait. Mais son successeur Adgillus II, ennemi du christianisme, détruisit ses pieux travaux, et les Frisons retombèrent dans leurs anciennes superstitions, presque aussitôt après la mort d'Adgillus 1^{er}, arrivée en 710.

SAINT LÉON,

ÉVÊQUE DE CATANE.

Léon, deuxième de ce nom sur le siège de Catane, a été surnommé le Thaumaturge, à cause des nombreux miracles que Dieu lui a accordés. Il abattit les hérésies dans son diocèse et fit briller la vertu autour de lui.

Pour préserver son troupeau des fraudes d'un magicien nommé Héliodore, il fit descendre sur cet imposteur le feu du ciel qui le dévora. Ce saint Évêque mourut très-honoré. On le fête le 20 février.

LE BIENHEUREUX JEAN GRADONIGO,

BÉNÉDICTIN.

Jean Gradonigo, issu d'une bonne famille de Venise, se montra dès son enfance porté à l'amour de Dieu. Il donna, tout jeune encore, des preuves de sa piété et de sa charité. Il conquit ainsi l'affection du bienheureux Pierre Urséolo, qui dégoûté du monde où il ne voyait que des orages et des périls, l'emmena de Venise

dans un monastère où il connut saint Romuald, saint Marin et d'autres serviteurs de Dieu.

Saint Romuald s'étant retiré dans une solitude, Jean Gradonigo et Pierre Urséolo s'unirent à lui pour mener la vie érémitique.

Jean cultiva la terre plusieurs années. En labourant et semant, il menait une vie austère, ne se nourrissant que de pain et d'eau. Saint Romuald ayant converti un grand seigneur appelé Oliban, le décida à s'enfermer au monastère du Mont-Cassin ; et il enjoignit à Jean de l'accompagner en lui faisant promettre de ne quitter jamais, sans son ordre, le converti et le monastère. Mais depuis longtemps il nourrissait le désir ardent du pèlerinage de la Terre-Sainte. Il dit un jour à Oliban qu'il ne pouvait plus résister au désir qu'il avait d'aller à Jérusalem. Le pénitent se mit à pleurer en le conjurant de ne pas le laisser seul. Or le désir de Jean était une tentation ; il s'y laissa entraîner, monta à cheval et se mit en route.

Mais il n'avait pas fait deux lieues, que son cheval, par une ruade furieuse, le jeta à terre et lui cassa une jambe. Il reconnut qu'il avait donné prise sur lui à l'ennemi de son âme. Il se fit rapporter à son couvent ; et pour réparer sa faute, il n'en sortit plus.

Il vécut encore trente ans, pendant lesquels il fut le modèle des vertus monastiques. Il mourut très-saintement le 20 février, dans le premier tiers du XI^e siècle. Saint Pierre Damien a fait son éloge.

LA BIENHEUREUSE AMATA,

NIÈCE DE SAINTE CLAIRE.

La bienheureuse Amata, fille de Martin de Corona et nièce de sainte Claire, était née à Assise. Les goûts et les penchants de ses jeunes années la portaient au luxe, à la parure, et elle s'étudiait plus à plaire aux hommes qu'à se tourner vers Dieu.

Ses parents se réjouissaient de son élégance et de ses grâces, qui la faisaient rechercher en mariage.

Cependant sainte Claire gémissait des périls où sa nièce vivait,

et des vanités qui occupaient tout son cœur. Elle priaït pour elle sans relâche et demandait à Dieu avec ardeur de retirer sa chère Amata des abîmes où elle courait.

La prière des Saints est puissante. Un jour que la brillante jeune fille vint visiter sa tante, sans doute pour lui faire part des espérances qu'elle caressait, elle fut si ravie de la sérénité de sainte Claire et des nombreuses Vierges qui l'entouraient, que l'état de son cœur fut tout à coup changé. A l'instant même elle renonça au monde, se dépouilla de ses riches vêtements, et voulut se donner, comme les bonnes religieuses, à l'Époux divin.

La grâce de ce mouvement fut complète. Elle ne sortit pas du monastère des Clarisses, fit sa profession au jour fixé, répara heureusement par une vie toute pieuse les écarts de sa vie mondaine, et devint le modèle de ses sœurs.

Elle fut éprouvée par diverses infirmités : une toux excessive la travailla pendant toute une année, en même temps qu'elle devenait hydropique. Mais sa bonne tante priaït pour elle ; et quand elle jugea que la peine était suffisante, elle fit sur elle le signe de la Croix, qui lui rendit la santé.

La bienheureuse Amata mourut le 20 février, vers l'an 1230. Ses reliques honorées de miracles, reposent dans l'église de Sainte-Claire.

LE BIENHEUREUX ANASTASE DE MILAN,

FRÈRE MINEUR.

La vie du bienheureux Anastase n'offre qu'un exemple continu de pénitence. Les veilles, les jeûnes, les disciplines étaient ses exercices ordinaires. Quelque froid qu'il fit, il marchait nu-pieds, portait en tout temps un cilice sous un méchant habit, et ne faisait qu'un repas par jour.

Né avec un tempérament vigoureux, il s'occupait des travaux les plus rudes et les plus pénibles de la communauté ; et après avoir travaillé tout le jour, il ne prenait que peu de repos ; car la nuit, se levant avant matines, il y assistait et passait le reste du temps en prières jusqu'à ce qu'il reprit son travail.

Ce qui dut rendre la pénitence d'Anastase d'autant plus agréable

à Dieu, ce fut l'innocence dans laquelle il passa sa vie. Jamais religieux n'eut plus de zèle pour la discipline régulière : son obéissance était prompte, sa pureté intacte, sa patience à l'épreuve même des injures qu'il recevait avec un visage serein, et sa douceur de caractère telle, qu'il ne contestait avec personne.

Tant de vertus excitèrent la fureur du démon, qui entreprit de dégoûter Anastase de ses pieuses pratiques. Mais la foi et la forceur du Religieux lui firent éviter tous les pièges que Satan lui tendit.

On rapporte que dans le temps où Anastase était portier, l'ange de ténèbres, sous la forme d'une très-belle femme, richement parée, lui apparut, et lui demanda du feu ; qu'il alla à sa cuisine, qu'il en rapporta plein ses mains de charbons ardents, et les lui présenta en lui disant : « Prends ce que tu as demandé ; » et que le démon disparut.

On ignore le temps où Anastase entra en religion ; il était Frère-Lai, ainsi qu'on l'a pu voir par ses occupations. Dans toutes les maisons où il a demeuré, il a laissé des marques d'une éminente piété. Il était à Pesaro, dans le duché d'Urbain en Italie, quand il tomba malade. Lorsqu'il entra en agonie, on vit paraître sur sa cellule une étoile très-brillante, qui disparut aussitôt qu'il eut rendu l'âme, ce qui arriva en l'an 1471.

Alexandre, alors seigneur de Pesaro, ayant appris sa mort, et voulant voir son corps, se dépouilla de son manteau, se mit une corde au col, et vint dans cette situation humiliée lui rendre ses derniers devoirs. Les principaux de la ville et tout le peuple assistèrent à ses funérailles, tant on avait de vénération pour lui.

Quelques années après sa mort, on releva ses os, et ils furent transportés au nouveau couvent de Saint-François qui fut bâti dans Pesaro ; et les miracles ont éclaté dans ce lieu, ainsi qu'à la première sépulture du Bienheureux.

LE MARTYRE DE MARIE STUART,

REINE D'ÉCOSSE.

Marie Stuart ne fut pas seulement victime de la jalousie de la reine Élisabeth, mais aussi de la haine des Anglicans contre une

princesse qu'ils savaient inébranlable dans sa foi. C'est pourquoi, sans prétendre devancer le jugement de l'Église, nous croyons pouvoir appeler sa mort un martyre.

Les détails que nous reproduisons ici ont été écrits en allemand par Raumer. Ils s'appuient constamment sur le rapport officiel et sur les documents contemporains.

Le lundi 18 février 1587, lord Beal fut envoyé par la reine d'Angleterre à Fotheringay, pour prendre tous les arrangements relatifs à l'exécution de la reine Marie. Le comte de Shrewsbury et quelques autres seigneurs du voisinage reçurent l'ordre d'y être présents. A son arrivée le mardi soir, entre huit et neuf heures, Beal se rendit à l'appartement de la reine, et demanda à la femme de chambre, qui lui ouvrit la porte, si la reine était déjà couchée. Elle répondit que la reine avait déjà déposé son manteau, et permit au lord d'entrer. Celui-ci, la saluant, lui dit :

— Madame, j'eusse désiré qu'un autre que moi eût été chargé par la reine d'Angleterre de vous annoncer une si mauvaise nouvelle ; mais, serviteur fidèle, je ne pouvais qu'obéir. Je suis chargé de vous avertir que vous devez vous préparer pour demain, à dix heures, à l'exécution de la sentence de mort qui a été prononcée contre vous il y a quelques jours.

Marie s'était montrée calme quand on lui avait annoncé sa condamnation ; elle ne parut alors ni s'effrayer, ni perdre sa présence d'esprit. (*Rapport officiel.*)

Elle répondit avec beaucoup de fermeté :

« Je loue Dieu et je lui rends grâces de ce qu'il lui a plu de mettre fin à tant de misère et à tant de maux que j'ai soufferts depuis dix-neuf ans. Depuis le commencement de ma captivité, j'ai été maltraitée par la reine d'Angleterre, ma sœur, sans l'avoir offensée ; Dieu m'en est témoin. Je me présente devant lui avec une âme innocente, un cœur pur et une conscience sans tache, car je n'ai pas commis les crimes dont elle m'accuse. Je vais mourir d'une mort violente et par suite d'un jugement prononcé par des hommes qui n'ont aucun pouvoir sur moi. Mais je n'en serai pas moins soumise aux décrets de la Providence. J'aime mieux mourir que de rester plus longtemps dans une telle mi-

sère. Je ne m'attendais à rien moins de la haine mortelle et de la cruauté de la reine et de ses conseillers, mes anciens ennemis. Elle s'est servie d'eux pour amener ma perte et ma mort. Je la souffrirai donc patiemment, cette mort, qui me délivrera des persécutions d'Élisabeth. Qu'importe qu'on me prive de mon trône ? Je vais régner éternellement, s'il plaît à Dieu, dans un séjour plus heureux que celui où une parente cruelle m'a retenue la plus grande partie de ma vie. Puisqu'elle a pu se résoudre à une telle cruauté, que la volonté de Dieu soit faite. »

Après qu'elle eut parlé, elle pleura à chaudes larmes. (*Rap. of.*)

Cependant les dames et les autres personnes qui se trouvaient auprès de la reine apprirent la triste nouvelle de son exécution. Elles se mirent à pleurer avec cris, s'abandonnant au plus profond désespoir. La reine, au contraire, reprenant sa fermeté, ne cessait de les encourager par des paroles consolantes.

« Ayons patience, leur disait-elle, en souvenir de la souffrance et de la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ, sur lequel je fonde mon espoir et mon salut ! »

Elle pria ensuite avec ses femmes jusqu'à une heure du matin, puis elle se mit au lit. Mais elle n'y resta qu'une demi-heure, et se rendit dans un cabinet qui lui servait de chapelle, pour y faire ses prières particulières. Elle y resta jusqu'au matin. Ses femmes avaient aussi continué leurs prières. Quand elle en sortit, elle leur dit :

« Mes chères amies, je suis peinée au fond de mon cœur de ce que je ne puis pas récompenser comme je le voudrais les fidèles services que vous m'avez rendus dans mon malheur. Je ne puis rien faire qu'ajouter un article à mon testament, où je recommande à mon fils, le roi d'Écosse, de vous récompenser dignement après ma mort. Je lui écrirai en particulier sur ceci et sur d'autres choses encore ¹. »

¹ Elle n'oublia pas cette promesse. A son testament signé de sa main le 7 février 1587, elle ajouta cette prière au roi son fils : « Qu'il lui plaise me laisser la jouissance de mon douaire un an après ma mort, pour récompenser mes serviteurs ; plus, s'il lui plaît, laisser les gages et pensions d'iceux leur vie durant, comme fut fait aux officiers de la reine Aliénor.

« Fait le matin de ma mort, le mercredi vingtième février mil cinq cent quatre-vingt-cinq. »

Elle se rendit aussitôt dans son cabinet pour écrire, et deux heures après, lorsqu'elle eut presque achevé ses lettres, on vint frapper à la porte qu'elle ouvrit elle-même. C'étaient Beal et Paulet. Elle les pria de lui accorder encore une demi-heure pour achever une lettre qu'elle avait commencée. On accéda à sa demande; Beal et Paulet restèrent dans l'antichambre. Peu de moments après, elle revint, laissant dans le cabinet ce qu'elle avait écrit, et dit à deux de ses femmes :

« Mes bonnes amies, ne m'abandonnez pas, je vous en prie ; mais restez auprès de moi à l'heure de ma mort. »

Elle quitta la chambre et trouva Beal et Paulet, auxquels elle dit : « Le moment est-il venu où je dois mourir ? Dites-le-moi, car j'y suis préparée, avec cette résignation qu'il a plu à Dieu de m'accorder. Je vous prie cependant de dire à ma sœur, la reine d'Angleterre, qu'elle et son conseil ont prononcé contre moi le jugement le plus inique qui ait jamais été rendu dans ce royaume, et même dans toute la chrétienté, sans observer les formes légales ni les règles de justice. Aussi puis-je espérer que les jugements de Dieu seront autres que le jugement de ceux qui veulent ma mort ; leur conscience les accusera pendant toute leur vie, et Dieu, après leur mort, d'avoir condamné l'innocence. Cependant je suis prête à remettre mon âme entre ses mains. »

Ensuite deux de ses femmes et son maître-d'hôtel s'approchèrent d'elle, la prirent sous les bras, et la firent descendre dans une grande salle tapissée de noir et qui était pleine de monde. Au milieu se trouvait une élévation de cinq à six marches, que Marie monta appuyée sur ses femmes. Tout le monde était attentif à voir chaque mouvement, à saisir chaque pas de la reine. Elle était d'une beauté si extraordinaire que tous furent saisis d'admiration. Marie était de haute stature, d'un certain embonpoint, quoique vingt années de captivité et le chagrin eussent miné sa santé. Sa figure était large et ouverte.

Pendant les préparatifs, Marie était assise sur une chaise ; le comte de Shrewsbury à sa droite, le duc de Kent à sa gauche ; vis-à-vis d'elle les deux bourreaux. (*Rapport officiel.*)

Dans cette horrible position elle eut encore le courage d'élever

la voix pour sa défense ; et portant les yeux au ciel, elle s'écria : « Permettez-moi, ô mon Dieu, de protester, en présence de tous ces témoins, de toute l'Angleterre, de toute la chrétienté, que je n'ai jamais pris part, ni directement, ni indirectement, aux conspirations contre la reine d'Angleterre, que je ne les ai pas conseillées, que je n'y ai pas donné mon assentiment. J'ai cherché, avec mes amis, mes parents, mes alliés, avec les honnêtes gens du pays, à me délivrer de cette captivité malheureuse, mais sans conspirer contre l'État, sans violer vos commandements divins. Je vous prends à témoin, mon Dieu, de ma sincérité ; et s'il n'en est pas ainsi, je consens à ne pas participer à la béatitude céleste. »

Les bourreaux se mirent à genoux devant elle et lui demandèrent de leur pardonner. Elle se déshabilla avec beaucoup de sérénité et le sourire sur les lèvres. Les gants qu'elle avait ôtés, elle les remit avec vivacité à l'une de ses femmes, comme si elle eût été pressée de quitter ce monde. Pendant tout ce temps, son visage ne changea point ; elle dit en souriant : « Je ne fus jamais aidée à mon déshabillement par de pareilles gens ; jamais je ne me suis dévêtue devant une telle compagnie. »

Ses femmes poussaient des gémissements déchirants ; elles firent le signe de la Croix et se mirent à prier en latin. (*Rap. of.*)

Alors la reine tira de dessous son manteau un mouchoir blanc et dit à une de ses femmes : « Prenez cela, bandez-moi les yeux, et n'abandonnez pas mon corps au moment suprême, pendant que je dois penser à mon âme. » Cette opération achevée, un ministre protestant et un bourreau habillé en satin noir s'approchèrent d'elle, et le premier lui dit : « Madame, ne pensez plus aux choses de ce monde, pensez à Dieu seul. »

Aussitôt la reine se tourna vers une de ses femmes et lui dit : « N'est-ce pas un prédicant qui me parle ? Ne me le cachez pas. » Elle lui répondit : « Oui, Madame. » La reine dit alors : « Ah ! mon Dieu, je me souviens de vos paroles : à l'heure de notre mort nous serons tentés et attaqués par les ennemis de notre âme. »

Puis elle interrompit celui qui l'exhortait ainsi, au nom d'une croyance qui n'était pas la sienne, et finit par lui dire avec une

certaine aigreur : « Ne vous inquiétez pas de moi, Monsieur ; laissez-moi : je suis et je veux mourir catholique. » (*Rapport officiel.*) Puis ajoutant les paroles de David, elle dit encore : « Éloignez-vous de moi, vous qui faites le mal, car Dieu a écouté la voix de ma plainte et de ma prière. »

Toutes les personnes qui avaient obtenu le triste privilège d'assister à cette scène de désolation et d'horreur, purent admirer une dernière fois la fermeté et la beauté de la malheureuse reine. Le bourreau s'approcha et s'acquitta de ses fonctions avec une certaine maladresse qu'expliquait le trouble de son âme. Au premier coup de hache, la tête ne fut pas entièrement séparée du corps. Une sourde rumeur circula dans ce lugubre lieu d'exécution. Un deuxième coup de hache suivit le premier, et la tête roula aux pieds du bourreau. Un morne silence régnait. Le bourreau, soulevant la tête coupée, s'écria : « Ceci est la tête de Marie Stuart. »

Le corps fut couvert d'un drap noir, la tête fut mise à côté, et l'un et l'autre furent portés ensuite dans la chambre à coucher de la reine.

Le visage changea d'abord à ne plus être reconnu, et les lèvres tremblèrent bien une demi-heure. .

La plupart de ceux qui avaient entendu les déclarations de la reine, la tinrent pour innocente, et l'on croit que, si l'exécution avait été publique, on l'aurait peut-être délivrée.

Aussitôt que la nouvelle de la mort de Marie fut arrivée à Londres, toutes les cloches furent mises en branle pendant vingt-quatre heures, et dans toutes les rues, sur toutes les places publiques, des feux de joie furent allumés....

Ce qui prouve bien que la reine d'Écosse fut immolée en haine de sa foi ; car ce malheureux peuple n'avait aucun autre grief contre la mère du prince qui devait être son souverain, sinon qu'elle était restée fidèle à l'Église catholique, qu'il détestait.

JUDAS MACHABÉE.

Judas Machabée, troisième fils de Mathathias, de la famille des Asmonéens, succéda à son père dans la dignité de général des

Juifs, l'an 167 avant Jésus-Christ. Il descendait par Jojarib de la famille d'Éléazar, grand sacrificateur, fils aîné d'Aaron. Mathathias le préféra à ses autres enfants, et le chargea de combattre pour la défense d'Israël.

Judas ne trompa point ses espérances : secondé de ses frères, il marcha contre Apollonius, général des troupes du roi de Syrie, le défit et le tua.

Il tourna ses armes contre Séron, autre capitaine, qui avait une nombreuse armée, et le battit également, quoique avec des troupes fort inférieures en nombre.

Antiochus, ayant appris ces deux victoires, envoya contre Judas trois généraux de réputation, Ptolémée, Nicanor et Gorgias. L'armée considérable qu'ils firent marcher en Judée épouvanta d'abord ceux qui accompagnaient Judas ; mais son courage ayant ranimé celui de ses gens, il tomba sur cette multitude, et la dissipa.

Lysias, régent du royaume pendant l'absence d'Antiochus, désespéré de ce que les ordres de son prince avaient été si mal exécutés, crut qu'il ferait mieux par lui-même. Il vint donc en Judée avec une armée nombreuse ; mais il ne fit qu'augmenter le triomphe de Judas, qui l'obligea de retourner en Syrie.

Le vainqueur profita de cet intervalle pour rétablir Jérusalem ; il donna ses premiers soins à la réparation du temple, détruisit l'autel que les idolâtres avaient profané, en bâtit un autre, fit faire de nouveaux vases, et l'an 165 avant Jésus-Christ, cinq ans après que ce temple eut été profané par Antiochus, il en fit célébrer la dédicace.

La paix ne fut pas de longue durée. Judas fut obligé de reprendre les armes, et il eut partout l'avantage : il défit Timothée et Bacchides, deux capitaines syriens, battit les Iduméens, les Ammonites, défit les nations qui assiégeaient ceux de Galaad, et revint chargé de riches dépouilles.

Il n'y eut qu'une seule occasion où la victoire fut disputée, et où plusieurs Juifs périrent dans le combat. Comme on trouva qu'ils avaient péché en emportant des choses consacrées aux idoles, ce que la loi défendait, « le pieux général envoya, dit

l'auteur du second livre des Machabées, 2,000 drachmes d'argent à Jérusalem, afin qu'on offrit des sacrifices pour les péchés de ceux qui étaient morts ; car il était persuadé qu'une grande miséricorde est réservée à ceux qui meurent dans la piété : ainsi c'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés. » Passage qui prouve la croyance et l'usage des anciens Juifs sur la prière pour les morts, et sur l'existence du purgatoire.

Antiochus Eupator, qui avait succédé à Antiochus Epiphane, irrité des mauvais succès de ses généraux, vint lui-même en Judée, et assiégea Bothsura. Judas marcha au secours de ses frères. Du premier choc il tua six cents hommes des ennemis ; et ce fut alors que son frère Éléazar fut accablé sous le poids d'un éléphant qu'il tua, croyant faire périr le roi. La petite armée de Judas ne pouvant tenir tête aux troupes innombrables du roi, ce général se retira à Jérusalem. Eupator l'y vint assiéger ; mais averti de quelques mouvements qui se tramaient dans ses États, il fit la paix avec le général hébreu, qu'il déclara chef et prince du pays. Il retourna ensuite en Syrie, où il fut tué par Démétrius, qui régna en sa place.

Le nouveau roi envoya Bacchides et Alcime, avec la meilleure partie des troupes. Les deux généraux marchèrent contre Judas, qui était à Béthel avec trois mille hommes. Cette petite armée fut saisie de frayeur à la vue des troupes ennemies ; elle se débanda, et il ne resta que huit cents hommes au camp. Judas, sans perdre courage, les exhorta à mourir courageusement, fondit sur l'aile droite et fut tué dans la mêlée, l'an 161 avant Jésus-Christ. Simon et Jonathas, ses frères, enlevèrent son corps, et le firent porter à Modin, où il fut enterré avec magnificence dans le sépulcre de son père. Les Juifs pleurèrent sa perte plus longtemps qu'ils n'avaient coutume de le faire pour les rois eux-mêmes.

Judas Machabée eut pour successeur, dans le commandement, son frère Jonathas, à qui Jean et Simon, ses frères, se soumirent, quoique les aînés ; et Jonathas ajouta à ses dignités celle de grand sacrificateur, qui était considérée comme la première, lorsqu'il n'y avait pas de rois.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Pèlerinage à Notre-Dame de Boulogne-sur-Mer, dont l'auguste image a été apportée là dans une barque sans pilote et sans rameur, le 20 février de l'an 1033. De nombreux miracles et des grâces sans nombre ont été obtenus à ce sanctuaire, toujours révééré.

Le savant Muzzarelli a extrait des Actes de saint Éleuthère rapportés par les Bollandistes, le charmant trait que nous lui empruntons ici :

Saint Éleuthère avait composé un livre sur l'Incarnation de Jésus-Christ dans le sein de la bienheureuse Vierge Marie, et, se trouvant près de mourir, il pria un de ses disciples de porter son livre à Rome (Bolland., 20 fév. *Vie de saint Éleut.*, chap. v, n° 32), et de le déposer aux pieds du Pape Boniface.

Le Disciple accomplit fidèlement l'ordre que son maître lui avait donné et entreprit le voyage de Rome; mais lorsqu'il fut arrivé à Ravenne, il fut surpris par la mort et enseveli dans un lieu appelé le Chemin des Lépreux.

La nuit suivante, un juif chez lequel il avait demeuré, trouva le livre composé par le Saint; il commença à le lire et arriva à un passage dans lequel Éleuthère prouvait que la très-sainte Vierge Marie avait engendré le Fils de Dieu, et qu'après l'enfantement elle était restée Vierge. Le juif indigné par cette proposition, prit un stylet, coupa avec fureur le livre en plusieurs parties, et enfin le jeta dans les flammes. Il vit en songe la bienheureuse Vierge vêtue de blanc, mais le visage défiguré par de nombreuses blessures, et les cheveux en désordre; elle lui dit : « O homme infidèle et injuste, qu'as-tu fait ? Dieu veut te punir de mort et quel sera ton refuge ? Sera-ce moi ? Oui, ce sera moi, qui suis la fleur des champs, le lis de la vallée, la rose fleurie, moi qui ai mérité de porter dans mon sein le Fils de Dieu et qui suis restée Vierge après l'enfantement. Va donc, ô mon fils, et confesse ta faute pour recevoir le saint Baptême et pour te dépouiller de ton ancienne dureté de cœur. » Après avoir prononcé ces mots, la bienheureuse Vierge disparut. Le juif se leva à

l'heure même et se rendit à l'église où il confessa son crime ; il fut ensuite admis au saint Baptême, et n'oublia jamais de remercier la Mère de Miséricorde de la conversion qu'elle lui avait obtenue.

MARTYROLOGE ROMAIN ¹.

A Tyr en Phénicie, la mémoire de plusieurs saints Martyrs, dont le nombre n'est connu que de Dieu seul, et que Véture, maître de la milice sous l'empereur Dioclétien, fit mourir par diverses sortes de supplices, qui se succédèrent les uns aux autres : d'abord, ils furent déchirés par tout le corps à coups de fouet ; puis exposés aux bêtes féroces de différentes espèces, dont, par la vertu divine, ils ne reçurent aucun mal ; enfin, le tyran ayant ajouté à toutes les autres tortures celles du feu et du fer, ils achevèrent leur martyre dans ce dernier supplice. Les évêques Tyrannion, Silvain, Pelée, Nil, avec le saint prêtre Zénobe, qui excitaient cette glorieuse troupe à la victoire, ayant été leurs compagnons dans le combat, remportèrent aussi eux la palme du martyre.

Dans l'île de Chypre, les saints martyrs Pothame et Némèse.

A Constantinople, saint Éleuthère, évêque et martyr.

En Perse, saint Sadoth, évêque, et cent vingt-huit autres martyrs, qui sous le roi Sapor, ayant refusé d'adorer le soleil, méritèrent, par une mort cruelle, d'immortelles couronnes.

1

DECIMO KALENDAS MARTII.

Tyri in Phœnicia, commemoratio beatorum Martyrum, quorum numerum solius Dei scientia colligit, qui sub Diocletiano imperatore a Veturio militum magistro multis tormentorum generibus sibi invicem succedentibus occisi sunt : primo quidem flagris toto corpore dilaniati, inde diversis bestiarum generibus traditi, sed ab illis divina virtute nō læsi, post addita feritate ignis ac ferri, martyrium consummarunt. Horum gloriosam multitudinem ad victoriam incitabant Tyrannio, Silvanus, Peleus, et Nilus episcopi, ac Zenobius presbyter, qui felici agone una cum illis martyrii palmam adepti sunt. — In Cypro insula, sanctorum martyrum Pothamii et Nemesii. — Constantinopoli, sancti Eleutherii episcopi et martyris. — In Perside, natalis sancti Sadoth episcopi et aliorum centum viginti octo, qui sub Sapore rege Persarum, cum solem adorare renuissent, crudeli nece præclaras sibi coronas compararunt. — Catanæ in Sicilia, sancti Leonis episcopi, qui virtutibus atque miraculis coruscavit. — Eodem die, sancti Eucherii episcopi Aurelianensis, qui eo magis miraculis claruit, quo pluribus invidorum calumniis fuit oppressus. — Tornaci in Galliis, sancti Eleutherii episcopi et confessoris.

A Catane en Sicile, saint Léon, évêque, illustre par ses vertus et par ses miracles.

Le même jour, saint Eucher, évêque d'Orléans, dont les miracles lui attirèrent d'autant plus de gloire, que ses ennemis l'avaient opprimé par les plus atroces calomnies.

A Tournai, saint Éleuthère, évêque et confesseur.

Additions des autres Martyrologues.

Saint Valère ou Vallier, évêque de Couserans, mort le 15 juillet, fêté en ce jour à Tarbes.

Saint Bolcain, évêque en Irlande : il avait été élevé en France et mourut vers l'an 500.

Saint Antoine Raveh, honoré chez les Éthiopiens.

Saint Joseph de Léonissa, fêté en ce jour, est fêté aussi en Sicile le 4 de ce mois, où on peut lire sa vie.

Saint Phan, honoré chez les Éthiopiens.

Saint Didyme, martyr en Chypre, avec saint Potame.

Saint Sylvain, évêque, martyrisé à Tyr en Phénicie, par Véture, l'un des agents de Dioclétien.

Saint Olcan, Bolcan ou Vocan, l'un des fils de Conan-Mériadec, florissait au cinquième siècle dans la Petite-Bretagne, où il bâtit quelques églises.

Saint Gal, prêtre à Autun.

Saint Eucher, évêque de Liège.

Saint Falcon, son frère et son successeur.

Martyrologe de la dernière persécution.

Hazard (nous ignorons son prénom), était un fidèle curé du diocèse de Saint-Malo. Il n'avait pas prêté le serment de 1791. On le découvrit dans le bourg de Saint-Maugand, près de Saint-Malo, et une bande armée de fusils qui cernait sa maison le tua comme il voulait s'en échapper, en le criblant de balles, le 20 février 1796.

François Vernay, prêtre du diocèse d'Annecy, arrêté à Cessy, sa paroisse, pour n'avoir pas fait le serment révolutionnaire, fut conduit à Thonon ; condamné à mort comme prêtre réfractaire ; et comme il n'y avait pas là de guillotine, on le fusilla le 20 février 1794.

VINGT-UNIÈME JOUR DE FÉVRIER.

Saint Pépin de Landen, maire du palais. — **Saint Félix**, évêque de Metz. — **Saint Daniel et sainte Verde**, martyrs. — **Sainte Irène**, vierge, sœur du Pape saint Damase. — **Saint Ascagne**, évêque de Tarragone. — **Saint Séverien**, évêque de Scythopolis, martyr. — **Saint Zacharie**, patriarche de Jérusalem. — **Sainte Vitaline**, vierge. — **Saint Gombert**, archevêque de Sens. — **Saint Emebert**, évêque de Cambrai. — **Saint Germain**, abbé de Granfel, et **saint Randoald**, son prévôt, martyrs. — **Saint Patère**, évêque de Brescia. — **Saint Pierre Mavimène**, martyr. — **Le Bienheureux Matthieu**, évêque de Girgenti. — **Mémoire de la très-sainte Vierge**. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologues. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT PÉPIN DE LANDEN,

MAIRE DU PALAIS.

Saint Pépin ne reçut le surnom de Landen, lieu de sa première sépulture en Brabant, que pour être distingué de Pépin de Herstal, son petit-fils, père de Charles-Martel. Il fut gouverneur général du Brabant, dont le pays, beaucoup plus étendu alors qu'il ne l'est maintenant, ne fut réduit en duché que longtemps après. Son père Carloman et sa mère Hermengarde étaient de la première noblesse du royaume. Il vint au monde vers l'an 580, et il s'avança si fort à la cour de France, qu'il semblait y être déjà tout-puissant, lorsqu'en 613, Clotaire II parvint à la monarchie par la réunion des royaumes d'Austrasie et de Bourgogne à celui de France. Il avait dès lors le gouvernement de toute cette vaste contrée de la basse Austrasie, qui s'étendait entre les rivières de l'Escaut, de la Meuse, de la Moselle et du Rhin, depuis le Hainaut et le Luxembourg jusqu'à la Frise, et il possédait de grandes seigneuries dans tout le pays de Brabant.

Il avait épousé depuis quelques années la bienheureuse Itte ou Iduberge, de l'une des premières familles d'Aquitaine, sœur de saint Modoald, évêque de Trèves, et il en eut un fils nommé Grimoald qui lui succéda dans ses charges, et deux filles dont la cadette fut sainte Gertrude, vierge, et l'aînée sainte Begghe,

mariée à Ansigise, fils de saint Arnoul, évêque de Metz, d'où est venue la seconde race de nos rois.

Le bienheureux Pépin, non content d'avoir reconnu Clotaire II pour son roi légitime, après la mort de Thierry et de Sigebert, son fils, contribua encore beaucoup à lui soumettre les peuples d'Austrasie, de sorte que dès l'an 614, tout demeura tranquille sous la puissance de ce nouveau monarque, depuis la Bavière et la Saxe jusqu'en Frise, comme le reste des états où il avait régné auparavant. Ce prince l'établit peu de temps après maire du palais d'Austrasie. L'autorité que donnait cette grande charge était peu différente de la puissance royale, et elle était alors de récente institution. Pépin l'exerça jusqu'à la mort avec une prudence et un intégrité qui le rendirent l'objet de l'admiration de tout le monde, et qui lui attirèrent l'affection, l'estime et la vénération des peuples qui vivaient sous son administration.

Il ne fit pas moins paraître son équité durant la paix que sa valeur durant la guerre, et par un bonheur qui fut une récompense de la droiture de son cœur, il sut conserver les droits du roi, favoriser le peuple en même temps, approuvé de l'un et de l'autre, sans manquer à ce qu'il devait à Dieu. Le désir de faire fleurir la religion avec la justice, et de travailler en même temps à se sanctifier de plus en plus dans sa conduite particulière comme dans ses fonctions publiques, lui fit rechercher la société de saint Arnoul, évêque de Metz, et de plusieurs autres prélats et abbés célèbres en sainteté, dont il se fit une obligation de suivre les conseils. Il ne faisait rien d'important qu'il n'en eût communiqué auparavant avec le saint Évêque de Metz, duquel il connaissait particulièrement l'éminente vertu et le grand mérite. Il en avait donné des preuves avant son épiscopat, dans cette même charge du ministère de l'État. Il recourait à lui dans tous ses doutes, comme à un fidèle interprète de la volonté de Dieu, qui avait une profonde intelligence de l'Écriture Sainte, et la prenait pour la règle de sa conduite. Avec l'assistance d'un Prélat si éclairé et si saint, il se servait de la justice comme d'un frein pour arrêter le roi, lorsqu'il voulait user injustement de son autorité.

Clotaire ayant résolu d'associer son fils Dagobert à la royauté et de lui donner le royaume d'Austrasie en partageant ses États avec lui, s'y porta d'autant plus volontiers, qu'il voyait qu'il pourrait régner heureusement avec un si sage ministre. Il voulut qu'il fût encore le gouverneur de ce jeune roi, et que saint Arnoul, qui lui était si étroitement uni, fût avec lui le chef du conseil de ce prince. Pépin ne réussit pas moins à former le cœur et l'esprit de Dagobert, qu'à faire régner le bon ordre et la paix dans ses États, tandis qu'il domptait ou qu'il chassait avec le même succès les Saxons et les autres ennemis du dehors. De sorte qu'étant également grand capitaine, bon politique et fidèle serviteur de Dieu, il travaillait à rendre Dagobert tel que lui, autant par ses exemples que par les maximes qu'il lui inculquait. Il s'appliqua surtout à imprimer dans son esprit la crainte de Dieu et l'amour de la justice.

Le bonheur qui accompagnait le règne florissant de Dagobert en Austrasie, sous l'admirable conduite du bienheureux Pépin, s'étendit aussi par le même moyen, sur toutes les autres parties de la France, lorsque ce prince entra en possession des États que le roi son père lui laissait par sa mort, car son frère Charibert à qui Clotaire avait laissé seulement une partie de l'Aquitaine, animé et soutenu par quelques grands de Bourgogne et de Neustrie, les lui ayant disputés, cette faction fut bientôt dissipée par la sagesse de Pépin, qui sut ensuite réconcilier Charibert avec Dagobert, et s'en faire un ami.

Dagobert s'étant ainsi maintenu dans son droit, gagna de telle sorte le cœur de tous ses sujets par sa douceur, sa justice, sa libéralité, et par toutes les autres qualités convenables à un grand roi, qu'il égala et surpassa même la réputation des plus illustres de ses prédécesseurs. Heureux s'il eût voulu toujours suivre les avis d'un si saint et si habile ministre. Mais son bonheur lui ayant enflé le cœur, il oublia d'en rapporter toute la gloire à Dieu, qui l'abandonna à lui-même pour le punir de son orgueil. Il tomba dans une incontinence déplorable qui fut suivie d'une honteuse avarice, et ne voulant plus écouter personne, il lâcha la bride à toutes ses passions.

Saint Amand, qui fut depuis évêque de Maëstricht, se présenta pour lui représenter l'état pitoyable de son âme et l'en retirer, mais il fut banni. Saint Arnoul se défit tout à la fois de son ministère et de son évêché, pour vivre caché le reste de ses jours dans un désert de la Lorraine. Aucun évêque n'osa plus paraître à la cour pour remontrer le devoir au prince. Il n'y resta que Pépin, qui après avoir donné quelque temps aux mouvements de sa douleur, et après avoir beaucoup pleuré devant Dieu, aima mieux s'exposer à une disgrâce que de demeurer muet à la vue de ces désordres. Il en reprit le roi très-sévèrement et lui reprocha son ingratitude envers Dieu. Dagobert, au lieu de lui savoir gré d'une liberté si chrétienne, le reçut si mal, qu'il pensa même à le faire mourir, y étant poussé par quelques scélérats qui ne pouvaient souffrir la vertu de ce bon Saint.

Dieu ne permit pourtant pas que Pépin perdît le fruit de ses généreuses remontrances. Elles firent enfin ouvrir les yeux à Dagobert, qui rentra en lui-même et qui eut plus de confiance, d'estime et de vénération que jamais pour le mérite et la vertu d'un si grand homme. Pour lui en donner des preuves, il lui mit entre les mains son fils Sigebert nouvellement né, et il trouva bon qu'il le fit baptiser à Orléans, par saint Amand qu'il avait rappelé d'exil. Il voulut qu'il en fût non-seulement le gouverneur, mais encore le père, et il lui permit de l'aller élever en Aquitaine, dans les terres de sa femme.

Lorsque trois ans après il donna le royaume d'Austrasie à cet enfant, ce fut à condition que Pépin régnerait en effet dans tout ce pays, tant que Sigebert ne serait pas en état de faire autre chose que porter le nom de roi. Il lui donna pour ministres d'État Cunibert, évêque de Cologne, et le duc Adalgise, amis particuliers de Pépin, qui devait conserver toujours la qualité de maire du palais.

Cunibert et Adalgise ne furent proprement que les lieutenants de Pépin à la cour d'Austrasie pour gouverner en son absence, parce que Dagobert voulut le retenir près de sa personne, non par aucune crainte qu'il se rendît trop puissant en Austrasie, comme quelques-uns l'ont écrit, mais parce qu'il ne croyait pas

pouvoir se passer de ses conseils et de son assistance. Pépin n'y demeura point tellement attaché, qu'il n'allât de temps en temps en Austrasie dans les occasions les plus importantes qui demandaient sa présence, surtout après avoir surmonté et anéanti par sa modération et sa prudence l'envie de quelques seigneurs de ce pays, qui n'avaient pu supporter sa vertu et sa gloire.

Ce fut dans ces intervalles qu'il vainquit les Esclavons, à qui ces seigneurs envieux avaient laissé prendre quelques avantages sur les Austrasiens pendant qu'il était retiré en Aquitaine avec le petit prince son élève. Il battit ces ennemis en tant de combats qu'il les renferma enfin dans leurs limites.

Après la mort du roi Dagobert, Pépin quitta entièrement la cour de France avec ce qu'il y avait de seigneurs d'Austrasie, et s'en revint à Metz auprès de Sigebert, qui continua de le regarder comme son maître et son père, et qui devint sous sa discipline, non-seulement l'un des plus heureux, mais encore l'un des plus saints d'entre nos rois. Pépin mourut le 21 février de l'an 640, âgé d'environ soixante ans, et sa perte causa dans toutes les provinces du royaume d'Austrasie un deuil si général et si sincère, que chacun crut avoir un mort chez soi. Personne ne le pleura davantage que le pieux roi Sigebert, qui prit sa mort pour la plus sensible disgrâce que Dieu pût lui envoyer sur la terre. En effet, le bienheureux Pépin, dans l'uniformité d'une vie toute sainte et dans une conduite toujours égale depuis sa première jeunesse jusqu'à la fin, fut le modèle des grands, à la cour, dans les provinces, au conseil et dans les armées. Il fut le protecteur des lois, le défenseur de la vérité et de la justice, l'ami de tous les Serviteurs de Dieu, la terreur des méchants, le soutien des faibles, le père de la patrie, l'âme de l'État, le conducteur des rois, l'appui de la religion.

Son corps fut enterré à Landen en Brabant, sur la Glhête, d'où il fut transporté longtemps après à Nivelles, pour être mis près de celui de sa fille sainte Gertrude. Il fut honoré publiquement depuis ce temps dans les Pays-Bas et même en divers endroits de la France, d'un culte semblable à celui des Saints béatifiés, dont la canonisation n'est pas encore faite. On s'est accoutumé à por-

ter ses reliques en procession, et celles de sainte Itte, sa femme, aux Rogations, avec celles des autres Saints, et l'on a mis son nom dans les litanies, par l'autorité de quelques prélats des Pays-Bas.

S A I N T F É L I X ,

ÉVÊQUE DE METZ.

La ville de Metz eut le bonheur d'être évangélisée aux premiers jours du 1^{er} siècle, par saint Clément, parent du saint Pape dont il portait le nom, et par son successeur saint Célestius. Félix fut le troisième évêque de cette ville. Il suivit saintement les traces de ses deux prédécesseurs, et on rapporte qu'il siégea quarante-deux ans. Tout ce qu'on sait, c'est que son successeur saint Patient le remplaça à Metz en l'an 157. Saint Félix est fêté dans le pays Messin le 21 février.

S A I N T D A N I E L E T S A I N T E V E R D A ,

MARTYRS.

Saint Daniel, prêtre de Jésus-Christ, en Perse, et sainte Verda, vierge chrétienne, furent arrêtés deux ans après le martyre de saint Millès, que l'on fête le 22 avril. C'était à la fin de l'an 343. Comme ils refusèrent d'adorer le soleil et le feu et de renoncer à Jésus-Christ, le gouverneur de la province des Razichites ou des Razichens (province que nous ne pouvons désigner autrement), les condamna à diverses tortures qui durèrent trois mois. Puis on leur perça les pieds, après quoi on les plongea pendant cinq jours dans de l'eau glacée, et comme rien ne put ébranler leur constance que Dieu soutenait, on trancha la tête au saint Prêtre et à la Vierge dévouée. Cette consommation d'un martyr très-long et très-dur, eut lieu le 21 février de l'an 344.

S A I N T E I R È N E ,

VIERGE, SEUR DU PAPE SAINT DAMASE.

Sainte Irène ou Hiréna, espagnole comme saint Damase, son frère, le suivit à Rome, où elle put le voir estimé, admiré et aimé pour sa science profonde, ses vertus et sa piété. Elle-même d'ail-

leurs marchait sur ses traces, menant une vie toute sainte, consacrée sans réserve à Dieu et à la pureté virginale.

Quand saint Damase fut élevé sur la chaire de Saint-Pierre, qu'il occupa durant dix-huit ans dans des luttes fréquentes, sa sœur priait sans relâche pour lui et pour le Saint-Siège.

Elle mourut dans un âge avancé, le 21 février 379, et son frère mit sur sa tombe une glorieuse épitaphe où il exprimait la vénération qu'elle méritait. Il ne lui survécut que cinq ans.

SAINT ASCAGNE,

ÉVÊQUE DE TARRAGONE.

Le règne des Goths en Espagne commença par Athanaric, qui fut un grand persécuteur, et qui envoya au ciel beaucoup de Martyrs. Nous ne pouvons exposer ici les cruautés qui désolèrent alors l'Espagne. Ce fut dans ces temps affreux que le prince Hermenigilde que sa pieuse épouse avait éclairé et ramené à la foi chrétienne, fut mis à mort par son propre père Léovigile, et que l'Espagne fut longtemps désolée par l'hérésie arienne. Mais enfin les prières et les efforts des saints Prélats Fulgence, Léandre et Isidore amenèrent la conversion des ariens.

L'évêque de Tarragone Gudila étant mort après avoir fidèlement soutenu la foi, eut pour successeur Ascagne, pieux et digne prêtre, né de grande famille, qui se dévoua sans réserve à combattre l'hérésie et à ramener son diocèse à l'unité catholique. Il parvint à retirer aux ariens le corps du saint Martyr Hermenigilde, et il le déposa avec honneur dans l'église de Sainte-Thècle. En apprenant cette démarche, Léovigilde fit prendre l'évêque Ascagne qu'il haïssait, et le mit dans une odieuse prison, puis il l'exila en Sardaigne. Là, manquant de tout, il sourit à son extrême dénûment, bénit la pauvreté, mais ne put sans de vives douleurs se voir chassé de son diocèse, qui avait ses ardentés affections, et au bout de quelques semaines, ne désirant plus que Dieu, il s'éteignit doucement, riche de bonnes œuvres et soumis à la volonté divine. Sa mort eut lieu le 21 février de l'an 586.

SAINT SÉVÉRIEN,

ÉVÊQUE DE SCYTHOPOLIS, MARTYR.

Nous ne connaissons de toutes les actions de la vie de saint Sévérien, évêque de Scythople, en Palestine, près du Jourdain, que la fermeté qu'il fit paraître dans la défense de la vérité orthodoxe, et qui lui mérita la couronne du martyre. Il ne songeait qu'à gouverner paisiblement le troupeau qui lui avait été confié, lorsque des moines turbulents de Palestine, infectés de l'hérésie d'Eutychès, excitèrent de grands troubles dans tout le pays, pour empêcher qu'on ne reçût le concile de Chalcédoine, qui venait de condamner cette hérésie. L'abbé Euthyme dont nous avons rapporté la vie au 20 janvier, ayant vu les décrets de ce concile, apportés par deux évêques, ses anciens disciples, qui y avaient assisté, les trouva si orthodoxes, qu'il les reçut avec respect, les fit publier, et les fit recevoir dans tous les monastères dont il avait la conduite. Son exemple entraîna tous les autres. Mais un misérable moine nommé Théodose, vint tout gâter par ses prestiges. Ce charlatan qui n'avait ni foi, ni pudeur, ni conscience, se mit à charger le saint concile d'impostures et de calomnies, et à faire croire qu'il avait prétendu rétablir l'impiété de Nestorius. Il surprit la simplicité de l'impératrice Eudoxie, veuve de Théodose le Jeune, alors retirée en Palestine, et par le moyen de cette princesse, il séduisit un grand nombre de solitaires.

Il envahit même le siège épiscopal de Jérusalem, sous le patriarche Juvénal qui fut contraint de se sauver, et s'étant saisi de l'autorité du pasteur, il se comporta en loup dans la bergerie du Seigneur. Il commit des excès inouïs contre tous ceux qui faisaient profession de recevoir le concile de Chalcédoine. Il en chassa les uns et les dépouilla de leurs biens. Il en fit battre d'autres si cruellement, que plusieurs en moururent.

Après avoir rempli Jérusalem de carnage et l'avoir réduit au pitoyable état d'une ville prise d'assaut, il se vit pressé d'en sortir par la crainte de tomber entre les mains des officiers de l'empereur. Mais il alla avec les ministres de sa fureur troubler les provinces voisines. Il attaqua surtout les pasteurs qui se met-

taient en devoir de s'opposer à ses violences, et qui empêchaient que la nouvelle hérésie n'infectât leurs troupeaux.

Personne ne lui résista avec plus de force et de succès que Séverien, évêque de Scythople, qui sut le repousser couvert du bouclier de la foi et armé de la parole de Dieu. Mais si ce saint Évêque vint à bout de défendre son Église, il ne put se garantir lui-même de la rage de ce méchant homme et de sa troupe forcenée. Ils se jetèrent sur lui, le traînèrent hors de la ville, et le massacrèrent inhumainement, et l'on prétend que ce Théodose voulut être lui-même son bourreau. On croit que cette mort arriva l'an 452, mais on ne sait ni le mois ni le jour. Le martyrologe romain qui en fait mention au 21 de ce mois, lui donne la qualité de Martyr qu'il a justement méritée.

SAINT ZACHARIE,

PATRIARCHE DE JÉRUSALEM.

Sous le pontificat de Boniface III, l'Église patriarcale de Jérusalem était gouvernée par saint Zacharie. La Terre-Sainte, si souvent châtiée, était inquiète, et le fardeau du patriarche était pesant. Ses craintes n'étaient pas vaines. En l'an 516, Chosroès, roi des Perses, qui s'était rendu maître de toute l'Égypte, prit aussi la ville de Jérusalem, où il fit périr des milliers de chrétiens. Puis il s'empara de la Vraie-Croix et emmena en Perse le patriarche Zacharie avec tous les notables personnages de la ville.

Zacharie avait confié l'administration de son Église à un saint prêtre nommé Modeste, qui protégea de son mieux les chrétiens, pendant les quinze ans que dura la captivité de Zacharie.

Or l'usurpateur Phocas, que Chosroès avait battu, fut remplacé dans l'empire par Héraclius. Après la mort de Chosroès, Héraclius fit la guerre aux Perses et les vainquit. Il reconquit ainsi la Vraie Croix et l'apporta à Constantinople où elle resta plusieurs mois. Zacharie qui ne s'en séparait pas, fit comprendre à l'empereur que cette relique la plus auguste, appartenait à Jérusalem ; et elle fut reconduite avec pompe au Saint-Sépulcre.

En arrivant à la porte de Jérusalem, où la Croix allait rentrer en triomphe, Héraclius voulut la porter lui-même sur ses épaules,

jusqu'au Calvaire. Mais il n'avait pas fait trois pas qu'il se sentit arrêté. Il s'en effraya. Alors Zacharie lui dit : « Prince, vous êtes couvert d'or et de pierreries ; Jésus-Christ était vêtu pauvrement. Vous avez sur la tête une couronne d'or ; Jésus-Christ avait une couronne d'épines. Vos pieds sont richement couverts ; les siens étaient nus... »

Héraclius comprit ; il se dépouilla de ses vêtements de luxe, et put enfin porter la sainte Croix jusqu'à l'église du Saint-Sépulcre.

Saint Zacharie mourut en 633, quatre ans après la rentrée de la Vraie Croix. Il eut pour successeur saint Modeste qui avait administré son diocèse pendant son absence.

SAINT VITALINE,

VIERGE.

Cette fille céleste, comme dit Jacques Branche, florissait dans le dernier tiers du quatrième siècle. Outre sa pureté virginale, elle avait toutes les vertus qui sont la splendeur des vierges saintes. Elle passa la plus grande partie de sa vie à Artonne en Auvergne, et c'est là qu'elle rendit son âme à Dieu.

Le bruit de sa sainteté vola aussitôt jusqu'à Tours, ce qui engagea saint Martin à venir visiter son sépulcre. Saint Grégoire de Tours raconte que le saint Prélat s'étant arrêté devant le tombeau et ayant salué la Sainte, une voix sortit de là et implora sa bénédiction ; ce que le Saint fit en demandant à Vitaline si son âme jouissait déjà de la présence de son divin Époux. Elle répondit d'une voix triste qu'elle en était privée pour quelque temps, parce qu'elle avait, un vendredi, jour où les âmes pieuses se rappellent la douloureuse Passion du Sauveur, lavé sa tête comme un autre jour, au lieu de songer à la couronne d'épines.

Saint Martin s'éloigna un peu et dit à ceux qui l'accompagnaient : « Si cette vierge, dont la vie a été si pure, est privée pour un temps de la vision de Dieu pour une si petite faute, que deviendrons-nous, pauvres pécheurs que nous sommes ? »

Puis, revenant au tombeau en priant pour Vitaline, il lui dit : « Bon courage, ma chère sœur ; dans trois jours vous contemplerez la Majesté divine. »

On ajoute que cette Sainte fit depuis lors plusieurs miracles et qu'elle apparut à de pauvres gens dans la gêne, pour leur faire trouver des secours.

Jacques Branche place sa fête au 25 mai, mais elle se fait aussi le 21 février.

SAINT GOMBERT,

ARCHEVÊQUE DE SENS.

Saint Gombert, ou plus exactement Gondelbert, vivait selon toute probabilité au milieu du vi^e siècle ; et on peut croire qu'il succéda à Armentaire qui figura au Concile de Châlon-sur-Saône en 644. Mais il n'est pas nommé dans la plupart des listes des Archevêques de Sens. C'est qu'ayant été élu malgré ses résistances, il a quitté très-vite la ville de Sens et s'est retiré dans une solitude des Vosges, où il se fit une cellule et une chapelle qu'il dédia à saint Pierre.

Sa sainteté éclatant par des miracles, le roi Childéric II, qui ne régnait alors que sur l'Austrasie, eut le désir de le voir, et il lui donna un vaste terrain, où il bâtit un grand monastère qu'il appela *Senones*. C'est le nom latin de la ville de Sens, qui lui avait donné ses suffrages. Il lui vint rapidement une multitude de disciples, et une ville qui se fonda à l'entour a gardé le nom de *Sénones*.

Lorsque, plus tard, en 671, saint Hidulphe voulut fonder aussi une maison religieuse, Gondelbert lui céda une grande partie du sol que lui avait donné Childéric II ; et c'est à ces deux Saints que l'on dut le couvent et la ville de Moyen-Moutier, qui étaient auprès de *Sénones*.

Saint Gondelbert mourut vers l'an 671. Saint Pierre Damien a fait de lui un grand éloge. Il est fêté le 21 février.

SAINT ÉMEBERT,

ÉVÊQUE DE CAMBRAI.

Parmi les saints Prélats qui ont illustré les sièges de Cambrai et d'Arras, saint Émebert occupe une place distinguée, bien qu'il n'ait gouverné cette église que l'espace de six ans. Quelques documents trop rares, recueillis dans différents auteurs, montrent

dans ce vertueux prélat un de ces hommes calmes et pacifiques, qui avancent beaucoup l'œuvre de Dieu en restant au milieu de leur troupeau, tandis que d'autres, d'un caractère plus ardent, parcourent les contrées éloignées pour étendre partout le règne de Jésus-Christ. La grâce, comme la nature, diversifie ses dons, et les fait également servir aux desseins secrets et toujours admirables de la Providence.

Saint Émebert était né dans la ville de Ham en Brabant, de parents illustres par leur noblesse et leur piété. Il avait pour père le comte Witger, pour mère sainte Amalberge; ses deux sœurs, saintes comme lui, s'appelaient Reinelde et Gudule. Il passa ses premières années dans la crainte du Seigneur, et se montra bientôt aux yeux du monde avec tous les charmes de l'innocence et de la jeunesse. Sa parole était douce et suave, son abord simple et plein de prévenance, et une aimable modestie brillait dans toute sa conduite. Il croissait en sagesse et en grâce, à mesure qu'il croissait en âge. La noblesse de sa naissance et son heureux naturel ne permettent pas de douter qu'il reçut des leçons dans la maison de son père, ou dans quelque école épiscopale ou monastique. Des auteurs anciens assurent même qu'il possédait des connaissances peu ordinaires pour son époque, et qu'il n'était pas moins digne par sa science que par sa vertu d'occuper les sièges éminents de Cambrai et d'Arras ¹.

En effet, Émebert, que tous ses goûts portaient au sacerdoce et à la fuite du monde, s'était, depuis longtemps, adonné aux prières, aux veilles, aux jeûnes et à tous les exercices de la piété, lorsqu'il fut appelé à remplacer le vénérable Vindicien. Il ne démentit pas, dans cette charge importante, les espérances qu'on avait conçues de lui, et il se montra, durant tout son épiscopat, le modèle des pasteurs, instruisant son peuple avec soin, le visitant souvent pour le fortifier et le consoler, et donnant à tous l'exemple des vertus chrétiennes.

Dans une de ses courses pastorales, le saint évêque se retira

¹ Il semble qu'une vie détaillée de saint Emebert a existé autrefois; un auteur ancien dit en parlant de ce saint Evêque : *Cujus gesta plena virtutibus florent Cameraco.*

au lieu de sa naissance, pour y vaquer plus librement à la méditation des choses du ciel ; peut-être avait-il déjà un secret pressentiment de sa fin prochaine. Il y fut bientôt attaqué d'une fièvre qui le mina insensiblement et le conduisit au tombeau. On l'enterra à Ham ; mais depuis on transporta son corps à Maubeuge, où il reposait dans l'église de Sainte-Marie et de Sainte-Aldegonde.

On a cherché plusieurs fois, et toujours sans résultat, le corps de saint Émebert dans les caveaux de l'église du monastère de Maubeuge. On fit une dernière et plus importante inspection en 1637, sur les instances de l'abbé de Liessies, Antoine de Winghe, et avec la permission de Monseigneur Vander-Burgh, archevêque de Cambrai, et de dame Bonne de Haynin, abbesse de Maubeuge, avec le concours des Pères Oratoriens, Capucins et Jésuites ; mais tout fut inutile. Le chœur entier de la grande église de Sainte-Aldegonde fut fouillé à une profondeur de dix ou douze pieds, sans que l'on pût rien découvrir. « On a donc trouvé, jugé et conclu, dit le mémoire rédigé en cette circonstance, que ce sacré dépôt n'était caché ni gisant audit chœur, mais ailleurs, soit dans la même église, soit dans le vieux monastère ; espérant que le Seigneur Dieu, en autre meilleur temps, daignera le manifester, et aux mains des peuples fidèles remettre ce grand trésor des sus-nommées saintes reliques, pour être finalement reconnues, relevées, et honorées selon leur mérite, amen ¹. »

La vertu qui semble avoir brillé surtout dans saint Émebert, c'est la douceur. Ce digne évêque avait compris cette belle parole du divin Maître : « Bienheureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre, bienheureux ceux qui sont pacifiques, parce qu'ils seront appelés les enfants de Dieu. » A son exemple, efforçons-nous de marcher sur les traces de Jésus-Christ, et de nous préparer aussi à recevoir un jour dans le ciel la récompense qu'il promet à ses fidèles imitateurs.

¹ *Vie de sainte Aldegonde*, par A. Estienne. Notes, p. 40.

SAINT GERMAIN,
ABBÉ DE GRANFEL,
ET SAINT RANDOALD,
SON PRÉVÔT, MARTYRS.

Germain, fils d'un riche sénateur de Trèves, nommé Optard, naquit en cette ville sous le règne du roi Clotaire II. Il fut élevé par saint Modoald, évêque de Trèves, qui prit grand soin de son éducation. Il répondit parfaitement aux espérances qu'on avait conçues de lui ; et comme il avait les dispositions du cœur aussi belles que les qualités de l'esprit, il fit en peu de temps de très-grands progrès dans la vertu aussi bien que dans les lettres ; et couvrant tous ces avantages d'une rare modestie, il s'en forma un mérite qui lui acquit l'affection et l'estime de tout le monde. Mais la grâce qui le dégoûtait peu à peu des douceurs du siècle, et qui l'attirait ailleurs, ne lui laissa regarder cette affection et cette estime des hommes que comme des pièges qu'il devait éviter. A l'âge de dix-sept ans, il renonça tout-à-fait au monde. Il donna aux pauvres tout ce qu'il avait, tout ce qu'il pouvait attendre de la succession de ses parents, et il alla trouver saint Arnoul qui, d'évêque de Metz et de ministre d'État sous Dagobert, s'était fait ermite dans un désert de la Lorraine, près de Remiremont. Ce Saint le reçut avec tendresse et lui coupa les cheveux.

Le bienheureux Germain demeura quelque temps auprès d'un si excellent maître, pour apprendre de ses exemples et de ses instructions l'état le plus parfait de la vie spirituelle. Ayant ensuite inspiré le mépris du siècle à Numérien, le plus jeune des deux frères qu'il avait laissés dans le monde, ils se retirèrent ensemble dans le monastère de saint Romaric, où ce Saint avait bâti une abbaye double, la plus grande pour des filles, et l'autre moindre pour des hommes, toutes deux connues depuis sous le nom de Remiremont. Germain y pratiqua toutes les humiliations dont peut s'aviser un serviteur de Dieu, qui cherche à s'anéantir devant lui. Il était toujours vêtu de l'étoffe la plus grossière ; il domptait son corps par des austérités, auxquelles il joignait assidûment le travail des mains. Toute sa conduite paraissait si sainte

et si uniforme, qu'elle fut regardée comme le meilleur modèle que ses confrères pussent suivre.

Le désir de s'avancer encore davantage dans la perfection le fit aller ensuite à Luxeuil, aux extrémités de la Franche-Comté. Il y fut accompagné par son frère Numérien et quelques autres Religieux, et tous y firent le vœu d'obéissance sous l'abbé saint Walbert. Germain ne fut pas longtemps sans donner de l'admiration à tous ceux qui le virent. Son abbé honorant en lui les dons éminents dont il avait plu à Dieu de le glorifier, le fit ordonner prêtre; et on lui vit remplir tous les devoirs du sacerdoce avec tant d'humilité, d'exactitude et de piété, qu'il paraissait exceller en grâces au-dessus de tous les autres ministres de l'autel. La vue d'un mérite si extraordinaire porta saint Walbert à le mettre à la tête d'une sainte colonie de religieux, qu'il envoya dans le nouveau monastère de Granfel au diocèse de Bâle. Le duc Gondon, l'un des principaux seigneurs de l'Alsace, venait de le bâtir dans une vallée dont il lui avait donné le fonds. Il y établit Germain pour premier abbé sous la règle de Luxeuil, et la discipline monastique y fut très-florissante pendant plus de cinq cents ans, jusqu'à ce que dans le XII^e siècle ce monastère fut sécularisé et changé en un chapitre de chanoines.

Germain gouverna ce monastère avec tant de sagesse et de piété, qu'on l'obligea de se charger encore de la conduite de deux autres; savoir, de celui de Saint-Ursicin, vulgairement Saint-Ursitz, et de celui de Saint-Paul de Werd ou de l'Isle, qui furent longtemps l'un et l'autre sous la dépendance de celui de Granfel. Après plusieurs années d'un calme, qui avait été très-favorable à l'établissement de la discipline, et dont le Saint avait beaucoup profité pour l'avancement de ses religieux, il s'éleva un orage qui servit à combler sa vertu, et qui lui fit mériter même la couronne du martyr.

Comme il prenait soin du salut des peuples de la vallée et des environs, il eut une douleur sensible de voir les violences qu'exerçait sur eux comme sur les religieux le duc Boniface, surnommé Cathic, qui avait succédé au bienfaiteur Gondon, mais

qui n'avait ni sa vertu, ni la même bienveillance pour les serviteurs de Dieu. Cet homme naturellement inhumain se mit à ravager toute la vallée, après avoir chassé ou emprisonné les échevins des bourgades. Un jour qu'il était entré à la tête d'une grande troupe de soldats allemands, saint Germain résolut d'aller au-devant de lui avec le prieur de son monastère de Granfel, nommé Randoald. Il fit porter avec lui des reliques et le livre des Évangiles, espérant arrêter la fureur du bandit par le respect qu'il aurait pour ces monuments sacrés de la religion. Il y joignit de sages remontrances qu'il lui fit sur sa conduite, dans l'église de Saint-Maurice où il l'était allé trouver. Le duc feignit d'en être touché, il offrit même de donner caution qu'à l'avenir il laisserait les habitants de la vallée en paix. Le Saint qui n'était pas fort persuadé de sa sincérité, voulut demeurer en prière dans l'église de Saint-Maurice, attendant l'effet de ces promesses ou l'occasion de lui faire de nouvelles remontrances. Mais voyant que ses soldats pillaient, massacraient, et brûlaient avec encore plus de fureur qu'auparavant, il prit la résolution de s'en retourner au monastère de Granfel. Il fut arrêté en chemin par les pillards avec Randoald son compagnon. Lorsqu'il se vit dépouillé, il jugea aussitôt que Dieu voulait récompenser par le martyre la charité qui l'avait fait sortir de sa retraite, et il exhorta son compagnon à souffrir généreusement avec lui, pour l'amour de Celui qui avait bien voulu mourir pour les méchants même qui le crucifiaient. Il fut percé d'un coup de lance au milieu de sa prière, et Randoald fut traité de la même manière.

Les Religieux étaient à l'office de la veille de la Chaire de saint Pierre, lorsqu'on leur en vint apporter la nouvelle. Ils allèrent toute la nuit chercher les deux corps, qu'ils portèrent dans l'église de Saint-Ursitz, puis dans celle de Saint-Pierre de Granfel, où il se fit beaucoup de miracles. Un malade fut aussi guéri en touchant la ceinture de saint Germain, qu'un Frère avait ramassée et qu'on avait suspendue au-dessus de l'autel.

SAINT PATÈRE,

ÉVÊQUE DE BRESCIA.

Patère, disciple de saint Grégoire le Grand, nourri par lui de sainteté et de science, débuta dans la vie publique par les fonctions importantes de notaire de l'Église romaine. Sa bienveillance lui fit des amis et des admirateurs ; et la ville de Brescia ayant perdu son évêque, Paul, deuxième de ce nom, elle se hâta d'élire Patère pour lui succéder.

Saint Patère a laissé des commentaires sur l'Écriture-Sainte, inspirés par les œuvres de saint Grégoire le Grand, dont il était resté l'ami. Il mourut dans le premier tiers du VII^e siècle.

Son corps fut enseveli dans l'église de Sainte-Euphémie à Brescia, où il est honoré le 21 février.

SAINT PIERRE MAVIMÈNE,

MARTYR.

Pierre doit le surnom de Mavimène ou Maïumène au pays qui l'a vu naître. Il était né dans la petite Gaza ou Palestine, ville qu'on appelait aussi alors Maïuma. Il s'en alla à Damas, où le kalife Walid II, connaissant son intelligence et sa loyauté, lui confia la charge de receveur des impôts, quoiqu'il sût qu'il était chrétien. Mais indifférent lui-même dans sa religion, Walid ne pensait pas que Pierre fût capable de témoigner de sa foi. Pierre en effet priait et remplissait ses devoirs de chrétien sans bruit, mais étant tombé malade, les fonctionnaires publics qui étaient ses amis, vinrent le voir. Il leur dit : « Je prie Dieu de vous récompenser de votre généreuse visite. Je vous prends à témoin de mon testament, que voici :

« Celui qui ne croit pas au Père, au Fils et au Saint-Esprit, Trinité consubstantielle, a l'âme aveuglée et subira les supplices qui ne finiront jamais, comme les subit votre faux prophète Mahomet, précurseur de l'Antéchrist. Renoncez donc à ses fables, je vous en conjure, et je prends le ciel et la terre à témoins de la vérité que je vous annonce. »

Les Musulmans, qui l'écoutaient consternés, ne l'interrompi-

rent pas dans l'exposé qu'il fit de la doctrine chrétienne ; ils l'excusaient même et le plaignaient, croyant que sa maladie lui donnait le délire et que sa fin était proche. Mais peu de jours après cette profession de foi, il se trouva guéri, et voulant témoigner devant une foule nombreuse, il s'écria d'une voix forte : « Anathème à Mahomet, à son coran fabuleux et à tous ceux qui le croient ! »

On l'arrêta aussitôt, et on lui coupa la tête, le 21 février de l'an 743.

Saint Jean Damascène, son contemporain, nous a laissé son éloge.

LE BIENHEUREUX MATTHIEU,

ÉVÊQUE DE GIRGENTI.

On ne sait rien de positif sur la naissance de ce Bienheureux, ni sur l'état de ses parents. Il était Sicilien de nation, s'appelait Matthieu de Cimarra, et fut un savant docteur, un prédicateur fameux et le compagnon fidèle de saint Bernardin de Sienne, dont il imita parfaitement la pauvreté et le zèle pour le salut des âmes.

Matthieu de Cimarra voyagea en Espagne, où il exerça le ministère de la parole, et fit beaucoup de miracles ; ce qui lui attira l'estime et la vénération des fidèles. Il revint ensuite en Sicile, où il continua ses ferventes prédications et ramena une multitude de pécheurs à la vertu. Pénétrés de l'onction de ses discours, un grand nombre embrassèrent l'état religieux ; et ce fut sans doute la foule des nouveaux candidats qui le mit dans le cas d'établir avec le consentement du Souverain Pontife, cinq couvents, à Messine, à Palerme, à Girgenti, à Camarau et à Catalagirone. Ce fut l'époque de l'établissement de la réforme des mœurs en Sicile.

Matthieu eut toujours une singulière dévotion au saint Nom de Jésus et à sa très-sainte Mère, qu'il révérait particulièrement. Il mit les couvents qu'il établit sous la protection de la très-sainte Vierge, et leur donna à tous le nom de Sainte-Marie-de-Jésus. C'est à raison de sa piété affectueuse envers le Sauveur des hommes, qu'on le représente revêtu de ses habits pontificaux et portant à la main le monogramme du nom sacré de Jésus.

Il édifiait par son exemple et par ses discours, ses Frères et les fidèles de Girgenti, lorsque l'évêque de cette ville vint à mourir. Le peuple l'élut d'un commun consentement, et le Pape confirma son élection. Promu à cette nouvelle dignité, il crut avec raison qu'il n'y était élevé que pour la plus grande gloire de Dieu ; mais le zèle qu'il fit paraître pour assujettir les ecclésiastiques de son diocèse à une exacte discipline, les souleva contre lui. Ils l'accusèrent auprès d'Eugène IV, de prodigalité et d'insuffisance dans le gouvernement. Le Pape examina l'affaire et reconnut l'innocence du saint Prélat.

Cependant rebuté de voir qu'il ne pouvait faire le bien, et pressé d'ailleurs du désir de se réunir à ses Frères, Matthieu alla à Rome pour remettre son évêché entre les mains du Pape. Le Saint-Père s'y opposa pendant quelque temps ; mais enfin, vaincu par les sollicitations du Bienheureux, il fut forcé d'accepter sa démission.

Avant sa promotion à l'épiscopat, il avait été nommé commissaire apostolique, pour réformer les moines de Saint-Placide de Messine, et il s'était acquitté de cette commission avec autant de prudence que de sagacité.

De retour dans son cloître, Matthieu de Cimarra s'appliqua à la prédication et se livra avec ardeur à tous les exercices de charité que son zèle lui inspirait. Il tomba malade et mourut dans de grands sentiments de piété, le 7 février 1451, et fut enterré à Palerme, chez les Observantins. En 1612, le corps de ce Bienheureux fut exhumé pour être déposé dans un sépulcre brillant, placé à droite de la très-sainte Vierge ; et lorsqu'on ouvrit son tombeau, il s'en exhala une odeur semblable à celle d'un parfum exquis qui se répandit dans toute l'église.

On fête ce Saint le 21 février.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTÉ VIERGE.

Notre-Dame-des-Vertus près Paris. On cite parmi ses miracles plusieurs enfants morts rendus à la vie. Nous n'en rappellerons que deux. Le fils d'un mercier s'était noyé dans la Seine ; le père

qui s'était absenté le trouva mort à son retour ; il le porta à Notre-Dame-des-Vertus, et l'enfant revint à la vie. Pour perpétuer le souvenir de ce miracle, les merciers fondèrent une confrérie sous l'invocation de la très-sainte Vierge.

Un autre enfant était né mort, on le porta à Notre-Dame-des-Vertus, où il fut ressuscité. L'historien du fait cite le jour où il eut lieu ; c'était le 21 février 1582 ; il nomme le père et la mère, le prêtre qui baptisa l'enfant, le parrain et la marraine qui le tinrent sur les fonts de baptême, et plusieurs autres témoins ¹. On voit dans la vie du vénérable de la Salle et de plusieurs autres serviteurs de Dieu, combien le sanctuaire de Notre-Dame-des-Vertus était cher à l'ancien clergé de France.

MARTYROLOGE ROMAIN ¹.

En Sicile, soixante-dix-neuf saints Martyrs qui, sous Dioclétien, endurèrent divers tourments, et méritèrent de recevoir la récompense due à la fermeté de leur foi.

A Adrumète en Afrique, les saints Vérule, Secondin, Sirice, Félix, Servule, Saturnin, Fortunat et seize autres, qui, durant la persécution des Vandales, furent martyrisés pour la défense de la foi catholique.

A Scythopolis, en Palestine, saint Sévérien, évêque et martyr.

A Damas, saint Pierre Mavimène, lequel ayant dit à quelques Arabes, qui venaient le voir dans sa maladie : « Quiconque n'em-

¹ *Notre-Dame de France*, par M. le curé de Saint-Sulpice, t. I, p. 101.

2

NONO KALENDAS MARTII.

In Sicilia, natalis sanctorum Martyrum septuaginta novem, qui sub Diocletiano per diversa tormenta confessionis suæ coronam percipere meruerunt. — Adrumeti in Africa, sanctorum martyrum Veruli, Secundini, Siricii, Felicis, Servuli, Saturnini, Fortunati, et aliorum sexdecim, qui in persecutione Wandolica ob catholicæ fidei confessionem martyrio coronati sunt. — Scythopoli in Palæstina, sancti Severiani episcopi et martyris. — Damasci, sancti Petri Mavimeni, qui cum diceret Arabibus quibusdam ad se ægrotum venientibus : Omnis, qui fidem christianam catholicam non amplectitur, damnatus est, sicut et Mahumet pseudopropheta vester, ab illis necatus est. — Ravennæ, sancti Maximiani episcopi et confessoris. — Metis, sancti Felicis episcopi. — Brixia, sancti Paterii episcopi.

brasse pas la foi chrétienne et catholique est damné, comme votre faux prophète Mahomet, » fut massacré sur-le-champ.

A Ravenne, saint Maximilien, évêque et confesseur.

A Metz, saint Félix, évêque.

A Brescia, saint Patère, évêque.

Additions des autres Martyrologes.

Saint Victorin, martyr en Afrique, avec saint Alciâtre et plusieurs autres.

Saint Massède, martyr, avec saint Félix et ses compagnons, à Adrumète en Afrique.

Saint Georges, évêque d'Amastris, en Paphlagonie, vivait au ix^e siècle. Mais nous n'avons rien de certain de son histoire.

Sainte Gonthilde, abbesse de Biblisheim au diocèse de Strasbourg au xii^e siècle.

Mardochée, oncle d'Esther, est honoré le 21 février en quelques lieux. Sa vie se trouvera le 24 mai, dans la vie d'Esther.

Mémoire en Sicile de soixante-dix-neuf chrétiens, martyrs sous Dioclétien.

Saint Anthime, évêque de Teramo dans les Abruzzes, et ensuite transféré à Spolète, brilla par une grande sainteté au n^e siècle. Il s'endormit dans le Seigneur en l'an 176.

Saint Maximien, évêque de Ravenne, consacré par le Pape Vigile au milieu du vi^e siècle, construisit plusieurs églises, et quitta ce monde béni de tous ceux qui avaient pu admirer ses vertus et son mérite. Mort le 21 février 336.

Saint Dinan, dont nous ignorons l'histoire, est honoré le 21 février, dans le diocèse de Saint-Malo.

Saint Hilaire, Pape, fêta ce jour en quelques lieux, on le trouvera le 16 septembre.

Le bienheureux Liébaud et son épouse la bienheureuse Attasie, mentionnés au 1^{er} janvier, fondateurs, vers l'an 920, du monastère d'Anzy, au diocèse d'Autun.

Martyrologe de la dernière persécution.

Joseph Bertrand, curé dans le Comtat-Venaissin, condamné comme prêtre réfractaire, parce qu'il n'avait pas fait le serment schismatique, et sur jugement du tribunal criminel de Vaucluse, siégeant à Avignon, guillotiné le 21 février 1794.

Noël Pinot, curé du diocèse d'Angers, condamné à mort par la commission militaire d'Angers, martyrisé par ses geôliers, puis exécuté revêtu des vêtements sacerdotaux, le 21 février 1794.

VINGT-DEUXIÈME JOUR DE FÉVRIER.

La Chaire de Saint-Pierre à Antioche. — Sainte Luparia. — Sainte Marguerite de Cortone, pénitente. — Saint Papias, évêque d'Hiérapolis. — Saint Thalasse et saint Limnée, solitaires. — Saint Baradat ou Varadat, solitaire. — Le Bienheureux Ange de Pérouse, évêque de Grosseto. — Le Bienheureux Gaspard de Florence, frère mineur. — Le Bienheureux Jacques Carvalho, de la Compagnie de Jésus, et ses compagnons, martyrs au Japon. — Le Vénérable Geoffroi de Semur. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologues. — Martyrologe de la dernière persécution.

LA CHAIRE DE SAINT PIERRE A ANTIOCHE.

Avant d'aller à Rome, saint Pierre fonda le siège épiscopal d'Antioche. C'est un fait attesté par les plus graves auteurs de l'antiquité ecclésiastique¹ ; et il était juste en effet que la capitale de l'Orient, la ville où les fidèles qui se multipliaient de jour en jour, avaient pris d'abord le nom de chrétiens, eût pour premier évêque le Prince des Apôtres. Saint Grégoire le Grand dit que saint Pierre siégea sept ans à Antioche, où il paraît qu'il établit sa Chaire trois ans après l'Ascension de Notre-Seigneur.

La fête instituée pour consacrer un si grand souvenir remonte aux premiers temps. On la trouve dans les plus anciens calendriers, tels que celui que fit dresser le Pape Libère vers 354, le Sacramentaire de saint Grégoire et tous les Martyrologues. On la faisait d'obligation en France dès le vi^e siècle².

¹ Eusèbe, Origène, saint Jérôme, saint Innocent, le Pape Gélase, saint Jean Chrysostome, etc., etc.

² Quelques critiques ont avancé que l'Eglise d'Afrique ne fêtait point la Chaire de saint Pierre dans le v^e siècle, et cela est fondé sur ce qu'elle n'est point marquée dans l'ancien calendrier de Carthage. Mais comment l'y trouverait-on ? La partie du calendrier où elle devait être marquée n'existe plus : c'est par la même raison qu'on n'y lit point les noms de saint Pontius, de saint Donat, et de plusieurs autres saints Martyrs d'Afrique. Au reste, il est certain que l'Eglise romaine célébrait la fête de saint Pierre longtemps auparavant. Saint Léon fit un sermon sur cette fête, et il ne dit rien qui montre qu'elle était nouvelle de

Disons un mot de ce qui donna naissance à ces sortes de fêtes. Les premiers Chrétiens célébraient, par des actions de grâces, l'anniversaire de leur Baptême. Ils renouvelaient ce jour-là les vœux qu'ils avaient faits à Dieu ; ils le remerciaient de ce que, par sa miséricorde, il les avait reçus au nombre de ses enfants : c'est ce qu'ils appelaient le jour de leur naissance spirituelle. Les évêques en conformité d'une si sainte pratique, célébraient aussi l'anniversaire de leur sacre ; et le peuple continua souvent, après la mort des évêques, de fêter le jour de leur ordination. Telle fut l'origine des fêtes où nous honorons la Chaire de saint Pierre, à Antioche et à Rome. Nous devons célébrer ces fêtes, dit le Pape saint Léon, avec autant de joie que nous fêtons le martyr du Prince des Apôtres. Ici nous rappelons sa glorieuse entrée dans le ciel ; là nous honorons son élévation à la dignité de premier Pasteur de l'Eglise. Demandons à Dieu qu'il nous fasse la grâce de ne nous séparer jamais de la Chaire de saint Pierre, port unique de notre salut.

SAINTE LUPARIA.

Luparia, au 1^{er} siècle de notre ère, gouvernait la ville d'Iria-Flavia, à l'extrémité de la Galice. On l'appelait la petite reine Régula ou Primaria. Elle avait une fille nommée Claudia Luparia et qui avait épousé un certain Agathope, affranchi d'Auguste. Quand les disciples de l'Apôtre saint Jacques le Majeur, rapportant son corps en Espagne, débarquèrent dans le voisinage d'Iria-Flavia et demandèrent à Luparia un lieu où ils pussent inhumer convenablement le corps du saint Apôtre, ils l'obtinrent ; et Luparia, émue des miracles qui honoraient les précieux restes de saint Jacques, abandonna l'idolâtrie, se fit chrétienne, et après sa mort fut mise au nombre des Saints.

Comme le lieu de la sépulture du saint Apôtre était assez isolé, on le transporta plus tard à Compostelle. La ville d'Iria-Flavia

son temps. Ce sermon est le centième dans l'édition de ses œuvres, donnée à Rome par Cacciari. Le P. Quesnel qui l'avait d'abord traité de supposé, se rétracta ensuite, et prouva qu'on ne pouvait le contester à saint Léon. Cacciari a démontré la même chose, t. I, p. 285.

disparut peu à peu, et le lieu qu'elle occupait s'appela depuis Padron.

On fait aujourd'hui, en Espagne, la fête de cette translation des reliques de l'Apôtre saint Jacques le Majeur; et dans les hymnes qu'on chante à cet anniversaire on donne à la bienheureuse Luparia le titre de sainte ¹. Sa fille, sainte Claudia Luparia, est aussi honorée en Espagne.

SAINTE MARGUERITE DE CORTONE,

PÉNITENTE.

Sur les frontières de l'Ombrie et de la Toscane, dans un petit village appelé Laviano, auprès d'une église dédiée aux saints Martyrs Vite et Modeste, on montre aux voyageurs et aux pèlerins une pauvre maison composée de trois petites chambres et entourée d'un jardin. C'est dans cette humble demeure que naquit au milieu du ^{xiii}^e siècle, une gracieuse enfant qui devait être la gloire du troisième Ordre séraphique, et à qui Dieu réservait une place à côté de sainte Claire et de saint François. Le recteur de Laviano étant absent, elle fut baptisée dans une paroisse voisine, à Saint-Pierre de Pouzzoles, et reçut le nom de Marguerite; Marguerite doux présage de l'éclat que cette petite perle devait jeter un jour dans la couronne des Saints.

C'était en 1247, vingt ans après la mort du bienheureux Patriarche d'Assise. Laviano appartenait alors à la commune de Pérouse, ville libre, et qui avait sur le bourg droit de haut et bas domaine. Un acte de la chancellerie décenvirale de Pérouse nous apprend qu'à cette époque les terres de Laviano furent partagées entre les habitants par le syndic de Pérouse, moyennant une modique redevance annuelle. Le père de sainte Marguerite cultivait une de ces petites terres. Sa mère était une pieuse femme du peuple en qui la religion avait ennobli le cœur, et qui éleva sa fille dans

¹
Hæc prima fidei est via plebium,
Inter quos mulier Sancta Luparia,
Sanctos aggrediens, cernit et obsecrat,
Sanctorum merita pectore collocans.

Salazar, Martyr. hispanic.

l'amour de Dieu et de ses plus illustres serviteurs. Voilà tout ce que l'on sait des parents de sainte Marguerite ; de nombreuses recherches dans les archives de Cortone et de Pérouse n'ont pas même pu nous apprendre quel était leur nom.

En ce temps-là, les Saints s'étaient multipliés sur la terre, et leur gloire était la plus grande et la plus enviée. Les plus riches et les puissants se partageaient les affaires du siècle, mais les pauvres et les faibles, évangélisés par saint François, avaient aussi leur ambition et leurs espérances : ils aspiraient à la sainteté. A l'opposé de ce siècle qui a peur de Dieu, les chrétiens alors vivaient avec Dieu dans une douce familiarité. Les miracles n'éfrayaient pas encore. Les mères apprenaient aux enfants une histoire touchante, la légende des Saints. Sous l'inspiration de ces merveilleux exemples, le cœur se développait à l'amour de la solitude et de la pénitence. Les folles passions de la jeunesse pouvaient éloigner ces souvenirs, mais le cœur y revenait un jour, et, Dieu aidant, il se faisait des Saints.

Telle est en peu de mots l'histoire de sainte Marguerite. Encore enfant, elle perdit sa mère, et comme Notre-Seigneur daigna l'assurer bien longtemps après dans une vision admirable où elle fut transportée au pied du trône de la très-sainte Vierge, cette pieuse femme, après une expiation de dix années, fut admise aux joies du Paradis.

Marguerite, cependant, allait entrer dans les épreuves de la jeunesse. Dieu lui avait donné une grâce et une beauté, dont son corps, conservé pur et odorant après un sommeil de près de six siècles, garde encore les traces. Selon la tradition elle était de taille moyenne ; son visage était empreint de cette angélique beauté que les peintres de son pays ont rendue célèbre. Ses blonds cheveux, ses traits délicats et fins, ses yeux pleins de feu, son front relevé annonçaient l'ardeur et la vivacité de son âme. Restée sans conseil et sans appui, abandonnée aux séductions du monde, elle se laissa entraîner par son cœur à une vie honteuse. Dieu qui est admirable dans ses Saints, voulait renouveler pour notre espérance l'exemple touchant de la pécheresse pénitente et rachetée par son amour.

A un mille de Laviano, dans une villa appelée les Palais, demeurait, l'été, un jeune gentilhomme de Monté-Pulciano ; il vit Marguerite et l'aima.

Marguerite avait dix-huit ans, sa mère était morte, et son père s'était remarié à une femme qui la traitait durement. Elle était vaine ; l'éclat de la richesse et de la puissance l'éblouit ; elle écouta les paroles de ce séducteur et s'enivra de son amour. Dieu se retira peu à peu de son cœur, et un soir, elle abandonnait, tremblante, la maison paternelle.

De Laviano à Monté-Pulciano, la distance n'est que de douze milles, environ quatre lieues ; mais il fallait en ce temps traverser dans une barque l'immense lagune de la Chiana. Pendant qu'ils passaient, il s'éleva un vent violent, et le frère esquif ne pouvait résister à la fureur des vagues. Le jeune gentilhomme voulut en vain aider le marinier qui les conduisait ; ses efforts inexpérimentés hâtèrent leur perte, et la barque se renversa.

Longtemps après, Notre-Seigneur, dans un entretien plein d'une douce familiarité, rappelait à Marguerite ce danger de mort où son corps et son âme s'étaient trouvés : « Ressouviens-toi, ma pauvre petite, lui disait-il, de ce passage que tu fis au milieu des eaux et où l'antique ennemi faillit te noyer, lorsque tu allais renouveler les supplices de ma Passion. Mais j'écoutai mes entraîles de père, c'est moi qui te gardai alors et qui te délivrai. »

En effet, lorsque Marguerite allait périr, une main la saisit et la ramena au rivage.

Sur le revers occidental de la vallée de la Chiana s'élève la petite ville de Monté-Pulciano. La famille du jeune gentilhomme y était puissante et redoutée. Les parents de Marguerite, pauvres cultivateurs de Laviano, n'osèrent se plaindre de l'injure qui leur était faite, et, pendant neuf ans, Marguerite put mener la vie fastueuse des riches familles de ce temps. Dans les rues de Monté-Pulciano, dans les campagnes voisines, on la voyait passer, montée sur un magnifique cheval, les cheveux tressés d'or et de perles, entourée de jeunes gens qu'attirait son admirable beauté.

Mais au milieu de ces jours coupables le souvenir de son Dieu

la poursuivait comme un remords, et avec lui le repentir commença d'entrer dans son cœur. La jeune fille si vaine de ses charmes, si orgueilleuse de son opulence, devint la mère des pauvres et des affligés. Elle cherchait les lieux solitaires, et l'amour de Dieu revenant dans son âme, elle disait : Oh ! que l'on prierait bien ici ! que l'on y chanterait dévotement les louanges de Dieu ! Avec quelle joie et quelle paix on y ferait une salutaire pénitence ! D'autres fois elle se retirait dans quelque chambre écartée de sa maison, et là, agenouillée sur la pierre, Dieu lui rappelait par un rayon de sa grâce l'innocence de ses premières années. A ce souvenir, son cœur se brisait, et, pensant à sa misère présente, elle pleurait amèrement. Alors, si quelque noble dame, ou même quelque femme des derniers du peuple venait à lui donner quelque témoignage de respect, elle leur disait avec reproche : « Vous qui savez ma vie honteuse, devriez-vous me saluer ainsi ! Hélas ! je ne mérite plus que vous daigniez vous entretenir avec moi. » Dans ces moments heureux, pressée par la grâce, elle eût fui son séducteur ; mais cet homme, d'une habileté perfide et abusant de l'amour qu'il lui avait inspiré, savait la retenir dans les liens de la chair. Marguerite remettait à un autre temps, et elle reprenait sa vie dissipée et ses honteux égarements.

Cependant le pressentiment qui avait éclairé sa jeunesse sur la gloire que Dieu lui réservait, était resté dans son cœur comme une dernière espérance. Un jour qu'elle se parait avec soin, ses amies lui dirent : « Qu'arrivera-t-il de vous, Marguerite, qui êtes si vaine ? » Et elle leur répondit : « Un temps viendra où vous m'appellerez sainte, parce que j'aurai été sanctifiée ; où vous me visiterez un bâton à la main et l'escarcelle du pèlerin pendante à vos épaules. »

Ce que nous avons vu s'accomplir, dit Frère Giunta, son historien et son confesseur, non-seulement par les hommes accourus de divers pays, mais par une multitude de femmes venues dévotement visiter son corps et son tombeau.

Dieu eut enfin pitié des incertitudes de ce cœur déchiré ; il alla chercher au désert sa brebis égarée, et, par un coup terrible, il fit éclater sa justice et sa miséricorde.

Il y avait neuf ans que Marguerite habitait Monte-Pulciano, lorsque le gentilhomme qui l'avait séduite la quitta un jour pour aller à la campagne visiter quelques terrains dont on lui disputait la possession. Le soir et les jours suivants se passèrent, le jeune homme ne revint pas. Accablée de tristesse, le cœur rempli de funestes pressentiments, Marguerite dépêche un serviteur à la recherche de son maître. Pendant que, pleine d'anxiété, elle attendait son retour, elle voit venir de loin une petite chienne qui accompagnait habituellement le jeune gentilhomme. Heureuse à cette vue, et croyant que son maître la suivait, elle courut à la porte; mais, au lieu de l'accueillir par ses caresses accoutumées, le pauvre petit animal se coucha à ses pieds en poussant des hurlements plaintifs.

Dieu, qui a laissé dans quelques-unes de ses plus humbles créatures cet amour de l'homme pour lequel il avait formé toute la création, ne dédaigna pas de se servir d'un si chétif instrument pour la conversion de Marguerite. A peine, en effet, la petite chienne exténuée de fatigue eut-elle pris quelque nourriture, que, jetant de nouveaux cris, elle saisit Marguerite par le bord de sa robe et parut vouloir la conduire hors de la maison. Repoussée d'abord, elle allait de sa maîtresse à la porte, reprenait sa robe avec ses dents et cherchait à l'entraîner. L'âme en proie aux plus cruels pressentiments, Marguerite se décida enfin à la suivre.

Dès que la petite chienne eut deviné son intention, elle partit en avant, revenant de fois à autre comme pour presser sa marche. Au sortir de Monté-Pulciano, elle prit la route de Pouzzoles; à un mille environ, elle se détourna du chemin et s'avança dans les terres vers Pétrognano.

Enfin elle s'arrêta dans un endroit écarté, sous un grand chêne, et redoublant ses hurlements sinistres, elle se mit à gratter la terre avec force. Marguerite tremblante n'osait l'aider dans ses recherches. Pâle et saisie d'une horreur instinctive, les yeux fixement attachés sur cette terre fraîchement remuée, elle attendait dans une impatience mêlée d'effroi. Tout à coup elle jeta un grand cri et tomba demi-morte sur des débris souillés de sang;

le chien, ayant écarté quelques branches de chêne, avait découvert le bras froid et inanimé d'un mort, puis son visage décoloré et déjà tout mangé des vers, exhalant une odeur fétide : la malheureuse femme venait de reconnaître le cadavre de son amant ¹.

La fraîcheur du soir rappela Marguerite à la vie. Rien ne saurait exprimer le désespoir qui s'empara de ce cœur encore tout rempli d'un amour si violemment brisé. Mais Dieu, qui attendait là son enfant rebelle, l'amena doucement aux pensées pieuses qui devaient changer sa vie ; cet homme, qu'elle avait tant aimé, n'était déjà plus qu'un monceau de chair infecte et pourrie ; son âme enlevée toute souillée de crimes au tribunal de Dieu, souffrait déjà peut-être des supplices éternels pour les plaisirs coupables qu'elle, Marguerite, avait partagés. La mort, qui venait de frapper l'un si soudainement, épargnerait-elle l'autre longtemps encore ? En un moment, cette beauté, dont elle était si vaine, pouvait perdre tout son éclat, et devenir, comme ce cadavre, pour ceux même qui l'avaient le plus admirée, un objet de dégoût et d'horreur. Alors Marguerite commença de pleurer sur les vanités qui l'éloignaient de Dieu depuis tant d'années, sur l'état de son âme si semblable à celui de ce cadavre, et Dieu mettant en son esprit le souvenir de l'enfant prodigue, elle dit comme lui : Je me lèverai et j'irai vers mon père ².

Ce fut un moment heureux où la grâce commença la sanctification de cette pécheresse pénitente, et quelques années plus

¹ Nous avons traduit presque littéralement le récit de ce fait, où le doigt de Dieu est si merveilleusement empreint, d'une vie de sainte Marguerite, écrite vers la fin du XVII^e siècle, par le P. Francesco Marchese, de la Congrégation de l'Oratoire. Ce fait est rapporté également dans la Bulle de canonisation : *Quum enim impurum Amasium ab hostibus fœde transossum, e diis a se frustra expectatum, indicio canis, in fovea sub strue lignorum tumultum fortuito reperisset, illico facta est manus Domini super eam, qua magna culparum suarum mœore tacta, exiit foras et flevit amare.* (Voir aussi au supplément du Bréviaire romain : *Offic. S. Marg., CONT. LECT. IV.*)

² Une tradition antique a conservé le souvenir précis du lieu où sainte Marguerite trouva le corps de son séducteur. En mémoire de cette conversion, si divinement préparée, on a élevé en cet endroit une petite chapelle qui existait encore à la fin du siècle dernier.

tard, Notre-Seigneur le lui rappelait avec joie. « Quand fut mort l'ennemi de ton salut, lui disait-il, pleine de honte et de douleur tu t'en revenais à Laviano, vêtue de noir, les yeux baignés de larmes, le visage déchiré. Mais tu te souviens, ma pauvre petite, qu'oubliant la miséricorde d'un père, sur les instances d'une mère, ton père te chassa de la maison paternelle. Ne sachant que faire, sans conseil et sans secours, délaissée de ta propre famille, tu t'assis, l'âme pleine de tristesse, sous un figuier du jardin ; tu me demandas alors, ma pauvre petite, d'être désormais ton maître, ton époux, ton seigneur et ton père ; tu pleuras humblement à mes pieds toutes les misères de ton âme et de ton corps. Car, te voyant chassée de la maison de ton père, et prenant occasion de la fraîcheur de ta jeunesse, le démon cherchait à entrer dans ton cœur, te persuadant qu'abandonnée de ta famille, tout le monde excuserait tes fautes, et que, partout où tu voudrais aller, tu serais aimée par de grands et charnels seigneurs à cause de la beauté merveilleuse qui était en toi.

« Mais moi, qui avais formé ta beauté intérieure et qui voulais la réformer d'une façon merveilleuse ; moi, qui suis le véritable amant des âmes, j'illuminai ta conscience par un rayon de ma lumière, je t'avertis d'aller à Cortone te mettre sous la conduite de mes Frères-Mineurs, et le courage rentrant dans ton âme, tu te levas, ma pauvre petite, et partis aussitôt. »

Un soir donc de l'an 1274, que les deux nobles dames Marinaria et Ranéria se promenaient selon leur coutume, non loin de la porte Bérarda, sur le chemin de Cortone à Laviano, elles virent venir une jeune femme qui tenait par la main un enfant de sept à huit ans. Surprises de sa beauté et de la profonde douleur qui était peinte sur son visage, elles en eurent compassion, et s'approchant d'elle avec bonté, elles lui demandèrent ce qu'elle venait faire à Cortone en ce triste état. Marguerite répondit qu'elle venait faire pénitence, sous la conduite des Frères Mineurs, et avec une simplicité touchante, elle leur raconta les fautes de sa vie.

Émues de sa candeur, admirant les voies extraordinaires dont Dieu s'était servi pour la ramener, les deux nobles dames vou-

lurent aider l'œuvre de la Providence, et elles emmenèrent Marguerite dans leur palais.

Après trois années d'épreuves et d'une rigoureuse pénitence, Marguerite reçut des mains de Frère Rinaldo, Custode d'Arezzo, l'habit du Tiers-Ordre du séraphique Père saint François. Pendant vingt ans, renfermée d'abord dans une petite cellule auprès du palais de ses bienfaitrices, puis, au haut de la ville, sous les murs du vieux château, elle mena la vie des Anges qui ont habité le désert sous une forme humaine. Dévorée d'amour pour les pauvres, elle les nourrit toute sa vie des aumônes qu'elle recevait, et leur bâtit un hôpital magnifique. Plus d'une fois, elle rétablit la paix dans Cortone. La renommée de sa sainteté s'était étendue au loin : de toutes parts on accourait vers la sainte Pénitente pour être guéri par elle des plaies de l'âme ou des plaies du corps. Sa vie intérieure fut une suite d'extases et d'entretiens célestes.

Dès les premiers temps de sa conversion elle priaît un jour avec des sanglots et des larmes au pied d'un Crucifix qui était alors dans l'église des Frères-Mineurs, et qui orne aujourd'hui une des chapelles de l'église de Sainte-Marguerite. Touché de l'ardeur de ses désirs, Notre-Seigneur ouvrit les lèvres du Crucifix, et lui dit d'une voix pleine de douceur : « Que veux-tu, ma pauvre petite ?

— Je ne cherche et ne veux autre chose que vous, mon Seigneur Jésus, » répondit aussitôt la sainte Pénitente. Elle était tellement absorbée dans son oraison qu'elle ne réfléchit que plus tard au prodige par lequel Notre-Seigneur avait daigné l'encourager.

Pendant quelque temps son bon Maître ne lui donna d'abord que le nom de pauvre petite, *paupercula*. Marguerite soupirait après un nom plus tendre ; elle lui disait : « Quand donc, mon Seigneur, daignerez-vous m'appeler votre fille ? — Tu n'es pas encore digne de ce nom, lui répondait le Seigneur Jésus, parce que tu es encore fille du péché ; mais purifie ton âme par une confession générale, et je t'admettrai au nombre de mes filles bien-aimées. »

Elle le fit en effet avec une préparation et un soin extraordinaires. Pendant huit jours elle repassa ses péchés dans l'amertume de son cœur, les accusant à son confesseur et en faisant une austère pénitence. Le jour de la fête des Saints-Innocents, après s'être approchée de la Sainte-Table, elle dit à son Hôte divin : « Seigneur, Roi tout-puissant, je demande humblement à votre pitié de me donner la force de vous servir toute ma vie ; que par mon exemple toutes les créatures vous louent, et ne permettez plus que j'offense jamais Votre Majesté. »

Ému de cette humble prière de sa Servante, Notre-Seigneur ne lui répondit que par ces paroles : « Ma fille ! » A ce doux nom, le cœur de sainte Marguerite se remplit d'une joie toute céleste, et n'en pouvant plus supporter les transports, elle tomba en extase. Quand elle revint à elle, elle ne put prononcer que ces paroles : « O infinie et souveraine douceur de mon Dieu ! O jour heureux que le Seigneur m'avait promis ! O parole si suave ! Quoi ! vous avez daigné m'appeler votre fille ? »

Cependant les Frères Mineurs et plusieurs dames de ses amies, avertis de ce qui se passait dans l'église, y étaient accourus. Sainte Marguerite était retombée en extase et son corps paraissait comme mort ; peu après elle revint ; ses larmes coulaient en abondance le long de ses joues, et ne s'apercevant pas de la foule qui l'entourait, elle répétait dans une sainte ivresse : « O parole si ardemment désirée, si impatiemment attendue ! parole qui me comble de joie et de sécurité ! Mon Dieu m'a appelée sa fille ! Ma fille, a dit le Seigneur Jésus ! »

Son Ange gardien lui apparut ensuite, et comme sa présence ne lui faisait pas éprouver les sentiments ardents que lui inspirait celle de Notre-Seigneur, elle craignit que ce fût une illusion du démon. L'Ange la rassura. « Il ne faut pas s'étonner de cette différence, lui dit-il ; je ne suis que le Serviteur, et le Seigneur est le Maître. » Il ajouta que la divine clémence voulait venir résider dans son âme, et qu'elle lui préparât un logement digne d'elle. Alors il sembla à sainte Marguerite qu'il effaçait tous ses défauts, et qu'il écrivait en elle les vertus qu'elle devait pratiquer. La première était l'humilité, fondement de toutes les autres.

La défiance de sainte Marguerite n'était pas sans motif : plusieurs fois le démon avait essayé de la tromper. Il lui apparaissait souvent, même sous une forme humaine, empruntant la figure d'un jeune homme ou d'une femme du monde pour la ramener à ses égarements et à ses vanités passées. Il cherchait à lui persuader qu'elle perdait son temps ; que ses pénitences étaient inutiles, qu'elle serait inévitablement damnée pour ses crimes. D'autres fois il la tentait par la vaine gloire, lui représentant les mérites qu'elle avait acquis, la réputation de sainteté qu'elle avait dans le monde, le grand concours de peuple qui recourait à ses prières. Une nuit, qu'il avait ainsi assailli son âme, ne pouvant se délivrer de ces pensées funestes, sainte Marguerite monta sur le toit de sa cellule et se mit à crier : « Levez-vous, levez-vous, ô gens de Cortone, prenez des pierres et chassez-moi de la cité. Je suis cette infâme pécheresse qui ai tant offensé le Seigneur notre Dieu, qui ai scandalisé tout ce pays par mes crimes. »

En l'entendant parler ainsi, ses voisins, touchés de ses larmes, de ses cris déchirants, pleuraient de compassion. Le démon vaincu s'enfuit avec rage.

Il revint bientôt, et parcourant sa cellule il disait en se lamentant : « Hélas ! hélas ! malheureux que je suis, où irai-je ? comment résisterai-je à la force de ses prières ? » Puis, voyant qu'il ne gagnait rien et qu'elle restait humble, il remplit son esprit de fantômes impurs et ses oreilles de chansons obscènes. Mais loin d'ébranler la Servante de Jésus-Christ, ces souvenirs de sa vie passée ne servaient qu'à redoubler ses amers regrets et accroissaient ses mérites.

Furieux de tant de défaites, il lui apparut un jour sous la forme d'un horrible dragon, vomissant des flammes et cherchant à la dévorer ; mais elle lui dit d'un cœur intrépide : « O monstre d'orgueil, que viens-tu chercher ici ? Tu étais la plus belle de toutes les créatures, mais ta vanité a détruit ta beauté ; vois sous quelle épouvantable forme te voilà réduit à te montrer ; va cacher ta honte dans les enfers. » Alors, prenant un tison, elle le lui jeta à la tête. Le dragon poussait des cris de rage, et s'appro-

chant d'elle il lui sembla qu'elle allait en être dévorée : « Seigneur, s'écria-t-elle, ayez pitié de moi ! » A ces mots, se repliant sur lui-même, le dragon s'enfuit chassé par la vertu divine, mais laissant la cellule remplie d'une fumée épaisse et infecte.

Après ces terribles assauts, Notre-Seigneur lui apparaissait et la consolait par des visions merveilleuses. Un jour qu'il ne lui était pas permis d'assister à une Messe solennelle des Frères-Mineurs, elle se plaignit amoureusement à son cher Époux de ce qu'elle était privée de sa présence au Sacrement de l'autel. Aussitôt les yeux de son âme s'ouvrirent ; elle vit un temple d'une architecture magnifique et dont le pavé était orné de pierres précieuses. Au maître-autel se tenait un vénérable vieillard, revêtu d'habits pontificaux, et qui célébrait la Messe avec une grande majesté ; deux ministres le servaient dans les habits de leur ordre. La Sainte vit s'achever le divin Sacrifice, et son âme en demeura pleine de joie. Un Ange lui révéla depuis que les deux ministres étaient saint Pierre, le Prince des Apôtres, et saint Jean l'Évangéliste. Pendant cette Messe miraculeuse, des secrets admirables lui furent découverts, mais on ne put les lui arracher.

Notre-Seigneur lui apparaissait souvent étendu sur la Croix, en récompense de la compassion qu'elle avait pour les souffrances qu'il endura. Il daigna même lui faire voir les détails de sa Passion. Quelquefois, dans l'ardeur qu'elle avait de souffrir avec lui, sainte Marguerite lui disait : « Mon Seigneur, serai-je aussi crucifiée ? »

— Ma fille, lui répondait le Sauveur, tu seras crucifiée en effet, mais par les tribulations et non sur la Croix. »

Un jour, il lui dit encore : « Pose tes mains sur les clous de mes mains. »

— Ah ! Seigneur, reprit-elle avec une humilité toute naïve, cela ne convient pas, je ne suis pas digne d'un si grand honneur. »

Alors le Sauveur lui ouvrit la plaie de son côté, et lui montrant son cœur, il lui fit voir la place qu'elle y occupait. A ce doux spectacle, son âme enflammée d'amour sembla se séparer de son corps, pour se précipiter dans la plaie divine et s'unir si

étroitement au Cœur de Jésus qu'elle semblait vivre de sa vie.

Dans la fête de sainte Madeleine elle vit encore les plaies sacrées de notre Rédempteur, et encouragée par sa bonté, elle osa lui demander si tous les hommes verraient ces plaies au jugement dernier.

« Oui, répondit le Seigneur ; mais ces plaies, ma fille, seront un sujet de grande allégresse pour les Bienheureux et d'une confusion éternelle pour les réprouvés. »

D'autres fois son bon Maître lui apparaissait sous la forme gracieuse d'un enfant ; elle le voyait couché dans sa crèche ou allaité par sa divine Mère. Quelles douces heures elle passait alors dans la contemplation de son Bien-aimé ! Elle le vit encore assis sur son trône avec une majesté toute resplendissante, et entouré de la multitude innombrable des Esprits bienheureux. Notre-Seigneur daigna même lui montrer la place qu'il lui réservait dans l'Ordre des Séraphins.

Que ne puis-je raconter tant de choses merveilleuses, rapporter tous ces entretiens avec Notre-Seigneur, avec la très-sainte Vierge, les Anges et les Saints. Je demande à Dieu la grâce de pouvoir les écrire un jour pour l'encouragement des pécheurs pénitents et la consolation des âmes pieuses. Il me faut passer aussi, à mon très-grand regret, le récit des conversions prodigieuses qu'elle opéra dans Cortone, ses miracles si nombreux, les âmes qu'elle arracha aux flammes du purgatoire, tous les services qu'elle rendit à ses concitoyens. Une si belle vie ne devait jamais finir : mais le moment approchait où Dieu voulait récompenser les vertus de sa Servante et couronner son amour. Il lui en avait révélé l'heure. Combien elle soupirait après cette heure bienheureuse ! Elle sonna enfin, et ayant reçu les divins Sacrements avec une ferveur toute céleste, après avoir remercié les Frères Mineurs, et en particulier Frère Guinta, son confesseur, des soins qu'ils avaient donnés à son âme, entourée de ses amies et d'une multitude de peuple qui pleuraient leur bienfaitrice et leur mère, elle rendit à Dieu son âme avec un doux sourire, le 22 février de l'an 1297, dans la cinquantième année de son âge, vingt-trois ans après sa conversion.

Au moment de sa mort, un Serviteur de Dieu, qui demeurait à *Città-di-Castello*, étant en extase, la vit monter au ciel, accompagnée d'une grande multitude d'âmes que par ses mérites Dieu avait délivrées du purgatoire.

Le peuple de Cortone accompagna son corps en triomphe à l'église de Saint-Basile que la Sainte avait fait rebâtir, et bientôt on lui éleva une église magnifique, au milieu de laquelle le corps fut déposé.

De tant d'hommes illustres qui vivaient en ce temps, les noms ne se sont conservés que dans la mémoire de quelques savants. Tous les peuples d'Italie connaissent le nom de la pauvre Pénitente de Cortone. Dans leur admiration, mêlée d'une douce familiarité, ils l'appellent la bonne sainte Marguerite. Ils se recommandent à elle dans leurs dangers, dans leurs peines ; ils vont en pèlerinage à son tombeau. Pour eux, sainte Marguerite est toujours vivante ; elle vit par ses miracles qui attestent sa puissance auprès de Dieu, par le prodige de son corps à peine décoloré par le passage de la mort. Ils tiennent à honneur d'être de ses confréries ; il semble que par là ils entrent dans la famille de sainte Marguerite et qu'ils ont droit de l'invoquer comme une sœur. Confiance pleine de charme et qui répond aux plus douces inclinations du cœur ! Il n'y a que l'Église catholique qui ait su ainsi relier les siècles passés avec les temps nouveaux, et qui ait pu nous donner pour amis tous ceux qui avaient été les amis de Dieu. L'antiquité a laissé des noms immortels et nous les admirons, ou plutôt le monde savant les admire ; mais l'Église seule a produit des héros que le monde chrétien admire d'un pôle à l'autre et qu'il aime d'un amour qui ne finira qu'avec lui. Dans quelque siècle qu'ils aient vécu, depuis Abel, le juste des premiers temps, jusqu'à saint Alphonse de Liguori, le Saint de ces dernières années, nous les connaissons, nous les aimons tous, nous cherchons à imiter leurs vertus ; nous ne formons avec eux qu'une seule famille ; voilà le caractère de la vraie gloire, celle qui ne vient pas de l'esprit mais du cœur, qui n'a coûté ni larmes ni effusion de sang, et qui excite à la vertu. C'est sur la terre l'image la moins imparfaite de la gloire de Dieu. (E. DARAS.)

SAINT PAPIAS,

ÉVÊQUE D'HIERAPOLIS.

Saint Papias fut l'un des principaux disciples de saint Jean l'Évangéliste, et le compagnon de saint Polycarpe, évêque de Smyrne. Outre cet avantage qu'il eut d'apprendre la vérité de la bouche du dernier vivant des Apôtres, il eut encore grand soin de se faire instruire par les anciens de son temps, qui avaient été disciples de Jésus-Christ, ou qui avaient fréquenté les Apôtres. Il nous l'apprend lui-même dans la préface de ses ouvrages, dont Eusèbe nous a conservé un fragment. Il ne s'y vantait pas d'avoir vu les Apôtres, ni même les autres disciples du Sauveur : mais il se contentait de dire qu'il avait reçu la règle de la foi par le ministère de ceux qui les avaient connus intimement.

« Ce n'était pas la compagnie des grands discoureurs que je cherchais, dit-il, mais celle des personnes qui enseignaient la vérité. Je ne m'arrêtais pas à ceux qui publiaient des maximes étrangères ou des nouveautés inventées par l'esprit humain ; mais à ceux qui rapportaient fidèlement les préceptes que le Seigneur avait laissés pour établir notre foi, et qui procédaient de la vérité même comme de leur source. Quand je rencontrais un chrétien qui avait suivi ou écouté les anciens, je l'interrogeais sur tous les discours qu'il avait appris d'eux. Je demandais ce qu'avait dit André, ou Pierre, ou Philippe, ou Thomas, ou Jacques, ou Jean, ou Matthieu, ou quelqu'autre des disciples du Seigneur : ce que disaient Aristion et Jean, qui avaient été aussi disciples de Jésus-Christ. Car il me semblait que ce que je lisais dans les livres ne me faisait pas tant d'impression, et me profitait moins que ce que j'apprenais de vive voix par la bouche de ceux qui survivaient à ces anciens. »

En d'autres endroits de ses écrits, Papias marquait positivement qu'il avait été disciple d'Aristion et de Jean. Ce qui a fait croire trop légèrement à quelques auteurs qu'on avait confondu ce dernier avec saint Jean l'Évangéliste, comme s'il n'avait pu être le disciple de l'un et de l'autre. Papias n'avait pas à la vérité beaucoup de vivacité dans l'esprit. Mais il y avait suppléé en recueil-

lant fidèlement et avec soin ce qu'il avait appris des autres. C'est par ce moyen qu'il composa cinq livres sous le titre d'*Exposition des discours du Seigneur*, dont nous n'avons que des fragments conservés par citation dans les écrits des autres.

Son intention avait été de faire entrer dans cet ouvrage tout ce qu'il avait appris de meilleur des anciens, y joignant ses propres explications pour en éclaircir ou en appuyer davantage la vérité. Mais comme il était facile à croire, sans méfiance, il y mêla quelques paraboles assez étranges, qui lui étaient venues par cette tradition non écrite, qui n'avait pour fondements que des bruits incertains.

Il y admettait entre autres l'opinion, que les Chiliastes ou Millénaires suivirent depuis, qui annonçait qu'après la résurrection des morts Jésus-Christ régnerait sur la terre pendant mille ans. Cette imagination, dit Eusèbe, venait de ce que Papias n'avait pas assez compris le sens des discours des Apôtres, et qu'il avait pris au pied de la lettre les expressions figurées et mystérieuses de leurs paraboles. En effet, ajoute-t-il, ce bon Saint se laissait aisément persuader, avant que d'éprouver ou de discerner les esprits comme il aurait dû faire.

Le respect qu'on avait pour son autorité et pour sa vertu, fit que plusieurs saints et savants hommes embrassèrent après lui cette opinion du règne temporel de mille ans, à laquelle il semble qu'il ait donné plus de crédit qu'à aucun autre. On connaît entre les autres, saint Justin, martyr et philosophe ; saint Irénée, évêque de Lyon et martyr ; Nepos, évêque en Egypte ; saint Victorin, évêque et martyr ; Lactance, célèbre écrivain de l'Eglise ; et saint Sulpice Sévère.

Néanmoins cette erreur qui semblait tenir quelque chose du Judaïsme, ne fut pas regardée dans ces grands hommes comme une véritable hérésie, mais simplement comme une opinion fabuleuse et frivole qui n'a pas donné d'atteinte mortelle à la pureté de leur foi.

C'est ce qu'on a jugé surtout en faveur de saint Papias, qui parut longtemps avant que les Millénaires eussent été déclarés hérétiques, et qui par son grand amour pour la vérité et pour la

tradition apostolique a persuadé l'Église de la disposition où il aurait été de renoncer à l'erreur dès qu'on la lui aurait fait connaître. Aussi son opinion n'a-t-elle jamais empêché qu'il n'ait été généralement reconnu pour Saint. C'est le titre que saint Jérôme lui a donné dès la fin du iv^e siècle ; et nous voyons des auteurs grecs qui sur la fin du vi^e siècle le disaient martyr, quoiqu'on ne sache rien du genre de sa mort, et que ce titre semble appartenir plutôt à saint Irénée, qui dans le même endroit se trouve joint à saint Papias sans cette qualité.

On croit qu'il mourut en paix dans son église d'Hieraple, en Phrygie, et où il paraît qu'il eut beaucoup d'éclat au milieu de son troupeau, du vivant même de saint Ignace d'Antioche, c'est-à-dire dès le commencement du ii^e siècle.

SAINT THALASSE ET SAINT LIMNÉE,

SOLITAIRES.

Entre les huit cents paroisses que le bienheureux Théodoret, évêque de Cyr, en Syrie, avait à gouverner au v^e siècle, il y en avait une nommée Tillime, qui était un bourg nouvellement purgé de marcionites par les soins de ce grand prélat, et qui renfermait dans le creux d'une montagne voisine le bienheureux Thalasse comme un trésor caché pour le monde. Il ne l'était pas pour son évêque, qui l'ayant souvent entretenu, tant par son droit de pasteur que par le privilège que lui donnaient sa vertu et son amour pour les solitaires, nous l'a dépeint comme un homme admirable, rempli des dons extraordinaires du Saint-Esprit, qui semblait surpasser tous les autres saints anachorètes de sa connaissance en simplicité chrétienne, en modestie et en douceur.

Thalasse forma dans la pratique de ses vertus et dans les exercices de la vie monastique un disciple nommé Limnée, qui après avoir été aussi quelque temps sous la discipline de saint Maron, autre solitaire vénéré, se retira sur une montagne déserte, pour imiter le genre de vie de ce dernier. Il s'y renferma non sous le toit de quelque cabane ou de quelque tente, mais sous le grand

air, dans un petit enclos de murailles sèches qu'il se bâtit, et où personne n'avait la liberté d'entrer que son évêque, et ceux qui voulaient se joindre à lui. Là s'entretenant continuellement avec Dieu dans la prière et la contemplation, il ne parlait presque jamais et ne le faisait que lorsqu'il y était forcé par la charité qui était toujours au-dessus de la loi qu'il s'était prescrite, c'est-à-dire quand on avait recours à lui dans les nécessités de l'âme ou du corps. Alors il ouvrait une espèce de fenêtre qu'il avait faite à sa muraille, parlait à chacun selon ses besoins, guérissait les malades, opérait encore d'autres œuvres miraculeuses par la vertu toute-puissante du Seigneur qu'il servait.

Il n'eut jamais pour lui-même d'autres remèdes que la prière, pour se garantir des maux dont il était travaillé, lorsqu'ils le mettaient hors d'état d'agir. Il se délivra ainsi d'une violente colique, de la piqure mortelle d'une vipère, et de divers autres accidents, sans aucun secours des hommes. Mais sachant que Dieu voulait se servir des afflictions pour purifier son âme par la patience, il se contentait souvent de souffrir, couché à l'air sur une planche grossière sans demander même à Dieu le soulagement de ses douleurs, tant que sa vie dont il devait lui répondre ne paraissait pas en danger.

Voyant plusieurs aveugles qui cherchaient leur pain venir à lui pour obtenir le recouvrement de la vue par ses prières, au lieu de tenter Dieu, il s'avisa d'un expédient tout de charité pour les retenir près de lui, les assister, les instruire, et les porter en leur procurant la subsistance à souffrir leur aveuglement corporel avec patience. Il leur fit bâtir des logements à côté de son enclos, et les pria d'y demeurer et d'y chanter les louanges du Seigneur. Il les accoutuma peu à peu aux saints exercices de la solitude, leur fournissant la nourriture par les charités de ceux qui le venaient voir, et il trouva moyen de les sanctifier ainsi dans la retraite, après les avoir retirés des désordres d'une vie vagabonde. C'est ce que raconte Théodoret, qui l'avait vu lui-même dans les visites de son diocèse : et il témoigne que lorsqu'il écrivait cela, il y avait déjà trente-huit ans que saint Limnée vivait ainsi, renfermé nuit et jour à découvert, exposé à la

pluie, et aux rigueurs de l'hiver, aux ardeurs du soleil et à toutes les injures de l'air.

Les Grecs dans leurs Menées font mémoire de ce Saint et de saint Thalasse son maître le 22 février ; ils font aussi, ce même jour, mémoire de saint Baradat autre solitaire de l'Orient. C'est ce qui nous oblige à rapporter ici ce qu'en a écrit encore Théodoret, qui avait eu une liaison très-particulière avec lui.

SAINT BARADAT OU VARADAT,

SOLITAIRE.

Le genre de vie qu'embrassa saint Baradat dans une montagne déserte de Syrie, parut encore plus rude que celui de saint Limnée ; car après s'être enfermé longtemps dans une cellule fort étroite, il se fit sur la pointe d'une roche une espèce de cage basse et toute entr'ouverte, de sorte qu'il ne pouvait s'y tenir sans être courbé ; et qu'étant ainsi resserré dans un cachot très-étroit, il était également exposé à toutes les injures de l'air. Il passa de cette sorte un temps considérable dans l'exercice d'une pénitence que la vue seule de l'éternité et le mérite des souffrances de notre Sauveur, était capable de lui faire supporter. Comment un homme de complexion assez faible et sujet à diverses maladies, pouvait-il subsister dans ce martyre continu, toujours courbé et rétréci, obligé dans une posture si contrainte de souffrir également sans remuer les rigueurs de l'hiver et les ardeurs de l'été, avec les incommodités dont elles sont suivies. Selon Théodoret, le feu de l'amour divin dont le Saint-Esprit l'avait embrasé, lui faisait faire, par une vertu surnaturelle, ce qui naturellement était impossible à la faiblesse humaine.

Baradat vécut ainsi très-longtemps, jusqu'à ce que Dieu permit que son humilité fut éprouvée par les instances que lui fit Théodore, patriarche d'Antioche, de changer cette manière de vie si pénitente et si extraordinaire. Il obéit avec une soumission qui marquait bien que l'amour-propre n'avait point de part à ce que l'Esprit de Dieu lui avait fait entreprendre. Mais la liberté que lui procurait sa sortie ne lui devint pas une occasion de relâchement. Car s'il n'était plus courbé ou raccourci comme aupar-

ravant, il vécut alors au contraire toujours debout, les mains élevées sans cesse vers le ciel, couvert entièrement d'un sac de peau, où il n'avait d'ouverture que pour le passage de la respiration et de la nourriture. Ce spectacle n'était sans doute pas fait pour servir d'exemple aux autres, non plus que pour prêter à rire aux gens du siècle, puisque le Saint vivait ainsi caché et presque inconnu à tout le monde. Mais Théodoret le publie comme une leçon pour ceux qui mettent le plaisir de la vie dans la satisfaction des sens, et qui ne peuvent croire qu'on puisse renoncer ainsi aux usages ordinaires de la vie humaine, sans renoncer tout à fait à la raison.

Dans cet exercice tout spirituel, Baradat s'était détaché de toutes choses sensibles pour ne s'unir qu'à Dieu, il avait acquis tant d'intelligence, qu'il raisonnait d'une manière plus juste et plus forte que les philosophes les plus subtils et les plus profonds ; et qu'il surpassait leurs vains raisonnements autant que « la lumière dont il était rempli était au-dessus de la fausse lueur de leurs sophismes et des détours d'Aristote. » Mais ce comble de vertu où il était élevé n'empêchait pas qu'il ne se tint toujours profondément abaissé à ses yeux.

Son humilité ne pouvait néanmoins le tenir tellement caché que le bruit de sa sagesse ne le fit connaître, même à la cour de l'empereur Léon, qui avait nouvellement succédé à Marcien. Ce prince lui écrivit pour le consulter sur les affaires les plus importantes de l'Église, celles qui regardaient la condamnation des Eutychiens, la réception du concile de Chalcédoine, et l'intrusion du faux patriarche Timothée sur le siège d'Alexandrie à la place de saint Protère.

Baradat répondit à l'empereur par une lettre profondément respectueuse, en des termes que son humilité empêcha qu'on ne prit pour des traits de flatterie, mais il lui exposa en même temps son sentiment avec toute la liberté d'un homme apostolique ; et après avoir loué son zèle, il l'exhorta à demeurer ferme dans la défense de la vérité, de la justice, et il se déclara fortement pour les décisions du concile de Chalcédoine. Cette réponse se trouve avec la lettre de l'empereur Léon parmi les autres pièces de ce

concile. On ne sait rien de plus de la vie de saint Baradat, parce qu'il a survécu à son historien Théodore^t, aussi bien que saint Limnée, saint Siméon Stylite, et plusieurs autres saints anachorètes, dont il a écrit ce qu'il avait vu ou appris de vive voix.

LE BIENHEUREUX ANGE DE PÉROUSE,

ÉVÊQUE DE GROSSETO.

Le bienheureux Ange, de la maison de *Porta Solis*, naquit à Pérouse, sous le pontificat de Nicolas IV, vers l'an 1290. Dès sa plus tendre enfance, il ne parut avoir de goût que pour la piété et la religion. La beauté de son naturel, la pureté et l'innocence de ses mœurs, et l'élévation presque continuelle de son esprit vers les choses du Ciel, lui méritèrent le nom d'Ange, qu'on lui avait déjà donné dans le Baptême. Mais ce qui fait plus d'honneur à sa fidélité aux grâces, dont il avait été prévenu, c'est que sa vertu ne se démentit jamais. Il faisait les délices ou l'espérance de sa famille, et déjà il était l'objet de l'admiration du public, lorsqu'âgé seulement de treize ans ¹, il embrassa l'Institut des Frères Prêcheurs dans le couvent de Pérouse, pendant que le Pape Benoît XI occupait la Chaire de saint Pierre.

Soutenu par la ferveur de son esprit, Ange ne trouva rien de trop difficile dans la pratique exacte de sa règle. Aussi le vit-on marcher toujours de vertu en vertu, et devenir tous les jours plus pénitent, plus intérieur, plus zélé pour les observances régulières, et plus appliqué à tout ce qui pouvait le mettre en état de travailler avec fruit au salut du prochain, et à l'édification de l'Église. Lorsqu'il eut achevé ses études de théologie, et passé quelques années dans la méditation des Livres saints, on le chargea successivement de l'emploi de professeur, et de celui de prédicateur. Il remplit le premier dans plusieurs couvents de la Province romaine, et le second dans les plus célèbres villes d'Italie. L'un et l'autre firent connaître qu'il n'y avait rien de médiocre dans ses talents; mais ce fut principalement dans le Ministère apostolique qu'il les employa avec succès pour le salut des âmes. On assure que Dieu se servit de ses prédications et de

¹ En l'an 1303.

ses exemples, pour la conversion d'une infinité de pécheurs, surtout des femmes débauchées et des Juifs. Celles-là, ouvrant enfin leur cœur à des sentiments de pénitence, quittèrent leur infâme commerce, pour vivre désormais selon les règles de la modestie et de la piété chrétienne, dans le silence et la retraite. Et plusieurs entre les Juifs, instruits et touchés en même temps par l'onction des paroles du saint Prédicateur, reconnurent le véritable Messie promis à leurs ancêtres : ils reçurent la grâce du Baptême, et firent publiquement profession de la loi de Jésus-Christ.

Partout où le bienheureux Ange de Pérouse portait la parole de Dieu, on voyait un admirable changement des mœurs ; on eût dit que le démon de la discorde fuyait devant lui. C'est ce qu'on vit avec admiration particulièrement à Florence. Cette grande ville, depuis longtemps le théâtre des guerres civiles et des plus cruelles factions, déjà accoutumée à voir couler le sang de ses citoyens, répandu par la main de leurs frères, semblait être sur le penchant de sa ruine ; le zélé Prédicateur entreprit d'y rétablir le calme, en faisant cesser les querelles, les haines, les anciennes inimitiés, en réconciliant pour le bien public les familles les plus considérables de la ville. Il eut le bonheur d'y réussir ; et les Florentins, à qui plusieurs autres Religieux du même Ordre avaient rendu des services signalés dans de semblables occasions, furent redevables à la prudence, et à la sagesse de cet homme apostolique, de la paix dont ils jouirent quelque temps.

Un succès si peu attendu et l'éclat des vertus du Père Ange lui acquirent une si haute réputation, que la vénération du peuple à son égard fut portée presque à l'excès. On ne se contentait point de le suivre avec empressement, pour entendre ses prédications ; on l'environnait de toutes parts, lorsqu'il allait monter en chaire, et lorsqu'il en descendait, les uns demandaient le secours de ses prières ; les autres voulaient baiser ses habits, ou recevoir sa bénédiction ; et la foule était si grande, qu'on fut quelquefois obligé de mettre des gardes, pour écarter les plus indiscrets, et empêcher que le Serviteur de Dieu ne fût étouffé au milieu de cette multitude importune.

Le Pape Jean XXII, vers le commencement de son pontificat, le mit au nombre des Pénitenciers apostoliques dans l'église de Saint-Pierre à Rome; et en l'an 1324, Sa Sainteté le nomma évêque de Solz, ville alors considérable dans le royaume de Sardaigne, mais qui a été depuis entièrement ruinée. Le zèle du pieux prélat l'appliqua d'abord à instruire ces Insulaires, à adoucir ou réformer leurs mœurs, à abolir quelques coutumes pleines de superstition, et à faire connaître les véritables pratiques de la piété chrétienne. Mais pour procurer à ses peuples de bons Ministres, ou des Pasteurs capables de les conduire à Dieu, il se fit lui-même le modèle de son clergé; il régla sa vie sur les saints Canons, afin d'être mieux en état de les faire observer de tous ceux qui devaient travailler avec lui, et sous ses ordres, à la sanctification des fidèles. Les différents changements qu'il fut obligé de faire dans son diocèse, pour y rétablir la discipline et le bon ordre, ne furent jamais une occasion de trouble, ni de scandale aux faibles, parce que la prudence réglait toutes ses démarches, et que le zèle qui l'animait, était toujours accompagné de sagesse et de douceur. Sa charité surtout, et ses libéralités envers les pauvres le faisaient aimer comme le Père commun; et rien ne parut plus sincère que les larmes qu'on répandit, lorsque la Providence l'appela ailleurs.

La ville de Grosséto, dans l'État de Sienne en Toscane, perdit en 1330 son évêque, Philippe Bencivena de l'Ordre des Frères Prêcheurs. Ce prélat n'occupait le siège de Grosséto que depuis deux ans, et, selon la remarque de l'abbé Ughelli, c'était le premier que le Pape Jean XXII avait nommé à cette église, depuis qu'il eut ôté aux chapitres le droit d'élire leurs évêques. La confusion presque générale, que la faction de Louis de Bavière, et le schisme de l'antipape Nicolas V, avaient mise dans le clergé d'Italie, portèrent Sa Sainteté à faire ce changement, qui parut alors utile et nécessaire pour prévenir plusieurs désordres, et ôter aux schismatiques l'occasion de faire de plus grands maux. Pour les mêmes raisons, après la mort de Philippe Bencivena, le Souverain Pontife voulut donner au siège de Grosséto un Pasteur, dont il connaissait depuis longtemps la haute piété, la

ferveur épiscopale et le zèle pour la religion. Ce fut dans le mois de février 1230, qu'Ange de Pérouse, après avoir gouverné fort saintement pendant six années le diocèse de Solz, passa de cette Église à celle de Grosséto, où il continua à remplir avec la même vigilance toutes les fonctions de la sollicitude pastorale, toujours attentif à se perfectionner lui-même, et à écarter ce qui aurait pu tenter la fidélité, ou troubler le repos des peuples confiés à ses soins. Moins chargé d'années que de mérites, il finit sa glorieuse carrière en faisant la visite de son diocèse, le vingt-deuxième jour de février 1334 ¹. Son corps porté à Pérouse, fut inhumé dans l'église des Dominicains, où il avait reçu autrefois l'habit de Religieux, et où l'on voit encore aujourd'hui son tombeau, avec cette épitaphe, que les éditeurs des Actes des Saints ont insérée dans leur troisième tome de février :

Beatus Frater Angelus Perusinus, ob eximiam virtutem, ac vitam sanctitatem, a Joanne XXII, Romæ Pænitentiarius electus, et ab eodem Episcopus Grossetanus creatus, obiit anno 1334 Hischiæ.

On peut remarquer que dans cette inscription, il n'est point dit que le bienheureux Ange de Pérouse eût été évêque de Solz, ce que l'abbé Ughelli n'avait cependant point oublié, non plus que les autres auteurs italiens. D'où il est permis de conjecturer, que cette épitaphe n'a été faite que longtemps après la mort du saint évêque, lorsque la ville de Solz était déjà ruinée, ou changée en un misérable village. Les ouvrages qu'on attribue à ce prélat n'ont point été imprimés ; mais on en conserve quelques-uns en manuscrit dans la Bibliothèque des Servites à Florence. (TOURON.)

LE BIENHEUREUX GASPARD DE FLORENCE,

FRÈRE MINEUR.

Le bienheureux Gaspard, né à Florence, étant entré dans l'Ordre de Saint-François, devint le plus parfait imitateur d'un saint Religieux appelé Thomas de Scarlin. Quoique issu d'une

¹ Bzovius, après Michel Pie, remarque que par une faveur particulière, Dieu avait fait connaître à son serviteur l'heure de sa mort, longtemps avant qu'elle arrivât : *Mortis suæ horam longe ante prævidit ; et tandem sancto fine quievit.*

maison illustre par sa noblesse, il faisait plus de cas de la pauvreté et de l'humilité que de toutes les grandeurs de la terre ; et lorsqu'on lui demandait son nom et sa patrie, il répondait : « Je suis chrétien et je suis du monde. »

A quelque degré de perfection que Frère Gaspard fût parvenu, il se regarda toujours comme le dernier d'entre ses Frères, et il n'acceptait qu'avec une peine extrême et par pure obéissance les charges de l'Ordre que ses supérieurs lui déféraient.

Animé de l'esprit de pénitence, ses aliments ordinaires étaient du pain, de l'eau et de l'absinthe. Pour vaquer plus librement à la contemplation, il cherchait les lieux les plus solitaires ; et dans la crainte d'être forcé de quitter le couvent de Scarlin, qui, par sa situation, était propre à ses exercices spirituels, mais qui n'était construit que de bois et de terre, il fit faire en l'an 1470, au même lieu, un bâtiment plus solide et plus étendu, parce qu'il considérait cet emplacement comme un séminaire de Saints.

La pureté et l'innocence de sa vie le rendirent l'objet des complaisances du ciel, qui le préservait de tout danger au milieu des plus féroces animaux. On rapporte qu'un jour un loup vint en hurlant lui présenter sa patte, où une épine était entrée ; que Frère Gaspard ôta cette épine, pansa la plaie avec de l'huile, et que l'animal guéri, revint au bout de quelque temps, comme pour remercier son libérateur.

Étant gardien du couvent de Scarlin en l'an 1477, Frère Gaspard fut saisi d'une fièvre qui lui fit pressentir que sa mort n'était pas éloignée. Il se prépara à paraître devant Dieu, par les Sacrements qu'il reçut dans de grands sentiments de piété ; puis il s'endormit au Seigneur en cette année.

Sept ans après, on ouvrit son tombeau, et on trouva son corps entier et couvert de fleurs.

Les miracles qui se sont opérés par son intercession, joints à cet événement extraordinaire, lui ont attiré la vénération des peuples, quoique sa béatitude ne soit pas encore reconnue par le Saint-Siège.

LE BIENHEUREUX JACQUES CARVALHO,
DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS,
ET SES COMPAGNONS,
MARTYRS AU JAPON.

Mazamoney, roi d'Oxu, au Japon, n'était pas un prince violent, mais intéressé et politique. Le bruit courait qu'il y avait grand nombre de chrétiens dans ses États, et l'on prétend même que s'étant trouvé à Jeddo dans le temps de la mort du P. des Anges, il reçut quelques reproches sur sa négligence à extirper le christianisme de ses États. Il n'en fallait pas tant à un homme de son caractère, pour l'engager à suivre l'exemple que lui avait donné l'empereur. Il envoya en diligence les ordres les plus précis pour obliger les fidèles à déférer aux volontés du Xogun-Sama, et bientôt tout le royaume fut en alarme. L'orage tomba sur un gentilhomme, nommé Jean Gotto, et sur le P. Jacques Carvalho.

Gotto était d'une des meilleures maisons du royaume, et par la faveur du prince, il pouvait arriver aux plus grands honneurs. Mazamoney savait fort bien qu'il était chrétien, et jusque-là il lui avait permis et à toute sa maison, l'exercice libre du christianisme. Il l'excepta même d'abord dans l'ordre dont je viens de parler. Mais ceux à qui il l'avait adressé, ayant dit tout haut que de laisser Gotto dans la possession tranquille de vivre chrétien, c'était mettre un obstacle invincible à l'extirpation de cette secte, les amis de Gotto virent bien qu'il était perdu, s'il ne déférait aux édits. Aussi n'y eut-il sorte de combats qu'on ne lui livrât pour le contraindre de renoncer à une religion qui allait ruiner sa famille, et le mettre lui-même en danger de perdre la vie. Amitiés, promesses, menaces, vexations même, tout fut mis en usage, mais inutilement; on désola ses terres, on brûla ses maisons, il bénit le Seigneur de ce qu'on avait rompu les liens qui l'attachaient au siècle, enfin il fut exilé. D'autres disent qu'il s'exila volontairement; ce qui est certain, c'est qu'il passa dans la solitude le reste de ses jours, s'adonnant tout entier à la pratique des plus solides vertus.

Au premier bruit de cette persécution, le Père Carvalho, qui

était accoutumé de loger chez Gotto, s'était retiré dans une vallée, où soixante chrétiens, qui l'avaient suivi, s'étaient dressé des cabanes de jonc. On ne tarda pas à les découvrir. Dès que le Père vit venir les soldats, il alla au-devant d'eux, et les pria de se contenter de le prendre, mais il ne put rien obtenir. Tous furent saisis, et bien qu'on fût au milieu de l'hiver, on les dépouilla tout nus. On les conduisit d'abord en prison, dans un lieu nommé Minaque ; de là on les transféra à Midrusava, et ensuite à Xindaï, capitale du pays. Les chemins étaient affreux, et la neige tombait en abondance : avec cela, dans tous les lieux où passaient les prisonniers, on les présentait devant les officiers du prince, et sur le refus qu'ils faisaient d'obéir aux édits, on les maltraitait de la manière la plus cruelle. Il arriva même que deux vieillards de cette troupe, qui se nommaient Dominique Dosaï et Alexis Coïémon, ne pouvant suivre les autres, les soldats fatigués de les trainer et de les attendre, les décapitèrent dans le fond d'une vallée. Les mêmes soldats prièrent un jour le Père Carvalho de les prêcher ; il le fit, et ils parurent touchés : ils lui demandèrent ensuite s'il était vrai que les Pères se voulassent faire empereurs du Japon. Le Serviteur de Dieu leur fit aisément concevoir l'absurdité de cette calomnie qu'on leur imposait, et leur fit remarquer qu'on en était tellement revenu, que dans les sentences de mort que les empereurs avaient portées contre les religieux d'Europe, ils n'avaient jamais fait aucune mention de ce chimérique dessein. Par là, cependant, on voit que pour colorer d'un spécieux prétexte la manière indigne dont on traitait les Missionnaires, et pour les rendre odieux, on avait soin de répandre, parmi la populace, ces faux bruits qui trouvaient toujours assez de créance parmi la multitude.

L'endroit où l'on traita le plus indignement les prisonniers, fut Midrusava ; mais quoi qu'on pût faire pour ébranler leur constance, on ne gagna rien. Les relations font surtout de grands éloges d'une dame de qualité, nommée Sabine, dont le mari était aussi parmi les prisonniers. Ayant été amenée chargée de fers devant les juges, elle les déconcerta de telle sorte, par sa fermeté et la force de ses discours, que ne pouvant lui rien répondre, ils la

renvoyèrent en prison. Les prisonniers, à leur arrivée à Xindai, trouvèrent toute cette capitale en trouble ; plusieurs chrétiens y avaient été mis à mort, on en avait brûlé un grand nombre, et l'on avait jeté les autres dans la rivière qui était glacée. Le Père et ses compagnons furent d'abord enfermés dans des cachots d'où on les tira le seizième jour de février, pour les mener au supplice.

On avait creusé de grands trous sur le bord du fleuve, et l'on y avait fait entrer l'eau à la hauteur de deux pieds : on obligea les Serviteurs de Dieu à s'y asseoir tout nus, et dès qu'on s'aperçut que le froid commençait à les saisir, on envoya leur dire que s'ils voulaient renoncer Jésus-Christ, on les délivrerait d'un si cruel supplice ; mais que s'ils persistaient dans leur opiniâtreté, on allait les brûler vifs. Tous s'étant écriés qu'on ne pouvait leur faire un plus grand plaisir, on les laissa encore quelque temps dans l'eau, et après qu'ils y eurent été trois heures, on les en retira. Ils étaient tellement saisis, que tous tombèrent sur le sable ; il y en eut même deux qui expirèrent dans le moment. Le Père Carvalho fut le seul qui s'étant assis sur la grève, commença à faire oraison, mais avec une fort grande tranquillité. On les reconduisit en prison, et le 22 février, sur le midi, on les remit dans l'eau. D'abord on les fit tenir debout, ensuite on les obligea de s'asseoir, de sorte qu'ils avaient de l'eau jusqu'à la poitrine. Cependant ils ne cessaient point de chanter les louanges du Seigneur, tandis que leurs parents et leurs amis leur faisaient mille instances de se rendre aux volontés du prince, et chargeaient de malédictions le Père Carvalho, qu'ils regardaient comme l'auteur de tout le mal. Sur le soir, ils expirèrent tous les uns après les autres. Le Missionnaire eut la consolation de voir qu'aucun n'avait donné le moindre signe de faiblesse ; il mourut le dernier de tous, un peu avant minuit. Comme il était d'une complexion fort délicate, on remarqua comme un miracle qu'il eût si longtemps vécu, et que dans tout le cours d'un supplice tel que celui-là, on ne l'eût pas même vu trembler. Le Père était de Coïmbre ; il entra jeune dans la Compagnie de Jésus, passa de bonne heure en Asie, et après avoir achevé ses études à Macao, il entra au Japon en 1609. Il en sortit en 1614, accompagna le Père François

Busoni en Cochinchine, où ces deux grands ouvriers jetèrent les fondements d'une des plus belles chrétientés de l'Asie. Le Père Carvalho retourna au Japon en 1615, gouverna l'espace d'un an l'Église d'Omura, et fut ensuite envoyé dans les royaumes du Nord, qu'il parcourut plusieurs fois avec des peines inconcevables : il alla deux fois à Yeddo, où il eut la consolation de célébrer le premier la Messe, et il visita trois fois les exilés de Tsugaru. Il fonda plusieurs églises, et à l'âge de quarante-six ans, il termina, par le martyre, une vie angélique, et la plus laborieuse qu'on puisse imaginer. (CHARLEVOIX.)

A la fin du jour suivant, son corps fut retiré de la fosse et donné à un seigneur chrétien qui le fit enterrer. Il fut béatifié le 7 juillet 1867, par le Pape Pie IX, avec deux cent quatre autres Martyrs du Japon.

LE VÉNÉRABLE GEOFFROI DE SEMUR.

Geoffroi, seigneur de Semur, dans la première moitié du XII^e siècle, après avoir vécu dans le luxe et la mollesse, fut touché de l'Esprit de Dieu, renonça au monde et prit, avec un de ses fils, l'habit religieux à Cluny. Il y mena une vie sainte et austère, et mérita par sa piété et sa prudence d'être établi prieur de Marigny.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTÉ VIERGE.

Pèlerinage à Notre-Dame de Recouvrance à Rennes, invoquée par les marins, les voyageurs et les âmes en peine.

Le 22 février 1198, le Pape Célestin III confirme l'Ordre militaire des Hospitaliers teutoniques de Sainte-Marie. Cet Ordre avait été institué en 1164 pour recevoir et défendre les pèlerins qui allaient à Jérusalem, et il avait pris son nom de l'Hôpital ou Hospice de Sainte-Marie à Jérusalem, dans lequel demeuraient ces religieux, qui étaient ainsi sous le patronage de la très-sainte Vierge. En 1190, au siège de Saint-Jean d'Acre, ils se distinguèrent par leur charité envers les blessés, ce qui porta les princes et les Prélats allemands à demander au Pape l'approbation de

leur Ordre, et à leur donner de grandes possessions dans le Nord de l'Allemagne. S'étant ainsi établis en Europe, ils firent la conquête de la Prusse pour arrêter les ravages et les cruautés des habitants de cette province encore idolâtre. C'est ainsi que l'Ordre des Chevaliers teutoniques de Notre-Dame posséda en toute souveraineté la Prusse royale et ducale, la Livonie et les duchés de Courlande et de Sémigal. Mais l'apostasie du grand-maître Albert, qui se fit protestant, changea ce rempart de la chrétienté en un poste avancé des ennemis de la foi.

MARTYROLOGE ROMAIN ¹.

La chaire de saint Pierre, apôtre, à Antioche, où les disciples commencèrent à être appelés chrétiens.

A Hiérapolis en Phrygie, le bienheureux Papias, évêque de cette ville, qui fut disciple de saint Jean dans la vieillesse de cet Apôtre, et compagnon de saint Polycarpe.

A Salamine dans l'île de Chypre, saint Aristion, qui, comme l'assure le même Papias, fut l'un des soixante-douze disciples de Notre-Seigneur.

En Arabie, la mémoire de plusieurs saints Martyrs, cruellement mis à mort sous l'empereur Maximien.

A Alexandrie, saint Abile, second évêque de cette ville après saint Marc, et qui remplit tous les devoirs du sacerdoce avec une grande réputation de vertu.

A Vienne, saint Paschase, évêque, renommé pour son érudition, et pour la sainteté de ses mœurs.

¹

OCTAVO KALENDAS MARTII.

Antiochiæ, Cathedra sancti Petri apostoli, ubi primum discipuli cognominati sunt christiani. — Hierapoli in Phrygia, beati Papiæ ejusdem civitatis episcopi, qui sancti Joannis senioris auditor, Polycarpi autem sodalis fuit. — Salaminæ in Cypro, sancti Aristionis, qui (ut idem Papias testatur) fuit unus de septuaginta duobus Christi discipulis. — In Arabia, commemoratio plurimorum sanctorum Martyrum, qui sub Galerio Maximiano imperatore sævissime cæsi sunt. — Alexandriæ, sancti Abilii episcopi, qui secundus post beatum Marcum ejusdem civitatis episcopus, sacerdotium virtute conspicuus ministravit. — Viennæ sancti Paschasii episcopi, eruditione et morum sanctitate præclari. — Cortonæ in Tuscia Sanctæ Margaritæ Tertiæ Ordinis sancti Francisci, cujus corpus per quatuor et amplius sæcula mirabiliter incorruptum, suavem spirans odorem, et crebris miraculis clarum, ibidem magno cum honore cõlatur.

A Cortone en Toscane, sainte Marguerite, du tiers-ordre de Saint-François, dont le corps se conserve sans corruption depuis plus de quatre siècles ; il est l'instrument d'un grand nombre de miracles, et exhale une odeur suave : on l'honore avec une dévotion particulière dans le lieu où il repose.

Additions des autres martyrologes.

Saint Gal, consul à Antioche, au commencement du vi^e siècle. Il est honoré en Asie.

Saint Maximien, évêque de Ravenne.

Saint Victorin et ses compagnons, martyrs en Afrique.

Saint Athanase, confesseur à Paulopètre en Bythinie, loué par saint Théodore le Studite.

Saint Vinoc le Jeune, neveu de saint Josse, et avec lui solitaire en Bretagne, au temps de saint Colomban.

Sainte Anthuse, martyre, est honorée le 22 février chez les Grecs. Mais chez nous on la fête le 22 août.

Sainte Marthe d'Astorga, mal indiquée ce jour en quelques livres, est fêtée le lendemain.

Martyrologe de la dernière persécution.

Charles-Joseph Michel, prêtre du diocèse d'Avignon, resta dans cette ville où il vivait très-retiré. Arrêté et emprisonné à la fin de 1793, il fut condamné, comme prêtre réfractaire, à la peine de mort et guillotiné, le 22 février 1794.

Nicolas Judet, né à Limoges, prêtre de Saint-Martial, dans cette ville, ne fit aucun serment anti-religieux, fut arrêté en 1797, déporté à Cayenne ; il y mourut à l'âge de trente-deux ans, de misère et de peine, le 22 février 1799.

VINGT-TROISIÈME JOUR DE FÉVRIER.

Saint Pierre Damien, cardinal-évêque d'Ostie, docteur de l'Eglise. — Sainte Marthe d'Astorga, vierge et martyr. — Saint Sérénus, martyr. — Saint Polycarpe, prêtre de Rome. — Saint Félix, évêque de Brescia. — Sainte Arlongate, vierge de Faremoutier. — Sainte Milburge, vierge. — Saint Boisil, prieur de Melros. — Saint Dosithée, disciple de saint Dorothee. — Saint Ebertramne, compagnon de saint Bertin. — Saint Lazare le Peintre. — Saint Willigis, évêque de Mayence. — Saint Ordonio, évêque. — Saint Milon, évêque de Bénévent. — Le Bienheureux Pierre de Mont-Ulmo, frère mineur. — Le Bienheureux Nicolas de Prusse, de l'Ordre de Saint-Benoît. — La Vénérable Amice de Montfort, fondatrice du couvent des Dominicaines de Montargis. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT PIERRE DAMIEN,

CARDINAL-ÉVÊQUE D'OSTIE, DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

Saint Pierre, surnommé Damien ou de Damien, naquit à Ravenne vers l'an 988, d'une famille honnête, mais peu favorisée des biens de la fortune. Ayant perdu en bas âge son père et sa mère, il tomba entre les mains d'un de ses frères déjà marié, qui, oubliant les sentiments de la nature à son égard, le traita avec autant de dureté qu'il eût traité le plus vil esclave. Il ne voulut lui donner aucune éducation, et lorsqu'il le vit un peu avancé en âge, il ne rougit point de l'envoyer garder les pourceaux. Cependant le jeune Pierre n'avait que d'heureuses inclinations ; l'usage qu'il fit d'une pièce d'argent qu'il avait trouvée, montra que son âme était bien élevée au-dessus de la bassesse de son état. Il alla porter cet argent à un prêtre, afin qu'il offrît l'auguste Sacrifice de la Messe pour le repos de l'âme de son père.

Dieu, dont la Providence avait des vues sur lui, le tira de l'esclavage où il était, en inspirant à un autre de ses frères nommé Damien, la charité de se charger de lui. Ce frère, alors archiprêtre de Ravenne, embrassa depuis l'état monastique. On croit que ce fut par reconnaissance de tous ses soins, que notre bien-

heureux prit dans la suite le surnom de Damien ¹ ; il eut en effet pour lui toute la tendresse d'un père. Il le fit étudier, et l'envoya d'abord à Faenza, puis à Parme, où il eut pour maître le fameux Ives. Les progrès de Pierre furent rapides, parce qu'il joignait une rare pénétration d'esprit à un grand amour pour l'étude. Il surpassa ses condisciples en peu de temps, et fut bientôt capable d'enseigner les autres. La supériorité avec laquelle il exerça cet emploi, attira beaucoup de monde à son école, et lui fournit des revenus assez considérables. L'aisance où il se trouvait, jointe aux applaudissements qu'il recevait de toutes parts, lui parut une tentation fort dangereuse ; il prit donc, pour n'y pas succomber, toutes les mesures prescrites par la vigilance chrétienne. Il priait beaucoup, portait un cilice sous ses habits, et mortifiait sa chair par la pratique du jeûne et des veilles. Si la volupté venait à le solliciter au péché pendant la nuit, il se levait promptement, allait se plonger dans l'eau, et y demeurait jusqu'à ce que tous ses membres fussent transis de froid ; ensuite il visitait les églises et récitait le psautier, en attendant que l'office divin commençât. Il faisait d'abondantes aumônes, et admettait les pauvres à sa table, s'estimant heureux de les servir de ses propres mains, parce que la foi lui découvrait Jésus-Christ sous leurs haillons.

Cependant il ne se crut point encore assez en sûreté, et il se regardait toujours comme un homme qui ne fuyait qu'à demi le poison mortel du péché. Il résolut donc de quitter entièrement le siècle, et d'embrasser la vie monastique, mais dans un lieu fort éloigné de son pays, de crainte que quelque obstacle ne vint traverser son projet. Pendant qu'il s'occupait de ces pensées, Dieu permit qu'il rencontrât deux ermites de Font-Avellane. Il leur communiqua le dessein qu'il avait de renoncer au monde, et il fut si édifié de leur vertu, et surtout de leur désintéressement, qu'il choisit leur ermitage pour le lieu de sa retraite. Cet ermitage était dans l'Ombrie, au pied de l'Apennin, et avait été fondé vingt ans auparavant par le bienheureux Ludolfe. Les ermites

¹ Il se nomme souvent par humilité Pierre le Pêcheur. Ceux qui l'appellent Pierre de *Honestis* l'ont confondu avec un autre Pierre de Ravenne, qui était de la famille des *Honesti*.

demeuraient deux à deux dans des cellules séparées. La plus grande partie de leur temps était consacrée à la lecture et à l'oraison. Ils ne vivaient que de pain et d'eau quatre jours de la semaine. Le mardi et le jeudi, ils mangeaient un peu de légumes, qu'ils faisaient cuire eux-mêmes dans leurs cellules. Les jours de jeûne, on leur donnait le pain par mesure. Quoique le vin fût la boisson ordinaire du pays, ils n'en avaient que pour les malades et pour le Saint-Sacrifice de la Messe. Ils allaient nu-pieds, prenaient de rudes disciplines, faisaient de fréquentes genuflexions, se frappaient souvent la poitrine, priaient les bras étendus, chacun toutefois selon ses forces et selon sa dévotion. Après l'office de la nuit, ils disaient le psautier en attendant le jour.

Pierre se livra à toutes ces pratiques avec une ferveur étonnante ; il ajouta même encore aux veilles de la maison : mais sa santé n'y put tenir ; il fut attaqué d'une insomnie dont il eut beaucoup de peine à guérir. Cette maladie lui apprit par la suite qu'il ne faut pas toujours suivre l'ardeur de son zèle, et qu'on doit user de discrétion dans les exercices de la pénitence. Son amour pour la pauvreté était extrême ; les habits les plus vils et les plus usés étaient ceux qu'il préférait. Il portait l'obéissance au plus haut degré. Un mot, un signe avait à peine manifesté la volonté du supérieur, qu'il courait l'exécuter sur-le-champ. Il partageait entre la prière et l'étude tous les moments qu'il passait dans sa cellule, et il devint aussi habile dans la science de l'Écriture sainte et de la religion, qu'il l'était dans la connaissance des belles-lettres. Ce fut ce qui engagea son supérieur à le charger du soin de faire des exhortations aux religieux. Gui, abbé de Pompose, informé de sa capacité, le demanda pour instruire ses moines, ce qui lui fut accordé. Pierre resta deux ans à Pompose, où il annonça la parole de Dieu avec autant d'édification que de fruit. Son abbé l'ayant rappelé, l'envoya au monastère de Saint-Vincent, près de Pierre-Pertuse, pour y exercer la même fonction.

Lorsqu'il fut de retour à Font-Avellane, l'abbé le désigna pour son successeur, du consentement de tous les Frères ; mais il trouva une grande opposition à ce choix dans l'humilité du bienheureux, et il fallut, pour la vaincre, qu'il fit usage de toute

son autorité. Cet abbé étant mort en 1041, Pierre se trouva à la tête du monastère, qu'il gouverna avec la plus haute réputation de sainteté et de sagesse. Il fonda encore cinq autres ermitages, où il établit des prieurs qui gouvernaient sous lui. Son principal soin était d'entretenir partout cet esprit de charité, de retraite et d'humilité qui doit caractériser les solitaires ; aussi forma-t-il des disciples d'une vertu éminente, et qui devinrent dans la suite de brillantes lumières de l'Église. Tels furent entre autres saint Rhou ou Rodolphe, évêque de Gubio ; saint Dominique, surnommé l'Encuirassé, et saint Jean de Lodi, qui fut aussi évêque de Gubio, et qui a écrit la vie du bienheureux Pierre ¹.

Le soin qu'il était obligé de prendre de ses monastères ne l'empêchait pas de rendre de grands services à l'Église. Les Papes Grégoire VI, Clément II, Léon IX et Victor II, sans parler de plusieurs évêques, l'employèrent avec succès dans des circonstances où il fallait un homme qui eût beaucoup de lumières et de capacité. Le Pape Étienne IX, voulant absolument le rendre au monde qu'il était si capable de sanctifier, le fit cardinal-évêque d'Ostie en 1057. Pierre, qui, comme tous les Saints, redoutait les dignités ecclésiastiques, mit tout en œuvre pour engager le Souverain Pontife à le laisser dans son désert ; mais ses efforts furent inutiles, et on le menaça de l'excommunication s'il résistait plus longtemps.

Étienne étant mort en 1058, quelques personnes puissantes élurent, contre toutes les règles, Jean, évêque de Velletri, qui prit le nom de Benoît. Pierre contribua plus que personne à lui persuader de quitter un siège qu'il ne pouvait posséder légitimement, et à faire agréer l'élection de Nicolas II, qui joignait un esprit pénétrant et cultivé à des mœurs pures, et à une immense charité pour les pauvres. Nicolas n'eut pas plus tôt été reconnu, qu'on lui porta des plaintes sur la simonie des ecclésiastiques de Milan. Il crut que personne n'était plus capable que Pierre de bien conduire cette affaire ; il l'envoya donc à Milan en qualité de légat, et avec plein pouvoir de punir les coupables, et de

¹ Saint Rodolphe est honoré le 26 juin, saint Dominique le 14 octobre, et saint Jean de Lodi le 7 septembre.

remettre tout dans l'ordre. L'événement justifia la bonté de son choix.

Notre Bienheureux ne craignit point de prendre le parti d'Alexandre, qui avait succédé canoniquement à Nicolas II en 1062, contre l'empereur qui soutenait l'anti-pape Cadaloüs, évêque de Parme. Il obtint ensuite de ce dernier, dans un concile tenu à Rome, qu'il se désisterait de ses prétentions, et il engagea Henri IV, roi de Germanie, à acquiescer à tout ce qui avait été décidé dans le concile. Ce dernier point était d'autant plus difficile à gagner, que le roi de Germanie n'avait rien des sentiments religieux de Henri III son père ; il avait même été élevé, dès sa jeunesse, dans les détestables maximes de la tyrannie et de l'irréligion. Mais tel est le charme de la vertu, qu'elle sait captiver jusqu'à ses ennemis, et désarmer leur fureur.

Cependant l'évêque d'Ostie soupirait sans cesse après la solitude, qu'il n'avait quittée qu'à regret. Déjà il avait voulu se démettre de son évêché, et plus d'une fois il en avait demandé la permission à Nicolas II ; mais ce Pontife refusa toujours d'y consentir. Il revint à la charge sous Alexandre II, et après bien des difficultés, il obtint enfin ce qu'il désirait avec tant d'ardeur. Le Pape se réserva cependant le pouvoir de l'employer dans les affaires de l'Eglise, quand il le jugerait à propos. Pierre, non content d'avoir abdiqué l'épiscopat, renonça encore à la qualité de supérieur général des monastères qu'il avait fondés, afin de vivre désormais en simple religieux. Il reprit ses anciens exercices, et s'en acquitta avec autant de ferveur que de fidélité.

Ce fut alors qu'il prit la plume pour combattre les abus qui attaquaient la religion et la discipline. On trouve dans son style de la clarté, de l'aisance et de la force ; partout on voit un homme qui tient pour la sévérité des règles ; mais ceci se remarque principalement dans les ouvrages où il traite des devoirs des ecclésiastiques qui servent les grands, et leur font la cour dans la vue d'en obtenir des bénéfices. Il peignit avec force l'indignité de leur conduite, et montra qu'ils étaient coupables de simonie ¹. Il ne pouvait souffrir qu'on manquât de respect à Dieu, surtout dans

¹ *Opusc. 22.*

la prière publique. S'étant aperçu, un jour qu'il passait par Besançon, que les chanoines de la cathédrale restaient assis pendant l'office divin, son zèle s'enflamma, et lui mit la plume à la main : il adressa à l'évêque de Besançon un traité, où il prouve qu'on doit assister debout à l'office, et qu'on ne peut s'asseoir que pendant les leçons¹.

Le Saint était sensiblement affligé de la décadence de l'état monastique. On voyait en effet des Religieux qui, quoique dévoués par choix à une vie solitaire, ne rougissaient point de quitter leurs cellules pour se mêler aux gens du monde. Ils imaginaient mille prétextes frivoles pour se déguiser à eux-mêmes des dérèglements contraires à leur profession, et surtout cet esprit de propriété qu'on ne peut excuser de crime dans des hommes qui ont fait vœu de pauvreté. Pierre Damien attaqua ces abus avec son zèle ordinaire. « Jamais, disait-il à ces moines relâchés, jamais nous ne pourrions rétablir les choses dans l'état primitif; mais si, par notre négligence, nous anéantissons le peu de régularité qui reste, comment les âges futurs répareront-ils de pareilles brèches? Épargnons-nous au moins le reproche honteux d'avoir porté les derniers coups à l'ordre monastique. Transmettons fidèlement à la postérité les exemples de vertu que nous ont laissés nos pères. »

Le Souverain-Pontife tira Pierre de sa retraite en 1063 pour l'envoyer en France en qualité de légat. Il montra la haute estime qu'il faisait de sa personne, en recommandant aux premiers prélats de le recevoir comme lui-même. Les affaires dont il était chargé demandaient un homme doué du plus rare mérite. Il s'agissait d'étouffer des semences de division, de fixer les bornes de la juridiction de quelques évêques, de juger et de punir les ecclésiastiques simoniaques : il se conduisit en chaque chose avec une supériorité qui réunit tous les suffrages. Son zèle l'empêcha de faiblir aux dépens des règles; mais en même temps il sut éviter cette rigueur et cette dureté qui ne font qu'aigrir les esprits. Il usa d'indulgence envers les coupables qui se repentaient de

¹ *Opusc. 39. Nat. Alex. theol. dogm., l. II, c. VIII, reg. 8.*

leurs fautes, suivant en tout ce que lui dictaient la charité et la prudence.

Quelque temps après, il fut chargé d'une commission encore plus délicate que celle dont nous venons de parler. Henri IV, roi de Germanie, prince sans mœurs et sans religion, avait épousé en 1006, Berthe, fille d'Othon, marquis d'Italie. S'étant dégoûté peu à peu de cette princesse, il voulut s'en séparer au bout de trois ans, et demanda, sous de frivoles prétextes, que son mariage fût déclaré nul et invalide. L'archevêque de Mayence eut la faiblesse d'entrer dans les vues criminelles du roi, et convoqua même un concile, où l'on devait prononcer la légitimité du divorce. Le Souverain-Pontife, alarmé du scandale qui menaçait la religion, envoya Pierre à Mayence en qualité de légat, pour présider au concile. La raison de ce choix fut qu'il lui connaissait une vertu incorruptible, une prudence consommée, et une fermeté à toute épreuve. Le Saint ayant trouvé le roi et les évêques à Francfort, leur rendit compte des ordres et des instructions que Sa Sainteté lui avait donnés; il s'adressa ensuite au prince, et le conjura, de la manière la plus forte, de respecter la loi de Dieu et les canons de l'Église, de ménager sa propre réputation et de réfléchir sérieusement sur l'horrible scandale que causerait son exemple. Plusieurs seigneurs de la cour se joignirent au légat, et supplièrent instamment le roi de Germanie de ne pas se couvrir d'un opprobre éternel. Henri ne put résister à des motifs si puissants; il se rendit et abandonna son projet de divorce; mais son cœur resta toujours le même, et son aversion pour la reine ne fit que croître de jour en jour.

Pierre Damien n'eut pas plus tôt exécuté sa commission, qu'il retourna au désert de Font-Avellane. Il rentra dans sa cellule avec la plus grande joie, et s'y renferma comme dans une prison. Il y portait des chaînes de fer, et déchirait son corps par de rigoureuses flagellations. Ses jeûnes étaient extraordinaires; il passait les trois premiers jours de l'avent et du carême sans prendre aucune sorte de nourriture. Souvent il lui arriva, pendant les quarante jours du carême, de ne manger rien de cuit, et de ne vivre que d'herbes crues trempées dans l'eau. Une natte

étendue sur la terre lui servait de lit. Il avait des heures marquées pour le travail des mains, et alors il s'occupait à faire des cuillers de bois, ou d'autres petits ouvrages du même genre.

Henri, archevêque de Ravenne, ayant été excommunié pour des crimes énormes, le Pape Alexandre II chargea le Saint de partir pour cette ville avec le titre de légat, afin de remédier aux abus et de rétablir le bon ordre. Pierre Damien était très-propre à faire rentrer l'archevêque en lui-même ; mais il n'arriva à Ravenne qu'après la mort de cet infortuné prélat. Il tâcha du moins de convertir les complices de ses crimes, et il y réussit ; il les amena même au point d'accepter une pénitence qu'il leur imposa. (GODESCARD.)

En retournant à Rome, dit Rohrbacher, le saint vieillard logea la première journée à Faenza, au monastère de Notre-Dame, hors de la porte. La fièvre l'y prit. Elle se fortifia de jour en jour, et vers le minuit du huitième, il fit réciter autour de son lit, par les moines qui l'accompagnaient, les nocturnes et les matines ou laudes de la Chaire de saint Pierre, qui se rencontrait ce jour-là. Peu de temps après qu'ils eurent achevé, il rendit l'esprit, le vingt-deuxième jour de février 1072. Il convenait qu'un si zélé défenseur de la Chaire de saint Pierre rendit le dernier soupir le jour de sa fête. Il fut enterré avec un grand concours du peuple, dans l'église du même monastère. Le Pape Léon XII lui a donné le titre de Docteur de l'Église.

Les écrits de saint Pierre Damien, recueillis en quatre volumes¹ reliés en un, méritent l'attention des lecteurs par la variété des matières qui y sont traitées, par quantité de remarques importantes sur le dogme, sur la morale, sur la discipline ecclésiastique

¹ Les premiers tomes contiennent des lettres, des sermons et des vies de plusieurs saints, nommément de saint Odilon de Cluny, de saint Maur de Césène, de saint Romuald, de saint Rodolphe de Gubio, de saint Dominique l'*Encuirasse*, etc. On trouve dans les autres tomes, des prières, des hymnes et soixante-neuf petits traités sous le nom d'*Opuscules*. On remarque dans tous les écrits de Saint Pierre Damien, un esprit cultivé et instruit des sciences divines et humaines. La lecture n'en peut être que très-utile, surtout aux ecclésiastiques et aux religieux. Ses œuvres ont été imprimées plusieurs fois. Les éditions les plus amples sont celles de Paris de 1642 et 1663.

(NOTE DE GODESCARD.)

et monastique, et sur l'histoire de l'Eglise, et par la façon pleine de noblesse, de facilité et d'agrément dont il accompagne tout ce qu'il dit. Son style a le mérite de la précision et de la clarté, et, quoique semé de figures, il n'est point embarrassé. On voit dans ses lettres un génie fin, délicat, né pour les affaires. Il parle aux grands avec liberté, mais toujours avec politesse et circonspection. Vif dans ses invectives contre le désordre il ménage les coupables pour les détourner plus aisément du vice ; mais la pudeur a peine à supporter les peintures qu'il fait de ces désordres. Il paraît trop crédule à l'égard d'un grand nombre de visions et d'histoires rapportées dans ses ouvrages ; néanmoins, il y en a plusieurs de si bien constatées, qu'il serait déraisonnable de les révoquer en doute. Il y a du tour et de l'art dans ses poésies, de l'élégance dans ses discours ; et, dans ses écrits, on remarque un esprit cultivé et instruit des sciences divines et humaines.

Le cardinal Mai a retrouvé de saint Pierre Damien une excellente exposition du canon de la Messe. On y lit : « Lors donc que le prêtre prononce ces paroles du Christ : Ceci est mon Corps, ceci est mon Sang, le pain et le vin sont convertis en la chair et au sang, par cette vertu du Verbe par laquelle le Verbe a été fait chair et a habité parmi nous ; par laquelle il a dit, et toutes choses ont été faites ; et par laquelle il a changé une femme en statue ; par laquelle il a changé une verge en serpent ; par laquelle il a changé des fontaines en sang ; par laquelle il a changé l'eau en vin. Car si la parole d'Élie a pu faire descendre le feu du ciel, la parole du Christ ne pourra-t-elle point changer le pain en chair ? Qui osera le penser de Celui à qui rien n'est impossible, par qui ont été faites toutes choses, et sans qui rien n'a été fait ? Certainement, créer ce qui n'est pas est plus que de changer ce qui est ; créer de rien ce qui n'est point est beaucoup plus que de transmuter une chose qui est en une autre. Si quelqu'un dit : Je suis complètement certain de ce qu'il peut, mais je ne suis pas certain de ce qu'il veut, qu'il écoute le Christ, bénissant le pain en disant : « Ceci est mon Corps. » C'est la Vérité même qui le dit ; c'est donc absolument vrai. Il dit encore ailleurs : Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et ne buvez son sang, vous

n'aurez point la vie en vous. Et, pour plus grande expression de la vérité, il ajoute : Ma chair est vraiment une nourriture, et mon sang un breuvage. Moi donc qui désire avoir la vie éternelle, je mange vraiment la chair du Christ, et je bois vraiment son sang ; cette chair qu'il a prise de la Vierge, et ce sang qu'il a répandu sur la Croix. Et comme la veuve de Sarepta mangeait chaque jour, sans que la farine de son vase diminuât, non plus que l'huile de son huilier, ainsi l'Eglise entière prend chaque jour, et ne consume jamais le Corps et le Sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

« Nous ne pouvons sortir de l'Eglise, si ce n'est en célébrant la Pâque : pour être donc protégés contre l'ange exterminateur, mangeons l'Agneau. Mais combien de fois ? Augustin dit de le faire chaque jour ; je ne le loue ni ne le blâme. Nous lisons de Zachée et du centurion : L'un reçut Jésus-Christ dans sa maison avec joie ; l'autre dit : Seigneur, je ne suis digne que vous entriez sous mon toit. L'un ne se préféra point à l'autre. Que chacun fasse ce qu'il croit pieux de faire. J'exhorte cependant à communier tous les dimanches, si toutefois l'âme n'est point dans l'affection de pécher ¹. »

(ROHRBACHER.)

SAINTe MARTHE D'ASTORGA,

VIERGE ET MARTYRE.

Cette jeune vierge vivait en Espagne dans la ville d'Astorga, où sa beauté et ses vertus la faisaient admirer de tous. C'était au milieu de ce troisième siècle où les chrétiens étaient fréquemment persécutés. Or Marthe, ne s'attachant qu'à Dieu, avait fait vœu de virginité.

Le proconsul de l'Espagne, qui avait ordre de poursuivre les Chrétiens, la fit comparaître devant lui, et fut si charmé de sa bonne grâce et de sa sagesse, qu'il employa d'abord tous les moyens de douceur pour l'engager à adorer les faux dieux. Marthe, qui avait une foi vive et une âme embrasée de l'amour de Jésus-Christ, rejeta ces propositions sacrilèges et déclara qu'elle était préparée au martyre.

¹ Mai, *Scrip. veter.*, t. VI, p. 211-225.

Le proconsul, étonné de sa constance, crut qu'il l'ébranlerait par les tortures; il la fit battre à coups de bâton. Ce supplice cruel n'ayant pas abattu son courage, le juge ordonna que la jeune vierge aurait la tête tranchée.

La sentence s'exécuta sans retard, et la belle âme de Marthe, ornée de toutes les vertus, alla recevoir dans le ciel la couronne du martyr.

La mort de cette Sainte eut lieu vers l'an 252, le 23 février, jour où la ville d'Astorga, qui possède ses reliques, célèbre sa fête avec solennité.

SAINT SÉRÉBUS,

MARTYR.

Sérénus, grec de naissance, quitta ses biens, ses amis et sa patrie pour aller servir Dieu dans la solitude, c'est-à-dire, pour vivre dans le célibat et dans les exercices de la prière et de la pénitence. Il vint à Sirmium en Pannonie, où il acheta un jardin qu'il cultivait lui-même, et dont les fruits et les légumes fournissaient à sa subsistance. La persécution s'étant allumée, il se cacha, dans la crainte d'être arrêté; mais au bout de quelque temps, il revint à son jardin. Un jour qu'il était occupé à son travail, une femme, accompagnée de deux jeunes filles, entra comme pour se promener. « Que cherchez-vous ? lui dit Sérénus en l'apercevant. — Je suis enchantée de votre jardin, répondit-elle, et je suis venue dans le dessein de m'y promener. — Une femme de votre condition, répliqua Sérénus, ne se promène point à pareille heure. Vous devriez être actuellement chez vous. Il est certain qu'un autre motif que celui de la promenade vous amène ici. Je ne suis pas tel que vous pensez ; ainsi sortez au plus tôt, et soyez désormais plus attentive à garder la retenue qu'exige votre sexe. »

Cette femme sortit du jardin, confuse et frémissant de rage, non de ce qu'on l'avait mise dehors, mais de ce qu'elle n'avait pu satisfaire l'infâme passion qui l'y avait conduite. Elle résolut de se venger de celui dont elle croyait avoir reçu un si grand affront. Elle écrivit donc à son mari qui était de la maison de

l'empereur Maximien ¹, et se plaignit à lui d'une prétendue violence qu'on lui aurait faite. Le mari ayant reçu cette lettre, alla trouver l'empereur et lui demanda justice pour son honneur outragé. Seigneur, lui dit-il, pendant que nos jours s'usent, que notre vie se consume au service de votre majesté, nos femmes se trouvent exposées à l'insolence d'un corrupteur. L'empereur lui donna un rescrit adressé au gouverneur de la province, par lequel il lui était enjoint de faire faire à ce mari offensé toute sorte de satisfaction.

Le mari partit de la cour avec cet ordre, et se hâta d'aller venger sa femme d'une injure qu'elle n'avait pas reçue. Il arrive à Sirmium, se rend au palais du gouverneur, et lui met entre les mains le rescrit. « J'ai été outragé, lui dit-il, en la personne de ma femme, et je demande une réparation proportionnée à l'indignité de l'action.

— Et quel est l'insolent, dit le gouverneur, qui a osé perdre le respect envers une dame de cette considération, dont le mari a l'honneur d'approcher la personne de l'empereur ? Nommez-le moi promptement, que j'en fasse justice.

— C'est, reprit le mari, un nommé Sérénus, un misérable jardinier. »

Le gouverneur commanda qu'on le cherchât et qu'on le lui amenât incessamment. Lorsqu'il fut arrivé, le gouverneur lui demanda son nom : « Je m'appelle Sérénus, répondit-il.

— Le gouverneur : De quel genre d'état ? — Sérénus : jardinier. — Le gouverneur : Comment avez-vous eu l'insolence de faire insulte à la femme d'un seigneur de cette distinction ? — Sérénus : Moi, je n'ai jamais fait d'insulte à aucune femme. — Le gouverneur : Qu'on lui donne la question, pour lui faire dire quelle était cette dame qu'il insulta, lorsqu'elle vint dans son jardin pour se promener. — Sérénus : Je me souviens bien qu'une dame vint, il y a quelque temps, dans mon jardin à une heure indue, dans le dessein, disait-elle, de s'y promener. Il est vrai que je pris la liberté de lui remontrer, qu'il était contre l'ordre et

¹ Galerius.

contre la bienséance, qu'une personne de son sexe et de sa qualité sortit à une telle heure de chez elle. »

Le mari demeura confus à ce discours de Sérénus, qui lui ouvrait tout à coup les yeux sur la conduite de sa femme : et la honte l'empêchant de parler, il se retira sans presser davantage le gouverneur de le venger de l'innocent jardinier.

Cependant le gouverneur comprenant par cette réponse de Sérénus, que c'était un homme de bien, et qui loin de profiter de la faiblesse d'une femme, l'avait reprise avec une généreuse liberté, le soupçonna d'être chrétien. Cela l'obligea à l'interroger plus particulièrement. « Qui êtes-vous, lui dit-il, et quelle est votre religion ?

— Je suis chrétien, repartit Sérénus, sans hésiter un moment.

— Et comment, reprit le gouverneur, nous avez-vous échappé ? où vous êtes-vous si bien caché jusqu'ici, et comment avez-vous pu vous dispenser de sacrifier aux dieux ?

— La Providence, répliqua Sérénus, en a ainsi ordonné, et elle m'a réservé jusqu'à présent. Il semblait, en effet, que Dieu m'eût rejeté comme une pierre peu propre à entrer dans son édifice ; mais il a la bonté de me reprendre aujourd'hui pour m'y placer. Au reste, je suis prêt à souffrir toutes choses pour son nom, afin de pouvoir être reçu dans son royaume au nombre des Saints qui y sont déjà. »

Cet aveu mit en colère le gouverneur. « Eh bien, lui dit-il, puisque vous avez voulu éluder par la fuite les édits de l'empereur, que vous vous êtes caché pour n'y pas déférer et que vous n'avez pas voulu sacrifier aux dieux, pour réparation de tous ces crimes, vous perdrez la tête. »

A peine cette sentence eut-elle été prononcée, que le Saint fut enlevé et conduit au lieu de son supplice, où il eut la tête coupée le 8 des calendes de mars (23 février 307), sous le règne éternel de Jésus-Christ, auquel soit gloire et honneur dans tous les siècles. Amen.

(DROUET DE MAUPERTUY.)

SAINT POLYCARPE,

PRÊTRE DE ROME.

Polycarpe était, sous le Pape Caius, un prêtre de l'Église romaine, ami de saint Sébastien qu'il secondait dans ses œuvres pour la conversion des païens. Après le glorieux martyre de Sébastien, il acheva d'instruire et il baptisa ceux que le Saint avait déjà faits chrétiens de cœur, et il amena plusieurs autres romains à la foi. Il baptisa saint Claude, saint Symphorien, saint Victorin, saint Castorie, saint Nicostrate, saint Tranquillin.

Ce dernier était affligé de la goutte ; et le Baptême l'en ayant délivré, le préfet de Rome Chromace, qui était goutteux aussi, se décida à se faire chrétien dans l'espoir d'être aussi heureux que Tranquillin. Il fut guéri en effet. Il obtint, en donnant pour prétexte son infirmité, d'être déchargé de son emploi, et il se retira dans ses terres de la Campanie. Il emmena avec lui beaucoup de Chrétiens qui fuyaient la persécution, et le Pape saint Caius lui donna saint Polycarpe pour les accompagner.

Ce saint prêtre mourut dans la paix de Dieu le 23 février 299.

SAINT FÉLIX,

ÉVÊQUE DE BRESCIA.

Félix occupa le siège de Brescia au VII^e siècle, dans les temps où les Lombards et Rotaire leur roi infectaient l'Italie d'arianisme. Il résista à l'hérésie et maintint la foi catholique dans son diocèse.

Une peste horrible fit en ce temps beaucoup de ravages. L'évêché de Brescia en souffrit aussi. Félix soignait, visitait et consolait les pestiférés, que souvent il guérit ; l'épidémie resta moins longtemps à Brescia que dans les autres cités.

Après trente ans d'épiscopat, Félix, accablé par les années, s'en alla, riche de mérites et de bonnes œuvres, recevoir la récompense de ses travaux, le 23 février 652.

SAINTE ARTONGATHE,

VIERGE DE FAREMOUTIER.

Artongathe (altération d'Earcongoda) avait pour mère sainte Sexburge et pour père le roi de Kent Ercombert.

Au milieu des vanités du monde et des splendeurs des cours, elle ne songea, dès ses premières années, qu'à se donner à Dieu. Elle avait pour tantes sainte Edelburge, qu'on appelle en France Aubierge, et sainte Sétride ou Sédride, qui toutes deux s'étaient réfugiées à Faremoutier, où la première était abbesse, ayant succédé à sainte Fare.

Artongathe, décidée à la vie monastique, obtint de ses parents la permission de se retirer à Faremoutier où, elle se sanctifia sous la conduite de ses deux tantes. Elle y fut un modèle pour les autres Sœurs, et mena une vie dévouée, que Dieu couronna par une sainte mort. Elle vécut au *vi^e* siècle, et on la fête le 23 février.

SAINTE MILBURGE,

VIERGE.

Milburge était sœur de sainte Mildrède, et, comme elle, du sang royal de Mercie, autrefois royaume et ensuite province de l'Angleterre. Elle embrassa l'état monastique. Ses vertus la firent élire abbesse du monastère de Wenloch, dans le Stropsire. Par ses exemples et par ses soins, cette sainte maison devint un sanctuaire de piété.

Milburge ne se distinguait des autres religieuses que par sa plus grande humilité. Plus elle se plaisait dans le mépris d'elle-même, plus la bonté de Dieu la glorifiait. Elle insistait, dans toutes ses recommandations, sur la pureté du cœur et sur l'amour de la paix, si souvent prescrite par le divin Maître. Elle mourut le 23 février de l'une des dernières années du *vi^e* siècle.

L'abbaye qu'elle avait gouvernée ayant été détruite par les Danois, on bâtit à la même place un monastère de l'Ordre de Cluny; et les religieux de cette maison découvrirent, en 1104, les reliques de sainte Milburge sous les ruines de l'ancienne église.

SAINT BOISIL,

PRIEUR DE MELROS.

L'abbaye de Melros ou Mailros, sur les bords de la Twed, était au ^{vii}^e siècle, du royaume des Anglo-Saxons du Northumberland. On y suivit d'abord la règle de saint Colomb, ensuite la règle de Cîteaux.

Le saint abbé Eate¹ gouvernait en chef le monastère dont saint Boisil était prieur. Il paraît qu'ils étaient anglais tous les deux, et que ce fut saint Aïdan qui leur persuada d'embrasser l'état monastique. Boisil était au rapport du vénérable Bède, un homme d'une vertu éminente, et doué de l'esprit prophétique. On ne parlait de toutes parts que de la sainteté de sa vie, ce qui porta saint Cuthbert, quand il quitta le siècle, à préférer le monastère de Mailros à celui de Lindisfarne.

Dès la première fois que Boisil le vit, il dit à ceux qui étaient présents : « Voilà un Serviteur de Dieu. » Il s'appliqua à lui donner l'intelligence des divines Ecritures, et à le perfectionner dans la pratique de toutes les vertus.

Boisil parlait souvent des trois Personnes de l'adorable Trinité et lorsqu'il prononçait le saint nom de Jésus, il le faisait avec une dévotion si tendre, et quelquefois avec une telle abondance de larmes que les auditeurs en étaient attendris.

Comme sa charge le mettait dans le cas d'instruire les Frères, il s'en acquittait avec tout le zèle et toute l'ardeur possibles. Il leur recommandait surtout de remercier Dieu de la grâce qu'il leur avait faite de les appeler à la vie religieuse, de réprimer sans cesse les saillies de leur amour-propre, de bannir tout attachement à leur volonté et à leurs sens, de s'entretenir avec Dieu par une prière continuelle, et de tendre sans relâche à cette pureté de cœur sans laquelle il ne peut y avoir de perfection.

Il ne se bornait pas à l'instruction des Frères, il allait encore prêcher dans les villages, imitant l'exemple de Jésus-Christ qui faisait ses délices de converser avec les pauvres.

Le vénérable Bède rapporte plusieurs prédictions de ce bon

¹ Il devint évêque peu après et était frère de saint Aïdan.

Saint, une entre autres de la peste qui ravagea l'Angleterre en 664. Saint Cuthbert fut aussi attaqué de ce redoutable fléau, mais il n'en mourut point. Boisil l'ayant vu après son rétablissement lui dit :

« Dieu vous a guéri, mon frère, et votre dernier moment n'est pas encore arrivé. Pour moi je mourrai dans sept jours ; ainsi vous n'avez plus que ce temps-là pour m'entretenir et me consulter.

— Mais, répondit saint Cuthbert, que pourrai-je lire dans un si court espace ?

— L'Évangile de saint Jean, répondit le Saint. Sept jours suffiront pour le lire et pour faire vos réflexions. » ●

Elles avaient pour objet, ces réflexions, non de satisfaire un esprit vainement curieux, mais d'accroître les lumières de la foi et d'en augmenter la vivacité.

Le plaisir que saint Boisil prenait à la lecture de l'Évangile selon saint Jean, venait d'un ardent amour pour Jésus-Christ, et d'un grand désir d'allumer en lui de plus en plus le feu de la divine charité. Le disciple retint de son maître cette solide dévotion, et l'on a trouvé dans son tombeau une copie latine de l'Évangile selon saint Jean.

Le septième jour étant arrivé, le Saint fut attaqué de la peste, comme il l'avait prédit. Plus il voyait approcher son dernier moment, plus il se réjouissait de la proximité de sa délivrance. Il répétait souvent, avec une ferveur extraordinaire, ces paroles de saint Etienne : « Seigneur Jésus, recevez mon esprit. » Sa bienheureuse mort arriva le 23 février 664.

Bède dit que saint Boisil s'intéressa du haut du ciel en faveur de son pays et de ses amis, qu'il apparut deux fois à un de ses disciples, et qu'il le chargea d'avertir saint Egbert, que la volonté de Dieu était qu'il passât dans les monastères de Saint-Colomb, pour y enseigner la vraie manière de célébrer la Pâque.

Les reliques de saint Boisil furent transférées à Durham, et placées auprès de celles de saint Cuthbert, son disciple, en 1030. Wilson et d'autres auteurs anglais marquent sa fête au 7 d'août ; mais on la trouve au 23 février dans les calendriers d'Écosse.

SAINT DOSITHÉE,

DISCIPLE DE SAINT DOROTHÉE.

Saint Dorothée, abbé d'un monastère près Gaza en Palestine, et qui vivait au vi^e siècle, a fait de son disciple saint Dosithée un éloge qui peut servir à consoler et à encourager ceux qui sont venus tard au service de Dieu, pour n'avoir point eu d'éducation chrétienne.

On ne connaît ni le lieu ni le temps de la naissance de Dosithée, ni même le nom de ses parents ; on sait seulement qu'il fut élevé tout jeune, soit comme page, soit comme parent, chez un des principaux officiers de l'armée de l'empereur qui l'aima tendrement, mais qui n'eut aucun soin de lui faire donner les premières notions de la religion, se contentant de lui faire écouler sa jeunesse dans le luxe et la mollesse. Dans la conversation des gens avec lesquels il vivait chez ce seigneur, il entendit parler un jour de Jérusalem, qu'on appelait la Ville Sainte, d'une manière qui lui donna envie d'y faire un voyage. Il en demanda la permission, et le seigneur qui ne savait rien lui refuser, ne voulant point l'attrister, pria l'un de ses intimes amis qui devait aller en Palestine, de le mener et d'en prendre autant de soin que de son propre fils. L'ami s'en chargea avec plaisir, et durant tout le voyage il ne chercha qu'à le bien divertir comme un jeune homme accoutumé à une vie délicieuse. Quand ils eurent visité et honoré les Lieux Saints de la ville de Jérusalem, ils allèrent ensemble à Gethsémani, où Dosithée s'arrêta à considérer un tableau qui représentait l'enfer. Il en fut effrayé, mais n'y comprenant rien, parce qu'il n'avait jamais eu d'instruction et qu'il ne savait point ce que la foi nous enseigne sur ce sujet, il pria une dame qui se trouva là, comme par hasard, de lui dire qui étaient ces criminels qui paraissaient tous dans les flammes, et soumis encore à tant d'autres supplices que le peintre avait ramassés dans ce tableau. Cette dame lui dit que c'étaient les damnés, et que ce feu, qui devait être éternel, était préparé pour ceux qui s'abandonnaient à leurs passions et qui mouraient dans le péché. Elle lui en expliqua ensuite les diverses figures en particulier, et

Dosithée qui n'avait jamais entendu parler ni du jugement ni de l'enfer, et qui ne savait ce que c'était que la parole de Dieu, l'écoutait avec beaucoup d'attention et d'étonnement. Il lui demanda ensuite ce qu'il fallait faire pour éviter ces malheurs et n'être pas du nombre des damnés. Elle lui répondit : « Jeûnez, ne mangez point de chair, priez sans cesse : en vivant de la sorte vous éviterez ces supplices. »

Cette dame, que l'on croit avoir été la très-sainte Vierge, disparut aussitôt, et laissa Dosithée pénétré d'une frayeur salutaire. Étant revenu à Jérusalem, il se mit à pratiquer les avis qu'il venait de recevoir. On fut surpris d'un changement si soudain. La personne à qui on l'avait confié en fut fort en peine. Les gens de sa compagnie voyant qu'il continuait, lui dirent franchement que la vie qu'il menait n'était pas d'un séculier mais d'un religieux, et que s'il voulait toujours vivre de la sorte, il ferait mieux de se retirer dans un monastère où on avait tout le temps de songer à son salut. Dosithée qui ne savait ce que c'était qu'un monastère, pria ceux de la compagnie qui en connaissaient, de lui en faire voir quelqu'un, et l'un de ceux qui lui avaient fait cette ouverture, voulut bien le conduire dans le monastère de l'abbé Seride ou Seridon, qui était de ses amis.

L'abbé voyant un jeune homme très-bien fait, fort délicat et vêtu en homme de cour, fit quelque difficulté de le recevoir, craignant que ce ne fût une feinte ou quelque mouvement subit d'une personne qui ayant fait quelque faute, ne cherchait à se retirer que pour un temps. Il le fit examiner par son disciple Dorothée, qui était un religieux très-éclairé, et qui trouva qu'il n'y avait point de vices ni de mauvaises inclinations dans ce jeune homme. Seridon ayant consulté saint Barsamuphe, vieillard très-célèbre pour sa vertu, donna ordre à Dorothée de prendre Dosithée sous sa direction.

Ce sage Religieux trouva dans son élève un naturel heureux et docile, que les délices de la vie et l'air du siècle n'avaient pas encore corrompu. Il l'accoutuma peu à peu à une très-grande sobriété, lui ayant permis d'abord de manger autant qu'il voudrait, et lui ayant insensiblement retranché quelque chose de ce

qu'il mangeait par jour à proportion de ses forces ; de sorte que de six livres de pain il le réduisit enfin à huit onces. Dorothee usa de pareils ménagements à l'égard des autres fonctions de sa vie religieuse. Il n'obligea Dosithée d'assister la nuit qu'à la dernière partie de l'office, il ne l'assujettit pas même à toutes les austérités que pratiquaient les autres religieux, et rarement laissait-il jeûner deux jours de suite ou faire double veille. Mais il lui apprit à bien obéir, à renoncer parfaitement à sa volonté à son esprit, et à demeurer dans une humble et innocente simplicité. Cette rare vertu de l'obéissance et du renoncement par rapport à sa volonté propre, qui fait en cette vie tout le bonheur de ceux que Dieu gratifie d'un directeur également éclairé et charitable, parut en un degré si éminent dans saint Dosithée, qu'on peut la regarder comme le caractère particulier qui a servi à distinguer de plusieurs autres Saints de l'Eglise.

Dorothee l'employa dans l'infirmerie dont il avait la charge, le jeune novice y servit les malades avec autant de vigilance et de charité que d'adresse et de douceur : de sorte qu'étant présent à tous leurs besoins, sa seule vue les consolait et les récréait dans les plus grandes douleurs de leurs maux. Chacun admirait son zèle, sa patience, son humilité : lui seul n'était jamais content de lui-même. Les moindres négligences qu'il commettait, les moindres paroles de promptitude qui lui échappaient, lui paraissaient de si grandes fautes, que saint Dorothee était souvent obligé d'en diminuer l'idée, de le consoler et d'essuyer ses larmes en lui augmentant le courage. Il parvint en peu de temps à une si grande abnégation de lui-même, que son saint directeur eut bientôt la joie de voir qu'il ne se trouvait plus rien du sien, c'est-à-dire, de sa propre volonté dans ses mouvements et ses actions. Tout y était de Dieu, dont la seule volonté exposée par le ministère de son supérieur, était toute la règle de sa conduite. Ainsi ce ne furent pas les grandes austérités qui servirent à le sanctifier et à le porter à ce haut degré de perfection que saint Barsanuphe, saint Seridon et saint Dorothee lui-même ne pouvaient assez admirer de lui, mais ce fut ce détachement général et absolu de tout ce qui pouvait exciter les mouvements de l'amour-propre,

cette soumission profonde à tout ce que Dieu lui ordonnait par la bouche de celui à qui il s'était volontairement assujéti. Au bout de cinq ans si heureusement employés à détruire en lui le vieil homme, il tomba malade du poumon jusqu'à cracher sang. A quelque extrémité que le réduisit son mal, il persévéra également à vaincre toujours sa volonté, refusant de prendre qu'il désirait le plus, et veillant sur soi pour ne jamais rien faire par son propre mouvement. Saint Dorothée ne lui ordonna que la prière pendant toute sa maladie, et lorsqu'il le vit affaibli au point de ne pouvoir plus appliquer son esprit, il ne lui recommanda autre chose sinon de ne se point inquiéter, et d'avoir soigneusement que Dieu fût toujours présent dans son cœur. Saint Dosithée après avoir fait paraître une patience inviolable dans ses souffrances d'un mal qui fut long et cruel, alla recevoir par une mort paisible la récompense destinée à ceux qui accomplissent la volonté du Père éternel, en s'efforçant de suivre les préceptes et le modèle que Jésus-Christ leur en a laissés.

Sur ce que saint Barsanuphe, qui était regardé comme l'oracle infaillible du Seigneur dans ce monastère, fit connaître de la sainteté de ce jeune religieux et des marques de sa prédestination, les Frères conçurent quelque jalousie de voir qu'il les eût tous devancés dans le royaume des cieux. Peu s'en fallut qu'ils ne murmurassent d'une béatitude si tôt acquise, comme les vigneronns de l'Évangile, qui ayant porté tout le poids du jour et de la chaleur, trouvaient mauvais que le père de famille récompensât les derniers venus comme eux, quoiqu'ils n'eussent travaillé qu'une heure. Ils n'avaient point vu pratiquer de grandes austérités au Frère Dosithée, soit pour le jeûne, soit pour la veille, en quoi ils croyaient l'avoir tous surpassé de beaucoup, parce qu'ils avaient toujours jeûné et veillé très-rigoureusement, outre tous les autres pénibles exercices de la pénitence, auxquels ils savaient que saint Dorothée n'avait point voulu réduire son disciple. Ils n'avaient d'ailleurs remarqué rien d'extraordinaire ni dans les actions, ni dans les discours de ce jeune homme, qui n'avait servi Dieu que cinq ans, et d'une manière fort commune en apparence. Mais cet exemple servit à les faire souvenir que le sa-

crifice d'un esprit anéanti et d'un cœur contrit est seul plus agréable à Dieu que celui des mortifications de la chair qu'on lui sacrifie par la pénitence, quand il n'est point accompagné de l'autre, et qu'une vie commune où l'on s'est absolument dépouillé de sa volonté, pour ne suivre que celle de Dieu, est beaucoup plus rare et par conséquent d'un plus grand prix que toutes les austérités et les pratiques les plus difficiles de la dévotion, auxquelles la volonté de l'homme, c'est-à-dire l'amour-propre contribue quelque chose de sa part.

On croit que saint Dosithée vivait du temps de Justinien.

SAINT ÉBERTRAMNE,

COMPAGNON DE SAINT BERTIN.

Il n'existe point d'actes particuliers de la vie de saint Ébertramne, et ce n'est que dans ceux de saint Bertin que l'on peut trouver quelques mots sur ce saint personnage.

On croit qu'il était originaire des environs de Constance, comme ses autres compagnons saint Bertin et saint Mommolin : c'est avec eux qu'il sortit de l'abbaye de Luxeuil en Bourgogne, et vint prêcher la foi au diocèse de Têrouane, dont saint Omer avait été fait évêque depuis plusieurs années.

Saint Ébertramne se montra digne de la mission qui lui était confiée. « Homme de foi, nourri dans les fortes et saintes disciplines du cloître et versé dans la science sacrée, » il travailla dans cette indomptable Morinie avec beaucoup d'ardeur. Dieu bénit les travaux de la pieuse colonie : en peu de temps tout le pays changea de face ; des maisons de prière, de travail et d'apostolat s'y élevèrent en différents endroits, et ils achevèrent de convertir à l'Évangile ce peuple si longtemps enseveli dans les ténèbres de l'idolâtrie.

Saint Ébertramne suivit saint Bertin et saint Mommolin dans les deux endroits qu'ils habitèrent successivement, soit sur la petite colline où ils s'étaient d'abord fixés, soit à Sithiû, où ils bâtirent le célèbre monastère connu depuis sous le nom de Saint-Bertin.

Lorsque saint Mommolin fut élu évêque de Tournai et de Noyon,

vers l'an 639, il obtint que saint Ébertramne le suivit, et l'établit abbé du monastère de Saint-Quentin à Vermand. Ce Saint finit ses jours dans cette communauté importante, qu'il édifiait par ses vertus admirables.

Saint Ébertramne a passé sur la terre en faisant le bien, et si ses œuvres ne sont point connues des hommes, elles le sont de Dieu qui les récompense maintenant par un bonheur infini. « Au jour du jugement, il paraîtra dans la société triomphante des élus, tandis que les vains amateurs de la gloire et des plaisirs du siècle se verront repoussés avec les pécheurs et les damnés. Heureux alors, dit l'Esprit Saint, ceux qui auront mis leur espérance en vous, ô Seigneur, et qui n'auront eu dans le cœur d'autre désir que celui d'aller à vous ¹. »

SAINT LAZARE LE PEINTRE.

Lazare naquit au delà de la Géorgie, vers le mont Caucase, parmi les Chazariens, peuplades qui plus tard se fondirent avec les Turcs et vinrent établir leur domination sur les ruines de l'empire. Il quitta son pays dès sa première jeunesse, et gagna Constantinople où il embrassa la vie religieuse dans un monastère.

Outre les exercices ordinaires de l'état monastique, il apprit la peinture, dont on cultivait l'art dans la plupart des cloîtres, surtout à Constantinople, depuis que la guerre avait été déclarée aux saintes Images par les iconoclastes.

Les empereurs non contents de briser les Images saintes, et de persécuter leurs défenseurs, avaient encore tellement intimidé les peintres par la rigueur de leurs édits, que la crainte de la mort, de la prison ou du bannissement, les empêchait de faire aucun tableau de Notre-Seigneur, de la très-sainte Vierge ou des Saints. Ces édits cruels avaient obligé beaucoup de supérieurs de monastères à réparer ce dommage, malgré les menaces et l'indignation du prince, en introduisant l'art de la peinture dans leurs

¹ Emprunté à M. l'abbé Destombes, dans ses Vies des Saints des diocèses de Cambrai et d'Arras.

maisons, pour empêcher que les saintes Images ne pussent être entièrement supprimées par les impies.

Lazare s'était rendu très-habile dans cette profession, et la réputation qu'il y avait acquise lui attira une persécution particulière. L'empereur Théophile qui avait succédé à son père Michel le Bègue depuis l'an 829, ayant promulgué la peine de mort pour tous les peintres qui refuseraient de déchirer ou de fouler aux pieds les portraits et les tableaux qu'ils auraient faits des Saints, envoya prendre le moine Lazare dans son monastère, pour lui faire exécuter l'édit en sa présence. N'ayant pu l'y porter par les voies de la douceur, il voulut l'y contraindre par celles de la torture. Il le fit tourmenter si cruellement, qu'on crut qu'il expirerait dans la violence des supplices.

Il ordonna qu'après ces tortures on le jetât dans une basse fosse, ne le jugeant pas en état de pouvoir vivre longtemps. Mais ayant appris, quelques semaines après, que les forces lui étaient revenues, et qu'il continuait de peindre des tableaux de religion, il le fit arrêter une seconde fois et ordonna qu'on lui appliquât des barres de fer rouges dans les paumes des mains. Le Saint souffrit ce tourment sans émotion et sans impatience. Mais le feu lui ayant consumé les chairs jusqu'aux os, il tomba en défaillance et parut mourant. On fit entendre à l'empereur qu'il n'en pourrait revenir, et l'impératrice Théodora, dont la vertu avait beaucoup à souffrir de l'impiété de son époux, se servit de ce prétexte pour obtenir de lui l'élargissement de Lazare; elle fut appuyée dans cette demande par les amis qu'elle avait auprès du prince, et elle tint Lazare caché pendant quelque temps dans l'église de Saint-Jean-Baptiste. Elle fit panser ses plaies, et lorsqu'il se vit rétabli, il fit par reconnaissance le portrait du saint Précurseur de Jésus-Christ, un des plus estimés et des plus célèbres tableaux de son temps.

Après la mort de Théophile, en 842, l'impératrice Théodora et son fils l'empereur Michel III, rétablirent l'honneur dû aux saintes Images; ils rappelèrent de l'exil et firent sortir des prisons tous ceux qui avaient été expulsés ou arrêtés pour ce sujet. Lazare fit alors un Sauveur, qu'il posa sur une colonne d'airain

pour être exposé à la vénération publique, et voyant le culte ancien raffermi et les peintres séculiers remis en liberté, il se réduisit aux saints exercices de la vie religieuse, ne songeant plus qu'à se sanctifier dans l'obscurité de son monastère, et à faire les fonctions de la prêtrise où on l'avait élevé.

Il en fut tiré vers l'an 856 par l'empereur Michel III, pour être envoyé en ambassade à Rome auprès du Pape Benoît III, avec de grands présents que ce prince voulut faire à l'Église et au tombeau des Apôtres.

Par ce choix qui le fit préférer à beaucoup de personnages qualifiés dans l'Église et à la cour, il voulut marquer combien il honorait dans saint Lazare le titre glorieux de confesseur de Jésus-Christ.

Lazare ne se contenta pas de faire les présents de l'empereur aux Apôtres : il conféra encore avec leur successeur sur les moyens d'affermir la foi catholique, de dissiper les restes de l'hérésie, et d'entretenir l'union des Églises.

On prétend qu'il fut envoyé une seconde fois à Rome, mais qu'étant mort en chemin, son corps fut rapporté à Constantinople, et enterré dans l'église de Saint-Évandre.

Quelques-uns mettent sa mort vers l'an 870, mais il paraît qu'il n'était plus au monde pendant le huitième concile général qui se tint à Constantinople l'an 869, et si ce fut au Pape Nicolas I qu'il fut envoyé dans sa seconde ambassade de Rome, on pourrait avancer cette mort à l'année 867, qui fut celle où mourut aussi ce saint Pape.

Les Grecs font mémoire de saint Lazare le 27 novembre, et les Latins le 23 février.

SAINT WILLIGIS,

ÉVÊQUE DE MAYENCE.

Willigis, à qui plusieurs historiens donnent le titre d'archevêque, est le septième des prélats qui occupèrent le siège de Mayence, et il est l'un des plus vénérés.

Il était fils d'un humble charron. Mais l'ouvrier était chrétien ; quoiqu'il n'eût d'autre fortune que son travail, comprenant les

heureuses dispositions de son fils, il ne recula pas devant les dépenses et fit tout ce qu'il fallut pour donner à Willigis une éducation complète. L'enfant dépassa tous ses compagnons d'études, et il était déjà admiré de tous, lorsqu'il fut élevé aux saints Ordres.

Sa piété, sa vie sainte et sa supériorité dans les sciences ecclésiastiques, le firent nommer d'abord chanoine d'Hildesheim ; de là il devint premier chapelain de l'empereur Othon II, puis évêque de Mayence en l'an 973, et peu après décoré du *pallium*, par le Pape Benoît VII.

Il succédait sur le siège de Mayence à l'avare et cruel Hatton, dont on sait la tragique histoire. Ce malheureux avait mis le diocèse dans l'état le plus déplorable ; il avait démoli des monastères que Willigis dut relever, tout en réparant bien d'autres ruines. Il lui fallut rebâtir aussi la cathédrale, puis il éleva la belle église de Saint-Étienne, qu'on admire encore aujourd'hui. Il rétablit partout la discipline, et le renom de sa sagesse et de sa vertu fit que saint Adalbert, évêque de Prague, saint Éberhart, évêque de Bamberg, saint Bernouard (*Bernualdus*), évêque d'Hildesheim, voulurent être consacrés par lui.

Othon II lui confia l'éducation de son fils, et après la mort du père, ce fils régna sous le nom d'Othon III.

Pendant la minorité de ce prince, ce fut saint Willigis qui gouverna l'empire d'Allemagne avec tant de sagesse, qu'on l'appela le père de l'empereur et de l'empire.

Willigis était très-charitable : indépendamment des abondantes aumônes qu'il distribuait, il admettait tous les jours trente pauvres à sa table.

Humble et sage, il fit mettre une roque dans le sceau de l'évêché en souvenir de la profession de son père.

Ce grand Saint mourut, pleuré de tous, le 23 février de l'an 1011. Il fut inhumé dans son église de Saint-Étienne.

SAINT ORDONIO,

ÉVÊQUE.

Ordonio, né d'une noble famille dans le royaume de Léon, reçut de bonne heure une éducation chrétienne. Il entra dans

l'Ordre des Bénédictins, et il y devint religieux parfait en même temps que prédicateur éloquent. Il ne voulait vivre que pour Dieu. Mais son mérite et ses vertus l'élevèrent à l'épiscopat. Le roi Fernand, qui régnait à Léon, voulut l'avoir avec lui dans la guerre qu'il faisait aux ennemis de la foi. Il y avait alors dans ses États des Ariens et d'autres dissidents. Ordonio en ramena un grand nombre à l'Église et sauva beaucoup d'âmes. Aussi, disait-on qu'il faisait plus de conquêtes avec ses vertus que le roi avec ses armées.

Ce saint Évêque mourut le 23 février de l'an 1065.

SAINT MILON,

ÉVÊQUE DE BÉNÉVENT.

Milon, né en Auvergne, ayant fait de bonnes études, embrassa l'état ecclésiastique à Paris, où il s'était formé. Son mérite le fit admettre parmi les chanoines de la cathédrale, et peu après il devint leur doyen.

En même temps il faisait l'éducation du fils d'un de ses amis qui se nommait Étienne, et qui depuis dix ans faisait des progrès dans la science et dans la sainteté. C'est ce jeune homme qui fut appelé dans la suite saint Étienne de Grandmont.

Or la haute réputation de Milon s'étant répandue au loin, il fut élu évêque de Bénévent, l'an 1074. Une députation vint lui apporter cette nouvelle, et le saint élu fut emmené en Italie. Étienne, son élève, qui avait alors vingt-deux ans, le suivit, et, en arrivant à Bénévent, Milon l'ordonna diacre. Il avait l'intention de le proposer pour son successeur, mais, après deux ans de siège, Dieu le trouva digne d'être couronné, et il quitta ce monde le 23 février 1077.

LE BIENHEUREUX PIERRE DE MONT-ULMO,

FRÈRE MINEUR.

Le bienheureux Pierre, surnommé de Mont-Ulmo, du lieu de sa naissance en Italie, ayant embrassé l'Ordre de Saint-François, s'y acquit une grande célébrité par ses prédications. Il mourut au couvent de Pinna-Marina, dans la custodie de Monté-Feltro,

le 23 février 1330. On rapporte qu'il avait été favorisé de plusieurs miracles durant sa vie, et qu'un peu avant qu'on le mit au tombeau, une femme porta une de ses filles agonisante auprès du corps du religieux, dont elle prit la main et la posa sur le visage de l'enfant, qui recouvra aussitôt la santé.

Un estropié s'étant fait conduire à ce même tombeau, s'écria : « Saint François, fortifiez le bienheureux Pierre, afin qu'il puisse me guérir ! » et aussitôt après il se trouva guéri.

LE BIENHEUREUX NICOLAS DE PRUSSE, DE L'ORDRE DE SAINT-BENOÎT.

Nicolas, né en Prusse vers l'an 1380, reçut une éducation chrétienne, et fit des progrès dans la piété en même temps que dans la science.

Lorsqu'il parvint à sa vingtième année, il céda au désir qu'il avait d'aller en pèlerin honorer les tombeaux des saints Apôtres. Il se proposait aussi, dans ce voyage, de se mettre sous la direction de quelque saint évêque qui pût le former à la piété.

Un jour qu'il s'approchait de Pise, il eut une vision qui lui annonçait des dangers. Il entra dans la ville, où il trouva une réunion d'évêques assemblés en concile. Mais leur vie trop mondaine ne ressemblant pas à l'idée qu'il s'était faite d'un évêque, il pria Dieu de lui faire connaître ce qu'il devait faire pour gagner le ciel. Au même instant, il entendit les éloges que l'on faisait de la piété ardente et de la régularité des religieux Bénédictins qui vivaient dans le monastère de Sainte-Justine, à Padoue. Il gagna cette ville et se présenta au P. Louis Balbo, qui gouvernait cette maison sainte, et il témoigna le désir d'y être admis ; ce qui eut lieu.

Après quelques mois de noviciat où l'on vit en lui une âme d'élite, on lui confia les fonctions de sacristain. Ayant pris l'habit et fait ses vœux, il fut comblé des faveurs célestes.

Un jour qu'il venait de couvrir le maître-autel, il vit devant lui Notre-Seigneur qui lui dit : « Nicolas, suivez-moi. » *Nicolae, sequere me.* Il suivit la vision dans la sacristie, où on le trouva à genoux ravi en extase. Ce ne fut pourtant qu'au moment de sa

mort que l'on comprit les familiarités du Seigneur avec cette grande Âme, qui plusieurs fois avait vu Jésus Enfant dans la sainte Hostie.

Après quelques années passées dans la maison de Padoue, on l'envoya au monastère de Saint-Nicolas, à Buschéti, près de Gènes. Il y fut d'abord maître des novices et ensuite élevé à la dignité de prieur, dignité qu'il porta jusqu'à sa soixante-dix-septième année. Alors vint le jour de son triomphe. Il s'en alla au séjour bienheureux le 23 février 1456.

De nombreux miracles honorèrent ses reliques ; et Julien de Gènes, son contemporain, qui a écrit sa vie, en rapporte onze dont il a été le témoin oculaire.

LA VÉNÉRABLE AMICE DE MONTFORT,

FONDATRICE DU COUVENT DES DOMINICAINES DE MONTARGIS.

Descendante d'une des plus anciennes et des plus illustres familles du royaume, Amice de Montfort naquit vers la fin du ^{xii}^e siècle ; elle était fille de Simon, comte de Montfort, et d'Alix de Montmorency.

Formée à la piété par ses parents, elle y marcha toujours avec ferveur. Ayant été mariée à un jeune seigneur nommé Gaucher de Joigny, dont elle eut plusieurs enfants, elle les éleva comme elle avait été élevée elle-même et ne cessa de leur inspirer les sentiments qui avaient fait la joie et le bonheur de son enfance.

Outre les soins qu'elle prodiguait à sa famille, Amice s'adonnait avec empressement aux bonnes œuvres. On peut regarder comme la plus importante, la fondation du couvent des Dominicaines de Montargis, établi dans des circonstances et sous des auspices qui devaient en assurer le succès. Saint Dominique, après la défaite des Albigeois, était venu en France et avait institué dans le diocèse de Toulouse, le grand prieuré de Notre-Dame de Prouille pour des religieuses de son Ordre. Il s'était ensuite arrêté au voisinage de Montargis dans la paroisse d'Amilly ; là, il fit entendre, avec son zèle ordinaire, des paroles de paix et de salut ; le peuple accourait en foule à ses prédications,

et s'en retournait en bénissant le Seigneur qui leur avait envoyé un tel apôtre.

Touchée de ses exemples et de ses discours, Amice à qui appartenait la terre où saint Dominique avait prêché, le choisit pour son guide dans les voies du salut ; elle était alors privée de l'espérance de revoir son mari qui, depuis peu, avait en effet péri dans la Terre-Sainte en combattant contre les infidèles. Elle renonça entièrement au monde, prit l'habit religieux et fonda le monastère de Montargis. Comme celui de Prouille ce couvent était destiné à recevoir cinquante pauvres demoiselles qui embrasseraient cet institut ; et jamais ni le nombre ni les statuts de ces religieuses ne subirent de changements.

Pétronille de Courtenay, l'une des filles d'Amice et qui l'avait toujours secondée dans ses bonnes œuvres, donna en 1252, à cet maison, la terre d'Amilly qui lui était échue en partage ; elle confirma les dons faits précédemment par sa pieuse mère. L'église du monastère de Montargis contenait plusieurs tombeaux : au milieu du chœur, l'on remarquait celui d'Amice, revêtu d'une épitaphe simple indiquant qu'elle était morte le 23 février 1252.

Le couvent de Montargis soutint sa célébrité : saint Louis et Philippe le Hardi lui avaient accordé de grands privilèges qui furent confirmés par leurs successeurs. La réputation des religieuses de Montargis était telle, que la ville de Rouen en demanda plusieurs, pour fonder le monastère de Emmurées, et que Philippe le Bel, en appela aussi quelques-unes pour ériger le célèbre couvent de Poissy.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Notre-Dame-dé-Bercy, appelée Notre-Dame-de-Bon-Secours, a une confrérie nombreuse, surtout depuis que Bercy est réuni à Paris. Le 23 février 1752, le Pape Benoît XIV accorda aux confrères des indulgences plénières, qui sont indiquées dans le règlement de la confrérie.

Le 23 février de l'an 1374, l'Université de Cambrige, en Angle-

terre, après un sérieux examen de ses docteurs, reconnut l'antiquité de l'Ordre du Mont-Carmel, consacré à honorer la très-sainte Vierge, dont Elie avait vu la figure, et que Isaïe avait annoncée comme la Mère du Messie.

MARTYROLOGE ROMAIN¹.

La Vigile de saint Matthias, apôtre.

A Faenza, saint Pierre Damien, cardinal évêque d'Ostie, célèbre par sa science et sa sainteté.

A Sirmich, saint Sérène, moine et martyr, qui, ayant été pris par ordre de l'empereur Maximien, et, confessant qu'il était chrétien, eut la tête tranchée.

Au même lieu, la fête de soixante-douze saints Martyrs, qui ayant souffert courageusement la mort, entrèrent dans le royaume éternel.

A Rome, saint Polycarpe, prêtre qui, avec saint Sébastien, convertit plusieurs infidèles à la foi de Jésus-Christ, et par ses exhortations les conduisit à la gloire du martyre.

Dans la ville d'Astorga, sainte Marthe, vierge et martyre, sous l'empereur Dèce et le proconsul Paterne.

A Constantinople, saint Lazare, moine, qui, s'occupant à peindre de saintes images, fut cruellement tourmenté par l'ordre

¹ SEPTIMO KALENDAS MARTII.

Vigilia sancti Matthiæ apostoli. — Faventiæ sancti Petri Damiani cardinalis, et episcopi Ostiensis doctrina, et sanctitate celebris. — Apud Sirmium, beati Sereni monachi et martyris, qui jubente Maximiano imperatore retentus, cum se christianum esse confiteretur, capite cæsus est. — Ibidem, natalis sanctorum septuaginta duorum martyrum, qui martyrii certamen in præfata urbe consummantes, regna mansura perceperunt. — Romæ, sancti Polycarpi presbyteri, qui cum beato Sebastiano plurimos ad fidem Christi convertit, atque ad martyrii gloriam exhortando perduxit. — In civitate Asturicensi, sanctæ Marthæ virginis et martyris sub Decio imperatore et Paterno proconsule. — Constantinopoli, sancti Lazari monachi : qui cum sacras imagines pingeret, Theophili imperatoris iconoclastæ jussu diris suppliciis excrucietur, et manus ei candenti ferro comburitur : sed Dei virtute sanatus, abrasas imagines sanctas pingendo restituit, ac demum in pace quievit. — Brixie, sancti Felicis episcopi. — Hispali in Hispania, sancti Florentii confessoris. — Tuderti, sanctæ Romanæ virginis, quæ a sancto Silvestro papa baptizata, in antris et speluncis cœlestem vitam duxit, et miraculorum gloria claruit. — In Anglia, sanctæ Milburgiæ virginis, filiæ regis Merciorum.

de Théophile, empereur iconoclaste, et eut la main brûlée avec un fer chaud ; mais ayant été miraculeusement guéri, il repeignit les images que ce prince impie avait effacées, et mourut en paix.

A Brescia, saint Félix, évêque.

A Séville, saint Florent, confesseur.

A Todi, sainte Romaine, vierge, qui ayant été baptisée par le Pape saint Sylvestre, mena une vie céleste dans des grottes et dans des cavernes, et devint célèbre par ses miracles.

En Angleterre, sainte Milburge, vierge, fille du roi des Merciens.

Additions des autres Martyrologes.

Saint Crescone, martyr en Afrique avec plusieurs autres.

Saint Menalippe, martyr en Asie avec plusieurs aussi.

Saint Ménélante, martyr en Afrique avec sept autres.

Saint Primien, évêque d'Ancône et martyr. Ses actes sont perdus.

Saint Méraut (Meraldus), abbé dont nous ignorons l'histoire. On sait seulement qu'il florissait au ix^e siècle, et qu'il est très-honoré à Vendôme où l'église de Saint-Georges conserve ses reliques.

Saint Vétérin ou Vétéran, confesseur au viii^e siècle. Ses reliques furent conservées à Tournus et à Corbigny. Il est honoré en Anjou et à Autun.

Sainte Livrade (Liberata), vierge qui souffrit le martyre dans le diocèse d'Agen, où elle est très-vénérée. Charlemagne fit bâtir sous son patronage une église au lieu où elle avait témoigné de sa foi par le martyre. Une ville s'est formée autour de cette église dans l'Agenois (Lot-et-Garonne).

Sainte Técla, vierge bénédictine, qui florissait vers l'an 920, à Cuença en Espagne.

Saint Celse, évêque de Trèves.

Saint Polycarpe d'Arménie, prêtre qui fit en Ethiopie beaucoup de conversions et que les Ethiopiens fêtent le 23 février.

Sainte Concorde, martyre à Rome.

Sainte Théé, martyre, honorée chez les Grecs.

Martyrologe de la dernière persécution.

Beausire Artel, prêtre de Clermont en Auvergne, n'ayant pas fait le serment schismatique, fut condamné à mort par le tribunal criminel du Puy-de-Dôme, et guillotiné le 23 février 1794.

Nicolas Tabouillot, prêtre du diocèse de Toul, emprisonné pour refus de serment, condamné à la déportation et mis à terre à Rochefort, mourut là de misère le 23 février 1795.

VINGT-QUATRIÈME JOUR DE FÉVRIER.

Saint Matthias, apôtre. — Les saints Martyrs Montan, Lucius, Flavien, Julien, Victorin, Primole, Rénus et Donatien, disciples de saint Cyprien, évêque de Carthage. — Sainte Quartilosie, martyre. — Sainte Romaine de Todi. — Sainte Démétriede, vierge. — Le Bienheureux Coelius Sedulius. — Saint Rorice ou Rurice, évêque de Limoges. — Saint Prétextat, évêque de Rouen, martyr. — Saint Ethelbert, premier roi chrétien des Anglais. — Saint Létard, évêque. — Saint Béton, évêque d'Auxerre. — Le Bienheureux Robert d'Arbrissel, fondateur de l'Ordre de Fontevrault. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT MATTHIAS,

APÔTRE.

Saint Matthias eut le bonheur de s'attacher à la suite de Jésus-Christ dès le commencement de sa prédication ; mais il ne fut pas du nombre des douze que le Sauveur choisit pour ses Apôtres. On croit qu'il était l'un des soixante-douze disciples. Ce ne fut qu'après l'Ascension de Notre-Seigneur qu'il fut élevé à l'apostolat, comme il est rapporté au premier chapitre des Actes des Apôtres.

Après que le Seigneur Jésus eut été enlevé au ciel, ses disciples retournèrent à Jérusalem et se renfermèrent dans le cénacle pour y attendre la descente du Saint-Esprit. Ils étaient là au nombre d'environ cent-vingt, persévérant tous en union d'esprit dans la prière, avec Marie, Mère de Jésus, et ses frères, c'est-à-dire ses cousins-germains.

Alors Pierre, s'étant levé au milieu de l'assemblée, dit : « Mes frères, ce que le Saint-Esprit par la bouche de David, a prédit dans l'Écriture touchant Judas, qui a été le chef et le guide de ceux qui ont pris Jésus, doit être accompli. Il était un d'entre nous ; il avait été appelé aux fonctions du même ministère. Cependant, après avoir acquis un champ du prix de son iniquité, s'étant pendu, il a crevé par le milieu du ventre, et toutes ses

entrailles se sont répandues. Car il est écrit dans le livre des Psaumes : Que sa demeure devienne déserte ; qu'il n'y ait personne qui l'habite, et qu'un autre prenne sa place dans l'épiscopat. Il faut donc qu'entre ceux qui ont été en notre compagnie pendant tout le temps que le Seigneur Jésus a vécu parmi nous depuis le baptême de Jean jusqu'à ce jour où nous l'avons vu monter au ciel, on en choisisse un qui soit comme nous témoin de sa résurrection.

Après ce discours de saint Pierre, les disciples proposèrent deux des Frères : l'un était Joseph, appelé Barsabas et surnommé le Juste, l'autre était Matthias. Se mettant tous en prière, ils dirent : « Seigneur, vous qui connaissez les cœurs de tous les hommes, montrez-nous lequel de ces deux vous avez choisi pour entrer dans ce ministère et dans l'apostolat, dont Judas est déchu par son crime. » Aussitôt ils les tirèrent au sort, et le sort tomba sur Matthias, qui fut associé aux onze Apôtres.

« On ne doit pas douter, ajoute Baillet, que le jugement qu'une compagnie si sainte et si bien instruite par Jesus-Christ même, fit du mérite de Joseph et de Matthias, ne se soit trouvé parfaitement conforme à celui de Dieu. Mais cet exemple nous fait voir que les hommes pourraient sainement juger de la vertu, sans être néanmoins en état de juger de la vocation, et que deux personnes peuvent être égales en piété et en science, sans être également appelées de Dieu au ministère ecclésiastique. Ce discernement passe la portée des hommes, comme nous l'ont fait connaître les Apôtres, en s'adressant à Dieu pour les déterminer, et Dieu voulut bien pour cette fois déclarer sa volonté par le sort.

Mais ce moyen devait, ce semble, finir à la descente du Saint-Esprit qui arriva peu de jours après, parce qu'alors la porte des miracles ayant été ouverte aux Apôtres et à leurs successeurs pour l'établissement de la foi, Dieu s'en est servi pour les élections où les hommes se trouvaient dans le doute et l'incertitude ; et quand les miracles ont paru cesser, il a laissé à l'Église d'autres marques de sa volonté pour le choix de ses ministres.

Saint Matthias ayant été ainsi élevé à l'apostolat, reçut avec

ses collègues la plénitude du Saint-Esprit le jour de la Pentecôte. Il fit servir le don des langues qu'il eut comme les autres, à l'emploi de son ministère, et il consacra le reste de sa vie et toutes ses facultés à la propagation de la foi de Jésus-Christ.

Clément d'Alexandrie avait appris de la tradition que saint Matthias enseignait, autant par ses exemples que par ses discours, que l'on doit combattre sa chair, la traiter rudement, la dompter, lui refuser toujours ce que demandent les désirs déréglés de la sensualité ; mais que d'un autre côté il faut travailler à fortifier l'âme par la foi, à augmenter ses lumières par la connaissance de la vérité.

On sait seulement, de saint Matthias, qu'après avoir reçu le Saint-Esprit le jour de la Pentecôte, il alla prêcher l'Évangile de Jésus-Christ, et qu'il se consacra jusqu'à sa mort aux travaux de l'apostolat, auquel Dieu l'avait appelé. On lit dans les Ménologes des Grecs qu'il prêcha la foi dans la Cappadoce, sur les côtes de la mer Caspienne, et qu'il fut martyrisé dans la Colchide ou dans l'Éthiopie.

Mais on lit dans le livre des fidèles, qu'on l'avait fait mourir en Judée, comme saint Étienne et les deux saints Jacques, que saint Matthias était de Bethléem et de la tribu de Juda ; qu'après la Pentecôte il eut en partage la Palestine à instruire, qu'il fut pris par les Juifs peu après la mort de saint Jacques le Mineur, et que, condamné par le grand-prêtre Ananus à être lapidé, il fut ensuite décapité selon les formes judiciaires des Romains.

LES SAINTS MARTYRS MONTAN,

LUCIUS, FLAVIEN, VICTORIC, PRIMOLE, RÉNUS ET DONATIEN,

DISCIPLES DE SAINT CYPRIEN ÉVÊQUE DE CARTHAGE.

La persécution allumée par Valérien avait ravagé le troupeau de Jésus-Christ pendant deux ans, et l'on comptait saint Cyprien parmi les fidèles martyrisés à Carthage. Le proconsul Galère-Maxime étant mort peu de temps après, le gouverneur Solon continua de persécuter les chrétiens, en attendant l'arrivée du nouveau proconsul. Les habitants de Carthage, mécontents de ce

gouverneur, se révoltèrent contre lui ; et les esprits des séditeux se chauffèrent tellement, qu'on en vint aux mains, et qu'il y eut plusieurs personnes tuées. Il était naturel que Solon recherchât les coupables pour les punir ; mais bien loin de le faire, il déchargea sa fureur sur les chrétiens, afin de gagner l'estime des idolâtres. Il ordonna donc que l'on en arrêtât huit, tous disciples de saint Cyprien, et la plupart membres du clergé.

Ils s'appelaient Montan, Lucius, Flavien, Julien, Victorie, Primole, Rénus et Donatien.

Le jour que nous fûmes arrêtés, disent les Martyrs dans leurs Actes, on nous conduisit en prison, le peuple n'étant pas encore content du sang qui avait été répandu. Donatien, qui n'était que catéchumène, mourut en prison quelques heures après avoir été baptisé, recevant presque en même temps la robe du Baptême et la couronne du martyre. Primolus était mort peu de jours auparavant.

Les soldats qui nous gardaient, nous vinrent dire un jour que nous avions été condamnés par sentence du gouverneur à être brûlés tout vifs, et que l'exécution s'en devait faire le lendemain. Mais Dieu, qui peut, quand il lui plaît, délivrer ses serviteurs du milieu des flammes toutes prêtes à les réduire en cendres, et qui tient en sa main le cœur et la langue des rois et des juges, détourna par sa bonté toute-puissante de dessus nos têtes, ce tourbillon de feu, qui était sur le point de nous envelopper ; et il accorda cette faveur à nos prières ferventes et redoublées. Le bûcher qui avait été allumé pour nous fut aussitôt éteint ; Dieu versa dessus une rosée miraculeuse qui en amortit toute l'ardeur ; et la main même qui retira autrefois de la fournaise de Babylone les trois jeunes Israélites, nous préserva de celle de Carthage.

Le gouverneur ayant donc changé de résolution, et révoqué la sentence par un mouvement qui lui était inconnu, mais qui lui était envoyé de la part de Dieu, notre puissant Protecteur, nous fûmes remis en prison. Ce lieu n'eut pour nous rien d'affreux. Son obscurité fit en un instant place à une lumière toute céleste. Un rayon du Saint-Esprit perça cette noire demeure, en chassa la nuit, et fit naître le jour et la clarté du sein des ténèbres.

Or notre Frère Rénus, qui avait été arrêté avec nous, vit durant son sommeil plusieurs des prisonniers, qui semblaient prendre le chemin du Ciel à la faveur d'un flambeau qu'on portait devant chacun d'eux ; mais il y en avait d'autres qui demeureraient faute de flambeau. Il nous reconnut tous cinq dans cette vision, et nous assura que nous étions du nombre de ceux qui marchaient avec des flambeaux. Cela nous réjouit beaucoup, et nous fit comprendre que nous marchions avec Jésus-Christ ¹, le flambeau qui éclaire nos pas.

Nous ne pensions donc qu'à passer joyeusement le jour qui succéda à cette nuit, lorsque sur le soir nous fûmes inopinément enlevés par les soldats de l'intendant de la province, qui exerçait par commission la charge de proconsul, Galerius Maxime qui l'était, étant mort depuis peu ; et nous fûmes conduits au palais pour être interrogés. O jour heureux ! ô que les chaînes dont on nous chargea nous parurent légères ! qu'elles nous parurent honorables, et mille fois plus précieuses que l'or et les pierreries !

Pendant les soldats incertains du lieu où le président ² devait nous entendre, nous traînaient de salle en salle, et d'appartement en appartement, jusqu'à ce qu'enfin on nous fit rester dans la petite chambre d'audience de l'intendant. Il s'y rendit au bout de quelque temps. Il nous fit plusieurs questions, qu'il entremêla de menaces et de promesses. Nos réponses furent modestes, mais fermes, généreuses et chrétiennes. Enfin nous sortîmes de là triomphants et vainqueurs du démon, qui se retira avec ses artifices, confus et convert de honte. On nous renvoya en prison, où nous nous préparâmes à de nouveaux combats. Le plus rude que nous eûmes à essuyer, fut contre la faim et la soif, qui pensèrent nous faire périr, par la dureté impitoyable du trésorier Solon, qui nous refusait un peu d'eau, après qu'on nous avait fait travailler tout le jour.

Mais Dieu voulut nous consoler lui-même dans cette extrême

¹ *Psalm. CXVIII.*

² Ce nom était commun à tous les magistrats, qui étaient envoyés pour gouverner les provinces, soit qu'ils fussent proconsuls, lieutenants de l'empereur, etc.

misère, où la cruauté d'un homme nous avait réduits. Car il envoya cette vision au prêtre Victorie, l'un des prisonniers, et qui souffrit le martyre peu de jours après l'avoir eue. « J'ai vu cette nuit, nous dit-il, un jeune enfant, beau comme le jour, entrer dans la prison. Il est venu à moi, et m'invitant avec un air charmant à le suivre, il m'a mené à toutes les portes, comme s'il eût voulu me mettre en liberté, mais elles se sont trouvées toutes fermées. Ce qui a obligé ce divin Enfant à me dire : Ne vous impatiencez point, vous aurez encore quelques jours à souffrir, mais ayez confiance en mon pouvoir, je ne vous abandonnerai point, je serai toujours avec vous. Allez, assurez-en de ma part vos compagnons, dites-leur ces paroles : L'esprit se prépare à se joindre à son Dieu ; et l'âme dégagée dans peu des liens de son corps, ira bientôt prendre sa place dans le Paradis. J'ai pris la liberté, poursuivit Victorie, de lui demander en quel endroit du monde le Paradis était placé. Et il m'a répondu : Il est hors du monde. — Faites-moi la faveur de me le montrer, ai-je continué ; mais cet adorable Enfant m'a répondu en souriant : Et où serait le mérite de la foi ? Et comme je le priais de me donner un signe, qui obligeât mes compagnons à croire à mes paroles, lorsque je leur parlerais de sa part : Je vous donne, m'a-t-il dit, le signe de Jacob ¹. » Victorie nous ayant donc rapporté ce songe mystérieux, nous ne pensâmes plus qu'à nous réjouir, et à mettre toute notre espérance en Celui qui a dit : Invoquez-moi au jour de votre affliction ², et je vous délivrerai et vous me glorifierez.

Ce secours ne se fit pas longtemps attendre, et dès la nuit même nous en eûmes une nouvelle assurance par une vision qui fut envoyée à notre sœur Quartilosie, qui était prisonnière avec nous. Il n'y avait que trois jours que son mari et son fils avaient souffert la mort pour Jésus-Christ, et elle-même les suivit peu de jours après. Elle nous vint donc faire le récit de ce qu'elle avait vu durant son sommeil. « J'ai vu, nous dit-elle, arriver ici mon fils, celui que vous avez eu parmi vous, et qui a eu le bonheur de mourir pour la foi. Il s'est assis sur le bord du puits qui est

¹ L'échelle mystérieuse.

² *Psalm.* XL, 16.

au milieu du préau, et il m'a dit : Dieu a vu mes souffrances, et il en a eu compassion. Là-dessus est arrivé un jeune homme parfaitement bien fait, qui tenait en ses mains deux flacons, l'un d'eau et l'autre de lait. Il nous en a donné à boire à tous, sans que pour cela les flacons parussent moins pleins. Cependant la fenêtre de la chambre où nous sommes est venue tout-à-coup à s'ouvrir, et nous a laissé voir le Ciel tout à notre aise. Ensuite le beau jeune homme a mis sur les rebords de cette fenêtre les deux flacons. Et après nous avoir dit : Votre soif est maintenant apaisée, et il reste encore du lait et de l'eau dans les fioles, vous en recevrez dans peu une troisième ; il a disparu. » Voilà ce que nous rapporta Quartilosie.

Le lendemain comme nous attendions que l'impitoyable Solon nous fit donner, non de quoi apaiser entièrement notre soif et notre faim, mais seulement de quoi nous empêcher de mourir, car de tout le jour précédent nous n'avions ni bu ni mangé ; le Seigneur se souvint de nous, et nous envoya de quoi satisfaire nos besoins les plus pressants, et nos plus ardents désirs, je veux dire du pain, de l'eau et le martyre. Ce fut par le ministère d'Herennianus sous-diacre, et du catéchumène Januarius, que le charitable Lucien, notre frère, nous fit tenir quelques rafraîchissements ; et c'est ce qui nous avait été signifié par ces deux flacons. Cela nous remit un peu ; nos malades se rétablirent, nous oubliâmes bientôt nos fatigues passées, et nous nous mîmes à offrir des louanges, des actions de grâces, et mille cantiques de bénédictions, à Celui qui nous avait regardés en pitié du haut de sa gloire.

Il faut maintenant, mes très-chers Frères, que je vous fasse le récit de quelques particularités qui vous feront connaître à quel point nous nous aimons les uns les autres. Je ne prétends pas par là vous donner une instruction, ni m'ériger en maître des mœurs ; je ne veux que vous faire un simple récit, et je ne suis qu'historien. Nous n'avons donc tous qu'un même esprit qui nous unit, et dans la prière, et dans les entretiens, et dans la conduite de la vie. Vous le savez, mes très-chers Frères, rien n'est si beau que cette union produite par la charité ; rien de plus doux que ces liens,

dont l'amour lie et enchaîne ensemble les cœurs. Ce sont ces aimables liens dont la seule vue met le démon en fuite ; ces liens si agréables à Dieu, que tous ceux qui sont assez heureux pour les porter, obtiennent de lui tout ce qu'ils lui demandent, suivant cette parole si consolante de Jésus-Christ ¹ : Si deux personnes s'unissent sur la terre pour demander quelque chose à mon Père, ils l'obtiendront infailliblement de sa bonté. Et peut-on après tout, prétendre au royaume du Ciel, si l'on n'entretient la paix avec les Frères ? Bienheureux sont les pacifiques, car ils seront appelés les enfants de Dieu, dit Notre-Seigneur Jésus-Christ ² ; et après lui, son Apôtre expliquant ces paroles, ajoute : Si nous sommes les enfants de Dieu, nous sommes par conséquent ses héritiers, et les cohéritiers de Jésus-Christ ; mais à condition que nous aurons une compassion mutuelle les uns des autres. Suivons ce raisonnement. Pour être héritier, il faut être fils ; mais pour être fils, il faut être pacifique : on ne peut donc prétendre à l'héritage du Père céleste, si l'on ne conserve avec ses Frères la paix et l'union que le Père céleste a établie entre ses enfants.

Reprenons maintenant notre récit. Montan ayant eu quelques paroles avec Julien, à l'occasion d'une certaine femme, qui n'étant pas encore de notre communion, s'était, je ne sais comment, mêlée parmi nous ; et Julien ayant été un peu poussé par Montan, ils gardaient l'un pour l'autre un froid, qui était comme une semence de discorde. Le Ciel eut pitié de tous les deux ; et pour les obliger à se réunir, il envoya un songe à Montan, qu'il nous raconta en ces termes.

« Il m'a semblé qu'un centenier et des soldats s'étaient jetés sur nous, et qu'après nous avoir fait passer par une grande rue, ils nous ont conduits dans un champ, où nous avons rencontré Cyprien et Lucius. Nous nous sommes ensuite trouvés dans un lieu, dont les murailles, la voûte et le pavé étaient d'albâtre ; nos habits sont devenus plus blancs que la neige ; et ce qui nous a semblé de plus merveilleux, c'est que notre poitrine était si transparente, que les yeux pouvaient facilement voir au travers ce

¹ *Matth.*, XVIII. — ² *Matth.*, v ; *Rom.*, III.

qu'il y avait de plus caché dans le cœur. J'ai été effrayé, je vous l'avoue, continua Montan, en voyant dans le mien un grand **amas** d'ordures ; et l'émotion que cette vue m'a causée, m'a réveillé en cet endroit de mon songe. Rempli des idées qu'il avait **forte-**ment imprimées dans mon imagination, j'ai rencontré **Lucien** auquel j'en ai fait part. Et après y avoir fait tous deux une sérieuse réflexion, je suis demeuré persuadé que ces ordures que j'ai **aper-**çues dans mon cœur, ne sont autre chose, que ce froid et cette indifférence que le petit différend que j'ai eu avec Julien, y a fait naître, et dont j'ai négligé jusqu'ici d'arrêter le cours, en me **raccommodant** sincèrement avec lui. » Voilà ce que nous **raconta** Montan. C'est pourquoi, mes très-chers Frères, conservons soigneusement la paix, l'union, la concorde ; soyons ici-bas ce que nous devons être éternellement là-haut, un même cœur, un même esprit, une même volonté. Je vous la souhaite, cette bienheureuse paix, et la gloire qui en est la récompense.

Ce qui suit a été ajouté par un chrétien, témoin oculaire des faits qu'il va rapporter.

C'est ainsi que finit la relation que Flavien écrivit dans la prison en son nom, et au nom de ses compagnons. Mais comme leur extrême modestie leur a fait supprimer plusieurs particularités, qui ne sont pas moins édifiantes pour les fidèles, que glorieuses à Jésus-Christ, et que d'ailleurs cette relation serait imparfaite, si la mort précieuse de ces saints Martyrs ne s'y trouvait pas, nous avons cru devoir ajouter ce qui manquait à ce récit, et ce qui peut le rendre complet. Et nous l'avons entrepris d'autant plus volontiers, qu'en satisfaisant à notre dévotion, et à celle des lecteurs, nous accomplissons les dernières volontés d'un ami, d'un illustre Martyr de Jésus-Christ, de Flavien même, qui, avant de mourir, nous chargea de ce soin.

Il y avait déjà plusieurs mois qu'on les tenait prisonniers, et la faim et la soif, jointes aux inconvénients de la prison, les avaient réduits au plus déplorable état qu'on puisse s'imaginer, lorsque le président les fit citer de nouveau devant son tribunal. Tous déclarèrent hautement qu'ils persistaient dans leur première confession ; Flavien ajouta qu'il était diacre ; mais ses

amis écoutant plutôt la voix de la chair et du sang que celle de l'esprit et de la foi ¹, soutinrent qu'il ne l'était pas, quoique lui-même protestât au contraire qu'il avait l'honneur de l'être. Sur quoi le président rendit une sentence, par laquelle Montan, Lucius, Julien et Victorie, étaient condamnés à mourir. Flavien se désespérait de n'y être pas compris, et il ne pouvait le pardonner à ses infidèles amis. Toutefois, comme il avait une piété sage et éclairée, il se soumit humblement à la volonté de Dieu, étant fortement persuadé que rien n'arrive que par ses ordres, et que les hommes n'agissent que conformément à ses décrets adorables. Mais nous laisserons Flavien pour quelque temps, et nous retournerons à ses compagnons.

On les conduisait cependant au lieu où ils devaient être immolés; il s'y fit un concours prodigieux de peuple. Les Gentils et les fidèles y accouraient à l'envi. Ceux-ci, quoique toujours empressés à rendre aux Martyrs dans ces derniers moments tous les devoirs de la charité chrétienne, semblaient toutefois en cette occasion avoir redoublé leur zèle et leurs bons offices envers ces saints Confesseurs, qui de leur côté marquaient par la joie qui était répandue sur leur visage, et qui brillait dans leurs yeux, qu'ils étaient sûrs d'arriver dans peu à un bonheur éternel. Mais ils ne se contentèrent pas de donner ces témoignages muets du contentement qu'ils ressentaient d'aller mourir pour Jésus-Christ, ils y joignirent la parole, et ils faisaient au peuple, en marchant, de fortes et de pathétiques exhortations. Lucius, l'un des Martyrs, était un jeune homme d'une modestie et d'une douceur charmante; le long séjour de la prison l'avait extrêmement affaibli; et comme il craignait d'être étouffé par la foule qui l'entourait, et qui le pressait extraordinairement, et d'être privé par là de la gloire de verser son sang pour la Foi, il avait pris les devants avec un petit nombre de Frères. Il leur disait les choses du monde les plus touchantes; et comme ils le conjuraient de se souvenir

¹ C'est que l'édit de Valérien portait la peine de mort contre tous les clercs, et était beaucoup plus favorable à ceux qui n'étaient pas dans les Ordres. (*Epist. Cyp.*, LXXXII.)

d'eux, lorsqu'il serait avec Jésus-Christ : C'est moi, leur dit-il, mes chers Frères, qui ai besoin de vos prières, ne me les refusez pas. Quelle humilité pour un Martyr, qui dans le moment même qu'il donne sa vie pour les intérêts de son Dieu, n'ose promettre son intercession auprès de ce même Dieu, pour la gloire duquel il se laisse immoler ! D'autre part Julien et Victorie recommandaient sur toutes choses aux Frères de conserver la paix entr'eux, et d'avoir un soin particulier des clercs qui avaient souffert dans la prison, la faim, la soif, et cette longue suite de misères dont on a parlé.

Montan, d'un tempérament fort et robuste, et d'un esprit ferme et solide, avait toujours fait profession, même avant son martyre, de dire la vérité en toutes rencontres, sans avoir d'égards, ni au rang, ni à la dignité. Mais alors son zèle croissant à mesure qu'il approchait de la mort, il éleva sa voix, et d'un ton prophétique, il allait disant au peuple qui l'entourait : Tout homme qui sacrifiera aux faux dieux sera exterminé ; c'est une impiété horrible d'abandonner le culte du vrai Dieu pour celui des démons. Il redisait sans cesse les mêmes paroles. Il attaquait aussi l'orgueil opiniâtre des hérétiques : « Ouvrez les yeux, leur criait-il, et par cette multitude de Martyrs que l'Eglise catholique enfante chaque jour, reconnaissez quelle est la véritable : quittez donc le schisme et l'erreur, et retournez à elle. » Ensuite il réprimait le trop grand empressement que témoignaient ceux qui étaient tombés, pour rentrer dans la communion des fidèles, dont leur chute les avait séparés. Il en remettait même quelques-uns au jugement de Jésus-Christ, et il obligeait du moins les autres à accomplir la pénitence entière qui leur était prescrite par les lois de l'Eglise. A l'égard de ceux qui avaient toujours persévéré dans la vraie Foi, il les exhortait à demeurer fidèles, et à conserver soigneusement ce précieux dépôt : « Soyez fermes, mes Frères, dans notre sainte religion, leur disait-il ; que l'exemple de ceux qui ont été assez malheureux pour l'abandonner, ait sur vous moins de force pour vous pervertir, que le nôtre pour vous fortifier. » Il s'adressait aussi aux Vierges consacrées à Dieu, et en leur représentant la sainteté de leur état, il leur en faisait

comprendre la fragilité. « Qu'il faut peu de chose, ajoutait-il, pour en ternir la beauté et le lustre ! » Enfin il recommandait aux laïcs la soumission aux lois de l'Église, et le respect envers les supérieurs ecclésiastiques ; et il conjurait en même temps ces derniers de n'agir que par un même esprit, de suivre la même règle, d'avoir une conduite uniforme ; et il les assurait que rien n'était plus agréable au Seigneur, qu'une parfaite concorde entre les ministres de ses Autels.

Comme le bourreau était sur le point de lui séparer la tête du corps, et que le glaive était déjà levé, le saint Martyr portant les yeux et les mains vers le ciel, fit cette prière, qu'il prononça d'une voix forte et claire, en sorte que non-seulement les Frères qui étaient proches de lui, mais aussi plusieurs païens qui en étaient éloignés, l'entendirent distinctement : « Seigneur, faites que Flavien, qui seul de nous reste ici-bas par une faveur qu'il n'a pas recherchée, se réunisse à nous dans trois jours. » Et pour faire connaître en même temps qu'il était sûr que sa prière lui avait été accordée, il déchira en deux le linge dont il avait les yeux bandés ; il en garda un morceau pour lui, et il ordonna qu'on réservât l'autre pour Flavien. Il voulut aussi que dans l'endroit où ils devaient être enterrés, on laissât au milieu d'eux une place vide pour y mettre Flavien, afin qu'ils ne fussent pas même séparés après leur mort. La chose arriva ainsi ; car le troisième jour après que Montan et ses compagnons eurent enduré le martyre, Flavien en reçut la couronne de la manière que nous allons rapporter.

Après que par cette puissante intercession du peuple, gagné par les amis de Flavien, malgré Flavien même, on lui eut fait reprendre le chemin de la prison, il n'en fut ni moins ferme dans sa foi, ni moins résolu à mourir. Sa grande âme ne se sentit point affaiblie par ce retardement : et quoiqu'il vît que l'heureux moment de son martyre semblait s'éloigner de lui toutes les fois qu'il s'en croyait le plus proche, sa constance invincible lui faisait regarder tous ces obstacles, comme des obstacles passagers, qui pouvaient bien retarder son bonheur, mais non l'en priver pour toujours. Sa mère était à ses côtés ; elle l'avait accompagné

de la prison au palais, et elle le conduisait du palais à la prison : vraie fille d'Abraham, qui bien qu'elle sentit son cœur déchiré par le douloureux sacrifice qu'elle faisait à Dieu de ce cher fils, ne laissait pas de le lui faire avec une volonté pleine, et une parfaite résignation. O mère vraiment chrétienne ! mère digne de l'admiration de tous les siècles ; mère comparable à celle des Machabées ! si vous n'avez pas sept fils à offrir à Dieu, comme cette ancienne héroïne, vous réunissez en un seul, tout l'amour qu'elle partageait en sept. Ce cher fils, de son côté, donnait mille louanges à cette grandeur de courage. « Vous savez, ma mère, lui disait-il, tout ce que j'ai fait pour obtenir la gloire du martyr : combien de fois me suis-je vu chargé de fers, prêt à être conduit à la mort ; et combien de fois ai-je eu le déplaisir de la voir tromper mon attente ! Si donc ce que je souhaite depuis si longtemps avec tant d'ardeur, arrive enfin selon mes souhaits, ô ma mère, quelle joie pour moi, quelle gloire pour vous ! »

Lorsqu'on fut arrivé à la porte de la prison, on attendit longtemps qu'elle fût ouverte, soit que les guichetiers fussent occupés ailleurs, soit qu'on ne pût trouver les clefs, ou plutôt que quelque Ange empêchât qu'on ne l'ouvrit, indigné de voir un Saint, qui devait dans peu être reçu en la compagnie des Esprits bienheureux, être confondu avec des scélérats et des hommes infâmes : et que celui-là fût contraint de demeurer dans un cachot à qui la Providence préparait un riche palais dans le ciel. Quelles furent durant les deux jours suivants, les pensées du saint Martyr ? Quelle espérance flatteuse ne charmaient point ses peines ? La prière que Montan avait faite pour lui en mourant, et le désir ardent qu'il ressentait de rejoindre cet ami, lui faisaient attendre le troisième jour avec quelque sorte d'impatience. Il parut enfin ce jour fortuné, et Flavien le regarda, non comme celui où il devait perdre la vie, mais plutôt comme celui de sa résurrection et de son triomphe. Les gentils qui avaient entendu les dernières paroles de Montan étaient, de leur côté, dans une attente inquiète de ce qu'elles devaient produire.

Lorsqu'on sut qu'il y avait ordre du gouverneur de le mener au palais, on y accourut de toutes parts ; chrétiens, juifs, païens.

Cependant le Saint quittait la prison pour n'y plus retourner. La joie était universelle parmi les fidèles : mais qui pourra exprimer celle que ressentait Flavien ? Il ne doutait plus que cette fois-là le président ne rendit enfin une sentence telle qu'il la souhaitait. La prière que son ami ¹ avait faite en sa faveur, lui en répondait en quelque sorte, et il comptait beaucoup sur sa foi et sur sa constance, qui ne manquait pas d'irriter le Juge et de lui arracher malgré lui cette condamnation. C'est ce qu'il ne faisait aucune difficulté de promettre aux Frères qui arrivaient à tout moment auprès de lui, ou qui se trouvaient sur son chemin. O confiance surprenante, ô foi inconcevable ! Il entra au palais dans ces sentiments, et il se reposa quelque temps dans la salle des gardes du gouverneur, en attendant qu'on l'introduisît.

Nous nous tenions ² le plus près de lui que nous pouvions, lui rendant tout l'honneur qui est dû à un Martyr de Jésus-Christ, et tous les services que la charité pouvait exiger de nous. Parmi ses disciples il s'en trouva quelques-uns, qui par un amour aveugle pour leur maître, et qui était bien plus selon la chair que selon l'esprit, lui conseillaient de sacrifier. Ils lui représentaient qu'il ne devait pas se laisser si fort entêter de la vie future, qu'il négligeât de conserver la vie présente : que la mort qu'il avait devant les yeux était certaine ; et que cette seconde mort qu'il appréhendait, n'avait peut-être pas le même degré de certitude. En tout cas, qu'après avoir sacrifié, il en userait comme il jugerait à propos, et qu'il lui serait toujours libre de confesser Jésus-Christ et de satisfaire le désir qu'il avait de mourir pour lui. Les amis qu'il avait parmi les païens entraient fort dans ces considérations, et ils appelaient fureur et désespoir, de mépriser la vie et de ne pas craindre la mort. Mais le Martyr après avoir remercié ces dangereux amis, dont il voulut bien excuser le pernicieux conseil par le motif qui le leur faisait donner, crut qu'il devait aussi en même temps publier ses sentiments touchant la Divinité et la vraie religion. Il dit donc avec sa force ordinaire, qu'il fal-

¹ Saint Montan. — ² L'auteur de cette Relation.

lait mourir mille fois plus tôt que d'adorer des pierres ; qu'il n'y avait qu'un Dieu qui avait fait toutes choses, et qui devait seul être adoré ; que nous vivons encore après notre mort ; que l'âme n'y est point sujette ; que la mort est la victoire de l'homme, et non sa défaite ; et qu'enfin il y a que la religion chrétienne qui puisse conduire à la connaissance de la vérité.

Ces personnes voyant que leurs conseils avaient eu un succès si peu conforme à leur intention, et que le Saint, bien loin de s'être laissé persuader, les avait eux-mêmes confondus, eurent recours à un moyen bien cruel, mais qu'ils crurent produire son effet. Ce fut de demander qu'on le tourmentât, dans la pensée que les tourments auraient plus de pouvoir sur lui que leurs raisons. Le juge l'ayant donc fait mettre sur le chevalet, lui reprocha encore qu'il était un imposteur, qu'il se disait diacre, quoiqu'il ne le fût pas. Et sur ce que Flavien assurait qu'il l'était, un centenier présenta au président un papier qu'il disait lui avoir été mis entre les mains. C'était une déclaration signée de plusieurs citoyens, qui déposaient que Flavien n'avait jamais été diacre. A la lecture qu'on en fit, le peuple s'écria : « Flavien est un fourbe. » Ce qui obligea le président de le presser sur cet article. « Avouez maintenant la vérité, lui dit-il, vous avez dit un mensonge, lorsque vous avez voulu passer pour diacre. » Flavien répondit : « Qu'est-ce qu'un mensonge ? » A cette réponse le peuple perdant patience, demanda qu'on redoublât la torture, mais Dieu ne le permit pas ; il épargna ce supplice à son serviteur, et le Juge se contenta de le condamner à mort, sans le faire passer par les tourments.

Flavien ayant, par cette sentence, une assurance si positive de sa mort, ne pouvait plus contenir sa joie ; elle se répandait dans toutes ses paroles, et sa conversation ne fut jamais plus agréable ni plus vive. Ce fut pour lors, qu'il me chargea d'écrire toutes les particularités de son martyre : et il voulut même que j'y ajoutasse quelques visions dont le ciel l'avait favorisé, et qu'il me raconta en ces termes : « Le bienheureux Cyprien notre évêque, me dit-il, venait de donner sa vie pour la foi, lorsque je fus transporté en esprit dans un lieu où je le trouvai. Je lui demandai si

l'on souffrait beaucoup à avoir la tête tranchée. Je m'informais de cela, parce que je me disposais aussi au martyre. Il me répondit : Quand l'âme est toute occupée des choses du ciel, le corps ne souffre rien, c'est comme si l'on avait un corps emprunté. O paroles admirables d'un Martyr qui encourage à la mort un autre Martyr ! Ensuite, continua Flavien, on amena plusieurs de mes confrères qui souffrirent tous la mort après notre bienheureux évêque. Cependant comme je voyais que la nuit s'approchait, je m'affligeais beaucoup de ce que je ne recevrais pas la même grâce qu'eux. J'étais occupé de cette pensée, qui faisait même couler quelques larmes de mes yeux, lorsqu'un homme, dont l'abord plein de douceur et de majesté consolait tout ensemble, et inspirait le respect, s'étant approché de moi, me demanda le sujet de ma tristesse. Lui ayant fait confidence de ma peine : Cessez de vous affliger, me dit-il, vous êtes déjà confesseur pour la seconde fois, vous serez enfin martyr pour la troisième.

« J'ai encore eu une autre vision, qu'il faut que je vous découvre, poursuivit Flavien. Il n'y avait pas longtemps que l'évêque Successus et Paul avaient enduré le martyre, lorsque je vis un jour Successus entrer dans ma chambre. J'eus d'abord quelque peine à le reconnaître, tant la gloire dont il était tout environné avait répandu de lumière et d'éclat dans ses yeux. Il me dit : Mon frère Flavien, je suis envoyé ici pour vous avertir que vous devez dans peu souffrir pour Jésus-Christ ; après quoi il disparut. Et deux soldats arrivèrent dans le moment, qui avaient ordre de me conduire devant le gouverneur. Vous savez le reste. »

Rien ne fut plus pompeux que la marche du Saint depuis le palais jusqu'au lieu de l'exécution ; jamais Martyr ne reçut plus d'honneur. Jamais on ne vit tant de prêtres du Seigneur accompagner un diacre, dont même ils faisaient gloire de se dire les disciples. Cela ressemblait plutôt au triomphe d'un conquérant qu'à la conduite d'un homme condamné à mourir : comme si l'on eût déjà respecté en lui la dignité de roi, dont il allait dans peu être revêtu dans le ciel, où Jésus-Christ l'attendait pour l'associer à son royaume. Le ciel lui-même se joignait à la terre pour rendre cette marche plus solennelle ; il envoya une pluie douce

qui tombait en manière de rosée, sur ceux qui formaient ce dévot cortège, mais qui servit à plus d'une fin ; car elle écarta les païens qu'une maligne curiosité avait mêlés parmi les fidèles. Elle donna lieu à ceux-ci de s'entre-donner le baiser de paix, loin de ces témoins importuns et profanes ; et elle rendit en quelque sorte le martyre du Saint semblable à la Passion du Sauveur, où l'on vit le sang adorable de cette divine Victime mêlé avec l'eau qui sortit de son côté.

Le Martyr étant enfin arrivé à l'endroit où il devait recevoir la couronne, il monta sur une petite éminence, d'où après avoir imposé silence de la main, il parla aux frères en ces termes : « Vous aurez, mes chers Frères, la paix avec nous ¹ tant que vous la conserverez entre vous, et que vous prendrez soin de la conserver dans l'Église. Et ne pensez pas que ce soit peu de chose, puisque ce fut la seule et la dernière que Jésus-Christ Notre-Seigneur, prêt à consommer son sacrifice sur la Croix, recommanda à ses disciples. Aimez-vous, leur dit-il, les uns les autres comme je vous ai aimés. Voilà le dernier précepte que je vous donne ; voilà le dernier ordre que vous recevrez de moi. » Ensuite le saint Martyr ayant désigné Lucien, prêtre d'un mérite singulier, pour succéder à saint Cyprien, et ayant conjuré les Frères de l'élire pour leur évêque, il descendit de ce lieu élevé, et s'étant fait bander les yeux avec le linge que Montan lui avait laissé en mourant pour cet usage, il pria quelque temps. Enfin il reçut le coup qui termina sa prière et sa vie.

(DROUET DE MAUPERTUY.)

SAINTE QUARTILOSIE,

MARTYRE.

En même temps que les autres Martyrs de Carthage honorés en ce jour, les fidèles vénèrent sainte Quartilosie ou Tarquilose, qui fut arrêtée comme chrétienne avec son mari et son fils, mais on les sépara pour les affaiblir. On mit le père dans une prison, la mère dans une autre et le fils dans une troisième. Le père et

¹ C'est-à-dire l'union ou la communion avec l'Église du Ciel.

le fils furent martyrisés d'abord ; et on retarda un peu le jour de la mère, qui se trouvait seule dans ce monde ; on comptait la vaincre ainsi.

Mais trois jours après le supplice de son époux et de son fils, elle eut une vision, qui l'eût soutenue si elle avait chancelé. Son fils lui apparut dans la lumière, et lui montrant le ciel ouvert, il lui dit : « Dieu voit vos souffrances, ma mère, et il en a compassion. »

Peu après cette vision, Quartilosie fut martyrisée et alla rejoindre son époux et son fils dans la gloire des cieux.

. SAINTE ROMAINE DE TODI,

VIERGE.

Sainte Romaine était fille du préfet de Rome Calphurnius, qui voulait lui donner pour époux un jeune homme de famille patricienne. C'était au commencement du IV^e siècle. Il lui annonça ce projet lorsqu'elle était dans sa dixième année ; il ne savait pas que sa fille était devenue chrétienne et qu'elle menait la vie des catéchumènes en secret.

Dès qu'elle comprit ce que lui préparait son père, quoiqu'elle n'eût que dix ans, elle s'échappa, et sa famille ne la revit plus. Elle s'était réfugiée dans les montagnes qui avoisinent Todi, et s'était fait une demeure dans une caverne où elle voulait mener la vie des anachorètes.

Au bout de quelques mois, lorsqu'elle présuma qu'on ne la rechercherait plus, elle gagna le mont Soracte, où s'était retiré saint Sylvestre, qui la baptisa. Après quoi elle regagna sa caverne et vécut de la vie la plus austère. Quelques bûcherons lui apportaient du pain et admiraient sa sainteté. On rapporte qu'ils obtinrent d'elle des guérisons et des miracles. Elle mourut très-jeune encore, le 23 février de l'an 324 ; et Dieu honora sa dépouille mortelle de plusieurs grâces. Ses reliques sont vénérées à Todi.

SAINTE DÉMÉTRIADE,

VIERGE.

Démétriaade sortait de la race patricienne des *Anicius*, qui a donné au monde beaucoup d'illustrations, Justinien, Boèce, saint Benoit et sainte Scolastique. Sa mère, Julienne, était fille de sainte Probe, louée pour sa vertu éminente par saint Jérôme, saint Augustin et saint Chrysostôme. Imitant sa mère et son aieule, cette jeune enfant marcha de bonne heure et avança rapidement dans les voies de la perfection. Elle s'étudia particulièrement à se conserver un cœur bien pur, et à puiser des forces dans la prière et les pratiques de la piété, d'où jaillirent pour son âme des lumières et des grâces puissantes, qui lui firent comprendre la vanité, le néant des choses périssables.

Dégoutée de toute ambition sur la terre, la pieuse Vierge aspirait à se dépouiller des habits de soie, des ornements d'or et de pierres précieuses, apanage de sa haute condition, pour se revêtir des livrées d'une humble modestie et vivre d'une vie austère et cachée. Son entourage de personnes destinées à son service lui était à charge : elle eût préféré des sœurs ou des compagnes ; le luxe de sa maison la gênait ; elle eût mieux aimé la cellule d'une pauvre religieuse ; la délicatesse des mets de sa table lui faisait souhaiter des aliments plus grossiers et plus simples. Élevant sans cesse en haut ses pensées et ses vœux, Démétriaade se sentait de jour en jour plus enflammée du désir de se consacrer entièrement à Dieu sous les lys de la virginité.

La prise de Rome par Alaric, roi des Visigoths, avait forcé la jeune Vierge à fuir et à s'éloigner de Rome. On peut imaginer ce que ces épouvantables catastrophes de la chute de l'empire d'Occident, ces ruines accumulées sur des ruines, devaient faire sur des âmes préparées comme la sienne. Oh ! comme ces paroles de l'Esprit-Saint : « Vanité des vanités ; tout est vanité, hormis de servir Dieu ! » devaient retentir profondément en elles. Aussi la pieuse Démétriaade, fuyant Rome pour n'être point ensevelie sous ses décombres, se pénétra-t-elle plus intimement encore de l'unique désir de se donner entièrement au Seigneur, en mépri-

sant la terre et tout ce qui est de la terre, pour ne s'occuper plus absolument que des choses du ciel.

Sa famille néanmoins — tant il est difficile d'arracher le cœur de l'homme aux idées terrestres ! — songeait à lui choisir un parti convenable à son rang, à lui chercher un appui pour l'aider à traverser un monde si rempli de dangers et de périls de toute sorte, surtout en ces crises redoutables. Démétriade en fut profondément affligée ; son parti était pris dans le secret de son âme. Toutefois, craignant de contrister ses parents, en de si graves conjonctures, elle n'osait s'en ouvrir franchement avec eux. Elle appela donc le Seigneur à son secours. Se renfermant dans son oratoire, méditant avec larmes et d'abondantes prières sur les misères du monde, sur l'excellence, les avantages et le mérite de la virginité, elle sentit grandir son courage et se fortifier sa dernière résolution.

« Quoi, se dit-elle alors, je tremble devant une parole qu'il me faut dire, et à ma mère ? Et que répondrai-je donc aux persécuteurs de ma foi, s'il me faut paraître devant eux ? Où est en moi le courage des vierges chrétiennes, la force des Martyrs ? » Et résolument elle alla se jeter aux genoux de sa grand'mère, en lui criant : « Mère, bonne mère, venez à mon aide. Un époux terrestre n'est pas ce qu'il me faut ; j'ai engagé mon cœur à l'Époux céleste. » Probe, la pieuse veuve, sentit, à ces paroles, un tré-saillement de joie en son âme, et couvrit sa petite-fille de ses baisers. Survenant au moment même, Julienne apprit de sa mère le secret qui venait de s'échapper du cœur de son enfant, et son âme aussi en ressentit une joie intime : elle allait voir sa fille acquérir une couronne qu'elle-même avait désirée en vain ! Et l'aieule et la mère, pressant dans leurs bras cette chère enfant, lui montrèrent combien ses désirs leur étaient agréables, l'assurant d'une entière liberté dans l'accomplissement de ses vœux. On rompit donc du mieux possible les avances déjà faites, et Démétriade ne songea plus qu'à se consacrer au Seigneur.

Quittant ses habits de luxe, ses ornements de patricienne, pour revêtir la modeste et pauvre livrée de Jésus et de Marie, la jeune Vierge s'adonna uniquement à la piété, à la mortification de la

chair et des sens, et aux œuvres de la charité, si nécessaires en ces temps calamiteux où les riches de la veille devenaient si souvent et si rapidement les pauvres du lendemain. Elle persévéra toute sa vie, avec une constance admirable, et un profit toujours grandissant pour son âme, dans l'exercice de toutes les vertus chrétiennes, et alla enfin recevoir au ciel la récompense de son abnégation, et de son tendre amour pour son Dieu, le 24 février de l'an 425.

(CHAPLA.)

LE BIENHEUREUX CÆLIUS SEDULIUS.

On ne connaît que sous le nom de Cælius Sedulius, un saint Écossais qui, prêtre et poète, mena une vie exemplaire. Il était l'élève de saint Hildebert, alors archevêque des Scots, qui commençaient à recevoir la foi chrétienne.

C'était vers le milieu du v^e siècle.

Ayant quitté sa patrie, il passa dans la Bretagne, puis dans les Gaules, et de là en Italie où il voulait voir la Ville Sainte et recevoir la bénédiction du Souverain Pontife. Ensuite, il vint en Espagne et s'y fixa. Il prêcha à Tolède et fit des conversions. Dévoué de cœur à la très-sainte Vierge, il la chanta souvent. Le début de l'introit de l'office ordinaire de Notre-Dame :

Salve sancta Parens, enixa puerpera Regem,

est de lui. Il a laissé plusieurs ouvrages précieux ; l'un, entre autres, sous le titre de *l'ascale carmen*, est un poème qui reproduit merveilleusement la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

En tout il se montrait poète en même temps que pieux et ardent chrétien. On ne sait pas la date de sa mort, mais les Espagnols le fêtent le 24 février.

SAINT RORICE OU RURICE,

ÉVÊQUE DE LIMOGES.

Saint Rorice (*Ruricius*), de l'illustre famille des Anicia, vivait au v^e siècle, et avait beaucoup d'amis, qui admiraient ses vertus, tels que saint Césaire d'Arles, saint Fauste de Riez, saint Sidonius Apollinaris. Sidonius lui fit épouser une fille de grande fa-

mille qui s'appelait Ibérie. Ibérie, qui eût voulu vivre de la vie des vierges, dut céder aux instances de sa famille. Rorice la consola en lui promettant sa liberté. Le mariage se fit donc, et Sido-nius Apollinaris, pour le festin de ces noces, leur fit un épitha-lame que l'on a conservé. Peu de jours après Rorice fut élevé par les suffrages universels sur le siège épiscopal de Limoges. Ibérie se rangea aussitôt parmi les vierges consacrées à Dieu. Elle vécut assez longtemps, et son frère, plus que son époux, s'en alla à Dieu vers l'an 510.

SAINT PRÉTEXTAT,

ÉVÊQUE DE ROUEN, MARTYR.

L'histoire de l'Église n'a guère conservé que deux circon-stances considérables de la vie de saint Prétextat, dont on honore la mémoire le 24 février, avec la qualité de Martyr que lui donne le Martyrologe romain. La première est une double faute dans laquelle il tomba, et qui sert de leçon aux ministres de l'Église pour les retenir dans la prudence ; la seconde est la fermeté qu'il fit paraître après sa chute, et qui le fit mourir pour l'amour de la justice et de la discipline de l'Église. On ne sait ni le temps ni le lieu de sa naissance, ni même ce qu'il fit jusqu'à son épiscopat. En 544, il succéda sur le siège de Rouen, non à saint Évide ou Yved, mais à saint Flave que le vulgaire appelle saint Flieu. Il assista au troisième concile de Paris, tenu l'an 557, contre les mariages illégitimes et d'autres désordres. Il fut pré-sent aussi, neuf ou dix ans après, au second concile de Tours assemblé pour la réformation de la discipline ecclésiastique. Par-tout il parut comme un prélat éclairé et généreux. La fermeté qu'il eut à soutenir l'honneur de son Église, et la liberté avec la- quelle il reprit les dérèglements des princes, lui attira la haine des grands de la cour.

Après la mort de Sigebert, roi d'Austrasie, que Frédégonde avait fait assassiner pour délivrer son mari assiégé dans Tournai, Chilpéric, roi de Paris et de Soissons, se vit le maître de la reine Brunehaut, veuve de Sigebert, et maître aussi de son fils Childe-

bert, âgé de cinq ans, que les Parisiens lui gardaient dans leur ville avec la résolution de le lui livrer.

Mais l'évasion de ce petit prince que les Austrasiens trouvèrent moyen de transporter à Metz, capitale de son royaume, l'obligea de venir en diligence à Paris. Il y déchargea toute sa colère sur Brunehaud qu'il haïssait mortellement ; il la dépouilla de ses biens, la relégua à Rouen, et fit conduire ses filles à Meaux pour y être nourries sous bonne garde.

Il envoya ensuite son fils Mérovée, pour se saisir de Poitiers et des autres villes qui étaient du royaume du jeune Childebert. Mérovée qui n'était pas si grand ennemi de Brunehaud que son père, au lieu d'exécuter sa commission, exerça des hostilités avec ses troupes à Tours et en quelques autres endroits de ses États. Il vint ensuite à Rouen, où la passion qu'il avait pour Brunehaud, sa tante, éclata de telle sorte, qu'il lui proposa de l'épouser.

Toutes les lois voulaient que cette princesse rejetât ce mariage incestueux. Mais la raison de sa sûreté l'emporta, dans la vue de se voir délivrée de sa captivité, et d'aller en Austrasie régner sous le nom de son fils Childebert. Prétextat qui était évêque du lieu et parrain de Mérovée, célébra lui-même ce mariage, moins par l'ignorance des canons et des lois, que par la crainte de laisser naître un plus grand scandale dans l'Église. -

Chilpéric irrité de ce qui s'était passé, vint à Rouen pour y mettre ordre, emmena son fils Mérovée avec lui, renvoya Brunehaud à Metz avec ses filles, à la sollicitation du roi Childebert, et conçut aussi bien que sa femme Frédégonde une haine implacable contre Prétextat. Frédégonde fit tant par ses instances, qu'il envoya prendre ce Prélat, et ayant su que Brunehaud lui avait laissé en dépôt ses meubles, ses pierreries et son argent, il le fit arrêter prisonnier comme criminel d'État, et complice de la rébellion de Mérovée. Il convoqua aussitôt pour le juger un synode d'évêques dans Paris, et les fit assembler au nombre de quarante-cinq dans l'église de Saint-Pierre, appelée depuis de Sainte-Geneviève, où il voulut se trouver comme accusateur.

Il l'accusa devant les prélats d'avoir célébré un mariage incestueux.

neux entre Mérovée et Brunehaud, sa tante, contre les lois de Dieu et de l'Église ; d'avoir sollicité ses sujets à la révolte ; d'avoir attenté à sa vie par des assassins à qui il avait fait des présents et de lui avoir rendu ennemi son fils Mérovée.

Prétextat nia fortement tout ce que le roi lui objectait, hors le cas du mariage du neveu avec la tante ; et il confondit les témoins qu'on fit entendre à ce sujet.

Le roi s'étant retiré, l'archidiaque de Paris, nommé Aëce, entra dans l'assemblée des évêques, et fit un discours plein de feu pour les exhorter à considérer leurs devoirs, et à ne pas souffrir que l'on sacrifiât leur confrère aux ressentiments de Chilpéric et à la fureur de Frédégonde. Comme la crainte de déplaire à la cour faisait taire tous les prélats, et les empêchait de découvrir leurs sentiments, saint Grégoire, évêque de Tours, qui était présent, et qui a décrit amplement toute l'histoire de ce concile, rompit ce silence, pour prier ceux de ses confrères qui avaient le plus de crédit auprès du roi, de le porter à ne pas perdre un évêque innocent. Mais sa remontrance, quoique vive et généreuse, n'eut pas la force de faire revenir ces âmes timides de leur assoupissement. Bertrand de Bordeaux et Ragnemod de Paris, joignant l'infidélité à la lâcheté qui leur était commune avec les autres évêques, rapportèrent au roi que, de tous les prélats du concile il n'y avait que Grégoire de Tours qui fût opposé à ses volontés.

Chilpéric, ayant fait venir Grégoire, se plaignit à lui en présence de ces deux prélats courtisans, de ce que seul entre ses confrères il défendait les crimes de Prétextat, et qu'il vérifiait le proverbe qui dit, que le corbeau ne crève pas l'œil à un autre corbeau. Grégoire lui répondit avec une vigueur épiscopale, sans rien perdre néanmoins du respect qu'il devait à la majesté du prince. Ce fut en vain que le roi employa les menaces pour l'intimider. Grégoire en fit paraître encore plus de force dans la remontrance qu'il lui fit sur les devoirs d'un roi, et la crainte qu'il devait avoir des jugements de Dieu. Chilpéric pour l'adoucir l'invita à manger. Grégoire n'y consentit qu'après qu'il eut juré par les choses les plus saintes qu'il garderait les lois et les canons dans

l'affaire de Prétextat, et il refusa généreusement l'argent que Frédégonde lui fit offrir pour le gagner.

Les évêques s'étant rassemblés dans l'église de Saint-Pierre, le roi s'y rendit aussi pour produire de nouvelles accusations contre l'évêque de Rouen. Pour ne pas aller contre le serment qu'il avait fait de suivre les canons, il s'abstint de le nommer, et se contenta de dire que selon les saints canons, un évêque convaincu de vol devait être déposé. Prétextat voyant que cela s'appliquait à lui, réfuta la calomnie dont on le chargeait d'une manière si convaincante, que le roi se retira du concile tout interdit.

Frédégonde, qui avait jeté le roi son mari dans un si fâcheux embarras, s'avisa d'un artifice digne d'elle pour l'en faire sortir avec honneur. Elle suborna quelques officiers de la cour pour aller comme de leur propre mouvement donner conseil à Prétextat de s'avouer coupable, et l'assurer en même temps qu'il obtiendrait grâce de Sa Majesté, parce que le roi serait content, pourvu qu'il n'eût pas le démenti dans cette affaire. Chilpéric approuva l'expédient, tout indigne qu'il fût d'un roi et d'un homme de cœur.

Ayant su des courtisans apostés, qu'ils avaient disposé Prétextat à ce qu'on souhaitait de lui, il se trouva à la troisième session du concile, et pressa ce Prélat de déclarer s'il n'avait pas voulu attirer dans le parti de Mérovée, contre son service, ceux à qui il avait fait des présents. Prétextat, par une faiblesse inexcusable, après avoir évidemment convaincu le concile et le roi même de son innocence, avoua qu'il était coupable, et qu'étant le père spirituel et le parrain de Mérovée, il lui aurait procuré, par l'affection qu'il avait pour lui, l'assistance des hommes et des Anges même, s'il avait pu.

Puis oubliant ce qu'il devait à la vérité, à sa conscience, et à la dignité de l'épiscopat, il se jeta aux pieds du roi, et lui dit : « J'ai péché contre le ciel, et devant vous, ô roi très-miséricordieux, je suis un misérable homicide, j'ai voulu attenter à votre personne, et mettre votre fils sur le trône à votre place. »

Sur cette confession, le roi quittant sa majesté, se prosterna

aux pieds des évêques, et leur demanda justice contre celui qui venait d'avouer un crime si détestable. Les évêques le relevèrent et firent sortir Prétextat de l'assemblée.

Le roi étant aussitôt retourné à son palais, leur envoya le livre des canons, où l'on avait ajouté un cahier nouveau contenant quatre autres canons faits postérieurement, dont l'un portait qu'un évêque convaincu d'homicide, d'adultère et de parjure sera dégradé du sacerdoce. On en fit la lecture au concile, et Bertrand de Bordeaux qui y présidait, déclara que Prétextat ne pourrait avoir communion avec aucun d'eux, qu'il n'eût obtenu sa grâce du roi. Chilpéric demanda que la robe du Prélat fût déchirée devant tout le monde, et qu'on prononçât sur lui le Psaume CVIII, contenant les malédictions de Judas Iscariot que saint Pierre avait répétées, lorsqu'il fut question de faire passer à saint Mathias l'épiscopat de cet apôtre perfide. Ce prince appuyait sa demande sur ce qu'avait ordonné le concile de Tours dix ou onze ans auparavant. Mais sur ce qu'il insista que l'évêque Prétextat fût privé de la communion pour toute sa vie, Grégoire de Tours, que la vue de ce qu'il devait à Dieu et à l'Église élevait au-dessus de toute crainte humaine, résista fortement au prince. Il le fit souvenir du serment qu'il avait fait, de ne point violer les canons, qui marquaient bien qu'un évêque coupable des crimes dont Prétextat s'était chargé, serait dégradé, mais non pas exclu de la communion.

Prétextat ayant été condamné par le synode, fut mis en prison par ordre du roi, et comme il voulut s'enfuir, il fut pris et cruellement battu, puis exilé dans une île près de Coutances, en basse Normandie.

Il était nécessaire que Prétextat satisfît à la justice divine qu'il avait offensée d'une manière scandaleuse, et dans la célébration illégitime du mariage incestueux qu'on avait raison de lui reprocher, et dans le lâche abandon qu'il avait fait de son innocence : mais on ne cessa pas de le regarder toujours comme évêque, et le successeur que Frédégonde lui fit substituer, ne passa que pour un usurpateur, tant que vécut le pasteur légitime de l'Église de Rouen.

Après la mort de Chilpéric qui fut assassiné l'an 584, Prétextat revint de son exil, où il avait fait une pénitence de sept ans. Le peuple de Rouen le rétablit sur son siège, malgré tous les efforts que fit Frédégonde pour l'empêcher. Mais voyant qu'elle criait sans cesse qu'un évêque déposé dans un synode ne pouvait être rétabli que par un autre synode, et que d'ailleurs il se croyait obligé de lever le scandale qu'il avait causé par l'aveu public d'une faute qu'il n'avait pas commise, il vint à Paris se présenter à Gontran, sous la protection duquel Frédégonde s'était mise avec son fils Clotaire, âgé de cinq ou six mois. Il pria ce religieux prince de faire examiner avec soin l'affaire pour laquelle on prétendait qu'il avait été déposé. Gontran voulut faire assembler un concile pour ce sujet. Ragnemod, évêque de Paris, quoique l'un des plus grands flatteurs qu'eût eu Chilpéric, lui représenta au nom de tous les autres prélats, « que Prétextat n'avait pas été déposé de l'épiscopat, mais seulement mis en pénitence par les évêques. » Sur quoi Gontran reçut favorablement Prétextat, l'admit à sa table et le renvoya à son Église avec honneur.

L'année suivante se tint le second concile de Mâcon, par l'ordre des rois Gontran et Childebert. Prétextat y parut au rang des plus illustres prélats, et la persécution qu'il avait soufferte donna lieu à un règlement qu'on y fit pour défendre à toutes personnes qui étaient en charge publique, de tirer jamais un évêque de son Église par violence, ni de le bannir de son diocèse. Il y récita diverses oraisons, qu'il avait composées pendant son exil, et revint à son Église après la clôture du concile.

La joie qu'eut le peuple de Rouen de posséder son pasteur, ne fut pas de longue durée. Elle parut bientôt renversée par Frédégonde, que Gontran avait obligée dès l'année précédente, de se retirer au château de Rueil, dans le diocèse de Rouen, vers la décharge de la rivière d'Eure dans celle de la Seine. Cette princesse, qui était décriée pour ses vices et sa méchanceté, faisait beaucoup plus séjour encore à Rouen qu'à Rueil. Prétextat ne pouvant souffrir le scandale qu'elle causait à son peuple par ses dérèglements, usait de toute la liberté que lui donnait l'épiscopat, pour la reprendre et tâcher de la faire rentrer dans le de-

voir. La hardiesse de ses remontrances, jointe à la fermeté inflexible qu'il fit paraître, pour s'opposer à ses entreprises tyranniques, ne fit qu'augmenter le chagrin qu'elle avait de le voir rétabli sur son siège, et ne voyant plus d'apparence à le faire bannir de nouveau, comme elle l'en avait souvent menacé, elle prit d'autres mesures pour tâcher de s'en délivrer. Elle choisit un dimanche 25 février, jour où elle se doutait bien que l'Évêque occupé des saints Mystères, serait moins en précaution contre ses embûches. Il était à Matines, lorsque l'assassin qu'elle avait envoyé dans l'église même, le poignarda devant les autels, au milieu de tout son clergé, à qui cette attentat fit prendre la fuite.

Prétextat, se sentant blessé mortellement, étendit les mains toutes sanglantes sur l'autel, pour offrir à Dieu le sacrifice qu'il lui faisait de sa vie, et le remercier de la grâce qu'il lui accordait de mourir pour la défense de la justice et pour son service.

Le peuple, fidèle à son pasteur, le prit entre ses bras et le porta dans son lit.

Au bruit de l'assassinat, Frédégonde vint, accompagnée de deux seigneurs de la cour, pour lui rendre visite, et croyant cacher la part qu'elle avait à ce meurtre, par cette civilité, elle feignit d'être fort affligée d'un si funeste accident, et témoigna vouloir faire recherche des meurtriers pour les punir. L'Évêque mourant, qui ne l'avait jamais flattée de son vivant, voulut encore lui reprocher son hypocrisie et sa fourberie en ces derniers moments. La reine faisant semblant de ne pas entendre, lui offrit ses médecins et ses chirurgiens, qu'elle disait être très-experts pour le guérir. Prétextat lui répondit qu'il n'en avait plus besoin, que son heure était venue, et que Dieu l'appelait, mais que pour elle, il se croyait obligé de l'avertir qu'elle s'était attiré la malédiction du ciel. Lorsqu'elle se fut retirée, il donna ordre à sa maison, et rendit son âme à Dieu, après quarante-deux ans d'épiscopat.

Il fut pleuré amèrement de tout le peuple, qui murmura tout haut contre Frédégonde, que ce meurtre rendit encore plus odieuse. Romachaire, évêque de Coutances, prit soin de le faire

ensevelir. Leudovalde, évêque de Bayeux, à qui appartenait l'administration de l'évêché vacant, assembla les autres suffragants de la province, et par leur conseil il ferma les églises de Rouen et mit l'interdit sur la ville, jusqu'à ce qu'on eût découvert les auteurs de cet homicide. Mais Frédégonde, après avoir sacrifié l'assassin dont elle s'était servie, aux parents de Prétextat, trouva moyen d'éluder la vengeance que le roi Gontran voulait qu'on en fit sur elle-même, et elle eut encore le crédit de faire mettre sur le siège épiscopal de Rouen ce Mélance qu'elle avait déjà fait subroger, lorsqu'elle l'avait fait bannir, et qui avait donné de l'argent au meurtrier aussi bien qu'elle et que l'archidiacre de Rouen, pour assassiner Prétextat.

Si nous avons placé le saint Évêque de Rouen parmi les Martyrs, cette liberté trouve sa justification dans la conduite de l'Église romaine et des Églises de France, qui ont consacré publiquement sa mémoire dans leurs martyrologes. Quoiqu'il ne soit pas mort précisément pour la foi, elles l'ont déclaré Martyr, honorant en sa personne le courage de saint Jean-Baptiste, qui a donné à l'Église de Jésus-Christ l'exemple de ce genre de martyre, que ceux qui sont appelés à la conduite ou à l'instruction des autres, doivent se mettre en état de souffrir pour la défense de la vertu, des bonnes mœurs et de la justice. Nous n'avons point représenté beaucoup d'actions de lui, qui marquent une sainteté éclatante ou qui soient d'une édification singulière, parce qu'on ne les a pas fait connaître à la postérité. Mais outre l'instruction qu'on peut tirer de ses fautes, que nous n'avons pas cru devoir dissimuler, on doit regarder ce que nous avons rapporté de sa vie, comme l'un des points les plus considérables de l'histoire ecclésiastique de France.

SAINT ÉTHELBERT,

PREMIER ROI CHRÉTIEN DES ANGLAIS.

Les Anglais et les Saxons, peuples de Germanie, étaient venus dans la Grande-Bretagne vers l'an 420, appelés par les Bretons pour les défendre contre les Écossais et les Pictes. S'étant rendus

maîtres, sur les Bretons mêmes, de la plus grande partie de l'île, ils y établirent de sept à huit royaumes, qui formaient une espèce de confédération nationale, dont un des rois était le chef ou le suzerain. Ce chef, le troisième depuis leur établissement, fut Éthelbert ou plutôt Édilberth, autrement Albert, roi de Kent, qui avait épousé Berthe, fille de Charibert, roi de Paris. Chrétienne et catholique, la princesse franque n'avait épousé Éthelbert qu'à condition de conserver le libre exercice de sa religion, et pour cet effet, elle avait amené avec elle un évêque nommé Leudard. Les Bretons étaient chrétiens et avaient des évêques catholiques ; mais les uns et les autres avaient conçu une haine si violente contre les Anglais, qu'ils refusaient de travailler à leur conversion. Voici comme la Providence y pourvut.

Saint Grégoire traversait un jour le marché de Rome. Il y voit exposés en vente des esclaves d'une grande beauté. Il s'informe de leur pays : on lui dit qu'ils sont Anglais et de la Grande-Bretagne. « Les Anglais sont-ils chrétiens ou plongés encore dans les ténèbres du paganisme ? — Ils sont encore païens. — Quel malheur, reprit-il, que des créatures aussi belles soient sous la puissance du démon, et qu'un tel extérieur ne soit pas accompagné de la grâce de Dieu ! » Aussitôt il va trouver le Pape Benoît I^{er}, le conjure d'envoyer des prédicateurs de l'Évangile dans la Grande-Bretagne. Il s'offre lui-même, et part.

Que les voies de Dieu sont admirables ! C'est à la pitié d'un moine romain pour des esclaves anglais, que l'Angleterre devra sa conversion au christianisme, et, par suite, les lumières de la civilisation dont elle est si glorieuse.

Mais à peine ce moine est-il parti, que le peuple romain s'attroupe autour du Pontife, et lui crie d'une voix : « Saint Père, qu'avez-vous fait ? Vous avez détruit Rome, vous avez offensé saint Pierre en laissant partir Grégoire. » Le Pontife, étonné de ces cris, envoie des courriers après le missionnaire et le ramène dans la ville. Mais ce que ne peut Grégoire encore moine, il l'exécutera devenu Pape.

Donc en 596, le Pape saint Grégoire le Grand envoya une colonie de missionnaires apostoliques en Bretagne : c'étaient qua-

rante moines, ayant à leur tête saint Augustin, prévôt de son monastère de Saint-André de Rome. Ils partirent de Rome au commencement de l'année. Mais à peine étaient-ils arrivés dans la Provence, qu'ils résolurent de ne point passer plus avant, découragés de ce qu'ils avaient ouï dire de la difficulté du voyage et de l'état de la nation anglaise, incrédule et barbare, dont ils n'entendaient pas même la langue. Ils résolurent donc, d'un commun accord, de retourner à Rome, et y renvoyèrent Augustin, pour prier le Pape de ne point les obliger à un voyage si dangereux, si pénible et d'un succès si incertain. Mais le saint Pontife le renvoya de son côté, chargé d'une petite lettre avec cette inscription : « Grégoire, serviteur des serviteurs de Dieu, aux serviteurs de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Il leur ordonna d'exécuter avec zèle et avec confiance leur entreprise, sans se laisser abattre par la fatigue ni s'arrêter aux discours des gens malintentionnés, assurant qu'il voudrait pouvoir lui-même travailler avec eux à cette bonne œuvre.

Le missionnaire saint Augustin, ayant traversé toute la Gaule, arriva dans la Grande-Bretagne, aux côtes de la province de Kent, et prit terre en l'île de Tanet, avec ses compagnons. Il manda au roi Éthelbert qu'il était venu de Rome pour lui apporter une bonne nouvelle, savoir, la promesse certaine d'une joie éternelle et d'un règne sans fin avec le Dieu vivant et véritable. Le roi, qui avait déjà ouï parler de la religion chrétienne à la reine, son épouse, ordonna que les Romains demeurassent dans l'île où ils étaient jusqu'à ce qu'il vît ce qu'il devait faire pour eux ; il commanda en même temps de leur procurer tout ce qui leur était nécessaire. Quelque temps après, il vint à l'île de Tanet et manda Augustin avec ses compagnons ; mais il voulut les recevoir en plein air ; car un ancien augure lui faisait craindre que, s'il les écoutait dans une maison, ils ne le surprissent par quelque opération magique. Mais eux, s'appuyant sur la vertu, non pas des démons, mais de Dieu, arrivèrent en procession, portant pour étendard une croix d'argent et l'image du Sauveur, peinte sur un tableau, et chantant des litanies pour demander à Dieu leur salut et le salut du peuple pour lequel ils étaient venus.

Le roi les fit asseoir, et ils commencèrent à lui annoncer l'Évangile, ainsi qu'à tous les assistants. Il répondit : « Vos paroles et vos promesses sont fort belles ; mais comme elles sont nouvelles et incertaines, je ne puis point y acquiescer et laisser ce que j'ai observé depuis si longtemps avec la nation des Anglais. Toutefois, parce que vous êtes venus de loin, et qu'il me semble avoir reconnu que vous désirez nous faire part de ce que vous croyez le plus vrai et le meilleur, bien loin de vous faire de la peine, nous voulons vous bien recevoir, et vous faire donner ce qui sera nécessaire pour votre subsistance, et nous ne vous empêcherons point d'attirer à votre religion tous ceux que vous pourrez persuader. Il leur donna donc un logement dans la ville de Doroverne, qui était sa capitale, depuis nommée, pour cette raison, Cantuaria ou Cantorbéry, c'est-à-dire capitale du royaume de Kent.

Près de la ville, à l'orient, était une église bâtie en l'honneur de saint Martin, du temps que les Romains habitaient encore la Grande-Bretagne. La reine y faisait sa prière, et les missionnaires s'y assemblaient aussi dans les commencements, pour chanter les psaumes, prier, célébrer la messe, prêcher et baptiser ; car plusieurs Anglais embrassèrent la foi, touchés de la vie simple et innocente des missionnaires et de la douceur de leur doctrine. Le roi lui-même, ravi de la pureté de leur vie et de la beauté de leurs promesses, confirmées par plusieurs miracles, crut et fut baptisé ; après quoi le nombre de ceux qui venaient aux instructions s'accrut de jour en jour, et les conversions furent fréquentes. Le saint roi Ethelbert en ressentait une grande joie ; mais il ne contraignait personne. Il se contentait de témoigner plus d'amitié à ceux qui se faisaient chrétiens, comme associés avec lui au royaume célesté ; car il avait appris des missionnaires romains que le service de Jésus-Christ doit être volontaire. Alors il leur donna, dans sa capitale, un lieu convenable pour établir un siège épiscopal, avec des biens suffisants. Aux fêtes de Noël 597, saint Augustin baptisa plus de dix mille Anglais.

L'an 601, le Pape saint Grégoire écrivit au roi Ethelbert et à la reine Berthe son épouse. Dans sa lettre à celle-ci, il commence

par la remercier de la protection qu'elle a donnée à Augustin. Il la compare à sainte Hélène, mère de Constantin, « dont Dieu s'est servi, dit-il, pour exciter les Romains à la foi chrétienne : comme nous avons la confiance qu'il se servira du zèle de votre gloire pour faire sentir à la nation des Anglais les effets de sa miséricorde. » Il ajoute néanmoins que, pieuse et instruite comme elle était, elle aurait dû travailler depuis longtemps à convertir son mari ; et que, pour réparer cette négligence, elle devait travailler avec d'autant plus d'ardeur à le confirmer dans le zèle de la religion et à convertir tous ses sujets. « Vos bonnes œuvres, dit-il, sont connues, non-seulement à Rome, où l'on prie avec ardeur pour votre conservation, mais en divers lieux, même à Constantinople, où la renommée les a portées jusqu'aux oreilles de l'empereur¹. »

Quant au roi Éthelbert, qu'il nomme plus correctement Édilberth, il l'exhorte à conserver fidèlement la grâce qu'il a reçue. à étendre la foi parmi ses peuples, à ruiner le culte des idoles, à détruire leurs temples, et à rétablir les bonnes mœurs par les exhortations, les caresses, les menaces, mais principalement par son exemple ; sur quoi il propose celui de Constantin. Il l'exhorte à suivre en tout les instructions de l'évêque Augustin, et à s'unir étroitement à lui ; enfin, il lui envoie des présents de la part de saint Pierre, qu'il nomme petits, quoiqu'ils fussent magnifiques. Cette lettre, datée du 22 juin 601, se termine par ces mots : « Que la grâce d'en haut conserve saine et sauve votre Excellence. seigneur fils. »

Pendant les vingt années que le roi Éthelbert vécut après son baptême, il pratiqua fidèlement les conseils du Pontife romain. l'Apôtre de l'Angleterre. Il fut, de sa personne, doux, humble et charitable. En même temps il se montra digne du trône, fit de sages lois, qui furent admirées et observées pendant bien des siècles. Il ne fut point étranger au zèle des Apôtres ; il bâtit plusieurs églises, notamment celle de Saint-Paul de Londres ; il s'appliquait à la conversion des princes chrétiens et en amena

¹ Cette pieuse reine, fille de Caribert, roi de Paris, est aussi honorée comme Sainte.

deux au christianisme. Enfin il mourut le 24 février 616, jour auquel l'Église honore sa mémoire ¹. La parole de Dieu, prêchée à la nation anglaise par les Apôtres de l'Église romaine, tomba dans une bonne terre et multiplia au centuple. L'Angleterre méritera d'être appelée l'île des Saints. Jamais, chez aucune nation, on ne verra tant de saints rois. Les Martyrs même ne lui manqueront pas. Comme l'Église universelle, l'Angleterre catholique aura à souffrir pendant trois siècles une persécution atroce de la part d'une Angleterre hérétique et apostate ; pendant trois siècles, elle confessera la foi de l'Église romaine, par la perte de ses biens, dans l'exil, dans les prisons, dans les tortures, sur les échafauds, par le sang d'une infinité de Martyrs, hommes, femmes, enfants, prêtres et laïques, riches et pauvres : et après trois siècles de persécution et de mort, elle sortira du tombeau vivante et glorieuse, comme le Christ est ressuscité le troisième jour.

(ROHRBACHER.)

SAINT LÉTARD,

ÉVÊQUE.

Ce Saint suivit la reine Berthe en Angleterre, et fut mis auprès d'elle en qualité d'aumônier et de directeur. Les semences du christianisme qu'il jeta dans le royaume de Kent, préparèrent les voies au saint missionnaire Augustin. Il fut enterré sous le portail de l'ancienne église de Saint-Martin, où il célébrait les divins mystères pour la reine Berthe. On l'honorait autrefois à Cantorbéry. On y gardait ses reliques dans l'église abbatiale de Saint-Augustin, et on les portait à la procession des Rogations. On l'invoquait surtout dans les temps de sécheresse, et l'on éprouva souvent les effets de son intercession.

(GODESCARD.)

SAINT BÉTON,

ÉVÊQUE D'AUXERRE.

Ce Saint, dont nous savons peu de chose, fut d'abord moine de Sainte-Colombe-lès-Sens. Ses vertus, sa science et sa sainteté

¹ L'église de Saint-Albert ou Ethelbert de Norwich est plus ancienne que la cathédrale de la même ville. On peut voir là-dessus Blomfield dans son *Hist. de Norfolk et de la ville de Norwich*.

lui attiraient la vénération des peuples ; et le Siège épiscopal d'Auxerre étant devenu vacant, tous les suffrages le proclamèrent évêque de cette ville.

Il mourut, comme il avait vécu, c'est-à-dire dans une sainteté éminente, le 24 février 918 ; et il fut inhumé selon son désir, dans l'église de Sainte-Colombe.

Sept cents ans après, on leva son corps qui fut trouvé entier et encore revêtu de son cilice.

LE BIENHEUREUX ROBERT D'ARBRISSEL,

FONDATEUR DE L'ORDRE DE FONTEVRAULT.

Le bienheureux Robert d'Arbrissel naquit de parents pauvres vers l'an 1043 ou 1047, dans un village de Bretagne nommé alors Arbrissel, dont il prit le nom, et qui s'appelle à présent Albresac, au diocèse de Rennes, près de la Guerche. Son père, Damalioque, qui embrassa dans la suite l'état ecclésiastique, et sa mère, Orvende, qui étaient gens de bien et craignant Dieu, l'élevèrent dans la piété, jusqu'à ce qu'étant en âge d'étudier, ils lui permirent d'aller chercher des maîtres où il voudrait, dans l'espérance que Dieu ne l'abandonnerait point. En effet, il trouva moyen de vivre et d'étudier dans quelques villes de Bretagne, sans être à charge à ses parents, ce qui lui donna le courage de venir à Paris, où il fit tant de progrès dans les études, qu'après s'être distingué en philosophie et en théologie, de pauvre écolier, il devint un célèbre professeur en l'université de cette ville, où il reçut le bonnet de docteur, après avoir passé par tous les degrés et les charges de cette académie.

En ce temps-là, Silvestre de la Guerche, qui avait été marié, et était pour lors chancelier de Conon II, duc de Bretagne, fut placé sur le siège épiscopal de Rennes ; mais voulant se décharger du soin de son évêché sur un ecclésiastique de grand mérite, il jeta les yeux sur Robert, qu'il fit son grand vicaire, lui donnant un pouvoir absolu dans son diocèse. Il s'en servit pour y rétablir la discipline ecclésiastique, y bannir les vices, mettre la paix où il y avait des dissensions, retirer les biens ecclésiastiques d'entre les mains des personnes laïques, abolir l'infâme commerce de

simonie, qui était public, et rompre les mariages incestueux qui se trouvaient entre les laïques, et les concubinages scandaleux de la plupart des prêtres.

Son évêque l'appuyait dans de si pénibles travaux, et, par son crédit et son autorité, il le mettait à couvert des attaques des méchants; mais ce prélat étant mort quatre ans après, Robert, privé de son protecteur, se vit à la merci des ennemis que son zèle lui avait suscités : c'est pourquoi, afin d'empêcher le scandale qui pouvait arriver à son occasion, il quitta la Bretagne et vint dans la ville d'Angers, où il enseigna quelque temps la théologie. Mais voulant se consacrer entièrement à Dieu, il prit la résolution d'abandonner le monde pour se retirer dans une solitude.

Il quitta donc la ville d'Angers, et alla se cacher avec un compagnon dans la forêt de Craon en Anjou, vers les frontières du Maine. La vie qu'il mena dans cette solitude fut tout à fait admirable : il ne vivait que d'herbes et de racines sauvages, et, pour quelque nécessité que ce fût, il ne mangeait jamais de viande et ne buvait jamais de vin. Il ne portait pas, comme les autres solitaires, une tunique de peaux de chèvres et d'agneaux, mais la sienne était tissue de poil de porc, afin de tourmenter davantage son corps. La terre nue lui servait de lit, et il ne prenait même du repos que lorsqu'il était accablé de sommeil.

Une vie si extraordinaire fit du bruit dans le voisinage. Quoiqu'il eût pris soin de se cacher dans cette forêt, on y accourut de toutes parts pour voir ce nouveau prodige, et la pénitence qu'il prêcha, comme un autre Jean-Baptiste, à ceux qui étaient venus pour le voir, fit une impression si forte sur leurs esprits, que la plupart renoncèrent aux désordres de leur vie passée et se rangèrent sous sa discipline, de sorte que la forêt de Craon fut bientôt remplie d'anachorètes. Le nombre même en devint si grand, que Robert fut obligé de les disperser dans les forêts voisines, comme celles de Nid-de-Merle, de Fougères, de Savigny, de Conciève et de Mayenne. Ne pouvant plus veiller seul sur un si grand nombre de solitaires, il les sépara en trois colonies, dont il retint une pour lui, et donna les deux autres à deux de ses disciples,

qu'il reconnut pour les plus parfaits. L'un fut le bienheureux Vital de Mortain, qui fut depuis l'instituteur de l'Ordre de Savigny, qui prit ce nom de l'abbaye de Savigny en Normandie, et l'autre le bienheureux Raoul de la Futaye, fondateur de l'abbaye de Saint-Sulpice de Rennes en Bretagne.

Le bienheureux Pierre de l'Étoile, et le bienheureux Firmat voulurent aussi demeurer quelque temps dans la compagnie de ces saints Solitaires, et leur exemple fut suivi de plusieurs autres personnes, dont les plus célèbres furent les bienheureux Alleaume, fondateur de l'abbaye d'Estival dans le Maine, et le bienheureux Bernard d'Abbeville, fondateur de la congrégation de Tyron, dont nous parlerons dans la suite. Tous les solitaires qui étaient sous la conduite des bienheureux Robert, Vital et Raoul, ne vivaient point d'abord en commun, ils demeuraient dans des cellules séparées ; mais Robert reconnaissant que plusieurs d'entre eux étaient portés la vie cénobitique, fit bâtir, l'an 1094, un monastère dans la même forêt de Craon, en un lieu appelé la Roë du côté de la Guerche, et leur donna la règle de Saint-Augustin. Il fut pendant un temps leur supérieur. Ils n'y vécurent d'abord que d'aumônes, et ne mangeaient que des racines ; mais après lui, cette maison, qui passait pour la plus pauvre et la plus sainte du royaume, quitta cet esprit de pauvreté et de mortification, et se rendit entièrement conforme à celle des Chanoines réguliers, dont elle suivait la règle.

Il fut obligé de les quitter pour aller prêcher la croisade par ordre du Pape Urbain II, afin d'exciter les peuples à prendre les armes pour le recouvrement de la Terre-Sainte ; ce qui fit qu'il se démit de sa nouvelle abbaye de la Roë entre les mains de l'évêque d'Angers, dans le diocèse duquel il se trouvait. Il pourvut à ses ermitages de la forêt de Craon, et, ayant pris avec lui quelques-uns de ses disciples, il commença à prêcher non-seulement dans les villes, mais encore dans les bourgs et les villages les plus petits, un nouveau baptême de pénitence qui, en excitant les uns à sacrifier leur vie pour la conquête des lieux arrosés du sang de Jésus-Christ, engageait les autres, qui n'étaient pas capables d'un si généreux dessein, de tout abandonner pour le

névre et servir Dieu sous sa conduite. Le nombre de ces derniers fut si grand, que sa charité ne lui permettant pas de les renvoyer, il leur chercha un lieu de retraite où ils pussent travailler à leur salut.

Sur les confins de l'Anjou et du Poitou, à une petite lieue de la ville de Candes, célèbre par le décès de saint Martin, il y a de vastes campagnes qui étaient alors toutes couvertes d'épines et de buissons, et qu'un vallon arrosé d'un petit ruisseau séparait en deux parties. Ce lieu qui s'appelait Fontevrault, lui parut propre à son dessein. Ce fut l'an 1099 que Robert commença à y bâtir quelques cellules ou cabanes, seulement pour mettre à couvert ses disciples des injures du temps. Mais, pour éviter le scandale qui pouvait arriver de la confusion des deux sexes, il les sépara dans des demeures différentes, ajoutant à celles des femmes une espèce de clôture, qui n'était qu'un fossé revêtu de haies. Il fit dresser deux oratoires, l'un pour les hommes, l'autre pour les femmes, où chacun allait à son tour faire ses prières. L'occupation des femmes était de chanter continuellement les louanges de Dieu ; celle des hommes, après leurs exercices spirituels, était de défricher la terre, de travailler de leurs mains à quelques métiers pour les besoins de ces espèces de communautés. C'était une chose admirable de voir l'ordre et le règlement qui étaient gardés entre un si grand nombre de personnes. La charité, l'union, la modestie et la douceur s'y observaient inviolablement : ils ne vivaient que de ce que la terre produisait, ou des aumônes qu'on leur envoyait ; ce qui fit que le bienheureux Robert leur donna le nom de Pauvres de Jésus-Christ.

L'exemple de ces nouveaux solitaires en attira beaucoup d'autres. On voyait des familles entières venir demander à vivre sous la conduite de ce saint fondateur ; et il ne refusait personne, lorsqu'il reconnaissait dans ceux qui s'adressaient à lui qu'ils étaient attirés par l'Esprit de Dieu. Il y admettait des gens de tout âge et de toute condition, sans en exclure les invalides, les malades, ni même les lépreux. Cette affluence de monde augmentant de plus en plus, l'obligea à faire bâtir plusieurs monastères renfermés dans une même clôture. Il en ordonna trois

pour les femmes, l'un pour les vierges et pour les veuves, qui fut nommé le Grand-Moutier, et dédié en l'honneur de la très-sainte Vierge, où il renferma trois cents religieuses ; l'autre destiné pour les lépreuses et les infirmes, au nombre de cent vingt, qui fut appelé de Saint-Lazare ; et il mit les femmes pécheresses dans le troisième, en lui donnant le nom de la Magdeleine. Les hommes eurent aussi leur habitation séparée, leur ayant fait bâtir un monastère auprès de celui des religieuses, qu'il dédia à saint Jean l'Évangéliste. On bâtit ensuite une grande église commune pour les monastères, laquelle ne fut achevée que l'an 1119. Tels furent les commencements de la célèbre abbaye de Fontevrault, dont les fondements furent jetés peu de temps après la célébration du concile de Poitiers qui se tint l'an 1100.

Jusqu'alors le saint fondateur n'avait prescrit à sa Congrégation aucune forme de vie qui lui fût particulière ; mais comme la charité le pressait de sortir du désert pour aller prêcher, il voulut, avant que de partir, déclarer l'esprit de son Institut, qu'il avait mis sous la protection particulière de la très-sainte Vierge et de saint Jean l'Évangéliste, voulant que la recommandation que Jésus-Christ mourant fit de l'un à l'autre fût le modèle de la relation qu'il établissait entre les hommes et les femmes de sa Congrégation, et que le respect que les hommes, représentant saint Jean, porteraient à la supérieure générale des femmes qui représentait la sainte Vierge, fût accompagné d'une soumission réelle à son autorité, la déclarant leur supérieure, pour le spirituel et pour le temporel. La première à qui il confia la conduite de ce nouveau peuple choisi, fut Herlande de Champagne, proche parente du comte d'Anjou, veuve du seigneur de Montsoreau. Il lui donna pour assistante et coadjutrice Pétronille de Craon, veuve du baron de Chemillé. Il continua ensuite ses missions évangéliques, y ayant associé ses anciens disciples, Vital de Mortain, Raoul de la Futaye et Bernard d'Abbeville, qu'il avait laissés dans l'ermitage de la forêt de Craon ; et après que les uns et les autres eurent gagné beaucoup d'âmes à Dieu et rassemblé plusieurs disciples, ils les menèrent dans ce même désert de Craon. Comme ils avaient également employé leurs soins pour leur con-

version, ils les partagèrent ensemble. Robert d'Arbrissel, qui était reconnu comme le maître et le chef de tous, choisit une partie de cette sainte troupe, qu'il emmena à Fontevrault. Raoul de la Futaye en prit une autre, qu'il conduisit en la forêt de Nid-le-Merle ; le reste suivit Vital dans la forêt de Savigny. Quant à Bernard, l'ordre qu'il reçut de l'évêque de Poitiers d'aller au secours des religieux de Saint-Cyprien, pour une affaire qu'ils avaient avec ceux de Cluny, lui fit retarder l'établissement de sa Congrégation de Tyron.

Robert, après avoir fait quelque séjour dans le monastère de Fontevrault, alla dans le Poitou pour y continuer ses missions. Pierre, évêque de Poitiers, qui connaissait son mérite, le reçut comme un apôtre ; il lui donna tout pouvoir dans son diocèse, et voyant les progrès qu'il faisait dans les lieux où il passait, tant par ses prédications que par d'autres œuvres de piété auxquelles il s'appliquait sans relâche, il voulut par reconnaissance employer ses sollicitations auprès du Pape Pascal II, pour faire approuver par ce Pontife l'Institut de Fontevrault, ce qu'il obtint l'an 1106. Robert retourna à ce monastère pour porter à ses filles la bulle de ce Pape. Ce monastère, quoique d'une grande étendue, ne se trouvant pas suffisant pour y recevoir toutes les personnes qui se présentaient pour prendre l'habit de l'Ordre, le saint Fondateur songea à faire de nouveaux établissements. Quelques personnes pieuses lui ayant donné la forêt des Loges et quelques héritages dans le diocèse d'Angers, il y fit bâtir un petit couvent, auquel il donna le nom de cette forêt ; et comme le revenu qui avait été donné pour cet établissement ne suffisait pas pour entretenir les filles qu'il y renferma, il ordonna que le monastère de Fontevrault donnerait tous les ans quelque aumône à cette petite maison. Etant allé prêcher dans la Touraine, on lui procura un autre monastère dans un lieu appelé Chaufournois, et présentement Chanstenois, et on lui en offrit un autre à Relay dans la même province. Etant retourné dans le Poitou, Pierre, évêque de Poitiers, lui donna un lieu désert nommé la Puye, où il bâtit un monastère, qui devint si considérable par les donations qu'on y fit, qu'il se trouva en état d'y loger plus de cent religieuses.

Cette maison ne fut pas sitôt commencée, que le bruit s'en étant répandu aux environs, l'on convia le Saint d'en venir établir deux autres dans le même diocèse, l'une dans la forêt de Gironde, qui s'appelle aujourd'hui l'Encloître, et qui fut fondée par le vicomte de Châtellerault, l'autre dans une solitude écartée qu'on nomme Gaisne, à deux lieues de Loudun. Ayant quitté le Poitou, il passa dans le Berri, où il reçut le monastère d'Orsan, que lui procura l'archevêque de Bourges. Il en fonda encore deux autres dans l'évêché de Poitiers, l'un dans les landes de la Garnache, dont ce monastère a pris le nom de la Lande, et l'autre dans la forêt de Tuçon ; et l'évêque d'Orléans Jean II l'ayant fait venir dans son diocèse, lui procura le monastère de la Magdeleine d'Orléans, qui fut bâti dans une solitude agréable sur la rivière de Loire.

Mais pendant que Dieu répandait si abondamment ses bénédictions sur ses travaux, il permit qu'il fût humilié par des calomnies atroces que ses ennemis inventèrent, et auxquelles Marbodius, évêque de Rennes, et Geoffroi, abbé de Vendôme, ajoutèrent foi trop aisément. Le premier lui écrivit une lettre pleine d'aigreur et de reproches, dans laquelle il lui disait qu'il avait quitté l'Ordre des Chanoines réguliers pour courir après des femmes. lui reprochant comme une marque de l'incontinence de ceux de sa suite, les accouchements de quelques femmes, les cris des enfants nouveau-nés, et le reprenant de ce qu'il donnait l'habit religieux à tous ceux qui le demandaient, sans les éprouver, ne se souciant pas qu'ils fussent bien convertis, pourvu que le nombre de ses disciples augmentât ; et qu'après qu'ils avaient donné leur nom, il n'en avait point de soin, et les laissait agir comme ils voulaient. Geoffroi de Vendôme lui écrivit que l'on disait de lui une chose dans le monde qui ne lui faisait pas honneur, et dont il devait promptement se corriger si elle était vraie, savoir : qu'il avait une si grande familiarité avec les femmes, qu'il leur permettait de demeurer avec lui, qu'il avait avec elles des entretiens secrets : ce qui était très dangereux et de mauvais exemple. A la vérité ces lettres sont regardées par quelques-uns comme des ouvrages supposés. Le P. Mainferme, religieux de son Ordre, dans le *Bouclier de l'Ordre de Fontevault*, les rejette toutes

les deux. Un de ses confrères, dans une dissertation qu'il fit imprimer à Anvers, en 1701, reconnaît pour véritable celle de Geoffroi; mais Bollandus la rejette. Le P. Sirmond l'admet, aussi bien que le P. Alexandre, qui rejette celle de Marbodius. Mais quand elles seraient véritablement de Marbodius et de Geoffroi, cela ne détruit pas la sainteté du bienheureux Robert d'Arbrissel; elles font seulement connaître que Marbodius et Geoffroi ont cru trop aisément les ennemis de ce saint fondateur; Geoffroi reconnu, dans la suite, la fausseté de cette calomnie, et devint ami de Robert et de l'abbaye de Fontevrault. Il y fit de grandes fondations et, afin de n'y être pas à charge dans les fréquentes visites qu'il y faisait, il y fit, à ce que l'on dit, bâtir une maison pour lui, que l'on a depuis appelée l'hôtel de Vendôme.

Après tous les établissements que ce serviteur de Dieu avait faits, il crut qu'il était nécessaire d'en demander la confirmation au Saint-Siège, et de faire exempter l'abbaye de Fontevrault de la juridiction de l'évêque : ce qu'il obtint par une bulle de l'an 1113, adressée aux religieuses de Fontevrault, qu'il avait portées à en faire la demande au Pape. Continuant ses missions apostoliques dans le Limousin, il y fit deux nouveaux établissements, l'un nommé Boubou, l'autre le Prieuré de la Gasconière. Ayant passé du Limousin dans le Périgord, il fonda le couvent de Cadouin, qu'il céda dans la suite au bienheureux Giraud de Sales. Enfin, le dernier établissement qu'il fit, et l'un des plus célèbres de son Ordre, fut celui de Haute-Bruyère, à huit lieues de Paris, au diocèse de Chartres, qui fut donné par Bertrade de Montfort, femme de Foulques le Rechin, comte d'Anjou. Le roi Philippe I^{er} ayant scandaleusement épousé cette femme, du vivant même de son mari, elle fut enfin convertie par les exhortations de Robert, et se croyant obligée à réparer le scandale qu'elle avait donné, elle se retira dans ce temple qu'elle avait présenté au Seigneur, où ayant non-seulement pris l'habit de Fontevrault, mais encore toutes les austérités de cet Ordre, qui pour lors était dans toute sa ferveur, elle édifia autant l'Église par sa vie pénitente et mortifiée, qu'elle l'avait scandalisée par sa vie molle et déréglée. Son premier soin fut de pourvoir

ce nouveau monastère de tout ce qui était nécessaire pour l'entretien des religieuses, afin que la pauvreté, qui est la ruine ordinaire de la régularité, ne les empêchât pas d'offrir à leur céleste Époux des sacrifices de louange, ni de méditer ses grandeurs pendant tout le temps de leur vie : c'est pourquoi, craignant que le revenu qui en dépendait ne fût pas suffisant pour l'entretien des religieuses, elle ajouta à ce don ce que le roi lui avait assigné dans la Touraine pour partie de son douaire, ce qu'elle fit agréer par ce prince, qui y donna son consentement.

Robert, après avoir fait tous ces établissements, prévoyant qu'il n'avait pas encore beaucoup de temps à vivre, voulut achever le dessein que Dieu lui avait inspiré pour son institut. Il fit établir pour chef et supérieure de son Ordre Pétronille de Craon-Chemillé, qui est reconnue pour la première abbesse de Fontevault, et dressa les statuts de cet Ordre, qu'il mit sous la règle de Saint-Benoît. Il ordonna l'abstinence continuelle de la viande, n'en permettant pas même l'usage aux malades. Les religieuses, entre autres choses, devaient garder le silence en tout temps, aller toutes ensemble à l'église et en revenir de même. Leurs voiles devaient toujours être abaissés et cacher entièrement leur visage. Elles ne devaient être vêtues que de tuniques faites des plus viles étoffes du pays, de la couleur naturelle de la laine, sans être tondues. Les surplis blancs leur étaient défendus aussi bien que les gants. Une religieuse ne pouvait sortir du cloître pour quelque ouvrage que ce fût, sans la permission de l'abbesse. Quand les prieures allaient dehors, elles ne devaient mener avec elles aucune religieuse, et elles devaient être accompagnées pour le moins d'un religieux et d'un séculier ; nulle autre que l'abbesse ou la prieure ne pouvait parler dans le chemin, jusqu'à ce que l'on fût arrivé dans l'hôtellerie. Le dortoir était toujours gardé le jour par une converse, et la nuit par deux ou quatre. Les malades ne pouvaient recevoir le Viatique ni l'Extrême-Onction que dans l'église ; et quand on les portait en terre, elles devaient être couvertes d'un cilice.

Quant aux religieux, ils devaient dire en commun l'office canonial, vivre en commun sans avoir rien en propre. Ils ne por-

taient ni manteaux, ni chemisettes noires ; ils avaient une ceinture de cuir, à laquelle était attaché un couteau de la valeur de deux deniers, et une gaine de la valeur d'un denier. Ce que l'on desservait de leur table devait être rendu aux religieuses, pour être ensuite distribué aux pauvres. Tous les dimanches et fêtes ils devaient aller à l'habit, c'est ainsi qu'on nomme le monastère des religieux, pour y entendre la messe et assister au chapitre, d'où ils ne sortaient qu'avec la permission du prieur. Ils ne devaient point recevoir d'églises paroissiales, ni leurs dîmes, ni donner leurs biens à ferme à des séculiers ; il ne leur était pas permis de recevoir des femmes dans leur monastère pour y travailler ; il leur était défendu de faire des serments, de subir l'examen du feu, de servir de cautions et d'être fermiers. Les provisions de vin, le poisson, l'argent et les autres choses nécessaires à la vie étaient entre les mains de la cellière, et distribuées par l'avis et l'ordre de l'abbesse ou de la prieure. Les religieux ne pouvaient aussi recevoir personne à la religion, ce droit appartenant à l'abbesse.

Le bienheureux Fondateur fut le premier à se soumettre à l'abbesse, et, pour donner l'exemple à ses religieux, il vécut sous son obéissance jusqu'à sa mort, qui arriva le 25 février de l'an 1117. Il était pour lors dans son monastère d'Orsan, d'où son corps fut porté à Fontevrault, avec une pompe extraordinaire, par Léger, archevêque de Bourges, qui fit son oraison funèbre, et qui fut accompagné dans le convoi par l'archevêque de Tours, l'évêque d'Angers, le comte d'Anjou et plusieurs seigneurs de considération ; son cœur fut seulement laissé à ses filles d'Orsan.

Le bienheureux Robert d'Arbrissel avait vu de son vivant plus de trois mille religieuses dans le seul monastère de Fontevrault ; mais après sa mort ce nombre augmenta ; car, au rapport de l'abbé Suger, dans une de ses lettres au Pape Eugène III, au sujet de l'évêque de Poitiers qui inquiétait ce monastère, il y avait à Fontevrault quatre à cinq mille religieuses. Quoique ce grand nombre diminuât dans la suite, il ne laissa pas d'être encore considérable l'an 1248, où le Pape Innocent IV ayant imposé un sub-

side de dix livres tournois sur cette maison, aussi bien que sur les bénéfices d'Anjou et de Poitou, pour l'entretien d'un évêque de Tibériade, ce monastère s'en excusa sur ce qu'il avait sept cents personnes à nourrir. Ce nombre se trouva encore diminué en 1297 ; car, sur les plaintes que le Pape Boniface VIII avait reçues qu'on avait dissipé les revenus de Fontevrault, le Pontife ayant donné commission à Gilles, évêque de Nevers, de régler le nombre des religieuses de ce monastère, ce prélat en ayant trouvé trois cent soixante, les réduisit à trois cents, sans parler du nombre des religieux, tant prêtres que convers. Mais cette ordonnance de l'évêque de Nevers ne fut pas apparemment exécutée, puisque l'an 1360 ce monastère ayant encore été taxé pour le même subside, l'abbesse allégua pour cause de son refus qu'il y avait dans son monastère cinq cents religieuses. Ce n'était pas seulement dans le monastère de Fontevrault qu'il y avait un si grand nombre de religieuses de cet Ordre, car, à Blessac dans le diocèse de Limoges, on en a vu jusqu'à neuf cents.

Cet Ordre acquit une si grande réputation, que des monastères entiers de différents Ordres embrassaient celui de Fontevrault, comme le prieuré de Bragerac, alors du diocèse de Toulouse à présent appelé de Saint-Aignan et du diocèse de Montauban, qui était de la Congrégation du bienheureux Giraud de Sales, dont le prieur et les religieux se soumirent l'an 1122, avec tous leurs biens, à l'obéissance de l'abbesse Pétronille de Chemillé. On demanda de ces religieuses en Espagne, où on en mit dans trois maisons.

Les Ordres de Chuny, de Saint-François, et plusieurs maisons de Chanoines réguliers firent aussi société avec l'Ordre de Fontevrault pour la participation des prières.

Un grand nombre de Souverains Pontifes lui ont accordé des privilèges, et ont témoigné l'estime qu'ils en faisaient en différentes circonstances.

(HÉLYOT.)

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTÉ VIERGE.

Le 24 février de l'an 1713, des négociants de Bordeaux, revenant de la Martinique, assaillis d'une tempête effroyable qui durait depuis trois jours, allaient périr, lorsqu'ils invoquèrent Notre-Dame de Verdélais, s'engageant à lui rendre grâce dans son sanctuaire. Aussitôt la tempête s'apaisa; et tous les passagers, sauvés par ce miracle, finirent avec joie leur engagement.

Notre-Dame de Verdélais est honorée dans le diocèse de Bordeaux.

On célèbre aussi en ce jour la mémoire des trois états que la très-sainte Vierge a honorés; savoir, l'état de virginité, de mariage et de viduité.

Toute la vie de la très-sainte Vierge montre assez avec combien d'intégrité elle s'est comportée dans ces trois états. Nous avons parlé de sa virginité au 16 de ce mois; de son mariage; au 23 de janvier: qu'il nous suffise de dire ici quelque chose de son état de veuvage.

1° Après la mort de saint Joseph, il est certain que la bienheureuse Marie se tenait assidue dans son logis, à moins qu'elle ne fût obligée d'en sortir pour aller au temple, ou pour aller entendre son cher Fils, lorsqu'il prêchait les peuples.

2° Elle observa avec exactitude ce que l'Apôtre saint Paul recommande aux veuves: Que celle qui est véritablement veuve et dans la tristesse, espère en Dieu, et qu'elle s'occupe à prier avec instance nuit et jour. *Quæ vere vidua est et desolata, speret in Deum, et instet obsecrationibus, et orationibus nocte ac die.*

3° Enfin après la Passion de Jésus-Christ son Fils, elle médita et repassa souvent dans son cœur tous les mystères de la vie de ce Dieu fait homme.

MARTYROLOGE ROMAIN ¹.

En Judée, la fête de saint Matthias, apôtre, qui fut choisi par le sort, après l'Ascension de Notre-Seigneur, pour remplir la place du traître Judas, et qui souffrit le martyre pour avoir prêché l'Évangile.

A Rome, Sainte PrIMITIVE, martyre.

A Césarée en Cappadoce, saint Serge, martyr, dont on a écrit la vie.

En Afrique, les saints Montan, Lucius, Julien, Victorin, Flavien, et leurs compagnons, tous disciples de saint Cyprien : ils furent martyrisés sous l'empereur Valérien.

A Rouen, saint Prétextat, évêque et martyr.

A Trèves, saint Modeste, évêque et confesseur.

En Angleterre, saint Ethelbert, roi de Kent, qui fut converti à la foi chrétienne par saint Augustin, évêque des Anglais.

A Jérusalem, la première invention du chef du Précurseur de Notre-Seigneur.

Additions des autres martyrologes.

Saint Honorat, évêque de Milan.

Saint Modeste, évêque de Trèves au v^e siècle. Quelques-uns le disent évêque régional. Il est nommé au Martyrologe romain.

Sainte Septimie, martyrisée à Carthage, en même temps que sainte Quatrosus.

Saint Palphère, martyr à Nicomédie sous Dioclétien. Il témoi-

1

SEXTO KALENDAS MARTII.

In Judæa, natalis sancti Matthiæ apostoli, qui post Ascensionem Domini ab Apostolis in locum Judæ proditoris sorte electus, pro Evangelii prædicatione martyrium passus est. — Romæ, sanctæ Primitivæ martyris. — Cæsareæ in Cappadocia, sancti Sergii martyris, cujus gesta præclara habentur. — In Africa, sanctorum martyrum Montani, Lucii, Juliani, Victorici, Flaviani et sociorum, qui fuerunt sancti Cypriani discipuli, et sub Valeriano imperatore martyrium consummarunt. — Rhotomagi, passio sancti Prætextati episcopi et martyris. — Treviris, sancti Modesti episcopi et confessoris. — In Anglia, sancti Edilberti regis Cantiorum, quem sanctus Augustinus Anglorum episcopus ad fidem Christi convertit. — Jerosolymis, prima inventio capitis Præcursoris Domini.

gna le 24 février de l'an 303. On croit que c'est lui qui déchira l'édit contre les chrétiens.

Sainte Nina ou Nine, martyre honorée le 24 février.

Saint Paul, martyr avec sainte Primitive mentionnée au Martyrologe romain.

Saint Quint, martyr à Carthage, fête le 24 février, et en quelques lieux le 24 mai.

Saint Jean Thérèse, de l'Ordre de Saint-Basile, en Calabre, dont le saint corps rendit la santé à Robert Guiscard, prince de ce pays.

• Saint Torquat-Félix, évêque d'Iria, en Espagne, descendant des Torquati, famille dont un membre, ordonné prêtre à Rome, par les Apôtres avait siégé à Cadix.

Dédicace miraculeuse de l'église de Saint-Denis.

Martyrologe de la dernière persécution.

Claude Leclerc, prêtre du diocèse de Saint-Brieuc, ayant prêté le serment de la constitution civile du clergé, le rétracta lorsqu'on lui eut fait comprendre que ce serment était schismatique, fut arrêté à Lyon où il s'était réfugié, condamné à mort et guillotiné le 24 février 1794. Il avait soixante-quinze ans.

Pierre-François-Symphorien Brochu, prêtre du diocèse de la Rochelle, condamné à mort par le tribunal criminel du département de la Vendée, comme réfractaire, parce qu'il avait refusé le serment anti-catholique, fut exécuté le 24 février 1794.

VINGT-CINQUIÈME JOUR DE FÉVRIER.

Saint Taraise, patriarche de Constantinople. — Saint Victorin et ses compagnons, martyrs. — Saint Léovard ou Lieberd. — Saint Ether, évêque d'Osma. — Saint Césaire le Médecin. — Saint Félix III, Pape. — Saint Valère, abbé. — Saint Gothard, ermite dans les Alpes. — Saint Adelhème, abbé en Suisse. — Sainte Aldetrude, vierge et abbesse de Maubeuge. — Sainte Valburge, vierge et abbesse en Allemagne. — Saint Kéna, prêtre en Allemagne. — La Bienheureuse Cécile, dominicaine. — Saint Gerlaud, évêque de Girgenti. — Le Bienheureux Constant de Fabriano, frère prêcheur. — Saint Avertain et saint Roméo, carmes. — Le Bienheureux Sébastien d'Appartio. — La Vénérable Marie Sulpéria. — Les Vénérables Elisabeth et Marie Barberon. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT TARAISE,

PATRIARCHE DE CONSTANTINOPLE.

Taraise naquit à Constantinople vers le milieu du VIII^e siècle. Son père se nommait Georges, et sa mère Eucratie : ils étaient tous deux de race patricienne. Georges exerçait une des premières charges de la magistrature, et jouissait de la plus haute considération, à cause de son attachement inviolable aux règles de la justice. Eucratie, encore plus distinguée par sa vertu que par sa naissance, n'était pas moins universellement estimée. Elle voulut former elle-même son fils aux pratiques de la religion, et elle y réussit merveilleusement.

Entre autres leçons qu'elle lui donnait, elle insistait particulièrement sur la fuite des mauvaises compagnies. Le jeune Taraise répondait parfaitement aux soins de sa pieuse mère, et laissait déjà entrevoir ce qu'il serait un jour.

Il ne fut pas plutôt entré dans le monde, qu'il se fit admirer par ses talents et par ses vertus. Il mérita d'être élevé à la dignité de consul, puis à celle de premier secrétaire d'État.

La connaissance qu'il avait du néant des choses humaines, l'empêcha de se laisser éblouir par le faux éclat des honneurs.

Il vécut toujours en chrétien ; ainsi Dieu le préparait à la place éminente qu'il lui destinait dans son église.

L'hérésie des iconoclastes, ou briseurs d'images, était devenue insolente, à cause de la protection que lui avaient accordée les empereurs Léon l'Isaurien, Constantin Copronyme, et Léon, surnommé Chazare. Irène, femme du dernier de ces princes, qui, à de mauvaises qualités, en joignait de bonnes, ne s'était pas laissée entraîner par le torrent, et avait toujours conservé un attachement secret à la foi catholique.

Après la mort de son mari, arrivée en 780, elle se fit déclarer régente de l'empire, afin de gouverner sous le nom de son fils Constantin, qui n'était âgé que de dix ans. L'autorité dont elle fut revêtue apporta du changement dans les affaires de l'Église, et donna aux orthodoxes l'espérance de voir finir la persécution qu'ils souffraient depuis longtemps. Paul III était alors patriarche de Constantinople ; il avait été élevé à cette dignité par Léon, surnommé Chazare. La crainte de déplaire à la cour l'avait empêché de se déclarer ouvertement pour la vérité. Il avait même tenu, contre les lumières de sa conscience, une conduite qui favorisait l'hérésie régnante. On remarquait cependant en lui plusieurs excellentes qualités, entr'autres une immense charité pour les pauvres, qui lui gagna le cœur du peuple, et une prudence consommée qui lui attira l'estime d'Irène et de la cour. Une maladie dont il fut attaqué lui ouvrit les yeux sur sa lâcheté criminelle, et ce fut pour l'expier qu'il résolut de passer le reste de sa vie dans la solitude. Il renonça donc à l'épiscopat, pour se retirer dans le monastère de Florus à Constantinople, où il prit l'habit sans avoir communiqué son dessein à personne. Lorsque l'impératrice en fut informée, elle l'alla trouver avec son fils, et fit valoir les raisons les plus fortes pour le déterminer à reprendre le gouvernement de son Église ; mais tous ses efforts furent inutiles. Le Patriarche, fondant en larmes, répondit qu'il voulait réparer le scandale de sa conduite passée, et que c'était là l'unique motif de sa retraite ; il ajouta qu'on le pressait en vain de retourner à son siège, que le reste de sa vie serait dévoué à la pénitence, et que le seul parti qu'il y eût à prendre, était de choisir

un digne pasteur à l'Église de Constantinople. On le pria d'indiquer au moins un sujet capable de remplir une place aussi importante. Il nomma Taraise comme celui qu'il en jugeait le plus digne. Il survécut peu de temps à cette déclaration.

Après la mort du patriarche Paul, on pensa efficacement à lui donner un successeur. Taraise fut celui en faveur duquel tous les suffrages se réunirent; mais il n'était pas aisé de le faire consentir à son élection, parce que son humilité l'empêchait de voir en lui ce que les autres y découvriraient. Enfin, pressé de les parts, il représenta qu'il ne pouvait en sûreté de conscience se charger du gouvernement d'une Église séparée de la communion catholique, et qu'il ne se laisserait jamais ordonner qu'on ne lui eût promis d'assembler un concile général pour terminer les disputes qui s'étaient élevées touchant les saintes images. On accepta la condition; alors Taraise se rendit, et la cérémonie de son sacre se fit le jour de Noël de l'année 784.

Dès qu'il fut installé, il donna avis de son ordination au Pape Adrien, et s'unit avec lui dans la communion de l'Église catholique. Le Souverain Pontife reçut en même temps une lettre commune de l'impératrice et de l'empereur, dans laquelle ils lui marquaient qu'ils étaient sur le point d'assembler un concile général, et le priaient d'y venir en personne, ou du moins d'envoyer des hommes vénérables et savants pour le représenter. Taraise écrivit aussi aux patriarches d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem, afin qu'ils envoyassent leurs députés. Le Pape fut charmé de l'heureuse tournure que prenaient les affaires, et il se livra à la douce espérance de voir bientôt triompher la vérité. Il chargea ses légats de lettres pour l'empereur, l'impératrice et le patriarche. Il y applaudissait à leur zèle pour la saine doctrine, et y démontrait fort au long l'impiété des iconoclastes. Il leur demandait ensuite de faire anathématiser en présence de ses légats le faux concile que les hérétiques avaient tenu sous Constantin Copronyme, et les conjurait, au nom de Dieu, de rétablir le culte des saintes images à Constantinople et dans toute la Grèce. Il finissait ses lettres à l'empereur et à l'impératrice, en leur recommandant les personnes qu'il envoyait pour le repré-

sender, c'est-à-dire, Pierre, archiprêtre de l'église romaine, et Pierre, prêtre et abbé du monastère de Saint-Sabas à Rome.

Les trois patriarches d'Orient, qui étaient alors soumis à l'empire des Sarrasins, ne vinrent point à Constantinople ; ils craignaient que leur absence ne fit ombrage à des maîtres jaloux qui leur avaient défendu toute communication avec l'empire, sous les peines les plus rigoureuses. Il était même dangereux et difficile d'envoyer des députés : ils le firent cependant par zèle pour la cause de Dieu.

Lorsque les légats du Pape et des patriarches, ainsi que les évêques de leur dépendance, furent arrivés à Constantinople, on y fit l'ouverture du concile, dans l'église des Apôtres, le 1^{er} août 786 ; mais on ne put rien statuer, à cause des violences que les iconoclastes exercèrent ; il fallut donc se retirer, et attendre un temps plus favorable. L'année suivante, les évêques se rassemblèrent dans l'église de Sainte-Sophie, à Nicée en Bithynie. Les deux légats du Pape sont nommés les premiers dans les actes du concile ; Taraise est nommé ensuite, puis Jean et Thomas, prêtres et moines, légats des sièges apostoliques d'Orient, savoir : Jean pour les patriarches d'Antioche et de Jérusalem, et Thomas pour le patriarche d'Alexandrie. L'assemblée fut composée de trois cent cinquante évêques, sans parler d'un grand nombre d'abbés, de prêtres et de confesseurs. On exposa la doctrine de l'Église sur la matière en question ; après quoi, on définit contre les iconoclastes, qu'on doit rendre un culte de relation aux images des Saints. Le concile fut terminé par les acclamations ordinaires, et par les prières pour la prospérité de l'empereur et de l'impératrice. On écrivit ensuite des lettres synodales à toutes les églises, et nommément au Pape Adrien, qui approuva tout ce qui s'était fait.

Taraise, conformément à la décision du concile, rétablit les saintes images dans toute l'étendue de son diocèse ; il s'appliqua aussi avec beaucoup de zèle, à corriger divers abus, et surtout à abolir la simonie. Il écrivit une lettre sur ce sujet au Pape Adrien, et il y félicitait l'Église romaine d'avoir su conserver la pureté du sacerdoce, en se préservant du crime de la simonie.

Un patriarche tel que Taraise ne pouvait manquer de faire beaucoup de bien. Le clergé et le peuple trouvaient en lui un modèle accompli de toutes les vertus. Il suivit un genre de vie tout différent de celui de plusieurs de ses prédécesseurs. Il bannit de sa table tout ce qui sentait la somptuosité, et ne voulut pas souffrir dans son palais de meubles magnifiques. Saintement avare de son temps, il en donnait très-peu au sommeil : il était toujours le dernier couché, et le premier levé de sa maison. La prière et la lecture emportaient toutes ses heures de loisir. Fidèle imitateur de Jésus-Christ, qui aima mieux servir que d'être servi, il avait rarement recours à ses domestiques, cette disposition prenant sa source dans une humilité profonde, vertu qu'il tâchait d'inspirer aux autres par toutes sortes de moyens.

L'exemple du pasteur ramena la simplicité évangélique dans le clergé, qui se détacha du luxe, jusqu'à renoncer aux étoffes de soie dont la coutume lui avait fait une sorte de nécessité. Les laïques rougirent aussi de plusieurs dérèglements, et rentrèrent dans les bornes exactes de la loi.

Mais la vertu dominante de saint Taraise, celle qui semblait donner un nouvel éclat à toutes les autres, c'était une charité immense pour les pauvres. On le vit souvent leur distribuer de ses propres mains ce que l'on avait servi sur sa table. Il assigna des revenus fixes pour fournir à leurs besoins. Il allait lui-même dans les maisons et dans les hôpitaux de Constantinople, tant il craignait que quelque malheureux ne restât sans secours. Il redoublait encore ses aumônes dans le saint temps de carême.

Un prélat dont la vie était si exemplaire, avait droit de s'élever contre les désordres, et il était sûr de parler avec succès. En effet, que pourrait-on opposer à un ministre de Jésus-Christ, quand il pratique le premier la morale qu'il prêche aux autres ? Le Saint, dans ses instructions, revenait souvent sur la nécessité de mortifier ses sens, et sur les dangers que l'innocence court au théâtre.

Quelque temps après, l'empereur Constantin conçut une passion criminelle pour Théodote, dame d'honneur de l'impératrice Marie, qu'il n'avait jamais aimée ; aussitôt il oublia que les liens

du mariage sont indissolubles, et il résolut de les rompre pour épouser Théodote. Il eût bien voulu que le patriarche approuvât son divorce; mais il comprit qu'il ne serait pas facile de le gagner. Il lui envoya cependant un des principaux officiers, qui tâcha, mais inutilement, de prouver que Marie avait employé le poison pour se défaire de l'empereur. Taraise, au lieu de faire un long discours, ne répondit que ce peu de mots en soupirant : « Je ne sais comment l'empereur pourra supporter l'infamie dont ce divorce scandaleux va le couvrir à la face de l'univers; je ne sais non plus comment il pourra punir les adultères et les autres débauches, après avoir donné un tel exemple. Allez lui dire de ma part que je souffrirai plutôt la mort et tous les supplices imaginables que de consentir à son dessein. »

Le peu de succès de l'officier n'ôta pas encore à l'empereur toute espérance de pouvoir gagner le patriarche; il l'envoya chercher, et lui dit lorsqu'il fut arrivé : « Je n'ai rien voulu vous cacher, parce que je vous regarde comme mon père. On ne peut nier que je ne sois en droit de quitter une personne qui a attenté à ma vie. Elle mérite la mort, ou tout au moins une pénitence perpétuelle; et pour vous convaincre de son crime, voyez-en les preuves de vos propres yeux. » Là-dessus il fait apporter un vase, qu'il prétend rempli du poison que l'impératrice avait préparé pour lui ôter la vie. Taraise ne donna pas dans le piège, et répondit généreusement à l'empereur, qu'il connaissait le motif de ses plaintes. « Elles viennent, dit-il, de votre passion pour Théodote; mais quand elles seraient fondées, je ne consentirais pas pour cela à la célébration d'un mariage qui sera toujours illégitime et contraire à la loi de Dieu, tant que l'impératrice Marie vivra. Voudriez-vous, en épousant Théodote, me forcer à faire usage des censures ecclésiastiques? »

Le moine Jean, qui était présent, se joignit à Taraise, et parla à l'empereur avec tant de force, que les prêteurs et les patrices le menacèrent de lui passer leur épée au travers du corps. Constantin, qui était d'autant plus furieux qu'il n'avait rien de solide à répondre, les fit chasser l'un et l'autre de sa présence.

L'empereur, que sa passion aveuglait de plus en plus, obligea

l'impératrice Marie de sortir du palais, pour aller prendre l'habit dans un monastère; et comme le Saint persistait à ne vouloir pas le marier avec Théodote, il fit faire la cérémonie par Joseph, économe de l'église de Constantinople.

Cette action scandaleuse eut des suites très-préjudiciables à la religion. Des gouverneurs de provinces et d'autres personnes puissantes suivirent l'exemple du prince; les uns chassèrent leurs femmes, les autres en gardèrent plusieurs à la fois, et la débauche publique fut autorisée. Saint Platon et saint Théodore se séparèrent de la communion de l'empereur, pour marquer toute l'horreur qu'ils avaient de son crime. Quant à Taraise, il n'exécuta point la menace qu'il avait faite d'employer les censures ecclésiastiques; il crut qu'il était de la prudence de ne pas pousser à bout un prince entier dans ses volontés, de peur qu'il ne rétablît l'hérésie pour l'extirpation de laquelle il avait déjà pris des mesures; il usa donc de modération pour ne pas tout perdre. Cela n'empêcha pas l'empereur de le persécuter durant le reste de son règne. Non content de le faire observer par des espions, nommés syncelles, qui ne laissaient approcher personne de lui sans leur permission, il exila encore ses domestiques et ses proches. La contrainte où le saint Patriarche était obligé de vivre, lui donna plus de temps pour vaquer à la contemplation, et pour solliciter la miséricorde divine en faveur de son troupeau.

Cependant l'impératrice Irène, qu'on avait éloignée des affaires, se voyait avec peine dépouillée de toute son autorité, et son ambition en souffrait d'autant plus, qu'elle ne visait à rien de moins qu'à réunir la puissance souveraine en sa personne. Elle fit jouer mille ressorts secrets pour rendre son fils odieux à l'empire; mais ces moyens ne lui ayant pas réussi, elle résolut de lever le masque et de ne plus garder de mesures. Elle s'attacha donc à gagner les principaux officiers de la cour et de l'armée, puis elle fit emprisonner l'empereur son fils, et ordonna qu'on lui crevât les yeux; ce qui fut exécuté avec tant de cruauté que le malheureux prince en mourut ¹.

¹ Ceci arriva dans l'année 797.

Irène étant montée sur le trône, rappela toutes les personnes exilées par Constantin, et régna seule pendant cinq ans. Dieu permit qu'elle ne jouit pas plus longtemps d'une autorité qui était le fruit de son ambition et de sa cruauté. Nicéphore, grand logothète, ou trésorier général, la détrôna en 802, et la relégua dans l'île de Lesbos, où elle mourut de chagrin.

Taraise à qui la mort de Constantin avait rendu la liberté, ne négligea rien pour rétablir partout le bon ordre. Il commença par chasser et déposer Joseph, qui avait marié et couronné Théodote contre toutes les lois divines et humaines. Cette action de rigueur le réconcilia avec saint Platon, qui avait désapprouvé ses ménagements pour l'empereur. Il vécut en paix sous le règne de Nicéphore, uniquement occupé des pratiques de la pénitence et des fonctions du saint ministère; mais sa santé s'épuisant de jour en jour, il fut enfin attaqué de la maladie dont il mourut. Il continua d'offrir le Saint-Sacrifice de la Messe tant qu'il put se soutenir. L'auteur de sa vie, témoin oculaire de ce qu'il rapporte, dit qu'il tomba comme en extase un peu avant sa mort.

On l'entendait disputer avec les esprits de ténèbres, qui fouillaient dans sa vie passée pour trouver de quoi l'accuser. Le Saint, qui était fort agité, se justifiait, et répondait à toutes les accusations. Les spectateurs ne purent voir sans frémir les efforts que faisaient les démons pour découvrir des souillures dans la vie d'un homme dont la conduite avait toujours été irréprochable.

Un moment après, le calme succéda à l'orage, et le Bienheureux Patriarche expira tranquillement le 25 février 806. Il avait gouverné l'église de Constantinople pendant vingt et un ans et deux mois.

Dieu honora par plusieurs miracles la mémoire de son serviteur Taraise, et l'on commença à célébrer sa fête sous le Patriarche qui lui succéda. Il est honoré en ce jour par les Grecs et par les Latins.

Quatorze ans après sa mort, il arriva un de ces événements qu'il faut rapporter, parce qu'il est appuyé sur des témoignages incontestables. L'empereur Léon l'Arménien, qui favorisait les

iconoclastes, crut voir en songe saint Taraise avec un visage fort irrité ; il l'entendit en même temps commander à un homme qu'il appela Michel, de le percer de son épée. L'empereur étant éveillé se persuada que ce Michel devait être dans le monastère du saint Patriarche ; il y envoya donc faire des perquisitions dès le lendemain matin. On tourmenta même cruellement plusieurs moines pour les obliger à le découvrir ; mais il ne se trouva personne de ce nom parmi eux. C'était en vain que Léon cherchait à se soustraire aux coups de la justice divine ; six jours après il fut assassiné par Michel-le-Bègue, qui prit la pourpre à sa place.

SAINT VICTORIN,

ET SES COMPAGNONS, MARTYRS.

Ces saints Martyrs, au nombre de sept, étaient de Corinthe, et y confessèrent la foi, en 249, devant le proconsul Tertius, au commencement du règne de Dèce. Ayant ensuite passé en Égypte, sans qu'on sache s'ils y furent relégués, ou s'ils se retirèrent d'eux-mêmes, ils moururent pour Jésus-Christ à Diospolis, capitale de la Thébàide, en 284, sous le gouverneur Sabin, et sous le règne de Numérien. On leur fit d'abord souffrir la question du chevalet, et plusieurs autres sortes de tourments ; mais comme rien n'était capable d'ébranler leur constance, le juge irrité ordonna que l'on mit Victorin dans un mortier, où il eut les pieds et les jambes écrasés. On lui disait à chaque coup qu'il recevait : « Aie pitié de toi, malheureux, tu peux éviter la mort, en renonçant à ton nouveau Dieu. » Le Saint, persistant toujours dans sa première confession, fut assommé.

Ses compagnons, loin d'être effrayés de son supplice, brûlaient d'envie d'en partager la gloire avec lui ; aussi, quand on montra le mortier à Victor, l'un d'entre eux, il répondit tranquillement : « C'est là où je trouverai le salut et la véritable félicité. » On l'y jeta aussitôt, et on le battit jusqu'à la mort. Nicéphore prévint les bourreaux, et sauta de lui-même dans le mortier ensanglanté. Son courage redoubla la fureur du tyran, qui ordonna à plusieurs bourreaux de le frapper en même temps. Claudien fut coupé par morceaux, et l'on jeta ses membres palpitants aux

pieds de ceux de ses compagnons qui vivaient encore. Il en restait trois, savoir : Diodore, Sérapion et Papias. Le juge leur dit en leur montrant les membres épars de Claudien : « Il ne tient qu'à vous d'éviter un pareil traitement ; je ne vous force point à souffrir. — Vous nous connaissez mal, répondirent les Martyrs ; nous vous prions, si vous avez un genre de supplice encore plus cruel, de nous y condamner ; car jamais nous ne violerons la fidélité que nous devons à Dieu ; jamais nous ne renierons Jésus-Christ notre Sauveur. C'est de lui que nous tenons l'être, et c'est à lui seul que tendent tous nos desirs. » Le tyran transporté de rage, condamna Diodore à être brûlé vif, Séraphion à être décapité, et Papias à être noyé. Ceci arriva le 23 de février, jour auquel tous les Martyrologes des Latins font mémoire de ces saints Martyrs. Dans les Menées et dans le Ménologe de l'empereur Basile Porphyrogenète, leurs noms se trouvent au 23 janvier ; qui fut le jour où ils confessèrent Jésus-Christ à Corinthe.

SAINT LÉOVARDE OU LIEBERD.

Léobard, appelé aussi Léovart, Liberd et Leuvart, était disciple de saint Colomban. Dans les dernières années du vi^e siècle, il vint d'Irlande dans les Gaules, amenant avec lui onze moines de Bangor ; son ami saint Déicole, abbé de Lure, qu'il visitait sur son passage se joignit à lui, et ils obtinrent du roi Childebert II une vallée auprès de Saverne, dans la région qui fait aujourd'hui le département du Bas-Rhin ; et ils y fondèrent le couvent de Marmoutiers, dont ils dédièrent l'église sous les patronages de saint Pierre, de saint Paul et de saint Martin de Tours. Léobard, après une vie tout entière consacrée à Dieu, mourut très-sainte-ment en 618. Il est honoré le 25 février et le 31 décembre. Saint Déicole est fêté le 18 janvier.

SAINT ETHER,

ÉVÊQUE D'OSMA.

Saint Ether, *Ætherius*, chrétien fidèle, fut élu évêque d'Uxama, aujourd'hui Osma sur le Duéro, dans la Vieille Castille. Son élévation eut lieu vers la fin du viii^e siècle. Il défendit constamment

la sainte doctrine de l'Église. Ayant appris qu'Élipand, alors archevêque de Tolède et ami de Félix d'Urgel, professait et propagait son hérésie qui soutenait que Notre-Seigneur Jésus-Christ, en tant qu'homme, n'était que le Fils adoptif de Dieu, saint Ether et saint Bêat lui écrivirent ensemble une longue et savante lettre qui eût dû le faire rentrer dans l'Église. Mais malgré les condamnations fulminées par les conciles et par le Pape Adrien I^{er}, Élipand ne se soumit pas, et peu de jours après il mourut sous l'anathème.

Ether, inébranlable dans sa foi, révérend de tous, s'en alla devant Dieu le 25 février de l'an 800.

. SAINT CÉSAIRE LE MÉDECIN.

Césaire était frère puîné de saint Grégoire de Nazianze. Élevé dans la vie chrétienne, il alla à Alexandrie pour se perfectionner dans les sciences. Lorsqu'il eut achevé ses études, avant de retourner dans son pays, il désira faire quelque séjour à Constantinople. Son mérite et son extérieur avantageux lui attirèrent bientôt l'estime et l'affection de tout le monde. Pour le fixer dans cette ville, on lui offrit des honneurs publics, une noble alliance et la dignité de sénateur. On pria l'empereur de l'arrêter comme médecin ; car il avait appris avec succès les sciences si délicates de cette profession. L'empereur fit ce qu'on demandait. Mais Grégoire, frère de notre Saint, étant venu le rejoindre à Constantinople, lui persuada de renoncer à tous les avantages qu'on lui offrait, et d'aller servir sa patrie. Il revint donc à Nazianze avec son frère.

Cependant, après avoir consacré les prémices de son art au service de ses concitoyens, son inclination le porta à retourner à la cour. Ses parents l'en détournaient, disant qu'il était plus avantageux et plus noble d'être le dernier dans la maison de Dieu, que de paraître le premier dans le palais d'un empereur.

Césaire suivit néanmoins son penchant, et il parvint en peu de temps au rang de premier médecin et de favori de l'empereur. Sa probité, sa générosité, ses manières obligeantes, lui firent au-

tant d'amis qu'il y avait à la cour de personnes distinguées. Les honneurs et les délices au milieu desquels il vivait ne lui corrompirent point le cœur. Il n'estimait rien de grand que d'être chrétien et de le paraître : tout le reste n'était pour lui qu'un jeu et qu'un songe. Il soulageait par ses libéralités un grand nombre de pauvres. Jamais il ne refusa rien à personne ; et la facilité avec laquelle il donnait tout ce qu'on lui demandait, faisait qu'on se repentait souvent de ne lui avoir pas demandé davantage.

Il savait se maintenir auprès des grands, mais jamais aux dépens de la vérité, dont il prenait toujours les intérêts, et pour la défense de laquelle il eut de fréquents combats à soutenir. Telle fut la conduite que Césaire garda à la cour.

Saint Grégoire pourtant ne pouvait s'en contenter ; envisageant avec frayeur les dangers qui environnaient son frère, il ne cessait de lui écrire pour le retirer du monde. Saint Basile, intime ami de Grégoire, faisait la même chose.

Césaire recevait fort bien les avis qui lui venaient de personnes si chères ; mais il différant toujours de les suivre. Il fallut un coup de la main de Dieu pour lui faire prendre enfin sa résolution.

Après avoir été trésorier des domaines de l'empereur Valens, il fut nommé intendant de la Bithynie. Il se trouva enveloppé dans un violent tremblement de terre qui arriva à Nicée, ville de cette province : il y perdit une partie de ses biens, et ne se sauva lui-même que par une espèce de miracle, ayant été enseveli sous des ruines, d'où il sortit avec quelques blessures. Il comprit le danger dont Dieu l'avait délivré. Saint Grégoire profita de cette occasion pour le presser de nouveau de se donner entièrement à Dieu. Saint Basile se joignit à son ami, écrivit à Césaire une lettre très-pressante, et lui dit, entre autres choses, qu'il était désormais obligé, plus que tout autre, de servir Dieu comme une personne ressuscitée, puisqu'il venait de le retirer de la mort. Les vœux des deux Saints furent exaucés. Césaire leur fit savoir qu'il était résolu enfin à se consacrer à Dieu sans réserve, et à quitter le service des rois de la terre pour s'attacher à celui du Roi du ciel.

Dieu, content de la disposition du cœur de son **Serviteur**, l'appela à lui avant qu'il eût le loisir d'exécuter son dessein. Étant tombé malade peu après le tremblement de Nicée, il reçut le Baptême, et mourut au commencement de l'année 369, faisant les pauvres ses héritiers.

Ceux que l'ordre de Dieu a engagés dans les affaires du monde et dans la vie tumultueuse des cours, ont dans la vie de ce **Saint** un modèle admirable d'innocence, d'intégrité et de religion, et sa bienheureuse mort, arrivée avant qu'il eût rompu les liens qui l'attachaient à la cour, est un sujet de consolation pour eux, lorsque le besoin de l'État ou quelque autre engagement légitime ne leur laisse pas la liberté de quitter le monde.

Le corps de saint Césaire fut porté à Nazianze, et mis dans le tombeau qui était préparé pour son père et sa mère, qui lui rendirent les derniers devoirs, avec la joie de voir que Dieu l'eût voulu recevoir dans le sein de sa gloire, comme les prémices de leur sainte famille, quoiqu'il en fût le dernier dans l'ordre de sa naissance.

Son frère saint Grégoire, qui l'avait toujours aimé très-tendrement, honora depuis constamment sa mémoire, assuré de sa béatitude éternelle par divers songes ou par sa propre persuasion ; et il composa un beau discours qu'il prononça à sa louange sur son tombeau, devant son père et sa mère.

On ne trouve pas, dans ce panégyrique historique de la vie de saint Césaire, qu'il ait laissé aucun ouvrage, quoique saint Grégoire y ait réuni avec grand soin tout ce qui pouvait l'honorer.

SAINT FÉLIX III,

PAPE.

Félix, troisième du nom, était un des ancêtres de saint Grégoire le Grand. Il naquit à Bénévent, et son élection fut particulièrement agréable à Théodoric, roi d'Italie, qui avait pour sa sainteté une grande vénération. Il gouverna l'Église avec sagesse ; et le roi Athalaric, quoiqu'il fût arien, le révérait tellement, qu'il respecta à cause de lui, les droits et les libertés de

l'Église. Félix sépara de la communion catholique le patriarche de Constantinople qui favorisait l'hérésie. Il bâtit l'église des Saints-Cosme-et-Damien, et il releva celle de Saint-Saturnin, qu'un incendie avait détruite. Il mourut très-saintement en l'an 530, et saint Grégoire raconte qu'après sa mort il apparut à sainte Tharsille, sa tante, pour l'inviter à venir le joindre dans les splendeurs des cieux.

SAINT VALÈRE.

ABBÉ.

Ce Saint dont parle Salazar, dans son Martyrologe espagnol, a mené une vie très-pure et en même temps très-occupée et très-agitée : tantôt moine, tantôt ermite, puis abbé d'un monastère de Bénédictins, souvent prédicateur et quelquefois pieux écrivain. Les détails de sa vie sont très-confus. Nous savons cependant qu'on lui doit la vie de saint Fructueux, évêque et martyr, la vie de sainte Eucharie, religieuse qui nous est inconnue ; la vie du saint abbé Dodonéus, les révélations et les miracles des saints moines Maxime et Bonelli, et la vie d'un pieux serviteur de saint Fructueux.

SAINT GOTHARD,

ERMITE DANS LES ALPES.

Saint Gothard, renommé pour sa sainteté et pour les grâces que Dieu lui accordait, habitait dans les Alpes le mont qu'on appelait alors le Mont-Adule. C'est la montagne au pied de laquelle le Rhin prend sa source. Son ermitage était visité constamment par de nombreux pèlerins qui venaient chercher auprès de lui des conseils ou des consolations. C'était au commencement du XI^e siècle.

Il était ami de saint Meinverck, évêque de Paderborn, et on raconte qu'il fut averti un jour, par une révélation du ciel, de la mort de son ami, au moment même où saint Meinverck rendait son âme à Dieu, et qu'aussitôt il alla dans son oratoire faire pour lui les prières et les supplications des funérailles.

A la mort de saint Gothard, le Mont-Adule prit son nom, qu'il a toujours conservé.

SAINT ADELHELME,

ABBÉ EN SUISSE.

Adelhelme vivait au commencement du ^{xii}^e siècle, lorsque Conrad, baron de Sellenburen, venait de fonder entre les cantons de Berne, d'Uri et d'Underwald, au milieu d'une belle vallée, un monastère où accoururent plusieurs chrétiens; on l'appela d'abord Hennenberg, qui veut dire Mont des Poules. Le fondateur, voulant soumettre cette maison à l'Ordre de Saint-Benoît, lui donna pour abbé un religieux aussi éclairé que pieux. C'était Adelhelme. Il gouverna si sagement cette maison de prières, que peu d'années après, en 1124, le Pape Calixte II lui donna dans sa bulle d'institution le nom d'Engelberg, c'est-à-dire en langage germanique Mont des Anges. Tous les moines, assez nombreux, menaient une vie parfaite sous la direction d'Adelhelme, qui par ses vertus, ses exemples et sa sainteté, illustra la maison des Anges. Il mourut le 25 février 1131, et ses funérailles furent honorées de miracles.

SAINTE ALDETRUDE,

VIERGE ET ABBESSE DE MAUBEUGE ¹.

Aldetrude était fille de saint Maldegair, plus connu sous le saint Vincent de Soignies. Quand sa mère, la bienheureuse Valde-trude quitta le monde pour embrasser la vie religieuse, elle confia ses chères Aldetrude et Madelberte à sa sœur sainte Aldegonde, qui gouvernait le monastère de Maubeuge qu'elle avait fondé.

Dès ses premières années on remarquait déjà en Aldetrude un vif désir d'entendre la parole de Dieu et de la méditer en silence; dès lors aussi elle faisait de continuels efforts pour pratiquer toutes les vertus de son âge. Ses religieux parents bénissaient sans cesse le Seigneur en considérant ces effets étonnants

¹ Nous suivons ici M. l'abbé Destombes, dans ses belles Vies des diocèses de Cambrai et d'Arras.

de la grâce dans une enfant si jeune encore, et ils apportèrent tous leurs soins pour lui faire produire des fruits plus abondants encore. Sainte Aldetrude, qui avait le bonheur de grandir dans une famille où ses yeux ne voyaient que de bons exemples, où ses oreilles n'entendaient que des paroles sages et honnêtes, avançait donc rapidement dans la piété, et ces heureuses dispositions, qui n'avaient pas échappé à l'œil vigilant de sainte Aldegonde, ne firent encore que se développer quand cette vénérable abbesse, retirée dans son monastère de Maubeuge, se fut chargée spécialement de la conduite de ses deux vertueuses nièces.

Elle n'eut pas de peine pour faire entrer la jeune Aldetrude dans les voies sublimes de la perfection, à laquelle il paraissait manifeste que Dieu l'appelait. Uniquement occupée du désir de plaire à Jésus-Christ et de lui consacrer toutes ses affections et ses pensées, elle croissait en sagesse et en grâce, et goûtait un bonheur ineffable dans l'accomplissement des devoirs qui lui étaient imposés. Rien ne paraissait pénible à sa ferveur, et loin d'accepter les adoucissements que son jeune âge réclamait, elle semblait vouloir au contraire s'imposer de nouvelles charges et de plus grandes fatigues.

Mais autant son amour pour Dieu était vif et ardent, autant sa charité envers le prochain la rendait attentive à tous leurs besoins. Cette douce sensibilité pour les malades et les pauvres, qu'elle avait sucée avec le lait, nourrie et entretenue au milieu de sa famille, semblait augmenter en elle avec l'âge, et chaque fois que les circonstances le lui permettaient, elle s'appliquait à en donner les témoignages. Ses compagnes surtout ressentaient les effets de cette continuelle bienveillance dont son âme était remplie, et elle leur rendait à toutes, avec une humilité et une modestie qui en relevaient encore le prix, tous les offices de la plus délicate prévenance. Aussi la jeune Servante de Jésus-Christ était-elle chérie de ses sœurs qu'elle édifiait par les continuels et admirables exemples de ses vertus.

Entre toutes celles qui brillaient en elle on remarquait surtout son obéissance; cette vertu, qui est comme le fondement de la vie religieuse, avait toujours eu beaucoup d'attraits pour elle,

et sainte Aldegonde, de son côté, avait pris un soin particulier de l'y exercer. Peut-être fut-ce pour la récompenser de ses efforts et pour donner en même temps un exemple à ses compagnes, que Dieu permit en sa faveur un de ces faits dans lesquels se révélèrent toute sa bonté et l'aimable familiarité avec laquelle il agit quelquefois au milieu des âmes saintes.

Un jour donc, rapporte le biographe, sainte Aldetrude fut chargée par sainte Aldegonde sa tante, de recueillir des morceaux de cire qui s'étaient détachés et dont on voulait tirer parti pour le service de l'autel. Selon l'ordre qu'on lui avait donné, elle les plaça avec d'autres dans un vase exposé sur le feu. Mais la flamme du foyer devint bientôt si ardente, que la cire fondue et bouillonnante s'échappait de toutes parts, et augmentait encore son activité. La jeune Vierge alors, sans redouter l'accident inévitable auquel elle s'expose, s'élance hardiment vers le feu et en retire le vase sans en ressentir le moindre mal.

Cette obéissance parfaite de sainte Aldetrude, et toutes les autres vertus dont son âme était ornée, furent récompensées, même ici-bas, par des visions angéliques et des révélations qui la remplissaient de consolations ineffables. Choisie, pour diriger, après la mort de sa tante, la communauté déjà importante de Maubeuge, elle s'acquitta de cette charge avec une sagesse et une prudence de conduite que l'on ne savait assez admirer. Toutes les saintes filles qui y servaient le Seigneur lui obéirent avec joie et continuèrent de faire de rapides progrès dans la perfection ; de sorte que l'on crut perdre une seconde fois saint Aldegonde quand, douze ans plus tard (en 696) la bienheureuse Aldetrude alla la rejoindre dans les cieux.

Le souvenir de cette sainte Abbesse se conserva précieusement dans l'abbaye naissante qu'elle avait si longtemps édifiée par son esprit de foi et de religion, et sa fête s'y célébrait chaque année le 25 février avec beaucoup de solennité. Son nom, inséparable de celui de l'illustre patronne de Maubeuge, est encore cher aujourd'hui aux pieux habitants, qui ont conservé fidèlement les traditions antiques laissées par leurs ancêtres.

On voyait autrefois dans cette ville une ancienne peinture

representant sainte Aldetrude et sainte Aldegonde avec le voile blanc, un manteau violet semé de fleurs, et une robe rouge recouverte d'une tunique blanche ¹.

SAINTE VALBURGE,

VIERGE ET ABBESSE EN ALLEMAGNE.

Sainte Valburge, dont le culte a été célèbre non-seulement en Allemagne et aux Pays-Bas, mais aussi en Angleterre et en beaucoup d'endroits de la France, où le vulgaire la nomme encore, par corruption, sainte Vaubourg, sainte Gauburge et sainte Falbourg, selon la différence des lieux, était sœur de saint Guillebaud et de saint Gombaud, compagnons de saint Boniface de Mayence, leur parent, dans ses missions d'Allemagne. Elle était fille de Richard, puissant seigneur d'Angleterre, du temps du roi Ina.

Lorsque son père quitta, pour Jésus-Christ, ses grands biens, ses dignités, ses parents et son pays, et qu'il entreprit par dévotion le voyage de Rome avec ses deux fils Guillebaud et Gombaud, il laissa en Angleterre Valburge, avec quelques autres enfants qu'il avait encore en bas âge, et pourvut à son éducation dans le monastère de Winburn, où, sept ans après, son frère Gombaud la trouva déjà consacrée à Dieu.

Elle vécut encore vingt ans depuis dans ce monastère, sous la conduite de sainte Tetta, et eut pour compagnes beaucoup de vierges chrétiennes, dont les vertueux exemples lui firent faire de grands progrès dans la piété.

Saint Boniface, l'Apôtre de l'Allemagne, oncle maternel de

¹ Dans son grand ouvrage sur les Ordres religieux, Hélyot donne le dessin d'un habillement tel que le portaient autrefois les abbesses de Maubeuge ; il ne paraît pas s'éloigner beaucoup de celui que nous venons de signaler. Ce dessin, dit-il, se trouve dans un ancien manuscrit de l'abbaye de Saint-Amand ; il consistait en un voile blanc obscur, un manteau violet parsemé de fleurs, une robe rouge bordée de petit-gris, tombant jusqu'à mi-jambe, sous laquelle il y en avait une autre blanche, qui descendait jusqu'aux talons. Pour ce qui regarde le manteau, continue-t-il, le P. Mabillon croit que les fleurs dont il est semé sont de l'invention du peintre. (Voir le *Dict. des ord. relig.*, art. *Nivelles*. — Edition Migne.)

cette Sainte, ayant déjà attiré près de lui Gombaud et Guillebaud, pour travailler ensemble à l'ouvrage du Seigneur, crut que pour inspirer plus facilement l'amour de la virginité chrétienne aux filles des nouveaux convertis, il serait bon de transporter dans le pays de sa mission quelques épouses de Jésus-Christ. Il s'adressa à l'abbesse de Winburn, sainte Tetta, qui lui envoya, sous la direction de sainte Liohe, quelques religieuses parmi lesquelles était Valburge. Elles demeurèrent d'abord dans un monastère que ce saint Prélat avait fait construire dans son diocèse de Mayence, où elles édifièrent tout le pays par les exemples d'une piété admirable.

Deux ans après, saint Gombaud, frère de Valburge, alla bâtir un monastère dans les bois de Heidenheim, au diocèse d'Aichstet, dont son frère, saint Guillebaud, était le premier évêque. Il y mit des religieux qui firent fleurir en peu de temps la discipline monastique. Ce grand succès fit juger aux deux frères que Dieu ne favoriserait pas moins un établissement de vierges religieuses. Ils bâtirent dans la même forêt un monastère de filles, et firent venir leur sœur sainte Valburge pour en prendre la conduite. Ce fut là principalement qu'elle fit éclater la sainteté de sa vie par les exemples de mortification, de modestie, de silence, de retraite et de dévotion qu'elle donna à ses sœurs. Jamais on ne vit ralentir la première ferveur qu'elle apporta dans le service de Dieu et dans les exercices les plus pénibles de la pénitence. Les rigueurs de ses jeûnes et de ses veilles, et son assiduité à la prière, furent toujours égales.

Après avoir passé vingt-cinq ans dans le monastère de Heidenheim, elle mourut saintement, comme elle avait vécu, le 25 février de l'année 780. Dieu fit connaître la gloire dont il avait récompensé sa Servante, par un grand nombre de miracles dont la réputation fit étendre son culte presque dans toutes les parties de l'Europe chrétienne. Son corps demeura enseveli dans le monastère de Heidenheim, pendant plus de quatre-vingts ans, jusqu'à ce qu'Otgar, sixième évêque d'Aichstet, en fit la translation dans sa ville épiscopale.

SAINT KENAN,

PRÊTRE EN BRETAGNE.

Kenan vint au monde au commencement du vi^e siècle. Ayant fait tout jeune de grands progrès dans la vertu et dans les sciences sacrées, il fut remarqué par le bienheureux Jouvin, évêque de Léon, qui le fit prêtre et l'employa dans l'administration de son diocèse. Puis il lui donna une grande paroisse où il fut le père de ses ouailles. Mais apprenant que son évêque était malade au presbytère de Brospars, il lui porta les derniers Sacrements et reçut sa dernière bénédiction. Ce saint prêtre est honoré en Bretagne le 25 février. Il était mort ce jour-là en 570.

LA BIENHEUREUSE CÉCILE,

DOMINICAINE.

Muzarelli cite en ce jour la mort de la bienheureuse Cécile de Ferrare, religieuse de l'Ordre de Saint-Dominique.

Après que Dieu l'eut appelée de ce monde, ses mains répandirent un parfum aussi agréable que si elles eussent été pleines de roses. C'était une récompense de la dévotion qu'elle avait eue toujours pour le rosaire de la bienheureuse Vierge Marie, qu'elle tenait continuellement à la main. Qui peut douter que cette dévotion ne soit profitable à ceux qui la pratiquent fréquemment ? Il y avait à Bologne une pieuse fille nommée Jeanne de Lino. Elle fréquentait un monastère dans lequel il y avait une image de la très-sainte Vierge que les religieuses, lorsqu'elles montaient ou qu'elles descendaient, avaient coutume de saluer profondément. Or Jeanne vit un jour que chaque fois que les religieuses saluaient la sainte image, une nouvelle rose ouvrait son calice ; c'est ce qui déterminait la pieuse fille à se faire religieuse dans ce monastère.

Si une seule inclination faite devant la Mère de Dieu a tant de prix à ses yeux, combien lui sera plus agréable un chapelet ou un rosaire récité en son honneur !

SAINT GERLAND,

ÉVÊQUE DE GIRGENTI.

Gerland, né à Besançon, fit le voyage de Rome et de là se rendit en Calabre, où il fut élevé, à cause de son mérite, à la dignité de primicier des chantres de l'église de Mélito. Mais il trouva les clercs de cette église si indociles, qu'il les quitta et s'en retourna dans son pays. Toutefois, lorsque le comte Roger, qui l'avait apprécié, eut chassé les Sarrasins de la Sicile, il le fit revenir en Italie et l'éleva sur le siège épiscopal d'Agrigente, aujourd'hui Girgenti. Il fallut lui faire violence pour l'amener à ce poste qu'il remplit saintement, et où il fut consacré par le Pape Urbain II. Dès lors, toute sa vie, il donna aux pauvres tout ce qu'il avait, et poussa à un si haut point la générosité et la vertu, qu'il amena à la foi catholique un très-grand nombre de Juifs et de Sarrasins. Il entra dans la paix du Seigneur, riche de mérite le 25 février 1105.

LE BIENHEUREUX CONSTANT FABRIANO,

FRÈRE PRÊCHEUR.

Le bienheureux Constant, né à Fabriano dans la Marche d'Ancone, au commencement du x^v siècle, eut dès son jeune âge la vocation de Frère Prêcheur. Il entra dans l'Ordre de Saint-Dominique; et formé par d'excellents maîtres qui le chérissaient, il fit de grands pas dans la perfection religieuse et dans le talent de la parole; et on vit en lui un vrai disciple du saint fondateur. L'étude et la prière faisaient ses plus constantes occupations. Il prêchait avec un saint zèle et les foules accouraient à ses sermons qui produisaient toujours de nombreuses conversions. Sa piété et sa vie austère lui attirèrent du ciel beaucoup de faveurs et il fut doué du don de prophétie. Lorsque les Turcs, sous l'empire de Mahomet II, firent aux Grecs une guerre d'extermination, on vint le prier d'intercéder pour eux; il répondit que le schisme des Grecs, qui déchirait la robe de l'Eglise devait être expié; et que le châtimement de ce peuple qui se séparait de Rome, serait peu différé. Quelque temps après le croissant des Musulmans dominait les hauteurs de Constantinople.

Les prédications du Bienheureux reconcilièrent bien des ennemis. Il prêchait à Ascoli, avec de tels applaudissements, que les habitants de cette ville fondèrent un monastère de son Ordre, dans le désir de conserver le Saint parmi eux. Il y resta en effet pour établir cette maison, où il mourut le 25 février 1481. Des miracles nombreux illustrèrent ses funérailles.

SAINT AVERTAIN ET SAINT ROMÉO,

CARMES.

Avertain, enfant de Limoges, montra dès son plus jeune âge d'heureuses dispositions à la piété; il ne trouvait de joie qu'à s'occuper de Dieu et de ses Saints. Aussi, dès qu'il le put, il entra dans l'Ordre du Carmel, où ses vertus brillèrent par des miracles.

Plus tard, il vint en Italie, afin d'aller prier aux tombeaux des saints Apôtres. A Rome, il rencontra un autre Carme, le bienheureux Roméo, avec qui il partit pour Lucques. Mais arrivés aux portes de cette ville, ils les trouvèrent fermées, parce que la peste infestait et désolait le voisinage. Avertain, malade, se retira dans un hôpital, où il mourut peu après. Des guérisons miraculeuses ayant eu lieu, autour de son corps, qui restait frais et brillant, les habitants de Lucques l'emportèrent dans leur ville, en le faisant passer par-dessus la muraille. Huit jours après ce trépas, Roméo, qui pleurait son compagnon, tomba malade aussi, et bientôt il fut à l'extrémité; alors il vit son saint ami qui venait au-devant de lui, et son âme s'envola à sa rencontre. Ces deux Saints, qui vécurent un peu avant le xvi^e siècle, sont honorés à Lucques le 25 février.

LE BIENHEUREUX SÉBASTIEN D'APPARITIO.

Sébastien d'Apparitio naquit à Gudina, dans le royaume de Galice, en Espagne, l'an 1502, de Jean d'Apparitio, garçon laboureur, et de Thérèse, son épouse. Il passa ses premières années dans un travail pénible, mais il le sanctifia par une grande piété. Il alla ensuite à Salamanque, où il vécut pendant quelque temps,

presque dans le même état : content de son sort, parfaitement fidèle à ceux qui l'employaient, exact à remplir tous ses devoirs, et remettant toutes ses épargnes à ses pauvres parents. Il s'embarqua ensuite pour la Nouvelle-Espagne et y arriva en 1538. Il resta quelque temps dans le port où il avait débarqué, puis il se rendit à Mexico. Là il mit à profit ses connaissances en agriculture et acquit des richesses assez considérables. Plus tard il s'engagea dans le commerce et il y réussit ; mais craignant les tentations qui suivent d'ordinaire l'acquisition et la possession des biens de la terre, il abandonna les entreprises commerciales et reprit ses travaux de labourage. Il fut marié deux fois, et dans ces deux mariages, du consentement de son épouse, il observa la continence. Il était doux envers tous, charitable pour les pauvres, fervent dans ses devoirs de religion, ponctuel dans ses pratiques de piété.

Il mourut à l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans, le 25 février de l'an 1600 ; et depuis il a été béatifié par le Pape Pie VI.

LA VÉNÉRABLE MARIE SULPÉRIA.

Marie Sulpéria était un ange de la terre, qui passa sa vie à soigner l'âme et le corps des malades dans l'hôpital de Louvain. Elle ne vivait que pour Dieu et servait toujours pieds nus les pauvres, en qui elle voyait, non pas des hommes, mais l'Homme-Dieu, son bien-aimé Sauveur. Elle ne tenait à rien ici-bas. Elle ne quitta jamais ses pauvres et ses malades, jusqu'à sa dernière heure, qui arriva le 25 février de l'an 1600. Elle avait soixante-quinze ans accomplis ; et sa sainteté était si universellement admirée, que les archiducs Albert et Isabelle, souverains de la Belgique, firent tirer son corps du tombeau pour le mettre dans un lieu où il pût être plus facilement honoré par les fidèles.

LES VÉNÉRABLES ÉLISABETH ET MARIE BARBERON.

Marie Barberon tenait, avec sa sœur Élisabeth, une maison d'éducation à Orléans ; les fureurs sacrilèges de 1793 n'interrompirent pas dans ces âmes vertueuses les exercices de piété par

lesquels elles s'efforçaient de remplir dignement leur devoir de chrétiennes.

Pour avoir à leur disposition les secours spirituels, comme aussi pour sauver des mains des bourreaux une victime innocente, elles donnèrent l'hospitalité dans leur maison à un respectable prêtre de la Congrégation de Saint-Sulpice. Elles furent dénoncées par un malheureux à qui elles avaient loué un petit appartement dans leur maison ; on les arrêta dans la nuit du 11 au 12 septembre 1793, avec leur hôte et un jeune homme d'une grande piété, proscrit également pour la cause de la foi. On les conduisit tous quatre à Paris, où ils restèrent longtemps en prison, joyeux de souffrir pour Jésus-Christ. Les deux saintes femmes montraient une constance admirable, qui étonnait les geôliers mêmes. Enfin le 23 février 1794, on les condamna à mort, avec les deux compagnons de leur captivité.

En montant à l'échafaud, le jour même de leur jugement, elles chantèrent le psaume : « Que toutes les nations louent le Seigneur, que tous les peuples le bénissent ¹. » Elles baisèrent l'instrument de leur supplice, et allèrent recevoir au sein des Anges les palmes éternelles.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTÉ VIERGE.

Il y avait, au xii^e siècle, dans l'abbaye d'Oignies, un vénérable religieux très-dévoï à la très-sainte Vierge. Il s'appelait Baudouin de Barbençon, et était neveu du bienheureux Gilles de Walcour. Après avoir été chapelain du monastère d'Eivyers en Brabant, il était devenu abbé d'Oignies. Sentant approcher son heure dernière, il pria ses Religieux de découvrir l'image de la très-sainte Vierge qu'on honorait spécialement dans le monastère, et lui dit : « Dame très-vénérée, qui vivez dans les cieux en corps et en âme, vous m'avez promis de me secourir aux approches de la mort : en voici le moment. » Alors son visage s'illumina, et il s'en alla doucement recevoir la récompense éternelle.

¹ *Psalm. cxvi.*

MARTYROLOGE ROMAIN ¹.

En Égypte, la fête des saints Victorin, Victor, Nicéphore, Claudien, Dioscore, Sérapion et Papias, martyrisés sous l'empereur Numérien. Les deux premiers, ayant souffert avec constance, pour la défense de la foi, des tourments cruels et extraordinaires, eurent la tête tranchée; Nicéphore, après les grils ardents, et d'autres sortes de feu, fut coupé par morceaux; Claudien et Dioscore furent brûlés; Sérapion et Papias décapités.

En Afrique, les saints Donat, Juste, Hérénas et leurs compagnons, martyrs.

A Rome, la fête du saint Pape Félix III, bisaïeul de saint Grégoire le Grand, qui rapporte de lui qu'apparaissant à sa petite-fille sainte Tharsile, il l'appela au royaume des cieux.

A Constantinople, saint Taraise, évêque célèbre par son érudition et sa piété. On a la lettre que le Pape Adrien lui écrivit pour la défense des saintes images.

A Nazianze, saint Césaire, frère de saint Grégoire le Théologien, le même que saint Grégoire assure avoir vu dans les rangs des Bienheureux.

Additions des autres martyrologes.

Saint Antoine, martyr, honoré chez les Grecs.

Saint Ananie, saint Pierre Claviger et leurs compagnons, martyrs.

1

QUINTO KALENDAS MARTII.

In Ægypto, natalis sanctorum Martyrum Victorini, Victoris, Nicephori, Claudiani, Dioscori, Serapionis, et Papiæ sub Numeriano imperatore : quorum duo primi pro confessione fidei exquisita suppliciorum genera constanter tolerantes, capite plectuntur : Nicephorus post craticulas candentes, ignesque superatos, minutatim concisus est : Claudianus et Dioscorus flammis incensi : Serapion vero et Papias gladio cæsi sunt. — In Africa, sanctorum martyrum Donati, Justi, Herenæ, et sociorum. — Romæ, natalis sancti Felicis papæ tertii, qui sancti Gregorii Magni atavus fuit; de quo is refert quod sanctæ Tharsillæ nepti apparens, illam ad cœlestia regna vocavit. — Constantinopoli, sancti Tharasii episcopi, eruditione et pietate insignis, ad quem extat Hadriani papæ primi epistola pro defensione sanctarum Imaginum. — Nazianzi, sancti Cæsarii, fratris beati Gregorii Theologi, quem idem Gregorius inter agmina Beatorum se vidisse testatur.

Saint Rhégin, évêque régional dans l'Archipel, tué par les Ariens au iv^e siècle.

Saint Concors, évêque de Saintes, au vi^e siècle, mort le 25 février 510.

Le bienheureux Robert d'Arbrissel est honoré aujourd'hui dans le Berri.

Saint Bertère, honoré à Ghistain, en Hainaut.

Martyrologe de la dernière persécution.

Jacques Bourniguier, prêtre du diocèse de Rodez, insermenté, déporté et mort à l'hôpital Saint-André, le 23 février 1795.

Augan (nous ignorons ses prénoms), prêtre du diocèse de Bazas, condamné à la déportation pour refus de serment, déposé mort à l'âge de trente-sept ans, au fort de l'île du Pâté, près de Blaye, le 25 février 1794.

Jacques Martin Ploquin, prêtre de la communauté de Saint-Sulpice à Paris, se réfugia à Orléans pour éviter le serment schismatique; arrêté là et ramené à Paris, il fut guillotiné le 25 février 1794.

Jacques Damborges, prêtre de Dax, refusa le serment, fut condamné à mort par le tribunal du département des Landes, et exécuté le 25 février 1794.

VINGT-SIXIÈME JOUR DE FÉVRIER.

Saint Alexandre, évêque d'Alexandrie. — Saint Nestor, évêque de Syde. — Saint André, évêque de Florence. — Saint Porphyre, évêque de Gaza. — Saint Armahel, évêque de Dol en Bretagne. — Saint Faustinien, évêque de Bologne. — Saint Victor de Plancy. — Sainte Eartongathe, vierge. — Sainte Mechtilde de Spanheim, vierge. — Le Bienheureux Léon, abbé de Saint-Bertier. — Le Bienheureux Marguard de Weismaler, frère mineur. — La Bienheureuse Françoise d'Ambolse. — Le Vénérable Pénitent Ponce de Lazare, de l'Ordre de Cîteaux. — La Vénérable Anne de Jésus, carmélite. — Le Vénérable Père Barthélemi de Blende, de la Compagnie de Jésus, Confesseur de la foi. — La Vénérable Sœur Madeleine du Saint-Sacrement, carmélite. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologues. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT ALEXANDRE,

ÉVÊQUE D'ALEXANDRIE.

Jésus-Christ, avant de monter au ciel, dit à ses apôtres : « Il m'a été donné toute-puissance au ciel et sur la terre ; allez donc enseigner toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit ; leur apprenant à observer tout ce que je vous ai recommandé : et voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles. » Avant de se séparer pour exécuter ce commandement de Notre-Seigneur, les douze Apôtres résumèrent en douze articles principaux, la foi qu'ils devaient prêcher à toutes les nations de la terre : c'est la profession de foi ou le symbole des Apôtres. C'est pour ce symbole ou cette croyance que les Martyrs ont souffert, que les docteurs ont écrit. C'est en cette foi que nous avons été baptisés et que nous espérons la vie éternelle.

Pendant trois siècles, des millions de martyrs ont souffert pour le premier article du Symbole : « Je crois en Dieu le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre. » Pendant trois siècles les païens leur disaient : Adorez nos dieux de l'air, de la terre et de l'enfer, adorez nos idoles, adorez nos empereurs ; sinon, vous

serez dépouillés de vos biens, plongés dans les cachots, mis à la torture, et condamnés à la mort la plus cruelle. Et les chrétiens répondaient au milieu des tourments : Nous n'adorons pas vos dieux de l'air, de la terre et de l'enfer, qui sont des démons, des anges apostats ; nous n'adorons pas vos idoles, qui sont du bois, de la pierre, du métal ; nous respectons les empereurs, mais nous ne les adorons pas. Nous n'adorons que le seul vrai Dieu tout-puissant, qui a fait le ciel et la terre, les Anges et les hommes, les rois et les peuples, et qui les jugera tous, les empereurs comme les autres.

Parmi les chrétiens qui souffrirent ainsi la mort pour le premier article du Symbole, on compte tous les premiers évêques d'Alexandrie, à commencer par saint Marc, le premier de tous.

Mais avec le premier article du Symbole, les Martyrs confessaient le second, la divinité de Jésus-Christ. Ainsi dans les lettres du Martyr saint Ignace, évêque d'Antioche, Jésus-Christ est appelé notre Dieu, Dieu existant dans l'homme, Dieu manifesté dans l'homme, Dieu porté dans le sein de Marie, et son sang, le sang de Dieu. Quant à l'église d'Alexandrie, elle eut de bonne heure une école de docteurs célèbres, dont nous avons encore les écrits. La divinité de Jésus-Christ y est enseignée comme dans nos catéchismes. Clément, un des plus anciens d'entre eux, expose dans le premier livre du *Pédagogue*, ou gouverneur d'enfants, quel est notre instituteur ou maître : « C'est, dit-il, le saint Dieu Jésus, le Verbe, qui régit toute la nature humaine, le Dieu élément lui-même ; car Dieu et le Verbe sont tous deux une même chose, Dieu ; en effet, il est dit : Dans le principe était le Verbe, et le Verbe était chez Dieu, et le Verbe était Dieu. C'est le Verbe, cette raison souveraine qui gouverna les hommes de l'Ancien Testament par la crainte, et qui maintenant conduit ceux du Nouveau par l'amour. » A la fin de son *Pédagogue*, il engage ses auditeurs à bénir, à louer nuit et jour le Père, le Fils et le Saint-Esprit, « qui sont, dit-il, un Dieu souverainement un, souverainement bon, souverainement beau, souverainement sage, souverainement juste. » Il termine enfin son ouvrage par un hymne à la louange de Jésus-Christ ; il l'y chante, non-seule-

ment comme roi, chef et pasteur, titres qui, à la rigueur, pourraient lui convenir en tant que homme; mais comme Verbe éternel, don infini, éternelle lumière, source de miséricorde, Dieu de la paix, attributs qui lui conviennent en tant que Dieu. Clément récita cet hymne à l'église; elle peut être une de celles que, selon l'ancien usage attesté par Pline, on chantait en l'honneur du Christ comme d'un Dieu.

Origène, disciple de Clément, et, après lui, chef de l'école d'Alexandrie, enseigne les mêmes vérités. Quant au mystère de la Trinité, on voit dans les écrits d'Origène, entre autres dans sa cinquième homélie sur l'Exode, que c'était la croyance publique des chrétiens qu'il n'y a qu'un seul Dieu, mais que ce Dieu unique est à la fois Père, Fils et Saint-Esprit, et que c'était là ce qui choquait particulièrement les infidèles. « Nul n'est immuable, sans commencement ni fin, nul n'est créateur de toutes choses, dit-il en l'homélie sixième, que le Père avec le Fils et le Saint-Esprit. — Lorsque nous venons au baptême, dit-il en l'homélie huit, nous renonçons à tous les autres dieux et seigneurs, et nous confessons un Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit. » Quant à la divinité et à l'Incarnation de Jésus-Christ, il dit, dans son ouvrage contre Celse : que les plus ignorants parmi les chrétiens croyaient en un Dieu souverain et en son Fils unique, Verbe et Dieu; que Jésus-Christ est Dieu, oint de Dieu; qu'il est Dieu même; que personne ne peut connaître dignement le Fils increé, né avant toute créature, que le Père qui l'a engendré; que Jésus-Christ est Dieu avec un corps et une âme humaine ¹.

Saint Denys, disciple d'Origène et évêque même d'Alexandrie, écrivait ainsi, avant la fin du troisième siècle, à l'hérésiarque Paul de Samosate : « Comment dis-tu que le Christ est un homme distingué, et non pas réellement Dieu, adoré par toutes les créatures avec le Père et le Saint-Esprit, incarné de la très-sainte Vierge Marie, Mère de Dieu ? Il n'y a qu'un seul Christ, celui qui est dans le Père, son Verbe coéternel; il n'est qu'une seule Personne, Dieu invisible devenu visible. Car, Dieu, il s'est manifesté

¹ *Hist. univ. de l'Eglise cathol.*, t. XXVIII, t. V, p. 370, 2^e édition.

dans la chair, en naissant d'une femme, lui que Dieu le Père engendre de son sein avant l'aurore. Le Verbe s'est fait chair sans division ni partage; il n'est point divisé en la chair le Verbe, comme si le Verbe habitait dans l'homme. C'est là exclure la génération. Depuis longtemps il habite ainsi dans les âmes justes, parmi lesquelles il aurait ainsi beaucoup de mères. Or, une seule Vierge a enfanté le Verbe vivant et subsistant en lui-même; l'incréé et le créateur; celui qui est venu dans le monde, le Dieu inconnu, le Dieu cèleste, l'architecte du ciel, le créateur du monde; celui qui sanctifie et qui est sanctifié. En effet, celui qui se sanctifie lui-même, n'est autre que celui qu'il sanctifie. Or, un Dieu seul pouvait dire : Je me sanctifie moi-même pour eux; car il est impossible à un homme de se sanctifier lui-même ou de sanctifier un autre. Voilà ce qui renverse de fond en comble ce que tu as avancé : que le Christ est un autre homme que Dieu le Verbe, et qu'il diffère de substance et de dignité de cet autre Christ qui habite en lui et y opère les œuvres de la justice divine. Tu dis que le Christ Sauveur a été délaissé sur la croix? lui qui est Seigneur par nature, le Verbe du Père, par qui le Père a tout fait, et que les saints Pères, qui nous ont instruits de Dieu, ont dit consubstantiel au Père! Tu dis que le Christ, fils de l'homme, n'est pas le même que ce Verbe du Père? Tu ne respectes donc ni Pierre, qui, inspiré par Dieu le Père même, confesse que le Christ, fils de l'homme, est le fils du Dieu vivant; ni Thomas, qui reconnaît à ses plaies son Seigneur et son Dieu, et le confesse devant tout le monde ¹.

C'est ainsi que saint Denys, en réfutant Paul de Samosate, réfutait d'avance l'hérésiarque Nestorius. Ce qu'il y a surtout de remarquable, c'est le témoignage qu'il rend que, même avant cette époque, les saints Pères appelaient le Fils consubstantiel au Père.

Mais il y a quelque chose de plus remarquable encore. Quelques fidèles d'Alexandrie bien instruits dans la foi, ayant lu certaines paroles dans une lettre de leur saint Évêque contre l'hérésiarque

¹ *Hist. univ. de l'Église cathol.*, t. XXIX, t. V, p. 518, 2^e édition; t. I, col. 850 et seqq.

Sabellius, mais ne s'étant pas informés auprès du Saint lui-même comment il les entendait, ils allèrent à Rome et le dénoncèrent à saint Denys, Pape, comme enseignant que le Fils avait été fait, et qu'il n'était pas consubstantiel au Père. Le Pape assembla un concile à Rome, qui trouva fort mauvais ce qu'on attribuait à l'évêque d'Alexandrie. Le Pape lui écrivit le sentiment de tous, lui mandant d'éclairer les points sur lesquels il était accusé, et condamnant comme coupables de deux impiétés opposées, mais également criminelles, et ceux qui soutenaient avec Sabellius que le Père et le Fils étaient une seule et même personne, et ceux qui disaient que le Verbe de Dieu avait été créé, fait ou formé, et n'était pas consubstantiel au Père. L'évêque d'Alexandrie répondit au Pape, d'abord par une lettre, et ensuite par une apologie plus longue, et, dans l'une et dans l'autre, démontra fausse l'accusation portée contre lui, comme s'il ne disait pas que le Christ est consubstantiel à Dieu. Il disait donc que le Fils est consubstantiel au Père ; et il le disait avec le Pape et son concile ; et il le disait avec les fidèles qui l'avaient accusé. C'est la conséquence que saint Athanase en tire plus tard ¹. On voit par ce fait que le mot de *consubstantiel*, en grec *homoousios*, au moins soixante ans avant le concile de Nicée, était usité même parmi les simples fidèles, et regardé par eux comme l'expression distinctive de la vraie foi, et que ceux qui ne s'en servaient pas leur devenaient suspects.

Saint Denys d'Alexandrie mourut l'an 264, et eut pour successeur le prêtre Maxime, qui avait confessé la foi avec lui. En 300, saint Maxime eut pour successeur saint Théonas ; celui-ci, saint Pierre, premier du nom, qui fut martyrisé l'an 311. Il fut remplacé sur le siège d'Alexandrie par saint Achillas, qui mourut en 313.

Alors on élut saint Alexandre, prêtre de la même église. Sa vie et sa doctrine apostolique étaient sans reproche ; il était éloquent, aimé du clergé et du peuple, doux, affable, libéral et charitable envers les pauvres. Il avait assisté en prison l'évêque

¹ *Hist. univ. de l'Église cathol.*, l. XXIX, t. V, p. 514, 2^e édition.

Pierre, la veille de son martyre ; il avait entendu ses dernières et solennelles recommandations, relativement à un certain Arius, alors diacre.

Arius était natif de la Libye Cyrénaïque, comme l'hérésiarque Sabellius. C'était un homme d'une taille avantageuse, d'une figure imposante, d'un maintien grave qui inspirait le respect. Son abord affable et gracieux, sa conversation douce et agréable appelaient la confiance. Des mœurs austères, un air pénitent, un zèle apparent pour la religion, un rare talent pour la dialectique, des connaissances assez étendues dans les sciences profanes et ecclésiastiques, mais sans beaucoup de consistance ni de profondeur ; tout cela couvrait un fonds de mélancolie, d'inquiétude, d'ambition, et un goût secret pour les nouveautés. L'évêque apostat Méléce ayant formé un schisme, Arius s'y jeta. S'en étant retiré depuis, saint-Pierre d'Alexandrie le reçut de nouveau à la communion, l'ordonna même diacre, mais fut obligé de l'excommunier peu après, à cause de ses nouvelles liaisons avec les schismatiques.

Lors donc que l'évêque eut été emprisonné pour la foi, Arius craignit qu'après la mort du Saint, personne ne voulût ou ne pût le réconcilier. Il alla donc trouver les principaux du clergé, et les supplia d'intercéder pour lui auprès de l'Archevêque. Ils y consentirent, entrèrent dans la prison, et, après la prière accoutumée, prosternés à terre, ils baisèrent les pieds du pontife, les arrosèrent de leurs larmes, et le supplièrent, en vue de son prochain martyre, d'user d'indulgence envers Arius et de pardonner à ses regrets. L'homme de Dieu les repoussa avec indignation, et s'écria les mains levées au ciel : « Vous osez me supplier pour Arius ! et en ce monde et en l'autre, Arius restera séparé à jamais de la gloire du Fils de Dieu, Jésus-Christ notre Seigneur ! » Tous les assistants furent consternés, et soupçonnèrent quelque inspiration divine dans cette sentence. Effectivement, prenant à part les deux plus anciens prêtres, Achilles et Alexandre, le Saint leur dit : « Ne me regardez pas comme inhumain ou trop sévère. La fourberie cachée d'Arius surpasse toute iniquité et toute impiété. Ce que je dis n'est pas de moi.

Cette nuit même, au moment où j'adressais à Dieu mes prières parut près de moi un Enfant d'une douzaine d'années, d'un visage si resplendissant que je n'en pouvais supporter l'éclat et que toute la prison en était illuminée. Il était vêtu d'une tunique de lin, mais déchirée du haut en bas, et il en tenait les deux lambeaux pour s'en couvrir la poitrine. Lorsque la surprise me permit de parler, je lui demandai : Seigneur, qui est-ce qui vous a déchiré ce vêtement ? Il répondit : C'est Arius qui m'a déchiré ; mais gardez-vous de le recevoir à la communion : car demain on viendra intercéder pour lui. Au contraire, recommandez aux prêtres Achilles et Alexandre, qui gouverneront mon Église après votre passage, de ne jamais le recevoir. Pour vous, vous consommerez promptement votre martyre. »

Après le martyre du saint évêque Pierre, Arius implora la clémence de son successeur saint Achilles, qui non-seulement lui pardonna, mais l'ordonna prêtre, lui confia une des principales églises d'Alexandrie, et même l'enseignement public des saintes lettres. Arius ne se posséda plus de vanité. Il s'appela lui-même l'Illustre à qui Dieu avait communiqué dans une mesure extraordinaire, la science et la sagesse. Mahomet se gloriflera du même titre et des mêmes lumières.

A la mort d'ACHILLAS, Arius comptait donc être évêque. Il ne put supporter qu'on lui en eût préféré un autre. Ne trouvant rien à reprendre aux mœurs de saint Alexandre, il chercha à calomnier sa doctrine. Ainsi, comme Alexandre, suivant en tout la doctrine de l'Évangile et des Apôtres, enseignait que le Fils de Dieu est égal à son Père et de la même substance, Arius se mit à soutenir que c'était la doctrine de Sabellius ; que le Fils avait été fait et créé ; qu'il n'a pas toujours été ; qu'il a été tiré du néant ; que par son libre arbitre il a été capable de vice et de vertu. Il avait même la hardiesse de dire que le Fils était incapable de voir et de connaître parfaitement son Père et de se connaître lui-même. En un mot, Arius soutint la même hérésie que plus tard Mahomet, et de nos jours l'incrédulité moderne, la grande hérésie de l'Antechrist ou de Satan, qui pousse les hommes à renier Dieu et son Christ, pour se faire adorer à sa place.

Arius ne répandit d'abord son hérésie que dans les entretiens particuliers, en sorte que le mal demeura caché quelque temps ; mais quand il se vit écouté et soutenu d'un grand nombre de sectateurs, il la prêcha publiquement. Saint Alexandre essaya d'abord de le ramener par des avertissements charitables, et usa d'une telle patience que quelques-uns s'en plaignirent. Enfin il tint avec son clergé deux conférences : Arius eut la liberté de s'y expliquer et de s'y reconnaître. Outre ces conférences publiques et particulières, le saint Évêque le pressait encore, par ses lettres, de renoncer à l'impiété et de revenir à la foi catholique. Tous ces moyens ayant été inutiles, il assembla un concile de près de cent évêques d'Égypte et de Libye ; Arius y ayant renouvelé ses blasphèmes, y fut excommunié, avec une douzaine de ses principaux adhérents, prêtres et diaeres. C'était l'an 320.

Arius se retira dans la Palestine, s'y fit de nouveaux partisans, même parmi les évêques. Plusieurs le reçurent à leur communion et lui permirent de tenir des assemblées avec ses sectateurs ; beaucoup d'autres, tant de la Palestine que des provinces plus éloignées, écrivirent en sa faveur à saint Alexandre. A cette nouvelle, le Saint écrivit lui-même aux évêques de Palestine, de Phénicie et de Célésyrie, pour se plaindre de ceux qui avaient reçu cet hérésiarque. Les évêques répondirent pour s'excuser et se justifier, les uns avec sincérité, les autres avec déguisement et hypocrisie. Il y en eut qui déclarèrent qu'ils n'avaient aucunement reçu Arius ; d'autres avouèrent qu'ils l'avaient reçu par ignorance ; d'autres dirent qu'ils ne l'avaient reçu que pour le gagner et le ramener à son devoir.

Mais Arius lui-même en avait gagné un, qui devint dès lors le patron de la secte. C'était un de ses anciens condisciples. Ils avaient eu pour maître tous les deux un certain Lucien, disciple lui-même de Paul de Samosate, et qui était resté excommunié sous trois évêques d'Antioche. Ce patron était Eusèbe, évêque de Nicomédie. Il pensait comme Arius, avant Arius même. Il passait pour avoir apostasié dans la persécution, depuis il était devenu on ne sait comment, évêque de Béryte en Phénicie. Plus courtisan qu'autre chose, il s'insinua dans les bonnes grâces de Constantia,

sœur de l'empereur Constantin et femme de Licinius. L'évêque métropolitain de Nicomédie étant venu à vaquer, Eusèbe, qui mesurait la dignité épiscopale par la grandeur des villes, quitta, sans aucune autorisation canonique, la petite ville de Béryte pour la ville impériale de Nicomédie. Lorsque Licinius faisait la guerre tout à la fois et aux chrétiens et à Constantin, Eusèbe était pour Licinius ; Constantin vainqueur, il sut capter la faveur de Constantin. Il quittera plus tard Nicomédie pour Constantinople, et deviendra le précepteur de Julien l'Apostat, l'un des précurseurs de l'Antechrist.

Arius s'étant donc retiré d'Alexandrie, implora la protection de cet Eusèbe et lui écrivit une lettre, où l'on voit toute son hérésie : que le Fils a commencé et qu'il a été tiré du néant, d'où suit, par une conséquence nécessaire, qu'il n'est qu'un dieu nominal et une pure créature. On y voit aussi la doctrine de saint Alexandre : que le Fils procède du Père et lui est coéternel. L'évêque courtisan de Nicomédie, l'impie Eusèbe, approuva très-fort l'impiété d'Arius. Il se flatta même de la faire partager au pieux évêque d'Alexandrie. Mais saint Alexandre écrivit lui-même aux évêques de Palestine, de Phénicie et de Célésyrie, se plaignant avec force de ceux qui avaient reçu Arius à la communion. L'impression de ses lettres fut telle, que personne ne voulut plus recevoir l'hérésiarque. Il se réfugia donc chez Eusèbe de Nicomédie. Les deux serpents, pour mieux répandre leur venin dans l'Église, s'étudièrent à y rester malgré elle. Arius mit son impiété en chansons bouffonnes, afin de la semer parmi la populace. Eusèbe écrivit et fit écrire plusieurs fois à saint Alexandre en faveur d'Arius.

Alexandre, qu'on importunait ainsi de toutes parts, était extrêmement âgé. Son zèle pour la foi en péril lui redonna la vigueur de la jeunesse. Il avait, d'ailleurs, pour l'aider, son diacre Athanase. Il écrivit donc à tous les évêques pour les instruire de ce qui se passait, et animer leur zèle. Saint Epiphane connaissait soixante-dix de ces lettres, la plupart circulaires. Il y en avait une en particulier au Pape saint Silvestre, qui existait encore au temps du Pape Libère. Dans le grand nombre, il y avait un tome ou mé-

moire, que les évêques catholiques souscrivaient, pour étouffer l'hérésie par leur accord. De toutes ces lettres, il ne nous en reste que deux. L'une est à l'évêque de Byzance, qui se nommait également Alexandre et fut également un Saint. Alexandre y expose et y réfute l'impiété des Ariens, signale le nom des apostats et de leurs principaux fauteurs.

Quant à Eusèbe de Nicomédie, lui surtout prenait hautement le parti d'Arius : fier du crédit qu'il avait à la cour, il se flattait peut-être que nul n'oserait le contredire. Le vieil évêque d'Alexandrie n'en écrivit qu'avec plus de liberté contre lui-même, dans une lettre adressée à tous les évêques du monde, où il dit qu'il avait voulu garder le silence pour étouffer le mal en la personne des apostats et ne pas souiller les oreilles des personnes simples. « Mais, ajoute-t-il, puisque Eusèbe, qui croit disposer des affaires de l'Eglise, parce qu'il a quitté Bérée et usurpé l'église de Nicomédie sans qu'on en ait fait justice, se met aussi à la tête des apostats, et écrit de tous côtés en leur faveur, je suis obligé de rompre le silence pour vous faire connaître à tous, et les personnes des apostats, et les malheureux discours de leur hérésie, afin que vous ne vous arrêtiez point à ce qu'Eusèbe pourrait vous écrire ; car il fait semblant d'écrire pour eux, mais, dans la réalité, c'est pour lui-même ; il cherche à renouveler par eux ses mauvais sentiments d'autrefois, que le temps avait fait oublier. »

Avant d'expédier ces lettres, Alexandre réunit son clergé, les lui lut et les lui fit souscrire. Eusèbe et son parti se trouvèrent prodigieusement offensés de la fermeté du saint vieillard. Ils conçurent dès lors une haine mortelle contre Athanase, diacre d'Alexandrie ; car, s'en étant informés curieusement, ils apprirent qu'il était continuellement avec l'évêque, et qu'il en était singulièrement estimé. Ils assemblèrent un concile en Bithynie, et écrivirent à tous les évêques du monde de communiquer avec les ariens, comme ayant des sentiments orthodoxes, et de disposer Alexandre à communiquer avec eux. Le trouble n'en devint que plus grand. Ce n'étaient plus seulement les évêques et les prêtres qui disputaient, les peuples entiers se divisèrent. Il y avait déjà

un grand nombre de lettres écrites de part et d'autre par les évêques. Arius recueillit toutes celles qui le favorisaient, saint Alexandre recueillit toutes celles qui soutenaient la doctrine catholique.

Tel était l'état des esprits et des choses, lorsque, après la défaite de Licinius, Constantin se vit maître de tout l'Orient. Il fut sensiblement affligé d'apprendre cette division ; il le fut d'autant plus qu'Eusèbe de Nicomédie, où il fit quelque séjour, lui persuada que ce n'était qu'une dispute de mots ; que le plus grand mal était l'aigreur des esprits, et en particulier l'aversion de l'évêque Alexandre contre Arius ; et qu'il était de la piété de l'empereur d'employer son autorité pour lui imposer silence. Constantin écrivit en ce sens à Alexandre et à Arius. La lettre fut portée à Alexandrie par un évêque d'Espagne, Osius de Cordoue. Il y assembla un concile nombreux, où certains schismatiques se réunirent à l'Église. Mais l'affaire d'Arius fut loin d'y prendre fin. Osius et Alexandre conseillèrent à l'empereur d'assembler un concile universel.

L'empereur Constantin et le Pape saint Silvestre rassemblèrent et convoquèrent donc ce concile à Nicée en Bithynie. Nous disons l'empereur Constantin et le Pape saint Silvestre, parce que cela est dit en toutes lettres dans l'action dix-huitième du sixième concile général, troisième de Constantinople¹. Si des historiens ont passé sous silence la coopération du Pape, le fait n'en est pas moins certain. Les évêques s'assemblèrent en conséquence à Nicée, au nombre de trois cent dix-huit, sans compter les prêtres, les diacres et les acolytes.

Jamais rien de pareil ne s'était vu ni même imaginé. On voyait l'élite de l'humanité chrétienne prête à résumer, dans un acte de foi et d'amour, la foi, l'espérance, la sagesse véritable de tous les siècles passés, présents et à venir. Jusque-là, l'élite de l'humanité païenne, les philosophes, avaient beaucoup disserté sur Dieu, sur sa nature, sa providence, l'ensemble de ses œuvres ; et, après des siècles de dissertations, de raisonnements et de subtilités, pas une

¹ Labbe, t. VI, p. 1049.

vérité n'avait encore été définie d'un commun accord, ni mise à la portée du commun des hommes. Or, ce que n'avaient pu les philosophes grecs après dix siècles, ce que ne pourront les philosophes de l'Inde après trente et quarante, les pasteurs chrétiens le feront en peu de jours à Nicée ; ils le feront malgré toutes les ruses, toutes les arguties du philosophisme arien ; ils le feront en consignait dans leur *Credo* la doctrine qu'ils venaient de confesser dans les prisons, au fond des mines, devant les tyrans et les bourreaux qui leur avaient crevé les yeux, brûlé les mains, coupé les jarrets ; doctrine héréditaire qu'ils avaient reçue des **Martyrs**, les **Martyrs** des Apôtres, les Apôtres du Christ, le Christ de Dieu ; et ce *Credo*, qui définit avec une merveilleuse précision les vérités les plus sublimes, deviendra jusqu'à la fin du monde, et pour tout l'univers chrétien, un chant populaire de foi, d'espérance et d'amour.

Ce qui montrait de plus en plus l'Eglise comme l'humanité divinement rétablie dans l'unité, c'est que cette auguste assemblée était présidée par le Vicaire de Jésus-Christ, le successeur de saint Pierre, le Pape saint Silvestre, dans la personne de ses légats, Osius de Cordoue, et les prêtres Viton et Vincent, du clergé romain. Le Grec Gélase de Cyzique dit en propres termes qu'Osius d'Espagne y tenait la place de Sylvestre, Evêque de Rome, avec les prêtres romains Viton et Vincent. D'ailleurs, le Pape saint Jules et les historiens grecs Socrate et Sozomène nous apprennent que dès lors c'était une règle de l'Eglise, qu'on ne devait ni tenir de concile, ni ordonner quoi que ce fût sans le consentement de l'Evêque de Rome.

Le concile, après avoir entendu les ariens, déclara contre eux la foi de l'Eglise en ces termes : « Nous croyons en un seul Dieu, Père tout-puissant, créateur de toutes choses, visibles et invisibles, et en un seul Seigneur Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, engendré du Père, c'est-à-dire de la substance du Père ; Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu, engendré et non fait ; consubstantiel au Père ; par qui toutes choses ont été faites au ciel et en la terre. Qui, pour nous autres hommes et pour notre salut, est descendu des cieux, s'est incarné et fait homme ; a souf-

fert, est ressuscité le troisième jour, est monté aux cieux, et viendra juger les vivants et les morts. Nous croyons aussi au Saint-Esprit. Quant à ceux qui disent : Il y avait un temps qu'il n'était pas ; et : Il n'était pas avant d'être engendré ; et : Il a été tiré du néant ; ou qui prétendent que le Fils de Dieu est d'une autre substance, ou muable, ou altérable, la sainte Église catholique et apostolique leur dit anathème. »

Tous les évêques approuvèrent ce symbole et y souscrivirent, hors un petit nombre d'ariens. D'abord ils furent dix-sept qui s'y refusèrent ; ensuite ils se réduisirent à cinq, et finalement à deux. Leur chef, Arius, fut condamné avec ses écrits. On condamna aussi les personnes que le concile d'Alexandrie avait condamnées avec lui.

Le concile de Nicée concilia une autre affaire : le schisme des mélécians, qui depuis vingt-quatre ans désolait l'Égypte. Méléce, évêque de Lycopolis, avait sacrifié aux idoles dans la persécution. Déposé par l'évêque d'Alexandrie, au lieu de se soumettre, il forma un schisme, ordonna des évêques, des prêtres et des diacres de son parti ; et quand les ariens parurent, les mélécians s'unirent à eux, sans partager néanmoins leur doctrine. Or, pour mettre fin à ce schisme, né de l'apostasie et fauteur de l'hérésie, le très-saint concile de Nicée, tout en déclarant qu'à la rigueur Méléce était indigne d'aucun pardon, usa néanmoins envers lui d'indulgence, et lui permit de demeurer dans sa ville de Lycopolis, avec le titre et les honneurs d'évêque ; mais sans aucun pouvoir, ni d'élire, ni d'ordonner, ni de paraître pour ce sujet ou à la campagne ou dans aucune autre ville. Ceux qu'il avait ordonnés furent traités avec plus d'indulgence encore : la condition principale de leur réconciliation fut la subordination à l'évêque d'Alexandrie. Saint Alexandre demanda à Méléce la liste de ses évêques ; ils étaient vingt-neuf. Méléce, en donnant cette liste, présenta à saint Alexandre ceux qui y étaient nommés ; il lui rendit aussi les églises dont il avait usurpé la supériorité ; et demeura à Lycopolis, où il mourut quelque temps après.

Le concile de Nicée ayant terminé ces grandes affaires, en écrivit une lettre à l'église d'Alexandrie, et la conclut en ces termes :

« Réjouissez-vous donc de tant d'heureux succès, de la paix et de l'union de l'Église, et de l'extirpation de toutes les hérésies, et recevez avec beaucoup d'honneur et d'amour, notre collègue, votre évêque Alexandre, qui nous a réjouis par sa présence, et qui, dans un âge si avancé, a pris tant de peine pour vous procurer la paix. Priez aussi pour nous tous, afin que les choses qui nous paraissent bien réglées, demeurent fermes par Notre-Seigneur Jésus-Christ, étant faites, comme nous le croyons, suivant le bon plaisir de Dieu le Père dans l'Esprit-Saint, à qui la gloire dans les siècles des siècles. Amen. »

Le concile de Nicée, qui avait été convoqué par le Pape saint Silvestre, lui demanda canoniquement la confirmation de ses décrets. Aussi, l'an 481, un concile romain, présidé par le Pape Félix III, écrit au clergé d'Orient que les trois cent dix-huit saints Pères de Nicée, suivant cette parole du Seigneur : Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, déférèrent la confirmation et l'autorité des affaires à la sainte Église romaine.

Le saint vieillard Alexandre survécut peu à la gloire d'avoir terrassé l'hérésie arienne ; il mourut pour ainsi dire dans son triomphe, cinq mois après son retour à Alexandrie, le 17 avril 326. Il avait puissamment servi l'Église pendant sa vie ; il ne la servit pas moins à sa mort, en préparant par une espèce d'inspiration divine, l'épiscopat de saint Athanase. Comme il était près de mourir, il l'appela par son nom. Prévoyant ce qui arriva, saint Athanase s'était enfui et caché. Un autre Athanase qui était présent, répondit ; mais saint Alexandre ne lui dit mot, montrant que ce n'était pas lui qui avait été appelé. Il appela encore Athanase, et répéta ce nom plusieurs fois. Celui qui était présent se tut ; on comprit de qui le saint évêque parlait, et il ajouta par esprit prophétique : « Athanase, tu penses avoir échappé par la fuite, mais tu n'échapperas pas. » Et en effet, il fut élu d'une voix unanime après la mort du Saint.

(ROHRBACHER.)

Saint Alexandre est nommé au Martyrologe romain le 26 février.

SAINT NESTOR,

ÉVÊQUE ET MARTYR.

Lorsque Décius, homme odieux au Seigneur, fut élevé à l'empire, il ordonna d'entraîner à ses profanes mystères tous ses sujets, et spécialement d'inviter à d'immondes sacrifices ceux qui invoquent le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ; déclarant, en outre, que tous ceux qui refuseraient d'obéir seraient conduits devant le juge et tourmentés par toutes sortes de supplices. Cet édit très-inique fut donc publié dans la Pamphylie, au temps où le président Pollion gouvernait cette province. Celui-ci, sans différer au lendemain, envoya partout des cavaliers, avec un exemplaire du décret impérial, afin que, s'ils trouvaient quelque part des chrétiens, ils les contraignissent à manger des viandes offertes aux idoles. En ce même temps, plusieurs chrétiens furent martyrisés, savoir : Papias, Diodore, Claudien et Conon, et ensuite le bienheureux Nestor.

Nestor était évêque de Magyda; mais il reçut la couronne du martyre dans la ville de Perge. Sa foi et sa religion le rendirent illustre; il fut très-fidèle à Dieu durant sa vie tout entière; son humilité et sa modestie éclataient partout : de sorte que celui qui devait être l'agent de la persécution redoutait sa sainteté; mais il n'osait contrevenir aux édits du tyran. S'adressant donc à ses conseillers, il leur dit : « Nous ne pourrions rien contre les chrétiens, tant que nous n'aurons pas entre les mains leur évêque; car tous lui déferent aveuglément, et n'oseraient s'opposer à sa volonté. » Le bienheureux Nestor, connaissant leurs pernicioeux desseins, fit éloigner tout son peuple, « de peur, disait-il, que le loup, entrant dans la bergerie du Christ, ne déchire quelqu'une des brebis. » Pour lui, il ne quitta point sa maison; mais il y demeura jour et nuit en prières, ne demandant autre chose, sinon que le troupeau du Christ fût préservé.

Les persécuteurs s'étant donc présentés au logis de l'évêque Nestor, accompagnés de quelques citoyens sectateurs de l'iniquité, ils cernèrent sa maison; et l'un d'eux s'approchant de la porte, se mit à crier. En ce moment, le bienheureux Martyr était

en oraison, et l'un de ses serviteurs alla lui dire qu'on le demandait dehors. Après qu'il eut achevé sa prière et dit *Amen*, ce béliard sans malice sortit, portant sur sa tête sa coiffure ordinaire. Et lorsqu'il parut devant ceux qui étaient venus pour le prendre, ils ne purent supporter la majesté de son visage et se prosternèrent à ses pieds. Il leur dit alors : « Mes chers enfants, quel est le motif qui vous amène vers moi ? » Ils lui répondirent : « L'irénarque et toute la cour vous demandent. » Nestor, se signant au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, les suivit aussitôt, semblable à une brebis destinée au sacrifice. Lorsqu'ils arrivèrent au forum, toute la cour se leva et le salua. Il leur dit alors : « Que le Seigneur vous pardonne : pourquoi faites-vous cela ? » Ils lui répondirent : « Ta vie est vraiment digne d'éloges. » Et le plaçant au milieu d'eux, ils se retirèrent en un lieu séparé hors des regards de la multitude ; et après qu'on eut disposé des sièges en grand nombre, ils firent apporter un siège d'honneur, qu'on revêtit d'ornements, pour y faire asseoir l'évêque. Celui-ci leur dit : « C'est assez pour moi de l'honneur que vous m'avez fait en m'appelant ; maintenant, dites-moi pour quel sujet vous me faites venir ici. »

L'irénarque lui dit : « Tu connais, ô maître, le décret de l'empereur ? » — Nestor : « Je connais le précepte du Tout-Puissant ; mais pour celui de l'empereur, je l'ignore. » — L'irénarque : « O Nestor, donne ton consentement avec calme, de peur qu'on ne te mette en jugement. » — Nestor : « Et à quoi consentirais-je ! » — L'irénarque : « Aux ordonnances du prince. » — Nestor : « Je consens et me sou mets aux commandements du Roi des cieux. » — L'irénarque : « Tu es possédé du démon. » — Nestor : « Ah ! qu'il serait à souhaiter que vous ne fussiez pas vous-mêmes possédés des démons, et que vous ne leur rendissiez point vos adorations ! » — L'irénarque : « Comment oses-tu appeler les dieux des démons ? » — Nestor : « Je le dis, d'accord avec la raison et conformément à la confession de ceux qu'on exorcise ; afin que tu comprennes que ce sont les démons que vous adorez. » Alors l'irénarque, agitant sa tête vers le saint Martyr, lui dit : « Eh bien ! moi, je te ferai confesser au moyen des tourments, en pré-

sence du président, que ce sont des dieux. » Le bienheureux Nestor, faisant aussitôt le signe du Christ sur son front, lui répondit : « A quoi bon me menacer des tourments ? Je redoute les supplices de mon Dieu ; mais je n'ai peur ni des tiens ni de ceux de ton juge. Cependant, et dans les tourments et sans les tourments, jè confesserai toujours le Christ Fils du Dieu vivant. »

L'irénarque, sans perdre de temps, partit le jour même pour Perge, et y conduisit le saint Martyr, qu'il confia à la garde de deux licteurs : l'agneau suivait le loup. Lorsqu'ils étaient en route, il se fit un grand tremblement de terre, et il vint du ciel une voix qui réconfortait son Martyr. Ceux qui l'accompagnaient en furent d'abord tout étonnés, puis saisis de crainte ; car leur conscience leur reprochait la captivité du saint homme. Ils lui demandèrent donc : « Seigneur évêque, d'où vient ce son et ce tremblement de terre ? » Il leur dit : « C'est un signe de mon Dieu. » Ils arrivèrent à la ville le quatrième jour de la semaine, à la dixième heure, et ils n'y entrèrent point.

L'irénarque ayant fait son rapport au président sur l'affaire du saint Martyr, dès le matin le président s'assit sur son tribunal, et on lui amena Nestor. L'irénarque présenta alors son rapport à l'assesseur Urbain, qui le lut en ces termes : « Eupator, Socrates et toute la curie romaine, au très-excellent Seigneur président, salut. Lorsque Ta Grandeur reçut les divines lettres de notre seigneur l'empereur, par lesquelles il ordonnait que tous les chrétiens sacrifiassent, et qu'on les fit renoncer aux idées qui leur avaient été malheureusement inculquées, Ton Humanité voulut en venir à l'exécution de ces ordres sans dureté, sans trouble, mais dans le calme et la paix. Mais ta mansuétude n'a pas obtenu grand résultat, car ces gens-là, obstinés comme ils sont, méprisent l'édit impérial. Cet homme surtout, étant prié par nous et par toute la curie, non-seulement n'a pas voulu se rendre à nos avis, mais tous ceux qui dépendent de lui, voulant suivre l'exemple de leur chef, ont refusé de se disposer à exécuter les ordres intimés. Cependant nous n'avons cessé de l'engager à venir au temple de Jupiter, conformément au rescrit du victorieux empereur. Mais il a attaqué les dieux immortels par des

outrages et des contumélies : l'empereur lui-même, quoique absent, a reçu sa bonne part d'injures, et sa langue maligne ne l'a pas épargné non plus. La curie s'est donc vue forcée de l'adresser à Ta Grandeur. »

Le président lui dit alors : « Comment t'appelles-tu ? » — Le bienheureux Nestor : « Je suis le serviteur de mon Seigneur Jésus-Christ. » — Le président : « Ce n'est pas ta qualité que je demande, mais ton nom. » — Nestor : « Mon nom propre, c'est : Je suis chrétien. Mais si tu veux mon nom temporel, on m'appelle Nestor. » — Le président : « Qu'est-ce que cela fait ? Sacrifie, et laisse-toi persuader, sans qu'on emploie les tortures, de jurer par les dieux. J'écrirai de suite au seigneur empereur et le prierai de te nommer prince des prêtres ; ce qu'il fera sans difficulté. Tu seras alors comblé d'honneurs et de présents, et tout sera soumis à ta puissance ; tu deviendras aussi notre collègue, et tu vivras ainsi de longues années au faite de la grandeur. » Mais le saint Martyr, levant les yeux au ciel, et faisant le signe de la Croix, dit au président : « Lors même que tu tourmenterais ma chair en toutes manières, et me menacerais des chaînes, des bêtes et du glaive ; tant que j'aurai un souffle, jamais je ne renierai le nom de mon Seigneur Jésus-Christ. » Le juge ordonna aussitôt de le suspendre au chevalet et de le tourmenter le plus cruellement qu'on pourrait. Les bourreaux, exécutant ces ordres, lui firent de si profondes blessures avec les ongles de fer, que ses côtes furent dénudées. Mais le bienheureux Nestor chantait le Psaume : « Je bénirai le Seigneur en tout temps ; sa louange est toujours sur mes lèvres. »

Le juge, stupéfait de la patience du Martyr, lui dit : « Malheureux que tu es, tu ne rougis donc point de mettre toujours ton espoir en un homme, et un homme mort de mort violente ? » — Nestor répondit : « J'accepte cette confusion pour moi et pour tous ceux qui invoquent le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » La foule demanda alors par des cris tumultueux qu'il fût exterminé. Le président lui fit demander par le héraut : « Veux-tu sacrifier aux dieux, oui ou non ? » Le saint Martyr, plein de confiance en Jésus-Christ, lui dit : « Impie et inique fils du diable,

non-seulement tu ne crains point Dieu, qui t'a donné cette dignité éminente ; car c'est par lui que les rois règnent, que les tyrans obtiennent des possessions terrestres et que les princes exercent la justice ; mais de plus, tu veux me contraindre à l'abandonner, lui, le vrai et unique Dieu, le Créateur et le Sauveur de tous, pour adorer de vains simulacres de pierre ! » — Le président lui dit : « Voyons, veux-tu être avec nous ou avec ton Christ ? » — Le Martyr du Seigneur répondit : Toujours j'ai été, je suis et je serai avec mon Christ. » Le juge, voyant son invincible persévérance, rendit aussitôt cette sentence contre lui : « Nestor, puisque tu n'as point voulu obéir au victorieux empereur ni aux dieux immortels, mais que tu as préféré Jésus qui a été, à ce que j'apprends, crucifié par les Juifs sous Ponce-Pilate ; afin donc que tu ne sois pas sans dévouement pour ton Dieu, tu subiras la même sentence que lui, et tu périras crucifié. » A peine le juge avait-il donné cet ordre, qu'on prépara en toute hâte le bois pour le crucifiement.

Le bienheureux Nestor étant donc crucifié, instruisait du haut de la Croix chacun des chrétiens, et leur disait : « Mes petits enfants, que la confession que nous faisons de notre Dieu soit ferme et permanente, et ne renions point ce même Dieu qui a souffert pour nous, de peur que le diable ne se réjouisse de la chute des serviteurs du Christ. Souffrons avec lui, afin d'être glorifiés avec lui. Ne le renions pas, afin qu'il ne nous renie point lui-même. Souvenez-vous que le Père l'a envoyé pour être le Rédempteur des âmes et pour détruire nos péchés, lui qui n'a jamais commis le péché. Et le Père nous a tous donnés à lui, en sorte que, au nom de Jésus, tout genou fléchisse au ciel, sur la terre et dans les enfers, et que toute langue confesse que le Seigneur Jésus-Christ est dans la gloire de Dieu le Père. » Il dit ensuite à la foule qui était présente : « Mes petits enfants, fléchissez les genoux, et prions le Seigneur par le même Jésus-Christ. » Tous s'étant mis à genoux pour prier avec lui, à la fin de la prière ils dirent *Amen* ; puis il rendit l'esprit. Il consumma ainsi son martyre le cinquième jour de la semaine, à la troisième heure.

(BÉNÉDICTINS DE SOLESMES.)

SAINT ANDRÉ,

ÉVÊQUE DE FLORENCE.

André, florentin de naissance, menait une vie si admirée pour sa piété profonde et pour sa charité incomparable, qu'il fut élu par tous les suffrages, successeur de saint Zénobe sur le siège de Florence. Marchant sur les traces de son prédécesseur, il continua son œuvre de lumière, et parvint à éclairer et convertir les idolâtres encore très-nombreux. C'était au v^e siècle. Après cinq années d'efforts persévérants, voyant enfin la plaie fermée et la foi triompher, il fit transporter solennellement le corps de saint Zénobe qui, porté sur les épaules de quatre évêques, fut déposé avec honneur dans l'église ambrosienne de Saint-Laurent. Là plusieurs miracles signalèrent le pouvoir du saint Prélat auprès de Dieu.

Saint André de Florence est honoré le 26 février.

SAINT PORPHYRE,

ÉVÊQUE DE GAZA.

Gaza, dont saint Porphyre fut évêque, était une ville idolâtre de la Palestine, qui résista plus qu'aucune autre au zèle des hommes apostoliques, et aux ordonnances des empereurs chrétiens, et qui, par conséquent, donna plus de peine aux saints évêques que Dieu lui envoya pour la délivrer de ses erreurs et la ramener à la vérité. L'obstination de ses habitants allait jusqu'à la fureur; et étant entretenue par les prêtres de leurs idoles, elle avait été si forte, que les miracles de saint Hilarion, dont l'évidence frappait les yeux, les irritaient plutôt qu'ils ne les touchaient.

Gaza était donc comme le retranchement des païens, où toutes les extravagances de l'idolâtrie étaient adoptées et révérees; où l'imposture de ses ministres séducteurs tenait lieu de la vérité; où Jésus-Christ n'était compté pour rien auprès de Marnas; où enfin l'Évangile était détesté et le nom de chrétien en horreur. Tel fut le champ que saint Porphyre eut à défricher quand la Providence le lui confia. Saint Aselepas, saint Irénion, Énée, son

prédécesseur immédiat, y avaient travaillé avec peu de succès ; et s'il avança plus l'ouvrage qu'eux, il n'eut pas moins de travaux à soutenir, et de persécutions à souffrir. Il ne lui manqua que la gloire du martyr, et il a mérité celle de confesseur.

Il naquit à Thessalonique, vers l'an 352 ou 353, et trouva dans sa famille une grande noblesse, soutenue d'une grande opulence. L'éducation qu'il reçut répondit à sa condition. On l'instruisit avec beaucoup de soin dans l'étude des lettres ; et comme il avait l'esprit également pénétrant et solide, il y fit de grands progrès. Il acquit dans la suite une profonde connaissance dans les saintes Écritures, ce qui lui servit beaucoup pour réfuter les infidèles et les hérétiques.

Si l'on prit soin dans sa maison de cultiver son esprit, on y nourrit aussi son cœur du lait de la piété, et il croissait en amour de Dieu comme en âge. Cela parut encore plus, lorsqu'ayant atteint sa vingt-cinquième année, temps où les passions sont plus vives, et où les jeunes gens ouvrent les yeux avec plus de réflexion sur les objets séduisants du monde, il s'en sépara totalement par la profession religieuse, et s'éloigna même de sa famille et de son pays, pour mettre de plus grandes barrières entre lui et le siècle qu'il abandonnait. Le désert qu'il choisit pour sa retraite fut celui de Scété ; c'est-à-dire, comme nous l'avons remarqué en son lieu, celui qui était le plus éloigné des lieux habités, où l'on trouvait moins de consolations humaines, où les austérités étaient plus grandes, où les Pères qui conduisaient les moines avaient une plus grande réputation de science spirituelle et de sainteté. Il y travailla pendant cinq ans à jeter les fondements de cette éminente piété à laquelle il parvint depuis par les pratiques qu'il y avait apprises. Après ce temps d'exercice monastique, il alla visiter les Saints Lieux de Jérusalem, et se retira dans une caverne proche du Jourdain, où, après cinq autres années, la vie austère qu'il menait et l'incommodité du lieu, lui firent contracter plusieurs maux qui l'obligèrent de se faire ramener à Jérusalem par un de ses amis.

Quoique son corps fût abattu par la maladie, il conservait toute la ferveur de l'esprit ; de sorte qu'il ne manquait pas tous les

jours de visiter les Saints Lieux appuyé sur son bâton ; il ne voulait pas même permettre qu'on l'aidât, disant qu'il ne convenait pas à un pécheur comme lui de prendre des soulagements, et qu'il n'était venu dans la ville que pour obtenir le pardon de ses péchés par la pénitence. Il souffrait même ses maux avec tant de résignation, qu'on eût dit que c'était un autre et non pas lui qui souffrait, la confiance qu'il avait en la miséricorde de Dieu lui tenant lieu de toute consolation et adoucissant toutes ses peines. Dans ce même temps, Marc, originaire d'Asie, qui a écrit son histoire, y vint pour satisfaire sa dévotion et adorer les vestiges de Notre-Seigneur dans les lieux consacrés par sa divine présence. Il eut occasion de le connaître, admira ses vertus et surtout sa patience, et se joignit à lui en qualité de disciple.

Le Saint, qui n'avait pas disposé de son bien lorsqu'il avait quitté Thessalonique, parce qu'il avait des frères mineurs, y envoya ce disciple pour faire le partage avec ses frères, et lui apporter en argent ce qui lui en devait revenir. Cela monta environ à quatre mille cinq cents pièces d'or. Dans son absence, qui fut de quatre mois, saint Porphyre fut miraculeusement guéri de tous ses maux ; ce qui arriva de cette sorte. Quarante jours avant que Marc arrivât, se trouvant affligé plus vivement de ses douleurs, il se traîna avec grand'peine jusqu'au Calvaire et y tomba en défaillance. L'usage de ses sens étant alors suspendu, il eut un ravissement, où il lui sembla voir Jésus-Christ sur la Croix, qui fit descendre celui des deux voleurs à qui il avait fait miséricorde, lequel lui donna la main, le fit lever et le guérit.

Marc lui apporta la somme que nous avons dite, et il la distribua aux pauvres et aux monastères de Jérusalem et d'Égypte qui étaient plus dans l'indigence, ainsi que le produit des autres effets qu'il vendit. Il se trouva réduit lui-même par cette distribution à manquer du nécessaire, et ne voulant pas subsister aux dépens de son disciple qui gagnait sa vie à écrire, il apprit, à l'exemple de saint Paul, le métier de corroyeur pour gagner la sienne. Il n'avait pas besoin pour cela d'une grande somme, car sa nourriture consistait en pain bis et quelques herbes avec un peu de vin, à cause de la faiblesse de son estomac. Il ne man-

geait jamais qu'après le soleil couché, excepté aux jours de fête qu'il mangeait à midi, ajoutant à sa nourriture ordinaire un peu d'huile, du fromage et quelques légumes; et il pratiqua cette rigoureuse abstinence même après qu'il fut agrégé dans le clergé de Jérusalem et lorsqu'il fut évêque.

Sa vertu et sa capacité, quoique cachées sous le voile de l'humilité et de la pénitence, ne purent être longtemps ignorées. Jean, évêque de Jérusalem, qui en fut informé, le tira de sa retraite pour le faire prêtre malgré sa résistance, et lui confia la garde de la vraie Croix. Il avait alors quarante ans; et ce Prélat eut bientôt sujet de s'applaudir du digne choix qu'il avait fait. Il y avait dans son clergé des personnages d'un très-grand mérite; mais Porphyre fut celui qui lui fit le plus d'honneur. Outre qu'il était extrêmement modéré dans ses actions et dans ses paroles, et qu'il ne laissait pas paraître la moindre chaleur, si ce n'était contre les ennemis de la foi, sa droiture, son humilité et sa douceur le rendaient cher et estimable à tous les fidèles. D'ailleurs, joignant à une profonde connaissance des saintes Lettres et à beaucoup d'autres lumières, un jugement solide et un esprit pénétrant, il disputait avec tant de force contre les infidèles et les hérétiques, qu'il ne manquait jamais de les confondre.

Jésus-Christ en le guérissant de ses maux dans le ravissement que nous avons rapporté, lui avait prédit qu'il serait le gardien de sa Croix, et il eut cette honorable fonction pendant trois ans, jusqu'à ce que par une seconde révélation il fut choisi pour être évêque de Gaza. Énée, qui gouvernait cette église, étant mort, le clergé et le peuple s'assemblèrent pour lui donner un successeur; et comme il s'agissait d'opposer aux idolâtres de cette ville un homme puissant en paroles et en œuvres, ce qui n'était pas fort aisé à trouver, ils ne purent pas s'accorder et convinrent de s'en rapporter à Jean, évêque de Césarée, leur métropolitain, qui était qualifié un homme saint, orné de toutes les vertus. Ce prélat ne comprit pas moins que les chrétiens de Gaza, l'importance de faire un bon choix pour remplir un poste si difficile. Il eut recours à la prière, et ordonna un jeûne de trois jours, au bout desquels Dieu lui révéla qu'il avait choisi le prêtre Porphyre.

Il en écrivit aussitôt à l'évêque de Jérusalem, qui, appelant Porphyre, lui dit de se rendre promptement auprès de son métropolitain à Césarée, sans lui découvrir ses intentions. Le Saint avait eu la nuit précédente un songe, où Jésus-Christ lui ordonnait de rendre le dépôt de la sainte Croix qu'il lui avait mis entre les mains, ajoutant qu'il voulait lui donner une épouse pauvre, mais vertueuse, et qu'il lui recommandait d'en prendre un si grand soin, et de la parer si bien, qu'il la mît en état d'oublier sa première condition. Il ne pénétra pas alors le sens de cette vision, et s'en alla avec son disciple Marc adorer la Vraie Croix, comme s'il pressentait que ce serait pour la dernière fois, après quoi il rendit à son évêque les clefs de ce précieux dépôt.

A peine fut-il arrivé à Césarée, que Jean lui déclara le dessein que Dieu avait sur lui pour le gouvernement de l'église de Gaza ; et sans se laisser toucher par ses larmes, il le sacra évêque, et le remit entre les mains des députés de cette ville.

Dès que les idolâtres de Gaza eurent appris son ordination, leur fureur se déchaina plus que jamais. Ceux de la campagne rompirent les chemins de Césarée à Gaza ; ils lui tendirent aussi divers pièges, et infectèrent l'air d'une fumée épaisse et puante dans les endroits où il devait passer, soit pour l'en empêcher, soit pour le faire périr s'ils pouvaient.

Il arriva pourtant à sa ville épiscopale, mais après avoir essayé tout ce que l'insolence de ces rustiques infidèles put lui faire souffrir d'incommodités. Marc, son disciple, l'accompagnait avec un nommé Barocas, qu'il avait délivré de la mort par ses soins et qui le servait par reconnaissance. Il y eut cette même année une sécheresse extrême, ainsi que dans les mois de novembre et décembre qui commençaient l'année à Gaza. Les païens l'attribuèrent à l'arrivée du nouvel évêque ; car leurs prêtres leur avaient fait croire que Porphyre porterait malheur à la ville, et que leur dieu Marnas le leur avait prédit. Il n'en fallait pas davantage pour émouvoir une populace ignorante et entêtée dans ses superstitions. Ils firent des prières et des sacrifices à leur Marnas pour obtenir de la pluie et ce fut inutilement. Ils allèrent pendant sept jours comme en procession à un temple hors de la

ville, chantant des hymnes à leur mode, et tout fut sans effet. Les chrétiens attendirent qu'il eussent perdu toute espérance d'être exaucés, et vinrent ensuite prier Porphyre de recourir avec eux au vrai Dieu pour faire cesser cette sécheresse qui commençait déjà à causer la famine. Le Saint ordonna qu'on s'assemblât le soir à l'église de Saint-Irène, où l'on passa la nuit en prières, en cantiques sacrés et en lecture. Il ordonna aussi un jeûne pour le lendemain, et dès le matin ils sortirent de la ville en procession, précédés par la Croix, et firent, en chantant des hymnes, leur station, premièrement à l'ancienne église, et de là à celle de Saint-Timothee. Ils revinrent à la ville continuant leurs hymnes et faisant des prières et des génuflexions à certains endroits où ils s'arrêtaient. Mais quand ils furent aux portes, les païens les avaient fermées. Ils souffrirent cet affront avec une modération chrétienne, et n'y opposèrent pendant deux heures que des gémissements et des larmes, dont ils accompagnèrent leurs prières à Dieu pour obtenir la pluie qu'ils désiraient. Alors un vent du midi couvrit tout à coup le ciel de nuages ; il se forma un grand orage, et la pluie tomba avec une abondance extraordinaire. Quelques païens, frappés d'un miracle si visible, se mirent à crier : « Le Christ a vaincu, et lui seul est Dieu. » Ils ouvrirent les portes aux chrétiens, se joignirent à eux, les suivirent jusqu'à l'église, et n'en sortirent point qu'ils n'eussent été mis au nombre des catéchumènes. La pluie dura cinq jours, et au sixième les fidèles célébrèrent avec une sainte joie la fête de l'Épiphanie.

Ils n'étaient auparavant que deux cent quatre-vingts, ou trois cents au plus, en comptant les femmes et les enfants. Ceux qui se convertirent à la vue de ce prodige étaient au nombre de cent soixante-seize, et il y en eut encore plus de cent autres qui les imitèrent dans le courant de l'année. Ces nouvelles conversions excitaient toujours plus la fureur des idolâtres ; ils ne cessaient de faire au saint pasteur et à son troupeau tous les maux qu'ils pouvaient. Quoique l'empereur fût chrétien, il arrivait quelquefois que les gouverneurs ne l'étaient eux-mêmes qu'en apparence et par politique, et qu'étant encore païens dans l'âme, ils ne re-

primaient pas comme ils auraient dû, selon les lois du prince, l'insolence des idolâtres. Souvent aussi on les gagnait à force d'argent, pour tolérer des vexations qu'ils auraient dû punir sévèrement. Aussi les chrétiens de Gaza avaient beaucoup à souffrir de la part des païens, que la tolérance du gouverneur, ou païen dans l'âme, ou aveuglé par les sommes qu'on faisait couler dans ses mains, rendait plus audacieux et plus cruels.

Saint Porphyre souffrait cette persécution avec une douceur qui désarmait quelquefois ceux en qui il restait encore un peu de modération. Il exhortait aussi beaucoup son troupeau à souffrir avec patience, et à tempérer le zèle par la charité. Il ne cessait de prier pour obtenir la conversion de ces endurecis. Il passait les nuits entières dans ces oraisons, et il en faisait comme son occupation principale. Cependant les païens continuant à maltraiter les chrétiens, et surtout les ecclésiastiques, il crut devoir enfin recourir à l'empereur pour réprimer leur audace et arrêter leurs vexations. Il envoya à cet effet Marc à Constantinople avec des lettres à saint Jean Chrysostome, qui en était alors patriarche, afin d'obtenir par son moyen un ordre du prince de démolir le temple de Marnas et des autres fausses divinités, espérant que cela humilierait ce peuple mutin et le conduirait peu à peu à la foi. Saint Chrysostome ne manqua pas de s'y prêter ; mais il obtint seulement qu'on fermerait les temples, après en avoir brisé les statues, et qu'on n'y consulterait plus aucune idole.

Le saint évêque était tombé malade de l'affliction que lui causait l'endurcissement des idolâtres, ne les pouvant voir périr ainsi sans en ressentir une extrême douleur, mais la bonne nouvelle que Marc lui apporta, bien qu'elle ne répondit pas entièrement à ce qu'il avait demandé à l'empereur, ne laissa pas de lui causer beaucoup de joie, ce qui servit à rétablir sa santé. Sept jours après, Hilaire, officier de l'empereur, arriva pour exécuter l'ordre. Il le fit en partie, mais il laissa l'article principal, en ne touchant pas à l'idole de Marnas, et en conservant une entrée secrète dans son temple pour le consulter. L'argent des païens fit plus d'impression sur son cœur que sa fidélité au prince et à sa conscience.

Dieu donna encore à notre Saint la consolation de convertir soixante-quatre personnes, à l'occasion d'une dame qui, ayant été en travail d'enfant pendant sept jours avec des douleurs incroyables, accoucha tout à coup heureusement quand une nourrice chrétienne lui écrivit ces paroles : « Voici ce que déclare l'évêque Porphyre : Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, vous guérit ; croyez en lui, et vous vivrez. »

Mais ni les miracles, ni les vertus du Saint ne pouvaient faire cesser les violences des païens. Ils prétendirent exclure les chrétiens des charges de la ville ; ils ne les laissaient pas jouir de la liberté de leurs biens ; et ils ajoutaient à cela des violences et des insultes qui se renouvelaient tous les jours.

Porphyre n'y voyant point de fin, alla trouver Jean son métropolitain à Césarée pour le prier de permettre qu'il quittât son évêché, ne pouvant voir souffrir à ses ouailles les maux que les païens leur faisaient, sans en être touché vivement. Jean tâcha de relever son courage, et lui représenta qu'il n'y avait que Dieu qui pût le dispenser d'une charge à laquelle il l'avait lui-même engagé. Il lui dit encore plusieurs autres raisons auxquelles il se rendit, à condition qu'ils iraient ensemble à Constantinople pour obtenir de l'empereur la démolition des temples de Gaza. Ils y allèrent par mer, et en passant par Rhodes ils y visitèrent un saint anachorète, appelé Procope, qui menait une vie très rude dans les jeûnes et les veilles, et dans une grande pauvreté.

Dieu avait donné à Procope le pouvoir de chasser les démons et le don de prophétie. Il n'avait jamais vu ces deux prélats, mais l'Esprit de Dieu les lui fit connaître. Il les salua avec le respect dû à leur caractère, et leur prédit qu'ils réussiraient auprès de l'empereur. Il leur marqua les moyens qu'ils devaient employer pour cela, et en particulier qu'ils pouvaient assurer l'impératrice qu'elle accoucherait bientôt d'un prince, ce qu'elle désirait extrêmement.

A leur arrivée à Constantinople, ils allèrent saluer saint Jean Chrysostome, qu'ils informèrent du sujet de leur voyage ; et c'est par le Saint, que l'impératrice Eudoxie avait mis mal dans l'esprit de l'empereur, pour des raisons qu'on peut voir dans son histoire.

les recommanda à Amance, chambellan de la princesse, qui avait beaucoup de crédit auprès d'elle, et qui était homme de bien et ami du saint Patriarche. Amance fit si bien que les deux prélats furent reçus d'Eudoxie avec distinction. Elle se chargea de solliciter puissamment pour leurs affaires auprès de l'empereur ; ce qu'elle exécuta avec encore plus d'ardeur lorsqu'ils l'eurent assurée qu'elle aurait un fils, qui vivrait et régnerait après son père ; car jusqu'alors elle n'avait eu que des filles.

L'accomplissement de la prédiction arriva bientôt et combla de joie toute la cour ; et le jour qu'on baptisa ce petit prince, l'empereur entérina la requête de Porphyre, ce qu'il avait eu difficulté d'accorder auparavant en entier, voulant qu'on se contentât de fermer les temples. Mais saint Porphyre, qui avait vu par expérience que l'ordre qu'on en avait donné par le premier édit n'avait pas produit grand effet, demanda la démolition des temples et des idoles, avec des revenus et d'autres grâces pour l'église de Gaza, qui était pauvre, et pour les chrétiens de la même ville. Il obtint donc tout ce qu'il désirait ; aussi Dieu lui avait promis cet heureux succès quelques jours auparavant dans une vision. L'empereur et l'impératrice ajoutèrent à cette grâce de grandes sommes, tant pour la dépense des deux évêques, que pour bâtir une église au milieu de Gaza, avec un hôpital pour y recevoir et y défrayer les étrangers durant trois jours. L'impératrice aussi avait promis à saint Porphyre, lorsqu'il lui prédit la naissance du fils dont elle accoucha, que si cela arrivait elle ferait bâtir à ses frais cette église.

Les fêtes de Pâques étant passées, les deux saints évêques retournèrent en Palestine. Ils voulaient en chemin s'arrêter encore à Rhodes pour y revoir l'anachorète Procope ; mais le pilote ne le voulut pas, sous prétexte que le vent était favorable et qu'il en fallait profiter pour continuer la route. Ce n'était pourtant pas là le véritable motif de son refus ; mais Procope l'expliqua la nuit suivante à saint Porphyre en lui apparaissant, et lui dit que ce pilote était arien. Deux jours après, ils furent battus d'une tempête si violente, que le pilote crut périr. Les deux prélats lui promirent que, s'il voulait renoncer à son hérésie, il serait sauvé

et son vaisseau aussi. Il fut étonné de voir qu'ils avaient pénétré les sentiments de son cœur; il abjura ses erreurs, se fit catholique, et la tempête cessa.

Ils abordèrent heureusement à Majuma, où le peuple, qui avait autant de zèle pour la foi que les idolâtres de Gaza en avaient pour leur prétendu dieu Marnas, les reçut en chantant des psaumes et les conduisit à Gaza. Saint Zénon était alors leur évêque. Les chrétiens de Gaza vinrent au-devant d'eux avec la Croix, et alors la statue de Vénus, qui était de marbre et qui se trouvait dans un carrefour pour servir d'ornement, tomba d'elle-même et se mit en pièces au moment où la Croix passait devant elle. Sa chute fut funeste à deux païens, qui étaient là à se moquer des chrétiens; ils en furent écrasés, et cet accident miraculeux convertit sur l'heure même trente-neuf païens.

Cependant Cynégius, conseiller d'état, homme de piété et dont le zèle était à l'épreuve de l'argent des idolâtres, qui avait corrompu les autres officiers, fut choisi de la cour pour exécuter l'ordre de l'empereur. Il arriva à Gaza dix jours après les deux prélats, accompagné du gouverneur, du général des troupes et des soldats nécessaires pour soutenir l'exécution. Il y avait huit temples dans la ville, sans compter les idoles adorées dans les maisons particulières et dans la campagne, et qui étaient en très-grand nombre; mais le plus célèbre de tout le pays était celui de Marnas, sous le nom duquel ils prétendaient adorer le Jupiter de Crète.

On voulut commencer par celui-ci la démolition ordonnée, parce qu'il tenait le premier rang : mais on le trouva si bien barricadé par dedans, qu'on en différa la destruction après celle des autres, que les soldats incendièrent après qu'ils les eurent pillés. Aucun chrétien de la ville n'y voulut toucher, parce que saint Porphyre leur en avait fait défense. Cette démolition dura dix jours, après quoi on délibéra sur le sort du temple de Marnas. On doutait si on y mettrait le feu, ou si on le purifierait pour en faire une église. Saint Porphyre ordonna des prières et un jeûne pour connaître la volonté de Dieu; elle se manifesta par la voix d'un enfant de sept ans, qui, tandis qu'on offrait le sacrifice,

s'écria au nom de Jésus-Christ, qu'il fallait brûler le temple jusqu'aux fondements à cause des crimes qui s'y étaient commis et qu'on y avait crucifié des hommes : on voit là quelles étaient les abominations secrètes des païens, et quel esprit de cruauté leur inspirait le paganisme. L'enfant marqua encore comment il fallait s'y prendre pour le réduire en cendres, et ajouta qu'on devait bâtir ensuite une église à la même place.

Saint Porphyre, qui dirigeait tout avec prudence, voulut s'assurer si cet enfant n'avait pas parlé ainsi par le conseil de sa mère qu'il interrogea pour cela. Elle protesta avec serment qu'elle n'en avait pas même eu la pensée, et l'enfant répéta en grec tout ce qu'il avait dit auparavant en sa langue syriaque, bien qu'il ignorât le grec, et sa mère aussi. Le Saint voulut donner quelque argent à celle-ci ; mais son enfant s'écria : « Gardez-vous bien, ma mère, de le recevoir, ne vendez pas ainsi le don de Dieu. »

On employa les moyens que cet enfant avait marqués pour brûler le temple, et il fut bientôt consumé, avec toutes les idoles et tous les livres des enchantements qu'on put trouver. Tandis qu'on délibérait de la forme de l'église qu'on devait bâtir à sa place, l'impératrice Eudoxie en envoya le dessin en forme de croix, et c'était précisément comme saint Porphyre l'avait souhaité. Si le temple de Marnas avait été un des plus beaux que les païens eussent jamais eu, l'église qu'on bâtit sur ses ruines fut digne de la magnificence de l'impératrice qui en faisait la dépense. Elle fut achevée en cinq ans, et on l'appela la basilique Eudoxienne, du nom de sa fondatrice. On y venait de partout pour la voir ; et c'était en effet un des plus beaux édifices du monde.

La pose de la première pierre se fit avec tout l'appareil religieux qui pouvait la rendre auguste et respectable. On s'y prépara, selon l'ordonnance du Saint, par un jour de jeûne ; tout le peuple se rendit à l'église de Sainte-Irène, avec des instruments propres à creuser la terre, et partit de là en procession à la suite de la Croix arborée, chantant des hymnes et des cantiques ; les soldats étaient rangés de côté et d'autre pour empêcher les insolences des païens. On arriva dans cet ordre à la place qu'on avait pris

soin de nettoyer; saint Porphyre s'y mit à genoux, et pria quelque temps, après quoi ayant ordonné de commencer le travail, chacun s'y porta avec une ardeur incroyable; de sorte qu'en peu de jours les fondements furent creusés. Ensuite le Saint rassembla de nouveau le peuple; on fit beaucoup de prières; on chanta des psaumes, et ayant commencé le premier à jeter des pierres dans les fondements, les ecclésiastiques firent la même chose après lui, et ensuite tout le peuple, avec ces sentiments de joie que le zèle de la gloire de Jésus-Christ excitait dans leur cœur.

Ce jour fut encore célèbre par un miracle que fit le Saint. Trois enfants étaient tombés dans un puits très-profond; saint Porphyre pria pour eux prosterné en terre durant une heure, et on les en retira sans aucune blessure; ils se trouvèrent même marques d'une croix qui dura longtemps, ce qui fut cause de la conversion de plusieurs infidèles. Il y en eut trois cents qui embrassèrent la foi la même année, et plusieurs les imitèrent dans les années suivantes. Le saint Evêque les animait avec une charité qui venait du désir ardent qu'il avait de leur salut. Il les instruisait pendant un temps considérable avant de leur donner le Baptême, et continuait encore à le faire après qu'ils l'avaient reçu, ne négligeant rien pour en faire d'excellents chrétiens.

Tandis qu'on bâtissait le temple, il vint à Gaza une femme manichéenne, nommée Julie, dans l'intention d'y répandre ses erreurs. Il fallait qu'elle fût, ou bien téméraire, ou des plus instruites de sa secte, car elle ne craignit pas d'entrer en dispute avec le Saint. Marc, son historien, avait écrit cette conférence qui fut publique; mais cet ouvrage n'est pas venu jusqu'à nous. Le Saint, après plusieurs raisons capables de la convaincre, voyant qu'elle refusait de se rendre à la vérité, lui dit que le Dieu qu'elle blasphémait lui allait fermer la bouche; en même temps, son visage changea, un tremblement la saisit dans tout le corps, elle perdit la parole, et mourut dans cet état peu de temps après. Ce châtement fit revenir quelques chrétiens, qui s'étaient laissé tromper par les apparences de sa piété extérieure, et plusieurs païens aussi se convertirent.

Ainsi le nombre des chrétiens augmentait dans Gaza, et saint

Porphyre l'avait bien prévu, lorsque donnant les mesures de sa basilique, comme on s'étonna qu'il la fit si grande, vu qu'il y avait si peu de chrétiens, il répondit qu'elle se trouverait un jour trop petite, parce que notre religion est l'ouvrage de Dieu, et non pas des hommes.

Quoique son troupeau augmentât ainsi peu à peu, ceux des païens qui demeuraient endurcis étaient toujours plus irrités de le voir croître. Enfin, se livrant un jour à leur fureur, ils tuèrent sept chrétiens, et s'en allèrent à la maison épiscopale pour massacrer le Saint. Il en fut averti, et se sauva avec Marc dans une maison voisine, où il se tint caché durant cette espèce de sédition, qui fut de deux jours. Il trouva dans cette maison une fille de quatorze ans, qui n'avait là que sa grand'mère paralytique qu'elle nourrissait de son travail. Cette fille n'était pas chrétienne, mais elle désirait l'être. Le Saint l'instruisit et la baptisa, avec sa grand'mère et une tante qu'elle avait. Il songea ensuite à la marier; mais elle lui dit, qu'après avoir reçu de lui Jésus-Christ pour époux, elle ne pouvait plus penser à aucun homme. Après la mort de sa grand'mère, le Saint la mit sous la conduite d'une diaconesse et lui donna l'habit régulier, ce qui apparemment s'entend de l'habit de vierge. Son nom était Salaphte, qui en syriaque signifie la paix. Elle vécut dans une grande piété, et pratiqua des austérités extraordinaires. Son exemple attira plusieurs autres filles qui voulurent l'imiter, et elle devint dans Gaza la gloire et l'édification de l'Église.

Cependant le tumulte étant apaisé par la punition des coupables, que le gouverneur avait fait arrêter, et envoyés à Césarée pour y subir le châtiment qu'ils méritaient, et qui était devenu nécessaire pour retenir les autres par la crainte, saint Porphyre travailla à sanctifier son église par la discipline la plus régulière. Il pria avec toute l'ardeur possible pour obtenir de Dieu la conversion de tout ce qui restait de païens. Il était plein de compassion pour eux, les voyant livrés au démon et se dévouer par leur obstination aux flammes éternelles; c'est ce qui le portait à conjurer sans cesse la miséricorde de Dieu pour les éclairer et toucher leur cœur. Il veillait sans cesse sur tout son troupeau, pour

le conserver dans la piété. Il exigeait de son clergé qu'il **servît** de modèle de vertu à tout le peuple. Il nourrissait **assidûment** ce peuple de la parole de Dieu, non pas en y employant une **éloquence** pompeuse et étudiée, quoiqu'il en fût très-capable ; mais par des instructions simples et solides, qu'il puisait dans les Livres saints.

Son humilité paraissait autant dans toutes ses actions que dans ses paroles. Il aimait les pauvres et se rendait plus pauvre qu'eux pour les assister ; car il faisait de grandes largesses des biens de son Église, après avoir donné les siens propres ; et ce qu'il se réservait pour son entretien, était si peu de chose, qu'on peut dire qu'il s'oubliait pour ne s'occuper que de leurs besoins. Il leur laissa encore par son testament des marques de sa tendresse pastorale, et, ainsi enrichi de vertus et de bonnes œuvres, ce grand homme, qui avait d'abord tout abandonné pour vivre dans la retraite, caché avec Jésus-Christ en Dieu, selon l'expression de saint Paul, et qui depuis s'était sanctifié pour sa gloire dans la pénible administration de son diocèse ; ce grand homme, dis-je, également grand dans la solitude et dans l'épiscopat, mourut le 26 février de l'année 419 ou 420, âgé d'environ soixante-sept ans, après avoir rendu la ville de Gaza presque toute chrétienne.

Son disciple Marc, a écrit très-fidèlement son histoire qu'on peut voir dans Bollandus, et que les auteurs les plus critiques ont regardée comme une de celles qui portent des caractères de vérité auxquels on ne peut se refuser. (MARIN.)

SAINT ARMAHEL,

ÉVÊQUE DE DOL, EN BRETAGNE.

Armahel succéda à saint Restoalde. Quand il fut élu par le clergé et le peuple, il fallut, dit-on, le contraindre à recevoir la houlette pastorale, et il ne la prit qu'après que le Pape Martin I^{er} eut approuvé son élection. C'était au milieu du VII^e siècle.

Distingué par ses talents et par le bon usage qu'il savait en faire, il fut chéri de tous. Il avait surtout à cœur la bonne édu-

cation de la jeunesse et le soulagement de toutes les misères de son peuple.

Il mourut, très-regretté, le 26 février 663.

SAINT FAUSTINIEN,

ÉVÊQUE DE BOLOGNE.

Faustinien succéda à saint Zama, sur le siège de Bologne, dans le temps où Constantin le Grand rendait la paix à l'Église. Il raffermir par ses prédications, ses actes et ses exemples, la foi ébranlée par la persécution de Dioclétien. Il releva les églises détruites par les païens, en bâtit de nouvelles, et mérita d'être mis dans la même tombe que saint Zama son prédécesseur révérend. Leurs saintes reliques réunies furent exposées avec honneur dans la cathédrale. Saint Faustinien était mort le 26 février, au milieu du iv^e siècle.

SAINT VICTOR DE PLANCY.

Saint Victor sortait, à ce qu'on croit, d'une famille considérable du diocèse de Troyes, en Champagne. Il montra, dès son enfance, les plus heureuses dispositions pour la vertu. La prière, le jeûne et l'aumône étaient ses délices. Il s'appliqua avec succès à l'étude de l'Écriture-Sainte, et embrassa l'état ecclésiastique. L'amour de la retraite et de la contemplation le conduisit dans la solitude. Il se bâtit une cellule aux bords de l'Aube sur le territoire de Plancy, en un lieu boisé où les Gaulois autrefois avaient adoré quelque-une de leurs sombres divinités, que les Romains, dans leur séjour en ces contrées, avaient remplacée depuis par Saturne : ce qui avait fait donner à ce lieu le nom de *Saturniacum*. Victor le purifia. Sa sainteté fit bénir ce pays. L'âme de ce grand Serviteur de Dieu était continuellement unie au Seigneur ; et il ressemblait moins à un homme qu'à un Ange revêtu d'un corps mortel. Aussi fut-il honoré de son vivant du don des miracles. Il mourut dans le vi^e siècle ou au commencement du vii^e, dans son humble ermitage, qui n'a été détruit que fort tard. On avait bâti une église à cette place qui contenait son tombeau. Après les dévastations de la réforme, l'église fut remplacée par une petite

chapelle, démolie à son tour sous le consulat, par suite des spoliations révolutionnaires.

Son corps, transféré en 857 à l'abbaye de Montier-Ramey, est encore en partie dans cette église, et en partie dans celle de Plancy.

Saint Bernard, à la prière des religieux de Montier-Ramey, composa un office de saint Victor de Plancy, et prêcha en son honneur deux panégyriques, qui se retrouvent en sommaire dans ses œuvres. Il parla ainsi de ce bon Saint :

« Victor, placé dans le ciel, contemple Dieu maintenant à découvert. Il nage dans un océan de délices ; mais il s'occupe encore de nous. La terre des Saints qu'il habite n'est point une terre d'oubli. Le ciel ne refroidit point les cœurs ; il les rend, au contraire, et plus tendres et plus compatissants ; il communique une nouvelle activité à leurs affections. Les Anges, quoiqu'ils voient sans cesse le Père céleste, n'en volent pas moins à notre secours. Comment donc serions-nous oubliés de ceux qui ont été semblables à nous, et qui ont passé par les misères sous le poids desquelles nous gémissons ? Non, non, je sais que les justes attendent que je reçoive la récompense (*Ps.* cxii). Victor n'est point comme l'échanson de Pharaon, qui ne pensa plus à Joseph lorsqu'il fut sorti de prison. Il n'a point pris la couronne de gloire pour fermer ses entrailles à nos maux. »

Courtalon de Laitre, dans ses études historiques sur la ville de Troyes et les Saints de ce diocèse, nous fournira quelques additions à ce qu'on vient de lire. Nous reproduisons ici ce qu'il a dit de saint Victor :

« Des écrivains espagnols ont disputé au diocèse de Troyes l'honneur d'avoir donné naissance à ce saint prêtre. Mais ils ont dit en vain et sans aucun titre qu'il était né en Espagne. (On peut le voir dans le Martyrologe de Salazar, au 26 février.) Les meilleurs critiques ont parfaitement reconnu qu'il naquit en effet dans le diocèse de Troyes. Les Bollandistes, au 26 février et le P. Le Cointre dans ses Annales ecclésiastiques, en ont donné des preuves convaincantes et ont ruiné tout ce que les Espagnols avaient imaginé pour défendre leur système. D'ailleurs, ils regret-

taient de n'avoir pas ses actes, et ils se sont trouvés dans un ancien manuscrit de la cathédrale de Troyes, d'où Camusat les a insérés dans son Promptuaire.

Ces actes, il est vrai, ne disent pas en quel lieu saint Victor est né, mais ils lui donnent le diocèse de Troyes pour patrie ; et, par les circonstances de sa vie, on conjecture qu'il a pris naissance dans le voisinage de Barbonne, au doyenné de Sézanne, de parents illustres dans le pays. On prétend qu'avant de naître, il reçut le nom de Victor, parce que sa présence seule dans le sein de sa mère chassa le démon du corps d'un possédé, ce qui fut sa première victoire, l'esprit impur s'étant écrié : « O Victor ! le Saint de Dieu, pourquoi nous tourmentes-tu avant de naître ? » A peine eut-il reçu le jour que ses parents le firent régénérer dans les eaux salutaires du Baptême. Ils ne cessèrent de remercier Dieu qui leur avait donné cet enfant en qui ils apercevaient tous les mouvements du Saint-Esprit.

Lorsqu'il fut en âge de recevoir de l'éducation, ils le confièrent à des maîtres pour le former aux lettres. Il montra les plus belles dispositions, il fit de grand progrès, mais il avançait encore plus dans la science des Saints. Il s'adonnait au jeûne et à la prière ; souvent il partageait sa nourriture avec les pauvres et abandonnait les sciences mondaines pour s'appliquer à la lecture des Livres saints. Ayant atteint l'âge convenable, il embrassa l'état ecclésiastique auquel il sentit que Dieu l'appelait, et parvint enfin à l'ordre de prêtrise, où il devint un ministre accompli. Mais rempli d'ardeur pour la vie solitaire, il abandonna ses biens et ses parents, et se retira dans le territoire de Plancy, à quelques pas de cette petite ville.

Là, dans une humble cellule, il passa les jours et les nuits dans la prière, le jeûne et les mortifications. Mais il ne fut pas si bien caché que la réputation de sa sainteté ne perçât dans le monde et ne le fit regarder par le peuple comme un vrai serviteur de Dieu et un parfait disciple de Jésus-Christ. Un roi de France que quelques-uns croient être Clotaire II, chassant avec les seigneurs de sa cour dans le voisinage de la rivière d'Aube, apprit que le saint prêtre Victor demeurait dans ces cantons, il se fit un plaisir

de l'aller visiter. Victor en ayant eu la nouvelle, s'empessa d'aller au-devant du prince, et l'ayant aperçu : Sire, lui dit-il, si votre majesté n'a point de répugnance pour mon humble habitation, je la supplie de daigner y entrer. Le roi se rendit à son invitation, et le Saint qui n'avait pas de vin à lui présenter, renouvela en sa faveur le miracle des noces de Cana. Le prince et toute sa cour goûtèrent de ce vin miraculeux ; et, saisis d'admiration, ils quittèrent le saint prêtre et publièrent partout ce prodige.

On rapporte de saint Victor des miracles sans nombre, qui étaient une suite de sa sainteté, et dans le détail desquels les bornes que nous nous sommes prescrites ne nous permettent pas d'entrer. Les historiens de sa vie rapportent qu'il mérita de voir les cieux ouverts, de jouir de la vision de Dieu et d'entendre les cantiques des Anges. Plusieurs personnes affligées vinrent dans sa cellule lui demander le secours de ses prières, et s'en retournèrent soulagées et totalement guéries. Tout les faits qui le concernent, dit saint Bernard, en font plutôt un objet d'admiration qu'un modèle à imiter. *Veneramur non æmulamur*.

Il rendit la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, le marcher aux boiteux ; il fut vénérable par sa sobriété, par une dévotion affectueuse, par la douceur de l'esprit, par la pureté de ses mœurs, par la beauté de l'âme, par la prière, les jeûnes, les veilles, par sa charité pour les pauvres, par son affabilité envers les étrangers, par sa patience envers les pécheurs, enfin par sa bonté pour tous ; et étant parvenu à un âge très-avancé, il s'endormit dans le Seigneur et alla jouir de la récompense due à ses bonnes œuvres le 26 février 635 ou 640.

Ce Saint fut inhumé dans sa cellule et Dieu continua d'opérer à son tombeau des miracles comme il en avait opéré pendant sa vie par son intercession. Sa fête tombe le 26 février, jour de sa mort, mais l'église de Troyes la remet au 11 octobre, jour de sa translation : ses reliques sont à Montierramey¹.

¹ On retrouvera, au 11 octobre, quelques autres détails sur la vie de ce bon Saint.

SAINTE EARTONGATHE,

VIERGE.

Sainte Eartongathe, dont le vrai nom était Ercongode, naquit en Angleterre, dans le comté de Kent, vers le milieu du vi^e siècle. Elle était fille du roi Ercombert, qui détruisit le premier les idoles de sa nation et fit observer le jeûne du carême. Sa mère s'appelait Sexburge et descendait d'Anna, roi très-pieux des Anglais orientaux, ce qui fait présumer qu'elle eut une grande part à la conversion de son mari.

Sa sœur Erménide, et plusieurs de ses parents, obtinrent aussi la gloire des Bienheureux. Digne rejeton d'une si sainte race, Eartongathe fut amenée toute jeune au célèbre monastère de Sainte-Fare, pour y être élevée sous les yeux et par les exemples de ses deux tantes, sainte Sétride et sainte Adalberge.

Marchant sur leurs traces, elle consacra à Jésus-Christ la fleur de sa virginité, et prit la résolution de vivre uniquement pour lui. En quoi elle plut tellement au divin Époux, qu'il daigna l'avertir de l'approche de la récompense éternelle. Elle vit en songe entrer au monastère une troupe nombreuse de personnes vêtues de blanc, qui disaient venir chercher la pièce d'or apportée du comté de Kent, pour l'emporter avec eux. La Vierge comprenant que son heure était proche, se mit à parcourir les cellules des servantes du Seigneur, surtout de celles qui étaient infirmes, ou avancées en âge et signalées par la pureté de leurs mœurs, afin de se recommander humblement à leurs prières.

Peu de jours après, elle mourut au lever de l'aurore, comme il lui avait été prédit. En ce moment plusieurs religieux du monastère, qui habitaient les bâtiments voisins, entendirent des concerts angéliques : sortant aussitôt, ils virent cette âme très-sainte, délivrée des liens de la chair et resplendissant d'une lumière céleste, s'élever vers la Patrie des joies éternelles. On inhuma dans l'église de Saint-Etienne le corps vénérable de l'épouse de Jésus-Christ ; et trois jours après, la pierre du tombeau ayant été ôtée pour l'enterrer plus profondément, il en sortit une odeur si suave, que les Frères et les Sœurs qui assistaient à la cérémonie eussent

pu croire que le sépulcre était tout rempli de parfums. Dieu honora cette bienheureuse Vierge de beaucoup de miracles qui se racontaient encore au temps du vénérable Bède.

(PROPRE DE MEAUX.)

SAINTE MECHTILDE DE SPANHEIM,

VIERGE.

Mechtilde naquit vers l'an 1102, à Spanheim, dans le bas Palatinat. Quelques-uns croient qu'elle descendait d'une famille anglaise. Elle avait pour frère le pieux Béthelme, qui avait pris l'habit monastique à l'abbaye de Saint-Alban, près de Mayence.

Son exemple et la sage éducation que lui donnaient ses parents produisirent en elle un grand amour pour les exercices de la piété qui mène à Dieu. Elle ne voyait qu'avec dédain les préoccupations des gens du monde et n'avait qu'un désir, celui de se consacrer à Jésus-Christ.

Elle pria son frère de lui faire bâtir auprès de son monastère une cellule où elle pût se retirer et vivre en solitude. Elle obtint ce qu'elle souhaitait. Elle se renferma dans cette cellule, où elle mena une vie tout angélique. Ses occupations étaient la lecture des Livres saints, la prière et la méditation des vérités éternelles.

Elle observait les plus rudes abstinences, ne se nourrissant que d'un peu de pain et de quelques légumes. Elle demeura dans ce refuge solitaire tout le temps que son frère passa au monastère de Saint-Alban. Mais Béthelme ayant été élu premier abbé de Spanheim, il lui offrit une retraite auprès de lui et lui fit bâtir un ermitage semblable à celui où elle se tenait renfermée.

Dès qu'elle se vit établie dans sa nouvelle retraite, elle s'efforça de mener une vie plus parfaite encore. Sa vie pieuse, quoiqu'elle s'efforçât de la cacher, eut tant d'éclat que plusieurs saintes filles, touchées de l'esprit de pénitence, la prièrent de les recevoir sous sa conduite.

Elle se borna néanmoins, outre la bienheureuse Sophie, qu'elle avait déjà avec elle, à en admettre quatre des plus ferventes, qui

furent Gerlinde, Démoda, Luitgarde et Gertrude. Elle s'appliqua avec grand soin à les former aux saints exercices de la vie religieuse, et elle acheva ainsi le grand œuvre de sa sanctification, pour lequel Dieu l'avait séparée du monde.

Sa mort eut lieu le 26 février de l'an 1154, et fut, dit-on, accompagnée de grandes merveilles. Elle avait cinquante-deux ans. Son corps fut porté avec honneur dans l'église de Saint-Martin de Spanheim.

LE BIENHEUREUX LÉON,

ABBE DE SAINT-BERTIN.

Entre les personnages d'une vertu éminente qui ont dirigé l'importante abbaye de Saint-Bertin, on distingue particulièrement le bienheureux Léon, qui occupe la quarantième place dans le catalogue des abbés. Il naquit dans les environs de la ville de Furnes, en Flandre, d'une illustre famille, dans laquelle il reçut une brillante éducation. Il était, disent plusieurs anciens auteurs, très-versé dans la connaissance des lettres sacrées et profanes. Ces avantages, joints à une piété sincère et à une vertu solide, le firent appeler à la cour du comte de Flandre, auprès duquel il jouissait d'un grand crédit. La qualité d'aumônier qu'on lui donne quelquefois semblerait faire croire qu'il avait déjà pris, à cette époque, un engagement dans le clergé, bien qu'il ne fût encore âgé que de vingt ans.

Mais bientôt les honneurs dont il se voyait entouré effrayèrent son humilité et lui firent craindre que les louanges des hommes et leurs faveurs ne le rendissent moins agréable aux yeux de Dieu. Ces pensées exercèrent une si vive impression sur l'esprit du Bienheureux Léon, qu'il forma le projet de quitter tous les avantages du siècle pour s'ensevelir dans l'obscurité du cloître. Ayant donc abandonné toutes ses charges et toutes ses dignités, ses amis et ses proches, il alla demander la dernière place dans l'abbaye d'Anchin.

Cette maison, alors dirigée par le sage et vénérable Alvisé, jouissait d'une grande réputation de régularité. Les religieux s'y formaient, en peu de temps, à la pratique de toutes les vertus

monastiques. Le bienheureux Léon surtout s'y distingua tellement par sa prudence et ses autres qualités, qu'il fut bientôt appelé à diriger lui-même l'abbaye de Lobbes, au diocèse de Cambrai. Il rétablit promptement par une sage administration, les affaires de ce monastère, qui étaient dans un mauvais état, par suite des guerres longues et opiniâtres qui avaient désolé le pays.

Dans le courant de l'année 1138, l'abbé Léon était appelé au gouvernement du monastère de Saint-Bertin, à qui son importance, sa célébrité et sa prospérité avaient fait donner le nom de Monastère des monastères. On voit le nom du nouvel abbé figurer dans plusieurs actes de cette époque, mais sur lesquels on n'a point de détails. L'année même de son élection à Saint-Bertin, il assista au synode tenu à Arras par Alvisse nommé depuis peu de temps évêque de ce diocèse. Le synode terminé, tous deux se rendirent à Rome, auprès du Souverain Pontife. Le dessein du bienheureux Léon, en entreprenant ce voyage, était de rendre son abbaye entièrement libre devant celle de Cluny, qui prétendait avoir des droits sur elle. De plus, en l'année 1145, Léon assista à un autre synode tenu à Têrouane par Milon, évêque de ce diocèse, dans lequel se trouvait l'abbaye de Saint-Bertin.

On rencontre dans les œuvres de saint Bernard, deux lettres adressées par cet illustre abbé de Clairvaux au cher et vénérable Léon et à toute sa communauté. Dans la première, le Saint témoigne la reconnaissance qu'il éprouve envers l'abbé et ses religieux pour leur bienveillance à son égard. « Nous avons reçu, Frères très-aimés, leur dit-il, les lettres de votre charité... Jamais je n'oublierai les bienfaits que vous avez accordés à nous et aux nôtres avec largesse, avec joie et sérénité. Que si je n'ai point de quoi vous rendre ce que vous nous avez donné, le Seigneur le fera pour moi. Lui qui connaît la profondeur du cœur de l'homme, sait quel amour j'ai pour l'honneur de votre église et pour la splendeur de la maison du Dieu qui habite au milieu de vous. Je vous aimais avant le bienfait, comment ne vous aimerais-je pas après le bienfait ? Je vous aimerai donc toujours, dans le Seigneur, mes très-chers Frères, et je vous rendrai toujours service au nom

de Celui dont vous êtes les serviteurs. Bien plus j'honorerai toujours en vous le Christ dont vous êtes les membres ¹. »

Dans une autre lettre, adressée à son ami très-cher, Léon, vénérable abbé de Saint-Bertin, saint Bernard s'exprime en ces termes : « Votre charité témoigne d'une manière manifeste combien c'est avec raison que je me confie en vous. Cette charité ne peut se cacher sous le boisseau, elle se montre à la première occasion favorable. Je suis sensiblement touché des témoignages de bienveillance que vous avez donnés à mes Frères qui sont auprès de vous. Ce que vous leur avez fait, c'est à moi-même que vous l'avez fait, ou plutôt c'est plus que si vous l'aviez fait à moi-même. Je vous prie donc de continuer d'avoir pour eux la même sollicitude, car ils sont loin de nous, et nous ne pouvons leur porter secours comme nous le désirerions. Que votre bénignité daigne donc suppléer à ce que nous ne pouvons faire ; soyez pour eux un père, et qu'ils soient pour vous des fils. Si les circonstances nous permettent un jour de répondre à votre charité, nous saurons vous donner le témoignage que nous ne sommes point des ingrats ². » Ces marques d'affection et de respect données par saint Bernard au bienheureux Léon et à sa communauté sont le plus bel éloge des vertus et des qualités qui les distinguaient.

Quand, en 1146, le comte de Flandre, Thierry d'Alsace, partit pour la Croisade, il fut accompagné de plusieurs prélats et abbés, au nombre desquels se trouvait le bienheureux Léon. Alvisé, évêque d'Arras, qui faisait aussi partie de cette expédition, mourut dans la ville de Philippes, en Macédoine. Pour l'abbé de Saint-Bertin, il eut la consolation de parvenir jusqu'à Jérusalem ; mais on ne connaît point les particularités de son voyage ni de son séjour en Terre-Sainte. On voit seulement qu'à son retour il porta lui-même à Bruges, dans l'église de Saint-Blaise, la relique précieuse du Saint-Sang que le comte de Flandre avait obtenue, et qui est encore conservée aujourd'hui dans cette religieuse cité.

Peu de temps après, le bienheureux Léon fit avec Natal, abbé du

¹ S. Bernardi, *Epist.* CCCXXVI. — ² S. Bernardi, *Epist.* CCCXLII.

monastère de Robais, une promesse par laquelle ils s'engageaient eux et leurs religieux, à prier mutuellement et d'une manière spéciale les uns pour les autres. Ces communautés de prière étaient assez fréquentes dans les anciennes abbayes, et elles étaient très-propres à y entretenir l'esprit de ferveur et de charité. Le vénérable abbé, déjà avancé en âge, ne songeait plus qu'à terminer en paix sa sainte carrière, quand un effroyable incendie vint consumer presque entièrement son monastère (1152). Lo de se laisser abattre par un pareil accident, il se mit aussitôt à devoir de le réparer, et avec le secours d'un noble personnage appelé Guillaume d'Ypres, il releva cette abbaye de ses ruines. La Providence lui laissa la consolation de voir ce travail terminé avant sa mort, qui arriva en 1163, le vingt-sixième jour de février.

Il fut enterré dans la chapelle de la très-sainte Vierge, rebâtie par ses soins après l'incendie qui l'avait consumée. (DESTOMBES.)

LE BIENHEUREUX MARGUARD DE WEISMALER,

FRÈRE MINEUR.

Le bienheureux Marguard naquit vraisemblablement dans le lieu de l'Allemagne dont il prit le surnom, suivant l'usage de ce temps-là, conservé encore aujourd'hui en différentes Congrégations.

Ayant embrassé la règle de Saint-François en qualité de Frère lai, il devint un modèle achevé de toutes les vertus chrétiennes. La bonté de son caractère le faisait chérir de tous ceux qui le connaissaient. C'était vraiment un homme selon le cœur de Dieu, humble, chaste, fervent, aimant ses frères, chérissant la pauvreté, se complaisant dans l'obéissance, et supportant avec une admirable résignation les plus violentes douleurs, quoiqu'elles prolongées pendant plusieurs années. Il mourut saintement à Munich, en Bavière, dans le cours de l'an 1327, et son trépas fut suivi de plusieurs guérisons miraculeuses. Il avait été enterré près de l'autel de Saint-Georges, mais en l'an 1503, on l'en retira pour le mettre dans un tombeau placé dans un lieu apparent, où les fidèles continuaient d'implorer efficacement son assistance.

LA BIENHEUREUSE FRANÇOISE D'AMBOISE.

Françoise était fille de Louis d'Amboise, vicomte de Thouars, prince de Talmont, et de Marie de Rieux. Elle fut élevée à la cour du duc de Bretagne, et mariée à Pierre II^e du nom, qui la mena à Guingamp. La jalousie de son époux fit éclater sa vertu. Elle n'opposa qu'une douceur et qu'une patience héroïque à tous les mauvais traitements d'un mari furieux : bientôt lui-même, honteux de ses excès, en demanda pardon à sa vertueuse épouse, et vécut avec elle dans une union parfaite.

Quelque temps après leur réconciliation, le duc de Bretagne mourut : Pierre II son frère, lui succéda, et se fit couronner à Rennes avec sa femme. François signala son autorité par des réglemens utiles. La réforme du luxe dans les habits, fut un des premiers objets de son attention. Du consentement de son époux, elle commença à s'habiller elle-même avec la plus grande simplicité. Son exemple fut suivi des dames de la cour, et la réforme passa insensiblement de la cour à la ville.

Le duc voulut profiter de l'argent qu'une telle réforme devait nécessairement épargner à ses sujets, et il se disposait à les charger d'un nouvel impôt ; mais la duchesse le détourna de ce dessein. Elle ne voulut employer la puissance et le crédit de son époux, que pour l'honneur et les progrès de la religion. Elle l'engagea à solliciter auprès du Pape la canonisation de saint Vincent Ferrier, apôtre de la Bretagne. Elle le pria ensuite de donner un établissement dans ses états aux filles de sainte Claire. Le duc leur fit bâtir une maison dans la ville de Nantes.

Pendant qu'on travaillait à cet édifice, ce prince tomba dangereusement malade. Les médecins ne purent découvrir ni la nature ni la cause de sa maladie ; l'ignorance, où l'on était alors, fit qu'on s'imagina que quelque magicien, gagné par les ennemis du prince, l'avait réduit en cet état. La plupart des courtisans disaient qu'il fallait chercher quelqu'autre sorcier plus habile, dont le charme plus puissant détruisît l'effet du premier ; mais la vertueuse duchesse ne voulut jamais qu'on eût recours à cet

expédient criminel. Son époux expira entre ses bras au mois d'octobre 1467, après un règne de sept ans.

Arthur, son successeur, se mit à la dépouiller de ses biens, et lui fit essuyer plusieurs désagréments. M. d'Amboise, père de la duchesse, voulut l'engager dans un second mariage; il proposa à la reine de France d'unir Françoise avec le prince de Savoie. La reine approuva beaucoup son projet. Le roi Louis XI se disposa à le faire exécuter. On fit savoir à la duchesse la volonté du roi et de son père; mais elle demeura toujours ferme dans sa résolution de rester veuve. Louis XI lui écrivit même une lettre tendre et pressante, qui ne fut pas capable de l'accabler.

M. d'Amboise alla la trouver à Rochefort, où elle s'était retirée; la veille du jour où il arriva, la duchesse s'était liée par un vœu simple de chasteté perpétuelle. Les sollicitations de M. d'Amboise furent inutiles. Les conseils et les prières ne faisant rien auprès de Françoise, on employa la violence.

Louis XI, ayant appris qu'elle était allée à Nantes, envoya ordre à quelques parents de la duchesse de la faire enlever dans des bateaux disposés pour ce dessein, sur la Loire. Mais ce projet ne put être exécuté; la rivière se trouva glacée. Quelques historiens, amateurs du merveilleux, placent cet événement au mois de juillet; mais il n'arriva qu'en novembre. Enfin la duchesse, pour se mettre à l'abri de cette espèce de persécution, se retira dans le monastère des Trois-Maries, près de Vannes, où elle prit l'habit de carmélite. Elle y mourut saintement le 26 février 1486. Elle avait gagné sa maladie auprès d'une religieuse qu'elle avait secourue jusqu'à son dernier instant.

LE V. PÉNITENT PONCE DE LARAZE, DE L'ORDRE DE CITEAUX.

Ponce de Laraze, gentilhomme du diocèse de Lodève, vivait au ^{xii}^e siècle. Après avoir déshonoré assez longtemps sa noblesse par ses brigandages et ses violences, et s'être rendu le fléau de sa province, il se sentit subitement touché de Dieu, et prit aussitôt la résolution de faire une pénitence aussi éclatante que ses crimes avaient été publics. Ayant communiqué son des-

sein à sa femme, elle l'approuva, puis elle entra avec sa fille dans le monastère de Drinon. Elle avait aussi un fils, que Ponce offrit au monastère de Saint-Sauveur de Lodève.

Après avoir vendu tous ses biens et ses meubles, il paya tous ses créanciers, et tous ceux à qui il avait fait quelque tort. Il se rendit ensuite à Lodève le dimanche des Rameaux, avec six compagnons de ses désordres, qu'il avait gagnés à Dieu, et ayant attendu que la procession fût arrivée sur la place publique, où l'on avait dressé une estrade, pour faire de là un sermon au peuple, il s'y fit conduire la corde au col, et les épaules découvertes, se faisant frapper de verges par ceux qui l'accompagnaient.

Là étant monté sur l'estrade, il se prosterna aux pieds de l'évêque, et lui présenta un papier, où il avait écrit tous ses péchés, le conjurant de le faire lire devant le peuple. Le prélat le refusa d'abord, mais Ponce fit tant d'instances qu'il fallut le satisfaire. Cet exemple singulier de pénitence et d'humilité, fut l'occasion de la conversion de plusieurs personnes.

Quand il eut achevé de payer ce qu'il devait, et de réparer avec usure tous les torts qu'il avait faits, il alla avec ses six compagnons à Saint-Jacques en Galice, et fit, selon la coutume de ce temps-là, divers autres pèlerinages.

Il s'arrêta ensuite avec ses compagnons, dans un lieu appelé *Albanes*, qu'Arnauld du Pont, qui en était seigneur, lui donna. Ils y bâtirent des cabanes, et le nombre des disciples de Ponce s'étant augmenté, ils embrassèrent la règle de Cîteaux en 1136. Pierre, abbé de Mazan, leur donna l'habit, et choisit Adémare, l'un d'entre eux, pour leur abbé. Ponce ne voulut d'autre rang que celui de Frère Convers, et mourut quelque temps après en odeur de sainteté.

LA VÉNÉRABLE ANNE DE JÉSUS,

CARMÉLITE.

Anne, l'une des premières compagnes de sainte Thérèse, fut la fondatrice de son Ordre du Carmel en France et en Belgique.

Elle était née en Espagne, dans la province d'Estramadure, de la maison de Lobéra, dont était Christophe de Lobéra, évêque d'Osma en Castille.

Dès l'âge de dix ans, elle offrit à Jésus-Christ sa virginité. Alors, vêtue d'un habit fort simple, elle se consacra au service des malades dans l'hôpital de Valence. A vingt-quatre ans, elle reçut l'habit de Carmélite des mains de sainte Thérèse, qui prit pour elle un telle amitié qu'elle l'emmena, n'étant encore que novice, en 1570, à Salamanque, pour l'assister dans la fondation du monastère de cette ville.

Quelques années après, elle l'envoya à Madrid, où l'impératrice Marie d'Autriche, veuve de l'empereur Maximilien II, fit bâtir un couvent de Carmélites avec une magnificence royale.

Anne de Jésus reçut un accueil favorable de cette grande princesse et de son frère le roi Philippe II. Elle sut gagner dans cette cour la faveur des grands, et fit usage de leurs bienfaits avec une prudence admirable. Les dames les plus qualifiées voulurent l'avoir avec elles, et s'édifièrent à l'envi par ses pieuses conversations. Les supérieurs des maisons religieuses et les prélats même de Madrid s'empressèrent de la visiter.

En 1604, Catherine d'Orléans, princesse de l'illustre maison de Longueville, voulant établir en France l'Ordre des Carmélites, selon la réforme de sainte Thérèse, fit venir d'Espagne, avec la permission de Henri IV, la pieuse Anne de Jésus et cinq de ses compagnes. Elles jetèrent en France les fondements des monastères de Paris, de Pontoise, d'Amiens, de Tours, de Dijon et d'autres villes.

Anne fut la première prieure du monastère de Notre-Dame-des-Champs (à Paris, rue Saint-Jacques) qui était la première maison des Carmélites françaises de Sainte-Thérèse. Elle alla fonder ensuite le monastère de Dijon. Après y avoir fait quelque séjour, elle revint à Paris, d'où elle partit aussitôt (en 1606) pour aller en Belgique.

L'archiduc Albert et l'archiduchesse Isabelle sa femme la sollicitèrent de se rendre à Bruxelles; et, sous leur protection, elle fonda les Carmélites déchaussées, d'abord dans cette capitale de

la Belgique, puis à Mons, à Anvers, à Tournai et en plusieurs autres villes.

Anne de Lobéra, pleine d'années, d'honneurs, de mérites et de bonnes œuvres, mourut à Bruxelles, âgée de soixante-seize ans, le 26 février 1661, en odeur de sainteté.

Arnold de Raisse rapporte un miracle insigne qui honora ses funérailles.

Il y avait à Bruxelles, dans le couvent des Carmélites réformées, une religieuse professe qu'on appelait Jeanne du Saint-Esprit; elle était de la noble famille des Van der Noot. Elle était depuis huit ans agitée de diverses infirmités, et depuis quatorze mois ses mains et ses pieds étaient entièrement paralysés. On l'amena sur un petit chariot d'enfant, pour satisfaire le désir qu'elle avait de baiser les pieds de la Sainte qui venait de sortir de cette vie mortelle. Aussitôt qu'elle eut donné ce baiser aux pieds d'Anne de Jésus, toutes ses infirmités disparurent, et elle retrouva l'usage complet de ses pieds et de ses mains.

Au bruit de ce prodige, l'archiduc Albert et l'archiduchesse Isabelle vinrent avec toute leur cour baiser les pieds de la Bienheureuse.

Lorsque, sous le règne impie de Joseph II, les Carmélites des Pays-Bas furent obligées de chercher un asile en France, elles y apportèrent le corps de la vénérable Anne de Jésus, avec le corps de saint Albert de Liège et celui d'Anne de Saint-Barthélemy, autre compagne de sainte Thérèse; elles les placèrent dans l'église des Carmélites de Saint-Denis, où ils restèrent jusqu'en 1790.

Alors ces vertueuses filles rentrèrent dans leur patrie avec leurs chers trésors, dont elles avaient promis de ne jamais se séparer, et qui sont restés en Belgique.

LE VÉNÉRABLE PÈRE BARTHÉLEMY DE BLENDE,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, CONFESSEUR DE LA FOI.

Barthélemy de Blende, né à Bruges en 1675, d'une honnête famille, entra chez les jésuites de Malines où il montra une grande

intelligence et une grande vertu. Lorsqu'il eut terminé avec succès ses études de théologie, il désira se consacrer aux missions de l'Amérique. Ses supérieurs le destinèrent au Paraguay ; il passa en Espagne et s'embarqua à Cadix avec l'évêque de Lima. Mais l'Espagne, alors était encore en guerre avec la Hollande. Le vaisseau qui portait le missionnaire et le prélat fut pris par un navire hollandais ; et ce premier revers n'arrêta pas l'élan du jeune brugeois.

Lorsque la liberté lui fut rendue, il refusa une position honorable que lui offrait l'évêque de Lima, et se rembarqua pour Buénos-Ayres. Aussitôt qu'il y fut, il se hâta d'apprendre la langue des Guaranis, peuplade que ses supérieurs le chargeaient de visiter. Il montra tant de persévérance et tant de courage dans ce début, que le provincial du Paraguay jeta les yeux sur lui pour une mission plus importante que l'on avait déjà tentée sans succès. Il s'agissait de remonter le fleuve du Paraguay, qui devait offrir un chemin plus court que la route du Pérou, pour arriver à la mission des Chiquitos, féroces sauvages qui ne rendaient de culte qu'aux démons.

Barthélemy de Blende partit avec le Père de Arce qui avait, lui, découvert le pays des Chiquitos. Mais il fallait pour arriver chez eux traverser des contrées non moins sauvages et se garder des pièges. Les deux jésuites savaient que les deux rives du Paraguay qu'ils remontaient, étaient bordées de loin en loin de groupes de cabanes et que le fleuve était souvent couvert de canots ennemis. Les missionnaires firent cent lieues sans obstacles ; puis ils aperçurent une barque remplie de sauvages qui venaient implorer protection contre leurs ennemis. Les deux Pères les accueillirent et les établirent dans un îlot où ils se mirent avec ardeur à étudier les variations de leur langage. Ils commencèrent aussi à les instruire.

Après quelques jours de repos dans la petite île, le Père de Arce quitta son compagnon pour chercher un chemin à travers les terres ; et peu de temps après les sauvages (ceux-là s'appelaient les layaguas), assaillirent le navire qui avait amené les missionnaires, le pillèrent et massacrèrent tout l'équipage, ex-

cepté le Père Barthélemy de Blendé, que leur cacique prenait sous sa protection.

Hélas ! la mort du saint Missionnaire n'était que différée. Les layaguas, saisissant le moment où leur cacique était parti pour une expédition, vinrent en nombre à la cabane où le Serviteur de Dieu priait. A leurs hurlements, il comprit ce qui l'attendait, mit son chapelet autour de son cou, sortit au-devant des sauvages et se jeta à genoux pour recommander son âme à Dieu ; l'un de ces furieux lui déchargea sa massue sur la tête ; les autres l'achevèrent à coups de lances et jetèrent son corps dans le fleuve.

Ce fut un layagua converti qui raconta ces détails dont il avait été témoin. Le Père de Arce avait subi le même sort et gagné aussi la palme du martyr.

LA V. SŒUR MADELEINE DU SAINT-SACREMENT,

CARMÉLITE.

La vénérable sœur Madeleine du Saint-Sacrement, religieuse carmélite du voile blanc, était née le 6 avril 1617 à Saint-Sever-Cap, petite ville de Gascogne. Dès son enfance, on vit briller en elle une piété qui présageait la haute sainteté où elle devait parvenir. Elle préférait la prière à tous les amusements de son âge et entraînait ses compagnes dans les mêmes voies. A mesure qu'elle grandit elle s'avança dans la pratique des vertus. Toujours recueillie en elle-même, elle avait en horreur les vanités de ce monde. L'enfance du Sauveur et la Croix l'occupaient par-dessus tout ; et quand elle se fit religieuse elle ne changea que d'habits et d'habitation.

A l'âge de quinze ans, elle fut conduite à Bordeaux et fut reçue au second couvent des Carmélites par madame de Marrein sa tante, supérieure de cette maison. Elle parut d'abord aussi instruite dans les pratiques de l'humilité et dans les maximes de la solide piété, que si elle avait passé toute sa vie dans les exercices des maisons religieuses les plus réformées. Mais quoique sa ferveur allât toujours en augmentant, on jugea à propos de lui refuser le voile et de la renvoyer chez ses parents. La rougeur du visage de cette postulante fit juger qu'elle pourrait devenir

infirmes; on ferma les yeux à toutes ses excellentes qualités; cela seul suffit pour lui faire donner son congé.

Revenue dans le monde, elle y vécut dix ans, comme si elle eût été encore dans le monastère. Incertaine pourtant si Dieu l'appelait à l'état religieux, une proposition de mariage, qui ne déplaisait pas à son père, l'inquiéta. Mais ce trouble s'évanouit par un prodige. Ayant eu recours à la très-sainte Vierge et à saint Joseph, « elle entendit, suivant l'auteur de sa vie, au fond de son cœur une voix très-distincte qui lui dit ces paroles : Tu rentreras. » Cette révélation déterminait non-seulement son état futur, mais aussi la maison où elle devait vivre; ainsi ce fut inutilement que plusieurs autres maisons religieuses lui offrirent des places honorables. Le visiteur des Carmélites l'ayant fait rappeler, on la mit sans différer au nombre des novices converses. Elle fit éclater une joie immense lorsqu'il fut question d'achever de mourir au siècle, par la profession. Dieu la combla de grâces toutes singulières.

L'auteur s'étend sur une de ces faveurs « qu'on n'a point encore remarquée dans les vies des autres Saints.... Étant encore dans le monde, elle sentait une grande douceur toutes les fois qu'elle s'approchait de la sainte Table, pour y recevoir l'Eucharistie. Et cette douceur était, selon ce qu'elle disait, comme une fontaine d'une huile très-douce, qui lui faisait trouver mille saintes délices dans l'usage du très-saint Sacrement.... Ce ne fut point pour elle une faveur passagère; elle lui devint comme une grâce habituelle et qu'elle ne perdit jamais depuis le jour qu'elle la reçut. Cette onction lui ôta la pensée de manger, rendait son corps et son âme très-soumis aux volontés de son Créateur, et produisait en elle un redoublement de force et d'ardeur, pour supporter les jeûnes, les veilles, le travail de la cuisine, de l'infirmerie et du réfectoire. »

Toute la vie de Sœur Madeleine n'est qu'une suite de bienfaits de toutes sortes d'espèces, qu'elle reçut, pour elle et pour les autres, de l'Enfant-Jésus. L'auteur observe que, comme les autres Saints ont un caractère particulier, la Sœur Madeleine s'est distinguée aussi par sa dévotion envers l'Enfant-Jésus. Lorsqu'elle

le consultait, il lui faisait au fond du cœur des réponses distinctes.

Cette espèce de miracle est assez extraordinaire, pour en mettre ici des exemples.

« Une personne de la première qualité, qui voyait souvent la supérieure des Carmélites, étant tombée malade, et se voyant en danger de mourir, fit prier Sœur Madeleine de demander pour elle à l'Enfant-Jésus encore trois ans de vie, afin de pouvoir mettre ordre à des affaires qui avaient du rapport à son salut. La sainte Sœur lui fit dire après sa prière, que Dieu lui avait accordé sa demande, et qu'elle vivrait encore dix ans, au lieu de trois qu'elle avait demandés : cela est arrivé précisément selon sa prédiction ; et l'accomplissement a fait voir à tous ceux qui en ont eu connaissance, que Madeleine ne parlait pas de son mouvement ; mais que le Saint-Esprit lui faisait part de ses lumières et lui découvrait l'avenir.

« Un religieux mendiant fut accusé de suivre une doctrine nouvelle, et de soutenir des dogmes dangereux et contraires à la foi de l'Église catholique. Cette accusation l'allait rendre malheureux, parce qu'elle l'avait déjà rendu suspect dans l'esprit de ses confrères et de ses supérieurs, qui, par un faux zèle, auraient poussé les choses jusqu'aux derniers excès. Ils prirent tous, d'un commun consentement, Sœur Madeleine du Saint-Sacrement pour juge de leur différend et du soupçon qu'ils avaient conçu, peut-être trop légèrement. La supérieure des Carmélites ordonna donc à notre Sainte de supplier l'Enfant-Jésus de vouloir faire connaître la vérité, et de donner la paix à une communauté qui était menacée de se voir bientôt dans une très-fâcheuse discorde. Madeleine fit sa prière, et il lui fut dit fort distinctement que la foi et la doctrine du religieux étaient orthodoxes. Mais comme elle n'entendait point la signification de ce terme, elle ne savait si l'Enfant-Jésus avait absous l'accusé, ou si l'accusation était bien fondée. Elle répondit donc fort simplement que la doctrine de ce religieux était une doctrine orthodoxe, et demanda ce que cela voulait dire. Cette réponse arrêta tous les soupçons, et mit à couvert de la persécution celui dont la foi n'était pas au gré de ses maîtres. »

Sœur Madeleine eut beaucoup à souffrir à l'occasion de sa dévotion à l'Enfant-Jésus. Parmi les personnes du dehors, il y en avait de très-autorisées, qui traitaient cette dévotion de chimérique et abusive. Dans le couvent même on était dans le doute. « La mère Anne ma tante, dit-elle dans une lettre, n'a pu comprendre ma voie; elle a été quinze ans ma prieure, et je la fais souffrir toujours, dans la pensée qu'elle croit que je suis trompée. Si cela est, je n'en sais rien.... Mon esprit est insupportable à la Mère Anne; quand elle sait qu'on m'a employée à quelque chose, ou que j'ai parlé à quelqu'un, elle dévore notre Mère, parce que, dit-elle, je n'ai ni esprit, ni sens, ni jugement. » .

Elle mourut âgée de quatre-vingts ans, et sa mort fut suivie de plusieurs merveilles. On trouve à la fin de cette vie, écrite par le R. P. Dom Jean Martianay, deux petits écrits de la Sœur Madeleine, l'un touchant les Vertus théologiques, et l'autre sur la prière.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTÉ VIERGE.

Notre-Dame-des-Champs à Paris, temple autrefois dédié à Cérès. Saint Denys l'Aréopagite, apôtre des Parisiens, après avoir purifié ce temple et en avoir chassé les démons, le consacra à la très-sainte Vierge et y plaça une statue de la Mère de Dieu, que les anciens Parisiens allaient visiter en pèlerinage. En 1601, ce sanctuaire fut occupé par les Carmélites. Il n'en reste qu'un souvenir dans la rue Notre-Dame-des-Champs.

MARTYROLOGE ROMAIN ¹.

A Perge en Pamphylie, la fête de saint Nestor, évêque, qui, durant la persécution de Dèce, redoublant jour et nuit ses prières,

1

QUARTO KALENDAS MARTII.

Perge in Pamphylia, natalis beati Nestoris episcopi, qui in persecutione Decii, cum die noctue orationi insisteret, postulans ut grex Christi custodiretur, comprehensus, ac nomen Domini mira libertate et alacritate confessus, jussu præsidis Pollionis equuleo crudelissime tortus est, ac demum cum se Christo semper adhæsurum constanter profiteretur, crucis suspendio victor migravit in cælum. — Ibidem, passio sanctorum Papiæ, Diodori, Cononis, et Claudiani, qui

et demandant à Dieu qu'il lui plût de garder son troupeau, fut arrêté; et ayant confessé le nom de Notre-Seigneur avec une admirable liberté et une sainte joie, il fut, par l'ordre du président Pollion, cruellement tourmenté sur le chevalet, et, comme il protestait sans relâche qu'il demeurerait toujours inviolablement attaché à Jésus-Christ, il termina sur la Croix son martyre et son triomphe.

Au même lieu, les saints Papias, Diodore, Conon et Claudien, qui furent martyrisés avant saint Nestor.

De plus, les saints Fortunat, Félix et vingt-sept autres Martyrs.

A Alexandrie, saint Alexandre, évêque, vénérable vieillard, qui suivant les traces de saint Pierre, un de ses prédécesseurs, chassa de son église Arius, l'un de ses prêtres, infecté d'impiété et d'hérésie, et convaincu par la vérité divine; et depuis fut un des trois cent dix-huit Pères qui le condamnèrent dans le concile de Nicée.

A Bologne, saint Faustinien, évêque, dont les prédications affermirent et firent croître même cette église, affligée par la persécution de Dioclétien.

A Gaza en Palestine, saint Porphyre, évêque, qui, du temps de l'empereur Arcadius, renversa l'idole et le temple de Marnas, et qui, après beaucoup de souffrances, s'endormit dans le Seigneur.

A Florence, saint André, évêque et confesseur.

Au territoire d'Arcis, saint Victor, confesseur, dont saint Bernard a écrit l'éloge.

sanctum Nestorem martyrio præcesserunt. — Item, sanctorum martyrum Fortunati, Felicis, et aliorum viginti septem. — Alexandriæ, sancti Alexandri episcopi, gloriosi senis, qui post beatum Petrum ejusdem civitatis episcopum, Arium presbyterum suum hæretica impietate depravatum, et divina veritate convictum, de Ecclesia ejecit, ac postea inter trecentos decem et octo Patres in Nicæno Concilio eundem damnavit. — Bononiæ, sancti Faustiniani episcopi, qui eam ecclesiam Diocletiani persecutione vexatam, verbo prædicationis firmavit et auxit. — Gazæ in Palæstina, sancti Porphyrii episcopi, qui tempore Arcadii imperatoris Marnam idolum ejusque templum evertit, ac multa passus quievit in Domino. — Florentiæ, sancti Andreæ episcopi et confessoris. — In territorio Archiacensi, sancti Victoris confessoris, cujus laudes sanctus Bernardus conscripsit.

Additions des autres martyrologes.

Saint Agricole, vulgairement appelé saint Arille, évêque de Nevers, qui assista au premier concile de Mâcon, en 581. Il mourut le 26 février 594.

Saint Servule, évêque de Vérone, successeur de saint Loup sur ce siège, et comme lui illustre par sa sainteté et ses œuvres, mort en 501.

Saint Bethelme, qu'on appelle Betheaume en quelques pays, frère de sainte Mechtilde de Spanheim.

Saint Denis, honoré à Augsbourg où l'on a de ses reliques, mais l'on ne sait rien de son histoire.

Dans la ville d'Uxama-Barca de l'Espagne Tarragonaise, saint Fortunat et saint Félix, martyrs, avec vingt-sept autres sous Gallien. Ils sont nommés au martyrologe romain.

Sainte Edigne, martyre, dont nous ne savons que le nom.

Saint Ingénue, saint Théon et saint Ampliat, martyrs en Afrique.

Saint Donatif, martyr avec deux autres.

Sainte Salaphtha, honorée autrefois à Gaza en Palestine, où elle avait mené la vie anachorétique dans sa rigueur, ne vivant que de pain et d'eau.

Saint Justinien, martyr en Angleterre.

Saint Hilaire, évêque de Mayence, martyr.

Le bienheureux Libotz, sacré évêque en Russie, par saint Adalague, au x^e siècle.

Saint Sarasin de Simanca au royaume de Léon. On l'avait nommé Dominique au Baptême, et il vivait au x^e siècle. Son inviolable constance dans la foi en Jésus-Christ lui mérita le martyre, de la part des Mahométans.

La vénérable Adèle, abbesse de Palassole en Italie.

Martyrologe de la dernière persécution.

Jean-Nicolas-Joseph de Peret, prêtre du diocèse de Metz, ancien aumônier du roi Stanislas, arrêté comme insermenté, fut condamné à la déportation et mourut de misère, à Rochefort, le 26 février 1793.

VINGT-SEPTIÈME JOUR DE FÉVRIER.

Saint Leandre, évêque de Séville, apôtre des Visigoths. — Saint Chronion, saint Julien et saint Bésas, martyrs. — Saint Gélase ou Gélasin, martyr. — Sainte Honorine, vierge et martyre. — Saint Thalelee, solitaire de Syrie. — Saint Galmier ou Baldomer, serrurier. — Le Bienheureux André d'Elnon. — Saint Jean de Vandières, abbé de Gorze. — Saint Marvart, abbé de Prüm. — La Bienheureuse Elisabeth de Malatesta, Clarisse. — Le Vénérable Amalarius Symphosius. — Le Vénérable Père Sylvius, de la Compagnie de Jésus. — Mémoire de la très-sainte Vierge — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT LÉANDRE,

ÉVÊQUE DE SÉVILLE, APOTRE DES VISIGOTHS.

Saint Léandre, avec qui saint Grégoire le Grand se lia d'une amitié intime à Constantinople, était d'une illustre famille de Carthagène en Espagne. Son père se nommait Sévérien, et sa mère Turture ou Théodore. Il était l'aîné d'une famille de Saints. Son frère puîné fut saint Isidore, son disciple et son successeur dans le siège épiscopal de Séville. Il avait un autre frère qui était saint Fulgence, évêque d'Écija et de Carthagène, et une sœur consacrée à Dieu, qui était sainte Florentine. Plusieurs auteurs supposent qu'une autre sœur de saint Léandre, nommée Théodosie, épousa Lévigilde, roi des Visigoths, et fut mère de saint Herménigilde et du roi Recarède. Léandre, étant encore fort jeune, se retira dans un monastère, où il passa plusieurs années dans les exercices de la pénitence, dans l'étude des saintes Écritures et des sciences ecclésiastiques. La renommée de sa vertu, de sa doctrine et de son éloquence le fit élever sur le siège métropolitain de Séville. Cette haute dignité ne changea rien à sa manière de vivre. Il ne diminua rien de ses austérités, quoiqu'il eût à gouverner un grand peuple et à pourvoir aux besoins de presque toutes les Églises d'Espagne.

L'Espagne était alors divisée entre trois puissances. Les Ro-

maines ou les empereurs y possédaient encore quelques villes : la plus grande partie du pays était occupée par les Visigoths ; quelques provinces, en particulier la Galice, par les Suèves. Les Suèves et les Visigoths étaient généralement ariens ; mais le temps approchait où ils allaient se réunir à l'Église catholique. L'hérésie leur était venue originellement de Constantinople : la foi orthodoxe leur viendra de France. Les Suèves furent les premiers à y revenir, comme on le voit en la vie de saint Martin de Dume.

L'an 572, le roi des Visigoths d'Espagne était Lévigilde, qui d'une première femme avait deux fils, Herménigilde et Recarède. Pour perpétuer la royauté dans sa famille, et d'élective la rendre à peu près héréditaire, Lévigilde déclara rois ses deux fils Herménigilde et Recarède, et partagea le royaume en trois. Lévigilde garda Tolède pour sa capitale, Herménigilde eut Séville pour la sienne, et Recarède une ville nouvelle, qui fut appelée de son nom Recopolis.

Herménigilde avait épousé Ingonde, fille du roi Sigebert d'Austrasie et de Brunehaut. Ingonde, catholique très-fidèle, entreprit de convertir son époux, qui était arien. Elle y réussit, avec le secours de saint Léandre, oncle maternel du roi son époux. Mais Lévigilde, poussé par sa seconde femme, arienne passionnée, déclara la guerre au roi de Séville, s'il ne revenait à l'arianisme. Herménigilde, roi indépendant comme son père, repoussa la force par la force ; mais il fut trahi par les troupes grecques, qu'il avait prises à son secours. Par suite de cette trahison, il se remit entre les mains de son père, qui jura de ne lui faire aucune humiliation, mais qui, au mépris de ce serment, l'envoya en prison. Herménigilde y demeura trois ans, toujours sollicité d'abjurer la foi catholique. Comme il s'y refusait toujours, son père lui fit trancher la tête le 13 avril 586, jour auquel l'Église honore sa mémoire comme d'un Martyr.

Saint Léandre, de son côté, avait été envoyé en exil. Il n'y demeurait point oisif. Il y composa deux livres contre les ariens, que nous n'avons plus ; mais nous en avons un troisième, écrit avec beaucoup d'élégance et de piété à sa sœur Florentine, et

ayant pour titre : *Institution des vierges et du mépris du monde*. Sainte Florentine avait demandé à son frère quelle succession il lui laisserait en mourant. Léandre y ayant fait réflexion, ne trouva rien qui fût digne d'elle dans les biens de la terre, parce qu'ils sont tous périssables. Il fallut donc chercher par-dessus les cieux, d'où lui était venue la grâce de la virginité; et il lui parut que ce qu'il pouvait lui laisser de meilleur, était de lui apprendre à s'attacher entièrement à Celui qui est l'héritage des justes et l'Époux des vierges. « Ce n'est pas penser sagement, lui dit-il, de préférer le monde, qui a été racheté du sang de Jésus-Christ, à Jésus-Christ même; celui qui rachète est plus estimable que ce qu'il rachète. Les vierges ont cet avantage, qu'elles sont telles qu'elles ont été formées des mains de Dieu. Le premier homme ne s'est perdu, et avec lui le genre humain, qu'en ne voulant plus être ce que Dieu l'avait fait. Les vierges sont les prémices de l'Église. Quelle gloire n'ont-elles point à espérer dans le siècle futur, pour n'avoir pris conseil ni de la chair ni du sang, et pour s'être conservées pures de toute corruption! » Saint Léandre signale en détail les avantages de la virginité, et les dangers où s'exposent celles qui, par de vains ornements, cherchent à plaire aux hommes. Il convient que le mariage a aussi ses prérogatives, ne fût-ce que d'engendrer des vierges et de faire naître des enfants pour le ciel; mais il soutient que les dangers en sont très-grands et en grand nombre, soit pour cette vie, soit pour l'autre. Il en fait la description, après quoi il donne à Florentine, et aux vierges qui vivaient avec elle en communauté, une règle de vie qu'il distribue en vingt-un chapitres.

Cependant le roi Lévigilde, qui persécutait si fortement les catholiques, ne survécut pas longtemps à son fils saint Herménilde. Il se repentit bientôt de l'avoir fait mourir, et reconnut la vérité de la religion catholique; toutefois, la crainte de sa nation l'empêcha de la professer publiquement. Étant tombé malade et se voyant à l'extrémité, il fit venir saint Léandre, qu'il avait tant persécuté, et lui recommanda son fils Recarède, qu'il laissait pour son successeur, le priant de lui faire ce qu'il avait fait à

son frère par ses exhortations, c'est-à-dire de le rendre catholique. Quelques-uns disaient même que Lévigilde avait passé sept jours dans les larmes à regretter les maux qu'il avait faits contre Dieu, et qu'il était mort catholique. Quoi qu'il en soit, il mourut la dix-huitième année de son règne, 587 de Jésus-Christ.

Son fils Recarède lui succéda, et suivit l'exemple de son frère saint Herménégilde ; car s'étant fait instruire et ayant reconnu la vérité de la religion catholique, il reçut le signe de la Croix avec l'onction du saint Chrême. Le dixième mois de la première année de son règne, il parla avec tant de sagesse aux évêques ariens, qu'il les obligea de se faire catholiques, par raison plutôt que par autorité. En un mot il convertit toute la nation des Visigoths, ne souffrant pas qu'aucun hérétique servît dans ses armées ou dans les charges. Il ramena aussi tous les Suèves à la religion catholique. Ainsi, le commencement de son règne fut la fin de l'hérésie en Espagne, où elle avait dominé depuis l'entrée des barbares, c'est-à-dire depuis le commencement du v^e siècle, pendant environ cent quatre-vingts ans. Le roi Recarède envoya porter les nouvelles de sa conversion dans la province Narbonnaise, qui était de son obéissance. Les hérétiques qui y demeuraient se convertirent à son exemple ; mais un évêque arien, nommé Athalocus, en mourut de dépit.

Pour affermir la conversion des Goths, le roi Recarède assembla un concile de tous les pays de son obéissance. Il le convoqua à Tolède pour le sixième jour de mai de l'an 589, quatrième de son règne. Il s'y trouva soixante-quatre évêques, et huit députés pour autant d'évêques absents. Avant que de tenir leurs séances, le roi, qui était présent, les exhorta à s'y préparer par les jeûnes, les veilles et les prières. Ils passèrent trois jours entiers dans ces exercices de piété. Quand ils furent assemblés de nouveau, le roi leur demanda de faire lire, d'examiner synodalement, et puis de garder sa profession de foi sur la Trinité, souscrite de sa main et de celle de la reine, son épouse. Les évêques la reçurent de la main du roi et la firent lire par un secrétaire. A la fin de cette lecture, tout le concile s'écria : « Gloire à Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit, qui a daigné procurer la paix et l'unité à la sainte

Eglise catholique ! Gloire à notre Dieu Jésus-Christ, qui, au prix de son sang, a rassemblé l'Eglise catholique de toutes les nations ! Gloire à Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui a ramené une nation aussi illustre à l'unité de la vraie foi, et n'a fait de tous qu'un troupeau et qu'un pasteur ! Qui mérite de Dieu une récompense éternelle, sinon le roi vraiment catholique Recarède ? Qu'il soit à toujours chéri de Dieu et des hommes, celui qui a si merveilleusement glorifié Dieu sur la terre ! »

Après ces acclamations, et par ordre du concile, un des évêques catholiques, adressant la parole aux évêques, aux prêtres et aux plus considérables des Goths convertis, leur demanda ce qu'ils condamnaient dans l'hérésie qu'ils venaient de quitter, et ce qu'ils croyaient dans l'Eglise catholique à laquelle ils s'étaient réunis, afin qu'on vit, par leur confession, qu'ils anathématisaient sincèrement la perfidie arienne, avec tous ses dogmes, ses offices, sa communion, ses livres, et qu'il ne restât aucun doute qu'ils fussent de véritables membres du corps de Jésus-Christ. Alors tous les évêques, avec les clercs et les autres principaux de cette nation, déclarèrent que bien qu'ils eussent déjà fait dans le temps de leur conversion ce que l'on exigeait d'eux, ils étaient prêts à le réitérer et à confesser tout ce que les évêques catholiques leur avaient montré être le meilleur.

Là-dessus on prononça vingt-trois articles avec anathème contre les principales erreurs des ariens, et contre tous ceux qui en prenaient la défense. On dit nommément anathème à qui ne croit pas que le Fils soit engendré sans commencement, de la substance du Père, ou qu'il lui soit égal ou consubstantiel ; anathème à qui nie que le Saint-Esprit soit coéternel et égal au Père et au Fils, et qu'il procède de l'un et de l'autre. A la fin, les évêques goths souscrivirent, au nombre de huit, tant aux vingt-trois articles, qu'aux formules de foi de Nicée et de Constantinople, ainsi qu'à la définition de Chalcédoine ; après eux, les prêtres et les diacres ; puis les grands seigneurs et les anciens des Goths. Cela fait, le roi Recarède proposa aux évêques de faire des statuts pour le règlement de la discipline ecclésiastique, et pour réparer les brèches que l'hérésie y avait faites. Il demanda

- en particulier que, dans toutes les églises d'Espagne et de Galice, on récitait à voix claire et intelligible le symbole dans le sacrifice de la Messe avant la communion du Corps et du Sang de Jésus-Christ, suivant la coutume des Orientaux, afin que les peuples sussent auparavant ce qu'ils devaient croire, et qu'ayant purifié leurs cœurs par la foi, ils s'approchassent pour recevoir ces divins Mystères. De là est venu par tout l'Occident l'usage de chanter le *Credo* aux messes solennelles. On y confessait dès lors que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils.

Quant aux vingt-trois canons que fit ce concile de Tolède, on y voit pour la première fois, d'une manière bien expresse, la constitution naturelle d'une nation chrétienne. Chez les Goths d'Espagne, la première loi fondamentale de l'État, c'est la foi catholique; les décrets des conciles et les décrétales des Pontifes romains sont la règle applicative de la croyance et des mœurs; l'Église, outre son gouvernement propre, exerce une puissance directive sur le gouvernement temporel : c'est de l'assemblée des évêques que les magistrats apprendront à bien gouverner les peuples; les évêques sont les inspecteurs constitutionnels des magistrats; les pauvres, les affranchis sont sous la protection spéciale de l'Église, qui doit veiller à leur subsistance et à leur liberté. Enfin, la nation des Goths, toujours une en soi et distincte des autres, est néanmoins unie à toutes les autres dans un magnifique ensemble; elle est une province de l'Église catholique, qui embrasse toutes les nations de la terre, comme les branches diverses d'une même famille, l'humanité chrétienne, dont elle est la mère et le Christ le père.

Saint Léandre célébra dès lors ces merveilles dans un discours qu'il prononça à la fin du concile. Il invita l'Église de Dieu à se réjouir, ses douleurs étant changées en allégresse. Il lui dit entre autres : « Sachant combien douce est la charité, combien délectable est l'unité, vous ne prêchez que l'alliance des nations, vous ne soupirez qu'après l'union des peuples, vous ne répandez partout que les biens de la charité et de la paix. Réjouissez-vous dans le Seigneur; vos desirs n'ont pas été trompés; car ceux que depuis longtemps vous avez conçus dans la douleur, voilà que

tout d'un coup vous les avez enfantés dans la joie. Et nous aussi, mes frères, réjouissons-nous en Dieu de toute la charité de notre âme. Ce qui est accompli déjà, nous assure ce qui reste à s'accomplir. Le Seigneur a dit : J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de ce bercail ; il faut que celles-là aussi je les amène, afin qu'il n'y ait qu'un troupeau et qu'un pasteur. Or, cela, nous le voyons accompli sous nos yeux. C'est pourquoi ne doutons pas que le monde entier ne puisse croire au Christ et se réunir à la même Église. L'orgueil a divisé les peuples par la diversité des langues, il faut que la charité les réunisse. Le Possesseur de l'univers est un, suivant ces paroles : Demande-moi et je te donnerai les nations pour héritage, et pour ta possession les confins de la terre : la possession elle-même doit aussi être une. Issues d'un même homme, unies par l'origine, l'ordre naturel veut que toutes les nations soient pareillement unies par la foi et la charité. L'hérésie, qui ne fait que diviser, est une chose contre nature.

« C'est de cette Église qui réunit toutes les nations dans le Christ, que le Prophète a dit : Et dans les derniers jours sera fondée sur le sommet des monts, la montagne de la maison du Seigneur, et elle sera élevée par-dessus les collines, et toutes les nations afflueront vers elle. Et les peuples iront en foule, et diront : Venez, montons à la montagne du Seigneur et à la maison du Dieu de Jacob ¹. Car cette montagne, c'est le Christ ; cette maison du Dieu de Jacob, c'est son Église, qui est une. C'est encore de cette Église que le Prophète dit ailleurs : Lève-toi, Jérusalem, sois éclairée ; car ta lumière est venue, et la gloire du Seigneur s'est levée sur toi. Et les nations marcheront à ta lumière, et les rois à la splendeur de ton lever. Lève les yeux et regarde autour de toi : tous ceux que tu vois ici se sont rassemblés pour venir à toi. Les fils des étrangers bâtiront tes murailles, et leurs rois seront tes ministres. La nation et le royaume qui ne te seront point assujettis périront, et j'en ferai un effroyable désert ².

¹ Is., II. — ² Is., I.X.

- « Disons donc tous, conclut saint Léandre : Gloire à Dieu dans les hauteurs, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. Devenus tous un même royaume par l'union de nos âmes, il ne nous reste qu'à prier Dieu, tant pour la stabilité du royaume terrestre, que pour la félicité du royaume céleste, afin que ce royaume et cette nation qui ont glorifié le Christ sur la terre, en soient glorifiés, non-seulement sur la terre, mais encore dans les cieux. Ainsi soit-il ¹. »

Voilà comment la nation des Visigoths, c'est-à-dire des Goths de l'ouest ou occidentaux, se réunit à l'Église catholique. Identifiée par la religion avec les anciens habitants du pays, elle est devenue la nation espagnole, dont la Providence a bien voulu se servir pour faire connaître la vraie foi dans un nouveau monde et dans les îles lointaines du grand Océan.

L'an 590, saint Léandre présida un concile à Séville. Ayant appris que son ami saint Grégoire le Grand était devenu Pape, il lui écrivit pour le féliciter, et lui mander en même temps la solide conversion et la piété du roi Recarède. Le saint Pape lui répondit : « Je ne saurais exprimer ma joie, d'apprendre que notre commun fils, le très-glorieux roi Recarède, s'est converti avec une entière dévotion à la foi catholique. Ce que vous me dites de ses mœurs me le fait aimer sans le connaître. Mais vous savez les ruses de l'antique ennemi et l'acharnement avec lequel il attaque les vainqueurs. Que votre sainteté veille donc sur lui avec plus de sollicitude, afin qu'il achève ce qu'il a bien commencé, qu'il ne s'élève point de ses bonnes œuvres, que la pureté de sa vie réponde à la pureté de sa foi ; qu'il se montre par ses œuvres citoyen du royaume éternel, afin qu'après une longue carrière, il passe d'un royaume à un autre. »

Saint Léandre mourut le 27 février 596. Le roi Recarède le suivit en 601, la quinzième année de son règne. Pour finir saintement sa vie après un règne paisible et glorieux, il fit sa confession publique en esprit de pénitence. C'est ainsi qu'en parle saint Isidore, qui venait de succéder à saint Léandre, son frère, dans le siège de Séville.

¹ Labbe, t. V, col. 1018.

Puisse l'Espagne se montrer toujours digne de ses glorieux ancêtres !
(ROHRBACHER.)

SAINT CHRONION, SAINT JULIEN ET SAINT BÉBAS,

MARTYRS.

La persécution de l'empereur Décius contre les chrétiens commença, presque partout l'empire, avec l'année 250, qui était aussi le commencement de son règne. L'édit qui en fut publié par les ordres de ce prince, ayant été apporté à Alexandrie, jeta la terreur dans l'esprit des fidèles, qui sortaient à peine d'une autre persécution, suscitée l'année précédente, au dedans de leurs murailles, où ils avaient fait tous éclater leur courage et leur fidélité, où parmi un grand nombre de martyrs et de confesseurs, il ne s'était trouvé qu'un seul apostat. Il n'en fut pas de même dans celle-ci, que le nom du prince rendit plus redoutable par l'impression que son autorité fit sur les esprits.

Quoi qu'il n'y eût là pas plus d'une vie à perdre, non plus que dans l'autre, beaucoup de personnes, des plus considérables, cédèrent d'abord, selon le témoignage de saint Denis, leur évêque, et l'un des plus illustres prélats de l'Eglise de ces temps pour la sainteté et la doctrine, dont nous emploierons ici les paroles.

• Quelques-uns eurent la lâcheté de prévenir les persécutions, et de se présenter d'eux-mêmes aux magistrats. Ceux qui avaient des emplois publics succombaient aux considérations de leurs propres intérêts, et alléguaient pour prétexte la nécessité de leurs affaires qui les obligeaient à paraître. D'autres se laissaient entraîner par leurs proches ou leurs amis : et tous, cités par leur nom, pour venir offrir les sacrifices impurs et profanes, n'eurent point la force de résister. On en voyait quelques-uns aussi pâles, aussi tremblants que s'ils eussent été appelés, non pour sacrifier, mais pour être eux-mêmes immolés aux idoles, comme des victimes. De sorte que tout le peuple se moquait de leur lâcheté et les raillait de ce qu'ils semblaient ne se produire en public que pour montrer qu'ils n'avaient le courage ni de sacrifier, ni de mourir. D'autres s'avançaient plus hardiment, protestant qu'ils

n'avaient jamais été chrétiens ; et ils ne disaient que trop vrai. Ils vérifièrent tout ce que dit Jésus-Christ, qu'il est difficile que les riches soient sauvés. Pour ce qui est du reste des chrétiens de la ville qui n'avaient ni charges, ni richesses considérables à conserver, les uns suivirent la lâcheté des premiers, les autres se sauvèrent par la fuite ou furent pris. Et de ces derniers plusieurs abandonnèrent la foi dès qu'ils sentirent le poids des chaînes et les incommodités de la prison. D'autres après y avoir passé quelques jours, n'attendirent pas qu'on les présentât au juge : et l'on en vit aussi qui succombèrent à la violence des tourments, après les avoir endurés pendant quelque temps.

Mais au milieu d'une si grande désolation Dieu soutint ceux qui étaient véritablement à lui. Ils demeurèrent comme des colonnes inébranlables, affermies sur les fondements de la foi en Jésus-Christ, et ayant reçu de lui les forces convenables à la grandeur de cette foi ; ils lui rendirent un témoignage glorieux par la constance qu'ils firent paraître jusqu'à la fin. Entre ces généreux Martyrs il y avait un vieillard nommé Julien, à qui les douleurs de la goutte avaient ôté le pouvoir de marcher et de demeurer debout.

Ayant été pris, il fut présenté au juge avec les deux valets qui le portaient ordinairement, et il lui fit voir combien il avait l'esprit élevé au-dessus des misères du corps, et détaché des affections terrestres. Il confessa la divinité de Jésus-Christ avec beaucoup de courage, et l'un de ses deux serviteurs nommé Chronion, surnommé Eune, suivit son exemple dans cette généreuse confession, tandis que l'autre eut le malheur de renoncer Jésus-Christ. Julien et Chronion, ainsi unis par la grâce de Celui dont ils défendaient la cause, furent traités aussi de la même manière. On les lia sur des chameaux, et on les promena ainsi honteusement par toutes les rues de la ville d'Alexandrie, la plus spacieuse, comme on le sait et la plus peuplée du monde après celle de Rome, en les fouettant cruellement à la vue du peuple. Un supplice si long et si humiliant, mais honorable pour ceux qui mettaient leur gloire et leur joie à tout souffrir pour le nom de Jésus-Christ, fut suivi d'un autre qui fit la consommation de leur

sacrifice. Car on les jeta tous deux dans un bûcher allumé, où ils furent consumés comme des holocaustes.

Un soldat nommé Bésas, qui ne les avait pas quittés tout le temps qu'on les avait conduits par la ville, et qui les avait même garantis de divers outrages que l'insolente populace avait voulu leur faire dans les rues, fut arrêté ensuite comme un ennemi des dieux. La fureur du peuple parut encore plus grande contre lui qu'elle n'avait été contre Julien et Chronion, à cause de l'opposition qu'il avait faite, en repoussant ceux qui avaient voulu s'approcher de ces Saints pour les insulter. Il se déclara hautement chrétien devant les magistrats auxquels il fut présenté, et sa fermeté fut à l'épreuve de toutes les menaces de son juge, qui lui fit couper la tête.

Les Latins font mémoire de ces trois saints Martyrs le 27 février dans leurs Martyrologes, dont quelques-uns ne font mention que de Julien, d'autres de Julien et d'Eune seulement : mais le Romain les nomme tous trois, séparant l'histoire du martyr de Besas d'avec celle des deux premiers.

Les Grecs les honorent le 30 octobre.

SAINT GÉLASE OU GÉLASIN,

MARTYR.

Saint Gélase était né dans un bourg appelé Marianne, près de la ville d'Héliopolis dans la Phénicie du mont Liban. Il était comédien de profession et idolâtre de religion, si toutefois l'on peut dire qu'il en eût une dans cette condition. Quelque éloignement qu'il eût de la foi et de la piété chrétienne au delà du commun des païens, Dieu qui sait faire revenir à lui ceux qui sont aux dernières extrémités de l'abîme, aussi promptement que ceux qui ne sont qu'à l'entrée, lui fit trouver son salut au milieu du théâtre même. Par une suite impénétrable de son élection, il le remplit de son esprit et de sa grâce, dans l'action même qui semblait devoir le condamner : et ce qui paraît le plus digne d'admiration, ce fut dans le temps où il insultait actuellement l'Église de Jésus-Christ, où il attaquait le plus indignement la sainteté de l'une de ses principales cérémonies. Il tenait le second rang dans la

troupe des comédiens d'Héliopolis. Le dessein ayant été pris entre eux de jouer un jour la religion chrétienne et de représenter entr'autres ce que l'Église pratique dans le Baptême, il fut choisi pour être le baptisé, et les autres acteurs l'ayant pris le jetèrent dans une cuve pleine d'eau tiède devant la multitude des spectateurs.

Mais par une vertu toute divine, cette bouffonnerie damnable se changea en un signe de salut, car il ne fut pas plutôt plongé dans l'eau par ses compagnons, que son cœur et ses yeux furent frappés d'une lumière céleste, qui lui découvrit la vérité du mystère dont il se raillait : de sorte que sortant de ce bain revêtu d'une robe blanche, de même que les néophytes ou nouveaux baptisés qu'il représentait dans son action, il se sentit si vivement pressé de lever son masque, qu'il ne put se résoudre à achever la farce qu'il avait commencée. Il déclara devant tout le monde qu'il était véritablement chrétien ; qu'il avait vu dans le bain une gloire dont l'éclat l'avait effrayé ; et qu'il était prêt à mourir pour Jésus-Christ comme les autres chrétiens.

Les spectateurs idolâtres furent bientôt persuadés que ce n'était plus un jeu, et se trouvèrent fort surpris de le voir passer ainsi tout à coup de la raillerie et de l'illusion, à une confession si hardie et si sincère du nom de Jésus-Christ. Leur étonnement se tourna sur-le-champ en une fureur incroyable. Ils se jetèrent sur lui, le traînèrent avec sa robe blanche hors du théâtre et l'assommèrent à coups de pierres : ou selon les Grecs, il eut la tête coupée sur la sentence du juge qui l'avait retiré des mains de ceux qui le lapidaient, pour le condamner dans les formes de la justice. Son corps fut porté à Mariamne, lieu de sa naissance, où l'on bâtit une chapelle en son honneur.

Les Grecs honorent sa mémoire le 27 février, et l'on croit que son corps fut transporté dans la suite à Constantinople.

SAINTE HONORINE,

VIERGE ET MARTYRE.

Dieu se plaît à glorifier les Saints en proportion de leur zèle à procurer sa gloire. L'illustre Vierge dont l'Église célèbre aujour-

d'hui la fête nous en laisse une preuve bien convaincante. A peine le nom de Jésus-Christ eut-il été porté dans les contrées les plus reculées de la Normandie, que cette incomparable Sainte eut le bonheur de le connaître et de se consacrer à son service.

Le courage avec lequel elle confessa sa foi devant le tyran ne laisse aucun doute de la fidélité avec laquelle elle conserva l'innocence, qui est si agréable aux yeux de Dieu.

Les empereurs romains, ennemis déclarés du nom chrétien, cherchaient à l'exterminer de leur empire ; mais plus ils faisaient périr de chrétiens, plus ils éprouvaient l'inutilité de leur entreprise, par la multitude des fidèles qui semblait naître des cendres des Martyrs.

Ces maîtres du monde, livrés à l'idolâtrie, avaient renouvelé la persécution aux premiers jours du iv^e siècle, en ordonnant qu'on mit à mort tous ceux qui n'adoraient pas leurs divinités. On cita devant le juge la vierge Honorine, qui était connue pour être une des plus fidèles servantes de Jésus-Christ.

Le préfet met tout en usage pour porter l'illustre Vierge à adorer les dieux de l'empire. Il la menace, si elle refuse d'offrir de l'encens aux idoles, de la faire jeter dans le bûcher qui est sous ses yeux. La sainte Fille lui répond qu'elle n'adorera jamais d'autre Dieu que Jésus-Christ, le Roi du ciel et de la terre, et que les idoles sont les bustes d'hommes impies qui ont mérité par leurs crimes d'être condamnés aux peines éternelles de l'enfer.

Cette réponse remplit le juge de fureur ; il ordonne qu'on mette le feu au bûcher et qu'on y jette cette innocente Vierge. La jeune victime éclate en actions de grâces de la faveur que lui fait son Dieu de donner sa vie pour lui. Les fidèles ramassèrent avec piété le reste des ossements que les flammes épargnèrent, et les déposèrent dans l'église de Gravelle, près de l'embouchure de la Seine.

Ces saintes reliques furent transférées, dans le ix^e siècle, pendant l'incursion des Normands, dans une église que fit bâtir le comte de Beaumont, au confluent de la Seine et de l'Oise. Les miracles, et surtout la délivrance des captifs procurée par l'intercession de cette sainte Martyre, a rendu son nom très-célèbre.

SAINT THALELÉE,

SOLITAIRE DE SYRIE.

Le bienheureux Thalelée connu très-particulièrement du célèbre Théodoret, évêque de Cyr, qui nous a laissé son histoire, était natif de Cilicie, et vivait retiré sur une montagne de Syrie, à une petite lieue de la ville de Gabales. Il s'y était construit une cellule près d'un temple dédié aux démons qu'on y honorait d'un culte abominable, non pas tant pour leur demander des bienfaits que pour les conjurer de ne point nuire aux hommes, aux bêtes ou aux fruits de la terre. Car la populace idolâtre leur attribuait tous les maux qui arrivaient dans le pays : et la plupart des chrétiens des environs étaient aussi persuadés que ces esprits de ténèbres avaient reçu de Dieu le pouvoir d'y exercer leur malignité. Théodoret qui semble avoir été dans la même opinion, témoigne que les démons furent alarmés du voisinage de Thalelée, et qu'ils firent tous leurs efforts pour l'épouvanter et le chasser ; mais qu'il se trouva plus fort qu'eux, étant muni des armes de la foi et de la grâce de Jésus-Christ qui le protégeait. Le désespoir qu'ils en eurent, selon lui, leur fit tourner toute leur rage contre les arbres de la montagne : en un moment ils en arrachèrent cinq cents, oliviers ou figuiers. Mais au lieu d'étonner le Saint, c'était lui donner des preuves de leur faiblesse, et lui inspirer encore plus de mépris pour eux qu'auparavant, puisque bien qu'ils fussent capables d'ébranler toute une montagne, ils ne pouvaient faire changer de situation à un homme si faible. Ils eurent recours à d'autres moyens aussi inutiles : il se moqua de leurs hurlements et de tous leurs fantômes et les obligea à désertier enfin ces lieux ; ce qui fut suivi de la conversion de tous les païens du quartier qui étaient encore dans les ténèbres de l'idolâtrie.

Ces victoires ne servirent qu'à le rendre encore plus humble et plus vigilant sur lui-même qu'auparavant, et à redoubler les austerités de sa vie. Il se renferma dans une machine faite avec des ais, comme un cercueil posé sur deux roues, et il y demeura suspendu en l'air l'espace de dix ans, raccourci et dans une posture

toujours contrainte, sans pouvoir lever la tête de dessus les genoux ni être assis.

Théodoret qui le vit dans cet état, loin de condamner une singularité, dont on ne voit ni de raison ni d'exemple dans les règles que l'Église a reçues de Jésus-Christ ou des Apôtres pour notre conduite, en tira un grand sujet d'admiration, lorsqu'il eut appris de sa bouche les motifs d'une pénitence si extraordinaire. On reconnut bientôt qu'elle avait l'approbation de Dieu même, par le grand nombre de guérisons miraculeuses et d'autres merveilles dont il honora la sainteté de son serviteur.

Nous ne pouvons dire si saint Thalelée survécut à Théodoret, qui mourut avant saint Siméon Stylite. Quelques-uns ont rapporté sa mort à l'an 460 ou environ. Il paraît au moins que ceux qui l'ont supposé postérieur à saint Sabas se sont trompés, et qu'ils l'ont confondu mal à propos avec un autre Thalelée, prêtre, qui a vécu dans la laure de ce Saint, en Palestine, et dont le moine Cyrille a fait mention dans la vie de saint Euthyme, comme d'un chrétien qui était encore vivant lorsqu'il écrivait, c'est-à-dire vers le milieu du vi^e siècle.

Les Grecs célèbrent sa mémoire le 27 février.

SAINT GALMIER OU BALDOMER.

SERRURIER.

Baldomer ou Waldimer que le vulgaire appelle différemment saint Garmier, saint Germier, saint Galmier, saint Gaumier, né en France dans le voisinage de Lyon, se retira jeune dans cette ville, et y servit Dieu avec beaucoup de zèle et de fidélité. Il vivait pauvrement dans une grande simplicité, toujours occupé de la prière et des bonnes œuvres, exerçant le métier de serrurier, nourrissant toujours quelques pauvres avec lui de ce que lui produisait le travail de ses mains, et leur donnant quelquefois jusqu'à ses outils quand il n'avait pas autre chose.

Le mot favori qu'il avait continuellement à la bouche était : « Toujours grâces à Dieu, » excitant ceux à qui il avait affaire, à le répéter souvent avec lui, pour demeurer dans une perpétuelle reconnaissance à l'égard de Dieu. Mot qu'il avait appris ou

de saint Augustin qui en relève l'excellence en plus d'un endroit de ses ouvrages, ou de saint Benoît qui en avait fait une des pratiques de sa règle.

A cette admirable disposition, qui est celle où l'Apôtre souhaite qu'un chrétien soit à toute heure, il joignait une pureté inviolable du cœur et du corps, et un amour ardent pour la vérité et la justice. Il était droit, sincère, officieux, caressant, prompt à faire tout le bien qui dépendait de lui, et en même temps fort appliqué à la lecture de l'Écriture-Sainte, et il vivait dans une mortification générale des sens. Ce qui n'empêchait pas qu'il ne fût fort gai en conversation, mais toujours édifiant et fécond en tours ingénieux pour porter chacun à bénir Dieu continuellement, adroit à reprendre le vice sans blesser le vicieux, savant même et agréable dans ses entretiens. Ce qui parut principalement après qu'il se fut retiré dans un monastère.

L'abbé Vivence qui gouvernait alors le monastère de Saint-Just de Lyon, et qui fut depuis évêque de cette ville, étant allé un jour dans un village, entra dans une église où il y avait quelque dévotion publique : il vit le Saint sous un extérieur si pauvre, mais en même temps si grave et si recueilli, qu'il ne voulut pas revenir sans le connaître et l'entretenir. Il n'eut aucune peine à juger que c'était un grand Serviteur de Dieu ; et sans lui permettre de retourner à sa forge, il l'emmena avec lui et le logea dans son monastère de Saint-Just, afin qu'il pût vaquer avec moins de distractions à la prière et à la méditation des vérités divines.

Galmier n'y fut pas à charge à la maison ; il y vécut des aumônes des personnes de piété qui avaient connu sa sainteté dans le monde, et il se contentait de si peu de chose, qu'il semblait ne recevoir ces charités que pour les distribuer aux pauvres. L'évêque Gaudry, prédécesseur de Vivence, fut si touché de l'éminence de sa vertu, que pour procurer un nouvel ornement à son clergé, il le fit sous-diacre, et voulut qu'il eût part au ministère des autels. L'humilité du Saint n'avait pas encore eu de si rude épreuve qu'en cette occasion. Il eut recours aux larmes et aux conjurations les plus fortes, pour obliger son évêque à le

laisser au rang des laïcs dont il se croyait le dernier devant Dieu, comme il avait affecté de l'être aux yeux des hommes. Il ne fut écouté de personne ; mais il prit de si justes mesures pour empêcher qu'on ne le fit monter plus haut, qu'on fut obligé de le laisser le reste de ses jours dans son sous-diaconat, où Dieu fit connaître combien il lui était agréable, par la vertu des miracles qu'il lui communiqua, et qu'il daigna lui continuer après sa mort.

On croit communément qu'il mourut le 27 février, jour auquel son nom est marqué dans presque tous les Martyrologes qui font mention de lui. Mais on ne convient pas précisément de l'année, quoiqu'en général on soit persuadé que ce fut vers le milieu du vi^e siècle, entre 642 et 660. Son corps fut enterré dans l'église de Saint-Just par les soins de l'abbé Vivence, et ses reliques y furent toujours en grande vénération, jusqu'au xvi^e siècle, où elles furent enlevées et dissipées avec celles de quelques autres Saints par les Huguenots.

LE BIENHEUREUX ANDRÉ D'ELNON.

Quand saint Amand, arrivé à l'âge de quatre-vingt-dix ans, sentit que sa fin approchait, il appela près de lui le bienheureux André, l'un des disciples qu'il avait formés, et en qui il avait une confiance toute spéciale. Celui-ci se trouvait alors au monastère de Barisy-aux-Bois, fondé par le saint Missionnaire dans le diocèse de Laon, et dont il lui avait confié la direction. La prudence de sa conduite et la ferveur de sa piété déterminèrent le vénérable vieillard à lui remettre, avant de mourir, le gouvernement de l'abbaye d'Elnon.

André s'acquitta de cette charge, pendant dix ans, avec un plein succès ; il contribua beaucoup à répandre les idées chrétiennes dans toute la contrée, soit par les exemples de sa vie sainte, soit par la parfaite régularité et l'esprit de discipline qu'il entretenait dans sa communauté. On trouve son nom dans plusieurs Martyrologes, et en particulier dans celui de Du Saussay. Il mourut vers l'an 694.

Son corps, déposé d'abord comme celui de saint Amand dans l'église de Saint-Pierre, fut ensuite transféré dans celle de Saint-Étienne : on rapporte que plusieurs malades ont recouvré la santé auprès de son tombeau.

On lisait sur ce monument des vers latins, conservés par Molanus, et dont voici la traduction :

« Qui que vous soyez, approchez avec respect de ce tombeau, qui renferme les restes mortels de saint André (d'Elnon). Il fut pieux, prudent, humble, et tout à la fois disciple et successeur du vénérable P. Amand.

« Pasteur du troupeau, et fondateur de cette église, Hugues leva son corps, le lava, le renferma dans une châsse, et purifiant le mausolée, l'y replaça solennement.

« Ici souvent furent guéris ceux qui étaient atteints de la fièvre. »

SAINT JEAN DE VANDIÈRES,

ABBÉ DE GORZE.

Jean naquit vers la fin du ix^e siècle, dans le village de Vandières, ancienne maison royale, près de Pont-à-Mousson, diocèse de Nancy. Ses parents étaient d'une condition médiocre, mais ils jouissaient d'une fortune plus grande que leur condition. Son père, qui vécut plus de quatre-vingt-dix ans, gouvernait avec une heureuse industrie ses biens et sa famille, se faisant aimer de tout le monde par son équité, sa bienveillance, son hospitalité, ses aumônes, son zèle pour la décoration de l'église et ses bonnes œuvres. Il était d'un âge déjà bien avancé, quand il épousa une jeune femme, dont il eut trois fils. Le premier fut Jean. Son père, l'ayant eu dans une extrême vieillesse, l'aimait avec une tendresse particulière, et l'éleva d'abord à la maison, sous ses yeux, crainte qu'il ne lui arrivât quelque fâcheux accident. Il apprit les premiers éléments des lettres, à une petite distance de chez son père, ensuite il étudia dans les écoles de Metz, quoique son père souffrit avec peine cet éloignement. Il fut aussi quelque temps pour ses études dans le monastère de Saint-Mihiel, où un certain Hildebolde, disciple de Remi d'Auxerre, enseignait la grammaire.

Jean y fit peu de progrès, par l'incurie ou le dédain du professeur, quoique fréquemment on lui fit des présents qui n'étaient pas médiocres. Le père de Jean étant mort, et sa mère, encore jeune, s'étant remariée, il fut rappelé à la maison pour avoir soin de ses frères et de toute la famille. Appliqué à l'économie domestique, Jean y déploya un talent supérieur; il prit connaissance des divers arts qui s'y rapportent, à tel point que, dans les affaires de ce monde, il y avait peu de chose qu'il ne sût. Aussi, non-seulement il pourvut à l'entretien de sa famille et à l'éducation de ses frères, mais il en augmenta encore considérablement les biens. Cette administration le mit en rapport avec des personnes distinguées de l'Église et de l'État, dont l'exemple lui apprit la bonne façon de vivre. L'évêque de Verdun employa souvent son habileté dans les affaires, et aurait bien voulu se l'attacher pour toujours. Le comte Riquin, frère du duc Giselbert de Lorraine, le retint plusieurs années dans sa maison, et lui donna en bénéfice l'église de Vandières, son pays natal. Il reçut vers le même temps, d'un gentilhomme nommé Warnier, l'église de Saint-Laurent, dans le village de Fontenoi, auprès de Toul.

Comme ces deux églises étaient du diocèse de Toul, il eut souvent l'occasion d'aller dans cette ville. Il y reprit ses études sous la direction d'un homme de grande doctrine et de sainte vie, le diacre Bernacer. Guidé par cet habile maître, il apprit la première partie de la grammaire de Donat, et s'appliqua ensuite à l'étude des divines Écritures, où il acquit en peu de temps une connaissance prodigieuse. Il affectionnait surtout l'église de Saint-Laurent, et l'ornait avec tout le zèle et toute la piété possibles. Quand il était de loisir, il y passait de suite plusieurs jours et plusieurs nuits en prières; quoiqu'il parût encore se plaire dans le monde, il s'adonnait en temps et lieu à la méditation des choses spirituelles. Pendant son absence, une femme pieuse, à laquelle il faisait un traitement convenable, avait soin de l'église. Il y entretenait de plus, avec beaucoup de charité, un vieux prêtre, réfugié de la Beauce pour échapper aux ravages des Normands. Ce prêtre, qui avait une dévotion particulière à la récitation de l'office divin, et le diacre Bernacer, qui se distinguait par

une chasteté exemplaire, donnaient à Jean des avis, quelquefois même assez sévères, sur les fautes de légèreté qui lui échappaient encore ; et il en profitait. Une circonstance singulière acheva de le déterminer tout à fait à une sainte vie.

Comme l'église et le bénéfice dont il était pourvu dépendaient du monastère de Saint-Pierre de Metz, il était obligé d'y servir l'autel par semaine. C'était un monastère de religieuses, à qui l'évêque Adalbéron avait fait reprendre la règle de Saint-Benoît. Parmi les pensionnaires du monastère se trouvait une très-jeune personne, nommée Geise, que sa tante, qui était religieuse, élevait avec un soin particulier. Geise s'appliquait avec grand zèle à la pratique de la vertu, tellement que, sous ses habits ordinaires, elle portait continuellement un rude cilice. Jusqu'alors Jean ne savait pas même ce que c'était. Un jour donc qu'il causait avec elle, il crut apercevoir quelque chose de sombre sur ses épaules, que son habit ne couvrait point assez ; il y porta la main et sentit je ne sais quoi de bien rude ; il en fut si étonné, qu'il en frémit par tout son corps et demanda instamment quel habit c'était là. La jeune fille rougit, demeura quelque temps interdite, et enfin lui apprit que c'était un cilice, ajoutant : « Ne savez-vous pas que nous ne devons pas vivre pour ce monde ? Les plaisirs que cherchent la plupart sont la perdition des âmes. Moi, je veux sauver la mienne. » Jean, comme réveillé d'un long sommeil, s'écria avec un profond soupir : « Malheur à moi, lâche que je suis, qui depuis si longtemps traîne une vie, non-seulement stérile, mais perdue ! Comment ! moi, un homme, il faut que ce sexe fragile me devance dans la vertu ! Mais ce qui est le comble de l'opprobre, non-seulement je ne l'atteins pas dans sa marche, je n'ai pas même le courage de me lever de terre et de faire un pas ! »

Dès ce moment, et de concert avec les pieuses servantes de Dieu, il commença sérieusement une vie plus parfaite ; il lut et apprit par cœur tout l'Ancien et le Nouveau-Testament, les livres des offices divins, les décrets des conciles, les règles de la pénitence, les cérémonies et le chant de l'Église, la jurisprudence ecclésiastique, les lois civiles, les homélies des Pères et les vies des Saints, à tel point qu'il en parlait avec autant de facilité que

s'il lisait dans le livre. A ces travaux, il joignait le jeûne, les veilles, les prières fréquentes et les macérations. Il aspirait enfin de son cœur à quitter le monde et tous ses biens. Mais il ne savait trop où se retirer, car, par suite des guerres, la discipline monastique était fort relâchée en deçà des Alpes ; on disait qu'à peine y avait-il en Italie quelque monastère où la régularité s'était maintenue. En attendant, il se mit sous la conduite de deux ecclésiastiques de grande vertu, l'un nommé Roland, maître de chant à Saint-Étienne de Metz ; l'autre était curé de Saint-Sauveur et s'appelait Warimbert. La vie qu'on y menait, quoique fort réglée, lui parut trop commune pour le désir qu'il avait de tendre à la perfection. Sur ce qu'il entendit dire, il se retira auprès d'un saint reclus de Verdun, nommé Humbert, homme très-mortifié et très-instruit dans les saintes lettres, auquel il fit une confession générale de tous les péchés de sa vie. On croit que ce fut là qu'il commença à s'abstenir de viande pour le reste de ses jours, et à jeûner très-rigoureusement.

De chez Humbert, il alla dans la forêt d'Argonne, passer quelque temps auprès d'un prêtre solitaire appelé Lambert. C'était un homme d'une sainteté publiquement reconnue, mais d'une conduite fort irrégulière ; il n'avait point d'heure réglée ni pour dire la messe, ni pour manger, ni pour faire tous ses exercices ; tout lui était indifférent, la nuit comme le jour ; il se souciait peu de garder aucune bienséances avec le monde, et même de se couvrir autant que la pudeur le demandait ; tout d'un coup il sortait de sa retraite, parcourait les villes et les campagnes, puis, tout d'un coup, il rentrait dans sa cellule ; sa piété consistait à s'accabler de travail, quelquefois hors de raison ; vivant d'une façon si extraordinaire, qu'il était impossible de le voir sans rire. Sa nourriture répondait à tout le reste. Il réduisait un muid entier de farine en un seul pain, qui lui suffisait pour deux mois et qui devenait à la fin si dur, qu'on ne pouvait en avoir des morceaux qu'à coups de hache. Jean observa cet homme de près et tira de sa vie intérieure ce qu'il y avait de plus praticable. Ensuite, du conseil d'Humbert, ainsi que d'un pieux et savant breton nommé André, il entreprit le pèlerinage de Rome, résolu

de chercher d'autres modèles de spiritualité dans les monastères et les ermitages d'Italie. Il fut accompagné dans ce voyage par Bernacer, clerc de l'église de Metz, qui avait vécu quelque temps dans la communauté de Saint-Sauveur, homme très-habile à écrire, à chanter et à calculer, de peu de fortune, mais d'une grande dévotion.

Arrivé à Rome et y ayant satisfait sa piété, il lui vint le désir d'aller encore plus loin. Y laissant plusieurs de ses compagnons, il partit avec Bernacer et quelques autres ; il alla jusqu'au mont Gargano, dédié à l'Archange saint Michel. Il visita en passant le mont Cassin, si célèbre par saint Benoît, y demeura quelques jours parmi les serviteurs de Dieu, explorant avec curiosité le saint Institut dont il restait encore plusieurs traces. Il visita de même les serviteurs de Dieu qui habitaient au pied du mont Vésuve, se recommanda à leurs prières et leur fit quelques présents de ce qu'il avait apporté. Enfin il revint heureusement en Lorraine, et, de l'avis d'Humbert, se retira chez lui, n'ayant pu encore trouver de retraite convenable. En attendant, sa vie était celle d'un religieux, continuellement appliqué à l'étude, à la prière, aux jeûnes, aux veilles et autres mortifications.

Dans ce temps, il y avait à Toul un saint et savant homme jouissant d'une grande fortune : c'était l'archidiacre Einold. Touché de l'amour de Dieu, il distribua tous ses biens aux pauvres, ne gardant qu'un simple vêtement, avec ses livres et les habits sacerdotaux, se renferma dans une cellule attenante au cloître de la cathédrale, et pendant trois ans, n'en sortit guère que pour célébrer la messe et assister à l'office de la nuit. Il ne vivait que de ce que le saint évêque Gauzelin voulait bien lui envoyer par charité. Un jour qu'il était tout seul dans sa cellule, il entendit une voix qui disait distinctement ces paroles : « Je vous élèverai sur les hauteurs de la terre, je vous rassasierai de l'héritage de Jacob, votre père : c'est la bouche du Seigneur qui a parlé. » Étonné de cette voix, il envoya son domestique regarder tout autour si ce n'était pas quelque enfant de l'école qui eût récité ces paroles de l'Écriture ; mais il n'y en avait pas un, ni à cette heure ni dans les environs. Il comprit que c'était un avertisse-

ment du ciel et en conçut une grande confiance. Peu après, à sa grande surprise, il vit arriver le reclus Humbert de Verdun, qui le pria de lui trouver quelque solitude plus tranquille, où ils pussent demeurer ensemble. Ils s'en allèrent tous deux dans un désert au delà de la Moselle; mais, après en avoir essayé, ils virent qu'il ne leur convenait pas, et Humbert retourna à sa cellule. Toutefois, il revenait voir de temps en temps l'archidiacre Einold, pour se consulter avec lui sur le projet de retraite qui les occupait l'un et l'autre.

Un jour qu'ils examinaient ensemble quelles personnes de leur connaissance étaient propres au genre de vie qu'ils méditaient, Humbert de Verdun nomma Jean de Vandières. « Je le connais depuis longtemps, dit Einold de Toul, mais j'ignore s'il est dans ces dispositions. — Il y est, reprit Humbert; mais c'est un homme qui ne s'ouvre pas à tout le monde : il lui faut quelqu'un qu'il connaisse d'une manière intime, et même alors ne s'ouvre-t-il pas facilement. Au reste, vous n'avez qu'à le prier de venir, et vous le saurez bientôt de lui-même. » Jean étant venu, ses deux amis lui exposèrent de quoi il était question. Le bienheureux Jean leur apprit alors, non-seulement qu'il était prêt lui-même, mais que plusieurs de ses amis de Metz soupiraient après le même bonheur, savoir : les deux saintes religieuses du monastère de Saint-Pierre, Geise et sa tante Fredbourg, avec plusieurs autres du même monastère; le clerc Salécon de Saint-Martin, le prêtre Radingue de Saint-Symphorien, et le diacre Bernacer; car les deux autres vertueux ecclésiastiques dont nous avons parlé, Roland et Warimbert, étaient morts. A cette heureuse nouvelle, Einold quitta la cathédrale de Toul et Humbert sa cellule de Verdun, pour se réunir à Metz à cette société de saintes personnes. Ils cherchaient tous ensemble dans quel lieu ils pourraient pratiquer la vie commune; n'en trouvant point dans le pays à leur gré, attendu que la discipline monastique y était trop relâchée, ils résolurent de passer en Italie et de s'établir dans la province de Bénévent, soit aux environs du mont Cassin ou du mont Vésuve. La résolution prise, ils se préparèrent à partir au plus tôt.

Cependant le diacre Bernacer, qui avait reçu d'un noble sei-

gneur nommé Lambert, un bénéfice dans l'église de Saint-Sauveur, crut, par reconnaissance, ne pouvoir s'en aller sans lui dire pourquoi. Il lui apprit donc en confidence de quoi il était question, lui parla de la sainteté d'Einold et de Jean de Vandières, ainsi que de leurs compagnons. Lambert, aussi pieux que noble, lui recommanda de les retenir de quelque manière, jusqu'à ce qu'il en eût parlé à l'évêque Adalbéron, dont il était l'ami et le conseiller intime. Il en parla effectivement à l'évêque, ajoutant que ce serait une honte pour un si grand diocèse, qui avait tant de monastères, de laisser partir cette sainte colonie faute de lui trouver un lieu convenable. L'évêque dit que le plus cher de ses vœux était de les retenir, et lui demanda quelle demeure on pourrait leur proposer. Lambert nomma le monastère de Gorze, peu éloigné de la ville, mais réduit en solitude et n'ayant plus que quelques individus portant l'habit de moines. Les biens du monastère avaient été donnés en fief au comte Adelbert, homme violent et intraitable, beau-frère de Lambert et frère de l'évêque de Verdun. Aussitôt Adalbéron se rappela un vœu qu'il avait fait avant d'être évêque. Sous le pontificat de son prédécesseur, dans un temps de sécheresse, il alla, avec le peuple de Metz, en procession, nu-pieds, à l'église de Gorze, pour obtenir de la pluie. Prosterné devant le tombeau du saint martyr Gorgon, il fut profondément affligé de voir cette église si délabrée par la négligence des prélats ; car il aperçut des traces d'animaux jusqu'auprès de l'autel, et promit à Dieu que, si jamais il jugeait à propos de le faire évêque, il rétablirait ce sanctuaire. Adalbéron, se rappelant donc ce vœu, fut charmé de la proposition de son ami Lambert, et le pria de garder le secret jusqu'à ce qu'il eût fait venir tous ces pieux personnages, pour leur offrir le monastère en question. Lambert, de son côté, recommanda de suite à Bernacer de leur persuader de tout son possible, quand l'évêque les appellerait pour en faire choix, de ne demander absolument que le monastère de Gorze.

Tandis que tout cela s'arrangeait en secret, et que les autres, qui n'en avaient pas la moindre connaissance, s'occupaient de leur prochain départ, un d'entre eux, le chanoine Radingue, dit

à Einold qu'il lui semblait peu convenable de quitter son titre canonial à l'insu et sans la permission de l'évêque. Einold et tous les autres convinrent qu'il avait raison, et, de leur conseil, ayant obtenu une audience de l'évêque Adalbéron, par l'entremise du seigneur Lambert, il lui fit connaître quel était son projet et celui de ses compagnons, et lui demanda la permission de partir. Tous les assistants, émerveillés et ravis de ce qu'ils venaient d'apprendre, priaient et suppliaient qu'on ne laissât jamais partir de pareils hommes, mais qu'on leur procurât une habitation digne d'eux.

L'évêque les ayant fait venir sur-le-champ tous ensemble, les assura de toute sa bienveillance, et leur permit de choisir un lieu convenable dans tout son diocèse. Ils demandèrent et obtinrent quelques moments pour délibérer à part. Bernacor, qui avait reçu secrètement le mot d'ordre, nomma Gorze. Comme les autres hésitaient, aimant mieux s'expatrier, Jean de Vandières, qui le souhaitait plus que personne, dit toutefois que Gorze était le mieux qu'on pouvait demander. C'était une finesse de sa part ; car il croyait la chose impossible, vu que les biens du monastère étaient entre les mains du comte Adelbert, qui ne voudrait jamais les rendre. Il espérait donc qu'on leur refuserait Gorze, et qu'ensuite on ne pourrait plus les empêcher de partir. Ils en firent la demande, dans la persuasion qu'on les refuserait. Mais l'évêque les prit au mot, leur donna le monastère à l'instant, se chargea lui-même des réparations et des frais nécessaires pour les établir, et, quelque temps après, leur fit rendre les biens que retenait le comte Adelbert. Jean de Vandières, avec ses compagnons, au nombre de sept, y entra l'an 933. Dès que les ruines causées par les Normands et les Hongrois furent réparées, on y mit, par l'autorité de l'évêque Adalbéron, la réforme, qui fut embrassée même par le peu d'anciens moines qui s'y trouvèrent.

Einold y fut établi abbé, et Jean, procureur et celerier, à cause de son expérience des affaires et de sa science de l'économie. Il donna tous les biens de son ample patrimoine à l'abbaye, après avoir persuadé aux deux frères qu'il avait de s'y retirer. Il y attira même sa mère, qu'il eut soin d'entretenir le reste de ses jours

dans un appartement hors de l'enclos du monastère. Quoique la communauté, que la réputation de cette nouvelle réforme rendit très-nombreuse dès le commencement, regardât Jean comme son principal auteur et l'honorât déjà comme son père, il voulut toujours y être considéré comme le dernier de la maison et comme le serviteur de tous. Il donna aux Frères l'exemple d'une soumission parfaite dans son obéissance envers l'abbé Einold, qui affecta de lui changer souvent ses fonctions et de les multiplier, soit pour les besoins de la communauté, soit pour l'exemple des religieux, par la bonne opinion qu'il avait de ses forces, de sa patience et de son humilité. Il porta ces deux vertus au delà même de ce qu'on pourrait s'imaginer du plus patient et du plus humble des hommes. C'est ce qu'on remarqua dans la manière dont il souffrait les reproches les plus injustes et les plus fâcheux effets de la mauvaise humeur des autres, et dont il se chargea, outre ses fonctions ordinaires, des offices les plus bas et les plus pénibles de la boulangerie et de la cuisine. Il était très-sévère, pour ne pas dire cruel à soi-même, mais fort doux et compatissant envers les autres. Il se refusait les soulagements les plus légitimes que la règle permettait pour réparer les forces de la nature. Jamais il ne se recouchait après matines, quoiqu'il eût toujours plus à combattre qu'un autre contre le sommeil. Son abbé lui laissa sur ce point la liberté de se faire violence; mais il employa toute son autorité pour lui faire modérer ses abstinences excessives. Tel était saint Jean de Vandières ¹.

L'an 933, l'empereur Othon I^{er}, cherchait un homme à la fois prudent et ferme pour l'envoyer en ambassade au roi musulman de Cordoue, Abdérame III. On lui indiqua Jean de Vandières, qui remplit effectivement cette mission avec tant de sagesse et de courage, qu'il excita l'admiration du roi infidèle. A son retour, il fut fait abbé de Gorze vers l'an 960 et mourut l'an 973, qui était le quarantième de sa profession monastique.

On a de Jean de Vandières une vie de sainte Glossinde, vierge, née vers la fin du vi^e siècle, dans la Gaule belgique, nommée de

¹ *Acta SS.*, 27 febr. ; *Act. Bened.*, sect. v.

puis France. Sa famille était des plus illustres. Son père Vintron avait le titre de duc. Frédégaire nous apprend qu'il était duc de Champagne, et que la troisième année du règne de Théodebert, en 598, il fut mis à mort par les intrigues de Brunehaut. Glodesinde ou Glossinde pratiqua la vertu dès son enfance dans la maison paternelle, où elle fut élevée avec le plus grand soin. Elle se consacra dès lors à Dieu, ne désirant d'autre époux que celui des vierges. Cependant lorsqu'elle fut en âge, ses parents la fiancèrent à un noble jeune homme, nommé Obolen. Le jour même qu'il devait l'emmener dans sa maison, avec grand appareil, pour y célébrer les noces, il fut appelé dans le palais du roi. C'était le temps de Brunehaut et de Frédégonde, temps de factions et de meurtres politiques. Obolen est accusé devant le roi de crimes énormes, plongé dans un cachot toute une année, puis condamné à perdre la tête. Demeurée ainsi vierge, Glossinde se résolut plus que jamais à n'avoir d'autre époux que Jésus-Christ. Ses parents toutefois pensaient à un second mariage ; mais elle y résistait de toutes ses forces. Son père avait à Trèves une sœur nommée Rotlinde, abbesse d'un monastère. Il songeait à lui conduire sa fille, pour qu'elle lui persuadât d'acquiescer aux desirs de ses parents. Glossinde ayant connu ce dessein, se sauva dans la ville de Metz et se réfugia dans l'église de Saint-Étienne, qui est la cathédrale. Ses parents la suivirent de près, mirent des gardes à toutes les portes, pour s'emparer de sa personne, si elle venait à sortir. Glossinde demeura dans l'église six jours de suite, non-seulement sans sortir, mais sans boire ni manger, Dieu la soutenant par la nourriture des Anges. Le septième jour, qui était le jour du Seigneur, un personnage d'un aspect angélique, suivi de deux beaux enfants, arrive à la vue de tout le monde, marche droit à la partie de l'autel où s'était réfugiée Glossinde, et sous les yeux de tous les assistants, lui pose le voile de religion sur la tête. Puis, avec ses deux suivants, il disparaît soudain aux regards des spectateurs, qui restent muets de surprise, de crainte et d'admiration, en présence de la vierge convertie de son voile. Tous reconnaissent qu'un Ange de Dieu vient d'apparaître. Les gardes eux-mêmes viennent se prosterner aux

pieds de Glossinde, et lui demandent pardon de la violence qu'ils avaient pensé lui faire. Elle leur pardonna de grand cœur, retourna chez ses parents, alla voir sa tante à Trèves, apprit d'elle tout ce qui concerne la vie religieuse, revint dans sa chère ville de Metz, s'y associa un certain nombre de pieuses filles, obtint de ses parents un terrain qu'ils avaient dans l'enceinte des murs, et y fonda un monastère où elle réunit bientôt jusqu'à cent religieuses. Elle le gouverna six ans, et y mourut à l'âge de trente ans, vers l'an 640 ; car il est dit qu'elle mourut avant saint Arnoul, dont la mort arriva l'an 645.

Le monastère prit le nom de Saint-Pierre ou de Sainte-Glossinde. C'est à l'autel de ce monastère que Jean de Vandières devait servir par semaine, à raison de ses bénéfices. C'est là qu'il fit connaissance avec de ferventes religieuses, qui le prièrent d'écrire la vie de sainte Glossinde, avec l'histoire de ses translations et de ses miracles. Il écrivit la vie sur une autre plus ancienne, mais plus courte et d'un style inculte, que nous avons aussi. Le fond de l'une et de l'autre est le même.

Vingt-cinq ans après sa mort, le corps de la Sainte fut transféré, de l'église des Apôtres ou de Saint-Arnoul hors de la ville, dans une nouvelle église de la très-sainte Vierge, attenante au monastère et qui servit de sépulture aux religieuses. Le corps fut trouvé sans corruption. Une seconde translation eut lieu de cette église dans celle du monastère même, sous Louis le Débonnaire, par son frère Drogon, évêque de Metz ; une troisième en 851, sous l'évêque Adalbéron, lorsqu'il fallut restaurer l'église ; Jean de Vandières ou de Gorze, qui fut témoin de la dernière, décrit donc les miracles de toutes les trois. Sainte Glossinde est honorée en Lorraine le 25 juillet.

Étant abbé de Gorze sous le même évêque Adalbéron, Jean de Vandières écrivit encore une histoire des miracles de saint Gorgon, l'un des patrons de son abbaye. Saint Chrodegang, ayant fondé cette abbaye au temps du roi Pépin, désira l'enrichir de quelques trésors célestes. Dans un voyage de Rome, il en demanda au Pape Paul, qui lui accorda les corps des trois Martyrs Gorgon, Nabor et Nazaire. Chrodegang céda saint Nabor au monastère de

Saint-Hilaire, appelé depuis Nabor, sur la Moselle, saint Nazaire à celui de Lauresham, et amena saint Gorgon à celui de Gorze en 765, où il voulut lui-même être enseveli. De Rome à Gorze, il se faisait des miracles à chaque station, le long de la route. Jean de Vandières cite nommément le village de Varangise ou Varangéville sur la Meurthe, les lieux nommés Mont-Viron ou Moivron, Nomante ou Nomeny, sur la Seille. Vers l'an 919, sous l'épiscopat de Vigeric, à l'invasion des Hongrois, comme l'abbaye de Gorze n'était pas fortifiée de murs, les moines se réfugièrent à Metz avec ce qu'ils avaient de plus précieux, et déposèrent les reliques de saint Gorgon dans l'église de Saint-Sauveur. Le prêtre de l'église, homme très-pieux, désirait ardemment avoir quelque parcelle des saintes reliques ; à force d'instances, il persuada un des moines de lui en donner secrètement. Mais quand le moine porta la main à la châsse, ils tombèrent tous deux à la renverse, et restèrent sans connaissance trois ou quatre heures. Quelque temps après, étant guéris tous deux, le bon prêtre dit au moine : Si je n'ai pas été digne de recevoir quelque relique du saint corps, veuillez m'accorder au moins quelque petite parcelle de la châsse. Le moine essaya, mais ils furent encore renversés tous deux comme la première fois, et restèrent comme morts. Par ces faits, qui s'ébruitèrent bientôt, le Saint répandit une si grande terreur, que personne n'osa plus troubler son repos. Jean de Vandières, étant dans sa première jeunesse, connut lui-même ce moine, qui passait alors pour centenaire.

Lorsque l'évêque Adalbéron eut donné le monastère de Gorze à saint Jean de Vandières et à ses amis, il y vint pour la fête anniversaire de saint Gorgon. A l'office de la nuit, lorsqu'on allait chanter l'invitatoire, un homme aveugle depuis douze ans, qui priait saint Gorgon d'avoir pitié de lui, recouvra subitement la vue. L'évêque, qui était présent, en eut une joie extrême, rendit de solennelles actions de grâces à Dieu, et jeta son manteau sur le tombeau du Saint.

Un muet de naissance vint de la ville d'Antun, à la suite d'une révélation, chercher sa guérison au monastère de Gorze. Il y était depuis quelques jours, lorsqu'il obtint du gardien de l'église d'y

passer la nuit en prières. Vers minuit, lorsque tout le monde dormait, la chasse du saint Martyr retentit d'un si grand bruit, qu'il réveilla le gardien. Quant à l'homme muet, il lui sembla qu'un jeune adolescent, sorti de la chasse, lui mettait le doigt dans la bouche, lui détachait la langue du palais, en sorte qu'il rendit beaucoup de sang à la vue de tous les Frères ; mais en même temps il parlait librement, louant Dieu et saint Gorgon. A son retour, et passant par le village d'Arnold, maintenant Arnaville, il se mit en colère contre son domestique et le frappa rudement. Aussitôt il perdit la faculté de parler. Touché de repentir, il vint de nouveau implorer la miséricorde du Saint, et recouvra la parole. Jean de Vandières en fut témoin ¹.

(ROHRBACHER.)

SAINT MARVART,

ABBÉ DE PRUM.

L'abbaye de Prum, fondée par le roi Pépin, à la prière de Berthe son épouse, était dans la partie des Ardennes qui est devenue allemande. Saint Marvart (*Marcovardus*), était abbé de Ferrières, lorsqu'on l'élut abbé de Prum. Les princes de la seconde race aimaient beaucoup cette abbaye, qui était richement dotée, où la science et les vertus florissaient. Marvart gouverna sagement cette pieuse retraite, et lui-même était si considéré pour sa vie sainte que l'empereur Lothaire, fils de Louis le Débonnaire, abdiqua sa couronne et vint prendre l'habit monastique dans son abbaye. Marvart rendit son âme à Dieu le 27 février de l'an 855. L'empereur-moine mourut la même année d'une sainte mort.

LA BIENHEUREUSE ÉLISABETH MALATESTA,

CLARISSE.

La bienheureuse Élisabeth était issue de l'illustre maison des Malatesta, de Rimini. Dans tous les temps de sa vie, elle donna les preuves d'une grande piété et d'un zèle ardent à s'attacher spécialement au service de Dieu. Son rang ne lui permettait pas

¹ *Acta SS. Bened.*, sect. III, pars 2.

toujours de suivre ses inclinations, et elle se vit contrainte, par obéissance pour ses parents, d'épouser Pierre Gentil Verano, prince de Camerino.

Il vécut peu, et dès qu'Élisabeth se vit libre de suivre son choix, elle se retira au monastère de Sainte-Luce, à Foligno, où sa mère était morte religieuse, et où elle fit profession de la règle de Sainte-Claire, en l'an 1447.

Sa douceur et sa piété lui attirèrent l'affection de ses sœurs et les faveurs du ciel. Mais des ennemis de sa vertu ayant persuadé au Pape Nicolas V qu'elle cabalait pour remettre Foligno sous la puissance de ses parents, ce Pontife trop facile, en ce cas, à croire la calomnie, prescrivit à Élisabeth de sortir de cette ville, et de passer au monastère de Mont-Luce, à Pérouse.

Le temps et les circonstances l'ayant pleinement justifiée, le Pape Calixte III lui rendit l'estime qu'elle méritait et l'envoya en 1456 à Urbin, pour gouverner un monastère de son Ordre qu'il venait d'y faire bâtir. Elle y passa le reste de ses jours, et y rétablit la discipline dans sa pureté, par ses bons exemples. Enfin après trente ans de religion, elle rendit son âme à Dieu dans le cours de l'année 1477, et emporta avec elle les regrets et les bénédictions de tous ceux qui la connaissaient.

LE VÉNÉRABLE AMALARIUS SYMPHOSIUS.

Amalarius Symphosius, diacre, puis prêtre de l'Église de Metz, ensuite abbé de Hornbac, au même diocèse, avait étudié sous Alcuin, et eut ensuite sous Louis le Débonnaire la direction des écoles du palais. Il fut archevêque de Lyon. Il était savant dans les liturgies. Quelques-uns le confondent mal à propos avec le bénédictin Amalarius Fortunatus, dont il était contemporain. Il est auteur d'un traité des Offices ecclésiastiques, ouvrage précieux pour ceux qui aiment à s'instruire des saintes antiquités de l'Église, d'autant qu'il s'applique plus à les expliquer mystiquement que littéralement. On a encore de lui quelques écrits de ce genre dans la Bibliothèque des Pères. Il mourut en 837 à Saint-Arnoul de Metz, où l'on voyait son tombeau, et où il était honoré comme Saint.

LE VÉNÉRABLE PÈRE SYLVIVS,
DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Le pieux et savant François Dubois, qui, comme la plupart des docteurs de son temps, latinisa son nom, était né à Braine-le-Comte en 1581, dans le Hainaut. Il fit d'excellentes études et se consacra à Dieu dès son jeune âge. Admis dans les Ordres sacrés, il devint chanoine et doyen de Saint-Amé à Douai ; et il professa plus de trente ans la théologie dans cette ville. Il laissa des commentaires savants sur la Somme de saint Thomas et d'autres écrits qui ont été réunis et publiés en six volumes in-folio, par le Père Norbert Delbecque, Dominicain. On ne conçoit pas pourquoi l'éditeur a écarté les opuscules de Sylvius contre le jansénisme naissant. Le docteur Rech étant venu de Louvain à Douai pour entraîner l'université de cette ville dans la faction de Jansénius, et disant qu'il ne s'agissait que de défendre la doctrine de saint Augustin, Sylvius, chargé de lui répondre, dit aussitôt : « C'est pour l'Augustin de Hollande que vous avez levé l'étendard, et nous, c'est en faveur du grand Augustin d'Afrique que nous nous levons, parce que là est la doctrine des Souverains Pontifes, que nous sommes prêts à défendre jusqu'au dernier soupir. »

On a recueilli une de ses prières, avant l'étude ou la leçon : « Seigneur, voici le moindre de vos serviteurs qui demande à entrer dans les trésors de votre sagesse. Qu'il plaise à Votre Majesté d'y introduire un homme qui n'a jamais mérité cette grâce, afin que par cette sainte lecture il apprenne autant à vous aimer qu'à vous connaître, car je ne veux vous connaître que pour vous aimer. »

Sylvius mourut à Douai, en odeur de sainteté, le 27 février 1649.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Pèlerinage à Notre-Dame des Lumières, près de Lisbonne en Portugal. On voyait toutes les nuits briller sur un coteau voisin de Lisbonne, des lumières dont personne ne pouvait découvrir la

cause, lorsque la très-sainte Vierge apparut à un gentilhomme qui était en prison, et lui offrit de lui rendre la liberté, s'il s'engageait à lui élever un sanctuaire au lieu même que les lumières indiquaient. Il prit avec joie l'engagement que la Mère de Dieu lui demandait, fut mis en liberté le matin qui suivit sa vision, et s'en alla aussitôt tracer le plan de la chapelle, qui fut construite en peu de temps.

Muzarelli rapporte qu'il y avait dans l'Ordre de Saint-François de Paule, un religieux qui toute sa vie honora la très-sainte Vierge par la récitation presque continuelle de l'*Ave Maria*. Il s'appelait Simon Garzia. Dès son enfance on remarqua qu'il avait pour la Reine du ciel l'amour le plus tendre. Agé seulement de trois ans, il avait coutume, en quelque lieu qu'il se trouvât, de prononcer quelques paroles à voix basse. Ses domestiques l'ayant observé, entendirent qu'il récitait la Salutation angélique avec de ferventes oraisons jaculatoires.

Parvenu à un âge plus avancé, il ne passait jamais un jour sans dire le saint Rosaire, et il recommandait cette dévotion à ceux qui l'entouraient.

Devenu supérieur d'une maison de son Ordre, il ordonna que la prière suivante fût écrite dans chaque cellule du monastère :

*Ave, Filia Dei Patris,
Ave, Mater Dei Filii,
Ave, Sponsa Spiritus sancti,
Ave, Templum totius Trinitatis.*

Je vous salue, Fille du Père ;
Je vous salue, Mère du Fils ;
Je vous salue, Épouse du Saint-Esprit ;
Je vous salue, Temple de la très-sainte Trinité.

Toutes les fois qu'il trouvait des fleurs, il en formait une couronne pour l'offrir à la Reine des Anges.

Il mourut tenant à la main son Rosaire, conservant ainsi jusqu'à sa dernière heure sa dévotion envers Marie.

MARTYROLOGE ROMAIN ¹.

A Rome, la fête des saints martyrs Alexandre, Abonde, Antigone et Fortunat.

A Alexandrie, le martyre de saint Julien. Il était tellement pris de la goutte, que, ne pouvant ni marcher ni se tenir debout, deux serviteurs le portèrent dans une chaise pour le présenter au juge, en même temps qu'ils s'y présentaient eux-mêmes. Mais, l'un d'eux ayant apostasié, l'autre, nommé Eunus, persévéra avec Julien à confesser Jésus-Christ; ils furent donc mis tous deux ensemble sur des chameaux, et en cet état conduits par toute la ville, puis déchirés à coups de fouets, enfin jetés dans un grand feu, où ils furent brûlés à la vue de tout le peuple.

Dans la même ville, saint Bésas, soldat, qui, s'efforçant de réprimer les insultes de ceux qui se moquaient de ces saints Martyrs, fut déféré au juge, et, ayant combattu généreusement pour la foi, eut la tête tranchée.

A Séville en Espagne, la fête de saint Léandre, évêque de cette ville, qui, par ses prédications et par son habileté, secondé de la faveur de Reccarède, roi des Visigoths, convertit cette nation arienne à la foi catholique.

A Constantinople les saints confesseurs Basile et Procope, qui,

1

TERTIO KALENDAS MARTII.

Romæ, natalis sanctorum martyrum Alexandri, Abundii, Antigonii, et Fortunati. — Alexandria, passio sancti Juliani martyris, qui cum ita podagra contractus esset, ut neque incedere, neque stare posset, una cum duobus famulis, qui eum in sella gestabant, Judici offertur; quorum alter fidem negavit, alter nomine Eunus cum Juliano in confessione Christi perdurans, ambo simul camelis impositi, per totam urbem circumduci jubentur, et flagris laniari, ac tandem incenso rogo, hinc inde spectante populo comburi. — Ibidem, sancti Besæ militis, qui cum insultantes in prædictos Martyres cohiberet, delatus ad Judicem, pro fide constanter agens, capite truncatus est. — Hispali in Hispania, natalis sancti Leandri ejusdem civitatis episcopi, cujus prædicatione et industria Visigothorum gens, adjuvante Reccaredo eorum rege, ab Ariana impietate ad catholicam fidem conversa est. — Constantinopoli, sanctorum confessorum Basilii et Procopii, qui tempore Leonis imperatoris pro cultu sanctarum Imaginum strenue decertarunt. — Lugduni, sancti Baldomeri viri Dei, cujus sepulchrum crebris miraculis illustratur.

du temps de l'empereur Léon, combattirent avec courage pour le culte des saintes images.

A Lyon, saint Galmier, homme de Dieu, dont le tombeau est honoré par de fréquents miracles.

Additions des autres Martyrologes.

Saint Marcien, martyr, premier évêque de Tortone, en Milanais.

Saint Alnothe, ermite et martyr en Angleterre.

Sainte Pontienne, martyre, et saint Chrysogone, confesseur, honorés à Gênes.

Sainte Onésime, vierge, honorée à Cologne.

Saint Nèse (*Nesius*), honoré chez les Grecs.

Saint Dacien, martyr à Smyrne, avec saint Servilien et saint Léandre.

Sainte Lucieuse (*Luciosa*), martyre.

Saint Grégoire, évêque martyr, honoré chez les Coptes.

Saint Berfone (*Berfonius*), honoré chez les Abyssins.

Saint Denis, martyr en Afrique, avec quelques autres.

Saint Étienne le Paracémomène, à Constantinople.

Le bienheureux Emmanuel, moine de Cîteaux, en Frise, mort vers l'an 1170. On a de ses reliques à Crémone, où il est fêté le 27 février.

Saint Alexandre l'Acenone (*Acænonus*), martyr.

Sainte Sophie la Martyre, qui souffrit à Alexandrie avec Julien et Chronion.

Saint Onet ou Onen, simple religieux de l'abbaye de Saint-Méen, au diocèse de Saint-Malo. Il y a une paroisse de son nom, à trois lieues de Montauban.

Martyrologe de la dernière persécution.

Pierre Denais, prêtre du diocèse du Mans, évita le serment schismatique et sortit de France à la fin de 1792. Après avoir erré cinq ans à l'étranger, il retourna en France, son cher pays, à la fin de 1797, espérant que ne faisant aucun bruit, il pourrait respirer

un peu. Mais, soupçonné bientôt d'être prêtre ou religieux, il fut arrêté, mis en prison à Tours, et condamné à mort par la commission militaire qui était dans cette ville, et qui le fit fusiller le 27 février 1798, sous le règne du Directoire.

Joseph Planchet, prêtre du diocèse du Puy, se retira dans sa famille au bourg de Saint-Hilaire des Rosiers, lorsqu'on eut pros crit la religion catholique, ne se mêlant de rien et comptant se reposer en paix. Mais il fut dénoncé, arrêté à la fin de 1793, envoyé dans les prisons de Lyon, qui étaient très-encombrées. La commission révolutionnaire qui trônait en cette ville le condamna à mort comme prêtre fanatique, et il fut exécuté à l'âge de cinquante-cinq ans, le 27 février 1794.

VINGT-HUITIÈME JOUR DE FÉVRIER.

Les saints Martyrs qui moururent pendant la grande peste d'Alexandrie. — Saint Macaire, surnommé Celerin. — Saint Protère, patriarche d'Alexandrie, martyr. — Saint Romain, fondateur de l'abbaye de Saint-Claude. — Saint Ruélin, évêque de Tréguier. — Saint Edigne. — Le Bienheureux Erlenbald ou Erlenbaud, martyr. — Le Bienheureux Hugues de Digne, Frère Mineur. — La Bienheureuse Villana de Florence, du Tiers-Ordre de Saint-Dominique. — La Bienheureuse Eustochie, Clarisse. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologues. — Martyrologe de la dernière persécution.

LES SAINTS MARTYRS

QUI MOURURENT PENDANT LA GRANDE PESTE D'ALEXANDRIE.

L'histoire nous a laissé la description la plus effrayante de la peste qui dépeupla une grande partie de l'empire romain, depuis l'an 249 jusqu'à l'an 262. A Rome elle emporta jusqu'à cinq mille personnes en un seul jour ; mais ce fut surtout à Alexandrie qu'elle fit sentir ses horribles ravages.

Écoutons parler saint Denis, évêque de cette ville. Il commence par le récit de la sédition qui arma les Alexandrins les uns contre les autres. La fureur de la guerre civile alla si loin, qu'on ne voyait partout que trouble, que confusion, que carnage. Il eût été moins dangereux, dit saint Denis, de passer d'Orient en Occident, que d'un quartier de la ville à l'autre.

A ce premier fléau succéda la peste la plus violente. Il n'y avait pas une seule maison dans Alexandrie qui n'eût quelque mort à pleurer. On n'entendait de toutes parts que cris et que gémissements : l'image de la mort était peinte sur chaque visage ; la puanteur qui s'exhalait des cadavres communiquait aux vivants le poison contagieux ; les vents, au lieu de purifier l'air, ne faisaient que le corrompre de plus en plus, en apportant les vapeurs infectes du Nil.

La crainte de mourir éloignait les païens de leurs amis et de

leurs proches. Ils ne les voyaient pas plus tôt frappés de la maladie, qu'ils les abandonnaient sans secours ; ils les jetaient même à demi-morts dans les rues, et refusaient la sépulture à ceux qui ne vivaient plus ; tant ils craignaient d'être les victimes du redoutable fléau, dont tous les soins ne pouvaient arrêter les progrès.

Mais cette maladie, que les idolâtres regardaient comme la plus grande des calamités, ne fut qu'une épreuve pour les chrétiens. Ils montrèrent en cette occasion de quoi la charité est capable. Ces hommes qui, pendant les persécutions de Dèce, de Gallus et de Valérien, avaient été obligés de se cacher, et de tenir leurs assemblées dans les déserts, ou sur des vaisseaux exposés à la fureur des vagues ; qui n'avaient pu offrir les saints Mystères que dans des prisons ou des lieux souterrains, ces hommes, dis-je, accoururent au secours des pestiférés, et se dévouèrent généreusement à leur service, malgré le danger évident où ils mettaient leur propre vie.

Ils fermaient la bouche et les yeux aux morts, et les emportaient ensuite sur leurs épaules pour leur rendre les derniers devoirs. Plusieurs de ces vrais disciples de Jésus-Christ furent les victimes de leur charité ; mais ils laissaient en mourant de fidèles imitateurs de leur zèle pour le service des malades, lesquels, à leur tour, étaient remplacés par d'autres.

Au milieu de cette désolation, saint Denis, évêque d'Alexandrie, ne laissait point d'exhorter son peuple à célébrer la fête de Pâques, c'est-à-dire la fête de la résurrection et de la joie. « Pour les autres hommes, disait-il, il ne semblerait pas que le temps fût propre à célébrer une fête, en l'état où sont les choses. Ce n'est que deuil ; tous sont affligés ; la ville retentit de gémissements ; il n'y a point de maison où il n'y ait quelque mort. Et ils le méritent bien ; ils nous ont chassés, et nous sommes les seuls qui étant poursuivis de tout le monde jusqu'à la mort, n'avons pas laissé de célébrer la fête. Le lieu où chacun de nous se trouvait dans cette oppression, lui servait de lieu d'assemblée : la campagne, le désert, un vaisseau, une hôtellerie, une prison ; et ceux qui ont célébré la fête la plus joyeuse sont les Martyrs admis au

banquet céleste. Pour les autres, la maladie présente est la plus cruelle de toutes les calamités ; pour nous c'est un exercice et une épreuve, comme tout le reste. La plupart de nos frères, dans l'excès de leur charité, ne se sont pas épargnés. Ils ont été les uns après les autres visiter les malades sans précaution, les ont consolés et servis assidûment, s'attirant volontiers la maladie, de sorte que plusieurs, en guérissant les autres, sont morts eux-mêmes.

« Les meilleurs de nos Frères s'en sont allés de la sorte : quelques prêtres, quelques diacres, et les laïcs les plus estimés ; et on a jugé que ce genre de mort ne diffèrait en rien du martyre. D'autres ont pris les corps de ces Saints entre leurs bras, leur ont nettoyé les yeux et fermé la bouche, les ont emportés sur leurs épaules, sans craindre de les toucher et de s'y joindre de si près ; ils les ont étendus, lavés, habillés, et peu de temps après, ils ont eu le même sort ; mais ceux qui restent succèdent toujours aux autres. Les païens font tout le contraire. Dès le commencement de la maladie, ils s'éloignent et fuient ceux qu'ils aimaient le plus ; ils les jettent dans les rues demi-morts ; ils laissent les corps sans sépulture, comme du fumier, tant ils craignent la communication de la mort, que toutefois ils n'évitent guère¹. »

Le Martyrologe romain dit que les chrétiens d'Alexandrie, morts au service des pestiférés, sont honorés comme Martyrs par une coutume que la piété des fidèles a introduite.

SAINT MACAIRE, SURNOMMÉ CÉLERIN,

ET SES COMPAGNONS RUFFIN, JUSTE ET THÉOPHILE,

MARTYRS.

Macaire était un chrétien de Rome, qui, avec ses amis Juste, Ruffin et Théophile, confessa la foi dans la persécution de Décus. Ils étaient en correspondance avec saint Cyprien de Carthage. Ils furent arrêtés tous le même jour et emprisonnés. Mais des novatiens (cette secte refusait la communion à ceux qui étaient

¹ Euseb., l. VII, c. XXI et XXII.

tombés), les tirèrent de prison ; et ils se laissèrent séduire par leur doctrine qui fermait le ciel au repentir.

Les païens souffraient plus volontiers les dissidents que les orthodoxes ; heureusement saint Cyprien, le clergé de Carthage et saint Denis d'Alexandrie, envoyèrent à Macaire des lettres qui l'éclairèrent, lui et ses compagnons. Ils abandonnèrent la secte des novatiens et confessèrent hautement la vraie foi de l'Église, en expiant par la pénitence l'hérésie où ils étaient tombés. Ils furent alors arrêtés de nouveau et subirent le martyre avec joie, le 28 février de l'an 252.

SAINT PROTÈRE,

PATRIARCHE D'ALEXANDRIE, MARTYR.

L'histoire ne nous a rien appris de la naissance de saint Protère, ni de son éducation, ni des actions vertueuses de sa jeunesse. Mais sur la connaissance qu'on a du discernement et de l'intégrité qu'avait saint Cyrille d'Alexandrie, on est persuadé que ce fut l'innocence de ses mœurs, et la sage conduite de sa vie, qui porta ce saint Patriarche à l'élever au sacerdoce dans son Église.

Après la mort de saint Cyrille, Dioscore son successeur, ennemi de sa mémoire et persécuteur de sa famille, cherchant à fortifier son parti, tâcha d'y attirer Protère, dont il savait que la vertu était d'un très-grand poids et d'un grand exemple dans la ville. Il lui donna la charge d'une paroisse entière et le fit archiprêtre, pour l'engager à porter une partie du fardeau épiscopal sous lui. Mais Protère ne reconnaissant point d'autre parti que celui de Jésus-Christ, ne songea qu'à s'acquitter fidèlement de ce qu'il devait à Dieu et à son Église.

Surtout il se garda bien de prendre aucune part à l'impiété, ni aux violences de Dioscore ; et il fit paraître le zèle qu'il avait pour la foi catholique, lorsque ce patriarche se déclara pour l'hérésie d'Eutychès.

Dioscore fut condamné avec cet hérésiarque, et déposé de son siège par les Pères du concile œcuménique de Chalcédoine. L'empereur Marcien le bannit aussitôt à Gangres en Paphlagonie, et

le concile ordonna qu'on procéderait à l'élection d'un autre pasteur pour l'Église d'Alexandrie.

Les évêques d'Égypte, à leur retour de Chalcédoine, tinrent un synode dans Alexandrie, pour exécuter les ordres dont ils étaient chargés. D'abord on trouva quelque difficulté à faire résoudre le clergé et les principales personnes de la ville, à l'ordination d'un nouvel évêque, parce qu'il semblait que Dioscore étant encore en vie, c'était commettre une espèce d'adultère spirituel que de lui donner un successeur. Les votes se portèrent sur l'archiprêtre Protère, qui fut jugé généralement le plus capable de conduire le peuple de cette grande ville, que son inconstance naturelle et la cabale de Dioscore rendaient intraitable.

L'empereur avait très-expressément recommandé qu'on n'eût égard, dans l'élection du nouveau pasteur, qu'à la pureté de la vie et de la doctrine : ce que l'on trouvait heureusement dans Protère. Mais à peine eut-il reçu l'imposition des mains que le peuple se souleva. Les uns redemandaient Dioscore, les autres soutenaient le nouveau Patriarche : les intérêts particuliers se mêlant à la querelle publique, on passa bientôt des injures aux coups, et il y eut bien des gens de tués de part et d'autre. Protère la cause innocente de ces troubles, se voyait tous les jours exposé au péril de sa vie, de la part d'une populace mutinée, qui ne respectant ni les décisions d'un concile œcuménique, ni les ordres de l'empereur, suivait aveuglément les impressions qu'il avait reçues en faveur de Dioscore, dont les partisans fomentaient ces tumultes. Le gouverneur de la Thébaïde accourut avec quelques soldats pour remédier aux désordres. Mais les séditieux à qui la fureur avait fait prendre les armes, attaquèrent cette petite troupe, la contraignirent à se réfugier dans une église, où ils les brûlèrent tout vifs. Averti de ces attentats, l'empereur envoya deux mille hommes de guerre, qui firent en six jours le voyage de Constantinople à Alexandrie.

Mais ce ne fut qu'avec bien de la peine qu'on calma pour un peu de temps la sédition. Cependant les créatures de Dioscore ne cessaient de dresser des embûches à saint Protère. Ils ne cherchaient que l'occasion de pouvoir le sacrifier à leur vengeance.

Les gens de bien l'obligèrent à accepter les gardes qu'on lui donna pour la sûreté de sa personne, et il parut étonnant qu'un évêque aussi diffamé qu'était Dioscore par ses violences, ses débâches, ses sacrilèges, son hérésie, et par les vices les plus honteux, trouvât tant d'appui et de bienveillance parmi le peuple d'Alexandrie. Ce qui prouve que l'affection de la multitude, aussi bien que son mépris et sa haine, ne sont souvent que des signes équivoques.

L'empereur Marcien apprenant que la sédition se renouvelait toujours, voulut l'arrêter par une punition plus générale, et ramener ce peuple dans le devoir. Il ordonna que les blés de l'Égypte seraient transportés à Constantinople ; et l'exécution de ces ordres fut un remède si efficace, que le peuple se sentant pressé de la faim, se vit obligé de recourir à la charité de celui même qu'il persécutait si cruellement. Protère qui ne cherchait que le salut de ses ennemis et la réunion de son troupeau, se chargea avec beaucoup de joie d'intercéder pour les coupables auprès de l'empereur. On raconte même qu'il fit le voyage de Constantinople, pour détourner les effets de la juste sévérité du prince, et qu'il en obtint la révocation des ordres donnés pour le transport des blés.

Les partisans de Dioscore dont la plupart étaient des moines eutychiens, ne voulurent pas être compris dans la réconciliation qui se fit du peuple avec son pasteur ; et quoique la crainte des puissances supérieures les retint dans les commencements, ils ne cessèrent de remuer et de troubler la paix rendue à l'Église d'Alexandrie. Protère jouissait de la communion de l'Orient à l'Occident, et il était lié avec le Pape saint Léon, qui eut une grande considération pour son mérite. Dans la contestation qui s'éleva entre les Orientaux et les Occidentaux, sur le jour où l'on devait célébrer la Pâque, l'an 455, il préféra le sentiment de saint Protère au sien, et porta par son autorité toutes les églises de l'Occident à s'y soumettre. On a conservé une savante lettre que saint Protère écrivit à ce sujet. Elle peut nous faire juger de l'habileté qu'il avait acquise dans les sciences les plus épineuses, et du succès avec lequel il les appliquait aux usages de l'Église.

Mais tandis que saint Protère travaillait à régler la discipline de l'Église, et à nourrir son peuple des aliments célestes de la vérité orthodoxe, les partisans de Dioscore ne songeaient qu'aux moyens de fortifier le schisme qu'ils avaient formé contre lui. Ils alléguaient pour prétexte de rejeter sa communion, qu'ils ne pouvaient abandonner la cause de Dioscore leur évêque, qu'ils disaient injustement condamné, ni se soumettre au concile de Chalcédoine. Timothée, surnommé Elure, qui de moine était devenu prêtre de l'Église d'Alexandrie, et Pierre Mongue, diacre de la même Église, se firent les chefs de ce parti schismatique. C'étaient deux des plus méchants hommes de leur siècle, marchant sur les pas de leur malheureux patriarche, aussi décriés que lui pour leur mauvaise vie. Dieu qui sait faire servir le mal même à perfectionner la vertu de ses serviteurs, permit que saint Protère eût perpétuellement ces deux scélérats à sa rencontre pour exercer également le zèle de sa foi, l'égalité de sa patience.

Mais voyant les désordres que pouvait causer leur cabale, renforcée de cinq évêques et d'un petit nombre de moines infectés de diverses hérésies, il se crut obligé d'assembler à Alexandrie un concile de tous les évêques de l'Égypte, pour arrêter le cours de leurs intrigues. Il fit tout ce qu'il put pour ramener les personnes égarées et n'ayant pu y parvenir, il les condamna par un jugement canonique et les déclara de la part de l'Église retranchés du corps des fidèles.

L'empereur Marcien alors chassa Timothée d'Alexandrie, et le relégua avec les principaux personnages de sa cabale. Mais ce châtimement au lieu de les humilier et de les corriger, ne servit qu'à les rendre plus intraitables et plus insolents qu'auparavant.

Ils rentrèrent dans Alexandrie dès qu'ils eurent appris la mort de l'empereur, et voulant profiter de la révolution que produisait le changement arrivé dans l'empire, ils cabalèrent plus fortement que jamais contre l'Église d'Alexandrie; et ils crurent pouvoir impunément satisfaire leur vengeance sur son saint Prélat. Timothée, ne songea plus qu'à le perdre et à se faire établir à sa place sur le siège d'Alexandrie. Pour y parvenir il eut recours à

des moyens extravagants qui pourtant lui réussirent. Il allait la nuit à la porte des cellules des moines, et les appelant chacun par leur nom, il déclarait à ceux qui lui répondaient, qu'il était un Ange de Dieu, que Dieu l'envoyait pour leur déclarer à tous de sa part qu'ils eussent à éviter la communion de Protère, et à faire ordonner évêque Timothée Elure en sa place.

Les moines donnèrent facilement dans l'imposture, quelques-uns par simplicité, sans doute, mais plusieurs par collusion, ayant l'esprit et le cœur presque aussi gâtés que ce fourbe. Ils vinrent par bandes à Alexandrie, exciter le peuple, à transporter l'affection qu'il avait pour son ancien patriarche Dioscore sur la personne de Timothée Elure son cher disciple et son parfait imitateur. La populace ainsi révoltée de nouveau, et instruite par ces émissaires, demanda Timothée pour évêque ; et pour le châtiment de la ville d'Alexandrie, elle mérita que Dieu l'abandonnât à ses désirs, puisqu'elle savait reconnaître si mal la grâce qu'il lui avait faite en lui donnant le saint patriarche Protère.

Timothée alla donc un jour dès le grand matin à l'église, avant que le Saint fût sorti de la maison épiscopale, et il se fit ordonner par deux évêques de sa cabale, qui avaient été déposés légitimement pour leur hérésie. Escorté d'une troupe de bandits et de gens armés, il s'empara avec violence du siège de Protère : et étant entré comme un loup ravissant dans la bergerie, il déchargea sa fureur sur le Pasteur et sur les brebis. Il ajouta tous les jours de nouveaux sacrilèges au premier qui s'était commis à son ordination. Il entreprit de conférer les ordres sacrés, et de faire des évêques et des prêtres, quoiqu'il n'eût pas reçu la puissance épiscopale, et qu'il fût déchu de la prêtrise par sa déposition. Il fit toutes les autres fonctions du ministère qu'il avait usurpé : et le Saint voyant que la populace aveugle et forcenée se rangeait du côté de l'usurpateur, ne put opposer que sa patience et sa modération à ces violences.

Timothée avait pris le temps où Denys, le commandant des troupes, était dans la Haute-Égypte, et se sentant soutenu des moines et du peuple, il pouvait impunément tout entreprendre. Il persécuta tous les clercs qui adhéraient à leur saint Patriarche.

il tourmenta les laïcs qui lui étaient demeurés fidèles. Au bruit de tant de désordres le commandant des troupes vint en diligence à Alexandrie, et ayant reconnu que Timothée en était l'auteur, il le chassa aussitôt de la ville, n'ayant point trouvé de remède plus prompt pour le mal qu'il voulait guérir. Mais sa sortie rendit ses partisans encore plus furieux contre saint Protère : elle ne lui fit point rompre les mesures qu'il avait prises pour ôter encore la vie au Saint, et pour jouir du fruit de son crime avec moins d'obstacles. Il laissa en quittant la ville des assassins, qu'il instruisit de tout ce qu'ils auraient à faire pour commettre le crime qu'il ne pouvait exécuter par lui-même.

Saint Protère ne se croyant pas en sûreté dans la maison épiscopale contre la fureur de ses ennemis, alla se réfugier dans son église, jugeant que cet asile serait inviolable pour lui, comme il l'était pour les malheureux, et il se retira dans le baptistère. Les assassins allèrent en grand nombre l'y attaquer, durant la solennité même de la cinquième férie de la Semaine Sainte : et sans respecter ni la sainteté du temps, ni la majesté du lieu, ni la dignité du Patriarche, ni l'âge du vieillard, ils le massacrèrent inhumainement, comme il faisait sa prière, et ils tuèrent six autres personnes avec lui. Leur fureur ne se borna pas à ce parricide. Pour assouvir leur rage ils traînèrent le corps du saint Patriarche par toute la ville, lui donnant mille coups après sa mort, et commettant sur lui mille autres indignités. Ils le coupèrent ensuite par morceaux. Ils eurent même le courage de manger de sa chair et de ses entrailles, affamés comme des bêtes farouches ; ils brûlèrent ensuite le reste de son corps, et en jetèrent les cendres au vent. C'est ainsi que Dieu, par une patience dont les secrets nous sont impénétrables, souffrit que l'impie triomphât de l'innocent aux yeux des hommes ; qu'un saint évêque, un défenseur de l'Église catholique et de la foi de Jésus-Christ, fût impunément abandonné à la fureur d'un hérétique sous l'empire d'un prince catholique, et dans une ville où les puissances semblaient être armées pour sa défense.

Timothée, auteur de ces horribles exécutions, rentra dans la ville d'Alexandrie, continua ses violences contre les catholiques,

fit battre et chassa les prêtres et les autres ecclésiastiques qui n'étaient pas de sa faction, persécuta les évêques orthodoxes. Il eut l'insolence d'excommunier le Pape saint Léon, les patriarches Anatole de Constantinople, et Basile d'Antioche : il prononça anathème à tous les évêques de la terre qui recevaient le concile de Chalcédoine. Il exerça sur la mémoire de saint Protère les mêmes cruautés que sur sa vie. Il raya son nom et celui de saint Cyrille des diptyques de l'Église, et y mit le sien et celui de Dioscore à la place. Il fit une guerre cruelle aux parents et aux amis de saint Protère ; il pillà ses biens, et brûla son trône patriarcal, et les autres chaires où il savait qu'il s'était assis pour officier ; il fit laver même avec l'eau de la mer tous les autels où il avait offert le sacrifice, comme s'ils eussent été souillés.

Les Prélats de l'Égypte réclamèrent l'assistance de l'empereur Léon et de tous les évêques de la terre, contre les excès de cet ennemi commun de l'Église, par des lettres qu'ils écrivirent de tous les côtés. L'empereur fit punir ceux qui avaient trempé leurs mains sacrilèges dans le sang de Protère, et qui avaient eu part de quelque manière que ce fût à l'assassinat. Mais il laissa le jugement de Timothée Elure aux évêques, qui le déclarèrent de divers endroits de l'empire, adultère de l'Église d'Alexandrie, simoniaque, parricide, tyran, impie, ennemi de Jésus-Christ. Léon se contenta de le reléguer à Gangres, puis en Chersonèse, pour lui ôter les moyens de causer de nouveaux troubles.

Entre les évêques de diverses provinces de l'empire qui travaillèrent à rétablir la mémoire de saint Protère par toute l'Église, ceux de Thrace le mirent au nombre des Martyrs, lui en décernèrent les honneurs publics, et l'invoquèrent dans leurs prières comme un puissant intercesseur auprès de Dieu.

L'Église grecque fait sa fête le 28 février, quoiqu'elle n'ait pu ignorer qu'il ne fut mis à mort qu'au temps de Pâques. Les Latins n'en ont fait aucune mention : ce qui n'a pas empêché Baronius de dire que le nom de Protère écrit dans le Livre de vie pour l'éternité, subsistera toujours avec honneur dans l'Église répandue par toute la terre, et qu'il y sera révééré jusqu'à la fin des siècles comme un saint Prélat, un illustre Martyr, et un compa-

guon de la gloire des Apôtres. Témoinage très-équitable sans doute, mais qui doit nous faire regretter que ce pieux et savant cardinal n'ait pas mis saint Protère dans le Martyrologe romain. Si saint Protère mourut le Jeudi Saint de l'année 457, ce fut le 28 mars : ainsi les Grecs auraient avancé sa fête d'un mois entier.

SAINT ROMAIN.

FONDATEUR DE L'ABBAYE DE SAINT-CLAUDE.

Saint Romain, né dans le Bugey, quitta le siècle à l'âge de trente-cinq ans, pour aller vivre dans le monastère d'Ainai¹, au confluent de la Saône et du Rhône. Après y avoir passé quelque temps, il se retira sur le mont Jura, qui sépare la Suisse de la Franche-Comté. Il avait emporté avec lui les Institutions et les Conférences de Cassien. Il s'arrêta dans un vallon nommé Condat ou Condasticone, parce qu'il y trouva un petit terrain qui pouvait être cultivé, avec une source et des arbres qui lui fournissaient des fruits sauvages. Dans cette solitude, il employait au travail des mains tous les instants qu'il ne donnait point à la prière et à la lecture ; son frère, saint Lupicin, ne tarda pas à se joindre à lui. La réputation de leurs vertus et l'éclat des miracles qu'ils opéraient leur attirèrent bientôt un grand nombre de disciples, ce qui les détermina à bâtir le monastère de Condat, devenu depuis la célèbre abbaye, et enfin la ville épiscopale de

¹ Le monastère d'Ainai (*Athenacense*) avait été fondé en l'honneur des saints Martyrs de Lyon. Il était autrefois dans les faubourgs de cette ville ; mais il est renfermé depuis longtemps dans l'enceinte de ses murailles. Il fut nommé *Athenacense*, d'un mot grec qui signifie *immortel*, ou plutôt d'*Atheneum* (Académie), parce que l'empereur Caligula avait établi en ce lieu une célèbre académie d'éloquence. C'était là aussi qu'on voyait le fameux temple que les soixante nations des Gaules avaient consacré à la gloire d'Auguste. L'ancienne église des Martyrs de Lyon étant tombée en ruine, Brunehaut, reine de Bourgogne, la fit rebâtir avec un monastère, vers l'an 620, et c'est pour cela qu'elle en est regardée comme fondatrice. Cette abbaye, qui avait passé à la Congrégation de Cluny, était prodigieusement relâchée par la suite des temps. Innocent XI la sécularisa en 1680, à la réquisition de Louis XIV. L'église collégiale et abbatiale d'Ainai avait un abbé qui était aussi doyen, un prévôt, dix-neuf chanoines en titre, et six chanoines d'honneur. C'est aujourd'hui une des paroisses de la ville.

(NOTE DE CODESCARD.)

Saint-Claude, du nom d'un saint évêque de Besançon, qui vint s'y retirer après avoir quitté la prélature.

La stérilité des montagnes qui environnaient le vallon, et le grand nombre de solitaires qui augmentait tous les jours, contraignirent les deux frères à s'étendre au delà, et à bâtir un second monastère dans un lieu voisin nommé Leucone. Ils gouvernaient conjointement les deux monastères dans une union et une concorde que l'on pouvait regarder comme l'œuvre du Saint-Esprit, qui sait former comme il lui plaît un mélange salubre des humeurs contraires des hommes pour l'exécution de ses desseins.

Les tempéraments et les caractères d'esprit n'étaient pas les mêmes dans ces deux saints abbés. Saint Romain était naturellement doux, paisible, accommodant, indulgent. Saint Lupicin au contraire était ferme et sévère. Mais la grâce qui les avait associés, tempéra si heureusement la douceur et la facilité de l'un par la sévérité et l'exactitude de l'autre, qu'il en résulta une conduite excellente pour le salut de ceux qu'ils gouvernaient.

Romain prévenait toujours de sa clémence ceux qui se trouvaient en faute, sans attendre même qu'ils se reconnussent et qu'ils demandassent pardon. Lupicin sans s'opposer absolument à cette indulgence de son frère, la resserrait le plus qu'il pouvait, de crainte qu'elle ne fût un sujet de récidive aux coupables. Romain ne croyait pas devoir imposer à ses disciples un joug plus pesant que celui qu'ils paraissaient volontairement disposés à porter. Lupicin estimant qu'on ne pouvait porter trop loin l'idée de la perfection à laquelle il était obligé d'exciter ceux qu'il conduisait, ne jugeait pas que ce fût trop exiger d'eux, de les presser par des discours, qui n'étaient qu'une exposition simple de ce que lui-même et son frère pratiquaient, pour leur donner l'exemple. Romain ne faisait aucune acception de personnes, recevait indifféremment tous ceux qui se présentaient, parlait également aux femmes comme aux hommes. Lupicin était très-difficile dans le choix de ceux qu'il fallait admettre, usait d'une très-grande circonspection en toutes choses, évitait exactement la rencontre ou l'entretien de toutes les femmes.

Mais comme cette opposition qui aurait pu produire de la division dans des personnes moins unies, était toujours accompagnée d'une parfaite intelligence dans les deux Saints, qui agissaient par un même principe et pour une même fin, on trouvait toujours dans l'un de quoi suppléer à ce qu'on aurait pu souhaiter dans l'autre.

Saint Romain, quoique l'aîné, cédait souvent à saint Lupicin, soit par tempérament, soit par raison, soit par vertu. Mais Dieu se déclarait quelquefois, par des effets sensibles, pour sa douceur et sa facilité, et l'on a vu des conversions admirables de gens sortis plus d'une fois de son monastère, et qu'il avait reçus toutes les fois qu'ils avaient demandé à rentrer. Un des anciens religieux de sa communauté, du caractère de saint Lupicin, le reprit un jour assez fortement de cette facilité envers les postulants, et de ce qu'ayant rempli le monastère de gens qui paraissaient plutôt ramassés que choisis, il ne restait plus de place pour les dignes quand il s'en présenterait. Il voulut même l'obliger de renvoyer tous ceux en qui il se trouvait des défauts, et de ne retenir que ceux d'une vertu solide et bien éprouvée. Saint Romain sans témoigner qu'il trouvât mauvais que son inférieur lui fît une si libre remontrance, se contenta de lui répondre qu'il n'était pas aisé de faire le discernement qu'il souhaitait, que Dieu seul connaissait le fond et la disposition des cœurs, que parmi ses disciples il s'en était trouvé qui avaient commencé avec ferveur, et étaient ensuite tombés dans le relâchement; que d'autres l'avaient quitté deux ou trois fois, et qu'étant ensuite rentrés dans le monastère, ils y avaient servi Dieu le reste de leurs jours avec une piété exemplaire; qu'entre ceux même qui s'étaient tout à fait séparés pour retourner dans leur pays et leur parenté, quelques-uns loin de s'abandonner au vice, avaient religieusement gardé les maximes qu'ils avaient apprises dans son monastère, et qu'ayant été élevés à la prêtrise, ils gouvernaient actuellement des églises ou des monastères avec édification.

Une année, plus fertile que les autres, ayant mis dans le monastère quelque abondance de provisions de bouche, quelques-uns des religieux, excités par la sensualité, et enflés d'ailleurs

d'un peu d'esprit et de science qui semblait les distinguer des autres, voulurent introduire du relâchement dans la maison, et se faire donner à table quelque chose de plus délicat que n'ordonnait la règle. Saint Romain n'ayant pu les remettre dans le devoir, fut obligé d'appeler à son secours saint Lupicin son frère, qui demeurait plus ordinairement dans l'autre monastère nommé Leucone. Lupicin vint aussitôt à Condat : les deux premiers jours il mangea de ce qu'on lui servit, mais il obtint ensuite que suivant sa manière de vivre ordinaire qui était plus austère, on lui préparerait son manger sans huile et sans sel. Saint Romain y consentit, et deux ou trois fois de suite on apprêta de la sorte les légumes, l'orge et les autres mets ; et l'on ne donna rien autre chose à la communauté. Lupicin en étant satisfait, proposa à Romain d'aller demeurer à Leucone pour quelque temps, tandis qu'il ferait ainsi pénitence avec ceux de Condat.

Ce surcroît d'austérités parut insupportable aux religieux rebelles. Comme ils savaient que saint Lupicin était un homme inflexible, ils craignirent de l'avoir pour supérieur, et plusieurs sortirent du cloître en une seule nuit. A dire le vrai, leur fuite rendit la paix à la communauté, et l'on s'y rétablit dans la première régularité. Mais saint Romain, affligé de voir que la sévérité de son frère avait obligé ces religieux à partir, ne put s'empêcher de lui en faire quelques plaintes. Saint Lupicin lui raconta qu'il ne devait pas s'attrister de la sortie de ces personnes, puisque l'aire du Seigneur avait été purgée, et que les pailles étant dehors, le froment seul était resté. Cette réponse toute conforme qu'elle paraissait à l'esprit de l'Évangile, ne put consoler saint Romain de la perte de ses Frères, parce qu'il ne pouvait éteindre dans son cœur le feu de la charité qui lui faisait aimer leur salut. Il les pleura, mais avec confiance en la miséricorde de Dieu qu'ils ne périeraient pas éternellement, et que Celui qui avait daigné mourir pour eux, les ferait revivre et rentrer en grâce. En effet il obtint leur conversion par l'ardeur et la persévérance de sa prière : tous revinrent, les uns plus tôt, les autres plus tard, et touchés vivement d'un repentir salutaire de leurs fautes, ils en firent une pénitence très-édifiante.

Saint Hilaire, évêque d'Arles, suivant la prétention qu'avait son Église sur la primatie des Gaules, depuis que l'empereur Honorius y avait transporté le siège de la préfecture du prétoire, après la ruine de Trèves par les barbares, semblait faire alors les fonctions de l'épiscopat dans la ville et le diocèse de Besançon. après avoir déposé l'évêque Chélidoine pour cause de bigamie. Il entendit parler des vertus et des miracles de saint Romain et de saint Lupicin, et voulant connaître par lui-même ce qui en était, il manda au premier de le venir trouver. Il remarqua en lui beaucoup plus de dons célestes que la renommée ne lui en avait appris; c'est pourquoi il ne voulut pas le renvoyer qu'il ne l'eût ordonné prêtre, malgré sa résistance. C'est ce qu'il fit par lui-même, encore que Condat ne fût ni du diocèse d'Arles, ni de celui de Besançon, mais de celui de Lyon. Quelques auteurs accusent de faux tout ce qui regarde cette entreprise de saint Hilaire, tant pour la déposition d'un évêque, que pour l'ordination d'un prêtre hors de sa province. Ils n'allèguent pour le nier que la contravention aux règlements de la discipline de l'Église, et soutiennent sans autre preuve que toute cette histoire quoique très-bien circonstanciée, a été insérée par quelque fourbe dans la vie de saint Romain, dont ils sont obligés d'ailleurs de reconnaître l'antiquité; mais il est aisé de voir que ce fait n'est point de la nature de ceux dont les copistes ont entrepris de faire addition aux vies des Saints, pour les rendre plus merveilleuses. Ces auteurs au reste ne devaient pas demeurer en chemin; et sans se contenter de supposer que Chélidoine était quelque évêque de la province d'Arles, il fallait montrer aussi que saint Romain avait été ordonné prêtre par l'évêque de Lyon. Il est possible que la juridiction de primatie que saint Hilaire prétendait notamment sur les Gaules, et qu'il exerçait légitimement avant que le Pape saint Léon la lui eût ôtée, ne tombât pas sur l'ordination des étrangers. Mais combien a-t-on vu d'exceptions à cette règle; et combien d'exemples n'en pourrait-on pas alléguer, sans sortir de ces siècles qui étaient le plus florissants de l'Église?

Quoi qu'il en soit, la nouvelle dignité de la prêtrise ne produisit point de changement dans le cœur de saint Romain, qui était

alors âgé d'environ cinquante-quatre ans, mais elle donna un nouvel éclat à son humilité, et à la judicieuse simplicité de sa conduite. Il ne crut pas qu'elle dût le distinguer de ses Frères plus qu'auparavant; et l'on ne s'apercevait, ni par ses actions, ni par ses discours, qu'il fût prêtre, hors le temps du sacrifice.

Outre les deux monastères de Condat et de Leucone, il fut obligé d'en bâtir encore d'autres au delà du mont Jura, et vers celui des Vosges jusqu'en Allemagne ¹, qu'il conduisit encore conjointement avec saint Lupicin. Ils en construisirent aussi un dans la ceinture d'un vallon nommé Baume, près de Leucone, et peu loin de Condat, pour des religieuses, dont ils donnèrent la conduite à leur sœur, qui s'était consacrée à Dieu sur leur exemple. Cette nouvelle communauté devint si nombreuse, qu'à la mort de sainte Romaine, on y compta cent cinq religieuses, dont plusieurs avaient leurs enfants ou leurs frères à Leucone, mais sans aucune communication.

Tous ces monastères de l'un ou l'autre sexe, reconnaissaient saint Romain et saint Lupicin pour leurs pères et leurs directeurs, et la maison de Condat pour leur mère et la source de leur origine. Aussi la règle des deux Saints s'y conserva beaucoup plus longtemps qu'ailleurs dans sa pureté et son exactitude. Ce n'est pas qu'ils s'efforçassent de l'entretenir également dans toutes ces maisons religieuses. Mais celle de Condat se trouva plus particulièrement animée de leur esprit, que l'on vit revivre de temps en temps dans ceux qui leur succédèrent. Les deux frères faisaient de fréquentes visites, mais alternativement, dans les maisons éloignées; et ils en prenaient quelquefois occasion de faire des pèlerinages de piété dans des lieux voisins, consacrés par la dévotion des fidèles.

Un jour saint Romain, se trouvant surpris de la nuit près de Genève, avec Pallade son compagnon, lorsqu'il allait visiter le tombeau de saint Maurice à Agaune, entra dans une grotte où se retiraient deux lépreux, le père et le fils, qui alors étaient sortis. Lorsqu'ils revinrent, ils furent bien étonnés de trouver les deux

¹ Dans les diocèses de Bâle et d'Avenches, depuis de Lausanne.

religieux ; ils le furent encore plus de se voir embrassés tendrement par saint Romain, sans qu'il témoignât la moindre horreur de leur affreuse maladie. En cela, se faisant l'imitateur du grand saint Martin, il reçut aussi d'en haut la même récompense de sa charité. Car après qu'il fut sorti de grand matin, les lépreux s'étant éveillés, s'aperçurent qu'ils étaient guéris ; et sachant que le Saint avait pris le chemin de Genève, ils coururent de joie en cette ville pour annoncer le miracle qu'il avait fait en leur faveur. Il était déjà passé, mais à son retour d'Againe il fut extrêmement surpris de voir l'évêque de la ville, le clergé, les magistrats et le peuple venir au-devant de lui avec grand appareil, et le conduire comme en triomphe, suivi des deux lépreux guéris, que l'on regardait comme sa conquête.

La confusion que lui causèrent tous les honneurs qu'on lui rendait dans Genève fut grande sans doute, mais elle ne l'empêcha pas de profiter d'une occasion si favorable pour exciter les Genevois à la piété. Ne pouvant souffrir les louanges des hommes, il alla promptement se renfermer dans son monastère de Condat, où il mourut saintement peu de temps après, en présence de saint Lupicin son frère, et de sa sœur abbesse de Baume ; il leur recommanda au nom de Jésus-Christ tous les religieux et toutes les religieuses des saintes maisons qu'il avait fondées.

Il vécut environ soixante-dix ans, et l'on met sa mort au 24 février de l'an 460. Ce fut lui qui le premier peupla de solitaires les déserts des monts Jura ou de Joux, et des Vosges, où l'on a vu depuis tant de monastères. En cela il a été comparé à saint Antoine, qui a peuplé la Thébaïde d'anachorètes. Son corps fut porté dans le monastère de Baume, comme il l'avait accordé à sa sœur ; et les religieux de Condat et de Leucone y allèrent faire ses funérailles.

Dieu continua de l'honorer du don des miracles après sa mort, pour attester sa sainteté et sa gloire. On a toujours eu grand soin de conserver ses reliques en ces lieux, et c'est en vain que les Espagnols se vantent de les avoir, prétendant sur la foi de leurs fausses chroniques, que saint Romain était mort à Evora en Portugal, après y avoir professé la règle de Saint-Benoît, qui ne

vint au monde que vingt ans environ après que notre Saint en fut sorti.

Les anciens Martyrologes du nom de saint Jérôme et celui de Bède ne font point mention de lui. Adon et Usuard au ix^e siècle sont les premiers qui en aient parlé. On les a suivis dans le Martyrologe romain.

Si l'abbaye de Condat, qui a toujours passé pour le premier et le plus célèbre de tous les monastères du Mont-Jou, n'a pas porté le nom de saint Romain, selon qu'il semble qu'elle le devait à son fondateur, c'est qu'elle s'est vue privée du dépôt de ses reliques. Par cette raison elle a porté celui de saint Oyend, son troisième abbé, jusqu'à ce que vers le xiii^e ou xiv^e siècle, elle a pris celui de saint Claude, à cause du grand concours des peuples à son tombeau.

SAINT RUÉLIN,

ÉVÊQUE DE TRÉGUIER.

Saint Ruélin était un fervent religieux que saint Tugdual mourant désigna comme le plus digne de le remplacer. Mais dès qu'on eut rendu les derniers devoirs au saint Évêque, Pergat, l'archidiacre, qui ambitionnait la prélature, troubla par ses brigues l'Église de Tréguier. Saint Tugdual apparaissant alors, disent ses Actes, décida l'assemblée du clergé et du peuple à préférer Ruélin. D'ailleurs, son âge vénérable, ses mœurs édifiantes, sa science profonde, sa charité inépuisable, sa fermeté tempérée par la douceur, tout parlait pour lui ; et le bien qu'il fit pendant son épiscopat, prouva que le choix avait été heureux. Il mourut en odeur de sainteté le 28 février 644¹.

SAINTE ÉDIGNE.

Sainte Édigne est un modèle que l'on peut proposer aux personnes qui passent dans l'opulence, les délices et l'oubli des plus saints devoirs, une vie indigne d'une âme rachetée par le sang de Jésus-Christ. Elle était princesse et née du sang de nos rois de la première race. Elle sut, comme sainte Énimie et quelques

¹ *Vie des Saints et Bienheureux de Bretagne*, par M. de Garaby.

autres, préférer à l'éclat trompeur des avantages de ce monde, les solides trésors qui gagnent le ciel.

Ayant fait à Jésus-Christ le sacrifice de sa virginité, elle abandonna la cour, se retira dans la solitude, et coula, dans la pénitence et l'exercice des bonnes œuvres, des jours pleins de mérites. Tous ses pas étaient marqués par des aumônes ; tous les instants de sa vie, par des actes de vertu.

Elle passa en Bavière, vers le commencement du VIII^e siècle, y fonda quelques monastères ; et dans un âge avancé, vers l'an 720, elle alla recevoir, au sein de son divin Époux, le prix de ses travaux et de son amour pour la sainte pureté.

LE BIENHEUREUX ERLNBALD OU ERLENBAUD,

MARTYR.

Ce Bienheureux était un prêtre saint en qui les ecclésiastiques simoniaques ou relâchés dans leurs mœurs, trouvaient un antagoniste infatigable. Il allait à eux, les reprenait et ne négligeait rien pour les ramener aux saints devoirs. Le Pape Alexandre II l'appelait le défenseur de l'Église, et il lui envoya un étendard, qu'il portait dans ses courses et qu'on appelait l'étendard de saint Pierre. On le compte au nombre des Martyrs, parce qu'il fut massacré par des clercs qu'il voulait ramener à la sainteté de la vie ecclésiastique.

Vingt ans après sa mort, le Pape Urbain II fit transporter son corps à Milan, où il fut mis en l'an 1096 dans un tombeau neuf, que l'Église de Saint-Denis possède encore. On croit qu'il mourut le 28 février.

LE BIENHEUREUX HUGUES DE DIGNE,

FRÈRE MINEUR.

Le bienheureux Hugues, surnommé de Digne, soit parce qu'il naquit dans cette ville de Provence, soit à cause du séjour qu'il y a fait, fut un religieux distingué par sa science et par son éminente piété.

Saint Louis, roi de France, revenant de la Terre-Sainte, et ayant débarqué au Port d'Hyères dans la même province,

fut surpris de voir une multitude de peuples qui suivait le Frère Hugues pour l'entendre prêcher. Ce prince apprit bientôt que la sainteté de sa vie et l'excellence de ses discours étaient la cause de ce grand concours d'auditeurs, et voulut le voir et l'entendre.

Hugues prêcha deux fois en présence de la cour et du peuple. Dans le premier sermon il s'appliqua à faire voir les dangers auxquels était exposé un religieux qui vivait dans les cours des princes, et combien il devait y rencontrer d'obstacles à son salut, à moins qu'il ne fût assisté de grâces supérieures.

Le second de ses discours regardait les souverains, et il y dit nettement qu'un prince qui veut jouir de la paix et de l'amour de ses peuples, doit être équitable; car il est certain, par les Saintes Écritures, que Dieu transmet quelquefois d'une nation à une autre les royaumes, à cause de l'injustice de ceux qui les gouvernent.

La morale de Hugues plut infiniment au saint roi, qui l'engagea à demeurer auprès de lui, tant qu'il resterait en Provence; mais le Bienheureux, dont la conduite et les discours avaient une parfaite conformité, quitta sans rien dire la cour le lendemain, et s'en fut dans son couvent reprendre ses exercices de piété.

Il a composé plusieurs ouvrages ascétiques, et s'est rendu célèbre par des prophéties que l'événement a vérifiées.

Comblé de travaux et de mérites, il est mort en l'an 1268, à Marseille, et a été enterré avec distinction, dans l'église des Frères-Mineurs de cette ville. Depuis, son corps a été transporté dans la cathédrale, et sur les miracles qu'il a opérés pendant sa vie et après sa mort, sa canonisation a été poursuivie en cour de Rome.

LA BIENHEUREUSE VILLANA DE FLORENCE,

DU TIERS-ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE.

La bienheureuse Villana, fille d'André Botti, naquit à Florence. et dès l'âge le plus tendre elle se montra pénétrée d'un ardent amour de Dieu, méprisant les vanités de la terre, se livrant à la pénitence et passant une partie de ses nuits à prier.

Comme il paraissait qu'elle voulait se faire religieuse, son père.

qui la devina, la maria tout à coup à un jeune homme qui la recherchait. Dès qu'elle fut mariée, sa piété se refroidit, et bientôt elle se laissa entraîner aux pompes et au luxe qu'on lui offrait. Elle marcha donc dans la voie de ce qu'on appelle les plaisirs. Mais un jour qu'elle s'était parée avec le plus grand soin, elle se posa devant un miroir pour juger si elle était assez belle. Or, par la permission de Dieu, qui avait pitié d'elle, elle vit dans sa glace une horrible figure de démon ornée de ses riches vêtements. Terrifiée à cette vue, elle arracha ses parures et ses bijoux et courut à une église où elle se confessa. En rentrant, elle se revêtit d'un cilice, prit pour ceinture une chaîne de fer, se couvrit d'habits pauvres et s'imposa une pénitence austère.

Dès lors elle fut honorée de visions rassurantes. Des Saints l'encouragèrent, et Notre-Seigneur lui-même, voyant qu'elle le soignait dans les pauvres, se montra bienveillant à elle pendant qu'elle priait. Elle ne devia plus un seul jour de sa vie d'expiation, et à sa mort, arrivée le 29 janvier 1360, son corps resta trente-sept jours exposé sans se corrompre.

Elle avait voulu mourir dans l'habit du Tiers-Ordre de Saint-Dominique.

Le Pape Léon XII approuva en 1824 le culte qu'on lui rendait, et permit aux Frères Prêcheurs et au clergé de Florence, d'en faire la fête le 28 février.

LA BIENHEUREUSE EUSTOCHIE,

CLARISSE.

Eustochie, née à Messine en 1430, de la noble famille de Calafato par son père, et par sa mère de l'illustre maison des Colonne, fut élevée avec grand soin. Elle était belle, riche de grâces et de vertus. Divers seigneurs de la Sicile recherchèrent sa main, mais elle refusa les partis les plus brillants. A tous, elle déclara qu'elle ne voulait d'autre époux que Jésus-Christ.

Ses parents firent de grands efforts pour changer sa résolution, et comme ils échouèrent, ils allèrent jusqu'à la maltraiter. Eustochie, demeurée inébranlable, déclara constamment qu'elle

était toute à Jésus-Christ. Elle parvint enfin, après une longue attente, à obtenir de son père le bonheur d'entrer à Bassicano, dans le monastère de Sainte-Claire. Ses parents, en y consentant, espéraient que son ardeur ne résisterait pas aux mœurs austères de cette sainte maison. Mais elle en fut charmée et devint dans son monastère un exemple de vertu et de sainteté.

Comme elle trouvait que dans la maison de Bassicano, les règles n'étaient pas encore observées avec assez de rigueur, elle obtint de ses parents, dont elle avait enfin conquis l'admiration, la permission et les moyens de fonder un autre monastère de Clarisses. Ayant obtenu ce qu'elle désirait, elle sollicita du Pape Calixte III la permission de fonder cette maison. Elle eut pour cela beaucoup de difficultés à surmonter. Mais sa constance fut couronnée de succès, et elle bâtit le monastère du Mont-des-Vierges.

Dès qu'il fut peuplé, elle en fut élue abbesse. Elle gouverna dignement ses sœurs et se montra toujours dirigée par son amour pour la très-sainte Vierge et sa tendre dévotion au Saint-Sacrement de l'autel. Dieu l'appela à lui lorsqu'elle eut atteint sa cinquante-quatrième année. Elle sortit de ce monde le 20 janvier de l'an 1484 ; de nombreux miracles honorèrent sa tombe, et le très-saint Pape Pie VI, le 14 septembre 1782, approuva le culte qu'on lui rendait. Sa fête se célèbre à la fin de février.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTÉ VIERGE.

Établissement de Notre-Dame des Grâces ou des Loges, monastère des Petits-Pères situé à l'entrée de la forêt de Saint-Germain, et fondé par Anne d'Autriche en 1648.

En ce jour de l'an 1562, Pie IV confirme la confrérie du Saint-Rosaire et accorde des indulgences plénières, aux sept fêtes de la très-sainte Vierge, pour tous ceux qui assisteront à la procession de cette Confrérie, dont la chapelle était dans l'église de Sainte-Marie-sur-Minerve.

MARTYROLOGE ROMAIN ¹.

A Rome, la fête des saints martyrs Macaire, Rufin, Juste et Théophile.

A Alexandrie, le martyre des saints Céréal, Pupule, Caius et Sérapion.

Au même lieu, la mémoire des saints prêtres, diacres et autres, en grand nombre, qui, du temps de l'empereur Valérien, lorsqu'une peste cruelle ravageait toute la ville, s'étant dévoués au service des pestiférés, moururent dans ce charitable exercice. La piété des fideles a introduit la coutume de les honorer comme martyrs.

Sur le mont Jura, dans le diocèse de Lyon, saint Romain, abbé. Ce fut le premier ermite qui vécut dans ce désert ; et la réputation de ses vertus et de ses miracles fut si grande, qu'il devint dans la suite le père d'un grand nombre de solitaires.

Additions des autres Martyrologes.

Sainte Rufine, vierge, honorée à Cologne avec sainte Onésime.
La bienheureuse Luitpurge, religieuse en Saxe.

Saint Guillaume-Firmat, solitaire, mort à Mantillé, diocèse d'Avranches. Il est surtout honoré à Tours, où il était né et où il avait été chanoine.

Sainte Aveline, vénérée à Sens, où sont ses reliques.

Saint Hanule, honoré chez les Éthiopiens.

La vénérable Philippe de Gueldres, princesse qui en 1519 se fit

PRIDIE KALENDAS MARTII.

Romæ, natalis sanctorum martyrum Macarii, Rufini, Justi, et Theophili. — Alexandria, passio sanctorum Cærealis, Pupuli, Caii, et Serapionis. — Ibidem, commemoratio sanctorum Presbyterorum, Diaconorum, et aliorum plurimorum, qui tempore Valeriani imperatoris, cum pestis sævissima grassaretur, morbo laborantibus ministrantes, libentissime mortem oppetiere ; quos velut Martyres religiosæ piorum fides venerari consuevit. — In territorio Lugdunensi, locis Jurensibus, depositio sancti Romani abbatis, qui primus illic eremiticam vitam duxit, et multis virtutibus ac miraculis clarus, plurimorum postea Pater extitit Monachorum. — Papiæ, translatio corporis sancti Augustini episcopi ex Sardinia insula, opera Luitprandi regis Longobardorum.

religieuse Clarisse, à Pont-à-Mousson; morte saintement le 28 février 1547.

Saint Eubule, disciple des Apôtres.

Saint Nymphas, révérend chez les Grecs. On lit, dans l'Apôtre saint Paul, qu'au 1^{er} siècle la maison qu'il habitait alors était une église pour les fidèles.

Sainte Mamurre, martyre, dont nous ne connaissons que le nom.

Saint Barse, évêque de Damas.

Sainte Secondille, martyre à Alexandrie, avec plusieurs autres.

Sainte Sire, martyre en Perse au milieu du 6^e siècle.

Saint Audert ou Aldert (*Aldertus*), honoré au diocèse de Viviers.

Martyrologe de la dernière persécution.

Matthieu Olive, curé de Saint-Ferréol de Marseille, ayant refusé le serment schismatique, fut chassé de son église et de son presbytère et se réfugia à Nice. Mais revenu dans son pays après la mort de Louis XVI, il fut arrêté à Marseille, conduit à la municipalité de cette ville et livré à des énergumènes qui le pendirent au lieu dit le Cours, le 28 février 1793. Il avait quatre-vingt-quatre ans.

Joseph Puech, prêtre du diocèse de Castres, ayant aussi refusé le serment, se réfugia sur les limites des diocèses de Castres, de Rodez et d'Alby. Là il disait la Messe la nuit en diverses paroisses. Dénoncé et arrêté, il fut remis au tribunal criminel du département de l'Aveyron, et guillotiné le 28 février 1794.

VINGT-NEUVIÈME JOUR DE FÉVRIER.

Saint Oswald, archevêque d'York. — Saint Ægiste, premier Apôtre des Frisons.
— Saint Thibée, martyr. — Sainte Thérèse de Nole. — Sainte Cécilie, vierge. — Saint Arculphe. — La Bienheureuse Emma, mère de saint Edouard.
— Le Bienheureux Gézelin, solitaire. — La Bienheureuse Hedwige, reine de Pologne. — Le Bienheureux Thomas de Villiari, frère mineur. — La Bienheureuse Antoinette de Florence, Clarisse. — Mémoire de la très-sainte Vierge.
— Martyrologe. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT OSWALD,

ARCHEVÊQUE D'YORCK.

Saint Oswald, issu d'une noble famille du Danemarck, qui s'était établie en Angleterre au temps des conquêtes des Danois, et qui s'était convertie à la foi chrétienne, naquit au premier tiers du x^e siècle. Il fut donné, dès son enfance, à son oncle paternel, saint Odon, archevêque de Cantorbéry, qui se chargeait de l'élever dans les lettres et de faire de lui un chrétien. Oswald répondit heureusement aux soins et aux désirs du saint prélat, par une docilité et une application merveilleuse à tout ce qu'on lui enseignait. Aux excellentes dispositions de son esprit, il joignait l'inclination la plus heureuse pour la vertu, et rien de puéril ne paraissait dans ses mœurs.

Dès que son oncle le vit marcher à grands pas dans les sciences et dans l'intelligence des saintes Écritures, il le fit chanoine de Winchester au pays de Westsex. La vie qu'il mena dans cette église fut si pure qu'elle fut d'une grande édification pour le peuple, d'un bel exemple pour les chanoines et les autres ecclésiastiques du lieu. Elle le fit choisir, malgré sa jeunesse, pour être le doyen du chapitre. Cette charge le rendait censeur de la vie et des mœurs des chanoines, qui pour la plupart étaient assez relâchés de la discipline canonique, et dont quelques-uns vivaient même dans le désordre.

Oswald, qui avait dès lors toute la prudence et toute la gravité

des vieillards consommés en expérience, entreprit de réformer les abus de la compagnie, et de corriger les vices des particuliers. Mais voyant qu'on méprisait sa jeunesse, et qu'il n'était pas écouté dans son chapitre, il résolut de résigner son bénéfice, et renonçant à la vie séculière il s'en alla en France, avec des lettres de recommandation de l'archevêque son oncle, pour l'abbaye de Fleury ou Saint-Benoît sur Loire où il avait dessein d'embrasser la profession monastique.

L'abbé Archambaud le reçut avec joie, et lui donna l'habit de religion; mais il aperçut bientôt qu'au lieu d'un novice il avait un maître capable de donner à ses religieux des leçons de toutes sortes de vertus. Oswald dormait peu, mangeait peu, parlait peu, mais il priait beaucoup, et domptait son corps par toutes sortes d'austérités, par des jeûnes fréquents et par de longues veilles qui lui dégageaient l'esprit et lui permettaient de jouir de Dieu dans la contemplation. L'abbé le connaissant homme d'oraison et de profonde méditation, lui donna un lieu séparé de celui des autres dans l'église.

Saint Odon, touché de tout le bien qu'on publiait de son neveu, souhaita de l'avoir auprès de lui, et il en écrivit à l'abbé Archambaud et aux religieux en leur envoyant des présents pour les prier de le lui renvoyer. Ce fut pour eux un grand sujet d'affliction de se voir arracher un confrère qui était devenu l'objet de leur affection et de leur estime par sa douceur, sa modestie, son humeur bienfaisante, et qui leur avait rendu la vertu aimable. Mais considérant qu'il porterait en Angleterre la bonne odeur de Jésus-Christ qu'il avait prise dans leur maison, ils voulurent bien le laisser aller, malgré la peine qu'il avait de les quitter.

Quand Oswald arriva à Cantorbéry, il trouva son oncle saint Odon mort depuis quelques mois. Il voulait s'en retourner à l'abbaye de Fleury; mais ses parents et ses amis s'y étant opposés, il se retira au pays de Westsex, auprès de son autre oncle Oskétille, évêque de Dorchester.

Il allait encore être abandonné par la promotion de ce prélat à l'archevêché d'Yorck, et il méditait une retraite dans quelque monastère, lorsque saint Dunstan, nouvellement établi arche-

vêque de Cantorbéry, le proposa au roi Edgard pour remplir le siège épiscopal de Worcester qu'il laissait vacant. Oswald ne put se défendre contre l'autorité du roi et du primate de l'Angleterre; il lui fallut se laisser imposer les mains, et se voir mettre le fardeau de l'épiscopat sur les épaules.

Il le porta avec tant de force qu'il fut bientôt jugé capable d'un autre encore plus pesant. Il joignait les vertus d'un religieux austère à celles d'un évêque vigilant, et non content de maintenir tout le bien que son saint prédécesseur avait fait dans son diocèse, il l'augmenta encore par ses soins et ses travaux. Il y établit divers monastères pour exciter son peuple à la perfection de la vie chrétienne dans la profession religieuse. Il bâtit d'abord celui de Westbury, où il mit douze moines qui se multiplièrent en peu d'années. Il en tira depuis douze autres dont il remplit la nouvelle abbaye de Ramsey, après le concile national de Winchester, où saint Dunstan avait rassemblé les prélats de toutes les provinces du royaume, par ordre du Pape Jean XIII, pour travailler à la réformation du clergé.

Le concile députa pour l'exécution de cette grande entreprise les évêques de Worcester et de Winchester, c'est-à-dire saint Oswald et saint Ethelwold ¹. Suivant leur commission, soutenue de l'autorité du roi, ils chassèrent d'un grand nombre d'églises cathédrales et collégiales, les chanoines qui vivaient presque partout dans la discorde, et ils mirent des moines dans ces chapitres, ce qui multiplia prodigieusement les monastères en Angleterre. Après la mort d'Oskétille, qui arriva l'an 972, Oswald fut élu archevêque d'Yorck par le consentement général du clergé de cette église.

Il savait les canons, et il en était un rigide observateur. Il se vit contraint de retenir l'évêché d'Yorck, parce que saint Dunstan qui d'ailleurs lui avait donné l'exemple de cette nouveauté en tenant tout à la fois les évêchés de Londres et de Worcester avant de passer à Cantorbéry, l'avait jugé nécessaire pour achever divers établissements de piété qu'il avait commencés dans son

¹ Saint Ethelwold, honoré le 1^{er} août.

diocèse. Le Saint travailla pendant plusieurs années à rétablir la pureté de la foi et des mœurs dans Yorek et dans Worcester, et à exécuter tout ce qui était de son ministère avec une application infatigable, jusqu'à ce que Dieu lui fit connaître l'heure de son salaire, la veille du jour où il devait le recevoir. Il s'y prépara dès le soir de la même journée par la réception de l'Extrême-Onction, qui fut suivie de celle du saint Viatique selon l'usage de ces siècles.

Incontinent après il alla passer la nuit dans l'église à réciter l'office, et demeura ensuite en prières jusqu'au point du jour. Aussitôt il lava les pieds aux pauvres selon sa coutume, et chanta encore les quinze psaumes qu'il disait ordinairement pendant qu'il faisait cette humble fonction. En achevant le dernier verset il tomba aux pieds d'un des pauvres qui se levait avec les autres pour s'en aller, et il expira ainsi le 29 février de l'an 992, après trente ans d'épiscopat. Il fut enterré dans l'église qu'il avait bâtie à Worcester sous le nom de Notre-Dame, et dont il avait fait sa cathédrale. Douze ans après, son successeur Adulfe, qui était comme lui évêque de Worcester et archevêque d'York tout à la fois, excité par le bruit de quelques miracles et par une révélation, leva son corps de terre et le mit dans une chässe. Toutes les chairs étaient réduites en cendres, mais les habits dont on l'avait revêtu étaient en leur entier comme au premier jour; et l'eau dont on lava les os fut employée à des guérisons miraculeuses.

SAINT ÆGISTE,

PREMIER APOTRE DES FRISONS.

Martin Hamconius et Bernard Furmerius, disent que l'an 60 de Jésus-Christ, sous Néron, saint Ægiste, envoyé par saint Pierre, vint prêcher la foi aux Frisons.

Mais il est probable qu'il convertit peu de monde, car la foi ne fut apportée en Frise, avec quelque succès, comme le remarque Bollandus, qu'au VII^e siècle.

Saint Éloi commença en faisant des conversions à Hulst, à Axèle, à Biervliet, au Sas, qui font partie de la Flandre Zelandaïse, qu'alors on appelait la Frise.

SAINT THIBÉE,

MARTYR.

On vèrène au bourg de Grand, en Bassigny (Haute-Marne), le tombeau de saint Thibée, qui était seigneur du lieu, au iv^e siècle, et qui, vivant saintement dans la foi chrétienne, fut mis à mort le 29 février 360 dans la persécution de Julien l'Apostat. Ce tombeau a été longtemps un lieu de pèlerinage, parce que beaucoup de maladies incurables y étaient guéries.

SAINTE THÉRÈSE,

DE NOLE.

Saint Paulin, qui devait être un jour évêque de Nole, avait épousé, lorsqu'il était dans les dignités de ce monde et avant de recevoir les ordres sacrés, une jeune espagnole de grande famille, qui se nommait Thérèse (Therasia). Le mérite et les vertus de cette jeune dame, et surtout une conformité parfaite de goûts et de penchants, l'avaient rendue infiniment chère à son époux, et on les voyait avancer ensemble tous les jours dans le chemin de la perfection chrétienne.

Lorsqu'ils eurent vendu tous leurs biens et qu'ils en eurent distribué les produits aux pauvres, sainte Thérèse se retira avec saint Paulin dans une solitude et l'imita dans ses austérités.

On sait que saint Paulin fut intimement lié avec saint Augustin. Les lettres qu'il écrivit à ce saint Docteur portaient son nom et celui de sa fidèle Thérèse. Saint Augustin écrivait de même à l'un et à l'autre. Cette sainte mourut dans la paix de Dieu, le 29 février de l'an 424.

SAINTE CÉCILINE,

VIERGE.

Nous ne savons presque rien de cette Sainte, honorée le 29 février en Bretagne, sinon que saint Guéténoc, évêque de Vannes, obtint, aux premiers jours du xiii^e siècle, du vénérable Geoffroy, évêque de Nantes, les cheveux de sainte Céciline, recluse de Nantes, à qui, selon les traditions, Notre-Seigneur daigna apparaître souvent, et qui était morte en odeur de sainteté.

SAINT ARCULPHE.

C'était un saint prêtre français et un savant théologien qui voulut, vers l'an 740, faire le pèlerinage de la Terre-Sainte. Il visita tous les saints Lieux, et, touché de compassion pour les misères des peuples qui n'étaient plus au Seigneur, il s'en revint avec le désir d'animer l'Europe à secourir les régions où nos mystères ont laissé tant de traces. Il s'était embarqué sur un navire qu'une tempête jeta sur les côtes de l'Irlande. L'abbé Adaman, qui dans cette île gouvernait le monastère de Hy, accueillit le naufragé et l'hébergea si généreusement, qu'il le décida à stationner dans son couvent. Il paraît qu'il y resta trois ans, et c'est là qu'il rédigea les circonstances de son pèlerinage, où il exposait l'état de la Terre-Sainte et de Jérusalem. Il rentra en France avec une copie de sa relation; il la présenta à Charlemagne qui en fut si frappé, qu'il envoya des moines à la Terre-Sainte, et qu'il pria le bienheureux Arculphe d'y retourner et d'y bâtir un monastère pour les voyageurs chrétiens qui iraient visiter le Saint-Sépulcre. Il paraît que saint Arculphe y mourut à la fin de février de l'an 780¹.

LA BIENHEUREUSE EMMA,

MÈRE DE SAINT ÉDOUARD.

Emma, fille de Richard II, duc de Normandie, femme d'Éthelred, roi d'Angleterre, et mère de saint Édouard, eut beaucoup de part au gouvernement sous le règne de son fils, vers l'an 1046. Le comte de Kent, qui avait eu une grande autorité sous plusieurs règnes, conçut contre elle une si violente jalousie qu'il l'accusa de plusieurs crimes. Il gagna quelques grands seigneurs qui confirmèrent ses accusations auprès du roi.

Ce prince crut trop facilement que sa mère était criminelle; il alla la trouver inopinément pour lui ôter tout ce qu'elle avait amassé. Emma eut recours, dans cette disgrâce, à l'évêque de Winchester son-parent; mais ce fut une nouvelle matière de ca-

¹ Son livre de *Locis Terræ sanctæ et de Situ Jerusalem*, a été imprimé à Ingolstadt, en 1619, in-4^o.

l'innocence pour ses ennemis. Le comte de Kent lui fit un crime des visites trop fréquentes qu'elle rendait à ce pieux Prélat. Le roi continua à être crédule. Il fallut que la princesse se justifiait par les moyens en usage en ce temps-là, c'est-à-dire qu'elle marchât sur des fers ardents. Enfin le roi ayant reconnu son innocence, se soumit à la peine des pénitents.

On honore la vénérable Emma le 29 février, qui est sans doute le jour où elle mourut, au XI^e siècle.

LE BIENHEUREUX GÉZELIN,

SOLITAIRE.

Du temps de l'empereur Lothaire II et de Louis-le-Gros, saint Gézelin vivait dans les bois autour de la Moselle, et assez près du Rhin. Ce serait donner une faible idée de son dépouillement absolu, de dire seulement qu'il était dans une extrême pauvreté ; car sa privation était générale : il n'avait pas même d'habits ni de logement. Chaque jour se passait pour lui dans une mortification si universelle, qu'on aurait eu peine à dire ce qui eût été capable d'y ajouter quelque chose. Il passa dix ans au milieu des montagnes et des déserts, sans être couvert d'aucun vêtement, et sans autre demeure que les campagnes et les bois, exposé à toutes les injures de l'air et des saisons.

Il se nourrissait de ce qu'il trouvait près de lui, dans ces forêts, qu'il parcourait, et le plus souvent ne se nourrissait, comme les bêtes, que de glands ou de racines crues, telles qu'il les rencontrait sur son chemin.

A l'exemple de ces hommes célèbres, dont parle saint Paul dans son Épître aux Hébreux, et dont le monde n'était pas digne, il allait errant sur les montagnes, et de solitude en solitude, sans fixer sa demeure nulle part.

Rien n'égalait sa patience à souffrir dans ses différentes courses, tantôt les rigueurs de l'hiver ou les ardeurs de l'été, tantôt la solitude et les nécessités de la faim et de la soif. Un jour on le trouva étendu par terre, et tellement couvert de neige, qu'on ne voyait plus son corps qui s'y trouvait enseveli. Il vécut dans cet excès de pénitence, jusqu'aux quatre dernières

années de sa vie, qu'il se vit obligé de diminuer quelque chose de ses austérités incompréhensibles.

Mais le soulagement qu'il se permit, n'alla pas fort loin, et tout se réduisit à suppléer pendant l'hiver à l'impuissance où il était de cueillir des herbes sous les neiges qui les couvraient, et d'arracher des racines de la terre qui était gelée. Dans cette extrémité où l'avait mis sa faiblesse, il allait à l'entrée de la nuit chercher quelque pauvre maison de paysan, dans les villages les plus écartés. Il y passait quelques heures de la nuit couché dans une étable, ou seulement dans la cour, sans vouloir entrer plus avant ; et de crainte que personne ne le vît, il se retirait avant le jour.

• Ceux du village chez qui il allait passer ce temps, étaient ravis de posséder ce précieux trésor, qu'ils croyaient capable d'attirer sur eux les bénédictions célestes. Mais on avait tant de respect pour son silence et pour son recueillement profond, que personne n'osait l'aborder, ni lui dire la moindre parole, surtout depuis qu'on se fut aperçu qu'il ne retournait plus dans les endroits où on avait voulu le faire parler, et qu'il cherchait une autre retraite.

On ne put le résoudre à recevoir d'autre soulagement des paysans chez qui il allait ainsi la nuit, qu'un peu de paille pour le coucher, et un morceau de pain de son qu'il souffrait qu'on mit à la porte.

Vers la fin de ses quatre dernières années, il se couvrit de quelques haillons autour des reins, de crainte d'être rencontré par quelqu'un, quoiqu'il eût la précaution de ne sortir des bois que la nuit, et de ne paraître que dans l'obscurité. Il consentit aussi à porter un petit sac de toile pour mettre le pain qu'on lui donnait durant l'hiver ; car pendant les neuf autres mois de l'année, il ne sortait plus des déserts, et se contentait de la nourriture des animaux.

Un homme d'une pénitence si peu commune ne pouvait manquer de devenir l'admiration de tous ceux qui en entendaient parler. La renommée porta le bruit de ses vertus jusque dans l'endroit où saint Bernard était alors occupé, pour les affaires de

l'Église, qui, loin de lui permettre de contenter l'envie qu'il avait de voir un pénitent si extraordinaire, lui ôtaient même les moyens de demeurer dans sa chère solitude de Clairvaux. Cependant il voulut entrer en commerce avec le Saint, par l'entremise d'un de ses religieux nommé Achard, que ce grand Patriarche avait envoyé fonder un monastère de son Ordre, dans le diocèse de Trèves. Il lui manda d'aller trouver ce fameux solitaire, de le saluer de sa part, et de lui faire présent d'une robe, en le priant de la porter pour l'amour de lui. Achard, accompagné de quelques autres religieux, alla dans le lieu où il avait appris que Gézelin devait passer la nuit, et quoiqu'il y arrivât avant le jour, il ne l'y trouva déjà plus. Il s'informa auprès du maître de la maison où le Saint pouvait être; mais il sut qu'il était parti à minuit, et qu'on ne savait plus où le chercher. A la vérité, dit le paysan, on lui a demandé pourquoi il s'en allait si tôt; il a répondu que des religieux devaient venir pour le voir, et qu'il ne croyait pas devoir les attendre. Achard conjura cet homme de dire au Saint qu'il le priait de lui accorder la permission de lui parler de la part de saint Bernard, qui l'envoyait pour le voir.

Gézelin y consentit, et il attendit les religieux. Il les reçut avec une honnêteté libre et complaisante, et qui n'avait rien de sauvage; ce qui les surprit beaucoup, car ils ne s'attendaient pas à trouver un homme de ce caractère avec des manières si polies. La vénération qu'il avait pour saint Bernard lui fit prendre l'habit qu'il lui envoyait; il le mit, et après l'avoir ôté dans le même moment : « Béni soit le Seigneur, dit-il, d'avoir inspiré à cet homme apostolique le souvenir d'un misérable pécheur comme moi; j'ai pris pour lui plaire l'habit qu'il a eu la charité de m'envoyer, et je m'en suis revêtu devant vous; mais il trouvera bon que je ne le porte pas davantage, parce qu'il ne m'est pas nécessaire, et qu'il ne me l'a pas commandé.

Achard, qui trouva dans son humeur je ne sais quoi d'ouvert et d'assez gai, prit la liberté de lui faire diverses questions. Gézelin répondit avec beaucoup de modestie, mais en montrant, au travers de son humilité, beaucoup de lumières et d'étendue d'esprit.

Après avoir satisfait en peu de mots à tout ce qu'on lui demanda, il prit congé de ces religieux, et se renfonça promptement dans les bois, d'où il ne sortait presque plus jamais.

Il continua à vivre de la même manière, et se rendit inaccessible à toutes sortes de personnes. S'il venait quelqu'un dans les forêts où il se promenait, il s'en éloignait aussi loin qu'il pouvait les apercevoir, et l'on avait pour lui une considération si respectueuse, qu'on n'osait pas l'interrompre.

On ne sait pas les circonstances de sa mort, ce qui n'est pas surprenant, puisqu'il n'avait pas de témoin de sa vie.

Dieu voulut honorer son tombeau de plusieurs miracles, et fit voir par là combien les vertus de son Serviteur avaient été agréables à ses yeux.

LA BIENHEUREUSE HEDWIGE,

REINE DE POLOGNE.

La reine Hedwige qu'il ne faut pas confondre avec sainte Hedwige, duchesse de Pologne, naquit en 1371. Elle était fille de Louis I^{er}, roi de Hongrie, qui ensuite devint aussi roi de Pologne. Or son père étant mort en 1384, les Polonais l'élurent à l'unanimité pour succéder à son père, quoiqu'elle n'eût que treize ans. Elle était chérie de tous pour sa charité, son humanité, sa mansuétude et sa modestie.

En 1386, Jagellon, grand-duc de Lithuanie, rechercha sa main. Comme on vantait ses grandes qualités, elle l'accepta, tout païen qu'il était encore, mais à condition qu'il se ferait chrétien, qu'il recevrait le Baptême, qu'il appuierait la sainte Église catholique, qu'il y amènerait son duché de Lithuanie et qu'il réunirait ce duché à la Pologne. Jagellon accepta sincèrement ces conditions, et fut fidèle aux obligations qu'il contractait.

Il prit le nom de Ladislas V, et gouverna heureusement. Mais Hedwige mûrissait tous les jours pour le ciel ; elle n'était que dans sa vingt-neuvième année lorsqu'elle fut enlevée à l'amour de son époux et de ses sujets, le 29 février de l'an 1400. Elle mourut à Cracovie, et on rapporte des miracles qui ont été obtenus par son intercession.

LE BIENHEUREUX THOMAS DE VILLIARI,

FRÈRE MINEUR.

Ce Bienheureux, qui eut aussi le surnom de Thomassin, était né à Villiari vers l'an 1379. Il fut élevé à Riveria, près de Saint-Jean, au diocèse d'Aquila, dans l'Abruzze. Dès son enfance, il avait donné tant de marques de piété qu'il fut admis, n'ayant encore que douze ans, à prendre l'habit d'ermite à Rome, parmi les Clarences.

Après avoir passé sept ans dans cet état, il embrassa l'Ordre de Saint-François, en qualité de frère-lai, dans la famille de l'Observance ; il revint dans son pays avec le bienheureux Jean de Stronconio et le Frère Dominique de Gènes, tous deux religieux du même Ordre, à dessein d'établir des couvents, où l'on suivit exactement la règle.

Thomas passa quelque temps au monastère de Saint-Julien, près d'Aquila, dans la province de Penna, ce couvent lui devait son établissement ; puis il alla en Corse, mais il y fut mal reçu, non-seulement parce qu'il était le premier religieux de l'Observance qui parut dans cette île, mais aussi parce qu'il censurait avec une sainte liberté les relâchements qu'il voyait s'être introduits parmi ses Frères.

Nous ignorons quels fruits furent accordés à son zèle, dans la Corse ; mais nous trouvons qu'il revint dans sa patrie en l'an 1420, et qu'il n'en sortit plus.

Thomas était doué d'une simplicité angélique : l'humilité, l'obéissance et la chasteté étaient chez lui des vertus de choix. Il poussa aussi loin qu'il est possible, la pauvreté et le mépris de, lui-même.

Lorsque devenu vieux il fut accablé de maux, on ne put jamais l'engager ni à porter des habits qui le garantissent des injures de l'air, ni à user d'aliments plus délicats que ceux qu'il s'était prescrits, ni à souffrir qu'aucun médecin lui administrât des remèdes. Il pratiqua à la rigueur les jeûnes des différents carêmes de l'institution de Saint-François, jusqu'à la dernière année de sa vie.

La ferveur qu'il apportait dans l'oraison lui causait des ravissements, et on regarde comme une récompense du culte plein d'amour et de respect qu'il rendait au sacrement de l'Eucharistie la grâce qui lui fut accordée, lorsque dans sa vieillesse, et devenu aveugle, il recouvrait assez de lumière pour voir l'Hostie et l'adorer au moment de l'élévation de la Messe.

Frère Bernardin d'Aquila, qui nous a laissé un abrégé de la vie de Thomas, avait conçu un si grand respect pour ce saint religieux, qu'il ne l'approchait qu'en baisant le bas de sa robe. Cet écrivain nous apprend que Thomas rendit, par son attouchement, l'usage de ses membres à un homme qui avait été disloqué injustement, sans doute, à la torture ; et dans le nombre des miracles opérés par ce Bienheureux, il raconte qu'à sa mort, qui arriva le dernier jour de février de l'an 1460, il avait quatre-vingt-un ans : il en avait passé soixante-deux en religion. Son corps qui resta plusieurs jours sans pouvoir être enterré, à cause du concours des fidèles qui venaient le voir et l'invoquer, demeura aussi flexible que s'il eût été en vie. Il continua de rendre l'odeur suave qu'il exhalait étant animé, sa face brillait d'un grand éclat et plusieurs malades recouvrèrent la santé en le touchant.

Ce pieux et excellent religieux fut inhumé dans la chapelle basse de Saint-Julien d'Aquila, où il repose.

LA BIENHEUREUSE ANTOINETTE DE FLORENCE,

CLARISSE.

Antoinette, née à Florence d'honnêtes parents, fut mariée à quinze ans à peine, à un homme que les annales de Wading ne nous font pas connaître. Elle le perdit peu d'années après son mariage, et, complètement dégagée du monde, elle entra dans l'Ordre des Clarisses, au monastère de Saint-Onufre, qu'elle édifia par ses vertus et sa piété. Elle fut envoyée de là au couvent de Sainte-Anne à Foligno ; puis elle dut gagner Aquila, où elle fut élue abbesse du monastère de Sainte-Elisabeth. Elle fut l'exemple et le modèle des Filles de Sainte-Claire, dans l'amour de la sainte pauvreté. Elle couchait sur la terre et n'avait qu'un moreeau de bois pour oreiller.

Après plusieurs années passées dans cette maison, saint Jean de Capistran, qui était son directeur, lui fit donner le monastère dit *Corporis Christi*, où elle fit renaitre la règle dans toute sa pureté. Sa patience ne s'altéra jamais dans les maladies, les souffrances et les peines. Elle était la consolation des affligés, le soulagement des infirmes et l'indulgence des faibles. Elle fut honorée d'une apparition de la très-sainte Vierge et d'autres visions qui la ravirent plus d'une fois. Sa mort, qui fut toute sainte, eut lieu le 29 février de l'an 1472 ; elle était âgée de soixante et onze ans. Ses funérailles furent honorées de plusieurs miracles.

Lorsque les habitants d'Aquila eurent appris sa mort, ils demandèrent que son corps fût exposé dans l'église, pour satisfaire à la piété des fidèles qui avaient confiance dans les mérites de la Bienheureuse. Ce n'était pas la coutume du pays ; cependant le cardinal Lami, qui était alors évêque d'Aquila, voulut bien condescendre au pieux désir des citoyens ; il vint même avec son clergé augmenter la pompe du transport du corps dans l'église.

On le reentra ensuite dans l'intérieur du monastère, où il fut inhumé.

Au bout de quelque temps, la curiosité porta plusieurs religieuses à ouvrir la bière, et ce ne fut sans surprise qu'elles s'aperçurent que le corps de la Sainte était sain et entier, et que, l'ayant touché, elles le trouvèrent aussi souple que s'il eût été animé. Elles en donnèrent avis au prélat, qui, après s'être assuré de la vérité du fait, leur permit de le transporter auprès de l'autel du chœur intérieur. C'est en cet endroit que se voit aujourd'hui la bienheureuse Antoinette : elle a les yeux ouverts et les membres si souples qu'on la change d'habits aussi souvent qu'on le veut, sans difficulté.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTÉ VIERGE.

Notre-Dame de Monténégro, près de Livourne, sainte image trouvée le dernier jour de février à une époque assez reculée. On croit qu'elle a été apportée là par un Ange, car on n'a jamais pu

la déplacer. C'est un pèlerinage célèbre en Italie par l'affluence des pèlerins et le grand nombre de grâces que Notre-Seigneur y accorde à l'intercession de sa très-sainte Mère.

MARTYROLOGE ¹.

Saint Flavien, premier du nom, évêque de Côme. On croit qu'il était africain. Il gouverna vingt-cinq ans son diocèse, avec une grande sainteté, et mourut en paix le 29 février de l'an 560.

Saint Vindémial, évêque de Vérone, modèle de mansuétude, mort en ce jour. Mais nous ignorons en quelle année.

Le vénérable Glycérius, qui fut auguste à Ravenne en 473, qui repoussa les Ostrogoths et qui perdit sa dignité peu après sous l'empereur Léon. Alors sacré évêque de Salone en Dalmatie, il mena la vie la plus digne d'un bon et saint Pasteur. Il mourut le 29 février de l'an 480.

Le bienheureux Evandre, premier évêque d'Ajaccio ; saint Grégoire le Grand le mentionne dans ses épîtres ; honoré autrefois le 29 février.

Saint Sione, martyrisé par les Bulgares, le dernier jour de février de l'an 900.

La bienheureuse Dida, abbesse d'un monastère d'Auvergne.

Sainte Gobertrude, qui édifia Remiremont où elle mourut le 29 février 724.

Martyrologe de la dernière persécution.

Paul Gédéon de Rabec, prêtre du diocèse de Coutances, n'ayant pas fait le serment schismatique, fut arrêté en 1793, emprisonné un an à Saint-Brieuc, transporté de là à Guingamp, mis en liberté en février 1796 et regagnant son pays fut arrêté le 28 par une colonne mobile de septembriseurs, qui le fusilla sans jugement le 29 février 1796.

¹ Ce jour n'a point à proprement parler de Martyrologe ; la vigile de saint Matthias formant seule le Martyrologe du 24 février dans les années bissextiles, où la fête du saint Apôtre et de tous les autres Saints est reculée d'un jour.

Tiengon (nous ignorons ses prénoms), prêtre du diocèse de Saint-Malo, repoussa le serment schismatique, erra quelques années en divers lieux de France, et fut rencontré, comme le précédent, par une colonne mobile qui le fusilla le 29 février 1796.

Couturier (aussi sans prénoms), prêtre religieux à la Réole, déporté, mort dans l'hôpital de Blaye le 29 février 1796.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

TABLE

PAR ORDRE DES MATIÈRES.

16 — 29 FÉVRIER.

	Pages
Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, tirée des quatre Évangélistes.....	1
Vie de la très-sainte Vierge Marie, Mère de Dieu.....	174

SEIZIÈME JOUR DE FÉVRIER.

S. Grégoire X, Pape.....	249
S. Onésime, disciple de S. Paul, évêque d'Éphèse et martyr....	258
S ^{te} Julienne de Nicomédie, vierge et martyr.....	261
S. Élie, S. Jérémie, S. Isaïe, S. Samuel, S. Daniel, S. Porphyre, S. Séleucus et leurs compagnons, martyrs en Palestine....	265
S. Sérène et S. Zénas.....	269
S. Siméon, évêque de Metz.....	270
S. Faustin, évêque de Brescia.....	270
S. Honest, missionnaire.....	271
S. Martin d'Armorique, solitaire.....	271
S. Tygride, archidiacre de Clermont.....	272
S. Tanton ou Tancon, évêque de Werden.....	272
La B ^{te} Philippe de Maréria.....	273
Le V. Thomas Abel, confesseur de la foi.....	275
Le V. Marien Aciéro.....	276
Mémoire de la très-sainte Vierge.....	276
Martyrologe romain.....	277
Additions des autres Martyrologes.....	278
Martyrologe de la dernière persécution.....	279

XVII^e JOUR.

S. Théodule et S. Julien, martyrs.....	281
S. Bonose, évêque de Trèves.....	282
S. Fintan, évêque d'Ednech.....	283

S. Bénédict, évêque de Cagliari.....	283
S. Habet-Deus, évêque et martyr, et S. Habet-Deum, évêque et confesseur.....	284
S. Loman ou Luman, évêque de Trim.....	285
S. Salaman, solitaire.....	285
S. Ulfrie, pénitent.....	286
S. Donat, S. Secondin, S. Romule et leurs compagnons, martyrs.....	289
S. Polycrone, évêque et martyr.....	289
S. Lurech, évêque en Ultonie.....	289
S. Constable, abbé de Cava.....	290
Le B. Evermode, évêque de Ratzbourg.....	290
Le B. Alexis Falconiéri, un des sept fondateurs de l'Ordre des Servites.....	291
Les B. Mathias et Jean, martyrs au Japon.....	295
S. Eutrope, évêque de Nertobriga.....	296
S. Guérech ou Kirech.....	297
Le B. Luc Belludo, Frère Mineur.....	297
Le B. Barnabé de Terni, Frère Mineur, fondateur des Monts-de-Piété.....	298
Le B. Jean Gray, Frère Mineur, confesseur de la foi.....	298
S ^{te} Démétride, vierge romaine.....	299
Le V. prêtre Jean Martin, de S.-Aubin, confesseur de la foi....	299
La V. sœur Louise Bauquis.....	300
Mémoire de la très-sainte Vierge.....	300
Martyrologe romain.....	302
Additions des autres Martyrologues.....	303
Martyrologe de la dernière persécution.....	303

XVIII^e JOUR

S. Siméon, évêque de Jérusalem, martyr.....	305
S. Flavien, patriarche de Constantinople.....	307
S. Maxime, S. Claude, S ^{te} Prépédigne, S. Alexandre et S. Cutias, martyrs.....	311
S ^{te} Constance, S ^{te} Attica et S ^{te} Artémie, vierges.....	312
S ^{te} Bréaca, vierge irlandaise.....	313
S. Hellade, archevêque de Tolède.....	314
S. Angilbert ou Engelbert, abbé de S.-Riquier.....	314
S. Hildebert, abbé de Fontenelle.....	317
S. Théoton, prieur de Sainte-Croix de Coïmbre.....	317
La B ^{te} Oringa ou Chrétienne de Sainte-Croix, vierge.....	318
Le B. Raymond Geoffroy, Frère Mineur.....	322
Mémoire de la très-sainte Vierge.....	324
Martyrologe romain.....	326

Additions des autres martyrologes.....	327
Martyrologe de la dernière persécution.....	327

XIX^e JOUR.

S. Auxibe, évêque de Soles.....	328
S. Gabin, prêtre de Rome, martyr.....	332
Les Martyrs des Sarrasins en Palestine.....	332
S. Barbat, évêque de Bénévent.....	334
S. Gédouin, abbé en Bretagne.....	336
S. Bié ou Béat, prêtre espagnol.....	336
Le B. Boniface de la Cambre, évêque de Lausanne.....	337
S. Conrad de Plaisance, du Tiers-Ordre de S.-François.....	339
S. Achaius, roi d'Écosse.....	341
S. Alvarez de Cordoue, Frère Prêcheur.....	342
La B ^{ne} Elisabeth Picénardi, vierge, du Tiers-Ordre des Servites.....	355
Le V. prêtre Gérard Ketelan, confesseur de la foi.....	357
Mémoire de la très-sainte Vierge.....	358
Martyrologe romain.....	359
Additions des autres Martyrologes.....	359
Martyrologe de la dernière persécution.....	360

XX^e JOUR.

S. Tyrannion, évêque de Tyr, S. Zénobe, prêtre de Sidon, S. Sylvain, évêque d'Émèse, S. Pélée et S. Nil, martyrs...	361
S. Sadoth, évêque de Séleucie et de Ctésiphon. et ses cent vingt-huit compagnons, martyrs.....	364
S. Eleuthère, évêque de Tournai, martyr.....	366
S. Eleuthère, évêque de Constantinople.....	370
S ^{te} Thècle de Blandin, vierge.....	371
S ^{te} Damienne, vierge.....	372
S. Euchèr, évêque d'Orléans.....	372
S ^{te} Mildrède, vierge et abbesse.....	375
Le B. Adgillus I ^{er} , roi de Frise.....	377
S. Léon, évêque de Catane.....	377
Le B. Jean Gradonigo, bénédictin.....	377
La B ^{ne} Amata, nièce de S ^{te} Claire.....	378
Le B. Anastase de Milan, Frère Mineur.....	379
Le martyr de Marie Stuart, reine d'Écosse.....	380
Judas Machabée.....	385
Mémoire de la très-sainte Vierge.....	388
Martyrologe romain.....	389
Additions des autres martyrologes.....	390
Martyrologe de la dernière persécution.....	390

XXI^e JOUR.

S. Pépin de Landen, maire du palais.....	391
S. Félix, évêque de Metz.....	396
S. Daniel et S ^e Verda, martyrs.....	396
S ^e Irène, vierge, sœur du Pape saint Damace.....	396
S. Ascagne, évêque de Tarragone.....	397
S. Séverien, évêque de Scythopolis, martyr.....	398
S. Zacharie, patriarche de Jérusalem.....	399
S ^e Vitaline, vierge.....	400
S. Gombert, archevêque de Sens.....	401
S. Emebert, évêque de Cambrai.....	401
S. Germain, abbé de Granfel, et S. Randoald, son prévôt, martyrs.....	404
S. Patère, évêque de Brescia.....	407
S. Pierre Mavimène, martyr.....	407
Le B. Matthieu, évêque de Girgenti.....	408
Mémoire de la très-sainte Vierge.....	409
Martyrologe romain.....	410
Additions des autres Martyrologes.....	411
Martyrologe de la dernière persécution.....	412

XXII^e JOUR.

La Chaire de S. Pierre à Antioche.....	413
S ^e Luparia.....	414
S ^e Marguerite de Cortone, pénitente.....	415
S. Papias, évêque d'Hierapolis.....	428
S. Thalasse et S. Limnée, solitaires.....	430
S. Baradat ou Varadat, solitaire.....	432
Le B. Ange de Pérouse, évêque de Grosséto.....	434
Le B. Gaspard de Florence, Frère Mineur.....	437
Le B. Jacques Carvalho, de la Compagnie de Jésus, et ses compagnons, martyrs au Japon.....	439
Le V. Geoffroi de Sémur.....	442
Mémoire de la très-sainte Vierge.....	442
Martyrologe romain.....	443
Additions des autres Martyrologes.....	444
Martyrologe de la dernière persécution.....	444

XXIII^e JOUR.

S. Pierre Damien, cardinal-évêque d'Ostie, docteur de l'Église.....	445
S ^e Marthe d'Astorga, vierge et martyre.....	454
S. Sérénus, martyr.....	455

S. Polycarpe, prêtre de Rome.....	458
S. Félix, évêque de Brescia.....	458
S ^{te} Artongathe, vierge de Faremoutier.....	459
S ^{te} Milburge, vierge.....	459
S. Boisil, prieur de Melros.....	460
S. Dosithee, disciple de S. Dorothee.....	462
S. Ebertramne, compagnon de S. Bertin.....	466
S. Bertin le Peintre.....	467
S. Willigis, évêque de Mayence.....	469
S. Ordonio, évêque.....	470
S. Milon, évêque de Bénévent.....	471
Le B. Pierre de Mont-Ulmo, Frère Mineur.....	471
Le B. Nicolas de Prusse, de l'Ordre de Saint-Benoît.....	472
La V. Amice de Montfort, fondatrice du couvent des Dominicaines de Montargis.....	473
Mémoire de la très-sainte Vierge.....	474
Martyrologe romain.....	475
Additions des autres Martyrologes.....	476
Martyrologe de la dernière persécution.....	477

XXIV^e JOUR.

S. Matthias, apôtre.....	478
Les SS. martyrs Montan, Lucius, Flavien, Julien, Victorie, Primole, Rénus et Donatien, disciples de S. Cyprien, évêque de Carthage.....	480
S ^{te} Quartilosie, martyre.....	494
S ^{te} Romaine de Todi.....	495
S ^{te} Démétriale, vierge.....	496
Le B. Cœlius Sédulius.....	498
S. Rorice ou Rurice, évêque de Limoges.....	498
S. Prétextat, évêque de Rouen, martyr.....	499
S. Ethelbert, premier roi chrétien des Anglais.....	506
S. Létard, évêque.....	511
S. Béton, évêque d'Auxerre.....	511
Le B. Robert d'Arbrissel, fondateur de l'Ordre de Fontevault.....	512
Mémoire de la très-sainte Vierge.....	523
Martyrologe romain.....	524
Additions des autres Martyrologes.....	524
Martyrologe de la dernière persécution.....	525

XXV^e JOUR.

S. Taraise, patriarche de Constantinople.....	526
S. Victorin et ses compagnons, martyrs.....	534
S. Léovard ou Lieberd.....	535

S. Éther, évêque d'Osma	535
S. Césaire le Médecin	536
S. Félix III, Pape.....	538
S. Valère, abbé.....	539
S. Gothard, ermite dans les Alpes.....	539
S. Adelhelme, abbé en Suisse	540
S ^{te} Aldetrude, vierge et abbesse de Maubeuge... ..	540
S ^{te} Valburge, vierge et abbesse en Allemagne.....	543
S. Kénan, prêtre en Allemagne.....	545
La B ^{te} Cécile, dominicaine	545
S. Gerland, évêque de Girgenti.....	546
Le B. Constant de Fabriano, Frère Prêcheur	546
S. Avertain et S. Roméo, carmes.....	547
Le B. Sébastien d'Apparitia.....	547
La V. Marie Sulpéria.....	548
Les V. Elisabeth et Marie Barberon	548
Mémoire de la très-sainte Vierge.....	549
Martyrologe romain.....	550
Additions des autres Martyrologes.....	550
Martyrologe de la dernière persécution.....	551

XXVI^e JOUR.

S. Alexandre, évêque d'Alexandrie	552
S. Nestor, évêque et martyr.....	566
S. André, évêque de Florence.....	571
S. Porphyre, évêque de Gaza	571
S. Armahel, évêque de Dol en Bretagne	584
S. Faustinien, évêque de Bologne	585
S. Victor de Plancy	585
S ^{te} Eartongathe, vierge.....	589
S ^{te} Mechtilde de Spanheim, vierge	590
Le B. Léon, abbé de Saint-Bertin.....	591
Le B. Marguard de Weismaler, Frère Mineur.....	594
La B ^{te} Françoise d'Amboise	595
Le V. pénitent Ponce de Larazo, de l'Ordre de Cîteaux	596
La V. Anne de Jésus, carmélite	597
Le V. P. Barthélemy de Blende, de la Compagnie de Jésus, con- fesseur de la foi.....	599
La V. sœur Madeleine du Saint-Sacrement, carmélite.....	601
Mémoire de la très-sainte Vierge.....	604
Martyrologe romain.....	604
Additions des autres Martyrologes.....	606
Martyrologe de la dernière persécution.....	606

XXVII^e JOUR.

S. Léandre, évêque de Séville, apôtre des Visigoths.....	607
S. Chronion, S. Julien et S. Bésas, martyrs.....	615
S. Gélase ou Gélasin, martyr.....	617
S ^m Honorine, vierge et martyr.....	618
S. Thalélée, solitaire de Syrie.....	620
S. Galmier ou Baldomer, serrurier.....	621
Le B. André d'Elnon.....	623
S. Jean de Vandières, abbé de Gorze.....	624
S. Marvart, abbé de Prum.....	636
La B ^{me} Élisabeth de Malatesta, clarisse.....	636
Le V. Amalarius Symphosius.....	637
Le V. P. Sylvius, de la Compagnie de Jésus.....	638
Mémoire de la très-sainte Vierge.....	638
Martyrologe romain.....	640
Additions des autres Martyrologues.....	641
Martyrologe de la dernière persécution.....	641

XXVIII^e JOUR.

Les saints Martyrs qui moururent pendant la grande peste d'Alexandrie.....	643
S. Macaire, surnommé Célerin.....	645
S. Protère, patriarche d'Alexandrie, martyr.....	646
S. Romain, fondateur de l'abbaye de Saint-Claude.....	653
S. Ruélin, évêque de Tréguier.....	660
S. Édigne.....	660
Le B. Erlenbald ou Erlenbaud, martyr.....	661
Le B. Hugues de Digne, Frère Mineur.....	663
La B ^{me} Villana de Florence, du Tiers-Ordre de Saint-Dominique.....	663
La B ^{me} Eustochie, clarisse.....	664
Mémoire de la très-sainte Vierge.....	665
Martyrologe romain.....	665
Additions des autres martyrologues.....	666
Martyrologe de la dernière persécution.....	666

XXIX^e JOUR.

S. Oswald, archevêque d'York.....	667
S. Ægiste, premier apôtre des Frisons.....	670
S. Thibée, martyr.....	671
S ^m Thérèse de Nole.....	671
S ^m Céciline, vierge.....	671
S. Arculphe.....	672
La B ^{me} Emma, mère de S. Édouard.....	672

Le B. Gézelin, solitaire	673
La B ^{ne} Hedwige, reine de Pologne	676
Le B. Thomas de Villiari, Frère Mineur	677
La B ^{ne} Antoinette de Florence, clarisse	678
Mémoire de la très-sainte Vierge	679
Martyrologe	680
Martyrologe de la dernière persécution	680

TABLE ALPHABÉTIQUE.

A

	Pages.
V. Abel (Thomas), confesseur de la foi. — 16 février.....	275
S. Achaius, roi d'Ecosse. — 19 f.....	341
V. Aciéro (Marien). — 16 f.....	276
S. Adelhelme, abbé en Suisse. — 25 f.....	540
B. Adgillus I ^{er} , roi de Frise. — 20 f.....	377
S. Agiste, premier apôtre des Frisons. — 29 f.....	670
S ^{te} Aldetrude, vierge et abbesse. — 25 f.....	540
S. Alexandre, évêque d'Alexandrie. — 26 f.....	552
S. Alexandre, martyr avec S. Maxime et S. Claude. — 18 f....	311
B. Alexis Falconieri, un des sept fondateurs de l'Ordre des Ser- vites. — 17 f.....	291
S. Alvarez de Cordoue, Frère Prêcheur. — 19 f.....	342
V. Amalarius Symphosius. — 27 f.....	637
B ^{te} Amata, nièce de S ^{te} Claire. — 20 f.....	378
V. Amice de Montfort, fondatrice du couvent des Dominicaines de Montargis. — 23 f.....	473
B. Anastase de Milan, Frère Mineur. — 20 f....	379
S. André, évêque de Florence. — 26 f.....	571
B. André d'Elnon. — 27 f.....	623
B. Ange de Pérouse, évêque de Grosséto. — 22 f.....	434
S. Angilbert, abbé de Saint-Riquier. — 18 f.....	314
V. Anne de Jésus, carmélite. — 26 f.....	597
B ^{te} Antoinette de Florence, clarisse. — 29 f.....	678
S. Arculphe. — 29 f.....	672
S. Armahel, évêque de Dol. — 26 f.....	584
S ^{te} Artémie, vierge avec S ^{te} Constance et S ^{te} Attica. — 18 f....	312
S ^{te} Artongathe, vierge, la même que S ^{te} Eartongathe. — 26 f...	589
S. Ascagne, évêque de Tarragone. — 21 f.....	397
S ^{te} Attica, vierge avec S ^{te} Constance et S ^{te} Artémie. — 18 f....	312
S. Auxibe, évêque de Soles. — 19 f.....	328
S. Avertain, carme. — 25 f.....	547

B

S. Baldomer, serrurier, le même que S. Galmier. — 27 f.....	621
S. Baradat, solitaire. — 22 f.....	432
S. Barbat, évêque de Bénévent. — 19 f.....	334
V. Barberon (Elisabeth). — 25 f.....	548
V. Barberon (Marie). — 25 f.....	548
B. Barnabé de Terni, Frère Mineur, fondateur des Monts-de-Piété. — 17 f.....	298
V. P. Barthélemi de Blende, de la Compagnie de Jésus, confesseur de la Foi. — 26 f.....	599
V. S. Bauquis (Louise). — 17 f.....	300
S. Béat, le même que S. Bié. — 19 f.....	336
S. Belludo (Luc), Frère Mineur. — 17 f.....	297
S. Bénédikt, évêque de Cagliari. — 17 f.....	283
S. Bésas, martyr avec S. Chronion et S. Julien. — 27 f....	615
S. Béton, évêque d'Auxerre. — 24 f.....	511
S. Bié, prêtre espagnol. — 19 f.....	336
S. Boisil, prieur de Melros. — 23 f.....	460
B. Boniface de la Cambre, évêque de Lausanne. — 19 f.....	337
S. Bonose, évêque de Trêves. — 17 f.....	282
S ⁿ Bréaca, vierge irlandaise. — 18 f.....	313

C

B. Carvalho (Jacques), de la compagnie de Jésus, et ses compagnons, martyrs au Japon. — 22 f.....	432
B ⁿ Cécile, Dominicaine. — 25 f.....	545
S ⁿ Céciline, vierge. — 29 f.....	671
S. Césaire le Médecin. — 25 f.....	536
Chaire de saint Pierre (la) à Antioche. — 22 f.....	413
B ⁿ Chrétienne de Sainte-Croix, vierge, la même que la B ⁿ Oringa. — 18 f.....	318
S. Chronion, martyr. — 27 f.....	615
S. Claude, martyr avec S. Maxime. — 18 f.....	311
B. Coëlius Sédulius. — 24 f.....	498
S. Conrad de Plaisance, du Tiers-ordre de Saint-François. — 19 f.....	339
S. Constable, abbé de Cava. — 17 f.....	290
S ⁿ Constance, vierge. — 18 f.....	312
B. Constant de Fabriano, Frère Prêcheur. — 25 f.....	546
S. Cutias, martyr avec S. Maxime et S. Claude. — 18 f.....	311

D.

S. Damien (Pierre), cardinal-évêque d'Ostie, docteur de l'Église. — 23 f.....	445
---	-----

S ^m Damienne, vierge. — 20 f.....	372
S. Daniel, martyr en Palestine avec S. Elie — 16 f.....	265
S. Daniel, martyr avec S ^m Verda. — 21 f.....	396
S ^m Démétriade, vierge. — 24. f.....	496
S ^r Démétriade, vierge romaine. — 17 f.....	299
S. Donat, martyr. — 17 f.....	289
S. Donatien, martyr avec S. Montan. — 24 f.....	480
S. Dosithée, disciple de S. Dorothee. — 23 f.....	462

E.

S ^m Eartongathe ¹ , vierge. — 26 f.....	589
S. Ebertramne, compagnon de S. Bertin. — 23 f.....	466
S. Edigne. — 28 f.....	660
S. Eleuthère, évêque de Constantinople, martyr. — 19 f.....	370
S. Eleuthère, évêque de Tournai, martyr. — 19 f.....	366
S. Elie, martyr en Palestine. — 16 f.....	265
V. Elisabeth Barberon. — 25 f.....	548
B ^m Elisabeth de Malatesta, clarisse. — 27 f.....	636
B ^m Elisabeth Picenardi, vierge du Tiers-Ordre des Servites. — 19 f.....	355
S. Emebert, évêque de Cambrai. — 21 f.....	401
B ^m Emma, mère de S. Edouard. — 29 f.....	672
S. Engelbert, abbé de Saint-Riquier, le même que S. Angilbert. — 18 f.....	314
B. Erlenbald ou Erlenbaud, martyr. — 28 f.....	664
S. Ethelbert, premier roi chrétien des Anglais. — 24 f.....	506
S. Ether, évêque d'Osma. — 25 f.....	535
S. Eucher, évêque d'Orléans. — 19 f.....	372
B ^m Eustochie, clarisse. — 28 f.....	664
S. Eutrope, évêque de Nertobriga. — 17 f.....	296
B. Evermode, évêque de Ratzbourg. — 17 f.....	290

F.

B. Falconieri (Alexis), uu des sept fondateurs de l'Ordre des Servites. — 17 f.....	291
S. Faustin, évêque de Brescia. — 16 f.....	270
S. Faustinien, évêque de Bologne. — 26 f.....	585
S. Félix, évêque de Brescia. — 23 f.....	458
S. Félix, évêque de Metz. — 21 f.....	396
S. Félix III, Pape. — 25 f.....	538

¹ Sainte Eartongathe ou Artongathe, ayant été placée par erreur au 23 février, d'après Chastelain, nous avons cru devoir donner au 26 février, qui est le véritable jour de sa fête, une notice plus complète, tirée du Propre de Meaux. (E. D.)

S. Fintan, évêque d'Ednech. — 17 f.....	283
S. Flavien, évêque de Constantinople. — 18 f.....	307
S. Flavien, martyr, avec S. Montan. — 24 f.....	480
B ^e Françoise d'Amboise. — 26 f.....	595

G.

S. Gabin, prêtre de Rome, martyr. — 19 f.....	332
S. Galmier, serrurier. — 27 f.....	621
B. Gaspard de Florence, Frère Mineur. — 22 f....	437
S. Gédouin, abbé en Bretagne. — 19 f.....	336
S. Gélase ou Gélasin, martyr. — 27 f.....	617
B. Geoffroy (Raymond), Frère Mineur. — 18 f.....	322
V. Geoffroi de Semur. — 22 f.....	442
V. prêtre Gérard Kételan, confesseur de la foi. — 19 f.....	357
S. Gerland, évêque de Girgenti. — 25 f.....	546
S. Germain, abbé de Granfel, martyr. — 21 f.....	404
B. Gezelin, solitaire. — 29 f.....	673
S. Gombert, archevêque de Sens. — 21 f.....	401
S. Gothard, ermite dans les Alpes. — 25 f.....	539
B. Gradonigo (Jean), bénédictin. — 20 f.....	377
B. Gray (Jean), Frère Mineur, confesseur de la foi. — 17 f.....	298
S. Grégoire X, Pape. — 16 f.....	249
S. Guérech. — 17 f.....	297

H.

S. Habet-Deus, évêque et martyr. — 17 f.....	284
S. Habet-Deum, évêque et confesseur. — 17 f.....	284
S ^e Hedwige, reine de Pologne. — 29 f.....	676
S. Hellade, archevêque de Tolède. — 18 f.....	314
S. Hildebert, abbé de Fontenelle. — 18 f.....	317
S. Honest, missionnaire. — 16 f.....	271
S ^e Honorine, vierge et martyre. — 27 f.....	618
B. Hugues de Digne, Frère Mineur. — 28 f.....	662

I.

S ^e Irène, vierge, sœur du Pape S. Damase. — 21 f.....	396
S. Isaïe, martyr en Palestine avec S. Élie. — 16 f.....	265

J.

B. Jacques Carvalho, de la Compagnie de Jésus, et ses compagnons, martyrs au Japon. — 22 f.....	439
B. Jean, martyr au Japon, avec S. Matthias. — 17 f.....	295
B. Jean Gradonigo, bénédictin. — 20 f.....	377
B. Jean Gray, Frère Mineur, confesseur de la foi. — 17 f.....	298

V. prêtre Jean Martin de Saint-Aubin, confesseur de la foi. — 17 f.	299
S. Jean de Vandières, abbé de Gorze. — 27 f.....	624
S. Jérémie, martyr en Palestine, avec S. Élie. — 16 f.....	265
Jésus-Christ (Vie de N.-S.), tirée des quatre Évangélistes.....	1
Judas Machabée. — 20 f.....	385
S. Julien, martyr, avec S. Chronion. — 27 f.....	615
S. Julien, martyr, avec S. Montan. — 24 f.....	480
S. Julien, martyr, avec S. Théodule. — 17 f....	280
S ^{te} Julienne de Nicomédie, vierge et martyre. — 16 f.....	261

K.

S. Kénan, prêtre en Allemagne. — 25 f.....	545
V. prêtre Kételan (Gérard), confesseur de la foi. — 19 f.....	357
S. Kirech, le même que S. Guérech. — 17 f.....	297

L.

S. Lazare le Peintre. — 23 f.....	467
S. Léandre, évêque de Séville, apôtre des Wisigoths. — 27 f...	607
S. Léon, abbé de Saint-Bertin. — 26 f.....	591
S. Léon, évêque de Catane. — 20 f.....	377
S. Léovard. — 25 f.....	535
S. Letard, évêque. — 24 f.....	511
S. Lieberd, le même que S. Léovard. — 25 f.....	535
S. Limnée, solitaire, avec S. Thalasse. — 22 f.....	430
S. Loman, évêque de Trim. — 17 f.....	285
V. S. Louise Bauquis. — 17 f.....	300
B. Luc Belludo, Frère Mineur. — 17 f.....	297
S. Lucius, martyr, avec S. Montan. — 24 f.....	480
S. Luman, évêque, le même que S. Loman. — 17 f.....	285
S ^{te} Luparia. — 22 f.....	414
S. Lurech, évêque en Ultonie. — 17 f.....	289

•M.

S. Macaire, surnommé Célerin. — 28 f.....	645
Machabée (Judas). — 20 f.....	385
V. S. Madeleine du Saint-Sacrement, carmélite. — 26 f.....	601
B. Marguard de Weismaler, Frère Mineur. — 26 f.....	594
S ^{te} Marguerite de Cortone, pénitente. — 22 f.....	415
Marie, Mère de Dieu (Vie de la très-sainte Vierge).....	174
V. Marie Barberon. — 25 f.....	448
Marie Stuart (Martyre de), reine d'Écosse. — 20 f.....	380
V. Marie Sulpéria. — 25 f.....	548
V. Marien Aciéro. — 16 f.....	276

S ^{te} Marthe d'Astorga, vierge et martyr. — 23 f.....	454
S. Martin d'Armorique, solitaire. — 16 f.....	271
V. prêtre Martin (Jean) de S.-Aubin, confesseur de la foi. — 17 f.....	299
Martyrs des Sarrasins en Palestine. — 19 f.....	332
Martyrs (Les saints) qui moururent pendant la peste d'Alexandrie. — 28 f.....	643
S. Marvart, abbé de Prum. — 27 f.....	636
S. Matthias, apôtre. — 24 f.....	478
B. Matthieu, évêque de Girgenti. — 21 f.....	408
S. Maxime, martyr, avec S. Claude. — 18 f.....	311
S ^{te} Mechtilde de Spanheim, vierge. — 26 f.....	590
S ^{te} Milburge, vierge. — 23 f....	459
S ^{te} Mildrède, vierge et abbesse. — 20 f.....	375
S. Milon, évêque de Bénévent. — 23 f.....	471
S. Montan, martyr, disciple de S. Cyprien. — 24 f.....	480

N.

S. Nestor, évêque et martyr. — 26 f.....	566
B. Nicolas de Prusse, de l'Ordre de S.-Benoît. — 23 f.....	472
S. Nil, martyr avec S. Tyrannion. — 20 f.....	361

O.

S. Onésime, disciple de S. Paul, évêque d'Éphèse et mart. — 16 f.....	258
S. Ordonio, évêque. — 23 f.....	470
B ^{te} Oringa ou Chrétienne de Sainte-Croix, vierge. — 18 f.....	318
S. Oswald, archevêque d'Yorck. — 29 f.....	667

P.

S. Papias, évêque d'Hiérapolis. — 22 f.....	428
S. Patère, évêque de Brescia. — 21 f.....	407
S. Pélée, martyr avec S. Tyrannion. — 20 f.....	361
S. Pépin de Landen, maire du palais. — 21 j.....	391
B ^{te} Philippe de Maréria. — 16 f.....	273
B ^{te} Picenardi (Élisabeth), vierge du Tiers-Ordre des Servites. — 19 f.....	355
S. Pierre Damien, cardinal-évêque d'Ostie, docteur de l'Église. — 23 f.....	445
B. Pierre de Mont-Ulmo, Frère Mineur. — 23 f.....	471
S. Pierre Mavimène, martyr. — 21 f.....	407
S. Polycarpe, prêtre de Rome. — 23 f.....	458
S. Polycrone, évêque et martyr. — 17 f.....	289
V. Ponce de Laraze, pénitent. — 26 f.....	596
S. Porphyre, évêque de Gaza. — 26 f.....	571

S ^m Prépédigne, martyr avec S. Maxime et S. Claude. — 18 f.	311
S. Prétextat, évêque de Rouen, martyr. — 24 f.	499
S. Primole, martyr avec S. Montan. — 24 f.	480
S. Protère, patriarche d'Alexandrie, martyr. — 28 f.	646

Q.

S ^m Quartilosie, martyr. — 24 f.	494
---	-----

R.

S. Randoald, martyr avec S. Germain de Granfel. — 21 f.	404
B. Raymond Geoffroy, Frère Mineur. — 18 f.	322
S. Rénus, martyr avec S. Montan. — 24 f.	480
B. Robert d'Arbrissel, fondateur de l'Ordre de Fontevrault. — 24 f.	512
S. Romain, fondateur de l'abbaye de Saint-Claude. — 28 f.	653
S ^m Romaine de Todi. — 24 f.	495
S. Roméo, carme avec S. Avertain. — 25 f.	547
S. Romule, martyr avec S. Donat. — 17 f.	289
S. Rorice, évêque de Limoges. — 24 f.	498
S. Ruélin, évêque de Tréguier. — 27 f.	660
S. Rurice, le même que S. Rorice. — 24 j.	408

S.

S. Sadoth, évêque de Séleucie, martyr. — 20 f.	364
S. Salaman, solitaire. — 17 f.	285
S. Samuel, martyr en Palestine avec S. Élie. — 16 f.	265
Sarrasins (martyrs des) en Palestine. — 19 f.	332
B. Sébastien d'Apparitio. — 25 f.	547
S. Secondat, martyr avec S. Donat. — 17 f.	289
S. Sédulius (Cœlius). — 24 f.	488
S. Séleucus, martyr en Palestine avec S. Élie. — 16 f.	265
S. Sérène. — 16 f.	269
S. Sérenus, martyr. — 23 f.	455
S. Sévérin, évêque de Scythopolis, martyr. — 21 f.	398
S. Silvain, évêque d'Émèse, martyr. — 20 f.	361
S. Siméon, évêque de Jérusalem, martyr. — 18 f.	305
S. Siméon, évêque de Metz. — 16 f.	270
V. Sulpéria (Marie). — 25 f.	548
V. P. Sylvius, de la Compagnie de Jésus. — 27 f.	638
V. Symphosius (Amalaris). — 27 f.	637

T.

S. Tanton ou Tancon, évêque de Werden. — 16 f.	272
S. Taraise, patriarche de Constantinople. — 25 f.	526

S. Thalasse, solitaire. — 22 f.....	430
S ^{te} Thècle de Blandin, vierge. — 20 f.....	371
S. Théodule, martyr. — 17 f.....	281
S. Théoton, prieur de Sainte-Croix de Coïmbre. — 18 f.....	317
S ^{te} Thérèse de Nole. — 29 f.....	671
S. Thibée, martyr. — 22 f.....	670
V. Thomas Abel, confesseur de la foi. — 16 f.....	275
B. Thomas de Villiari, Frère Mineur. — 29 f.....	677
S. Tygride, archidiacre de Clermont. — 16 f.....	272
S. Tyrannion, évêque de Tyr, martyr. — 20 f.....	361

U.

S. Ulfric, pénitent. — 17 f.....	285
----------------------------------	-----

V.

Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ.....	1
Vie de la très-sainte Vierge Marie, Mère de Dieu.....	174
S ^{te} Walburge, vierge et abbesse en Allemagne. — 25 f.....	543
S. Valère, abbé. — 25 f.....	539
S. Varadat, solitaire, le même que S. Baradat. — 22 f.....	432
S ^{te} Verda, martyre avec S. Daniel. — 21 f.....	396
S. Victor de Plancy. — 26 f.....	585
S. Victorin, martyr avec S. Montan. — 24 f.....	480
S. Victorin et ses compagnons, martyrs. — 25 f.....	534
S ^{te} Vitaline, vierge. — 21 f.....	400
B ^{te} Villana de Florence, du Tiers-Ordre de S.-Dominique. — 28 f.....	663

W.

S. Willigis, évêque de Mayence. — 23 f.....	469
---	-----

Z.

S. Zacharie, patriarche de Jérusalem. — 21 f.....	399
S. Zénas — 16 f.....	269
S. Zénobe, prêtre de Sidon, martyr avec S. Tyrannion. — 28 f.....	361

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA

922 C69G C001 v.4

Grande vie des saints : comprenant la vi



3 0112 089239898